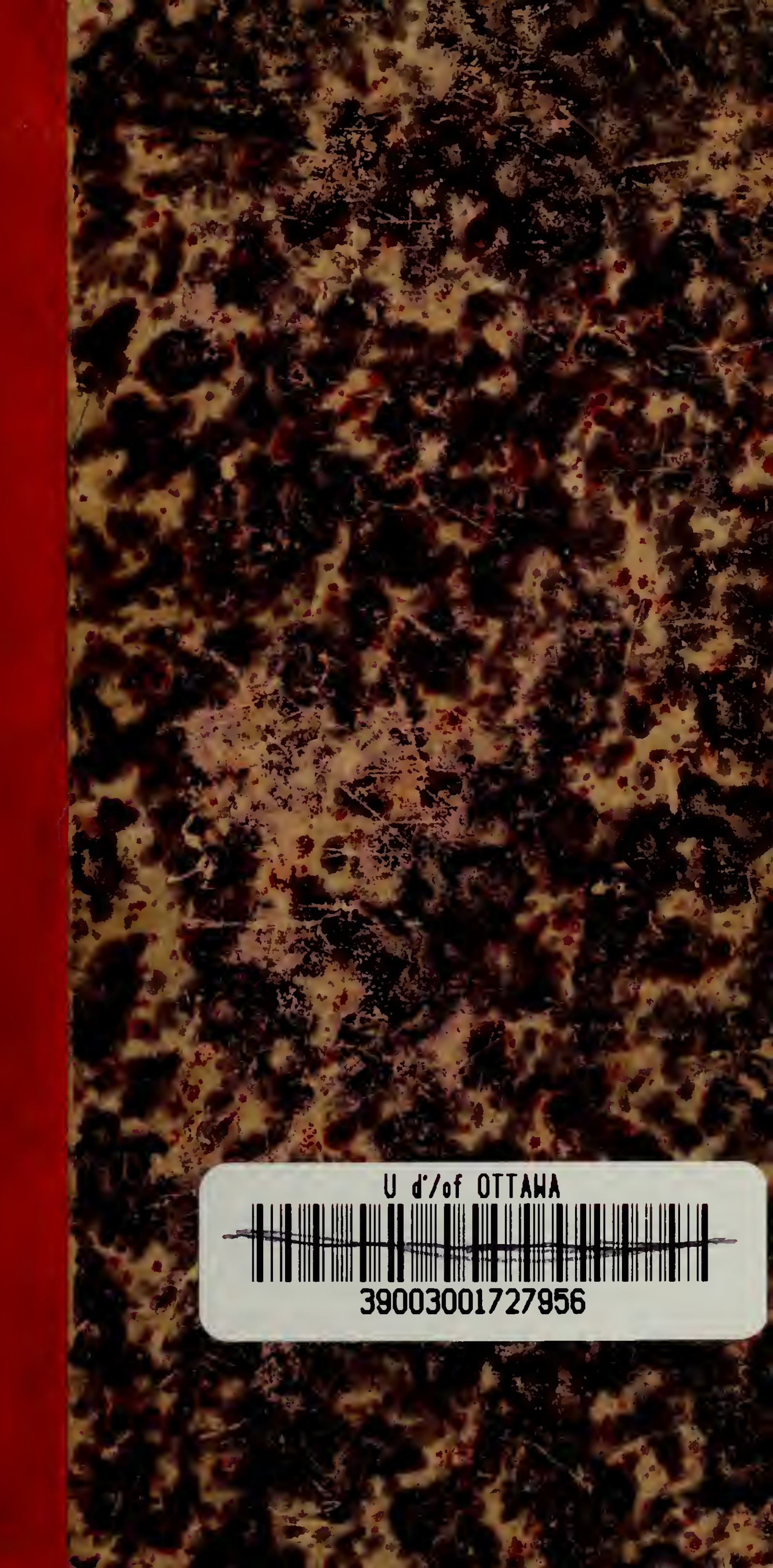

U d'/of OTTAWA
39003001727956




UNIVERSITAS
O. M. I.

LECTURES

D'HISTOIRE ANCIENNE.

ROME.

LECTURES HISTORIQUES.

LECTURES
D'HISTOIRE ANCIENNE

(ORIENT, — GRÈCE, — ROME)

PAR

C. RAFFY,

PROFESSEUR D'HISTOIRE.

CINQUIÈME ÉDITION.



ROME.

PARIS,

ERNEST THORIN, LIBRAIRE, Rue de Médicis, 7.

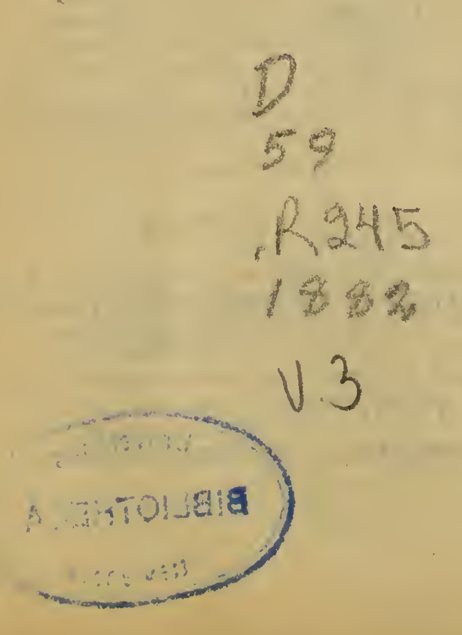
PEDONE-LAURIEL, LIBRAIRE, Rue Soufflot, 13.

TOULOUSE,

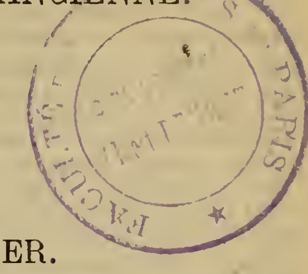
A la librairie de PRIVAT, rue des Tourneurs, 45.

1882

TOULOUSE. — IMP. A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28.



LECTURES D'HISTOIRE ANCIENNE.



ROME.

CHAPITRE PREMIER.

POPULATIONS PRIMITIVES DE L'ITALIE. — LES ROIS DE ROME.

Géographie sommaire de l'Italie ancienne : le pays, le Tibre, le Pô, la Campanie, etc.

1res populations, fondation de Rome.	*Populations autochthones :* Japyges, Latins, Ombriens, Samnites. — Pélasges. *Populations étrangères* : Etrusques, Hellènes, Gaulois. Les *Romains.* *Fables relatives à l'origine de Rome :* Enée, Numitor et Amulius, Romulus et Rémus. — *Rome fondée* (754).
Les Rois (754-510 av. J.-C.)	*Romulus* : mort de Rémus, enlèvement des Sabines, Tatius; institutions (tribus et curies, sénat, royauté, famille, clientèle et patronage, etc.). — *Interrègne.* *Numa Pompilius :* prêtres (Flamines, Vestales, Féciaux, Saliens, etc.), agriculture, corporations, etc. — Egérie. *Tullus Hostilius :* conquête d'Albe et de Fidènes, combat des Horaces et des Curiaces. *Ancus Martius :* agrandissement de Rome, travaux divers, fondation d'Ostie. Arrivée de Lucius Tarquin à Rome. *Tarquin l'Ancien* (616) : influence étrusque (rites sacrés, emblèmes du pouvoir, bazars, écoles, égouts, cirque, etc.). *Servius Tullius :* les classes et les centuries, le cens. — Crime de son gendre, *Via Scelerata.* *Tarquin le Superbe :* ses violences, Brutus; institution des féries latines; travaux. — Prise de Gabies, livres Sibyllins, mort de Lucrèce, expulsion des rois (510).

§ I. — L'Italie et ses premières populations.

L'Italie est bornée au N. par les Alpes, à l'E. par la mer Adriatique, au S. ar la mer Ionienne, à l'O. par la mer Tyrrhénienne. — Elle a sur ses rivages : es *golfes* de Ligurie, de Tarente et de Tergeste; les *caps* Misène et Garganum; es *îles* de Sicile, de Sardaigne, de Corse, etc.; le *détroit* de Charybde et Scylla.

Des *Alpes* se détachent les *Apennins* qui divisent la péninsule en deux versants, oriental et occidental. Dans le premier coulent : l'*Adige*, le *Pô* ou *Eridan* qui reçoit entre autres affluents le *Tésin* à gauche et la *Trébie* à droite, le *ubicon* et le *Métaure;* dans le second, l'*Arnus*, le *Tibre* et le *Silarus*. Aux pennins se rattachent les *volcans* du Vésuve et de l'Etna.

L'Italie comprend trois régions : Gaule cisalpine, Italie centrale et Grande-Grèce.

La Gaule cisalpine se divise en : *Gaule Transpadane*, v. p. Crémone, Mantoue, Milan ; *Vénétie*, Vérone, Tergeste ; *Gaule Cispadane*, Ravenne, Bologne ; *Ligurie*, Gênes. — L'Italie centrale renferme six contrées : *Etrurie*, v. p. Tarquinies, Véies, etc. ; *Latium*, Rome, Albe-la-Longue, Tibur ; *Campanie*, Naples, Capoue ; *Ombrie*, Ariminium ; *Picenum*, Ancone ; *Samnium*, Corfinium, Bénévent. — La Grande-Grèce comprend : l'*Apulie*, v. p. Lucérie et Cannes ; le *Messapie*, Brindes et Tarente ; la *Lucanie*, Héraclée et Sybaris ; le *Brutium*, Crotone, Locres, Rhégium.

Rome, construite d'abord entre le mont *Palatin* et le mont *Aventin*, embrassa ensuite dans son enceinte les monts *Capitolin*, *Célius*, *Esquilin*, *Viminal* et *Quirinal*. Un pont y joignit même le *Janicule*, situé sur la rive droite du Tibre. — Voici quelques passages de la description, parfois minutieuse, de l'Italie par Pline l'Ancien, à la suite des pages consacrées à l'Espagne et à la Gaule Narbonnaise.

L'Italie, le Tibre, le Pô, la Campanie, etc.

Viennent ensuite l'Italie avec la Ligurie, qui en occupe les abords ; puis l'Etrurie, l'Ombrie, le Latium, où sont l'embouchure du Tibre et Rome, capitale du monde, éloignée de la mer de seize mille pas ; ensuite le rivage des Volsques et de la Campanie, le Picentin, la Lucanie ; et, à la plus grande distance des Alpes, est le Brutium, qui fait l'extrémité méridionale de l'Italie, et jette sur les deux mers ses montagnes en forme de croissant. A partir de là commence la côte de la Grande-Grèce, les Salentins, les Pédicules, les Apules, les Pélignes, les Frentans, les Marucins, les Vestins, les Sabins, les Picentes, les Gaulois, les Ombriens, les Etrusques, les Venètes, les Carnes, les Japides, les Istres, les Liburnes. Sans doute, on m'accusera à juste titre, je ne l'ignore pas, d'ingratitude et de paresse, si je parle avec cette brièveté, et pour ainsi dire en passant, de cette terre, l'élève et en même temps la mère de toutes les terres, choisie par la providence des dieux pour rendre le ciel lui-même plus brillant, réunir les empires dispersés, adoucir les mœurs, approcher par la communauté du langage les idiomes discordants et sauvages de tant de peuples, donner aux hommes la faculté de s'entendre, les policer, en un mot, devenir la patrie unique de toutes les nations du globe. Mais que faire ? On est ébloui par la gloire de tant de lieux (qui pourrait même effleurer ce sujet ?), par cette illustration des choses particulières et des peuples. Et Rome, à elle seule, Rome, cette tête digne d'être portée

d'aussi glorieuses épaules, en quel ouvrage faut-il la ébrer? Que de richesses, que de charmes dans la côte la Campanie, chef-d'œuvre où évidemment la nature st plu à accumuler ses magnificences! Ajoutez ce nat perpétuellement salubre et favorable à la vie, ces npagnes fécondes, ces coteaux si bien exposés, ces ages exempts de toute influence nuisible, ces bois breux, cette végétation variée des forêts, ces monta-es d'où descendent tant de souffles de vents, cette fer-té en grain, en vin, en huile, ces troupeaux revêtus laines précieuses, ces taureaux au cou puissant, ces s, cette abondance de fleuves et de sources qui l'arro-t tout entière, ces mers, ces ports, cette terre ouvrant tout son sein au commerce, et s'avançant elle-même milieu des flots, empressée d'aider les mortels. Je ne le ici ni des héros de Rome, ni de son génie, ni de mœurs, ni des nations qu'elle a vaincues par l'élo-ence et par les armes. Les Grecs, si portés à se glo-er, en ont jugé de même en appelant Grande-Grèce fraction (et quelle fraction!) de l'Italie. Il nous faut re ici ce que nous avons fait en parlant du ciel, c'est-ire noter seulement quelques points...

Le Tibre (Tiberis, appelé précédemment Tybris, et plus iennement encore Albula), a sa source au milieu en-on de la chaîne des Apennins, dans le territoire des tins. Faible d'abord, il n'est, comme ses affluents le ia et le Glanis, navigable qu'au moyen de réservoirs on le retient et d'où on le lâche; encore faut-il les fer-r pendant neuf jours, si la pluie ne vient en aide. itefois, même avec cette disposition, le Tibre, en raison roches qui hérissent son lit, reste longtemps plutôt table que navigable, passant, dans une étendue de t cinquante mille pas, non loin de Tifernum, de usia et d'Ocricule. Il sépare l'Etrurie de l'Ombrie et la Sabine; à une distance de moins de treize mille pas Rome, il sépare le territoire de Véies de celui de Crus-inum, puis celui des Fidénates et des Latins des cam-nes du Vatican. Mais recevant, à partir du Glanis rétinum, quarante-deux rivières, dont les principales t le Nar et l'Anio, qui, navigable lui-même, ferme le ium par derrière, il reçoit encore toutes les eaux et tes les sources amenées à Rome, et devient capable de ter les plus gros navires qui remontent la mer Ita-

lienne. Il transporte paisiblement les produits de tout l'univers, et il n'est peut-être aucun fleuve dans les eaux duquel se réfléchisse un plus grand nombre de maisons de campagne. A aucun fleuve non plus moins de liberté n'a été laissée ; les deux rives en sont diguées, et lui-même, quoique sujet à des crues fréquentes et subites, quoique ne débordant nulle part ailleurs plus qu'à Rome, ce n'est pas pour s'affranchir qu'il combat ; à vrai dire, c'est plutôt un prophète qui nous avertit; et, dans ses crues, il fait parler la religion plutôt qu'il n'exerce des ravages...

Le Pô sort du sein du mont Vésule, un des sommets les plus élevés de la chaîne des Alpes, sur le territoire des Ligures Vagiennes; la source en est digne d'être visitée; il s'enfonce dans un canal souterrain, puis reparaît dans le territoire des Forovibiens. Il ne le cède en célébrité à aucun fleuve; les Grecs l'ont appelé Eridan, et le châtiment de Phaéton l'a illustré. Grossi au lever de la canicule par la fonte des neiges, il n'enlève rien, quoique son cours soit torrentueux, aux campagnes qu'il inonde, et, quand il les a quittées, il les laisse plus fécondes. Il a trois cent quatre-vingt-huit mille pas de sa source à son embouchure, y compris quatre-vingt-huit mille pour les sinuosités. Non-seulement il reçoit des rivières navigables descendant des Apennins et des Alpes, mais encore il sert d'écoulement à des lacs immenses. Le nombre des rivières qu'il mène à la mer Adriatique est de trente en tout; les plus célèbres sont : venant des Apennins, le Tanare, la Trébie, qui traverse le Placentin, le Tarus, l'Incia, le Gabellus, la Scultenna, le Rhénus; venant des Alpes, la Sturga, l'Orgo, les deux Duria, le Sessitès, le Tésin, le Lambrus, l'Adda, l'Oglio, le Mincio. Il n'y a aucun fleuve qui s'accroisse plus que le Pô dans un court espace ; aussi, accablé par la masse des eaux, creuse-t-il la terre sur laquelle il pèse ; et, bien qu'épuisé par des saignées et des canaux entre Ravenne et Altinum, dans une étendue de cent vingt mille pas, cependant il s'élargit au point qu'on dit qu'il forme sept mers.

.... Là commence la Campanie fortunée, et c'est le point de départ des coteaux chargés de vignes, et de ces grappes dont le jus est célébré dans tout l'univers ; là est, comme l'ont dit les anciens, le théâtre de la plus grande rivalité entre Bacchus et Cérès ; là s'étendent les champs

de Sétie et de Cécube, auxquels touchent ceux de Falerne et de Calène ; puis règnent les coteaux du Massique, de Gaurus et de Surrentum. A ces campagnes succèdent celles des Laborins ; et la moisson y tombe sous la faucille, pour servir à la préparation de la délicieuse alica (1). Ces côtes sont arrosées par des sources chaudes, et elles sont renommées par-dessus toutes les autres pour l'excellence des coquillages et des poissons ; nulle part l'huile n'a plus de saveur. Cette terre, où les divinités luttent pour la satisfaction des hommes, a été occupée par les Osques, par les Grecs, par les Ombriens, par les Etrusques, par les Campaniens.

Pline l'Ancien (2). — *Histoire naturelle*, l. 3, s. 6, 9 et 20
Traduction de M. Littré, coll. Nisard.

Les populations primitives de l'Italie, autant qu'on puisse le déterminer, surtout d'après les données de la philologie, furent les *Japyges* au sud-est, les *Latins*, les *Ombriens* et les *Samnites* au centre, dans les deux versants de l'Apennin. C'est comme le fonds pélasgique ou autochthone auquel se joignirent, à des époques impossibles à préciser, les *Etrusques*, originaires des régions arrosées par le Danube supérieur ou même de la Lydie ; les *Hellènes*, qui colonisèrent l'Italie méridionale ou Grande-Grèce ; enfin les *Gaulois*, envahisseurs fréquents des riches plaines du Pô. De la fusion de ces peuples sortirent les *Romains*. — Voici quelques détails sur l'antique société étrusque dont l'influence sur Rome fut si grande.

Les Etrusques.

Les Etrusques furent les derniers qui précédèrent les colonies hellènes, mais les premiers ils acquirent une civilisation remarquable. Ce que nous savons sur les

(1) « Préparation excellente, dit Pline (xxii, 61), soit qu'on la donne délayée dans de l'eau miellée, soit qu'on la fasse prendre cuite en potage ou en bouillie. »

(2) *Pline l'Ancien* naquit à Vérone ou à Côme, en l'an 23 de l'ère chrétienne. Il fut l'ami de l'empereur Vespasien, qui lui confia le gouvernement de l'Espagne. Il commandait, sous Titus, la flotte stationnée à Misène, quand son amour pour la science lui coûta la vie, dans la terrible catastrophe de l'éruption du Vésuve, que nous racontons plus loin, ch. XIV. Le seul de ses ouvrages qui nous soit parvenu est l'*Histoire naturelle*, en 37 livres, dont Buffon a dit : Elle « comprend, indépendamment de l'histoire des animaux, des plantes et des minéraux, l'histoire du ciel et de la terre, la médecine, le commerce, la navigation, l'histoire des arts libéraux et mécaniques, l'origine des usages, enfin toutes les sciences naturelles et tous les arts humains ; et, ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, dans chaque partie, Pline est également grand..... » — Pour la géographie de l'Italie moderne, voir les *Lectures géographiques*, t. III.

mœurs et les institutions politiques de ce peuple intéressant, sur les arts et les sciences qu'il cultivait, est enveloppé de fables, et a peut-être été représenté comme trop important par l'enthousiasme et l'exagération des écrivains modernes. Les Romains, après s'être enrichis des trésors et des connaissances des Etrusques, détruisirent les monuments qui pouvaient perpétuer leur souvenir : ceux qui nous restent ne sont pas suffisants pour nous donner de lumières certaines sur l'origine de ce peuple. Ils sont appelés par les Grecs *Tyrrhéniens* ou *Tyrséniens;* leurs écrivains leur donnent aussi la qualité de Pélasges; les Romains les nommaient *Tusques* ou *Etrusques;* le pays qu'ils habitaient lorsque ces conquérants de l'Italie eurent les premiers rapports avec eux fut désigné par la dénomination d'Etrurie : eux-mêmes s'appelaient *Rasena.*

Quelle fut primitivement la patrie de ce peuple? Hérodote raconte que les Lydiens prétendaient être les ancêtres des Tyrrhéniens; mais le récit qu'ils faisaient de l'émigration de cette colonie porte en soi le caractère de la fable, et on ne peut découvrir aucun rapport de langue ni de mœurs entre les Etrusques et les Lydiens. Les recherches des savants du dix-huitième siècle ont prouvé jusqu'à l'évidence que les Rasena étaient un même peuple avec celui que les Romains appelèrent Rhétiens. Cette identité se montre dans les noms des lieux et dans les restes des monuments étrusques qu'on a trouvés dans le Tyrol. Les Rhétiens étaient Celtes, et par conséquent les Etrusques l'étaient aussi. Cependant, comme ils arrivèrent en Italie longtemps après les autres Celtes, et qu'ils eurent dans leurs institutions et leurs arts un caractère tout à fait original, on doit les considérer comme un peuple particulier.

Environ mille ans av. J.-C., si l'on peut s'en rapporter à la tradition et aux supputations chronologiques de leurs aruspices, et au calcul de Fréret, les Tyrrhéniens entrèrent en Italie par les défilés du pays de Trente, et subjuguèrent ou chassèrent les Ombri, dont une partie se retira vers le midi. Les Etrusques se fixèrent sur les deux rives du Pô jusqu'à son embouchure, et sur la rive gauche du Tésin, qu'ils ne passèrent pas; ils ne purent pas non plus s'emparer de ce coin, ainsi que l'appelle Tite-Live, formé par les possessions des Vénètes sur les bords de la mer Adriatique. Vers le midi ils ne s'arrêtèrent qu'à

l'embouchure du Tibre. Plus tard, et probablement à l'aide de leur marine, ils formèrent un établissement puissant en Campanie, qui comprenait aussi le pays des Picentins, et s'étendait jusqu'au Siluro. Pline dit qu'ils creusèrent ou approfondirent les embouchures du Pô, et que, desséchant ainsi les marais que formait ce fleuve, ils devinrent les créateurs du delta qu'enferment ses bras. « Celui auquel il aurait été révélé, dit Lanzi, que » l'empire du monde était promis à l'Italie, voyant la » rapidité avec laquelle les Etrusques étendirent leur » domination d'une mer à l'autre, aurait pensé que ce » peuple, bien plutôt que les habitants du Latium, était » appelé à accomplir ces hautes destinées. » Leur fortune fut à son apogée avant l'arrivée des colonies helléniques dans la Grande-Grèce; c'est alors qu'était vrai peut-être ce qu'en dit Servius : *In Tuscorum jure pene omnis Italia fuerat.*

Une des choses qui caractérisent ce peuple, c'est la forme de gouvernement qu'il introduisit partout où il fut le maître. Lors de leur entrée en Italie, les Tyrrhéniens se composaient de douze tribus indépendantes les unes des autres, et commandées probablement chacune par un chef héréditaire, qui portait le titre de Lucumo. Cette division fut soigneusement conservée dans les nouveaux établissements qu'ils formèrent. Chaque tribu eut sa ville particulière : à chacune on assigna un district occupé par les habitants originaires qu'on avait trouvés dans le pays, et sur lequel la ville où se fixèrent les vainqueurs obtint la suzeraineté. Les douze villes ou tribus étaient liées entre elles par une confédération qui les unissait en corps de nation. Cette confédération fut établie dans le nord de l'Italie, que les Etrusques occupèrent d'abord : ses limites s'étendirent vers le midi jusqu'à l'Arno; Mantua, Felsina ou Bononia, Atria, Fæsulæ, Pisæ, Lucca et Luna en faisaient partie. Lorsque, par la suite, ce peuple s'empara du pays renfermé entre l'Arno et le Tibre, et qui a conservé les noms d'Etrurie et de Toscane, ils y fondèrent, d'après la même analogie, une seconde confédération de douze villes, dont une fut sans doute assignée à chaque colonie sortie des villes souveraines de la confédération septentrionale. Les douze villes qui formèrent ce second corps de nation furent probablement Cære, Tarquinii, Populonia, Volaterræ, Arretium, Pelusia, Clu-

sium, Rusellæ, Cortona, Veii, Volsina, et Capena ou peut-être Cosa. Une troisième confédération se retrouve du côté de la Campanie; Capoue et Nola, deux villes fondées ou occupées par les Tusques, 801 ans av. J.-C., en faisaient partie.

Nous avons dit que les rapports des douze villes de chaque confédération aux autres villes situées dans leurs territoires respectifs étaient ceux des souverains aux sujets, tels qu'ils existaient naguère dans quelques cantons de la Suisse; mais dans les villes souveraines, la totalité des habitants ne participait pas à l'exercice de cette domination. Le gouvernement n'était pas entre les mains du peuple; il était le patrimoine d'une caste héréditaire, à la fois investie de la puissance militaire, et chargée des fonctions sacerdotales. Cette constitution singulière explique, d'après la remarque judicieuse d'un écrivain allemand (Niebuhr), la faible résistance que l'Etrurie opposa aux Romains. Comment, en effet, des cités indépendantes, isolées, agissant rarement de concert, réunies seulement par le faible lien d'une confédération politique, ne renfermant pas dans leurs enceintes des citoyens jouissant des mêmes droits politiques, ne pouvant pas compter sur l'attachement de leurs sujets, se seraient-elles maintenues contre la prépondérance des armées romaines, toutes composées de citoyens libres, animés de l'enthousiasme guerrier? Rome les asservit l'an 474, qui répond à l'année 280 av. J.-C.

La confédération du nord de l'Italie avait été démembrée 318 ans avant cet événement. Ce fut l'an 164 de Rome, 590 av. J.-C., que les Gaulois, conduits par un chef nommé Bellovèse, passèrent les Alpes, fondirent sur les villes des Etrusques, et les dépouillèrent de tout ce qu'ils possédaient au nord du Pô, à l'exception de Mantoue, qui probablement fut sauvée par sa situation. Les Etrusques se maintinrent aussi dans la possession d'Adria et des bouches du Pô, ainsi que dans la Rhétie, que les Gaulois ne purent subjuguer, ou peut-être se retirèrent-ils seulement alors dans cette contrée montagneuse. Depuis cet événement, la haute Italie, où les Gaulois construisirent Milan, prit le nom de *Gallia*.

Les Etrusques durent, selon toute apparence, les premiers éléments de la civilisation au grand nombre de Pé-

lasges qu'ils trouvèrent dans les contrées dont ils s'emparèrent, ou que par la suite ils admirent dans leur sein. Cette liaison avec les Pélasges, dont il n'existe pas de preuve historique, n'en est pas moins clairement indiquée par le peu que nous savons de leur religion, et par tous les monuments qu'ils nous ont laissés. Ce fut peut-être Démarate de Corinthe qui leur porta les arts de sa ville natale. Ce Grec, issu de la maison des Bacchiades, sortit de Corinthe vers 658 av. J.-C., pour se soustraire à la domination de Cypsélus. Une colonie nombreuse, dont beaucoup d'artisans faisaient partie, l'accompagna dans sa fuite. Son fils Lucumon fut roi de Rome sous le nom de Tarquin l'Ancien.

Les Romains, après avoir conquis l'Etrurie, y introduisirent leur langue; cependant l'idiome étrusque se maintint dans les basses classes du peuple jusqu'aux temps des premiers Césars. Il finit par s'éteindre; et, malgré le grand nombre d'inscriptions qui nous ont été conservées, et les savants travaux de quelques Italiens, cette langue est encore une énigme.

Ce qui indique son origine asiatique, ce sont la suppression des voyelles brèves et le manque de consonnes redoublées, caractère qu'elle partage avec toutes les langues, ou au moins avec toutes les écritures araméennes. Cependant les Etrusques ne désignaient pas les nombres par des lettres de l'alphabet, comme font les peuples de race sémitique. Les chiffres que nous nommons romains sont effectivement étrusques : on les trouve fréquemment sur les monuments de ce peuple. Ces caractères sont des hiéroglyphes, et datent d'un système d'écriture antérieur à l'écriture alphabétique. On remarque aussi un caractère particulier, et une certaine originalité dans les sciences profanes que cultivaient les Etrusques, telles que la médecine, la physique et l'astronomie. Un phénomène frappe d'étonnement ceux qui remontent à l'histoire ancienne de ces sciences : c'est de trouver parmi les Etrusques un système chronologique parfait, des périodes déterminées par des observations astronomiques, et une année lunaire corrigée par une année cyclique. Daprès la tradition religieuse de ce peuple, le genre humain était destiné à vivre pendant une semaine composée de huit jours mondains; chacun de ces jours a dix siècles d'inégale durée, mais de cent ans au moins. La fin de chaque jour mon-

dain, et celle de chaque siècle, étaient annoncées par des prodiges dont les Etrusques seuls connaissaient la signification. Les peuples de l'Orient lisaient l'avenir dans les astres, les Etrusques dans les éclairs et les phénomènes du ciel. Cette science secrète était leur propriété ; on l'enseignait dans les écoles des prêtres.

SCHOELL (1). — *Hist. abrégée de la littérature romaine*, introduction.

§ II. — Enée en Italie ; fondation de Rome.

D'après une tradition fabuleuse généralement admise, Enée, échappé à l'incendie de Troie, erra sur toutes les mers et s'établit dans le Latium, où il épousa Lavinie, fille du roi Latinus. Son fils Iüle ou Ascagne bâtit Albe la Longue. Cette ville fut gouvernée par des rois dont le dernier, Procax, est le bisaïeul de Romulus et de Rémus, les fondateurs de Rome, dont M. Fustel de Coulanges divise ainsi l'histoire : « Si l'on prend dans son ensemble l'histoire de l'ancienne Rome, on y peut distinguer quatre grandes divisions. Il y a eu un premier âge dans lequel, sous le nom de royauté ou sous le nom de république, c'était le patriciat qui dominait. Vint ensuite un second âge où la classe riche, sans distinction de patriciens ou de plébéiens, prit le dessus et gouverna la société. Dans un 3e âge, les classes pauvres se soulevèrent, firent la loi et aboutirent à la destruction du régime républicain et à la fondation du césarisme. Le 4e âge est la période impériale. »

Etablissement d'Enée en Italie.

Enée s'arrêta d'abord en Macédoine : de là il passa en Sicile, cherchant toujours une patrie ; de Sicile, sa flotte arriva aux rivages de Laurente, endroit qui porte aussi le nom de Troie. Descendus sur cette plage, les Troyens, à qui de leurs courses presque interminables il ne restait que des armes et des vaisseaux, se répandent dans les champs pour faire du butin. Le roi Latinus et les Aborigènes, qui occupaient alors ce pays, prirent les armes et accoururent de la ville et des campagnes pour s'opposer aux ravages de ces étrangers. Ici la tradition varie. Les uns disent que Latinus vaincu fit la paix et s'allia avec Enée. Selon d'autres, les armées étaient en présence, et, avant qu'on donnât le signal du combat, Latinus s'avança au

(1) Frédéric Schœll (1766-1833), publiciste allemand, a écrit en français plusieurs ouvrages importants d'histoire et d'histoire littéraire : *Cours d'histoire des Etats européens*, professé à Berlin et publié en 46 volumes, dont le premier a paru à Paris en 1830 ; *Histoire de la littérature grecque*; id. *de la littérature romaine*. Nous donnons quelques extraits de ces deux derniers ouvrages dans la partie ancienne des *Lectures historiques*, et des fragments du premier dans la partie moderne.

premier rang pour inviter les chefs étrangers à une conférence. Il leur demanda quelle était leur nation, leur patrie, quel malheur les avait contraints d'en sortir, quel était leur but en débarquant aux champs laurentins. Lorsqu'il eut appris que ce peuple était les Troyens, et leur chef Enée, fils d'Anchise et de Vénus ; que depuis l'embrasement de leur patrie, errants et fugitifs, ils cherchaient un lieu pour s'établir et y fonder une ville; plein d'admiration pour la gloire d'un peuple et d'un héros, qu'il voyait également disposés à la guerre et à la paix, il tendit la main à Enée pour premier gage de leur amitié future. Ensuite les chefs conclurent un traité, et les armées se rapprochèrent. Latinus reçut Enée dans son palais, et là, devant ses dieux pénates, pour cimenter l'union des deux peuples par celle des deux princes, il lui donna sa fille en mariage. Cet heureux événement affermit les Troyens dans l'espérance de voir un établissement fixe et durable mettre enfin un terme à leurs courses. Ils bâtissent une ville qu'Enée appelle Lavinium, du nom de sa nouvelle épouse. De ce mariage naquit bientôt un fils que ses parents nommèrent Ascagne.

Les Troyens et les Aborigènes eurent ensemble une guerre commune à soutenir. Turnus, roi des Rutules, à qui la main de Lavinie avait été promise avant l'arrivée d'Enée, indigné de se voir préférer un étranger, avait déclaré la guerre à Latinus et à son gendre. Aucune des deux armées n'eut à s'applaudir de l'issue du combat. Les Rutules furent vaincus ; les Troyens et les Aborigènes perdirent leur chef Latinus. Convaincus de leur impuissance, Turnus et les Rutules implorent l'appui de la florissante nation des Etrusques. Mézence, leur roi, avait établi le siége de son empire à Céré, ville alors opulente. Dès l'origine, ce prince n'avait pas vu sans ombrage l'établissement de la cité nouvelle, et, croyant alors la sûreté des peuples voisins menacée par le rapide accroissement de la colonie troyenne, il joignit sans répugnance ses armes à celles des Rutules. Pour résister à une ligue aussi formidable, Enée voulut s'assurer du dévouement des Aborigènes. Il réunit sous le même nom les deux peuples déjà réunis sous les mêmes lois, et les appela, l'un et l'autre, Latins. Dès ce moment, les Aborigènes rivalisèrent, avec les Troyens, d'affection et de fidélité pour leur souverain. L'esprit des deux peuples, dont

l'union devenait chaque jour plus intime, augmenta la confiance d'Enée. Il osa braver la puissance de l'Etrurie, qui dès lors avait rempli du bruit de son nom la terre et la mer dans toute la longueur de l'Italie, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile; et, quoiqu'il pût soutenir la guerre à l'abri de ses remparts, il fit sortir ses troupes et présenta la bataille. L'avantage resta aux Latins : ce fut le dernier des travaux mortels d'Enée. Quelque nature qu'il soit permis de lui attribuer, il est enseveli sur les bords du Numicius. On l'appelle Jupiter Indigète.

TITE-LIVE (1). — *Histoire romaine*, l. 1, s. 1-2. Trad. de la coll. Panckoucke, revue par M. Pessonneaux.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Enéide*, de Virgile. — PEINTURE : *Enée et Anchise*, de Spada ; *rencontre d'Enée et de Didon*, par Piètre de Cortone ; *Enée racontant à Didon les malheurs de la ville de Troie*, Guérin.

Fondation de Rome.

Proca, fils d'Aventinus, et qui régna après lui, eut deux fils, Numitor et Amulius. En mourant, il disposa du royaume en faveur de Numitor, son fils aîné. Mais l'ambition d'Amulius ne respecta ni les dernières volontés d'un père, ni les droits d'un frère aîné. Non content d'usurper le trône, pour comble de noirceur, il fait périr son neveu Egestus, selon Denys d'Halicarnasse. S'il laisse

(1) Tive-Live naquit à Padoue, l'an 58 avant J.-C. Il composa une *Histoire romaine* en cent quarante livres, dont trente-cinq seulement nous sont parvenus, et encore même quelques-uns ne sont-ils pas entiers. C'est là une perte immense, aucune littérature peut-être ne possédant un travail historique d'une importance semblable par les proportions, le mérite de la forme et la nature du sujet. Ce que nous savons de la biographie de son auteur se réduit à peu de chose. Il vint de bonne heure à Rome, et gagna l'amitié d'Auguste, qui lui confia même, dit-on, l'instruction du jeune Claude. La faveur dont il jouissait à la cour lui ouvrit les trésors relatifs aux annales de la ville éternelle, et il en profita pour composer son immense ouvrage. Il paraît que Tite-Live publiait lui-même, par *Décades* ou réunion de dix livres, les parties diverses de son travail, au fur et à mesure qu'il y mettait la dernière main ; et cette publication obtenait, chaque fois, un succès tel que la réputation de l'auteur s'étendit bientôt aux points extrêmes de l'empire. Un Espagnol vint même à Rome, dit Pline le Jeune, seulement pour voir le grand historien. — Tite-Live mourut à l'âge de 76 ans, dans la ville de Padoue (*Patavium*), où il était rentré depuis quatre ans. Il avait sans doute conservé quelques tournures vicieuses du langage de ses compatriotes, car on a souvent reproché à son style un défaut de *patavinité*.

la vie à sa nièce Rhéa Sylvia, il la met au nombre des vestales, sous prétexte d'honorer cette princesse, et en effet pour lui ôter toute espérance de postérité. Malgré toutes ces précautions, la vestale devint mère de deux jumeaux : leur nom fut Romulus et Rémus. Amulius commanda qu'on l'enfermât, chargée de chaînes, dans une étroite prison, et qu'on jetât ses enfants dans le Tibre.

Par une heureuse circonstance, ce fleuve, alors débordé, faisait des campagnes voisines une espèce d'étang, qui ne permettait pas d'arriver jusqu'au fil de l'eau. Ceux qui étaient chargés de noyer les deux enfants crurent qu'ils périraient également dans une eau dormante. Ils s'arrêtèrent donc au premier endroit inondé. Là, ils les exposèrent dans leur berceau, et crurent avoir exécuté suffisamment les ordres du roi. On raconte que les eaux, après avoir soutenu quelque temps le berceau, le laissèrent à sec en se retirant. On ajoute qu'une louve, descendue des montagnes pour se désaltérer, accourut aux cris de ces enfants, et leur présenta la mamelle pour les allaiter, et qu'un pivert leur donna la becquée. Faustule, intendant des troupeaux du roi, fut témoin de cette aventure, et vit avec admiration la louve caresser et lécher ces enfants comme s'ils avaient été ses petits, et ceux-ci pendus à ses mamelles comme si elle eût été leur mère. (Ce fut sous un figuier que la louve rendit de si bons offices à ces deux enfants : il devint depuis fort célèbre. J'admire la simplicité de Tacite, qui raconte sérieusement que ce figuier subsista pendant plus de huit cents ans.) Faustule, frappé d'un prodige si étonnant, emporta les enfants dans sa bergerie, et les remit à sa femme Laurentia pour les élever. Quelques-uns prétendent que les débauches de cette femme lui avaient fait donner par les bergers le nom de *louve*, et que c'est ce qui a donné lieu à ce récit fabuleux.

C'est ainsi que Romulus et Rémus naquirent : c'est ainsi qu'ils furent nourris. Dès leur tendre enfance, un certain air de noblesse et de grandeur qui paraissait en leur personne, joint à une taille extraordinaire, semblait indiquer leur naissance. Plutarque dit qu'ils furent envoyés à Gabies pour y apprendre les lettres, et tout ce que doivent savoir les enfants de qualité. Ils menèrent néanmoins une vie commune avec les autres bergers, vivant du travail de leurs mains, et se bâtissant eux-

mêmes de petites cabanes. Denys d'Halicarnasse assure qu'il en restait encore une de son temps, qui portait le nom de Romulus. On la regardait comme quelque chose de si sacré, que ceux qui étaient chargés du soin de l'entrenir n'osaient y ajouter aucun ornement, et se contentaient d'en réparer les ruines causées par le nombre des années et la rigueur des saisons.

Dans la suite, ces deux frères, dédaignant le soin des troupeaux et la vie fainéante des pâtres, s'adonnèrent à chasser dans les forêts d'alentour. Devenus, par cet exercice, robustes et intrépides, ils ne se contentent plus d'attaquer les bêtes féroces : ils fondent sur les voleurs, ils enlèvent leur butin et le distribuent aux bergers. De jour en jour, une foule de jeunesse grossissant leur troupe, ils se virent enfin en état de tenir des assemblées et de célébrer des jeux.

Un jour qu'on solennisait dans le pays la fête des Lupercales, établie anciennement par Evandre, des voleurs, qui ne cherchaient que l'occasion de se venger des deux frères, vinrent à bout de les surprendre. Romulus s'arracha de leurs mains ; mais Rémus fut pris et conduit au roi par ces brigands. Comme ils accusaient, entre autres crimes, lui et son frère, de faire des courses et d'exercer des brigandages sur les domaines de Numitor, à la tête d'une troupe de vagabonds, Amulius lui envoya l'accusé, afin que ce prince en fît lui-même justice.

Faustule s'était flatté, dès le commencement, que les deux enfants dont il prenait soin étaient du sang royal. Il n'ignorait pas qu'il les avait trouvés à peu près dans le même temps où le roi Amulius avait fait exposer sur le Tibre les fils de Rhéa. Mais, persuadé que le moment n'était pas encore venu, il attendait qu'une conjoncture favorable, ou que la nécessité l'obligeât à révéler ce mystère. La vue du danger où il voyait le prisonnier le força de s'ouvrir à Romulus. D'un autre côté, Numitor venait d'apprendre que Rémus avait un frère jumeau. Cette circonstance, l'âge des deux frères (ils passaient dix-huit ans), la noblesse de leurs inclinations, tout lui rappelait le souvenir de ses petits-fils, et les interrogations qu'il fit achevèrent de le convaincre que son prisonnier était Rémus. Dès lors on ne songe qu'à se défaire du tyran. Romulus, qui n'avait pas assez de monde pour aller en troupe forcer le palais, commande à ses gens de s'y ren-

dre, au temps marqué, par différents chemins. Il va les joindre, et attaquer le roi, de concert avec Rémus, suivi des domestiques de Numitor. Amulius est massacré.

Numitor, au premier bruit qui s'était fait entendre, publia que l'ennemi avait surpris la ville, et qu'il était déjà maître du palais. Par cette fausse alarme, il entraîne dans la citadelle, comme pour s'y défendre, tout ce qu'Albe avait de gens capables de faire résistance. Mais aussitôt que ce prince vit les conjurés venir à lui d'un air triomphant, il convoque les Albains. Il leur rappelle les attentats de son frère contre lui; il raconte l'origine et la naissance de ses petits-fils: comment ils avaient été élevés, comment il les avait reconnus. Il finit par leur apprendre la mort du tyran, et s'en déclare auteur. Alors Romulus et Rémus s'avancent avec leur suite au milieu de l'assemblée, proclament roi leur aïeul, et tout le peuple, à leur exemple, lui confirme, par un cri unanime le titre et l'autorité de souverain.

Les deux frères, abandonnant à Numitor le royaume d'Albe, résolurent de fonder une ville dans les lieux mêmes où ils avaient été exposés et nourris. Il se joignit à eux une multitude d'Albains et de Latins, sans parler d'un assez grand nombre de bergers : ce qui leur donnait lieu d'espérer que la ville dont ils jetaient les fondements effacerait bientôt Albe et Lavinium. Le désir de régner, passion funeste et qui était le vice de leur famille, saisit alors les deux frères, et fit naître entre eux un différend, qui commença d'abord avec assez de modération, mais qui finit d'une manière assez tragique. Comme entre des jumeaux abandonnés au moment de leur naissance le droit d'aînesse ne pouvait avoir lieu, ils étaient convenus l'un et l'autre de consulter le vol des oiseaux, pour apprendre à qui les dieux tutélaires de la contrée avaient réservé l'honneur de donner son nom à la ville naissante et d'y commander. Dans cette vue, Romulus s'était placé sur le mont Palatin, et Rémus sur l'Aventin. Rémus découvrit le premier, à ce qu'on prétend, des vautours au nombre de six; mais il n'eut pas plus tôt annoncé sa découverte, que Romulus en vit le double. Là-dessus, il se forme deux partis. L'un se déclare pour celui qui le premier a vu des vautours; l'autre pour celui qui les a vus en plus grand nombre. On conteste, on s'emporte, la querelle devient sanglante : Rémus est tué dans la mêlée. On

raconte sa mort d'une autre manière. Comme Romulus faisait creuser un fossé qui devait environner les murailles de la nouvelle ville, Rémus critiqua d'un ton railleur la petitesse de l'ouvrage; et ajoutant l'insulte à la raillerie, il sauta le fossé par mépris, pour se moquer de son frére. Romulus, outré de l'insulte, le frappa d'un coup mortel, en disant : « Ainsi périsse quiconque osera l'imiter. »

ROLLIN (1). — *Histoire romaine*, l. 1, ch. 1, § 2.

LITTÉRATURE ET ARTS. — PEINTURE : *Mars et Rhéa Sylvia*, de Poussin ; *Romulus et Rémus recueillis par Faustulus*, de Piètre de Cortone.

§ III. — Romulus.

Romulus, fondateur de Rome, après avoir donné son nom à la ville, enleva les Sabines au milieu des jeux où il les avait invitées (747), et repoussa leurs vengeurs commandés d'abord par Acron, sur qui il remporta les premières *dépouilles opimes*, puis par Tatius que la trahison de Tarpéia conduisit jusqu'aux remparts. Alors, cédant aux prières des victimes de l'enlèvement, il consentit à partager le pouvoir avec Tatius; mais il le laissa assassiner, peu de temps après, sans punir ses meurtriers.

Enlèvement des Sabines.

Déjà Rome était assez puissante pour ne redouter aucune des cités voisines ; mais elle manquait de femmes, et une génération devait emporter avec elle toute cette grandeur. Sans espoir de postérité au sein de la ville, les Romains étaient aussi sans alliance avec leurs voisins. C'est alors que, d'après l'avis du sénat, Romulus leur envoya des députés, avec mission de leur offrir l'alliance du nouveau peuple par le sang et par les traités. « Les villes, disaient-ils, comme toutes les choses d'ici-bas, sont chétives à leur naissance ; mais ensuite, si leur courage et les dieux leur viennent en aide, elles se font une grande puissance et un grand nom. Vous ne l'ignorez pas, les dieux ont présidé à la naissance de Rome, et la valeur romaine ne fera pas défaut à cette céleste origine ; vous ne devez donc pas dédaigner de mêler avec des hommes comme eux votre sang et votre race. » Nulle part la députation ne fut bien accueillie, tant ces peuples méprisaient et redoutaient à la fois pour eux et leurs descen-

(1) Pour Rollin, V. les *Lectures historiques*, t. I, Orient.

dants cette puissance qui s'élevait menaçante au milieu d'eux. La plupart demandèrent aux députés en les congédiant : « pourquoi ils n'avaient pas ouvert aussi un asile pour les femmes, qu'au fond c'était le seul moyen d'avoir des mariages sortables. » La jeunesse romaine ressentit cette injure, et tout sembla dès lors faire présager la violence.

Mais dans la pensée de ménager une circonstance et un lieu favorables, Romulus dissimule son ressentiment et prépare, en l'honneur de Neptune Equestre, des jeux solennels sous le nom de *Consuales*. Il fait annoncer ce spectacle dans les cantons voisins, et toute la pompe que comportaient l'état des arts et la puissance romaine se déploie dans les préparatifs de la fête, afin de lui donner de l'éclat et d'éveiller la curiosité. Les spectateurs y accourent en foule, attirés aussi par le désir de voir la nouvelle ville, surtout les peuples les plus voisins : les Céniniens, les Crustuminiens, les Antemnates. La nation entière des Sabins vint aussi avec les femmes et les enfants. L'hospitalité leur ouvrit les demeures des Romains, et, à la vue de la ville, de son heureuse situation, de ses remparts, du grand nombre de maisons qu'elle renfermait déjà, ils s'émerveillaient de son rapide accroissement. Arrive le jour de la célébration des jeux. Comme ils captivaient les yeux et les esprits, le projet concerté s'exécute : au signal donné, la jeunesse romaine s'élance de toutes parts pour enlever les jeunes filles. Le plus grand nombre devient la proie du premier ravisseur. Quelques-unes des plus belles, réservées aux principaux sénateurs, étaient portées dans leurs maisons par des plébéiens chargés de ce soin. Une entre autres, bien supérieure à ses compagnes par sa taille et par sa beauté, était, dit-on, entraînée par la troupe d'un sénateur nommé Talassius. Comme on ne cessait de leur demander à qui ils la conduisaient pour la préserver de toute insulte, ils criaient en marchant : *à Talassius*. C'est là l'origine de ce mot consacré dans la cérémonie des noces. La terreur jette le trouble dans la fête, les parents des jeunes filles s'enfuient frappés de douleur ; et, se récriant contre cette violation de l'hospitalité, invoquent le dieu dont le nom, en les attirant à la solennité de ces jeux, a couvert un perfide et sacrilége guet-apens. Les victimes du rapt partagent ce désespoir et cette indignation ; mais Romulus

lui-même, les visitant l'une après l'autre, leur représente « que cette violence ne doit être imputée qu'à l'orgueil de leurs pères et à leur refus de s'allier par des mariages à un peuple voisin; que cependant c'est à titre d'épouses qu'elles vont partager avec les Romains leur fortune et leur patrie. Les gages de leur bonheur domestique sont d'autant plus assurés, que leurs époux, non contents de satisfaire aux devoirs qu'impose ce titre, s'efforceront encore de remplacer auprès d'elles la famille et la patrie qu'elles regrettent. »

Elles avaient déjà oublié leur ressentiment, lorsque leurs parents, plus irrités que jamais, et les habits souillés en signe de deuil, soulevaient les cités par leurs plaintes et leurs larmes. Leur désespoir ne se renfermait pas dans les murs de leurs villes; ils se rassemblaient de toutes parts auprès de Titus Tatius, roi des Sabins. Le nom de ce prince, objet de la plus haute considération dans ces contrées, attirait autour de lui leurs envoyés. Les Céniniens, les Crustuminiens et les Antemnates étaient au nombre des peuples qu'avaient frappés cet outrage. Tatius et ses Sabins leur parurent trop lents à prendre un parti. Ces trois peuples se liguent pour une guerre commune. Mais les Crustuminiens et les Antemnates étaient encore trop lents à se lever au gré des Céniniens et de leur impuissante vengeance; seuls avec leurs propres forces, ceux-ci envahissent le territoire romain. Mais, tandis qu'ils pillaient en désordre, Romulus vient à leur rencontre avec une armée. La facile victoire qu'il remporte leur apprend que la colère sans la force est toujours impuissante. Il enfonce leurs rangs, les disperse, les poursuit dans leur déroute, tue de sa main leur roi, et se pare de sa dépouille. La mort du chef ennemi lui livre la ville. Au retour de son armée victorieuse, Romulus, qui au génie des grandes choses alliait l'habileté qui les fait valoir, suspend à un trophée disposé à cet effet les dépouilles du roi mort, et monte au Capitole. Là il les dépose au pied d'un chêne consacré par la vénération des pasteurs, en fait hommage à Jupiter, et trace l'enceinte d'un temple qu'il dédie à ce dieu sous un nouveau surnom. « Jupiter Férétrien, s'écrie-t-il, c'est à toi qu'un roi vainqueur offre ces armes d'un roi, et qu'il consacre le temple dont sa pensée vient de mesurer l'enceinte. Là seront déposées les dépouilles opimes que mes descen-

dants, vainqueurs à mon exemple, arracheront avec la vie aux rois et aux chefs ennemis. » Telle est l'origine de ce temple, le premier dont Rome ait vu la consécration. Dans la suite, les dieux ont voulu ratifier la prédiction des fondateurs du temple, en appelant ses descendants à l'imiter, sans permettre toutefois qu'elle s'étendît trop, de peur de s'avilir. Dans un si grand nombre d'années remplies par tant de guerres, on ne remporta que deux fois les dépouilles opimes, tant la fortune fut avare de cet honneur (1).

Tandis que les Romains sont à ces solennités religieuses, les Antemnates saisissent l'occasion, et envahissent leurs frontières abandonnées. Une légion romaine s'y porte aussitôt, et surprend l'ennemi dispersé dans la campagne. A la première attaque, au premier cri de guerre, les Antemnates sont mis en fuite, leur ville prise. Alors Hersilie, femme de Romulus, obsédée par les supplications de ses compagnes enlevées, profite de l'enivrement d'une double victoire pour supplier le vainqueur de faire grâce à leurs parents et de les recevoir dans la ville naissante : c'est le moyen, suivant elle, d'en accroître la puissance par la concorde. Elle l'obtient sans peine. Il marche ensuite contre les Crustuminiens qui venaient l'attaquer : mais ceux-ci, déjà découragés par les revers de leurs alliés, font encore moins de résistance. On envoya des colonies chez les uns et chez les autres. Il se présenta plus de monde pour Crustuminum, à cause de la fertilité du pays ; tandis que de fréquentes émigrations, de la part surtout des familles appartenant aux femmes enlevées, venaient de ces lieux mêmes grossir la population romaine. La dernière guerre fut celle des Sabins ; ce fut aussi la plus sérieuse : car ce peuple agit sans précipitation ni colère ; ses menaces ne précédèrent point l'agression ; mais sa prudence ne rejeta point les conseils de la ruse. Spurius Tarpéius commandait dans la citadelle de Rome. Sa fille, gagnée par l'or de Tatius, promet de livrer la citadelle aux Sabins. Elle en était sortie par hasard, allant puiser de l'eau pour les sacrifices. A peine introduits, les Sabins l'écrasent sous leurs armes, et la tuent, soit pour faire croire que la force seule les avait

(1) Corn. Cossus les remporta, en 437 av. J.-C., sur Tolumnius, lars des Véiens, et Marcellus, en 224, sur Viridomar, roi des Gésates.

rendus maîtres de ce poste, soit pour prouver que nul n'est tenu à la fidélité envers un traître. On ajoute que les Sabins, qui portaient au bras gauche des bracelets d'or d'un poids considérable et des anneaux enrichis de pierres précieuses, étaient convenus de donner, pour prix de la trahison, les objets qu'ils avaient à la main gauche. De là, ces boucliers qui, au lieu d'anneaux d'or, payèrent la jeune fille, et qui l'ensevelirent sous leur masse. Selon d'autres, en demandant aux Sabins les ornements de leurs mains gauches, Tarpéia entendait effectivement parler de leurs armes ; mais les Sabins, soupçonnant un piége, l'écrasèrent sous le prix même de sa trahison.

Quoi qu'il en soit, ils étaient maîtres de la citadelle. Le lendemain, l'armée romaine, rangée en bataille, couvrait de ses lignes l'espace compris entre le mont Palatin et le mont Capitolin. Les Sabins n'étaient point encore descendus à sa rencontre, que, déjà transportée par la colère et le désir de reprendre la place, elle s'élance sur la hauteur. De part et d'autre, les chefs animent les combattants : c'était Mettus Curtius, du côté des Sabins ; du côté des Romains, Hostus Hostilius. Celui-ci, placé au premier rang et malgré le désavantage de la position, soutenait les siens de son audace et de son courage ; mais à peine fut-il tombé que l'armée romaine plie tout à coup, et est refoulée jusqu'à la vieille porte Palatine. Entraîné lui-même par la multitude des fuyards, Romulus élève les armes vers le ciel : « Jupiter, s'écrie-t-il, c'est pour obéir à tes ordres, c'est sous tes auspices sacrés qu'ici, sur le mont Palatin, j'ai jeté les fondements de cette ville. Déjà la citadelle, achetée par un crime, est au pouvoir des ennemis ; eux-mêmes ont franchi le milieu du vallon, et ils avancent jusqu'ici. Mais toi, père des dieux et des hommes, repousse-les du moins de ces lieux ; rends leur courage aux Romains, et suspends leur fuite honteuse. Ici même je te voue, sous le nom de Jupiter Stator, un temple, éternel monument du salut de Rome préservée par ta protection puissante. » Il dit ; et, comme s'il eût senti sa prière exaucée : « Romains, poursuit-il, Jupiter très-bon et très-grand ordonne que vous vous arrêtiez et que vous retourniez au combat. » Ils s'arrêtent en effet comme s'ils obéissaient à la voix du ciel. Romulus vole aux premiers rangs. Mettus Curtius, à la tête des Sabins, était descendu de la citadelle, et avait poursuivi les Ro-

mains en déroute dans toute la longueur du Forum. Il approchait déjà de la porte du Palatium, et criait : « Ils sont vaincus, ces hôtes perfides, ces lâches ennemis ; ils savent enfin qu'autre chose est d'enlever des jeunes filles, autre chose de combattre des hommes. » A cette orgueilleuse apostrophe, Romulus fond sur Mettus avec une troupe de jeunes gens des plus braves. Mettus alors combattait à cheval ; il devenait plus facile de le repousser. On le poursuit, et le reste de l'armée romaine, enflammé par l'audace de son roi, enfonce les Sabins à leur tour. Mettus, dont le cheval est épouvanté par le tumulte de la poursuite, est jeté dans un marais. Le danger qui environne un personnage aussi important attire l'attention des Sabins. Les uns le rassurent et l'appellent, les autres l'encouragent, et Mettus parvient enfin à s'échapper. Le combat recommence au milieu du vallon ; mais là encore l'avantage demeure aux Romains.

Alors, les mêmes Sabines, dont l'enlèvement avait allumé la guerre, surmontent, dans leur désespoir, la timidité naturelle à leur sexe, se jettent intrépidement, les cheveux épars et les vêtements en désordre, entre les deux armées, et, au travers d'une grêle de traits, elles arrêtent les hostilités, enchaînent la fureur, et s'adressant tantôt à leurs pères, tantôt à leurs époux, elles les conjurent de ne point se souiller du sang, sacré pour eux, d'un beau-père ou d'un gendre... « Si cette parenté, dont nous sommes les liens, si nos mariages vous sont odieux, tournez contre nous votre colère : nous la source de cette guerre, nous la cause des blessures et du massacre de nos époux et de nos pères, nous aimons mieux périr que de vivre sans vous, veuves et orphelines. » Tous ces hommes, chefs et soldats, sont émus ; ils s'apaisent tout à coup et gardent le silence. Les chefs s'avancent pour conclure un traité, et la paix n'est pas seulement résolue, mais aussi la fusion des deux Etats en un seul. Les deux rois se partagent l'empire, dont le siége est établi à Rome. Ainsi, la puissance de Rome est doublée.

TITE-LIVE. — *Histoire romaine*, l. 1. s. 11-13.
(Traduction de la collection Nisard.)

LITTÉRATURE ET ARTS. — PEINTURE : *triomphe de Romulus*, *vainqueur d'Acron*, Ingres ; *les Sabines*, de Giordano, de Poussin ; *Hersilie séparant Romulus et Tatius*, du Guerchin, gravé par Massart et Landon ; *les Sabines*, de David.

Institutions de Romulus.

A peine cette ville naissante (Rome) fut-elle élevée au-dessus de ses fondements, que ses premiers habitants se pressèrent de donner quelque forme au gouvernement. Romulus, le fondateur de Rome, en fut élu pour le premier roi ; il fut reconnu en même temps pour le chef de la religion, le souverain magistrat de la ville et le général né de l'Etat. Il prit, outre un grand nombre de gardes, douze licteurs, espèces d'huissiers qui l'accompagnaient quand il paraissait en public. Chaque licteur était armé d'une hache d'armes, environnée de faisceaux de verges, pour désigner le droit de glaive, symbole de la souveraineté. Mais sous cet appareil de la royauté, son pouvoir ne laissait pas d'être resserré dans des bornes fort étroites ; et il n'avait guère d'autre autorité que celle de convoquer le sénat et les assemblées du peuple, d'y proposer les affaires, de marcher à la tête de l'armée quand la guerre avait été résolue par un décret public, et d'ordonner de l'emploi des finances qui étaient sous la garde de deux trésoriers, qu'on appela depuis *questeurs*.

Les premiers soins du nouveau prince furent d'établir différentes lois par rapport à la religion et au gouvernement civil, toutes également nécessaires pour entretenir la société entre les hommes, mais qui ne furent cependant publiées qu'avec le consentement de tout le peuple romain. On ne sait pas bien quelle était la forme du culte de ces temps si éloignés. On voit seulement par l'histoire, que la religion des premiers Romains avait beaucoup de rapport avec leur origine. Ils célébraient la fête de la déesse *Palès*, une des divinités tutélaires des bergers. *Pan*, dieu des forêts, avait aussi ses autels ; il était révéré dans les fêtes Lupercales ou des louves : on lui sacrifiait un chien. Plutarque nous parle d'un dieu *Consus* qui présidait aux conseils ; il n'avait pour temple qu'une grotte pratiquée sous terre. On a donné depuis un air de mystère à ce qui n'était peut-être alors qu'un pur effet du hasard ou de la nécessité ; et on nous a débité que ce temple n'avait été ménagé sous terre que pour apprendre aux hommes que les délibérations des conseils devaient être secrètes.

Mais la principale religion de ces temps grossiers con-

sistait dans les augures et dans les aruspices, c'est-à-dire dans les pronostics qu'on tirait du vol des oiseaux ou des entrailles des bêtes. Les prêtres et les sacrificateurs faisaient croire au peuple qu'ils y lisaient distinctement les destinées des hommes. Cette pieuse fraude, qui ne devait son établissement qu'à l'ignorance de ces premiers siècles, devint depuis un des mystères du gouvernement; et on prétend que Romulus même voulut être le premier augure de Rome, de peur qu'un autre, à la faveur de ces superstitions, ne s'emparât de la confiance de la multitude. Il défendit par une loi expresse qu'on ne fît aucune élection, soit pour la dignité royale, le sacerdoce ou les magistratures publiques, et qu'on n'entreprît même aucune guerre, qu'on n'eût pris auparavant les auspices. Ce fut par le même esprit de religion et par une sage politique qu'il interdit tout culte des divinités étrangères, comme capable d'introduire de la division entre ses nouveaux sujets. Le sacerdoce, par la même loi, devait être à vie; les prêtres ne pouvaient être élus avant l'âge de cinquante ans. Romulus leur défendit de mêler des fables aux mystères de la religion, et d'y répandre un faux merveilleux sous prétexte de les rendre plus vénérables au peuple. Ils devaient être instruits des lois et des coutumes du pays, et ils étaient obligés d'écrire les principaux événements qui arrivaient dans l'Etat; ainsi ils en furent les premiers historiens et les premiers jurisconsultes.

Il nous reste dans l'histoire quelques fragments des lois civiles qu'établit Romulus. Mais rien n'approche de la dureté de celles qu'il établit à l'égard des enfants. Il donna à leurs pères un empire absolu sur leurs biens et sur leurs vies ; ils pouvaient de leur autorité privée les enfermer et même les vendre pour esclaves jusqu'à trois fois, quelque âge qu'il eussent et à quelque dignité qu'ils fussent parvenus. Un père était le premier magistrat de ses enfants. On pouvait se défaire de ceux qui étaient nés avec des difformités monstrueuses; mais le père était obligé, avant que de les exposer, de prendre l'avis de cinq de ses plus proches voisins. La loi lui laissait plus de liberté à l'égard de ses filles, pourvu que ce ne fût pas l'aînée ; et s'il violait ces règlements, la moitié de son bien était confisquée au profit du trésor public. Romulus, qui, n'ignorait pas que la puissance d'un Etat consiste

moins dans son étendue que dans le nombre de ses habitants, défendit par la même loi de tuer un ennemi qui se rendrait, ou même de le vendre. Il ne fit la guerre que pour conquérir des hommes, sûr de ne pas manquer de terres quand il aurait des troupes suffisantes pour s'en emparer.

Ce fut pour reconnaître ses forces qu'il fit faire un dénombrement de tous les citoyens de Rome. Il ne s'y trouva que trois mille hommes de pied, et environ trois cents cavaliers. Romulus les divisa tous en trois tribus égales, et il assigna à chacune un quartier de la ville pour habiter. Chaque tribu fut ensuite subdivisée en dix curies ou compagnies de cent hommes, qui avaient chacune un centurion pour les commander. Un prêtre, sous le nom de curion, était chargé du soin des sacrifices ; et deux des principaux habitants, appelés *duumvirs*, rendaient la justice à tous les particuliers.

Romulus, occupé d'un aussi grand dessein que celui de fonder un Etat, songea à assurer la subsistance de ce nouveau peuple. Rome, bâtie sur un fonds étranger et qui dépendait originairement de la ville d'Albe, n'avait qu'un territoire fort borné : on prétend qu'il ne comprenait au plus que cinq ou six milles d'étendue. Cependant le prince en fit trois parts, quoique inégales. La première fut consacrée au culte des dieux ; on en réserva une autre pour le domaine du roi et les besoins de l'Etat ; la plus considérable partie fut divisée en trente portions par rapport aux trente curies ; chaque particulier n'en eut pas plus de deux arpents pour sa subsistance.

L'établissement du sénat succéda à ce partage. Romulus le composa de cent des principaux citoyens : on en augmenta le nombre depuis. Le roi nomma le premier sénateur, et il ordonna qu'en son absence il aurait le gouvernement de la ville ; chaque tribu en élut trois, et les trente curies en fournirent chacune trois autres ; ce qui composa le nombre de cent sénateurs, qui devaient tenir lieu en même temps de ministres pour le roi et de protecteurs à l'égard du peuple : fonctions aussi nobles que délicates à bien remplir.

Les affaires les plus importantes devaient être portées au sénat. Le prince, comme le chef, y présidait, à la vérité ; mais cependant tout s'y décidait à la pluralité des voix, et il n'y avait que son suffrage comme un sénateur particu-

culier. Rome, après son roi, ne voyait rien de si grand et de si respectable que ses sénateurs. On les nomma *pères*, et leurs descendants *patriciens :* origine de la première noblesse parmi les Romains. On donna aux sénateurs ce nom de *pères* par rapport à leur âge, ou à cause des soins qu'ils prenaient de leurs concitoyens. « Ceux qui compo- » saient anciennement le conseil de la république, dit » Salluste, avaient le corps affaibli par les années, mais » leur esprit était fortifié par la sagesse et par l'expé- » rience. » Les dignités civiles et militaires, même celles du sacerdoce, appartenaient aux patriciens, à l'exclusion des plébéiens. Le peuple obéissait à des magistrats particuliers qui lui rendaient justice; mais ces magistrats recevaient les ordres du sénat, qui était regardé comme la loi suprême et vivante de l'Etat, le gardien et le défenseur de la liberté.

Les Romains, après l'établissement du sénat, tirèrent de nouveau de chaque curie dix hommes de cheval; on les nomma *celeres*, soit du nom de leur chef appelé Celer, ou par rapport à leur vitesse, et parce qu'ils semblaient voler pour exécuter les ordres qu'on leur donnait. Romulus en composa sa garde; ils combattaient également à pied et à cheval, dit Denys d'Halicarnasse, selon les occasions et la disposition du terrain où ils se trouvaient. L'Etat leur fournissait un cheval, d'où ils furent appelés chevaliers, et ils étaient distingués par un anneau d'or. Mais dans la suite, quand leur nombre fut augmenté, cette fonction militaire fut changée en un simple titre d'honneur, et ces chevaliers ne furent pas plus attachés à la guerre que les autres citoyens. On les vit au contraire se charger, sous le nom de *publicains*, de recueillir les tributs et tenir à ferme les revenus de la république : espèce de corps qui, quoique plébéien, ne laissait pas de former comme un ordre séparé entre les patriciens et le peuple.

De tous les peuples du monde, le plus fier dès son origine et le plus jaloux de sa liberté a été le peuple romain. Ce dernier ordre, quoique formé pour la plupart de pâtres et d'esclaves, voulut avoir part dans le gouvernement comme le premier. C'était lui qui autorisait les lois qui avaient été digérées par le roi et le sénat; et il donnait lui-même, dans ses assemblées, les ordres qu'il voulait exécuter. Tout ce qui concernait la guerre et la paix, la

création des magistrats, l'élection même du souverain, dépendait de ses suffrages. Le sénat s'était seulement réservé le pouvoir d'approuver ou de rejeter ses projets, qui, sans ce tempérament et le concours de ses lumières, eussent été souvent trop précipités et trop tumultueux.

Romulus, pour prévenir les divisions que la jalousie, si naturelle aux hommes, pouvait faire naître entre les citoyens d'une même république, dont les uns venaient d'être élevés au rang de sénateurs et les autres étaient restés dans l'ordre du peuple, tâcha de les attacher les uns aux autres par des liaisons et des bienfaits réciproques. Il fut permis à ces plébéiens de se choisir, dans le corps du sénat, des *patrons* qui étaient obligés de les assister de leurs conseils et de leur crédit; et chaque particulier, sous le nom de *client*, s'attachait de son côté aux intérêts de son patron. Si ce sénateur n'était pas riche, ses clients contribuaient à la dot de ses filles, au paiement de ses dettes ou de sa rançon, en cas qu'il eût été fait prisonnier de guerre; et ils n'eussent osé lui refuser leurs suffrages s'il briguait quelque magistrature. Il était également défendu au patron et au client de se présenter en justice pour servir de témoin l'un contre l'autre. Ces offices réciproques et ces obligations mutuelles furent estimées si saintes, que ceux qui les violaient passaient pour infâmes, et il était même permis de les tuer comme des sacriléges.

VERTOT (1). — *Hist. des révolutions de la république romaine*, l. I.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Chant des frères Arvales.*

§ IV. — Numa Pompilius.

Romulus ne paraît pas avoir survécu longtemps à Tatius : il fut lui-même assassiné par les sénateurs ou enlevé au ciel. On l'adora sous le nom de *Quiri-*

(1) L'abbé de Vertot (1655-1735), de l'Académie française, a laissé plusieurs ouvrages historiques, fort estimés au dernier siècle : *Histoire des révolutions romaines*, *Histoire des révolutions de Suède*, *Histoire des révolutions de Portugal*, *Histoire de l'ordre de Malte.* L'élégance soutenue du style et l'intérêt de la narration justifiaient cette faveur. Ces qualités ne sont pas méconnues aujourd'hui, et M. Villemain a même qualifié d'*excellent* le style de Vertot. Mais le fond laisse à désirer par l'ignorance ou le mauvais choix des détails, et puis les conditions de la composition historique sont changées de tout point. Malgré ces défauts, nous n'avons pas oublié que nous destinions ce recueil à de jeunes lecteurs, et, après Rollin, quel modèle, écrit dans notre langue, pouvions-nous leur offrir qui fût plus à leur portée!

nus. — Voici quelques détails sur l'avénement et les institutions du second roi de Rome, Numa Pompilius (714).

Avénement de Numa Pompilius.

Le choix d'un successeur au trône fut bientôt dans la ville une source de troubles et de séditions. Les nouveaux citoyens ne s'étaient pas encore bien incorporés avec les anciens ; le peuple était violemment agité, et les patriciens eux-mêmes, divisés de sentiments, se suspectaient les uns les autres. En s'accordant tous sur la nécessité d'avoir un roi, ils étaient partagés et sur celui qu'il fallait élire et sur celle des deux nations où ils le prendraient. Ceux qui, attachés les premiers à Romulus, avaient bâti Rome avec lui, trouvaient injuste que les Sabins, qu'ils avaient admis au partage de leur ville et de leur territoire, voulussent dominer sur ceux qui les y avaient appelés. Les Sabins, de leur côté, donnaient des raisons plausibles : ils disaient qu'après la mort de Tatius leur roi, loin de se soulever contre Romulus, ils l'avaient laissé paisiblement régner seul; que lorsqu'ils avaient été reçus dans Rome, ils n'étaient pas inférieurs aux Romains; qu'en s'unissant avec eux, ils avaient accru considérablement leurs forces, et les avaient élevés à la dignité et à la puissance de cité. Voilà ce qui les divisait. Mais de peur que la dissension, en suspendant l'exercice de tout pouvoir, n'amenât le désordre et l'anarchie dans la ville, les patriciens, qui étaient au nombre de cent cinquante (1), convinrent que chacun d'eux porterait à son tour les marques de la dignité royale, ferait aux dieux les sacrifices d'usage, et rendrait la justice six heures du jour et six heures de la nuit. Cette division du temps parut la plus avantageuse pour les deux partis : pour les sénateurs, par l'égalité qu'elle mettait entre eux ; et pour le peuple, qui par ce changement d'autorité, voyant le même homme être dans le même jour et dans la même nuit simple citoyen et roi, n'aurait plus aucun prétexte de jalousie contre les patriciens. Les Romains donnent le nom d'interrègne à cette forme de gouvernement.

Mais malgré la modération et la popularité avec laquelle ils exerçaient leur puissance, ils se virent bientôt en

(1) Ailleurs, dans la vie de Romulus, Plutarque dit deux cents,

butte aux soupçons et aux murmures du peuple, qui se plaignit qu'ils changeaient la royauté en oligarchie, et que, résolus à ne pas élire de roi, ils concentraient dans leur corps l'autorité souveraine. Enfin les deux factions convinrent que l'une d'elles nommerait le roi, et qu'il serait pris dans l'autre. Ce moyen leur parut le plus propre à faire cesser leurs divisions, et à inspirer au roi qui serait élu une affection égale pour les deux partis ; il aimerait l'un, parce qu'il lui devrait la couronne, et il serait porté d'inclination pour l'autre, parce qu'il serait de sa nation. Les Sabins cédèrent l'élection aux Romains, qui, de leur côté, aimèrent mieux nommer un Sabin que d'avoir pour roi un Romain que les Sabins auraient élu. Après avoir délibéré entre eux, ils nommèrent Numa Pompilius, qui n'était pas de ces Sabins qui vinrent s'établir les premiers à Rome, mais que sa vertu avait rendu si célèbre, qu'on eut à peine entendu son nom, que les Sabins le reçurent avec plus de satisfaction que ceux même qui l'avaient nommé. On déclara ce choix au peuple, et on envoya les principaux de chaque parti en ambassade vers Numa, pour le prier de venir prendre possession de la royauté.

Numa était de Cures, ville capitale des Sabins, d'où les Romains, après leur réunion avec ce peuple, prirent le nom de *Quirites*. Il était le plus jeune des quatre fils de Pomponius, et jouissait d'une grande réputation. Par une disposition singulière des dieux, il était né le même jour que Rome avait été fondée par Romulus, le 11 des calendes de mai (12 avril). Porté par un heureux naturel à toutes les vertus, il s'y était encore formé par l'instruction, par la patience et par la pratique de la philosophie. Il avait purifié son âme, non-seulement de toutes les passions honteuses, mais même de celles qui sont estimées chez les Barbares, telles que la violence et la cupidité. Il croyait que la véritable force consiste à soumettre ses désirs au joug de la raison. D'après ces principes, il avait banni de sa maison tout luxe et toute magnificence. Il était pour les citoyens et pour les étrangers qui le consultaient un juge et un arbitre incorruptible. Il consacrait son loisir non à rechercher les voluptés ou à amasser des richesses, mais à honorer les dieux, à s'élever par la raison et la connaissance de leur nature et de leur puissance ; et par là, il s'était acquis tant de réputation et

tant de gloire, que Tatius, celui qui régnait à Rome avec Romulus, le choisit pour son gendre, et lui donna en mariage sa fille unique Tatia. Cette alliance, loin de lui enfler le cœur, ne le porta pas même à aller vivre auprès de ce prince. Il resta toujours à Cures pour soigner la vieillesse de son père ; et Tatia elle-même préféra la vie obscure et paisible de son mari aux honneurs dont elle aurait pu jouir à Rome dans la maison paternelle : elle mourut après treize ans de mariage.

Alors Numa, abandonnant le séjour de la ville, alla, par goût, habiter la campagne, où il vivait seul, se promenant dans les bois et les prairies consacrés aux dieux, dans les lieux les plus solitaires. Ce fut cet amour de la retraite qui fit courir le bruit que ce n'était ni la mélancolie ni la douleur qui portait Numa à fuir le commerce des hommes; qu'il avait trouvé une société plus auguste, celle d'une déesse qui l'avait jugé digne de son alliance ; que la nymphe Egérie ayant conçu pour lui une vive passion, lui avait donné sa main, et lui faisait mener la vie la plus heureuse en éclairant son esprit par la connaissance des choses divines.

Numa était dans sa quarantième année, lorsque les ambassadeurs romains vinrent le prier d'accepter la couronne. Proculus et Vélésus portèrent la parole : ils avaient eu l'un et l'autre de grandes prétentions au trône ; Proculus était porté par les Romains, et Vélésus par les Sabins. Leur discours ne fut point long ; ils ne doutaient pas que Numa ne regardât comme un grand bonheur la nouvelle qu'ils lui apportaient. Mais ce ne fut pas une chose aisée que de l'y faire consentir ; et il fallut même employer la prière pour ébranler un homme qui avait toujours vécu dans la paix et dans le repos, pour lui persuader de prendre le gouvernement d'une ville qui était née et s'était accrue au milieu des armes. Il répondit aux ambassadeurs, en présence de son père et de Marcius un de ses parents : « Tout changement, leur dit-il, est dangereux dans la vie humaine ; mais pour celui qui ne » manque pas du nécessaire et qui n'a pas à se plaindre » de sa situation présente, c'est une folie que de renoncer » à ses habitudes, qui, n'eussent-elles pas d'autre avantage, sont du moins assurées, et, par cela seul, préférables à ce qui est incertain. L'empire que vous m'offrez » ne présente pas même cette incertitude dans ses dan-

» gers, s'il faut en juger par ce qui est arrivé à Romulus :
» entaché du soupçon flétrissant d'avoir fait assassiner Ta-
» tius, il a, en mourant, laissé peser sur tous ceux de son
» ordre l'imputation non moins flétrissante de l'avoir fait
» périr lui-même. Cependant on donne à Romulus la
» gloire d'être né d'un dieu ; on répète sans cesse qu'il a
» été sauvé et nourri dans son enfance par une protection
» singulière de la divinité. Pour moi je suis d'une race
» mortelle ; j'ai été nourri et élevé par des hommes qui
» vous sont connus. Les qualités qu'on loue en moi ne
» sont pas celles qui conviennent à un roi ; mes affections
» sont un grand amour du repos et une application con-
» tinuelle à l'étude ; un goût inné, une passion violente
» pour la paix, pour des exercices absolument étrangers
» à la guerre, pour ces assemblées d'hommes qui aiment
» à honorer les dieux, à prendre ensemble des plaisirs
» innocents, et qui, le reste du temps, s'occupent, chacun
» de son côté, à cultiver la terre et à élever des trou-
» peaux. Quant à vous, Romains, Romulus vous a laissé
» des guerres que vous voudriez peut-être ne point avoir,
» mais qui, pour être terminées, demandent un roi jeune
» et plein d'ardeur. Votre peuple est accoutumé aux ar-
» mes ; il est enflé de ses succès, et tout le monde sait
» qu'il ne veut que s'agrandir et commander aux autres.
» Un prince donc qui emploierait tout son temps à servir
» les dieux, et qui voudrait former ses sujets à pratiquer
» la justice, à détester la guerre et la violence, paraîtrait
» ridicule à une nation qui a plus besoin d'un général
» d'armée que d'un roi. »

Aux raisons que Numa venait d'alléguer pour refuser l'empire, les Romains opposèrent les plus vives instances pour le faire changer de sentiment ; ils le conjurèrent de ne pas les replonger dans de nouveaux troubles qui amèneraient une guerre civile ; enfin ils lui protestèrent qu'il était le seul qui fût agréable aux deux partis. Quand ils se furent retirés, son père et Marcius firent en particulier tous leurs efforts pour le déterminer à accepter une offre si flatteuse et si brillante : « Si, content de votre fortune,
» lui dirent-ils, vous ne désirez pas de plus grands biens ;
» si, possédant une gloire plus réelle dans la vertu, vous
» n'ambitionnez pas celle qui est attachée au commande-
» ment et au pouvoir, considérez au moins que bien ré-
» gner, c'est servir Dieu : il vous appelle aujourd'hui, et

» ne veut pas laisser inutile en vous cette justice qui vous » distingue. Ne résistez donc pas à sa volonté ; ne fuyez » pas l'empire qu'on vous présente : c'est pour un homme » sage le plus vaste champ à de grandes et belles actions ; » c'est là qu'on peut honorer les dieux avec la plus grande » magnificence, et adoucir les esprits des hommes qui se » laissent facilement et promptement porter à la piété » par l'exemple de leur roi. Les Romains ont aimé Ta- » tius, tout étranger qu'il était ; ils ont consacré par des » honneurs divins la mémoire de Romulus. Et qui sait » si ce peuple, tant de fois vainqueur, n'est pas las de » ses guerres ? si, rassasié de triomphes et de dépouilles, » il ne désire pas un chef plein de douceur et de justice, » qui le gouverne en paix par de bonnes lois ? Mais quand » il conserverait la même passion, la même fureur pour » la guerre, ne vaudrait-il pas mieux, en prenant les rê- » nes de son gouvernement, tourner vers d'autres objets » cette ardeur impétueuse, et unir par les liens de la » bienveillance et de l'amitié votre patrie et toute la na- » tion des Sabins avec un peuple si puissant, avec une » ville si florissante? » Ces raisons furent confirmées par des présages favorables, par l'empressement et le zèle de tous les citoyens, qui, informés du sujet de l'ambassade, vinrent le conjurer de partir et d'accepter l'empire, afin de resserrer encore davantage les nœuds qu'ils avaient formés avec les Romains.

Dès qu'il eut donné son consentement, il fit un sacrifice aux dieux, et partit pour Rome. Le sénat et le peuple, brûlant du désir de le voir, sortirent à sa rencontre. Les femmes le reçurent avec les plus vives acclamations, on fit des sacrifices dans tous les temples, et la ville entière témoigna autant de joie que si elle eût reçu, non pas un roi, mais un nouveau royaume. Lorsqu'on fut arrivé à la place publique, Spurius Vettius, qui ce jour-là remplissait les six heures d'interrègne, fit procéder à l'élection. Numa réunit tous les suffrages, et on lui apporta les marques de la dignité royale. Mais avant de les recevoir, il dit qu'il fallait d'abord s'assurer du consentement des dieux ; et prenant avec lui des prêtres et des devins, il monta au Capitole, que les Romains appelaient alors la roche Tarpéienne. Là, le premier des augures, lui couvrant le visage d'un voile, le tourna vers le midi ; et se tenant derrière Numa, il lui étendit sa main droite sur

la tête, fit nne prière, et porta sa vue de tous les côtés, pour observer ce que les dieux feraient connaître par le vol des oiseaux et par d'autres signes. Pendant ce temps-là, un silence profond régnait dans la place, malgré la grande affluence de citoyens qui y était réunie. Tous les esprits étaient suspendus dans l'attente de ce qui allait arriver, jusqu'à ce qu'enfin il parût des oiseaux de bon augure qui confirmèrent l'élection. Alors Numa prit la robe royale, et descendit de la citadelle pour se rendre au milieu du peuple, qui le reçut avec les plus grandes acclamations, et l'appelait l'homme le plus saint et le plus chéri des dieux.

PLUTARQUE (1). *Numa*, s. 3-9. Traduction de Ricard.

Institutions de Numa Pompilius.

Maître du trône, Numa voulut que la ville naissante, fondée par la violence et par les armes, le fût de nouveau par la justice, par les lois et la sainteté des mœurs : et comme il lui semblait impossible, au milieu des guerres perpétuelles, de faire accepter ce nouvel ordre de choses à des esprits dont le métier des armes avait nourri la férocité, il crut devoir commencer par adoucir cet instinct farouche, en le privant par degrés de son aliment habituel. Dans ce but, il éleva le *temple de Janus*. Ce temple, construit au bas de l'Argilite, devint le symbole de la paix et de la guerre. Ouvert, il était le signal qui appelait les citoyens aux armes ; fermé, il annonçait que la paix régnait entre toutes les nations voisines. Deux fois il a été fermé depuis le règne de Numa : la première, sous le consulat de T. Manlius, à la fin de la première guerre punique ; la seconde, sous César Auguste, lorsque, par un effet de la bonté des dieux, nous vîmes, après la bataille d'Actium, la paix acquise au monde, et sur terre et sur mer.

Quand donc Numa l'eut fermé ; quand, par des traités et par des alliances, il eut consommé l'union entre Rome et les peuples circonvoisins ; quand il eut dissipé les inquiétudes sur le retour probable de tout danger extérieur, il redouta l'influence pernicieuse de l'oisiveté sur des hommes que la crainte de l'ennemi et les habitudes de la

(1) Pour Plutarque, V. les *Lectures historiques*, t. II, *Grèce*.

guerre avaient contenus jusqu'alors. Il pensa d'abord qu'il parviendrait plus aisément à adoucir les mœurs guerrières de cette multitude et à dissiper son ignorance, en versant dans les âmes le sentiment profond de la crainte des dieux. Mais ce but ne pouvait être atteint sans une intervention miraculeuse. Numa feignit donc d'avoir des entretiens nocturnes avec la déesse Egérie. Il disait que, pour obéir à ses ordres, il instituait les cérémonies religieuses les plus agréables aux dieux, et un sacerdoce particulier pour chacun d'eux. Avant tout, il *divisa l'année* suivant les cours de la lune, en douze mois; mais comme chaque révolution lunaire n'est pas régulièrement de trente jours, et que par conséquent l'année solaire eût été incomplète, il suppléa cette lacune par l'interposition des mois intercalaires, et il les disposa de telle façon que tous les vingt-quatre ans le soleil se retrouvant au même point d'où il était parti, chaque lacune annuelle était réparée. Il établit aussi les *jours fastes* et les *jours néfastes*, car il pressentait déjà l'utilité d'ajourner quelquefois avec le peuple.

Il songea ensuite à créer des prêtres, quoiqu'il remplît lui-même la plupart des fonctions qu'exerce aujourd'hui le flamine de Jupiter. Mais il prévoyait que cette cité belliqueuse compterait plus de princes semblables à Romulus qu'à Numa, de princes faisant la guerre et y marchant en personne; et, de peur que les fonctions de roi ne gênassent les fonctions de prêtre, il créa un *flamine*, avec mission de ne jamais quitter les autels de Jupiter, le revêtit d'insignes augustes, et lui donna la chaise curule pareille à celle des rois. Il lui adjoignit deux autres flamines, l'un consacré à Mars, l'autre à Quirinus. Il fonda ensuite le collége des *Vestales*, sacerdoce emprunté aux Albains, et qui n'était point étranger à la famille du fondateur de Rome. Il leur assigna un revenu sur l'Etat, afin de les enchaîner exclusivement et à toujours aux nécessités de leur ministère; le vœu de virginité et d'autres distinctions achevèrent de leur imprimer un caractère vénérable et sacré. Il institua aussi en l'honneur de Mars Gradivus douze prêtres, sous le nom de *Saliens;* il leur donna pour insignes la tunique brodée, recouverte, sur la poitrine, d'une cuirasse d'airain; leurs fonctions étaient de porter les boucliers sacrés qu'on nomme anciles, et de courir par la ville en chantant des

vers et en exécutant des danses et des mouvements de corps particulièrement affectés à cette solennité. Il nomma *grand pontife* Numa Marcius, fils de Marcus, sénateur; il lui confia la surveillance de tout ce qui tenait à la religion. Par des règlements consignés dans des registres spéciaux, il lui conféra la prérogative de diriger les cérémonies religieuses, de déterminer la nature des victimes, à quels jours et dans quels temples elles seraient immolées, quels fonds subviendraient à toutes ces dépenses, et enfin la juridiction sur tous les sacrifices célébrés soit publiquement, soit dans l'intérieur des familles. Ainsi, le peuple sçvait où venir puiser des lumières, et la religion ne courait pas le risque d'être offensée par l'oubli des rites nationaux et l'introduction des rites étrangers. Le grand pontife ne réglait pas seulement les sacrifices aux dieux du ciel, mais encore les sacrifices aux dieux mânes et les cérémonies funéraires, et il apprenait aussi à distinguer, parmi les prodiges annoncés par la foudre et d'autres phénomènes, ceux qui demandaient une expiation. Pour obtenir des dieux la connaissance de ces secrets, Numa dédia, sur le mont Aventin, un autel à Jupiter Elicius, et consulta le dieu par la voie des *augures*, sur les prodiges qui étaient dignes d'attention.

Ces expiations, ces rapprochements intimes entre le peuple et les ministres de la religion, cette tendance nouvelle des esprits vers les exercices pieux, firent perdre à cette multitude ses habitudes de violence et tomber ses armes ; et la constante sollicitude des dieux qui paraissaient intervenir dans la direction des destinées humaines, pénétra les cœurs d'une piété si vive, que la foi et la religion du serment, à défaut de la crainte des lois et des châtiments, eussent suffi pour contenir les citoyens de Rome. Tous, d'ailleurs, réglaient leurs mœurs sur celles de Numa, leur unique exemple; aussi les peuples voisins, qui jusqu'alors avaient vu dans Rome, non pas une ville, mais un camp planté au milieu d'eux pour troubler la tranquillité générale, se sentirent peu à peu saisis pour elle d'une telle vénération, qu'ils eussent considéré comme un sacrilége la moindre hostilité contre une ville occupée tout entière au service des dieux. Plus d'une fois, sans témoins, et comme s'il se fût rendu à une conférence avec la déesse, Numa se retirait dans un bois, traversé par une fontaine, dont les eaux intarissables s'échappaient

du fond d'une grotte obscure. Ce bois fut par lui consacré aux muses, parce qu'elles y tenaient conseil avec son épouse Egérie. La *Bonne-Foi* eut aussi un temple consacré à elle seule. Numa voulut que les prêtres de ce temple y allassent montés dans un char couvert, à deux chevaux, et qu'ils eussent, pendant la cérémonie, la main enveloppée jusqu'aux doigts; voulant dire que la bonne foi devait être protégée, et que la main en est le symbole et le siége. Il institua beaucoup d'autres sacrifices, et les lieux destinés à leur célébration reçurent des prêtres le nom d'*Argies*. Mais la plus belle, la plus grande de ses œuvres, fut d'avoir maintenu, pendant toute la durée de son règne, la paix et la solidité de ses institutions.

Ainsi deux rois agrandirent successivement la cité romaine, l'un par la guerre, l'autre par le paix. Romulus avait régné trente-sept ans, Numa quarante-trois. Rome alors était puissante, et les arts dont elle était redevable à la fois à la paix et à la guerre avaient perfectionné sa civilisation (1).

Tite-Live. — *Histoire romaine*, l. 1, s. 19-21. Traduction de la collection Nisard.

LITTÉRATURE ET ARTS. — Littérature : *Numa Pompilius*, roman historique de Florian. — Poésie : *Chants Saliens*. — Peinture : — *Supplice d'une Vestale*, par Baudry. — Musique : *La Vestale*, opéra de Spontini.

§ V. — Tullus Hostilius.

Tullus Hostilius s'empara d'Albe-la-Longue à la suite du combat des Horaces et des Curiaces. Il ruina même bientôt après cette ville dont le chef, Métius Suffétius, fut écartelé pour prix d'une trahison. Tullus incorpora aussi le territoire de Fidènes au domaine public. Il mourut frappé de la foudre, après trente-trois ans de règne (640). — Voici quelques détails sur le premier de ces événements.

---

(1) On fait aussi remonter à Numa Pompilius la création des *Féciaux*, chargés de déclarer la guerre et de conclure les traités de paix. Voici la formule conservée à cet égard par Macrobe, liv. 16, ch. 4 : « Le fécial du peuple romain, au moment où il déclarait la guerre et lançait son javelot sur le territoire ennemi, prononçait ces paroles : *Parce que le peuple hermundule et les hommes du peuple hermundule ont fait la guerre contre le peuple romain et ont eu tort; parce que le peuple romain a décrété la guerre contre le peuple hermundule et les hommes du peuple hermundule, moi et le peuple romain je déclare et fais la guerre au peuple hermundule et aux Hermundules.* » — Plus tard, lorsqu'il fallut déclarer la guerre à un peuple éloigné, le fécial se borna à lancer son javelot sur l'*ager inimicus* (le champ ennemi), situé aux portes de Rome, et consacré au maintien de formes qui, sans cette fiction, fussent aisément tombées en désuétude.

Combat des Horaces et des Curiaces.

Le traité conclu, les trois frères, de chaque côté, prennent leurs armes, suivant les conventions. La voix de leurs concitoyens les anime. Les dieux de la patrie, la patrie elle-même, tout ce qu'il y a de citoyens dans la ville et dans l'armée ont les yeux fixés tantôt sur leurs armes, tantôt sur leurs bras. Enflammés déjà par leur propre courage, et enivrés du bruit de tant de voix qui les exhortaient, ils s'avancent entre les deux armées. Celles-ci étaient rangées devant leur camp, à l'abri du péril, mais non pas de la crainte. Car il s'agissait de l'empire, remis au courage et à la fortune d'un si petit nombre de combattants. Tous ces esprits tendus et en suspens attendent avec anxiété le commencement d'un spectacle si peu agréable à voir. Le signal est donné. Les six champions s'élancent comme une armée en bataille, les glaives en avant, portant dans leur cœur le courage de deux grandes nations. Tous, indifférents à leur propre danger, n'ont devant les yeux que le triomphe ou la servitude, et cet avenir de leur patrie, dont la fortune sera ce qu'ils l'auront faite. Au premier choc de ces guerriers, au premier cliquetis de leurs armes, dès qu'on vit étinceler leurs épées, une horreur profonde saisit les spectateurs. De part et d'autre l'incertitude glace la voix et suspend le souffle. Tout à coup les combattants se mêlent; déjà ce n'est plus le mouvement des corps, ce n'est plus l'agitation des armes, ni les coups incertains, mais les blessures, mais le sang qui épouvante les regards. Des trois Romains, deux tombent morts l'un sur l'autre ; les trois Albains sont blessés. A la chute des deux Horaces, l'armée albaine pousse des cris de joie : les Romains, déjà sans espoir, mais non sans inquiétude, fixent des regards consternés sur le dernier Horace déjà enveloppé par les trois Curiaces. Par un heureux hasard, il était sans blessure. Trop faible contre ses trois ennemis réunis, mais d'autant plus redoutable pour chacun d'eux en particulier, pour diviser leur attaque il prend la fuite, persuadé qu'ils le suivront selon le degré d'ardeur que leur permettront leurs blessures. Déjà il s'était éloigné quelque peu du lieu du combat, lorsque, tournant la tête, il voit en effet ses adversaires le poursuivre à des distances très-inégales, et

un seul le serrer d'assez près. Il se retourne brusquement et fond sur lui avec furie. L'armée albaine appelle les Curiaces au secours de leur frère ; mais, déjà vainqueur, Horace vole à un second combat. Alors un cri, tel qu'en arrache une joie inespérée, part du milieu de l'armée romaine; le guerrier s'anime à ce cri, il précipite le combat, et, sans donner au troisième Curiace le temps d'approcher de lui, il achève le second. Ils restaient deux seulement, égaux par les chances du combat, mais non par la confiance ni par les forces. L'un, sans blessure et fier d'une double victoire, marche avec assurance à un troisième combat; l'autre, épuisé par sa blessure, épuisé par sa course, se traînant à peine, et vaincu d'avance par la mort de ses frères, tend la gorge au glaive du vainqueur. Ce ne fut pas même un combat. Transporté de joie, le Romain s'écrie : « Je viens d'en immoler deux aux mânes de mes frères ; celui-ci, c'est à la cause de cette guerre, c'est afin que Rome commande aux Albains que je le sacrifie. » Curiace soutenait à peine ses armes. Horace lui plonge son épée dans la gorge, le renverse et le dépouille. Les Romains accueillent le vainqueur et l'entourent en triomphe, d'autant plus joyeux qu'ils avaient été plus près de craindre. Chacun des deux peuples s'occupe ensuite d'enterrer ses morts, mais avec des sentiments bien différents. L'un conquérait l'empire, l'autre passait sous la domination étrangère. On voit encore les tombeaux de ces guerriers à la place où chacun d'eux est tombé; les deux Romains ensemble, et plus près d'Albe; les trois Albains du côté de Rome, à quelque distance les uns des autres, suivant qu'ils avaient combattu.

Mais avant qu'on se séparât, Mettus, aux termes du traité, demande à Tullus ce qu'il ordonne : « Que tu tiennes la jeunesse albaine sous les armes, répond Tullus ; je l'emploierai contre les Véiens, si j'ai la guerre avec eux. » Les deux armées se retirent ensuite. Horace, chargé de son triple trophée, marchait à la tête des Romains. Sa sœur, qui était fiancée à l'un des Curiaces, se trouve sur son passage, près de la porte Capène; elle a reconnu sur les épaules de son frère la cotte d'armes de son amant, qu'elle-même avait tissue de ses mains : alors, s'arrachant les cheveux, elle redemande son fiancé et l'appelle d'une voix étouffée par les sanglots. Indigné de voir les larmes d'une sœur insulter à son triomphe et troubler la joie de

Rome, Horace tire son épée, et en perce la jeune fille en l'accablant d'imprécations : « Va, lui dit-il, avec ton fol amour, va rejoindre ton fiancé, toi qui oublies et tes frères morts, et celui qui te reste, et ta patrie. Périsse ainsi toute Romaine qui osera pleurer la mort d'un ennemi. » Cet assassinat révolte le peuple et le sénat. Mais l'éclat de sa victoire semblait en diminuer l'horreur. Toutefois il est traîné devant le roi, et accusé. Le roi, craignant d'assumer sur sa tête la responsabilité d'un jugement dont la rigueur soulèverait la multitude, craignant plus encore de provoquer le supplice qui suivrait le jugement, convoque l'assemblée du peuple : « Je nomme, dit-il, conformément à la loi, des duumvirs pour juger le crime d'Horace. » La loi était d'une effrayante sévérité : « Que les duumvirs jugent le crime, disait-elle; si l'on appelle du jugement, qu'on prononce sur l'appel. Si la sentence est confirmée, qu'on voile la tête du coupable, qu'on le suspende à l'arbre fatal, et qu'on le batte de verges dans l'enceinte ou hors de l'enceinte des murailles. » Les duumvirs, d'après cette formule de la loi, n'auraient pas cru pouvoir absoudre même un innocent, après l'avoir condamné. « P. Horace, dit l'un d'eux, je déclare que tu as mérité la mort. Va, licteur, attache-lui les mains. » Le licteur s'approche; déjà il passait la corde, lorsque, sur l'avis de Tullus, interprète clément de la loi, Horace s'écrie : « J'en appelle. » La cause fut alors déférée au peuple.

Tout le monde était ému, surtout en entendant le vieil Horace s'écrier que la mort de sa fille était juste ; qu'autrement il aurait lui-même, en vertu de l'autorité paternelle, sévi tout le premier contre son fils, et il suppliait les Romains, qui l'avaient vu la veille père d'une si belle famille, de ne pas le priver de tous ses enfants. Puis, embrassant son fils et montrant au peuple les dépouilles des Curiaces, suspendues au lieu nommé encore aujourd'hui le Pilier d'Horace : « Romains, dit-il, celui que tout à l'heure vous voyiez avec admiration marcher au milieu de vous, triomphant et paré d'illustres dépouilles, le verrez-vous lié à un infâme poteau, battu de verges et supplicié? Les Albains eux-mêmes ne pourraient soutenir cet horrible spectacle! Va, licteur, attache ces mains qui viennent de nous donner l'empire : va, couvre d'un voile la tête du libérateur de Rome, suspends-le à l'arbre fatal;

frappe-le, dans la ville si tu le veux, pourvu que ce soit devant ces trophées et ces dépouilles ; hors de la ville, pourvu que ce soit parmi les tombeaux des Curiaces. Dans quels lieux pourrez-vous le conduire où les monuments de sa gloire ne s'élèvent point contre l'horreur de son supplice? » Les citoyens, vaincus et par les larmes du père et par l'intrépidité du fils, également insensible à tous les périls, prononcèrent l'absolution du coupable, et cette grâce leur fut arrachée plutôt par l'admiration qu'inspirait son courage que par la bonté de sa cause. Cependant, pour qu'un crime aussi éclatant ne restât pas sans expiation, on obligea le père à racheter son fils, en payant une amende. Après quelques sacrifices expiatoires, dont la famille des Horaces conserva depuis la tradition, le vieillard plaça en travers de la rue un poteau, espèce de joug sous lequel il fit passer son fils, la tête voilée. Ce poteau, conservé et entretenu à perpétuité par les soins de la république, existe encore aujourd'hui. On l'appelle le *Poteau de la Sœur*. On éleva un tombeau en pierre de taille, à l'endroit où celle-ci reçut le coup mortel.

TITE-LIVE. — *Hist. romaine*, l. 1. s. 25 et 26. Trad. de la coll. Nisard.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Horace*, tragédie de Corneille. — PEINTURE : *Le serment des Horaces*, de David, *gravé* par Morel et Landon. — (Les deux tombeaux des Horaces s'élèvent encore aujourd'hui à l'endroit où ces Romains succombèrent, près de la cinquième borne ou VIe mille de la voie Appienne.)

§ VI. — Ancus Martius.

Ancus Martius (640) agrandit l'enceinte de Rome par l'adjonction du mont Janicule, et jeta à cet effet un premier pont sur le Tibre. Il étendit son influence jusqu'à la mer par la construction du port d'Ostie. Les conquêtes de ce roi sur les Latins et ses créations diverses (prisons, marchés, etc.), le firent ressembler à la fois à ses deux prédécesseurs. — Sous lui, vint à Rome le fils du Corinthien Démarate, Tarquin l'Ancien, *lucumon* ou administrateur de Tarquinies. Ancus Martius le chargea de la tutelle de ses enfants. Mais le tuteur infidèle dépouilla ses pupilles, et régna à leur place (616).

Arrivée de Tarquin l'Ancien à Rome.

Un certain Corinthien nommé Démarate, de la famille des Bacchiades, s'étant fait négociant, équipa un vaisseau à ses frais, qu'il chargea de marchandises, et vint en Italie. Il fit un gain si considérable par le débit de ses den-

rées dans toutes les villes des Etrusques, qui sont les plus riches de l'Italie, qu'il ne voulut pas risquer d'aller faire le trafic en d'autres ports. Il se contenta de courir cette même mer, de commercer de Grèce dans l'Etrurie, et d'Etrurie dans la Grèce. Tandis qu'il continuait ce négoce, où il amassa de gros biens, les Bacchiades, qui se trouvèrent opprimés sous le gouvernement tyrannique de Cypsélus, excitèrent à Corinthe une terrible sédition. Démarate, qui, par sa naissance, se trouvait enveloppé dans la faction des révoltés, et qui, parmi ces troubles et ces mouvements, ne crut point ses richesses en sûreté, sortit de Corinthe, et emporta avec lui tout ce qu'il put de ses effets. Comme il avait grand nombre de bons amis dans l'Etrurie, par le long commerce qu'il y avait fait, surtout à Tarquinies, l'une des plus florissantes villes du pays, il y établit sa demeure et il y épousa une femme de la première qualité. Il en eut deux fils, qu'il fit appeler Aruns et Lucumon, noms étrusques, et qu'il éleva dans la discipline de la nation. Dès qu'ils furent en âge d'être mariés, il leur choisit des épouses dans les plus illustres familles.

L'aîné de ces deux enfants mourut bientôt après, sans laisser de postérité sur laquelle on pût compter ; et Démarate lui-même, affligé de cette perte jusqu'à l'excès, ne survécut à son fils que peu de jours. Lucumon, seul héritier de tant de biens, se prévalut de sa grande fortune pour entrer dans le maniement des affaires et pour avoir part au gouvernement de la république, prétendant que ses richesses lui donnaient rang parmi ce qu'il y avait de plus qualifiés citoyens. Il eut le chagrin de se voir rebuter non-seulement de la noblesse, mais de ceux mêmes d'une médiocre condition. Piqué de cet affront, il tourna ses pensées du côté des Romains ; il fit attention qu'on recevait à Rome avec bonté tous les étrangers ; qu'on leur accordait aisément le droit de bourgeoisie et qu'on y faisait état du mérite d'un chacun. Il prit donc le parti de s'y venir établir, d'y faire passer tous ses biens, d'amener avec lui sa femme, sa famille, ses créatures, et tous ceux qui voulurent s'attacher à lui, dont le nombre se trouva très-considérable. Quand il fut arrivé à ce qu'on appelle le Janicule, d'où l'on commence à apercevoir la ville de Rome, en venant de l'Etrurie, un aigle fondit tout d'un coup sur sa tête, lui enleva son chapeau, et volti-

geant autour du chariot sur lequel il était porté, se cacha dans les airs. Quelque temps après, l'aigle reparut et remit le chapeau sur la tête de Lucumon, dans le même état qu'il l'en avait ôté. Ce prodige parut extraordinaire à tous ceux qui en furent témoins. Mais la femme de Lucumon, nommée Tanaquil, qui avait été élevée dans la connaissance des auspices de son pays, prit à part son mari, et l'ayant tendrement embrassé, elle lui fit entendre qu'il pousserait un jour la fortune jusques à la royauté. Elle lui conseilla néanmoins d'attendre son élévation du choix des Romains, et de ne rien oublier cependant pour s'en rendre digne.

Lucumon, ravi de cet heureux présage, conjura les dieux en s'approchant de la ville, de le vouloir accomplir. Plein de ces belles espérances, il entra dans Rome, et dans le premier entretien qu'il eut avec le roi Marcius, il commença par lui déclarer qui il était, et le dessein qu'il avait de vivre parmi les Romains. Ensuite il lui fit offre, tant pour ses dépenses particulières que pour les besoins de la république, de ses grands biens, inutiles, disait-il, et peu convenables à une condition privée. Le roi le reçut avec agrément ; il le distribua, lui et les Etrusques qui l'avaient suivi, dans les tribus et dans les curies; il leur assigna un canton de la ville pour y bâtir, et une portion de terre à cultiver. Lucumon, devenu citoyen romain, remarqua que dans Rome chacun portait deux noms, l'un commun à plusieurs, l'autre particulier, qui distinguait les familles. Pour se conformer à cette coutume, il se fit nommer Lucius à la place de Lucumon, et il prit le surnom de Tarquin, qu'il emprunta de la ville où il avait reçu la naissance et l'éducation. Il gagna bientôt les bonnes grâces du roi par les secours d'argent qu'il lui fournissait à propos, soit pour sa personne particulière, soit pour l'entretien des troupes et les autres frais de la guerre. Dans les actions où Tarquin se trouva à la tête de l'infanterie, il s'y distingua toujours par sa bonne conduite et par sa bravoure. C'était d'ailleurs un homme de bon conseil dont on suivait les avis avec confiance. La faveur dont le prince l'honorait ne diminuait rien de l'estime et de l'affection que la noblesse et le simple peuple avaient pour lui. Sa douceur, sa politesse, ses manières prévenantes, ses libéralités, les services qu'il rendait volontiers à toute sorte de personnes

indifféremment, lui attachaient les grands et les petits.

DENYS D'HALICARNASSE (1). — *Antiquités romaines*, l. 3, s. 46-48. Traduction du P. Le Jay, 1722.

§ VII. — Tarquin l'Ancien.

Tarquin l'ancien introduisit dans Rome la civilisation étrusque déjà mentionnée page 5 : rites, sacrés, emblèmes du pouvoir (sceptre, couronne d'or, robe bordée de pourpre, chaise curule), etc. C'est lui qui fonda les bazars, les écoles, les égouts, le grand Cirque. Il vainquit les Latins, et ramena de Corniculum, une de leurs villes, l'esclave Ocrisie, mère de Servius Tullius. Ce succès, joint à ceux obtenus sur les Sabins et les Etrusques, lui valut le grand triomphe établi à cette occasion (V. un peu plus loin, chap. IV, les triomphes en général, et chap. VI, le triomphe de Paul-Emile). — Tarquin l'Ancien mourut, en 578, victime de la vengeance des fils d'Ancus Martius, qui le firent assassiner par deux paysans venus à la porte du palais pour implorer sa justice.

Mort de Tarquin l'Ancien.

Le palais vit à cette époque un prodige que l'événement rendit plus merveilleux encore. Une flamme brillante parut, en présence d'une foule de témoins, autour de la tête d'un enfant endormi, nommé Servius Tullius. Aux cris qu'excite la vue d'un pareil miracle, les

(1) Denys d'Halicarnasse, né dans la Carie vers 54 av. J.-C., vint à Rome à l'âge de vingt-cinq ans, et y en passa vingt-deux ans comme rhéteur, en attendant la publication de son grand ouvrage des *Antiquités romaines*, dont nous n'avons que onze livres, la moitié environ, embrassant l'histoire de Rome depuis sa fondation jusqu'à l'année 442 av. J.-C. « Médiocre dans le style et dans la narration, il a, dans ses *Antiquités romaines*, un mérite particulier qui fait regretter davantage ce qu'on en a perdu; c'est d'être de tous les anciens celui qui a répandu le plus de lumières sur les premiers siècles de Rome, et travaillé avec le plus de succès à concilier les diverses traditions, et à éclaircir l'un par l'autre les premiers annalistes qu'elle ait eus, de manière à fonder la certitude historique. Il avait passé vingt ans à Rome du temps d'Auguste, et avait été à portée d'y amasser les matériaux de son ouvrage, et de recueillir des instructions et des autorités. Il n'adopte rien qu'après examen. Aussi a-t-il écarté plus d'une fois le merveilleux. Mais pour ce qui concerne le gouvernement intérieur dans toutes ses parties, la religion, le culte, les cérémonies publiques, les jeux, les triomphes, la distribution du peuple en différentes classes, le cens, les revenus publics, les comices, l'autorité du sénat et du peuple, c'est chez lui qu'il faut en chercher la connaissance la plus parfaite. Sa qualité distinctive a été l'érudition critique dans le genre de l'histoire : en fait de littérature et de goût, il n'a guère été, ce me semble, que ce que les anciens appelaient un grammairien » (La Harpe). — Bossuet appelle Denys d'Halicarnasse « le plus docte des historiens. »

souverains accourent. Un des serviteurs s'empressait d'apporter de l'eau pour éteindre la flamme ; la reine l'arrête, apaise le tumulte, et défend de toucher l'enfant avant qu'il s'éveille de lui-même. Bientôt cessent à la fois la flamme et le sommeil. Alors Tanaquil prenant son époux à part : « Vois-tu, lui dit-elle, cet enfant que nous élevons dans une si humble condition ? apprends qu'il doit rendre un jour à notre astre pâlissant tout son éclat, et soutenir notre trône ébranlé. Mettons donc tous nos soins à cultiver cet heureux naturel qui doit être l'honneur de notre maison et de l'Etat. » Dès ce moment, ils traitèrent Servius à l'égal de leurs enfants, et lui donnèrent toutes les connaissances qui peuvent élever l'âme au niveau d'une haute fortune. Les desseins du ciel s'accomplirent sans peine, et la jeunesse de cet enfant développa des qualités vraiment dignes d'un roi. Aussi, quand Tarquin chercha un gendre, aucun des jeunes Romains ne put soutenir la comparaison avec Tullius, et c'est à lui que le roi donna sa fille. Quels qu'aient été ses titres à cet insigne honneur, il ne permet pas de croire qu'il fût fils d'un esclave, et qu'il eût été lui-même esclave dans son enfance.

Tarquin était dans la trente-huitième année de son règne, et Servius Tullius jouissait de la plus haute considération auprès de ce prince, comme auprès du sénat et du peuple. Les fils d'Ancus avaient toujours regardé comme un outrage leur expulsion du trône par la mauvaise foi de leur tuteur, ainsi que le règne d'un étranger que Rome, que l'Italie même n'avaient point vu naître ; mais ils trouvèrent plus humiliant encore que le sceptre ne leur revînt pas après Tarquin, et tombât, au sortir de ses mains, dans celles d'un esclave. Ainsi, dans la même ville, en moins d'un siècle, cette couronne, que Romulus, fils d'un dieu, dieu lui-même, ceignit pendant son séjour sur la terre, passerait au front d'un esclave, fils d'une esclave. L'honneur de Rome, et surtout celui de leur maison, est intéressé à ce que les descendants mâles d'Ancus ne laissent point le trône accessible à des étrangers et à des esclaves. Ils arrêtent que le fer doit les préserver de cette humiliation ; mais leur ressentiment s'attaquait à Tarquin lui-même plus encore qu'à Servius. Le roi, s'il survivait à son gendre, vengerait ce crime plus cruellement qu'un simple particulier. Et d'ailleurs,

quel que fût l'époux qu'il donnât à sa fille après le meurtre de Servius, il était probable qu'il lui laisserait sa couronne. C'est donc contre le roi qu'ils dirigent leurs complots. Pour l'exécution ils choisissent deux bergers les plus déterminés. Munis des armes champêtres qui leur étaient familières, ces assassins engagent, dans le vestibule du palais, une feinte querelle dont les bruyants éclats attirent tous les serviteurs du prince. Tous deux en appellent au roi, que leurs cris ont déjà frappé au fond de ses appartements. Par son ordre, on les amène en sa présence ; et d'abord ils élèvent en même temps la voix, s'efforcent de couvrir celle de leur adversaire. Un licteur leur impose silence, leur ordonne de parler tour à tour, et ils cessent de s'interrompre. L'un commence le récit convenu ; et tandis que le roi, tout entier à son discours, se tournait de son côté, l'autre lève sa cognée, lui en décharge un coup sur la tête, et, laissant le fer dans la blessure, tous deux s'élancent hors du palais.

Les spectateurs de l'événement reçoivent dans leurs bras Tarquin expirant, et les licteurs arrêtent les meurtriers dans leur fuite. Des cris s'élèvent, le peuple accourt en foule, curieux d'apprendre ce qui s'était passé. Au milieu de ce désordre, Tanaquil ordonne de fermer les portes, écarte tous les témoins ; puis, comme si elle conservait encore quelque espérance, elle dispose tout ce qu'il faut pour panser la blessure; mais en même temps, si cet espoir lui échappe, elle se prépare d'autres ressources. Elle fait sur-le-champ appeler Servius, lui montre son époux presque sans vie ; elle lui prend la main, elle le presse de ne pas laisser sans vengeance la mort de son beau-père, ni sa belle-mère devenir le jouet de ses ennemis : « Si tu es un homme, ajoute-t-elle, le trône est à toi, Servius, et non pas à ceux qui ont emprunté un bras étranger pour cet exécrable forfait. Ranime ton courage, suis la route que t'ouvrent les dieux : la flamme céleste, dont ils ont autrefois entouré ton front, annonçait l'éclat dont ils te veulent couronner. Que ce feu divin t'anime aujourd'hui ; voici le moment du réveil. Et nous aussi, étrangers dans Rome, nous y avons régné. Songe à ton rang, et non à ta naissance. Si la soudaineté de cet événement déconcerte ta sagesse, écoute mes conseils. » Cependant on ne pouvait résister plus longtemps aux cris et à l'empressement de la multitude : alors, d'une fenêtre

haute, qui ouvrait sur la rue Neuve (car le roi habitait près du temple de Jupiter Stator), Tanaquil harangue le peuple : elle l'engage à reprendre courage. « Le roi a d'abord été étourdi par la surprise et la violence du coup; mais le fer n'a pas pénétré bien avant : il a déjà repris connaissance. On a visité la blessure, étanché le sang ; tous les organes sont intacts. Il a la certitude qu'ils ne tarderont pas à revoir leur prince. En attendant, il ordonne d'obéir à Servius Tullius : c'est lui qui rendra la justice, et remplira les autres fonctions royales. » Servius sort revêtu de la trabée, précédé des licteurs, s'assied sur le trône, prononce sur quelques affaires, et feint de vouloir sur les autres consulter le roi. Ainsi Tarquin était déjà mort depuis plusieurs jours, que Servius, en cachant cet événement, et en paraissant suppléer ce prince, affermissait sa propre puissance. Enfin des cris lamentables qui retentissent dans le palais annoncent que le roi vient d'expirer; et Servius entouré d'une garde nombreuse s'empare du pouvoir. Ce fut le premier à qui suffit la bienveillance du sénat, sans le consentement du peuple. Les fils d'Ancus, voyant les instruments de leur crime arrêtés, le roi vivant, et la puissance de Servius si bien établie, s'étaient exilés à Suessa Pometia.

Dès lors Servius consolida sa puissance par des arrangements particuliers autant que par des mesures politiques ; et, pour ne pas trouver dans les enfants de Tarquin les dispositions hostiles que ce prince avait rencontrées lui-même dans les fils d'Ancus, il maria ses deux filles aux-petits fils du roi, Lucius et Aruns Tarquin ; mais toutes les mesures de la prudence humaine ne purent rompre la loi fatale du destin, et la soif de régner remplit sa maison de perfidie et de haine. Heureusement pour sa tranquillité présente, la trêve avec les Véiens et l'Étrurie était expirée, et il fallut combattre. Cette guerre ouvrit une brillante carrière au courage et à la fortune de Tullius. Il battit la nombreuse armée des ennemis, et son retour dans Rome trouva le peuple aussi disposé que le sénat à reconnaître son autorité. C'est alors que, dans le loisir de la paix, il entreprit la plus importante réforme. Si Numa fut dans Rome le législateur du culte et de la religion, la postérité proclame Servius le fondateur de l'ordre qui distingue dans la république les différences de rang et de fortune. C'est lui qui établit le *cens*, la plus

salutaire de toutes les institutions pour un empire destiné à tant de grandeur.

TITE-LIVE. — *Histoire romaine*, l. 1, s. 39-42. Trad. de la coll. Panckoucke, revue par M. Pessonneaux.

§ VIII. — Servius Tullius.

Etablissement du cens.

Servius Tullius travailla à un règlement le plus sage et le plus avantageux à la république qu'il fût possible d'imaginer, et en même temps le plus propre à le réconcilier avec le sénat, et à lui regagner l'estime et l'amitié de ce premier corps de l'Etat. M. l'abbé de Vertot, dans son excellent livre des *Révolutions de la république romaine*, prépare le lecteur à cet important établissement par des réflexions bien sensées.

On sera peut-être étonné, dit-il, que dans un Etat gouverné par un roi, assisté du sénat, les lois, les ordonnances et le résultat de toutes les délibérations, se fissent toujours au nom du peuple, sans faire mention du prince qui régnait. Mais on doit se souvenir que ce peuple généreux s'était réservé la meilleure part dans le gouvernement. Il ne se prenait aucune résolution, soit pour la guerre ou pour la paix, que dans ses assemblées. On les appelait en ce temps-là *assemblées par curies* (*curiata comitia*), parce qu'elles ne devaient être composées que des seuls habitants de Rome divisés en trente curies. C'est là qu'on créait les rois, qu'on élisait les magistrats et les prêtres, qu'on faisait des lois et qu'on administrait la justice. C'était le roi qui, de concert avec le sénat, convoquait ces assemblées, et décidait par un *sénatus-consulte* du jour qu'on devait les tenir et des matières qu'on y devait traiter. Il fallait un second sénatus-consulte pour confirmer ce qui y avait été arrêté. Le prince ou le premier magistrat présidait à ces assemblés, qui étaient toujours précédées par des auspices et par des sacrifices, dont les patriciens étaient les seuls ministres.

Mais cependant, comme tout se décidait, dans ces assemblées, à la pluralité des voix, et que les suffrages se comptaient par tête, les plébéiens l'emportaient toujours sur le sénat et les patriciens; en sorte qu'ils formaient ordinairement le résultat des délibérations par préférence

au sénat et aux nobles. Servius Tullius, prince tout républicain, malgré sa dignité de roi, mais qui ne pouvait pourtant souffrir que le gouvernement dépendît souvent de la plus vile populace, résolut de faire passer toute l'autorité dans le corps de la noblesse et des patriciens, où il espérait trouver des vues plus justes et moins d'entêtement.

L'entreprise n'était pas sans de grandes difficultés. Ce prince avait affaire au peuple de toute la terre le plus fier et le plus jaloux de ses droits ; et, pour l'obliger à en relâcher une partie, il fallait le savoir tromper par l'appât d'un bien plus considérable. Les Romains payaient en ce temps-là par tête un tribut au profit du trésor public; et comme, dans leur origine, la fortune des particuliers était à peu près égale, on les avait assujétis au même tribut, qu'ils continuèrent de payer avec la même égalité, quoique par la succession des temps il se trouvât beaucoup de différence entre les biens des uns et des autres. Servius représenta dans une assemblée que le nombre des habitants de Rome et leurs richesses étant considérablement augmentés par cette foule d'étrangers qui s'étaient établis dans la ville, il ne lui paraissait pas juste qu'un pauvre citoyen contribuât autant qu'un plus riche aux charges de l'Etat, qu'il fallait régler ces contributions suivant les facultés des particuliers; mais que pour en avoir une connaissance exacte, il fallait obliger tous les citoyens, sous les plus grandes peines, à en donner une déclaration fidèle et qui pût servir de règle pour faire cette répartition.

Le peuple, qui ne voyait dans cette proposition que son propre soulagement, le reçut avec de grands applaudissements, et toute l'assemblée, d'un mutuel consentement, donna au roi le pouvoir d'établir dans le gouvernement l'ordre qui lui paraîtrait le plus convenable au bien public. En conséquence de cette résolution, Servius institua le *cens*, qui n'était autre chose qu'un rôle et un dénombrement de tous les citoyens romains, dans lequel on comprit leur âge, leur facultés, leur profession, le nom de leur tribu et de leur curie, et le nombre de leurs enfants et de leurs esclaves. Il se trouva alors dans Rome et aux environs plus de quatre-vingt mille citoyens capables de porter les armes. Dans ce dénombrement n'étaient point compris ni les femmes, ni les enfants ou les jeunes gens au-dessous de dix-sept ans, ni les esclaves.

Servius partagea ce grand nombre de citoyens en six classes, et il composa chaque classe de différentes centuries, qui n'étaient point fixées chacune au nombre de cent hommes, comme le mot semble le marquer, mais qui en avaient plus ou moins selon la différence des classes. La moitié des centuries de chaque classe était composée de jeunes citoyens, depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à quarante-six; et l'autre moitié contenait les citoyens plus âgés, depuis quarante-six ans et au-dessus.

Il mit dans la première classe quatre-vingts centuries, dans lesquelles il ne fit entrer que des sénateurs, des patriciens ou des gens distingués par leurs richesses; et tous ne devaient pas avoir moins que cent mille *as* d'airain en fonds (1), c'est-à-dire cinq mille livres. Ces quatre-vingts centuries de la première classe furent partagées en deux ordres, comme je l'ai déjà dit. Le premier, composé des plus âgés, était destiné pour la garde et la défense de la ville; et les quarante autres centuries, formées des plus jeunes, devaient marcher en campagne et aller à la guerre. Ils avaient tous pareilles armes offensives et défensives. Les offensives étaient le javelot, la pique ou la hallebarde, l'épée; et ils avaient pour armes défensives le casque, la cuirasse, et les cuissards d'airain. On rangea encore sous cette première classe toute la cavalerie, dont on fit dix-huit centuries, composées des plus riches et des principaux de la ville.

La seconde classe n'était composée que de vingt centuries et de ceux qui possédaient au moins la valeur de soixante et quinze mille *as* en fonds de bien (3,750 l.). Ils se servaient à peu près des mêmes armes que les citoyens de la première classe, si ce n'est qu'ils n'avaient point de cuirasse et qu'ils portaient l'écu au lieu de bouclier.

Il n'y avait pareillement que vingt centuries dans la

(1) « Denys d'Halicarnasse, qui compte à la manière des Grecs, met cent mines au moins pour le bien des citoyens de la première classe, ce qui revient aux cent mille as de Tite-Live. Dix as faisaient une drachme : par conséquent cent mille as faisaient cent mille drachmes, ou cent mines : car la mine attique valait cent drachmes, c'est-à-dire cinquante livres, en mettant la drachme des Grecs comme le denier des Romains pour dix sols » (Rollin). — « Les 10,000 drachmes vaudraient 9,200 fr., et les autres sommes mentionnées dans le texte doivent être évaluées en proportion » (Letronne).

troisième classe, et il fallait avoir cinquante mille *as* d'airain pour y entrer (2,500 l.). Ils avaient les mêmes armes que ceux de la seconde classe, à l'exception des cuissards.

La quatrième classe était composée du même nombre de centuries que les deux précédentes. Le bien devait être de vingt-cinq mille *as* d'airain au moins (1,250 l.). Elle était armée de boucliers longs, d'épées et de piques.

Il y avait trente centuries dans la cinquième classe, et l'on y avait placé ceux qui avaient pour tout bien douze mille cinq cents *as* d'airain (625 l.). Ils étaient armés de frondes et de pierres.

Quatre autres centuries, sans aucune arme, étaient à la suite des troupes : deux d'ouvriers en fer et en bois, destinés à fabriquer les machines de guerre ; deux autres de trompettes et de sonneurs de cor. Les ouvriers furent réunis à la seconde classe, les deux autres à la quatrième qui, par conséquent, avaient chacune vingt-deux centuries.

La sixième classe n'avait qu'une centurie, et même c'était moins une centurie qu'un amas confus des plus pauvres citoyens. On les appelait *prolétaires*, comme n'étant utiles à la république que par les citoyens qu'ils lui fournissaient en leur donnant la naissance, ou *exempts*, parce qu'ils étaient dispensés d'aller à la guerre et de payer aucun tribut.

Ces six classes contenaient cent quatre-vingt-treize centuries, commandées chacune par un chef distingué par son expérience et par sa valeur.

Il y a ici quelques différences entre Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, mais peu importantes, et qui ne regardent point le fond même et l'essence de cet établissement : c'est pourquoi je n'en fais pas mention.

Cette distribution du peuple romain était, comme on le voit, toute militaire et avait la guerre pour premier objet. Servius néanmoins en fit un grand et important usage, même par rapport au gouvernement intérieur de l'Etat : en quoi l'on ne peut trop admirer son extrême habileté et le profond raffinement de sa politique. Il ordonna que désormais on assemblerait le peuple par centuries, lorsqu'il serait question d'élire des magistrats, de faire des lois, de déclarer la guerre, ou de juger des crimes qui

intéresseraient toute la république ou qui porteraient peine de mort contre le coupable. L'assemblée se devait tenir hors de la ville et dans le champ de Mars. Les citoyens devaient s'y rendre tous en armes, selon la distinction de leurs classes. C'était au souverain ou au premier magistrat à convoquer ces assemblées comme celles des curies ; et toutes les délibérations y étaient pareillement précédées par les auspices, ce qui donnait beaucoup d'autorité au prince et aux patriciens, qui étaient revêtus des principales charges du sacerdoce. On convint, outre cela, que les suffrages seraient recueillis par centuries, au lieu qu'ils se comptaient auparavant par tête, et que les quatre-vingt-dix-huit centuries de la première classe donneraient leurs voix les premières.

Par ce nouveau règlement, plein d'une admirable sagesse, les choses se trouvaient tellement compassées par un mélange adroit de charges et d'avantages, que ni les pauvres ni les riches n'avaient aucun juste sujet de se plaindre. Et il faut bien que cela ait été ainsi, puisque le peuple depuis souffrit ce changement durant tant d'années, sans donner aucune marque d'improbation et de mécontentement.

ROLLIN. — *Histoire romaine*, l. 1, ch. 2. art. 6.

Mort de Servius Tullius.

Un si long exercice de la royauté pouvait faire croire à Servius qu'elle lui était irrévocablement acquise ; mais, apprenant que le jeune Tarquin contestait quelquefois son élection, comme ayant eu lieu sans le concours du peuple, il s'attacha d'abord à gagner la faveur de la multitude, en lui partageant des terres prises sur l'ennemi. Bientôt après, il osa lui demander si sa volonté et l'ordre des Romains étaient qu'il régnât sur eux. Il ne lui manqua aucun des suffrages qu'avaient eus ses prédécesseurs. Tarquin n'en perdit pas pour cela l'espérance de remonter sur le trône de son père ; et, comme il s'était aperçu des dispositions hostiles du sénat contre le partage des terres, il crut le moment favorable pour se plaindre à cette compagnie et pour y établir son crédit, en ruinant, par ses attaques, celui du roi. Son âme était dévorée d'ambition, et Tullie, sa femme, irritait encore ses turbulentes inquiétudes. Le palais des rois de Rome devint alors le

théâtre de tragiques horreurs, comme si l'on eût voulu hâter par le dégoût de la monarchie l'arrivée de la liberté, et que celui-là fût le dernier règne qui devait s'ouvrir par un crime. Ce L. Tarquin, fils ou petit-fils de Tarquin l'Ancien (ce qui n'est pas suffisamment établi ; mais, sur la foi de la plupart des auteurs, je le suppose fils de ce dernier), avait un frère, Aruns Tarquin, jeune homme d'un caractère doux et inoffensif. Les deux Tullies, aussi remarquables que les Tarquins eux-mêmes par une grande différence de mœurs, avaient épousé ces deux princes. Mais le hasard, et aussi, je pense, la fortune de Rome, voulurent que le mariage ne réunît pas dans la même destinée les deux naturels violents. Ce fut, sans doute, afin de prolonger le règne de Servius, et de donner aux mœurs romaines tout le temps de se former. L'altière Tullie s'indignait de ne trouver dans son époux ni ambition ni courage. Toute sa sollicitude était tournée sur l'autre Tarquin, tout son enthousiasme était pour lui ; lui seul était un homme, le vrai sang des rois. Elle méprisait sa sœur, qui était l'épouse de cet homme et qui en empêchait les généreuses pensées par la timidité de ses conseils. Cette conformité de goûts ne tarda pas à rapprocher le beau-frère et la belle-sœur, car le mal appelle toujours le mal. Mais ici ce fut la femme qui provoqua le désordre. Dans les entretiens secrets qu'elle s'était ménagés de longue main avec l'homme qui n'était point son époux, elle n'épargne aucune invective ni à son mari ni à sa sœur, ajoutant qu'il vaudrait mieux pour elle d'être veuve, et pour lui de vivre dans le célibat, que d'être unis l'un et l'autre à des êtres si indignes d'eux, et de languir honteusement sous l'influence de la lâcheté d'autrui. Si, disait-elle, les dieux lui eussent donné l'époux qu'elle méritait, elle verrait bientôt dans ses mains le sceptre qu'elle voyait encore dans celles de son père. Elle ne tarda pas à remplir le jeune homme de son audace. Enfin, la mort presque simultanée d'Aruns et de la sœur de Tullie permit à celle-ci et à son complice de contracter un nouveau mariage, que Servius n'approuva point, mais qu'il n'osa empêcher.

Dès ce moment, la vieillesse de Tullius leur fut de jour en jour plus odieuse, et son règne plus pesant. Impatiente de passer d'un crime à un autre, Tullie nuit et jour harcèle son mari, et le presse de recueillir le fruit de leurs

premiers parricides. Ce qui lui avait manqué, disait-elle, ce n'était pas un époux, un esclave qui partageât en silence sa servitude; c'était un homme qui se crût digne de régner, qui se souvînt qu'il était fils de Tarquin l'Ancien, et qui aimât mieux saisir la puissance que de l'attendre. « Si, ajoutait-elle, tu es vraiment cet homme que j'ai cherché, que je pensais avoir trouvé, je te reconnais pour mon époux et pour mon roi, sinon, mon sort est pire qu'auparavant, puisque le crime s'y joint à la lâcheté. Que tardes-tu? Il ne t'a pas fallu, comme ton père, arriver de Corinthe et de Tarquinies pour enlever, par l'intrigue, un trône étranger. Tes dieux pénates, ceux de ta patrie, l'image de ton père, ce palais qu'il habita, ce trône où il s'assit, le nom de Tarquin, tout annonce que tu es roi, tout te convie à l'être. Si ton cœur est froid en présence de ces hautes destinées, pourquoi tromper Rome plus longtemps? Pourquoi souffrir qu'on te regarde comme le fils d'un roi? Va à Tarquinies ou à Corinthe : rentre dans l'état obscur d'où tu es sorti, digne frère d'Aruns, fils indigne de Tarquin. » Ces reproches, et d'autres encore, enflamment le jeune homme. Elle-même ne pouvait se contenir à l'idée de Tanaquil, de cette étrangère qui réussit deux fois, par le seul ascendant de son courage, à faire deux rois de son mari et de son gendre; tandis qu'elle, Tullie, issue du sang royal, serait impuissante à donner la couronne aussi bien qu'à l'ôter.

Dominé bientôt lui-même par l'ambition effrénée de sa femme, Tarquin commence à s'insinuer auprès des sénateurs, ceux de la dernière création surtout; il les flatte; il leur rappelle les bienfaits de son père, et en réclame le prix. Ses libéralités lui gagnent les jeunes gens; ses magnifiques promesses, ses accusations contre Servius grossissent de toutes parts le nombre de ses partisans. Enfin, quand il juge le moment favorable pour exécuter son projet, il se fait suivre d'une troupe de gens armés, et s'élance tout à coup dans le Forum. Au milieu de la terreur universelle, il monte sur le siége du roi, en face du sénat, et fait sommer ensuite, par un héraut, tous les sénateurs de se rendre auprès du roi Tarquin. Ils accourent aussitôt : les uns, comme étant dès longtemps préparés à ce coup de main; les autres, de crainte qu'on ne leur fasse un crime de leur absence, étonnés d'ailleurs de cet étrange événement, et persuadés que

c'en est déjà fait de Servius. Tarquin commence par attaquer avec amertume la basse extraction de Servius. « Cet esclave, dit-il, fils d'un esclave, après l'indigne assassinat de Tarquin l'Ancien, sans qu'il y eût d'interrègne, suivant l'usage, sans qu'on eût, pour son élection, assemblé les comices et obtenu les suffrages du peuple et le consentement du sénat, a reçu, des mains d'une femme, ce sceptre comme un présent. Les effets de son usurpation répondent à la bassesse de son origine. Ses prédilections pour la classe abjecte dont il est sorti, et sa haine pour tous les hommes honorables, lui ont inspiré l'idée d'arracher aux grands ce sol qu'il a partagé aux plus vils citoyens. Toutes les charges de l'Etat, autrefois communes à tous, il les a fait peser uniquement sur les premières classes ; et il n'a établi de cens qu'afin de signaler la fortune du riche à l'envie du pauvre, et de savoir où prendre, quand il le voudrait, de quoi fournir à ses largesses envers des misérables. »

Averti par un mesager dont l'émotion le fait hâter, Servius arrive, pendant ce discours, et s'écrie, du vestibule même du sénat : « Qu'est-ce cela, Tarquin ? Qui te rend si audacieux de convoquer le sénat, moi vivant, et de t'asseoir sur mon trône ? » Tarquin répond avec fierté qu'il occupe la place de son père, place plus digne du fils d'un roi, d'un héritier du trône, que d'un esclave ; que depuis assez longtemps Servius insulte à ses maîtres, et se passe insolemment de leur concours. A ces mots, les partisans des deux rivaux poussent des cris confus ; le peuple se porte en foule vers la salle d'assemblée ; il est aisé de voir que celui qui régnera sera celui qui aura vaincu. Tarquin, entraîné par sa position critique à tout oser, plus jeune d'ailleurs et plus vigoureux que Servius, saisit ce prince par le milieu du corps, l'emporte hors du sénat et le précipite du haut des degrés. Il rentre ensuite pour rallier les sénateurs. Les appariteurs du roi, les officiers qui l'entourent prennent la fuite. Servius lui-même, à demi-mort, et suivi de ses gens épouvantés, se réfugiait vers son palais, lorsque, arrivé en haut de la rue Cypria, des assassins, envoyés à sa poursuite par Tarquin, l'atteignent et le tuent.

On croit que ce crime (ceux qu'elle avait déjà commis rendent le fait assez vraisemblable) fut le résultat des conseils de Tullie. Ce qui n'est pas douteux, c'est que,

montée sur son char, elle pénétra jusqu'au milieu du Forum, et là, sans se déconcerter à l'aspect de tant d'hommes rassemblés, elle appela hors du sénat son mari, et la première le salua du nom de roi; mais sur l'ordre que lui donna Tarquin de s'éloigner de toutes ces scènes de tumulte, elle reprit le chemin de sa maison. Arrivé en haut de la rue Cypria, à l'endroit où s'élevait jadis un petit temple de Diane, le conducteur de son char, tournant par la rue Virbia, pour gagner le quartier des Esquilies, arrêta les chevaux, et, tout pâle d'horreur, lui montra le cadavre de son père étendu sur le sol : on dit qu'alors elle commit un acte infâme et d'une affreuse barbarie. Le nom de la rue, qui depuis s'est appelée la *rue Scélérate*, a perpétué jusqu'à nous cet horrible souvenir. Cette femme égarée, en proie à toutes les furies vengeresses qui la poursuivaient depuis le meurtre de sa sœur et de son mari, fit passer, dit-on, les roues de son char sur le corps de son père. Puis, toute couverte et toute dégouttante du sang paternel, elle poussa ces roues souillées jusqu'aux pieds des dieux pénates, qui lui étaient communs avec son mari. Mais la colère de ces dieux préparait à ce règne infâme une catastrophe digne de son commencement.

TITE-LIVE. — *Histoire romaine*, l. 1. s. 46-48. Trad. de la coll. Nasard.

§ IX. — Tarquin le Superbe.

Tarquin le Superbe, maître du trône par un crime, le conserva par des violences sans fin auxquelles un membre de sa famille, Junius Brutus, échappa en contrefaisant le fou. Mais le nouveau roi se fit, à certains égards, pardonner son despotisme par l'achèvement des grands travaux de Tarquin l'Ancien et par la construction du Capitole. Les principaux événements de son règne furent : l'institution des *Féries latines*, fête en l'honneur de l'alliance des divers peuples du Latium; la prise de Gabies par la trahison de son fils Sextus; l'achat des livres sibyllins à la sibylle de Cumes, et l'envoi de ses enfants en Grèce pour consulter l'oracle de Delphes. Le pouvoir fut promis par la Pythie à celui qui embrasserait le premier sa mère, ce que Brutus interpréta en embrassant aussitôt la terre, mère commune des hommes. L'outrage fait à Lucrèce, femme de Tarquin Collatin, par Sextus, pendant le siége d'Ardée, entraîna bientôt après l'expulsion des rois et la proclamation de la république (510). — Nous insistons sur ce dernier point.

Abolition de la royauté.

Lucrèce outrée de l'affront qui venait de lui arriver, monte promptement sur un char, et revêtue d'un habit

noir, sous lequel elle avait caché un poignard, elle s'en va à Rome, plongée dans la douleur ; elle baisse les yeux et répand des torrents de larmes : elle ne salue pas même ceux qu'elle rencontre ; elle ne parle à personne, et si quelqu'un lui demande le sujet de sa tristesse, elle ne lui répond pas un mot.

Lucrèce arrive à la maison de son père, où par hasard il y avait alors quelques-uns de ses parents. Elle entre, elle se jette à ses pieds, elle embrasse ses genoux et les arrose de ses larmes, mais sans dire une seule parole. Lucrétius la relève : il lui demande ce qui lui est arrivé, il la presse, il la conjure d'expliquer la cause de sa douleur. « Mon père, lui dit-elle, je me jette à vos pieds, et vous supplie de venger le cruel affront que j'ai reçu. Faites-moi justice de cet opprobre, et ne laissez pas impuni l'outrage qu'on a fait à votre fille, outrage plus honteux et plus insupportable que la mort même. » Lucrétius, étonné de ce langage qui ne frappa pas moins ceux qui étaient présents, lui demande quel est cet affront et quel en est l'auteur. « Mon père, dit Lucrèce, dans un moment je vous apprendrai mon malheur. Mais auparavant, accordez-moi, mon cher père, une grâce que je vous demande. Faites venir le plus grand nombre que vous pourrez de nos parents et de nos amis, afin qu'ils apprennent de moi-même, et non pas d'autres, le funeste accident qui m'est arrivé. Quand je vous aurai instruits de mon infortune, de la nécessité où je me trouve et de l'injure insupportable qui m'a été faite, cherchez ensemble, je vous en conjure, les moyens de venger un affront qui rejaillit sur vous tous. » Peu de temps après, un grand nombre de citoyens de la première distinction s'assemblent chez Lucrétius avec toute la diligence qu'elle demandait, et elle leur raconta dès le commencement toute l'histoire de son infortune.

Après ce récit, Lucrèce embrasse tendrement son père ; elle le conjure, lui et toute l'assemblée, de s'armer pour venger l'affront ; elle prie les dieux et les génies de la délivrer d'une vie pleine d'opprobre, et, tirant le poignard qu'elle avait caché sous sa robe, elle s'en donne un coup dans la poitrine et le plonge jusqu'au cœur. Aussitôt les femmes éplorées poussent des gémissements ; on n'entend que des sanglots par toute la maison, l'air retentit de leurs hurlements épouvantables. Son père cependant la

tient entre ses bras, il l'embrasse étroitement, il l'appelle par son nom, il s'empresse, il s'efforce de la faire revenir de sa blessure; mais tous ses soins sont inutiles; Lucrèce, palpitant dans les embrassements de son père, expire enfin après une cruelle agonie.

Tous les Romains qui étaient témoins de cette mort tragique en furent si touchés, qu'ils s'écrièrent d'une commune voix qu'il fallait plutôt mourir mille fois pour la défense de la liberté que de souffrir de pareils affronts de la part des tyrans sans s'en venger. Il y avait parmi eux un certain Publius Valérius; il descendait d'un Sabin qui vint autrefois à Rome avec Tatius. Comme c'était un homme d'expédition et d'une rare prudence, on l'envoya au camp pour informer le mari de Lucrèce de tout ce qui était arrivé, et pour ménager avec lui un soulèvement général de toute l'armée contre les tyrans.

Valérius était à peine sorti de la ville, lorsqu'il rencontra heureusement Collatin qui, par hasard, revenait du camp sans rien savoir des malheurs de sa maison. Lucius Junius, surnommé Brutus, était avec lui (1). Aussitôt qu'il eut appris de Valérius la triste aventure de la mort de Lucrèce, levant les mains au ciel : « Jupiter, s'écria-t-il, et vous tous les dieux qui prenez quelque soin de la vie des hommes, est-il venu ce temps si désiré, cet heureux moment que j'ai tant attendu en faisant le personnage d'un fou ? Les destins portent-ils que ce soit par mes mains que le peuple romain secoue le joug de cette tyrannie sous laquelle il gémit depuis tant d'années ? » Il parle de la sorte et s'en va en diligence avec Valérius et Collatin à la maison du père de Lucrèce. Ils entrent, et le premier objet qui se présente aux yeux de Collatin, c'est le corps de sa femme étendu sans vie au milieu de la chambre, et son père qui la tient entre ses bras. A la vue de ce triste spectacle, il se lamente, il l'embrasse, il l'appelle par son

(1) « Le surnom de Brutus, que portait celui-ci, signifie en notre langue un fou, un stupide. Ne pouvant plus espérer aucun secours depuis que la cruauté du tyran lui avait enlevé toute sa famille, (ce jeune homme) prit alors un parti qui fut l'effet de la plus grande prudence. Il contrefit le fou et continua toujours dans cette stupidité simulée jusqu'à ce qu'il trouvât quelque occasion favorable pour revenir à son naturel sans courir risque de perdre la vie; voilà pourquoi on le surnomma Brutus. Ce fut par cette ruse qu'il se mit à couvert de la cruauté du tyran, qui s'étendait sur un grand nombre de gens de bien et de mérite » (Denys d'Halicarnasse).

nom, il lui parle comme si elle était encore vivante, tant la violence de la douleur lui avait troublé l'esprit. Pendant qu'il s'abandonne ainsi au désespoir, que son beau-père et toute la famille fondent en larmes et font retentir l'air de leurs tristes accents, Brutus les regarde, et leur adressant la parole : « Lucrétius, leur dit-il, et vous Collatin, vous aurez assez de temps en mille autres occasions pour pleurer la mort de cette femme. Trêve donc à vos larmes, et songeons maintenant à la venger ; c'est de quoi il s'agit. » Cet avis leur parut donné à propos. Ils éloignent tous leurs domestiques et tiennent conseil entre eux sur ce qu'ils doivent faire. Brutus parle le premier. Il leur dit que la folie qu'on avait remarquée en lui jusqu'à ce jour, et qu'on avait cru réelle, n'était qu'une folie feinte. Il leur explique les raisons qu'il avait eues de contrefaire l'insensé, et, après leur avoir fait voir qu'il s'était comporté comme le plus sage et le plus prudent de tous les hommes, il les exhorte par un discours pathétique à se réunir tous dans la même résolution, de chasser de Rome Tarquin et ses enfants.

Les voyant tous bien disposés et dans les mêmes sentiments, il ajoute qu'il ne s'agit plus de paroles ni de promesses, mais d'effets ; que s'ils veulent faire leur devoir en gens de cœur, il faut venir à l'exécution, et que pour lui il s'engage à commencer l'entreprise pour leur donner l'exemple. Ayant ainsi parlé, il prend le poignard dont Lucrèce s'est percée ; il s'approche de son corps encore étendu au milieu de la chambre, triste spectacle pour tous ses parents ; il lui applique le poignard sur la bouche ; il jure par Mars et par les autres dieux, qu'à quelque prix que ce puisse être, il délivrera la ville de Rome de la tyrannie de Tarquin ; que jamais il ne se réconciliera avec les tyrans ; que quiconque le voudra faire, il le regardera comme ennemi et n'oubliera rien pour traverser ses desseins ; qu'enfin il s'opposera jusqu'au dernier soupir à la tyrannie et à ceux qui la favorisent. A ces serments il ajoute les imprécations et conjure les dieux de le faire mourir lui et ses enfants d'une mort aussi tragique que celle de Lucrèce, si jamais il devient parjure. Ce discours fini, il oblige tous les autres à faire le même serment. Ceux-ci ne balancent plus sur le parti qu'ils ont à prendre. Ils se lèvent, et recevant le poignard de main en main, ils jurent une fidélité inviolable ; en-

suite on délibère sur les moyens d'exécuter l'entreprise.

DENYS D'HALICARNASSE. — *Antiquités romaines*, l. 4, ch. 15.
Traduction de Bellanger.

LITTÉRATURE ET ARTS, — POÉSIE : *Lucrèce*, tragédie de Shakespeare ; *id.* de Ponsard. — PEINTURE : *Lucrèce se donnant la mort*, d'après l'Albane (au Louvre) ; *Lucrèce portée sur la place publique de Collatie*, par Debay.

Portrait de Brutus.

L'homme qui a attaché son nom à cette révolution méritait que le peuple, délivré par lui, conservât son image. En effet, une statue fut élevée à Brutus et placée, chose assez singulière, à côté des sept statues des rois. Est-ce d'après cet antique portrait, ou d'après quelques reproductions postérieures en buste ou en médaille de la primitive effigie de Brutus, qu'a été exécuté le bronze du Capitole ? Quoi qu'il en soit, ce bronze expressif nous représente admirablement le personnage de Brutus. Voilà bien le visage farouche, la barbe *hirsute*, les masses raides des cheveux collées si rudement sur le front, tout l'aspect inculte et terrible du premier consul romain. La bouche serrée respire la détermination et l'énergie ; les yeux, formés d'une matière jaunâtre, se détachent en clair sur le bronze noirci par les siècles et vous jettent un regard fixe et farouche. Cette figure est sinistre ; on sent qu'il y a du lait de la louve dans le sang de ce second fondateur de Rome, comme dans les veines du premier, et que lui aussi, pareil au Romulus de la légende, marchera vers son but à travers le sang des siens. Le buste de Brutus est placé sur un piédestal qui le met à la hauteur du regard. Là, derrière une porte, dans un coin sombre, j'ai passé bien des moments tête à tête et face à face avec l'impitoyable fondateur de la liberté romaine.

J.-J. AMPÈRE (1). — L'*Histoire romaine à Rome*.

(1) Sur J.-J. Ampère, V. *Lectures géographiques*, Amérique.

CHAPITRE II.

ÉTABLISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE.

Guerres royales (510-496).
- *Création des consuls*, Brutus et Tarquin Collatin, celui-ci bientôt remplacé par Valérius Publicola.
- *Efforts des Tarquins pour rentrer dans Rome* : conspiration et châtiment des fils de Brutus ; armements des Etrusques et de Porséna (Horatius Coclès, Mucius Scévola, Clélie) ; attaques des Sabins et des Latins (établissement de la *dictature*, 498), et victoire des Romains au lac Régille (496).

Tribunat (493).
- *Premiers tiraillements intérieurs* provoqués par la situation des plébéiens débiteurs des patriciens ; promesses inutiles de Servilius et de Manlius Valérius ; inflexibilité d'Appius Claudius.
- *Retraite du peuple au mont* Sacré : intervention de Ménénius Agrippa, création des *tribuns* (493).

§ I. — Dangers extérieurs. — Guerres royales.

La royauté fut remplacée par la république, avec le consulat, fonction annuelle exercée par deux patriciens âgés de quarante-trois ans au moins, vêtus de la robe de pourpre, marchant précédés de douze licteurs, et ne pouvant être réélus qu'après dix années. Brutus et Tarquin Collatin furent les premiers consuls ; mais la république ne s'affermit qu'après la ruine des Tarquins. Ceux-ci employèrent tour à tour pour ressaisir le pouvoir : la conspiration dans laquelle entrèrent les fils de Brutus et les neveux de Collatin ; le lars de Clusium, Porséna, qu'essayèrent vainement d'arrêter Horatius Coclès et Mucius Scévola ; enfin les Sabins et les Latins auxquels il fallut opposer en 498, pour décider le peuple à prendre les armes, ces terribles *dictateurs* (le premier fut Lartius) dont le second, Posthumius, gagna sur les ennemis de Rome la victoire décisive du lac Régille (496). Le vieux Tarquin y perdit ses deux fils et son gendre ; blessé lui-même mortellement, il alla mourir à Cumes. — Nous allons développer les trois points principaux de cette histoire.

Conspiration des fils de Brutus.

De nouveaux ambassadeurs vinrent déclarer que Tarquin renonçait à la royauté et ne ferait plus la guerre aux Romains ; qu'il demandait seulement la restitution de ses trésors et de ses biens, avec tout ce qui appartenait à ses parents et à ses amis, afin qu'ils eussent de quoi vivre dans leur exil. La plupart des sénateurs penchaient à le lui accorder, et Collatinus surtout appuyait la demande des ambassadeurs. Mais Brutus, homme dur et inflexible, courut à la place publique, en appelant son collègue un traître qui voulait fournir aux Tarquins les moyens de continuer la guerre et de relever la tyrannie,

eux à qui l'on ne pourrait, sans crime, donner le simple nécessaire pour subsister dans leur exil. Le peuple s'étant assemblé, un particulier, nommé Caïus Minutius, exhorta Brutus et les Romains à faire en sorte que ses biens leur servissent à combattre les tyrans, et non aux tyrans à les combattre eux-mêmes. Cependant le peuple décida que jouissant de la liberté, pour laquelle il avait pris les armes, il fallait éviter que ces richesses ne fussent un obstacle à la paix, et les repousser loin de Rome avec les tyrans. Ces biens étaient au fond ce qui intéressait le moins Tarquin, et la demande qu'il en avait faite n'était qu'un moyen de sonder les dispositions du peuple et de tramer une conspiration. Ses ambassadeurs y travaillaient sourdement; et sous prétexte de ramasser tout ce qui appartenait au roi, ils prolongeaient leur séjour à Rome, en disant tantôt qu'ils en vendaient une partie, tantôt qu'ils en mettaient une autre à part, tantôt enfin qu'ils faisaient partir peu à peu le reste. Tous ces délais leur donnèrent le temps de corrompre deux des premières familles de Rome, qui jouissaient de la plus grande estime: celle des Aquilius, dans laquelle il y avait trois sénateurs, et celle des Vitellius, qui en avait deux. Ils étaient tous par leur mère neveux du consul Collatinus ; et les Vitellius avaient en particulier une autre alliance avec Brutus, mari de leur sœur, dont il avait eu plusieurs enfants.

Les Vitellius séduisirent les deux fils aînés de Brutus, encore fort jeunes, qui, à cause de leur parenté, avaient avec eux des liaisons habituelles : il les attirèrent dans la conjuration par l'appât d'une alliance avec la famille des Tarquins, dont la puissance et la grandeur devaient leur faire tout espérer, et les affranchiraient de la dépendance d'un père dur et stupide. Ils appelaient dureté sa rigueur inflexible; quant à sa stupidité, il l'avait longtemps feinte pour sa propre sûreté, et, dans la vue de se préserver de la cruauté des tyrans, il ne rougissait pas même d'en porter le surnom. Lorsque ces jeunes gens eurent été gagnés, et qu'ils se furent abouchés avec les Aquilius, ils voulurent se lier tous par le serment le plus fort et le plus horrible, en buvant le sang d'un homme qu'ils auraient immolé, et en tenant leurs mains sur ses entrailles. Ils se rendirent pour cela dans la maison des Aquilius, qui, solitaire et obscure, leur avait paru la plus

favorable à leur projet. Ils ne s'aperçurent pas qu'un esclave, nommé Vindicius, y était caché; non qu'il voulût les épier, ou qu'il eût quelque pressentiment de leur dessein ; mais il s'était trouvé par hasard dans la maison, et les voyant entrer avec précipitation, il n'osa se montrer, et se cacha derrière un grand coffre, d'où il vit tout ce qu'ils firent, et entendit tous leurs projets. Ils y résolurent la mort des consuls : les ambassadeurs, à qui les Aquilius avaient donné un logement dans cette maison, et qui assistaient à cette conférence, furent chargés de porter à Tarquin des lettres qui l'instruisaient du plan de la conjuration.

Quand tout fut fini, et que les conjurés se furent retirés, Vindicius sortit secrètement de la maison; mais ne sachant quel usage il ferait d'une découverte si importante qu'il devait au hasard, il se trouva dans le plus grand embarras. Il voyait du danger, et il y en avait en effet à dénoncer à Brutus ses propres enfants, ou à Collatinus ses neveux, et à les accuser du crime le plus horrible. D'un autre côté, il ne connaissait dans Rome aucun particulier à qui il pût confier un pareil secret ; mais la chose dont il se sentait le moins capable, c'était de le garder. Enfin, pressé par sa conscience, il va trouver Valérius : il fut attiré vers lui par sa douceur et son humanité, par l'accès facile qu'il donnait à tout le monde et en particulier aux pauvres, qui trouvaient toujours sa maison ouverte pour lui parler de leurs affaires et lui exposer leurs besoins. Vindicius ne lui eut pas plus tôt raconté, en présence de sa femme et de Marcus Valérius son frère, tout ce qu'il avait vu et entendu, que Valérius, saisi de crainte et d'horreur, enferme l'esclave dans sa chambre; et laissant sa femme pour garder la porte de la maison, il charge son frère d'aller investir le palais du roi, de faire en sorte d'y surprendre les lettres, et de se saisir de tous les domestiques. Lui-même, accompagné d'un grand nombre de clients et d'amis qui ne le quittaient jamais, et suivi de tous ses esclaves, il se rend sans différer à la maison des Aquilius qu'il trouve sortis. Comme personne ne l'attendait, il entre sans la moindre opposition, et trouve les lettres dans la chambre des ambassadeurs. Il était encore dans la maison, lorsque les Aquilius, qu'on avait avertis, accourent avec précipitation, et l'ayant rencontré comme il sortait, s'efforcent de lui arracher ces

lettres. Valérius et sa troupe opposent une vigoureuse défense ; et étant venus à bout de leur entortiller leurs robes autour du cou, ils les entraînent malgré leur résistance : tour à tour poussant et repoussés, ils arrivent enfin avec beaucoup de peine à la place publique. Marcus Valérius n'avait pas été moins heureux au palais du roi ; il s'était emparé d'autres lettres qu'on emportait parmi des effets emballés, et il traîna pareillement à la place tous les domestiques du roi qu'il avait pu arrêter.

Quand les consuls eurent apaisé le tumulte, Valérius fit amener de sa maison Vindicius, et l'accusation fut intentée. On lut publiquement les lettres, et aucun des conjurés n'osa parler pour sa défense. Toute l'assemblée, les yeux baissés, gardait un profond silence ; quelques personnes seulement, par égard pour Brutus, opinèrent à l'exil. Les larmes de Collatinus et le silence de Valérius faisaient espérer qu'on pencherait vers la douceur, lorsque Brutus appelant ses deux fils par leur nom : « Vous, Titus, et vous, Valérius, leur dit-il, pourquoi ne répondez-vous pas à cette accusation ? » Sommés ainsi par trois fois, ils ne répondirent rien. Alors Brutus se tournant vers les licteurs : « C'est maintenant à vous, leur dit-il, de faire votre devoir. » Aussitôt ils saisissent les deux fils de Brutus, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derrière le dos, et les déchirent à coups de verges. Aucun des spectateurs ne put soutenir la vue d'une exécution si cruelle; Brutus seul n'en détourna pas un instant les yeux; et pendant tout ce temps, le moindre mouvement de pitié ne parut point adoucir la colère et la sévérité qu'on voyait empreintes sur son visage. Il regarda d'un œil farouche le supplice de ses enfants, jusqu'à ce que les licteurs les ayant étendus par terre, eurent fait tomber leurs têtes sous la hache. Alors laissant à son collègue le châtiment des autres, il se leva de son siége et se retira. Une pareille conduite, selon qu'on l'envisage, ne peut être ni assez louée ni assez blâmée : elle fut l'effet ou d'un vertu supérieure qui l'éleva au-dessus des affections humaines, ou d'une passion outrée qu'il poussa jusqu'à l'insensibilité : deux dispositions extraordinaires, et qui ne sont pas dans la nature de l'homme ; la première est d'un dieu, et l'autre d'une bête féroce. Mais il est plus juste de régler notre jugement sur la gloire dont cette action a été suivie, que de douter par faiblesse de

sa vertu. Car les Romains sont persuadés que Romulus eut moins à faire pour fonder Rome, que Brutus pour établir la république.

Après qu'il se fut retiré, l'étonnement et l'horreur tinrent longtemps l'assemblée dans un morne silence. Mais les Aquilius, encouragés par la mollesse et la lenteur de Collatinus, demandèrent du temps pour préparer leur défense, et prétendirent qu'on devait leur livrer Vindicius, qui, étant leur esclave, ne devait pas être au pouvoir de leurs accusateurs. Collatinus se prêtait à leur demande, lorsque Valérius déclara qu'il ne rendrait pas Vindicius, qui était gardé par les gens de sa suite, et qu'il ne souffrirait pas que le peuple, en se retirant, laissât échapper des traîtres. Il met lui-même la main sur eux : et appelant Brutus à haute voix, il s'écrie que Collatinus en agit indignement ; qu'après avoir mis son collègue dans la nécessité d'immoler ses propres enfants, il veut, pour complaire à des femmes, sauver des conjurés et des ennemis de la patrie. Collatinus, lassé de cette résistance, ordonne aux licteurs d'aller se saisir de Vindicius. Les licteurs écartent la foule, mettent la main sur l'esclave, et frappent ceux qui veulent le leur arracher. Les amis de Valérius accourent pour le soutenir. Le peuple lui-même pousse de grands cris et appelle Brutus, qui revient aussitôt sur la place. A son arrivée, il se fait un grand silence; et Brutus, prenant la parole, dit qu'il avait suffi pour juger ses fils, mais qu'il avait laissé les autres conjurés au jugement du peuple, qui était libre de prononcer. « Chacun, ajouta-t-il, peut parler et proposer ce qu'il voudra. » On n'attendit pas que personne parlât pour leur défense ; on alla aux voix, et les coupables, condamnés à l'unanimité des suffrages, eurent la tête tranchée. Collatinus, déjà suspect à cause de sa parenté avec les rois, et dont le surnom était devenu odieux par l'horreur qu'on avait pour Tarquin, voyant qu'il avait indisposé le peuple dans cette dernière affaire, prit le parti de se démettre du consulat, et de s'éloigner de Rome. Le peuple s'étant assemblé pour une nouvelle élection, Valérius fut unanimement nommé consul : récompense bien due au zèle qu'il avait montré pour le salut de Rome. Il crut juste de la faire partager à Vindicius : il commença par l'affranchir, et lui fit donner, par un décret du peuple, la qualité de citoyen, avec le droit de suffrage dans

celle des tribus qu'il voudrait choisir. C'était le premier exemple d'une telle faveur ; car ce ne fut que longtemps après, qu'Appius, pour gagner les bonnes grâces de la multitude, donna généralement à tous les affranchis le droit de suffrage. Cet entier affranchisement s'appelle encore aujourd'hui *Vindicta*, du nom de Vindicius.

PLUTARQUE. — *Valérius Publicola*, 5.-8. Traduction de Ricard.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Brutus*, tragédie de Voltaire. — PEINTURE : *Les licteurs rapportent à Brutus les corps de ses fils*, par David, *gravure* par Landon ; *Brutus condamne ses fils à mort*, par Lethière.

Porséna devant Rome.

Porséna, qui avait fait faire inutilement quelques propositions au sénat pour recevoir les Tarquins, partit à la tête de son armée, vint attaquer le Janicule qu'il prit du premier assaut, et s'avança aussitôt vers Rome, persuadé qu'il viendrait aisément à bout d'emporter la place. Quand il fut arrivé au pont, et qu'il vit les Romains rangés en bataille devant le fleuve, il se prépara à donner le combat, comptant de les accabler par le nombre de ses troupes. Les deux armées en étant venues aux mains, se battirent avec beaucoup de valeur, et furent longtemps à se disputer la victoire. Après un grand carnage de part et d'autre, Valérius et Lucrétius ayant été blessés, l'armée romaine commença à plier, et fut bientôt mise en déroute. Tous se sauvèrent dans la ville par le pont qui aurait donné en même temps passage aux ennemis, si Rome n'eût trouvé dans le courage héroïque d'un de ses citoyens un rempart aussi ferme qu'eussent pu être les plus fortes murailles. Ce fut *P. Horatius*, surnommé *Coclès*, parce qu'il n'avait qu'un œil, ayant perdu l'autre dans un combat. C'était l'homme le mieux fait et le plus intrépide qui fût parmi les Romains. Il descendait de M. Horatius, si fameux par la défaite des trois Albains.

Il n'y eut point de moyen qu'il n'employât pour arrêter les fuyards. Mais, voyant que ni prières, ni exhortations ne pouvaient vaincre la peur qui les emportait, il résolut, quelque mal accompagné qu'il pût être, de défendre la tête du pont, pendant qu'on le romprait par derrière. Il ne se trouva que deux Romains, qui voulussent imiter son courage et partager avec lui le danger. Et même

lorsqu'il vit qu'il ne restait plus qu'un petit passage sur le pont, il les obligea de se retirer et de se mettre en sûreté. Resté seul contre une armée entière, mais conservant toute son intrépidité, il osait même insulter ce nombre prodigieux d'ennemis; et, lançant des regards terribles sur les principaux des Toscans, tantôt il les défiait au combat d'homme à homme, tantôt il leur faisait à tous de sanglants reproches. « Vils esclaves que vous êtes de rois superbes et orgueilleux, leur disait-il, non contents d'oublier votre propre liberté, vous voulez la ravir à ceux qui ont eu le courage de se la procurer. » Couvert de son bouclier, il essuya une grêle de traits. Enfin, lorsqu'ils se préparaient à s'élancer tous sur lui, le pont se trouva entièrement rompu; et Coclès, s'étant jeté avec ses armes dans le Tibre, le passa heureusement à la nage, ayant fait une action, dit Tite-Live, qui trouvera dans la postérité plus de disposition à l'admirer qu'à la croire. Il fut reçu comme en triomphe par les Romains. Le peuple lui éleva, dans l'endroit le plus apparent de la place (1), une statue d'airain qui le représentait armé. On lui donna, sur le domaine de la république, autant de terres qu'il en pourrait enfermer en un jour dans le sillon que tirerait en forme de cercle une charrue. Tous les particuliers, hommes et femmes indifféremment, voulurent contribuer à sa récompense : et, dans les circonstances où l'on se trouvait de la plus affreuse disette, de trois cent mille têtes dont la ville était composée, chacun, en se privant d'une partie de son nécessaire, lui fit un petit présent de blé.

Porséna ayant manqué sa première entreprise, forma le siége de la ville, et se mit à ravager toutes les campagnes voisines. La perte de plus de cinq mille hommes qu'il fit dans une sortie, où les consuls avaient dressé une embuscade à ses troupes, le détermina à changer le siége en blocus, dans l'espérance de réduire Rome par la la famine. En effet, la disette devint fort grande, et ce que l'on recevait de vivres par le Tibre ne suffisait pas pour faire subsister la ville encore longtemps.

Un second prodige de hardiesse, non moins surprenant

(1) C'était le lieu où se enaient les assemblées, appelé pour cette raison *Comitium* (Rollin).

que celui d'Horatius Coclès, la tira de l'extrême danger où elle se trouvait. *C. Mucius*, jeune homme d'une naissance illustre, indigné de voir que Rome devenue libre se trouvât dans un état plus triste qu'elle n'avait jamais été sous les rois, forma le dessein de délivrer sa patrie de cette honte par quelque entreprise nouvelle et hardie. Il passe dans le camp des ennemis, après en avoir demandé la permission au sénat, en faisant entendre qu'il méditait quelque grand projet, mais sans l'expliquer clairement. Il trompe les gardes, qui le prennent pour un homme de la nation, parce qu'il ne paraissait porter aucune arme, et qu'il parlait la langue du pays, qu'il avait apprise autrefois de la nourrice qui l'avait élevé. Il pénètre jusqu'à la tente du roi, lequel, accompagné d'un secrétaire vêtu à peu près comme lui, payait la solde à ses troupes. Mucius, ne voulant pas demander lequel était le roi, de peur de se découvrir, et voyant que les soldats s'adressaient plus souvent au secrétaire, se détermine enfin, et tue celui-ci avec son poignard, au lieu du roi. Il est saisi sur-le-champ, malgré toute sa résistance et traîné devant le tribunal de ce roi irrité ; mais alors même, à la vue de mille affreux supplices qui le menacent, il paraît dans une contenance intrépide, plus capable d'inspirer de la terreur que de s'en laisser ébranler : « Je suis Romain, dit-il. Mon nom est Mucius. J'ai voulu tuer l'ennemi de ma patrie, et je n'ai pas moins de courage pour souffrir la mort, que j'en ai fait paraître en voulant te la donner. Il est également digne d'un Romain d'agir avec courage et de souffrir avec constance. Je ne suis pas le seul qui aie formé ce dessein contre toi. Beaucoup d'autres après moi aspirent à la même gloire. Prépare-toi donc à des alarmes continuelles, à te voir à chaque moment courir risque de ta vie, à trouver toujours à l'entrée de ta tente un ennemi secret qui épie le moment de t'attaquer. C'est là la guerre que te déclare la jeunesse romaine. Ne crains point de bataille générale. Tu seras seul attaqué, et tu n'auras à te défendre que contre un seul ennemi. »

Le roi, plein de colère, et en même temps frappé du danger dont Mucius le menaçait, ordonne de l'environner de flammes, pour l'obliger à s'expliquer nettement. Mais le Romain, sans s'étonner : « Vois, dit-il, en mettant la main sur un brasier ardent, vois combien méprisent leurs

corps ceux qui envisagent une gloire immortelle. » Il la laissait brûler, comme s'il eût été insensible. Alors Porséna, tout hors de lui-même à la vue d'un tel prodige, saute à bas de son tribunal, et ayant fait enlever Mucius loin de ce brasier : « Retire-toi, lui dit-il, jeune homme, encore plus ennemi de toi-même que de moi. Je t'encouragerais à ne point dégénérer d'une telle vertu, si c'était pour ma patrie que tu en fisses usage. Au moins, je te laisse aller en liberté, sans que tu aies rien à craindre de ce que les lois de la guerre me donnent droit de te faire souffrir. » Alors Mucius, comme pour reconnaître sa générosité, lui déclare qu'ils étaient trois cents qui avaient conspiré contre lui ; qu'il était le premier sur qui le sort était tombé, et que les autres viendraient, chacun à leur rang. Cette action fit donner à Mucius le surnom de *Scévola* (1), parce qu'ayant perdu l'usage de la main droite, il y substitua celui de la gauche.

Porséna, intimidé par le danger qu'il venait de courir et par la vue de ceux auxquels il s'attendait d'être exposé tous les jours, songea sérieusement à faire la paix. Il en fit proposer les conditions par des ambassadeurs, qui partirent avec Mucius pour Rome. Ils demandèrent d'abord, pour la forme seulement, le rétablissement des Tarquins ; mais, après le premier refus, ils n'insistèrent pas davantage. Ils se réduisirent à exiger que les Romains remissent à leur maître un certain territoire qui avait originairement appartenu aux Etrusques, et qui leur avait été enlevé par la force des armes ; et que, pour gage de la foi donnée, ils livrassent au roi un certain nombre de jeunes personnes des plus nobles familles de Rome. Ces conditions furent acceptées avec joie.

Dès qu'on eut livré les otages, Porséna fit sortir les troupes du Janicule. Les otages étaient au nombre de vingt : dix jeunes patriciens et autant de filles de condition. Entre ces dernières était la jeune *Clélie*, d'une des premières maisons de Rome. Les honneurs dont elle avait vu récompenser le mérite de Coclès et de Mucius l'animèrent à en mériter de pareils. Elle osa, pour se tirer des mains de Porséna, passer le Tibre à la nage à la tête de ses compagnes, et rentra avec elles dans Rome

(1) Scévola vient du mot grec σκαιός, *lævus*, gauche.

comme en triomphe. Valère, qui craignit qu'on ne le soupçonnât d'avoir favorisé cette fuite, et que l'on ne prît l'audace de ces filles pour une perfidie des Romains, les renvoya sur-le-champ à Porséna. Tarquin, qui en avait eu avis et qui s'était exprès posté sur le chemin, les aurait enlevées, sans la rencontre imprévue d'Aruns, fils du roi de Clusium, qui les escorta jusqu'au camp. Le roi, juste appréciateur du mérite partout où il l'aperçoit, donna de grands éloges à la jeune Clélie; et, pour marque de son estime, il lui fit présent d'un beau cheval superbement enharnaché, lui permit de s'en retourner, et d'emmener avec elle la moitié des otages à son choix. Elle se conduisit dans ce choix d'une façon qui lui fit honneur : elle préféra les plus jeunes, parce que leur âge les exposait davantage.

Porséna, touché de tant d'actions éclatantes dont il avait été le témoin, ne put s'empêcher de relever le bonheur d'une ville qui portait, non-seulement tant de grands hommes, mais encore des jeunes filles qui disputaient aux hommes le mérite du courage et l'élévation des sentiments. Il rendit aux Romains tous les prisonniers, qui étaient en grand nombre, sans exiger de rançon. Il leur donna, pour marque de sa générosité, son camp, avec toutes les richesses qui y étaient, ayant ordonné à ses troupes d'y laisser tout leur bagage, à la réserve de leurs armes, et lui-même y laissa le sien. Ainsi finit la guerre que les Romains eurent à soutenir contre Porséna, roi des Clusiens dans l'Etrurie, dans laquelle la république s'était vue à deux doigts de sa perte.

L'armée des Etrusques s'étant rétirée, le sénat s'assembla, et l'on résolut d'envoyer à Porséna, pour marque d'honneur et de reconnaissance, la chaire d'ivoire, le sceptre, la couronne d'or et la robe triomphante qui servaient aux rois des Romains. On voulut ensuite reconnaître les services de Mucius, qui s'était généreusement offert à la mort pour le salut de sa patrie, et qui, par son dévouement, avait acheminé les affaires à une heureuse paix. On lui donna, comme à Horatius Coclès, autant de terres au delà du Tibre qu'il en pourrait enfermer en un jour dans le sillon que tirerait en forme de cercle une charrue : ces terres s'appelèrent depuis *les prés de Mucius*. La jeune Clélie eut aussi sa récompense, qui

fut aussi singulière que l'était son action. On lui éleva une statue équestre dans la rue Sacrée, qui menait à la place des Comices; et les pères des filles, ses compagnes, qui avaient eu part à sa gloire, en firent la dépense.

Ces honneurs accordés à Coclès, à Scévola, à Clélie, marquent dans le peuple romain un esprit attentif à mettre la vertu en honneur, à animer dans les citoyens un zèle actif pour la patrie, et à piquer d'une noble émulation tous ceux qui étaient en état de la servir.

Rollin. — *Histoire romaine*, l. 2, s. 2.

LITTÉRATURE ET ARTS. — Peinture : *Mucius Scévola devant Porséna*, de Lebrun ; *Clélie passant le Tibre*, de Van Diepenbeck.

Etablissement de la dictature.

Le sénat chercha toutes sortes de moyens pour empêcher que le peuple ne se remuât dans la suite. Il résolut enfin d'abolir pour un temps la puissance consulaire et de créer quelque autre magistrat qui fût l'arbitre souverain de la paix, de la guerre, et de toutes les autres affaires, sans être obligé de rendre compte de sa conduite et de ses desseins. Le nouveau magistrat ne devait avoir tous ces pouvoirs que pour six mois. Après ce temps-là, il était déterminé qu'on rétablirait la dignité des consuls.

Les sénateurs, sans perdre de temps, mirent toute leur application à chercher un sujet propre pour cette nouvelle dignité. Ils voyaient bien qu'il leur fallait un homme d'expédition, d'une grande expérience dans le métier de la guerre, prudent, sage, incapable d'abuser de la grandeur de sa puissance, et qui, outre ces qualités nécessaires à un bon général, sût commander avec fermeté, sans jamais se relâcher de sa sévérité envers les désobéissants. C'était là ce qu'ils cherchaient alors. Ils trouvaient toutes les qualités qu'ils demandaient dans Titus-Lartius, un des consuls. A l'égard de Clélius, quoiqu'il fût excellent pour le gouvernement civil, il n'était ni homme d'expédition, ni propre au métier de la guerre, parce qu'il ne commandait pas avec assez de hauteur et de fermeté, et qu'il était trop doux quand il s'agissait de punir les mutins. Le sénat cependant avait de la peine à dépouiller celui-ci d'une dignité dont il était légitimement revêtu,

pour donner à son collègue un double pouvoir et une autorité plus grande que celle des rois. D'ailleurs, il appréhendait que Clélius, offensé de cette préférence, ne changeât de sentiments, et que, se mettant à la tête de la populace mécontente, il ne causât la ruine de la république.

Dans cet embarras, les sénateurs furent longtemps sans oser déclarer leur pensée. Enfin le plus âgé et le plus respectable des consulaires ouvrit un avis, suivant lequel on pouvait élire le plus digne des deux consuls en faisant également honneur à l'autre. Il dit que le sénat ayant résolu, avec l'approbation du peuple, de mettre l'autorité souveraine entre les mains d'un seul homme, il croyait qu'il restait encore deux difficultés qui demandaient tout le soin et toute l'attention des sénateurs; que ces difficultés étaient de savoir à qui on donnerait une puissance égale à celle des rois, et par quel magistrat légitime on ferait faire l'élection ; que pour les lever, il lui paraissait à propos qu'un des consuls, soit par la concession volontaire de son collègue, soit par le sort, fût chargé d'élire, entre les Romains, celui qu'il croirait le plus capable d'administrer les affaires et de faire du bien à l'État ; que Rome étant gouvernée par une autorité sainte et légitime, on n'avait plus besoin de ces régents qu'on créait autrefois dans la monarchie pour gouverner pendant l'interrègne, et à qui on donnait plein pouvoir d'élire un nouveau roi. Toute l'assemblée ayant approuvé cet avis, un autre sénateur se leva, et parla en ces termes : « Pour moi, je crois qu'il y a encore quelque chose à ajouter à ce qu'on vient de dire. La république est présentement gouvernée par deux des plus sages magistrats qu'on puisse trouver. Aussi il me semble qu'il serait à propos d'en nommer un des deux, à qui on reconnût le pouvoir d'élire son collègue, après qu'ils auraient examiné entre eux lequel serait le plus capable de secourir la république dans les besoins pressants où nous sommes aujourd'hui. Par ce moyen ils seraient tous deux également contents et également honorés, l'un d'avoir cédé à son collègue comme au plus digne, et l'autre d'avoir été élu par son compétiteur comme le plus capable de gouverner l'État. En effet, il n'est pas moins honorable de céder *au plus digne*, que d'être élu *comme le plus digne*. Je sais que quand même je n'aurais rien ajouté à l'avis qui vient d'être ouvert, les deux consuls auraient bien jugé eux-mêmes qu'il

en faut user de cette manière; mais je sais aussi qu'ils le feront de meilleur cœur si vous leur marquez que vous n'êtes point d'un sentiment contraire. » C'est avis fut goûté de tout le monde, et sans rien y ajouter le sénat en fit un décret.

Alors les consuls ayant reçu pleins pouvoirs d'examiner ensemble lequel des deux était le plus digne de commander, gardèrent une conduite admirable et presque au-dessus de toute créance. L'un et l'autre se jugeait moins digne de cette dignité que son collègue. Toute la journée se passa à faire réciproquement leur éloge, et à se demander qu'on ne les fît point dictateurs. Ces nouvelles et trop généreuses contestations mirent le sénat dans un grand embarras, et l'assemblée se sépara sans rien terminer. Les parents et les amis des deux consuls, avec les plus respectables du sénat, se rendirent chez Lartius, où ils restèrent fort avant dans la nuit à lui faire mille instances. Ils lui représentèrent que le sénat mettait en lui toute son espérance, et que le refus qu'il faisait de la dictature était préjudiciable à la république. Mais Lartius demeura ferme, et, persistant à rejeter leurs propositions, il les conjura de ne pas le presser davantage.

Le lendemain, le sénat s'étant rassemblé fit de nouvelles instances au consul; mais comme il ne voulait point absolument céder à leurs remontrances, Clélius se leva et le proclama *dictateur* de la même manière que les régents qui gouvernaient autrefois pendant les interrègnes avaient coutume d'élire les rois. Ensuite il protesta avec serment qu'il se démettait de la dignité de consul.

Voilà le premier magistrat souverain qui fut créé à Rome, comme l'arbitre de la paix, de la guerre et de toutes les autres affaires. On l'appela dictateur, soit à cause du pouvoir qu'il avait de commander aux autres ce qu'il jugeait à propos pour maintenir la justice, et de faire pour cela des ordonnances que les Romains appellent en latin *edicta*; soit, comme quelques auteurs l'ont écrit, par rapport à la manière dont il fut alors proclamé, et parce qu'au lieu de recevoir du peuple sa dignité suivant la coutume du pays, il ne fut élu que par un seul homme.

Aussitôt que Lartius eut pris possession de la dictature, il élut pour *commandant de la cavalerie* Spurius Cassius,

qui avait été consul vers la soixante et dixième olympiade, coutume qui s'est observée chez les Romains jusqu'à notre siècle, en sorte que jamais aucun dictateur n'a gouverné jusqu'ici sans un général de la cavalerie. Pour faire voir la grandeur de sa puissance, il voulut aussi que les licteurs armés de haches et de faisceaux marchassent devant lui lorsqu'il allait par la ville. C'était une coutume ancienne qui avait été observée du temps des rois. Elle fut interrompue sous le gouvernement des consuls, et Valérius Publicola fut le premier consul de Rome qui la retrancha afin de rendre son autorité moins odieuse. Le dictateur qui rétablit cette coutume n'avait pas dessein de faire aucun usage des haches et des faisceaux ; il voulait seulement imprimer de la terreur, afin de retenir les séditieux dans les bornes du devoir.

Après que par le moyen de ces licteurs et par les marques de l'autorité royale, il eut épouvanté les esprits remuants qui ne demandaient que le trouble, la première chose qu'il fit fut de mettre en vigueur la coutume si sagement établie par Servius Tullius, le plus populaire des rois. Il ordonna donc à tous les Romains de faire le dénombrement de leurs biens par tribus ; de lui apporter leurs noms, ceux de leurs femmes, de leurs enfants, et de spécifier leur âge sur la déclaration qu'ils lui présenteraient. Ce dénombrement fut fait en très-peu de temps, parce qu'on redoutait la sévérité du dictateur, qui avait menacé de confisquer les biens de ceux qui n'obéiraient pas promptement, et de les priver du droit de bourgeoisie. Il se trouva alors cent cinquante mille sept cents Romains qui avaient atteint l'âge de puberté.

Le dénombrement fait, il sépara ceux qui étaient en âge de porter les armes d'avec les vieillards ; puis, les divisant par centaines, il partagea l'infanterie et la cavalerie en quatre classes. Quand il eut fait tous les préparatifs nécessaires pour la guerre, il se mit en campagne à la tête d'une nombreuse armée.

La guerre terminée, il décampa pour s'en retourner à Rome avec ses troupes. Avant que tout le temps de sa dictature fût expiré, il créa des consuls, et se démit de sa charge, sans jamais avoir fait mourir, ni exilé, ni chagriné en aucune chose, un seul Romain. Son zèle et son exemple ont été suivis par tous les autres dictateurs jusqu'à la troisième génération avant celle-ci. Car nous ne voyons

point dans l'histoire qu'aucun de ceux qui ont été revêtus de cette éminente dignité, ait jamais agi autrement qu'avec modération et prudence, quoique Rome se soit vue souvent obligée de supprimer pour un temps les charges ordinaires, afin de remettre toute l'autorité de la république entre les mains d'un seul homme. Si l'on n'eût fait des dictateurs que dans les temps où l'on était en guerre avec les nations étrangères, il n'y aurait peut-être pas tant de sujet de s'étonner qu'ils eussent défendu avec valeur la liberté de la patrie sans se laisser corrompre par la grandeur de leur puissance. Mais comme on en a créé non-seulement dans les séditions et dans les guerres civiles qui ont été fort fréquentes et très-grandes, mais encore toutes les fois qu'il a fallu s'opposer à ceux qu'on soupçonnait d'aspirer à la royauté ou à la tyrannie et en mille autres occasions, il est surprenant que tous ceux qui ont été revêtus de cette magistrature se soient rendus irréprochables, et qu'aucun ne se soit écarté de la route du premier des dictateurs. Aussi a-t-on toujours été persuadé que la dictature était l'unique remède à tous les maux incurables et la dernière espérance des peuples, quand le malheur des temps leur avait ôté toutes les autres ressources.

Denys d'Halicarnasse. — *Antiquités romaines*, l. 5, ch. 14. Traduction de Bellanger.

LITTÉRATURE ET ARTS. — Numismatique : *Posthumius vainqueur au lac Régille*, sur des deniers de la famille *Posthumia*.

§ II. — Embarras du dedans. — Dettes, tribunat.

Les *guerres royales* terminées par la victoire de Rome au lac Régille (496), mirent à nu une nouvelle plaie de l'Etat : le sort malheureux des plébéiens. Obligés de soutenir à leurs frais les guerres extérieures (Volsques, etc.), les plébéiens étaient, en effet, débiteurs forcés des riches, et ils avaient beaucoup à se plaindre de ces derniers, la loi permettant aux créanciers de charger de chaînes les débiteurs, de les mutiler, de les vendre même comme esclaves au delà du Tibre. Le consul Servilius et le dictateur Manlius Valérius s'efforcèrent, il est vrai, d'atténuer cet état de choses ; mais leurs collègues du patriciat, l'inflexible Appius Claudius surtout, récemment arrivé de la Sabinie avec sa *gens* composée de cinq mille personnes environ, ne tinrent aucun compte de ces bonnes intentions. Les plébéiens, poussés à bout, se retirèrent en masse sur le mont Sacré (493).

Troubles du Forum à l'occasion des dettes.

La guerre avec les Volsques était imminente, et la

république en proie à la discorde, fruit des haines intestines qui s'étaient allumées entre les patriciens et le peuple, surtout à l'occasion des détenus pour dettes. « Hé quoi ! disaient-ils dans leur indignation, nous qui combattons au dehors pour la liberté et pour l'empire, nous ne trouvons au dedans que captivité et oppression ; la liberté du peuple romain est moins en danger durant la guerre que durant la paix, au milieu des ennemis que parmi des concitoyens. » Le mécontentement ne fermentait que trop de lui-même, quand la vue du malheur d'une de ces victimes fit éclater l'incendie.

Un vieillard se précipite dans le Forum tout couvert des marques de ses nombreuses souffrances ; ses vêtements sales et en lambeaux offraient un aspect moins hideux que sa pâleur et l'extrême maigreur de son corps exténué ; une longue barbe, des cheveux en désordre donnaient une expression farouche à ses traits. On le reconnaissait cependant, tout défiguré qu'il était ; on disait qu'il avait été centurion : tous, en plaignant son sort, rappelaient ses autres récompenses militaires ; lui-même montrait sa poitrine couverte de nobles cicatrices qui témoignaient de sa valeur en plus d'une rencontre. On lui demandait pourquoi cet extérieur, pourquoi ces traits ainsi défigurés ? Et comme la foule qui se pressait autour de lui était presque aussi nombreuse qu'une assemblée du peuple, il prit la parole : « Pendant qu'il servait contre les Sabins, dit-il, sa récolte avait été détruite par les dévastations de l'ennemi ; bien plus, sa ferme avait été brûlée, ses effets pillés, ses troupeaux enlevés. Obligé de payer l'impôt dans une détresse aussi grande, il s'était vu contraint d'emprunter ; ses dettes, grossies par les intérêts, l'avaient dépouillé d'abord du champ qu'il tenait de son père et de son aïeul, puis de tout ce qu'il possédait encore ; bientôt, s'étendant comme un mal rongeur, elles avaient atteint sa personne elle-même. Saisi par son créancier, il avait trouvé en lui non un maître, mais un geôlier et un bourreau. » Là-dessus il montre ses épaules toutes meurtries des coups qu'il vient de recevoir.

A cette vue, à ces paroles, un grand cri s'élève ; le tumulte ne se borne plus au Forum, il se répand dans toute la ville. Les débiteurs esclaves en ce moment, et ceux qui sont libérés, s'élancent de toutes parts dans la place pu-

blique; tous implorent l'appui de leurs concitoyens. Partout la sédition rencontre des soutiens; les rues sont remplies de troupes nombreuses qui se rendent, en poussant des cris, au Forum. Les sénateurs qui s'y trouvèrent coururent un grand danger au milieu de cette multitude. On ne les aurait point épargnés si les consuls P. Servilius et Ap. Claudius ne fussent intervenus pour comprimer la sédition. La multitude se tourne aussitôt vers eux; elle leur montre ses chaînes et tout ce qui atteste ses souffrances; était-ce donc là ce qu'ils avaient mérité après avoir tant de fois combattu pour la république? Ils demandent avec menaces plutôt qu'avec prières que le sénat soit convoqué par les consuls; puis ils entourent la curie pour influencer et diriger les délibérations. Un petit nombre de sénateurs, présents par hasard, se réunissent autour des consuls; la crainte empêche les autres de se rendre à la curie et même au Forum. On ne peut donc rien faire, puisque le sénat n'est pas en nombre. La multitude croit alors qu'on la joue, qu'on veut traîner les choses en longueur; elle prétend que les sénateurs absents ne sont retenus ni par un accident ni par la crainte, mais par la volonté d'entraver toute mesure; elle accuse les consuls de tergiverser, de se faire, on n'en saurait douter, un jeu de sa misère. Déjà la majesté du consulat allait être impuissante pour retenir la colère de ces malheureux, lorsque les sénateurs, ne sachant si par leur absence ils ne s'exposaient pas à plus de danger que par leur présence, se rendent enfin au sénat. L'assemblée était en nombre; mais sénateurs et consuls, personne n'était d'accord. Appius, homme d'un caractère violent, voulait faire agir l'autorité consulaire: qu'on en saisit un ou deux, et le reste, disait-il, se calmerait bien vite. Servilius, porté à employer des remèdes plus doux, pensait qu'il était plus sûr et plus facile d'adoucir que d'abattre des esprits irrités.

Au milieu de ces débats, survient un plus grave sujet de terreur. Des cavaliers latins accourent avec des nouvelles menaçantes: une armée formidable de Volsques vient assiéger Rome. Cette nouvelle (tant la discorde avait partagé Rome en deux villes) affecta bien différemment les patriciens et le peuple. Le peuple, dans l'exaltation de sa joie, s'écriait que les dieux allaient tirer vengeance de l'insolence patricienne. Les citoyens s'exhortaient les

uns les autres à ne point se faire inscrire : « il valait mieux périr tous ensemble que périr seuls ; c'était aux patriciens de se charger du service militaire ; c'était aux patriciens de prendre les armes ; les dangers de la guerre seraient alors pour ceux qui en recueillaient tout le fruit. » Mais le sénat, triste et abattu, en proie à la double crainte que lui inspiraient le peuple et l'ennemi, conjure le consul Servilius, dont l'esprit était plus populaire, de délivrer la patrie des terreurs qui l'assiégent de toutes parts. Alors le consul lève la séance et se rend à l'assemblée du peuple ; là, il représente que le sénat est tout occupé des intérêts du peuple, mais que la délibération relative à cette grande partie de l'Etat, qui pourtant n'est qu'une partie, a été interrompue par le danger que court la république tout entière ; qu'il est impossible, quand l'ennemi est presque aux portes de Rome, de se proposer un autre objet que la guerre. Lors même que le danger serait moins pressant, il ne serait ni honorable pour le peuple de n'avoir pris les armes pour défendre la patrie qu'après avoir reçu sa récompense, ni de la dignité du sénat de paraître avoir soulagé l'infortune de ses concitoyens plutôt par crainte que par bon vouloir, comme il pourrait le faire ultérieurement. Et, pour que l'assemblée ajoutât foi à ses paroles, il publia un édit qui défendait « de retenir dans les fers ou en prison aucun citoyen romain, et de l'empêcher ainsi de se faire inscrire devant les consuls ; de saisir ou de vendre les biens d'un soldat tant qu'il serait à l'armée ; enfin, d'arrêter ses enfants ou ses petits-enfants. » Aussitôt qu'il a publié cet édit, tous les détenus qui étaient présents s'enrôlent, et les autres, comme leurs créanciers n'ont plus de droits sur eux, s'échappent des maisons où ils étaient gardés, et accourent en foule de toutes les parties de la ville au Forum pour prêter le serment militaire. Ils formèrent un corps considérable, et ce fut celui qui, dans la guerre contre les Volsques, se distingua le plus par son ardeur et son énergie. Le consul marcha aussitôt contre les ennemis, et il vint établir son camp près du leur.

Dès la nuit suivante, les Volsques, comptant sur les dissensions des Romains, s'approchèrent du camp, espérant provoquer ainsi quelque désertion nocturne ou quelque trahison. Les sentinelles s'en aperçoivent et donnent le signal. En un instant toute l'armée est sur pied, et

court aux armes. Ainsi la tentative des Volsques échoua.

TITE-LIVE. — *Histoire romaine*, l. 2, s. 23-25.
Trad. de la collection Nisard.

Le peuple au mont Sacré ; tribunat.

Le sénat, pour soutenir les nobles, provoqua le mécontentement du peuple, qui se plaignait de l'oppression des usuriers. Ceux des citoyens qui n'avaient qu'un bien modique le voyaient saisi et vendu à l'encan ; et ceux qui n'avaient rien payaient de leur personne et étaient jetés dans les prisons. Vainement ils montraient sur leurs corps les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçues en combattant pour leur patrie dans plusieurs expéditions, et en dernier lieu dans la guerre contre les Sabins, qu'ils avaient faite sur la parole que les riches leur avaient donnée de les traiter avec plus de douceur, et sur le décret du sénat qui rendait le consul Marcus Valérius garant de cette promesse. Mais quand ils virent qu'après avoir vaillamment combattu dans cette guerre, et triomphé des ennemis, les créanciers ne relâchaient rien de leurs rigueurs accoutumées, et que le sénat, paraissant avoir oublié sa promesse, les laissait traîner et retenir en prison pour gages de leurs dettes, alors ils se soulevèrent, et bientôt la ville fut en proie aux troubles et à la sédition. Les ennemis, instruits de la mésintelligence qui régnait dans Rome, entrèrent sur son territoire, qu'ils mirent à feu et à sang. Les consuls ayant fait convoquer tous ceux qui étaient en âge de porter des armes, personne n'obéit. Les magistrats furent partagés d'opinion : les uns voulaient qu'on se relâchât de quelque chose en faveur des pauvres ; les autres soutenaient un avis tout contraire.

Le sénat s'étant assemblé plusieurs fois en peu de jours sans pouvoir rien conclure, tout à coup les pauvres s'attroupent, s'animent les uns les autres, et, sortant de la ville, ils se retirent sur la montagne qu'on appelle aujourd'hui le mont Sacré, situé le long de la rivière d'Anio. Là, sans faire aucune violence ni aucun mouvement séditieux, ils criaient seulement que depuis longtemps les riches les avaient chassés de Rome ; qu'ils trouveraient dans toute l'Italie l'air, l'eau et la sépulture ; tandis qu'en demeurant à Rome ils étaient exposés à être chaque jour, en combattant pour les riches, couverts de

blessures ou à recevoir la mort. Le sénat, inquiet de cette retraite, députa vers le peuple les plus conciliants et les plus populaires d'entre les vieux sénateurs. Ménénius Agrippa porta la parole. Il fit d'abord de vives instances au peuple ; il lui parla pour le sénat avec beaucoup de liberté, et termina son discours par cette espèce d'apologue, devenu depuis si célèbre : « Un jour, leur dit-il, tous les membres du corps humain se révoltèrent contre l'estomac ; ils se plaignaient qu'il demeurât seul oisif au milieu d'eux sans contribuer au service du corps, tandis qu'ils supportaient toute la peine et toute la fatigue pour fournir à ses appétits. L'estomac rit de leurs folies qui les empêchait de sentir que, s'il recevait seul toute la nourriture, c'était pour la renvoyer et la distribuer ensuite à chacun d'eux. Romains, ajouta-t-il, il en est de même du sénat par rapport à vous. Les affaires qu'il prépare, qu'il digère, pour ainsi dire, dans ses délibérations, afin de régler l'économie politique, vous apportent et vous distribuent à tous ce qui vous est utile et nécessaire. » Ce discours fit impression sur eux ; ils se réconcilièrent avec le sénat, et demandèrent seulement de pouvoir élire cinq magistrats chargés de les défendre ; ce sont ceux qu'on appelle encore aujourd'hui *tribuns du peuple*. Les premiers élus furent les chefs mêmes de la révolte, Junius Brutus et Sicinius Bellutus. L'union ainsi rétablie dans la ville, le peuple prit les armes, et s'offrit volontiers pour suivre les consuls à la guerre.

PLUTARQUE. — *Coriolan*, 4 et 5, trad. Ricard.

CHAPITRE III.

LUTTES POUR L'ÉGALITÉ DES PATRICIENS ET DES PLÉBÉIENS.

Phases diverses de la lutte des patriciens et des plébéiens (493-302).

1re *Série de progrès.* — Les tribuns obtiennent : les édiles plébéiens, le vote par tribus, les plébiscites. — Ils mettent en accusation le patricien Coriolan (son exil chez les Volsques), et voient entrer dans leurs intérêts le consul Spurius Cassius, auteur de la *première loi agraire* (486).

2e *Série de progrès.* — On leur concède ensuite : l'unité de législation (*Décemvirs* et *Douze Tables*, 451), la liberté des mariages, le tribunat militaire, etc. — A la longue, les plébéiens peuvent obtenir : la questure, l'édilité curule, la dictature, la censure, la préture, le proconsulat et le suprême pontificat (302). — *Les lois Liciniennes.*

A la fin du quatrième siècle, égalité entre les deux ordres.

§ 1. — Premiers progrès du peuple.

Dès le jour de leur élection, les tribuns travaillèrent à établir l'égalité civile et politique entre les deux ordres. C'est ainsi qu'après avoir obtenu la nomination des *édiles* plébéiens chargés de la police de la ville, ils s'arrogèrent successivement le droit : de convoquer les *comices des tribus* sans la consultation préalable du sénat et sans prendre les augures, privilége réservé aux patriciens ; — de rendre des *plébiscites* ou décrets du peuple obligatoires comme les sénatus-consultes ; — de mettre des patriciens en accusation, entre autres Coriolan, qui fut exilé et s'unit aux Volsques pour ruiner sa patrie (490) ; — de demander un nouveau partage du *domaine public*, ce que le consul Spurius Cassius essaya vainement de tourner à son profit dans la proposition de la première *loi agraire* (486); etc. — Nous insistons sur ces deux derniers points.

Exil de Coriolan.

Coriolan condamné rentre chez lui ; il embrasse sa mère et sa femme, qui se lamentaient en versant des larmes, et en jetant de grands cris ; il les exhorte à supporter patiemment leur malheur, et, les quittant aussitôt, il gagne les portes de la ville. Tous les patriciens en corps l'avaient accompagné. Là, il prend congé d'eux, sans rien vouloir accepter, sans demander rien ; trois ou quatre de ses clients faisaient toute sa suite. Il passa quelques jours dans des terres qu'il avait près de Rome, agité de mille pensées diverses ; mais ce n'étaient que suggestions de la colère. Son but, ce n'était pas quelque entreprise honorable pour lui, utile à sa patrie : non ; il ne songeait qu'à tirer vengeance des Romains. Il s'arrêta enfin au projet de leur susciter quelque guerre terrible avec un des peuples voisins ; et il résolut de tenter d'abord les Volsques, dont il connaissait les ressources en hommes et en argent : il était persuadé d'ailleurs que leurs dernières défaites avaient moins diminué leurs forces qu'augmenté leur jalousie et leur ressentiment.

Il y avait alors, dans la ville d'Antium, un homme que ses richesses, son courage et l'illlustration de sa race faisaient honorer comme un roi dans tout le pays des Volsques : il se nommait Tullus Amphidius. Marcius n'ignorait pas qu'il lui était, plus qu'aucun autre Romain, un objet de haine ; car ils s'étaient souvent défiés dans les combats, avec ces menaces et ces bravades familières à de jeunes guerriers qu'exaltent l'émulation et l'amour de la gloire. Ainsi, aux motifs généraux d'hostilité qui les

animaient, se joignait une inimitié personnelle. Mais il connaissait la grandeur d'âme de Tullus; et surtout il le savait, plus que pas un des Volsques, disposé à rendre aux Romains tous les maux qu'ils avaient faits à sa nation. Aussi vérifia-t-il le mot d'un poëte : « Il est difficile de lutter contre la colère. Ce qu'elle veut, on l'achète au prix de la vie. » Il prit un costume, un déguisement, sous lequel il fut complétement impossible de reconnaître sa personne; et, comme Ulysse, « il entra dans la ville des ennemis. »

C'était le soir; il rencontra une foule de monde, mais nul ne le reconnut. Il va droit à la maison de Tullus; il y entre sans se faire annoncer, et il s'assied près du foyer, en silence, et la tête couverte. Les gens de Tullus furent fort surpris, mais ils n'osèrent le faire lever, car il y avait, dans sa personne, dans tout son extérieur et dans son silence même, je ne sais quel air de majesté. Ils allèrent rapporter à Tullus, qui soupait, cette singulière aventure. Tullus se lève, vient trouver Marcius, lui demande qui il est, et ce qu'il désire. Marcius alors se découvre la tête; et, après un moment de silence : « Tullus, dit-il, si tu ne me reconnais pas encore, ou si tu n'en crois pas tes yeux, il faut nécessairement que je me dénonce moi-même. Je suis Caïus Marcius, celui qui vous a fait tant de maux, à toi et aux Volsques, maux dont le surnom de Coriolan que je porte partout est la preuve irréfragable. Ce surnom, monument de ma haine contre ton pays, voilà la seule récompense qui me reste de tous les travaux que j'ai subis, de tous les périls auxquels je me suis exposé; voilà le seul bien qu'on n'ait pu me ravir. J'ai été dépouillé de tous les autres, par l'envie et la violence du peuple et par la mollesse, par la trahison des magistrats et des nobles. Banni de ma patrie, je suis venu en suppliant m'asseoir à ton foyer, non pour y chercher la sûreté et la vie, car est-ce ici que je serais venu si j'avais craint la mort? mais pour me venger des Romains qui m'ont chassé; et ce m'est déjà une vengeance que de te rendre maître de ma personne. Si donc tu as le courage d'attaquer vos ennemis, allons, tire parti de mes malheurs, noble guerrier! et fais tourner ma disgrâce à l'avantage commun des Volsques. Je combattrai pour vous avec bien plus de succès encore que je n'ai fait contre vous : car ceux qui connaissent le faible de l'ennemi ont un avantage que ne peuvent avoir

ceux qui l'ignorent. Si tu recules à cette pensée, je ne veux plus vivre ; et toi même tu ne dois pas sauver la vie à un homme qui fut autrefois ton ennemi et l'ennemi de ta patrie, et qui ne peut maintenant ni te servir ni te venir en aide. » Tullus, à ce discours, éprouva une joie inexprimable. « Lève-toi, dit-il à Marcius, en lui tendant la main, et reprends courage. Tu nous fais un présent bien précieux, en te donnant à nous. Espère tout de la reconnaissance des Volsques. » Alors il fait mettre Marcius à table, et il le traite avec toute sorte d'égards. Les jours suivants, ils confèrent ensemble sur les moyens de faire la guerre.

Les Volsques, remplis d'ardeur, eurent bientôt rassemblé leurs forces; elles se trouvèrent si considérables, qu'on prit le parti d'en laisser une portion pour la sûreté des villes et de marcher avec l'autre contre les Romains. Marcius donna à Tullus le choix entre les deux armées ; mais Tullus répondit que Marcius ne lui cédait en rien pour le courage, et qu'il avait été plus heureux dans les combats. « Je désire, ajouta-t-il, qu'il commande les troupes destinées à aller contre l'ennemi. Moi, je resterai à la garde du pays, et je ferai passer à l'armée les provisions nécessaires. » Fortifié ainsi dans son autorité, Marcius marcha d'abord contre Circéum, colonie romaine. La ville se soumit volontairement, et elle fut garantie du pillage. Il se mit ensuite à ravager les terres des Latins. Dès lors les Volsques qu'on avait laissés pour la défense des villes ne purent plus se contenir : ils se portèrent en armes au camp de Marcius, en disant qu'ils ne connaissaient pas d'autre général, et que lui seul était leur chef. Le nom de Marcius devint célèbre dans toute l'Italie : on admirait sa valeur, et cette révolution étonnante qu'avaient produite dans les affaires les changements d'un seul homme.

A Rome, les choses étaient dans une confusion extrême : les citoyens refusaient de combattre ; et les deux partis passaient des journées entières à se quereller, et à tenir l'un contre l'autre des propos séditieux. Cela dura jusqu'à ce qu'on apprît que les ennemis avaient mis le siége devant Lavinium, sanctuaire des dieux pénates de Rome, et d'où les Romains tiraient leur origine, car c'était la première ville qu'Enée eût bâtie. Cette nouvelle produisit,

dans les sentiments du peuple, un changement merveilleux et subit, et, dans ceux des patriciens, la révolution la plus singulière et la plus bizarre. Le peuple voulait qu'on abolît sur-le-champ la condamnation de Marcius, et qu'il fût rappelé à Rome. Le sénat s'assembla pour délibérer sur cette proposition, et la rejeta formellement, soit qu'il s'opiniâtrât à contredire à tout ce que désiraient les plébéiens, ou qu'il ne voulût pas que Marcius rentrât dans Rome par la faveur du peuple; soit qu'il eût fini par prendre en haine un homme qui maltraitait tout le monde, bien que tous ne l'eussent pas offensé, et qui s'était déclaré l'ennemi de sa patrie; soit enfin qu'il sût que la plus grande portion des citoyens et la plus saine compatissait à ses malheurs, et se tenait pour outragée avec lui. Cette résolution fut proclamée; et le peuple ne put donner à sa proposition force de loi, parce qu'un sénatus-consulte eût été nécessaire.

Marcius, à cette nouvelle, sentit redoubler sa colère. Il quitte le siége de Lavinium, s'avance furieux du côté de Rome, et vient camper près des fossés des Cluliens, à 40 stades (8 kilom.) de la ville. Son appproche jeta dans Rome un effroi et un trouble inexprimables, et la sédition s'apaisa sur-le-champ : il n'y eut plus ni un magistrat ni un sénateur qui osât contredire le peuple sur le rappel de Marcius. En voyant ces femmes qui couraient çà et là dans les rues, ces vieillards répandus dans les temples, versant des larmes, et adressant aux dieux d'humbles prières, et tous les esprits incertains, incapables de prendre avec courage un parti salutaire, il n'était personne qui n'avouât que le peuple avait eu raison de demander le rappel de Marcius, et que c'était une grande faute au sénat d'entrer en courroux et en mauvais vouloir, alors précisément qu'il était sage de renoncer à tout ressentiment. Ils résolurent donc, d'un avis unanime, d'envoyer des députés à Marcius, pour lui offrir le retour dans sa patrie, et pour le prier de mettre fin à la guerre.

Les députés envoyés par le sénat étaient tous ou parents ou amis de Marcius. Ils s'attendaient à recevoir de lui, à ce titre, un accueil favorable; mais il n'en fut rien. Conduits à travers le camp, ils le trouvèrent assis, entouré des principaux d'entre les Volsques : sa contenance était hautaine, ses paroles d'une rudesse insupportable. Marcius leur ordonna de déclarer ce qu'ils avaient à dire,

et ils parlèrent en termes doux, modestes, comme il convenait à leur situation présente. Quand ils eurent fini, Marcius répondit, sur ce qui lui était personnel, avec l'aigreur et le ressentiment d'un homme profondément blessé ; puis, comme général des Volsques, il demanda qu'on rendît les villes et les terres que les Romains avaient conquises sur eux, et qu'on leur accordât le droit de cité, ainsi qu'on l'avait fait aux Latins : « N'y ayant jamais, disait-il, de paix solide que celle qui porte sur des conditions justes et égales pour les deux partis. » Il leur donna trente jours pour délibérer ; et, aussitôt les députés partis, il sortit lui-même du territoire de Rome.

La trêve expirée, Marcius rentra, avec toutes ses troupes, sur le territoire de Rome. On lui envoya une seconde députation, pour le supplier de calmer son ressentiment, et de retirer les Volsques de dessus les terres des Romains ; après quoi, il pourrait faire et proposer ce qu'il croirait le plus expédient pour les deux peuples. « Les Romains, dirent les députés, n'accorderont rien à la crainte ; et si les Volsques paraissent mériter quelque faveur, ils ne l'obtiendront qu'après avoir posé les armes. » — « Comme général des Volsques, répondit Marcius, je n'ai rien à vous dire ; mais, en ma qualité de citoyen romain, je vous conseille de rabattre un peu de votre orgueil, et de vous prêter à des conditions raisonnables. Revenez dans trois jours, et apportez le consentement du sénat à mes demandes. Que si vous prenez une résolution contraire, je ne vous promets plus de sûreté à reparaître dans mon camp avec de vaines paroles. »

Les députés rapportèrent cette réponse ; et le sénat, comme on fait dans une tempête violente et quand le flot gronde, jeta, pour sauver l'Etat, l'ancre sacrée. Il ordonna que les prêtres des dieux, les préposés aux mystères, les ministres des temples, et, avec eux, le collége des augures, antique et nationale institution chez les Romains, iraient tous en députation vers Marcius, revêtus chacun des ornements qui sont d'usage dans les cérémonies ; qu'ils feraient tout leur possible pour l'engager à poser les armes, et à régler ensuite, avec ses concitoyens, les intérêts des Volsques. Marcius les reçut dans son camp, mais il leur fit les mêmes refus qu'aux autres : même rudesse dans son air comme dans ses paroles. « Il faut, leur dit-il, ou accepter mes premières propositions, ou

vous résoudre à la guerre. » Au retour des prêtres, les Romains se décidèrent à se renfermer dans la ville, à défendre les murailles, et à repousser l'ennemi, s'il venait donner l'assaut. Ils mirent leurs espérances dans le temps surtout, et dans les chances inopinées de la fortune, incapables qu'ils étaient de trouver d'eux-mêmes aucun expédient salutaire ; car la ville était remplie de trouble, de frayeur, de rumeurs sinistres.

Cependant, à Rome, les femmes s'étaient répandues dans tous les temples. Le plus grand nombre et les plus distinguées priaient, prosternées en suppliantes au pied de l'autel de Jupiter Capitolin. Entre celles-ci était Valérie, sœur de Publicola. Saisie d'une inspiration divine, elle vit ce qu'il y avait à faire. Elle se lève du pied de l'autel, fait lever les autres femmes, et se rend avec elles à la maison de Véturie, mère de Marcius (1). Elle entre. Véturie était assise auprès de sa belle-fille, et tenant entre ses bras les enfants de son fils. Valérie range en cercle ses compagnes ; puis prenant la parole : « Véturie, et toi, Volumnie, dit-elle, nous venons, de nous-mêmes, femmes, nous adresser à des femmes, et non point par un décret des sénateurs ou l'ordre d'un magistrat : c'est le Dieu, je le crois, qui, touché de nos prières, nous a poussées à venir ici, réclamer de vous ce qui doit nous sauver, nous et les autres citoyens, et ce qui vous assurera à vous-mêmes, si vous écoutez nos demandes, une gloire plus éclatante que celle dont se couvrirent les filles des Sabins, lorsqu'elles firent cesser la guerre entre leurs pères et leurs maris, et qu'elles les réconcilièrent ensemble, par une paix et une amitié solides. Venez avec nous vers Marcius ; prenez comme nous l'appareil des suppliantes; rendez devant lui, à votre patrie, ce témoignage véritable et juste, que le ressentiment de tous les maux qu'il lui a fait souffrir ne l'a point portée à se venger sur vous, ni à vous faire subir aucun traitement rigoureux, et qu'elle vous remet à lui, dût-elle n'obtenir aucune condition raisonnable. »

Les acclamations de toutes les femmes accueillirent le

(1) Bien que Plutarque appelle Volumnie la mère de Marcius, et Virgilie sa femme, nous rendons, avec tous les historiens, le nom de Véturie à la première, et celui de Volumnie à la seconde.

discours de Valérie. Véturie répondit : « O femmes, nous portons, comme vous, notre part des calamités publiques, et nous avons de plus nos malheurs particuliers. L'éclat de la gloire et des vertus de Marcius ne rejaillit plus sur nous ; et nous voyons les armes de nos ennemis entourant sa personne, pour s'assurer de lui, bien plus que pour protéger sa vie. Mais la plus grande de nos infortunes, c'est de voir la patrie réduite à une telle extrémité, qu'elle mette en nous sa dernière espérance. Aura-t-il quelque égard pour nous, lui qui n'en a point pour sa patrie, qu'il a toujours préférée à sa mère, à sa femme et à ses enfants? Cependant employez-nous à votre gré; conduisez-nous vers lui : si nous ne gagnons rien autre chose, nous pourrons du moins mourir à ses pieds, en le suppliant pour la patrie. » A ces mots, elle prend les enfants, fait lever Volumnie, et se rend avec les autres femmes au camp des Volsques.

A ce touchant spectacle, les ennemis eux-mêmes se sentirent saisis de respect, et ils gardèrent le silence. Marcius était assis sur son tribunal, environné des officiers de l'armée. La vue des femmes qui s'approchaient le surprit tout d'abord ; puis, lorsqu'il eut reconnu sa femme marchant à leur tête, il voulut soutenir son caractère d'obstination et d'inflexibilité. Mais bientôt, vaincu par sa tendresse, et n'étant plus maître de son émotion, il n'a pas le courage de l'attendre sur son tribunal ; il descend avec précipitation, et il s'élance au-devant d'elle. Il commence par se jeter au cou de sa mère. Il la tient longtemps embrassée, et, après elle, sa femme et ses enfants. Il laisse couler des larmes abondantes. Il prodigue les plus douces caresses, et il s'abandonne au sentiment de la nature, comme à un torrent qu'il ne saurait contenir. Quand il eut rassasié sa tendresse, et qu'il s'aperçut que sa mère voulait parler, il prit avec lui les Volsques du conseil, et il écouta Véturie, qui lui tint à peu près ce discours : « Tu vois, ô mon fils! même sans que nous ayons besoin de te le dire, à notre habillement et à l'état de nos corps exténués, quelle vie solitaire et triste nous avons menée depuis ton exil. Songe maintenant que tu as devant toi les plus malheureuses de toutes les femmes ; car ce qui nous était le plus doux spectacle, la fortune nous l'a rendu le plus terrible, en nous montrant, à moi mon fils, et à elle son époux, assiégeant les murs de sa

patrie. Et, ce qui est pour les autres une consolation puissante dans toute infortune et dans tous mauvais succès, à savoir, d'adresser aux dieux leurs prières, cela même est devenu pour nous une cause de perplexités cruelles ; car nous ne pouvons demander aux dieux tout à la fois et la victoire pour Rome, et ta propre conservation : toutes les malédictions qu'un ennemi pourrait prononcer contre nous sont renfermées dans nos prières. C'est une nécessité, pour ta femme et tes enfants, d'être privés ou de leur patrie ou de toi ; quant à moi, je n'attendrai pas que la fortune décide, moi vivante, de l'événement de cette guerre. Si je ne puis te persuader de faire cesser tant de maux en nous rendant la paix et la concorde, et d'être le bienfaiteur des deux peuples plutôt que le fléau de l'un d'entre eux, tu n'approcheras de Rome, sache-le bien et prépares-y ton courage, qu'après avoir passé sur le corps de celle qui t'a mis au monde ; car je ne dois pas attendre ce jour où je verrais les Romains triompher de mon fils, ou mon fils triompher de sa patrie. Te demander de sauver Rome en perdant les Volsques, ce serait te proposer une pénible et embarrassante alternative : il n'est ni honnête de détruire ses concitoyens, ni juste de trahir ceux qui se sont fiés à nous. Ce que nous te demandons aujourd'hui, c'est de nous délivrer des maux que nous souffrons : bienfait qui sera également salutaire pour les deux peuples, mais plus glorieux et plus beau pour les Volsques ; car ils ont la victoire en main, et ils paraîtront nous donner, tout en se les assurant à eux-mêmes, les plus grands de tous les biens, une paix et une amitié réciproques. Si nous les obtenons, c'est à toi surtout que nous en serons redevables ; mais, s'ils nous sont refusés, toi seul encourras les reproches des deux peuples. Cette guerre, dont l'événement est douteux, a du moins ceci de parfaitement certain : vainqueur, tu seras le fléau de ta patrie ; vaincu, on dira que, pour satisfaire ton ressentiment, tu as attiré sur tes bienfaiteurs et tes amis d'affreuses calamités. »

Marcius avait écouté le discours de Véturie sans rien répondre. Même après qu'elle eut fini de parler, il resta longtemps silencieux ; et Véturie, reprenant la parole : « Pourquoi te taire, dit-elle, ô mon fils ! Est-il donc beau de tout donner à la colère et au ressentiment des injures ? et ne l'est-il pas d'accorder quelque chose à une mère qui

te prie pour de si précieux intérêts ? Est-il digne d'un grand homme de conserver le souvenir des maux qu'il a soufferts ; et n'est-ce le fait ni d'un grand homme ni d'un homme de cœur de reconnaître et d'honorer ces bienfaits que les enfants reçoivent de leurs pères et mères? Il n'y a pas un homme au monde qui dût, mieux que toi, être fidèle au sentiment de la reconnaissance, toi qui te montres si âpre dans la vengeance d'une ingratitude? Tu t'es bien assez vengé de ta patrie, tandis que tu n'as donné encore à ta mère aucun témoignage de ta reconnaissance. Et d'ailleurs, la nécessité fût-elle moins pressante, je devrais encore obtenir de ta piété filiale des demandes si justes et si raisonnables. Si je ne puis rien gagner sur toi, pourquoi ménagerais-je ma dernière espérance? » En disant ces mots, elle se précipite à ses pieds, avec sa femme et ses enfants. « Que fais-tu, ma mère! » s'écrie Marcius. Il la relève; et, lui serrant vivement la main : « Tu as emporté, dit-il, une victoire heureuse pour ta patrie, mais funeste pour moi. Je me retire, vaincu par toi seule. »

PLUTARQUE. — *Coriolan*, s. 21-35, *passim*.
Traduction d'A. Pierron.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Coriolan*, tragédie de Shakespeare.

On n'est pas d'accord sur le reste de l'histoire de Coriolan, assassiné, selon les uns, dans une émeute suscitée contre lui par Tullus, mort, selon les autres, dans une extrême vieillesse. — A l'époque de son éloignement ou à peu près correspondent les troubles relatifs à la première loi agraire.

Première loi agraire; Spurius Cassius.

Les consuls furent Sp. Cassius et Proculus Virginius. On conclut avec les Herniques un traité qui leur enleva les deux tiers de leur territoire. Cassius se proposait d'en donner la moitié aux Latins, et l'autre moitié au peuple. Il voulait ajouter à ce présent quelques portions du territoire, qu'il accusait des particuliers d'avoir usurpées sur l'Etat. Un grand nombre de patriciens étaient alarmés du danger qui menaçait leurs intérêts et leurs propres possessions; mais le sénat tout entier tremblait pour la république, en voyant un consul se ménager, par ses largesses, un crédit dangereux pour la liberté. Ce fut

alors, pour la première fois, que fut promulguée la *loi agraire*, qui, depuis cette époque jusqu'à la nôtre, n'a jamais été mise en question sans exciter de violentes commotions. L'autre consul s'opposait au partage, soutenu par les sénateurs, et n'ayant pas même à lutter contre tout le peuple, dont une partie commençait à se dégoûter d'un présent qu'on enlevait aux citoyens pour le. leur faire partager avec les alliés; d'ailleurs, il entendait souvent le consul Virginius répéter dans les assemblées, comme s'il obéissait à une inspiration prophétique, « que les faveurs de son collègue étaient empoisonnées; que ces terres deviendraient, pour leurs nouveaux possesseurs, un instrument de servitude; qu'on se frayait le chemin de la royauté. Pourquoi donc accueillir ainsi les alliés et les Latins? Pourquoi rendre aux Herniques, naguère les ennemis de Rome, le tiers du territoire conquis sur eux, si ce n'est pour que ces peuples mettent à leur tête Cassius, au lieu de Coriolan? » L'adversaire de la loi agraire commençait, malgré son opposition, à gagner de la popularité. Bientôt l'un et l'autre consul flattèrent le peuple à l'envi. Virginius déclarait qu'il consentirait au partage des terres, pourvu qu'on n'en disposât qu'en faveur des citoyens romains. Cassius, que sa condescendance intéressée pour les alliés, dans la distribution des terres, avait rendu méprisable aux yeux des citoyens, voulait pour se réconcilier les esprits par un nouveau bienfait, qu'on fît remise au peuple de l'argent reçu pour le blé de Sicile. Mais le peuple rejeta dédaigneusement ce don, comme s'il y voyait le prix de la royauté. Ainsi ce soupçon, une fois enraciné dans les esprits, faisait mépriser, comme au sein de l'abondance, les présents que leur faisait le consul. A peine sorti de charge, il fut condamné et mis à mort; voilà ce qui est certain.

Quelques auteurs prétendent que son père ordonna lui-même son supplice; qu'ayant instruit dans sa maison le procès de son fils, il le fit battre de verges et mettre à mort, et consacra son pécule à Cérès. On en fit une statue avec cette inscription : DONNÉ PAR LA FAMILLE CASSIA. Je trouve dans quelques historiens, et ce récit me paraît plus vraisemblable, qu'il fut accusé de haute trahison par les questeurs Cœson Fabius et L. Valérius, et condamné par un jugement du peuple, qui ordonna aussi que sa maison fût

rasée; c'est la place qu'on voit devant le temple de la Terre. Au reste, que son arrêt ait été prononcé par son père ou par le peuple, il fut condamné sous le consulat de Serv. Cornélius et de Q. Fabius.

Tite-Live. — *Histoire romaine*, l. 2, s. 41.
Traduction de la collection Nisard.

§ II. — Suite des progrès du peuple; égalité des deux ordres.

Mais les tribuns ne s'arrêtèrent pas là. Après avoir plusieurs fois remis en avant la loi agraire, ils firent passer la loi Terentilla qui prescrivit la nomination des décemvirs et la fixation de la législation romaine (451).

Les décemvirs et les Douze Tables.

Les décemvirs donnèrent une nouvelle forme à la république. L'un d'eux avait les faisceaux et les autres marques de la puissance consulaire. Il convoquait le sénat, confirmait les décrets et faisait toutes les autres fonctions de chef. Les *neuf* autres, pour ne pas rendre leur puissance odieuse, vivaient comme le peuple, et leur extérieur n'était guère différent de celui des particuliers et des gens du commun. Ils se succédaient les uns aux autres, et selon leur rang, dans la souveraine puissance; de sorte que pendant l'année chacun gouverna à son tour, l'un prenant la place de l'autre, après un certain nombre de jours. Ils se rendaient tous dès le matin à leur tribunal, pour connaître des causes des plébéiens et des affaires publiques. Ils jugeaient avec équité et selon les règles de la justice tous les différends des sujets du peuple romain, de ses alliés, ou des peuples dont la foi était douteuse dans l'obéissance à la république.

Une pareille conduite fit goûter, cette année, le gouvernement des décemvirs; on fut très-content de leur administration, et Rome s'applaudissait du choix qu'elle avait fait. Appius passait pour l'auteur et le chef de ce sage gouvernement. Ayant composé leur code des usages et coutumes des Romains, non écrites, et des lois des Grecs, les décemvirs le proposèrent, sur dix tables, à quiconque voudrait l'examiner. Ils recevaient les remontrances des particuliers et corrigeaient leurs lois pour les rendre agréables à tout le monde. Ils tinrent longtemps séance en public; ils profitèrent des réflexions des plus

gens de bien et des premiers de l'Etat; enfin ils examinèrent leurs lois avec beaucoup de maturité. Quand ils les eurent suffisamment corrigées et retouchées, ils commencèrent par assembler le sénat; et ne trouvant plus personne qui blamât leurs lois, ils les firent d'abord confirmer par un décret.

Ensuite, ils convoquèrent une assemblée du peuple par centuries. Là, en présence des pontifes, des augures et des autres ministres du culte divin, après qu'on eut offert les sacrifices ordinaires en pareille occasion, ils demandèrent les suffrages. Les lois confirmées par le consentement de tout le peuple, ils les firent graver sur des colonnes d'airain, et les exposèrent aussitôt dans l'endroit le plus apparent de la place publique, où elles pouvaient être vues de tout le monde.

On n'avait d'abord crée les décemvirs que pour un an, pendant lequel ils firent les dix premières tables des lois. Mais quelques particuliers ayant remarqué qu'il y manquait plusieurs règlements dont on pouvait encore faire deux tables, qui, ajoutées au dix premières, formeraient comme un corps parfait de tout le droit romain, cette vue fit naître le désir d'élire de nouveau des décemvirs. On indiqua le jour de l'assemblée pour une nouvelle élection, et, dans l'intervalle qui précéda les comices, les plus distingués de Rome briguèrent cette dignité, les uns par ambition, les autres pour en exclure ceux qui leur étaient suspects. Appius feignait de n'y plus prétendre. Mais ses menées le rendirent suspect à ses collègues et aux sénateurs qui, pour s'assurer de son exclusion, sous prétexte de lui faire honneur, le nommèrent comme le moins âgé pour présider aux prochains comices. Ils se flattaient qu'il n'oserait se nommer, parce que c'était un usage que le président de l'assemblée ne se proposât lui-même au préjudice des candidats, au moins pour les dignités curules; car les tribuns, par un exemple pernicieux, l'avaient fait quelquefois. Mais Appius sut tourner contre eux le même artifice qu'ils employaient pour l'exclure. Il se nomma lui-même, fut confirmé par le peuple, donna l'exclusion à ses collègues et aux plus gens de bien d'entre les sénateurs, et, oubliant sa propre gloire, il fit élever à cette dignité trois plébéiens avec six patriciens des moins fermes et des moins capables de le troubler dans la disposition des desseins qu'il méditait. Les décemvirs en très

en charge, mirent bas le masque républicain, et songèrent à rendre leur domination perpétuelle.

C'est le moment où ils abusèrent du pouvoir, au point de rendre leur chute inévitable. Deux crimes l'amenèrent : au camp, l'assassinat du plébéien Siccius; à Rome, l'attentat d'Appius sur Virginie, fille du tribun Virginius. Le chef des décemvirs, épris de la beauté de Virginie, suscita en effet son client Claudius qui la réclama comme étant sa propre enfant. Puis, par un jugement solennel et en opposition avec une des lois qu'il avait rendues lui-même, il l'attribua à Claudius, malgré les protestations de Virginius accouru de l'armée, d'Icilius, à qui elle était fiancée, et de Numitorius, son oncle.

A cette sentence, chacun commençait à se retirer, frappant son front de colère, et fondant en larmes, tandis que Claudius faisait des efforts pour arracher Virginie des bras de son père, dont elle recevait les embrassements et les adieux. Dans une séparation si cruelle, Virginius conçut un dessein affligeant à la vérité et déplorable pour un père, mais digne de son courage et de son amour pour la liberté. Il demande pour dernière grâce qu'il lui soit permis de parler à sa fille en particulier et sans témoins : il obtient d'Appius cette faveur; ses ennemis mêmes, par un reste d'indulgence et de pitié, s'éloignent de quelques pas. Virginius profitant de ces moments précieux, relève sa fille qui n'avait plus la force de se soutenir ; il l'embrasse, il la caresse, il essuie ses larmes, il lui dit les paroles les plus tendres, et, l'entraînant insensiblement vers la boutique d'un boucher, il se saisit d'un affreux couteau, et, le lui enfonçant dans le sein, il ne dit que ce peu de mots : « Je t'envoie, ma fille, joindre les » mânes de tes ancêtres ; sauve ta pudeur et ta liberté ; » tu n'eus pu conserver ni l'une ni l'autre obligée de vi» vre sous un tyran. » Il s'élève à l'instant un horrible bruit. Lui, tout couvert du sang de sa fille qu'il venait de répandre, et tenant en main le couteau qui fumait encore, il court en furieux par toute la ville, animant ses concitoyens au recouvrement de la liberté ; puis se faisant jour aux portes, il monte un cheval qui l'y attendait, et se va rendre au camp, où Icilius et Numitorius, qui l'en avaient tiré, l'accompagnèrent. Une grosse troupe de plébéiens les suivit de près.

« Le spectacle de la mort de Virginie, immolée par son père à la pudeur et à la liberté, dit Montesquieu, fit évanouir la puissance des décemvirs. Chacun se trouva libre, parce que chacun fut offensé ; tout le monde devint citoyen,

parce que tout le monde se trouva père. Le sénat et le peuple rentrèrent dans une liberté qui avait été confiée à des tyrans ridicules. »

Au reste, si les décemvirs abusèrent de leur puissance la seconde et la troisième année, on peut dire qu'ils rendirent de grands services à la république, par le code dont ils firent la collection. Ce corps de lois était divisé en trois parties. Les unes concernaient le droit sacré, les autres le droit public, et le plus grand nombre le droit particulier. On y voit encore aujourd'hui une image assez parfaite de l'antiquité. Outre plusieurs termes qui étaient autrefois en usage, certaines *actions* dont elles traitent nous font connaître les mœurs et les coutumes des anciens Romains. Si l'on fait profession de la jurisprudence et de la politique, on la trouve toute dans les Douze Tables qui sont un vrai portrait d'un parfait gouvernement, puisqu'elles règlent toutes les parties d'une ville et qu'elles nous représentent tout ce qui concerne la police et l'utilité publique. Que si vous faites vos délices de l'étude de la philosophie la plus sublime et la plus relevée, j'ose le dire, c'est dans ces Douze Tables, qui renferment le droit civil et les lois, que vous devez puiser les principes de toutes vos disputes. Dût-on me reprocher que j'outrage la matière, je ne puis dissimuler ce que je pense. Oui, dussé-je avoir tout le monde contre moi, je crois que le seul livre des Douze Tables est au-dessus des bibliothèques de tous les philosophes. Quel poids ! Quelle autorité ! Que d'avantages elle procure ! Qu'on examine les sources de ces lois, qu'on fasse attention aux principes sur lesquels elles sont établis, et l'on sera convaincu de ce que j'avance. Il est vrai qu'elles ne font pas un gros volume, parce que les décemvirs qui les avaient composées d'abord, les corrigèrent, et les retouchèrent plusieurs fois; mais elles contiennent presque autant de maximes et de sentences que de mots. Quelles délices, quel agrément ne trouve-t-on pas dans la lecture de ces précieux monuments de l'antiquité ! Quelle mer de connaissances ! Elles font aimer la vertu, elles inspirent l'horreur du vice. On y voit la vertu récompensée et comblée d'honneurs, la fraude proscrite, et le crime puni par l'ignominie, par l'exil, par la mort. On y apprend à réprimer la cupidité, à dompter les passions, à conserver ses biens, à s'abstenir du bien d'autrui, et à ne pas même porter envie à son prochain.

DENYS D'HALICARNASSE. — *Antiquités romaines*, l. 10 et 11, *passim*. Traduction de Bellanger.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Virginie*, tragédie de La Harpe, d'Alfiéri, de Latour (de Saint-Ybars). — PEINTURE : *Trois épisodes de l'histoire de Virginie* (arrestation, sentence, meurtre), par Sandro Botticelli (1437-1515); *la mort de Virginie*, par Lethière.

Les decemvirs venaient à peine d'être renversés, que le tribun Canuléius demanda la *liberté des mariages* entre les deux ordres. Il réussit moins lorsqu'il proposa l'*admission des plébéiens au consulat*. Plutôt que d'y souscrire, les patriciens supprimèrent cette charge et la remplacèrent temporairement par le *Tribunat militaire* accessible à tous et composé de six membres. Ils ne cédèrent définitivement sur ce point qu'au siècle suivant, en 366. — Ces succès ne satisfirent pas les tribuns. Ils obtinrent de plus : la *questure*, l'établissement d'une *solde* pour les légionnaires, la loi agraire de Licinius Stolon (*lex Licinia*) qui réduisait à 500 arpents la propriété de chaque citoyen, l'*édilité curule*, la dictature, la *censure*, la *préture*, le *proconsulat*, le *pontificat*, c'est-à-dire l'égalité des deux ordres (302). — Voici des détails sur un des épisodes les plus caractéristiques de la lutte entre les patriciens et les plébéiens, et sur les lois Liciniennes.

Tentative de Mélius ; Cincinnatus.

A cette époque, Sp. Mélius, de l'ordre des chevaliers, et qui était prodigieusement riche pour le temps, donna le dangereux exemple d'une chose utile en elle-même, mais dénaturée par ses détestables intentions. Il avait, par l'entremise de ses hôtes et de ses clients, fait à ses frais des achats de blé en Eturie (ce qui, je pense, rendit inutiles les mesures prises par l'Etat pour adoucir la disette), et il se mit à distribuer ces grains au peuple. Aussi, partout où il se montrait, la multitude, gagnée par ses largesses, lui formait un cortége tel que n'en avait jamais eu un simple particulier, et lui donnait espoir qu'il arriverait sûrement, par sa faveur, au consulat. Mais, comme le cœur humain ne sait pas se contenter de ce que lui promet la fortune, Mélius porta encore plus haut ses vues ambitieuses. Voyant qu'il fallait arracher le consulat aux patriciens, il aspira au trône.

Or Minucius, chargé par l'Etat des mêmes soins que prenait Mélius de son propre mouvement, était en relation avec la même espèce d'hommes, et ayant découvert ce qui se passait, en avertit le sénat. « On portait des armes dans la maison de Mélius, et lui-même y tenait des assemblées. Il avait évidemment le projet de se faire roi. Le moment de l'exécution n'était pas encore fixé ; mais on avait arrêté tout le reste. Des tribuns, gagnés à prix d'argent, avaient vendu la liberté ; les chefs de la multitude s'étaient déjà partagé les emplois. Pour lui, Minu-

cius, il avertissait le sénat, plus tard peut être que ne l'aurait voulu la sûreté publique; mais il n'avait voulu rien donner de vague et d'incertain.

On proposa de nommer dictateur L. Quinctius, dont le courage égalerait le pouvoir. Chacun approuva. Mais Quinctius refusa d'abord; il demandait « ce qu'on lui voulait en l'exposant, avec son grand âge, dans une lutte aussi terrible. » Enfin, comme tout le monde lui disait que malgré sa vieillesse il avait plus de sagesse et même de vigueur que tous les autres, comme on l'accablait d'éloges, d'ailleurs bien mérités, Cincinnatus, priant les dieux immortels de ne pas permettre que sa vieillesse, dans cette crise, attirât sur la république ni affront ni dommage, se laisse nommer dictateur par le consul, et ensuite lui-même choisit C. Servilius Ahala pour général de la cavalerie.

Le lendemain, après avoir placé des corps de garde, il descend sur le Forum, et étonne le peuple par cet appareil inattendu. Mélius et ses partisans sentirent bien que c'était contre eux qu'était dirigée la puissance de cette redoutable magistrature; mais les citoyens qui ignoraient leurs complots se demandaient : « Quelle sédition, quelle guerre soudaine avait rendu nécessaire l'autorité dictatoriale; on avait fait confier la direction de la république à Quinctius, qui était plus qu'octogénaire. » Cependant Servilius, le général de la cavalerie, envoyé par le dictateur vers Mélius, lui dit : « Le dictateur te demande. — Que me veut-il? » répond Mélius tremblant. « Ecouter ta défense répliqua Servilius, et te voir te justifier du crime que Minucius a déféré au sénat. » Aussitôt Mélius se réfugie au milieu d'un groupe de ses complices, promène autour de lui ses regards, cherche à gagner du temps. Enfin, sur l'ordre du chef de la cavalerie, un appariteur l'arrête. Délivré par les assistants, il s'enfuit en implorant le secours de la multitude; il dit que c'est une conspiration des patriciens qui l'opprime parce qu'il a fait du bien au peuple; il le conjure de venir à son aide dans un danger si imminent, et de ne pas du moins le laisser égorger sous ses yeux. Au milieu de ces clameurs, Ahala Servilius l'atteint et lui tranche la tête; puis, couvert de son sang, entouré d'une troupe de jeunes patriciens, il va annoncer au dictateur que Mélius, cité devant lui, a repoussé l'appariteur, soulevé la multitude, et subi la peine due à

son crime. Alors le dictateur : « Je te félicite de ton courage, C. Servilius, lui dit-il; tu as sauvé la république. »

Comme la multitude ne sachant que penser de cet événement, commençait à s'émouvoir, Quinctius convoqua une assemblée, et là il déclara : « que Mélius avait été légitimement mis à mort, alors même qu'il n'eût pas été coupable d'aspirer à la royauté; car, invité par le maître de la cavalerie à se rendre vers le dictateur, il avait refusé. Lui, Cincinnatus, n'était monté sur son tribunal que pour instruire cette affaire; et l'instruction eût amené le même résultat pour Mélius. Il se préparait à se soustraire par la force au jugement; on l'avait réprimé par la force. Et ce n'était pas assez que le sang du coupable pour expier un tel forfait; il fallait encore détruire de fond en comble les toits et les murailles où ces projets insensés avaient été conçus, et confisquer, au profit de l'Etat, ces biens, au moyen desquels un infâme avait voulu acquérir un trône. En conséquence, il ordonnait aux questeurs de vendre ces biens et d'en verser le prix au trésor. »

Ensuite, il donna l'ordre qu'on démolît sur-le-champ la maison du coupable, dont l'emplacement devait attester le renversement d'une espérance criminelle : ce lieu fut nommé *Æquimelium*. L. Minucius reçut hors des Trois-Portes l'hommage d'un bœuf doré, sans opposition de la part du peuple, auquel il distribua le blé de Mélius à un as le boisseau.

TITE-LIVE. — *Histoire romaine*, l. 4, s. 13-16. Traduction de la collection Nisard.

Les lois Liciniennes.

Les guerres intestines excitèrent à Rome de violentes agitations. Les dettes en furent d'abord la matière. Les pauvres citoyens les avaient contractées depuis longtemps par divers malheurs qui leur étaient survenus, et en dernier lieu par la nécessité de payer un nouveau tribut imposé pour la construction des murs de la ville que les censeurs faisaient rebâtir en pierre de taille. Les créanciers traitaient avec la dernière dureté leurs débiteurs, qui leur étaient livrés en conséquence des jugements rendus contre eux, et qui, se trouvant absolument hors d'état de s'acquitter, expiaient par leurs supplices ce qu'ils ne pouvaient payer en argent. Cette misère gé-

nérale avait tellement abattu le courage des plébéiens, même de ceux qui étaient les plus considérables, qu'aucun de ces derniers ne se présentait pour avoir place parmi les tribuns militaires, avantage qu'ils avaient eu tant de peine à obtenir, et qui leur avait coûté tant de combats. En effet, dans la dernière nomination, nul plébéien n'y avait eu part, et il semblait que les patriciens s'étaient rendus maîtres de cette dignité pour toujours. Mais une légère occasion dissipa bientôt leur joie, et donna lieu, comme il arrive assez souvent, à un événement considérable.

M. Fabius Ambustus avait deux filles. Il était fort considéré non-seulement dans le corps des patriciens dont il était, mais parmi le peuple même, pour lequel il n'avait point ces manières fastueuses et méprisantes qu'affectait le reste de la noblesse. Il avait marié l'aînée de ses filles à Ser. Sulpicius qui, cette année, était l'un des tribuns militaires, et la cadette à C. Licinius Stolon, homme très-illustre, mais plébéien; et cette alliance, que Fabius n'avait point méprisée, avait encore augmenté son crédit parmi la multitude. Un jour que les deux sœurs passaient le temps à s'entretenir ensemble dans la maison de Sulpicius, le licteur de ce magistrat, qui se retirait chez lui, frappa à la porte avec une baguette qu'il avait en main, selon ce qui se pratiquait ordinairement. La jeune Fabia, pour qui cette cérémonie était nouvelle, ayant témoigné quelque frayeur, sa sœur se mit à rire, étonnée qu'elle ignorât cette coutume. Les moindres choses quelquefois font impression sur l'esprit des femmes. Ce ris piqua jusqu'au vif la jeune Fabia. Il y a apparence aussi que cette foule d'officiers qui accompagnaient le tribun militaire, et qui venaient recevoir ses ordres, lui fit paraître le mariage de sa sœur plus considérable que le sien, et que par un sentiment assez naturel, quoique vicieux, qui fait qu'on a peine à le céder à ses proches, elle conçut du dégoût pour son état; et cette comparaison humiliante la jeta dans une sombre mélancolie. Son père l'ayant vue dans le premier moment de ce trouble et de ce déconcertement, et lui ayant demandé si elle se portait bien, elle dissimula d'abord la cause de son chagrin, qui marquait peu d'affection pour sa sœur, et peu de considération pour son mari. Mais enfin, à force d'interrogations et de caresses, il tira d'elle son secret, et lui fit avouer que la

cause de sa douleur était de se voir mésalliée, et d'être entrée dans une famille où les honneurs, la considération, le crédit ne pouvaient avoir aucun accès. Ambustus, consolant sa fille, l'exhorte à avoir bon courage, et l'assure qu'avant peu elle verra dans sa maison les mêmes honneurs qu'elle voyait actuellement chez sa sœur.

Dès ce jour, quoique patricien, il se déclara ouvertement contre son propre corps, et commença à prendre des mesures avec son gendre, et avec L. Sextius, jeune plébéien d'un rare mérite, et à qui, de l'aveu même des nobles, il ne manquait qu'une naissance plus illustre pour aspirer aux premières charges de l'Etat. Le peuple avait fort à cœur l'affaire des dettes, par rapport à laquelle il ne pouvait espérer aucun soulagement, à moins que ceux de son corps ne partageassent l'autorité suprême du gouvernement. C'est donc là à quoi ils conclurent qu'il fallait travailler sérieusement, en tournant toutes leurs pensées et tous les efforts vers ce but. Ils se représentaient à eux-mêmes qu'après tout ce que les plébéiens avaient déjà emporté sur le sénat à différentes reprises par leur fermeté inébranlable à pousser et à soutenir leurs prétentions, il n'y avait rien à quoi, pour peu qu'ils fissent d'effort, ils ne pussent parvenir, et qu'il leur serait aisé de s'égaler aux patriciens en honneurs, comme ils leur étaient égaux en mérite. La première démarche qu'ils crurent devoir faire, fut de faire nommer tribuns du peuple Licinius et Sextius, afin qu'à l'aide de cette magistrature, ils pussent s'ouvrir à eux-mêmes l'entrée à toutes les autres dignités.

C. Licinius et L. Sextius signalèrent leur entrée dans le tribunat par plusieurs lois qu'ils proposèrent, toutes favorables aux désirs du peuple, et contraires aux intérêts du sénat. La première regardait les dettes, et portait qu'on retrancherait du total et du principal de la dette ce qui en aurait été payé en arrérages, et qu'on aurait trois ans pour acquitter le reste en trois paiements égaux. La seconde défendait à tout particulier, quel qu'il fût, de posséder plus de cinq cents arpents de terre, et ordonnait que ce qui se trouverait excéder cette quantité serait ôté aux riches, et distribué à ceux qui ne jouissaient d'aucun fonds de terre. La troisième statuait qu'on ne nommerait plus de tribuns militaires, mais qu'on procéderait, comme autrefois, à l'élection des consuls, dont

un serait nécessairement tiré du corps des plébéiens. Jamais un si grand intérêt n'avait divisé les deux ordres de la république. C'était attaquer en même temps le sénat par ce qui excite les désirs les plus violents des hommes, les possessions des terres, l'argent, les honneurs. Tout le corps des patriciens s'éleva contre ces propositions. Le peuple, de son côté, soutint les tribuns avec chaleur. La ville était remplie de tumulte. La discorde régnait partout : les familles mêmes étaient partagées, chacun prenant parti selon ses vues et ses intérêts.

Les sénateurs, terriblement alarmés par une espèce de conspiration si violente et si générale, à laquelle ils ne s'étaient point attendus, tinrent plusieurs assemblées tant publiques que particulières, et après beaucoup de longues délibérations, ils ne trouvèrent d'autre remède au mal dont ils étaient menacés, que d'engager les autres tribuns du peuple à former opposition contre les demandes de leurs collègues. C'était une ressource dont ils avaient déjà tiré de grands avantages, et qui leur réussit ici. Quand Licinius et Sextius eurent ordonné qu'on fît la lecture de leurs lois, et qu'ils eurent commencé à citer les tribuns pour porter leurs suffrages, les tribuns, qui avaient été gagnés par le sénat, se levèrent aussitôt, et déclarèrent qu'ils s'y opposaient formellement. Les deux tribuns renouvelèrent les mêmes tentatives dans plusieurs assemblées, toujours avec aussi peu de succès. L'opposition d'un seul tribun, qui consistait en un seul mot latin, VETO, *je l'empêche*, *je m'y oppose*, était d'une telle force, que le tribun, sans qu'il fût obligé de dire les raisons de son opposition, arrêtait également les résolutions du sénat et les propositions des autres tribuns.

On croyait les lois entièrement abrogées. Alors Sextius, adressant la parole aux patriciens : « Puisque vous donnez tant d'autorité à l'opposition, dit-il, à la bonne heure : nous y consentons, et nous nous servirons des mêmes armes que pour défendre le peuple. Convoquez donc, pères conscrits, des assemblées pour élire des tribuns militaires. Je ferai en sorte que vous ne soyez pas si charmés de cette parole : *Je m'y oppose*, que vous entendez maintenant avec tant de joie sortir de la bouche de nos collègues. » Leurs menaces ne furent pas vaines. On ne tint d'assemblées que pour nommer des édiles et des tribuns du peuple. Licinius et Sextius, que l'on continuait

toujours dans le tribunat, ne permirent point qu'on créât aucuns magistrats curules. La république demeura dans cet état cinq années entières, après lesquelles enfin les tribuns du peuple consentirent qu'on nommât des tribuns militaires, et qu'on levât des troupes pour aller au secours des Tusculans, assiégés par les habitants de Vélitres. Les ennemis furent battus, et le siége de Tuscule levé. On forma ensuite celui de Vélitres.

ROLLIN. — *Histoire romaine*, l. 7, s. 3.

CHAPITRE IV.

GUERRES DE ROME CONTRE LES PEUPLES DE L'ITALIE.

Latins, Etrusques, Gaulois (493-390).	*Latins* : Volsques (Coriolan) ; Herniques (Spurius Cassius) ; Eques (Cincinnatus). *Etrusques* : les 306 Fabius, prise de Véies (396) et de Falériés (Camille). *Gaulois* : siége de Clusium, bataille de l'Allia, incendie de Rome, blocus du Capitole, retraite (390). — Invasions subséquentes (Manlius Torquatus et Valérius Corvus) ; *tumultus gallicus*.
Samnites (343-283).	*Cause* et *caractère* de la guerre du Samnium ; sa *division* en quatre parties : 1° Agressions des Samnites dans la Campanie, soulèvement des Latins vaincus à Véseries (Manlius, Décius Mus, 340). 2° Les Romains dans le Samnium : Fourches Caudines (321), représailles de Lucérie. 3° Soulèvement général, alliance des Etrusques et autres peuples ; victoires des Romains à Sutrium, à la forêt Ciminienne, au lac Vadimon, à Longula. 4° Derniers efforts des Samnites à Sentinum et à Aquilonie, Curius Dentatus. — Résultats de cette guerre.
Grande-Grèce.	*Lucaniens* : répression de leurs brigandages (282). *Tarente* secourue par Pyrrhus : batailles d'Héraclée et d'Asculum, échecs en Sicile et à Bénévent. — Cinéas et Fabricius. *Conquête de la Grande-Grèce*. — La Sicile.

Organisation militaire des Romains : armée, camps, triomphes, colonies.

§ I. — Premières guerres de Rome contre ses voisins.

Pendant que se produisaient les querelles du Forum, le peuple avait dû sans cesse repousser les Volsques, les Herniques et les Eques. — Aux *Volsques*, Marcius surnommé depuis Coriolan, enleva l'importante place de Corioles (V. page 79). Chez les *Herniques* se distingua Spurius Cassius qui aspirait à la royauté et voulut distribuer aux citoyens pauvres le territoire conquis, ce qui engendra les troubles de la première loi agraire (V. page 87). Le héros de la guerre des *Eques* fut le dictateur Cincinnatus, heureux de revenir, après son triomphe, à l'unique champ qu'il avait conservé au delà du Tibre, après avoir tout vendu pour payer une amende infligée à son fils.

Guerre contre les Eques ; Cincinnatus.

Ayant placé son camp non loin de l'ennemi, sans avoir éprouvé d'échec notable, Minucius se tenait enfermé dans ses lignes. L'ennemi s'en aperçoit ; cette timidité, comme il arrive d'ordinaire, augmente son audace, et, la nuit, il attaque le camp ; mais ses efforts ayant obtenu peu de succès, le lendemain il l'enveloppe d'une ligne extérieure. Avant que les retranchements ennemis eussent fermé toute issue, cinq cavaliers s'élancent au travers des postes ennemis, et vont apprendre à Rome que le consul et son armée se trouvent assiégés. Rien de plus surprenant, rien de moins attendu ne pouvait arriver ; aussi, la crainte, la terreur furent telles, qu'on eût dit que c'était la ville et non l'armée que l'on assiégeait. Le consul Nautius est rappelé ; mais comme cet appui parut insuffisant, on songea à créer un dictateur pour soutenir l'Etat ébranlé. L. Quinctius Cincinnatus réunit tous les suffrages. Qu'ils sachent apprécier une telle leçon, ceux pour qui toutes les choses humaines ne sont, au prix des richesses, qu'un objet de mépris, et qui s'imaginent que les grandes dignités et la vertu ne sauraient trouver place qu'au sein de l'opulence.

L'unique espoir du peuple romain, L. Quinctius, cultivait, de l'autre côté du Tibre, et vis-à-vis l'endroit où se trouve à présent l'arsenal de nos navires, un champ de quatre arpents, qui porte encore aujourd'hui le nom de *Pré de Quinctius*. C'est là que les députés le trouvèrent, creusant un fossé, selon les uns, et appuyé sur sa bêche, ou, selon d'autres, derrière sa charrue ; mais, ce qui est certain, occupé d'un travail champêtre. Après des salutations réciproques, ils le prièrent, en faisant des vœux pour sa prospérité et pour celle de la république, de revêtir sa toge et d'écouter les instructions du sénat. Surpris, il demande plusieurs fois si quelque malheur est arrivé, et ordonne à Racilia, son épouse, d'aller aussitôt chercher sa toge dans sa chaumière. L'ayant revêtue, il s'approche après avoir essuyé la poussière et la sueur de son front; les députés le saluent dictateur, le félicitent, le pressent de se rendre à la ville, et lui exposent la terreur qui règne dans l'armée. Un bateau avait été préparé pour

Quinctius, par les ordres du sénat ; à la descente, il fut reçu par ses trois fils, venus à sa rencontre : puis arrivèrent ses autres parents, et ses amis, et enfin la plus grande partie des sénateurs. Au milieu de ce nombreux cortége, et précédé des licteurs, il se rend à sa maison. Le concours du peuple était immense ; mais il était loin d'éprouver, à la vue de Quinctius, une joie égale à celle des patriciens. Il jugeait le pouvoir trop grand, et que l'homme qui allait l'exercer s'y montrerait trop dur. Pour cette première nuit, on s'en tint à une garde exacte dans la ville.

Le lendemain, avant le jour, le dictateur se rend au Forum, et nomme maître de la cavalerie L. Tarquitius, de famille patricienne, et qui, bien qu'il eût fait ses campagnes dans l'infanterie, à cause de sa pauvreté, était considéré à l'armée comme infiniment supérieur à tout le reste de la jeunesse romaine. Il se rend ensuite, avec son maître de la cavalerie, à l'assemblée du peuple ; proclame la suppression des affaires ; ordonne que les boutiques se ferment dans toute la ville ; défend que personne s'occupe de ses affaires privées ; donne à tous ceux qui pouvaient servir à l'armée l'ordre de se trouver en armes, avec du pain pour cinq jours, et douze pieux, au Champ-de-Mars, avant le coucher du soleil. Ceux que leur âge rendait incapables du service militaire devaient, tandis que leurs voisins préparaient des armes et allaient chercher des pieux, faire cuire leur pain. Les jeunes gens courent de tous côtés pour se procurer des pieux ; chacun en prend à sa proximité, sans que personne s'y oppose, et tous se trouvent avec exactitude au rendez-vous du dictateur. Là, on se forme en un ordre également propre à la marche et au combat. On se prépare ainsi à tout événement ; le dictateur se met à la tête des légions ; le maître de la cavalerie conduit ses cavaliers. Dans les deux troupes, c'étaient, comme l'exigeait la circonstance, des exhortations continuelles à doubler le pas, à se hâter pour atteindre de nuit les ennemis ; on assiégeait le consul et l'armée romaine ; depuis trois jours, ils étaient enfermés ; on ne savait ce que chaque jour ou chaque nuit pouvait amener ; souvent les événements les plus importants dépendent d'un moment. — « Hâtez-vous, porte-enseignes, soldats, avancez, » s'écriait la troupe, pour seconder les vues de ses chefs. Au milieu de la nuit, ils

arrivent sur l'Algide, et, s'apercevant qu'ils sont près de l'ennemi, ils plantent leurs enseignes.

Alors le dictateur, autant que l'obscurité peut le permettre, fait, à cheval, le tour du camp ennemi, en examine l'étendue et la forme, ordonne aux tribuns de faire placer tous les équipages en un même lieu, et aux soldats d'aller avec leurs armes et leur pieux prendre chacun leur rang : ces ordres sont à l'instant exécutés. Puis, dans le même ordre que durant la marche, il développe son armée sur une longue ligne autour du camp ennemi. Au signal donné, tous doivent pousser un grand cri ; chacun doit ensuite creuser un fossé devant soi et planter ses pieux. On publie cet ordre, et le signal le suit de près ; le soldat exécute le commandement; le bruit de ces cris retentit tout autour des ennemis, traverse leur camp, et parvient jusqu'à celui du consul, portant aux uns la terreur, aux autres le délire de la joie. Les Romains reconnaissent le cri de leurs concitoyens, se félicitent de l'arrivée du secours, et de leurs postes et par leurs vedettes harcèlent l'ennemi. Le consul s'écrie qu'il est temps d'agir : « Ces clameurs annoncent non-seulement l'arrivée des leurs, mais encore le commencement de l'attaque; grande serait sa surprise, si, dans sa limite extérieure, le camp ennemi n'était déjà menacé. » Il ordonne donc aux siens de prendre les armes et de le suivre. C'est de nuit que ses légions commencent le combat. Leurs cris apprennent au dictateur que de ce côté aussi la lutte était engagée. Déjà les Eques se préparent à prévenir l'investissement de leurs ouvrages, lorsque l'ennemi, qu'ils assiégeaient, commença l'attaque ; craignant qu'il ne se fît jour à travers leur camp, ils se détournent des travailleurs pour faire face à leur ligne extérieure, et laissent la nuit libre aux opérations de Quinctius. Ils se battirent jusqu'au jour contre le consul. Lorsque le jour parut, ils étaient déjà enfermés par la circonvallation du dictateur, et ils soutenaient à peine le combat contre une seule armée, quand celle de Quinctius, reprenant les armes aussitôt que ses travaux sont achevés, attaque les retranchements. C'était une seconde bataille à livrer, et la première ne s'était en rien ralentie.

Alors, entre deux périls qui les menacent, les Eques cessent de combattre, recourent aux prières, supplient d'un côté le dictateur, de l'autre le consul de ne pas atta-

cher à leur destruction l'honneur de la victoire, et de leur permettre de se retirer sans armes. Le consul les renvoie au dictateur ; celui-ci ajoute l'ignominie à leur malheur. Il ordonne que Gracchus Clœlius, leur chef, et les premiers d'entre eux lui soient amenés enchaînés; qu'on lui cède la ville de Corbion : « Il n'a pas besoin du sang des Èques; il leur permet de se retirer; mais, pour leur arracher enfin l'aveu qu'il a soumis et dompté leur nation, ils passeront sous le joug. » Trois lances composent ce joug : deux son fixées en terre; au-dessus d'elles, une troisième est attachée en travers. Ce fut sous ce joug que le dictateur laissa partir les Eques.

Le camp des ennemis, dont il resta maître, se trouva rempli de butin de toute espèce (car il les avait renvoyés nus) ; il ne le partagea qu'entre ses soldats. Quant à ceux du consul et au consul lui-même : « Soldats, leur dit-il, d'un ton de reproche, vous n'aurez point de part aux dépouilles d'un ennemi dont vous avez failli vous-mêmes devenir la proie; et toi, L. Minucius, jusqu'à ce que tu montres le caractère d'un consul, c'est comme lieutenant que tu commanderas ces légions. » Minucius, aussitôt, abdique le consulat, et, docile à l'ordre du dictateur, demeure à l'armée. La supériorité dans le commandement captivait alors si facilement l'obéissance, que, plus sensible au bienfait qu'à l'humiliation, cette même armée décerna au dictateur une couronne d'or du poids d'une livre, et, à son départ, le salua comme son patron. A Rome, le préfet Q. Fabius convoque le sénat, lequel ordonne que Quinctius, à la tête de l'armée qu'il ramenait, entrera triomphant dans la ville. On mène devant son char les généraux ennemis, on porte devant lui les enseignes militaires; à sa suite marchent ses soldats chargés de butin. Des festins furent, dit-on, préparés devant toutes les portes; les convives, au milieu des chants de triomphe et des plaisanteries usitées dans ces fêtes, se mirent à la suite du char.

TITE-LIVE. — *Histoire romaine*, l. 3, s. 26-29.
Traduction de la collection Nisard.

Une guerre plus longue fut celle des *Etrusques*, dans laquelle se distinguèrent d'abord les *trois cent six Fabius*, et dont deux villes importantes, Véiés et Faléries, tombèrent au pouvoir des Romains : la première, après un siége de dix ans, grâce à la mine que Camille pratiqua sous les remparts (396); la seconde, à la suite de la trahison d'un maître d'école. — Nous insistons sur le

dévouement des Fabius, contemporain de celui de Léonidas aux Thermopyles, et sur le siége de Véies.

Dévouement des Fabius.

Les Véiens étaient un ennemi plus importun que dangereux; leurs continuelles insultes, plus fatigantes qu'alarmantes, exigeaient une surveillance de tous les instants, ce qui occupait des forces qu'on eût tournées ailleurs. Dans cette conjoncture, les Fabius se présentent au sénat. Le consul porte la parole au nom de sa famille : « Vous le savez, Pères conscrits, la guerre des Véiens demande moins des forces considérables que des forces toujours actives. Donnez vos soins aux autres ennemis, et abandonnez les Véiens aux Fabius. Nous vous répondons de ne point laisser compromettre la majesté du nom romain. Cette guerre sera pour nous une affaire de famille, nous nous chargeons de tous les frais; que la république porte ailleurs et ses hommes et ses trésors. » Cette offre fut reçue avec les plus vifs applaudissements. Le consul, au sortir de l'assemblée, s'en retourna chez lui, accompagné de la troupe des Fabius, restés dans le vestibule pour attendre le décret du sénat. Après avoir reçu l'ordre de se retrouver le lendemain en armes à la porte du consul, ils regagnent tous leurs maisons.

Cette nouvelle devient l'entretien de toute la ville; on élève jusqu'aux cieux les Fabius : « Quel prodige, disait-on, qu'une seule famille ait pris sur elle la charge d'une grande cité, qu'une guerre nationale soit devenue une querelle privée, que des particuliers osent combattre tout un peuple! Eh! s'il existait encore dans Rome deux familles pareilles, dont l'une réclamât pour elle les Volsques et l'autre les Eques, le peuple romain, sans cesser de jouir d'une paix profonde, pourrait voir bientôt tous ses voisins subjugués. » Le lendemain, les Fabius prennent leurs armes; ils se rendent au lieu prescrit. Le consul, revêtu du *paludamentum* (1), sort, et trouve dans le vesti-

(1) « Manteau militaire que les généraux et les officiers supérieurs portaient par-dessus leurs armures, comme faisait le simple soldat du *sagum*. Mais le *paludamentum* était plus grand, d'un tissu plus fin, d'une couleur plus riche, soit d'un beau blanc, soit écarlate ou pourpre... » Antony Rich, *Dictionnaire des antiquités romaines et grecques*, traduit de l'anglais sous la direction de M. Chéruel, Didot.

bule toute sa famille rangée en bataille. Il prend sa place au milieu de cette troupe, et fait lever les enseignes. Jamais on ne vit défiler dans Rome une armée, ni plus petite par le nombre, ni plus grande et par sa gloire personnelle et par l'admiration publique. Trois cent six guerriers, tous patriciens, tous du même nom, dont pas un n'eût été jugé indigne de présider le sénat dans ses plus brillantes époques, marchaient contre une nation entière qu'ils se promettaient de réduire avec les forces d'une seule famille. A leur suite marchait une troupe de leurs parents et de leurs amis, enflammés du même enthousiasme, ne mettant de bornes ni à leurs travaux ni à leurs espérances, ne roulant dans leur esprit que des pensées grandes comme leur courage. Puis venait la multitude, qui s'intéressait à leur sort, qui les admirait dans une sorte de stupeur. De tous côtés on leur souhaite de la gloire, du bonheur, une fin digne de couronner une aussi belle entreprise; on leur promet à leur retour des consulats, des triomphes, toutes les récompenses, tous les honneurs qu'ils pourront demander. En passant devant le Capitole, à chaque temple qu'ils rencontrent, ils adressent des vœux au ciel; toutes les divinités que leurs regards présentent à leur imagination, ils les implorent toutes, ils les conjurent de veiller sur ces magnanimes soldats, de les rendre bientôt à leur patrie, aux auteurs de leurs jours.

Ces vœux ne devaient point être exaucés; les Fabius prirent une route sinistre, celle où aboutit le Janus à la droite de la porte Carmentale, et gagnèrent les bords du fleuve Crémère, poste avantageux, qu'ils fortifièrent avec un soin extrême. Dans l'intervalle, Lucius Æmilius et Caïus Servilius furent nommés consuls. Tant que la guerre se borna à des incursions, les Fabius se trouvèrent suffisamment en forces, non-seulement pour se maintenir dans leur poste, mais encore pour couvrir toute la frontière romaine, du côté de l'Etrurie, et pour désoler même le territoire ennemi. Bientôt les courses et le pillage furent suspendus; les Véiens, ayant tiré des troupes de l'Etrurie, mirent le siége devant le fort de Crémère; et alors il fallut que le consul Æmilius marchât à la tête des légions romaines pour le faire lever. Il combattit les Etrusques en bataille rangée, si toutefois on peut donner ce nom à un engagement où l'ennemi eut à peine le loisir

de faire ses dispositions. Pendant qu'ils sont occupés à se ranger en bataille derrière les enseignes et à placer un corps de réserve, la cavalerie romaine fit sur leurs flancs une attaque si brusque, qu'ils n'eurent ni le temps de commencer le combat, ni assez de place pour développer leur ligne, trop heureux dans cette déroute de pouvoir regagner leur camp, situé à *Saxa-Rubra* (1), d'où ils envoyèrent demander la paix en suppliants. A peine l'eurent-ils obtenue, que par cet esprit d'inconstance, si naturel à ce peuple, ils recommencèrent la guerre, sans attendre même qu'on eût retiré ce poste de Crémère, si incommode pour eux.

Alors les Fabius se retrouvèrent de nouveau seuls aux prises avec les Véiens. Rome ne crut pas devoir déployer un plus grand appareil de forces ; et ce n'étaient pas seulement des courses sur le territoire ennemi, des escarmouches entre les différents partis qui se rencontraient : on en vint plus d'une fois à des combats réguliers, à des batailles rangées ; et un Etat très-puissant pour ces temps-là eut souvent la mortification d'être vaincu par une famille romaine. D'abord les Véiens ne virent que ce qu'il y avait d'humiliant dans un pareil affront. Bientôt ils résolurent d'en tirer parti, pour faire tomber dans le piége un ennemi aussi entreprenant. Ils s'applaudissaient même de voir la témérité des Fabius s'accroître par des succès multipliés. Plus d'une fois ils exposèrent à dessein des troupeaux sur leur chemin comme s'ils s'y fussent trouvés par hasard ; les gens du pays s'enfuyaient et laisaient les campagnes désertes ; les détachements envoyés pour s'opposer au pillage avaient ordre de se replier avec une frayeur, quelquefois réelle, mais plus souvent affectée. Enfin les Fabius en étaient venus à un tel excès de mépris pour l'ennemi, qu'ils se croyaient invincibles ; ils se persuadaient qu'en aucun lieu, en aucun temps, il n'était possible de leur résister.

Cette présomption se fortifiant de plus en plus, un jour que du haut de leur forteresse ils aperçoivent des troupeaux dans l'éloignement, à l'extrémité d'une vaste plaine, ils ne balancent point à fondre dessus, quoiqu'ils

(1) Les *Roches-Rouges*, plaine voisine du confluent de la Crémère (aujourd'hui la Vacca) et du Tibre, près du pont Milvius, qu'a immortalisé la victoire de Constantin sur Maxence, 312 ap. J.-C.; voir ch. 14.

eussent bien reconnu quelques ennemis épars de loin en loin. Sans prendre plus de précautions, ils arrivent à bride abattue. Lorsqu'ils eurent dépassé l'embuscade dressée autour du chemin, et qu'ils se furent dispersés pour enlever les troupeaux qui couraient çà et là, comme il arrive à des animaux effrayés, tout à coup les ennemis se montrent en face et de tous côtés. D'abord le bruit seul que les Fabius entendent tout autour deux les épouvante, et puis les traits pleuvent de toutes parts. Les Etrusques se rapprochant, bientôt ils se voient totalement investis, sans apercevoir la moindre issue; et plus l'ennemi avançait sur eux, plus ils étaient forcés eux-mêmes de rétrécir leur cercle : ce qui rendait leur petit nombre plus sensible, en même temps que la supériorité de celui de l'ennemi se laissait mieux apercevoir par le redoublement des rangs dans un espace étroit. Alors, renonçant à faire face de tous côtés comme ils le voulaient d'abord, ils forment un coin aigu, se portent tous sur un seul point, et forcent le passage après des efforts inouïs. Cette éruption les conduisit à une colline en pente douce. Là ils tiennent ferme; et lorsque ensuite l'avantage de la position leur eut permis de respirer et de se remettre du premier effroi qui les avait saisis, ils se mettent à rechasser l'ennemi qui voulait monter après eux, et à la faveur du terrain; malgré leur petit nombre, ils auraient fini par avoir l'avantage, si un autre corps, tournant les hauteurs, n'eût gagné le sommet du coteau. Pour lors, l'ennemi reprit toute sa supériorité : tous les Fabius, depuis le premier jusqu'au dernier, furent taillés en pièces, et le fort de Crémère fut emporté.

On convient assez généralement qu'il en périt trois cent six : que le seul qui survécut était un enfant de dix à douze ans qu'on avait laissé à Rome, qui est la tige de tous les Fabius d'à présent, et qui par la suite devint le plus grand appui de Rome dans les crises fâcheuses où la mirent plus d'une fois et ses dissensions domestiques et les guerres étrangères,

TITE-LIVE. — *Histoire*, l. 2, ch. 48-50. Traduction de Dureau de La Malle.

Siége et prise de Véies.

Véies était le boulevard de l'Etrurie, une ville qui ne

le cédait à Rome ni pour la quantité des munitions de guerre, ni pour le nombre des combattants. Enflée de ses richesses, de son luxe, de sa magnificence et de ses délices, les Romains avaient trouvé en elle une rivale de gloire et de puissance; et plus d'une fois, dans les combats, ils avaient éprouvé sa valeur. Mais aujourd'hui, elle était affaiblie par la perte de plusieurs batailles, et elle avait renoncé à son ambition. Les Véiens, contents de s'être entourés de fortes murailles, et d'avoir rempli la ville d'armes, de traits, de vivres, et de toutes les autres provisions nécessaires, soutenaient tranquillement le siége. Il durait depuis longtemps, non moins pénible et non moins fâcheux pour les assiégeants que pour les assiégés. En effet, les Romains, accoutumés à ne faire que des campagnes d'été, et fort courtes, et à hiverner dans leurs foyers, s'étaient vus forcés alors, pour la première fois, par les tribuns, de construire des forts, de retrancher leur camp, de passer les étés et les hivers dans le pays ennemi.

La guerre était dans tout son feu, quand le lac d'Albe présenta un phénomène des plus étranges qu'on pût voir, et qui effraya tout le monde, parce qu'il n'y avait à lui assigner aucune des causes ordinaires, aucune raison physique. On était près de l'automne, et l'été, qui finissait, n'avait eu ni des pluies abondantes ni des vents violents du midi : les lacs, les ruisseaux et les sources, qu'on trouve à chaque pas en Italie, ou étaient entièrement taris, ou n'avaient que très-peu d'eau ; les rivières, toujours basses en été, étaient restées presque à sec ; mais le lac d'Albe, qui a sa source en lui-même, et qui n'a point d'écoulement, fermé qu'il est par des montagnes fertiles, grossit tout à coup, et il s'enfla visiblement, sans cause aucune, sinon la volonté des dieux : il gagna les flancs des montagnes; et, sans avoir éprouvé ni agitation ni bouillonnement, il s'éleva au niveau de leurs sommets. Les pâtres et les bouviers, premiers témoins du phénomène, n'y virent qu'un spectacle étonnant; mais lorsque l'espèce de digue qui contenait le lac, et qui l'empêchait d'inonder les campagnes, eut été rompue par la quantité et le poids des eaux, et qu'un torrent impétueux roula vers la mer, à travers les guérets, alors un sentiment d'effroi saisit et les Romains et tous les peuples d'Italie, et l'on aperçut, dans ce prodige, le signe de quelque

événement extraordinaire. On ne parlait d'autre chose dans le camp de devant Véies, et le bruit en passa ainsi jusqu'aux assiégés eux-mêmes.

C'est l'ordinaire, durant un long siége, qu'il s'établit, entre les deux peuples ennemis, des communications fréquentes et des conférences. Un Romain s'était lié familièrement avec un des Véiens, homme fort versé dans la connaissance des antiquités, et estimé habile entre tous dans l'art de la divination. Le Romain lui parla du débordement du lac; et, voyant que cette nouvelle lui causait une joie extrême, et qu'il plaisantait à propos du siége, il lui dit que ce n'était pas le seul prodige dont les Romains eussent été en ce temps-là les témoins; qu'il y en avait eu de bien plus merveilleux encore, et qu'il les lui voulait raconter, pour savoir s'il n'y avait pas pour lui-même, dans le commun malheur, quelque moyen de pourvoir à sa sûreté personnelle. Le Véien consentit volontiers, et il prêtait une oreille attentive aux propos du Romain, dans l'espérance d'apprendre des secrets importants. Tout en causant, le Romain marchait, et le Véien suivait toujours. Mais, une fois arrivés à suffisante distance de la ville, le Romain profitant de la supériorité de sa force, saisit son homme, l'enlève, et, secondé par quelques soldats accourus du camp, le remet aux mains des généraux. Le Véien, réduit en cette nécessité, et persuadé d'ailleurs que nul ne saurait éviter sa destinée, révéla les oracles secrets qui intéressaient sa patrie : il dit qu'elle ne pouvait être prise qu'au cas où les ennemis, changeant la direction des eaux débordées du lac d'Albe, les feraient rentrer dans leur lit, ou du moins les empêcheraient de se jeter dans la mer.

Informé de la prédiction, le sénat, à court de moyens, prit le parti d'envoyer consulter l'oracle de Delphes. Les députés furent Cossus Licinius, Valérius Potitus et Fabius Ambustus, trois hommes considérables, et des plus puissants de Rome. Leur navigation fut heureuse; et, outre la réponse du dieu sur l'objet de leur mission, ils rapportèrent d'autres oracles, qui les avertissaient qu'on avait négligé, dans la célébration des féries latines, certaines cérémonie consacrées par l'usage. Quant aux eaux du lac, il fallait, dirent-ils, faire tous les efforts pour les ramener de la mer dans leur ancien lit, ou, si cela était impossible, creuser des canaux et faire des tranchées, où

elles se détourneraient, pour aller se perdre à travers les campagnes. Les prêtres, sur cette réponse de l'oracle, réparèrent ce qu'on avait omis dans les sacrifices, tandis que le peuple se mettait à l'œuvre, et qu'il détournait les eaux du lac.

La dixième année de la guerre, le sénat, ayant abrogé les autres magistratures, nomma dictateur Camille, qui choisit pour général de la cavalerie Cornélius Scipion. A peine entré en charge, Camille s'engagea par un vœu solennel, s'il terminait heureusement la guerre, à faire célébrer les grands jeux, et à dédier un temple à la déesse que les Romains appellent mère Matura.

Après ce vœu, il entra sur les terres des Falisques, et il les défit dans une grande bataille, eux et les Capénates, leurs alliés. Il marcha de là au siége de Véies. Il reconnut bien vite la difficulté et les périls d'un assaut; mais comme le terrain des environs pouvait être creusé si profondément qu'on déroberait à l'ennemi la connaissance de ce travail, il fit ouvrir des mines. L'ouvrage réussit; et, tandis que Camille assaillait extérieurement la ville, afin d'attirer les Véiens sur les murailles, un autre corps de troupes entrait par les mines, et pénétrait, sans être découvert, jusque sous la citadelle, à l'endroit même où était le temple de Junon, le plus grand de tous ceux de la ville, et le plus honoré. On dit que, dans ce moment, le général des Etrusques faisait un sacrifice, et que le devin, après avoir considéré les entrailles de la victime, s'était écrié : « La divinité promet la victoire à qui achèvera ce sacrifice ! » Les Romains qui étaient dans la mine avaient entendu ces paroles : ils ouvrent la terre, et ils sortent en jetant de grands cris, et en faisant retentir leurs armes. Les Véiens, épouvantés, prennent la fuite; les Romains enlèvent les entrailles de la victime, et ils les vont porter à Camille. Mais peut-être ne verra-t-on, dans ce récit, qu'un conte fait à plaisir. Quoi qu'il en soit Véies fut prise de force.

PLUTARQUE. — *Camille*, 3-6. Traduction d'A. Pierron.

LITTÉRATURE ET ARTS. — PEINTURE : *Camille livre le maître d'école des Falisques à ses écoliers*, par Poussin.

§ II. Guerre contre les Gaulois.

Le vainqueur de Véies ne tarda pas à être contraint de s'exiler pour l'om-

brage que son orgueil inspira aux Romains. Mais, en s'éloignant, il pria les dieux de faire que sa patrie eût bientôt besoin de le rappeler. Ce vœu impie fut exaucé bientôt après, lorsque les Gaulois, vainqueurs sur les bords de l'Allia après avoir levé le siége de Clusium, se présentèrent devant Rome (390). — Nous avons déjà mentionné, page 5, l'invasion de ces peuples en Italie; nous les faisons mieux connaître un peu plus loin, à l'occasion de la conquête de leur pays par Jules César.

Les Gaulois à Rome.

L'événement d'Allia avait frappé les Romains de la plus accablante consternation : un abattement stupide régna d'abord dans la ville ; le sénat ne s'assemblait point; aucun citoyen ne s'armait ; aucun chef ne commandait; on ne songeait même pas à fermer les portes. Bientôt, et d'un soudain élan, on passa de cet extrême accablement à des résolutions d'une énergie extrême ; on décréta que le sénat se retirerait dans la citadelle avec mille des hommes en état de combattre, et que le reste de la population irait demander un refuge aux peuples voisins. On travailla donc avec activité à approvisionner la citadelle d'armes et de vivres : on y transporta l'or et l'argent des temples: chaque famille y mit en dépôt ce qu'elle possédait de plus précieux, et les chemins commencèrent à se couvrir de femmes, d'enfants, de vieillards fugitifs. Cependant la ville ne demeura pas entièrement déserte. Plusieurs citoyens que retenaient l'âge et les infirmités, ou le manque absolu de ressources, ou le désespoir et la honte d'aller traîner à l'étranger le spectacle de leur misère, résolurent d'attendre une prompte mort au foyer domestique, au sein de leurs familles, qui refusaient de les abandonner. Ceux d'entre eux qui avaient rempli des charges publiques se parèrent des insignes de leur rang, et, comme dans les occasions solennelles, se placèrent sur leurs siéges ornés d'ivoire, un bâton d'ivoire à la main. Telle était la situation intérieure de Rome, lorsque les éclaireurs gaulois s'avancèrent jusque sous les murs de la ville, le soir du jour qui suivit la bataille. A la vue de cette cavalerie, les Romains crurent l'heure fatale arrivée, et se renfermèrent précipitamment dans leurs maisons. Le jour continuant à baisser, ils pensèrent que l'ennemi ne différait que pour profiter de la lumière douteuse du crépuscule, et l'attente redoublait la frayeur ; mais la frayeur fut à son comble, quand on vit la nuit

s'avancer. « Ils ont attendu les ténèbres, se disait-on, afin d'ajouter à la destruction toutes les horreurs d'un sac nocturne. » La nuit s'écoula dans ces angoisses. Au lever de l'aurore on entendit le bruit des bataillons qui entraient par la porte Colline.

Le même soupçon qui avait fait hésiter les Gaulois aux portes de Rome, les accompagna à travers les rues et les carrefours déserts. Ils avancèrent avec précaution jusqu'à la grande place appelée *Forum magnum*, et située au pied du mont Capitolin. Là, ils purent apercevoir la citadelle qui couronnait ce petit mont, et les hommes armés dont ses créneaux étaient garnis ; c'étaient les premiers qui se fussent montrés à eux depuis la journée d'Allia. Tandis que le gros de l'armée faisait halte sur ce vaste forum, quelques détachements se répandirent par les rues adjacentes pour piller ; mais trouvant toutes les maisons du peuple fermées, ils n'osèrent les forcer ; et, bientôt effrayés du silence et de la solitude qui les environnaient, craignant d'être surpris et enveloppés à l'improviste, ils se concentrèrent de nouveau dans la place, sans oser s'en écarter davantage.

Cependant, quelques soldats remarquèrent des maisons plus apparentes que les autres, dont les portes n'étaient point fermées ; et ils se hasardèrent à y pénétrer. Ils trouvèrent dans le vestibule intérieur des vieillards assis, qui ne se levaient point à leur approche, qui ne changeaient point de visage, mais qui demeuraient appuyés sur leurs bâtons, l'œil calme, et immobiles. Un tel spectacle surprit les Gaulois ; incertains s'ils voyaient des hommes, ou des statues, ou des êtres surnaturels, ils s'arrêtèrent quelque temps à les regarder. L'un d'eux enfin, plus hardi et plus curieux, s'approchant d'un de ces vieillards qui portait, suivant les usages romains, une barbe longue et épaisse, la lui caressa doucement avec la main ; le vieillard, levant son bâton d'ivoire, en frappa si rudement le soldat à la tête qu'il lui fit une blessure dangereuse ; celui-ci irrité le tua ; ce fut le signal d'un massacre général. Tout ce qui tomba vivant au pouvoir des Gaulois périt par le fer ; les maisons furent pillées et incendiées.

La citadelle de Rome, appelée aussi *Capitolium*, le Capitole, parce qu'on avait, dit-on, trouvé une tête d'homme en creusant ses fondations, était un édifice de forme car-

rée, de deux cents pieds environ sur chaque face, dominant la ville. Déjà suffisamment forte par sa position au-dessus d'un rocher inaccessible de trois côtés, de hautes et épaisses murailles la défendaient en outre du côté où le rocher était abordable. Le Capitole communiquait alors au grand Forum par une montée faite de main d'homme, et encore très-escarpée, que remplaça plus tard un escalier de cent marches.

Dans une position si favorable, une garnison tant soit peu nombreuse ne devait céder qu'à la famine ; aussi les assiégés reçurent-ils avec mépris la sommation de se rendre. Le brenn alors tenta d'emporter la place de vive force. Un matin, à la pointe du jour, il range ses troupes sur le Forum et commence à gravir avec elles la montée qui conduisait au Capitole. Jusqu'à la moitié du chemin, les Gaulois s'avancèrent sans trouver d'obstacles, poussant de grands cris et joignant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, par cette manœuvre que les anciens désignaient sous le nom de *tortue*. Les assiégés, se fiant à la rapidité de la pente, les laissaient approcher pour les fatiguer ; bientôt ils les chargèrent avec furie, les culbutèrent et en firent un tel carnage que le brenn n'osa pas livrer un second assaut, et se contenta d'établir autour de la montagne une ligne de blocus.

Tandis que les deux partis, dans l'inaction, s'observaient mutuellement, les Gaulois virent un jour descendre à pas lents du Capitole un jeune Romain vêtu à la manière des prêtres de sa nation, et portant dans ses mains des objets consacrés. Il pénètre dans leur camp ; et, sans paraître ému ni de leurs cris ni de leurs gestes, il le traverse tout entier, ainsi que les ruines amoncelées de la ville, jusqu'au mont Quirinal. Là il s'arrête, accomplit quelques cérémonies religieuses particulières à la famille Fabia, dont il était membre, et retourne par le même chemin au Capitole avec la même gravité, la même impassibilité, le même silence. Chaque fois les Gaulois le laissèrent passer sans lui faire le moindre mal, soit qu'ils respectassent son courage, soit que la singularité du costume, de la démarche et de l'action les eût frappés d'une de ces frayeurs superstitieuses auxquelles nous les verrons plus d'une fois s'abandonner.

Le siége commençait à peine, et déjà la disette tourmentait les assiégeants. Dans leur avidité imprévoyante,

ils avaient dissipé en peu de jours les subsistances que les flammes avaient épargnées, et se voyaient réduits à vivre du pillage des campagnes, ressource faible et précaire pour une multitude indisciplinée, et dont le nombre s'augmentait de moment en moment ; car les recrues de la Gaule cisalpine arrivaient successivement, et bientôt l'armée du brenn ne compta pas moins de soixante et dix mille hommes. Des divisions de cavaliers et de fantassins allaient donc battre la plaine de tous côtés et à de grandes distances de Rome; ils s'avancèrent jusqu'aux portes d'Ardée, antique ville des Rutules, peu éloignée de la mer Inférieure.

Dans Ardée vivait un patricien romain, Marcus Furius Camillus, qui, après avoir rendu à la république d'éminents services à la tête des armées, s'était attiré la haine de ses concitoyens par la dureté de son commandement, son arrogance, son faste aristocratique et l'impopularité obstinée de sa conduite. Appelé en jugement devant le peuple comme prévenu de concussion, Marcus Furius, pour échapper à une condamnation déshonorante, s'était exilé volontairement, et depuis une année il demeurait parmi les Ardéates. Tout aigri qu'il était contre ceux à l'injustice desquels il attribuait sa disgrâce, les malheurs et l'humiliation de Rome l'affligèrent vivement, et quand il vit ces Gaulois, destructeurs de sa patrie, porter impunément le ravage jusque sous les murs qu'il habitait, il sentit se soulever en lui le cœur du patriote et du soldat. Jour et nuit il haranguait les Ardéates, les pressant de s'armer et combattant par ses raisonnements la répugnance de leurs magistrats à s'embarquer dans une guerre dont Rome devait recueillir presque tout le fruit. « Mes vieux amis et mes nouveaux compatriotes, leur disait-il, laissez-moi vous payer, en vous servant, l'hospitalité que je tiens de vous. C'est dans la guerre que je vaux quelque chose, et dans la guerre seulement que je puis reconnaître vos bienfaits. Ne croyez pas, Ardéates, que les calamités présentes soient passagères et se bornent à la république de Rome; vous vous abuseriez. C'est un incendie qui ne s'éteindra pas qu'il n'ait tout dévoré... Les Gaulois, vos ennemis, ont reçu de la nature moins de force que de fougue. Déjà rebutés d'un siége qui commence, vous les voyez se disperser dans les campagnes,

se gorgeant de viandes et de vin, et dormant couchés, comme des bêtes fautes, là où la nuit les surprend, le long des rivières, sans retranchement, sans corps de garde ni sentinelles. Donnez-moi quelques-uns de vos jeunes gens à conduire; ce n'est pas un combat que je leur propose, c'est une boucherie. Si je ne vous livre les Gaulois à égorger comme des moutons, que j'éprouve à Ardée le même traitement qu'à Rome! »

Les talents militaires de Marcus Furius inspiraient une confiance sans bornes; d'ailleurs la circonstance pressait, car l'ennemi, enhardi par l'impunité, devenait chaque jour plus entreprenant. On donna donc une troupe de soldats d'élite à l'exilé romain, qui, sans faire aucune démonstration hostile, renfermé dans les murailles d'Ardée, épia patiemment l'heure favorable.

Elle ne se fit pas longtemps désirer. Les Gaulois, dans une de leurs courses, vinrent faire halte à quelques milles de là. Ils emportaient avec eux du butin qu'ils se partagèrent, et du vin dont ils burent avec excès; chefs et soldats ne songèrent à autre chose qu'à s'enivrer, et la nuit les ayant surpris incapables de continuer leur route et même de dresser leurs tentes, ils s'étendirent sur la terre pêle-mêle au milieu de leurs armes. Le sommeil et un silence profond régnèrent bientôt sur toute la bande. Ce fut alors que Furius Camillus, averti par ses espions, sortit d'Ardée et tomba sur les campements des Gaulois, au milieu de la nuit. Il avait ordonné à ses trompettes de sonner, et à ses soldats de pousser de grands cris dès qu'ils seraient arrivés; mais ce tumulte fit à peine revenir les Gaulois de leur sommeil; quelques-uns se battirent : la plupart furent tués encore endormis. Ceux qui, profitant de l'obscurité, parvinrent à s'échapper, la cavalerie ardéate les atteignit au point du jour; enfin un détachement nombreux qui avait gagné le territoire d'Antium, à dix milles d'Ardée, fut exterminé par les paysans.

Ce succès encouragea les peuples du Latium; ils s'armèrent à l'instar des Ardéates. De l'enceinte des villes où jusqu'alors ils s'étaient tenus renfermés sans coup férir, ils se mirent à fondre de tous côtés sur les bandes qui couraient la campagne, et la rive gauche du Tibre ne fut plus sûre pour les fourrageurs gaulois. Sur la rive droite la défense, mieux organisée encore, agit avec plus d'efficacité. L'Etrurie avait songé d'abord à profiter des

désastres des Romains et leur avait déclaré la guerre; mais voyant son territoire foulé et épuisé, sans plus de ménagements que les terres des Latins, elle inclina à des sentiments plus généreux. Ses villes méridionales combinèrent leurs armes avec celles des fugitifs romains réunis à Véies, quelques-unes guidées, comme Cœré, par une antique affection pour Rome, les autres par l'ennui de l'occupation gauloise. Véies, cité forte et bien défendue, devint le centre des opérations de ce côté du Tibre.

Le nom de Marcus Furius, mêlé au premier succès des peuples latins contre les Gaulois, réveilla dans le cœur des enfants de Rome le souvenir de ce grand général. Ses torts furent oubliés. D'une résolution unanime, ils lui proposèrent de venir à Véies se mettre à la tête de ses vieux compagnons d'armes, ou de permettre qu'ils allassent combattre sous ses drapeaux à Ardée. Mais Camillus s'y refusa. « Banni par vos lois, leur répondit-il, je ne puis reparaître au milieu de vous. D'ailleurs, le suffrage du sénat doit seul m'élever au commandement; que le sénat ordonne et j'obéis. » En vain les réfugiés de Véies mirent tout en œuvre pour fléchir sa résolution. « Tu n'es plus exilé, lui disaient-ils, et nous ne sommes plus citoyens de Rome. La patrie ! en est-il encore une pour nous quand l'ennemi occupe en maître ses cendres et ses ruines? Et comment espérer de pénétrer au Capitole pour y consulter le sénat? Comment espérer d'en revenir sain et sauf, lorsque les Barbares investissent la place? » Marcus Furius fut inébranlable.

Les scrupules de l'exilé d'Ardée prenaient sans doute leur source dans un respect exalté pour les devoirs du citoyen, dans l'idée honorable, quoique étroite, d'une obéissance absolue et passive à la lettre de la loi. Mais peut-être s'y mêlait-il à son insu quelque ressouvenir d'une injure récente, ou du moins quelque levain de cet orgueil aristocratique qui avait causé sa disgrâce. Véies renfermait, il est vrai, la majorité des citoyens romains armés et en état de délibérer; Véies représentait Rome, mais Rome plébéienne. Pour un patricien aussi inflexible que Marcus Furius, la véritable Rome pouvait-elle se trouver ailleurs qu'au Capitole, avec le sénat, avec le corps des chevaliers, avec toute la jeunesse patricienne? Au reste, à quelque motif qu'on veuille attribuer sa réponse, il est évident qu'elle équivalait à un refus. Pour que les

assiégés pussent être consultés et que leur détermination fût connue, il fallait non-seulement pénétrer dans la ville occupée par les Gaulois, mais escalader le rocher jusqu'à la citadelle sans être aperçu de l'ennemi, sans exciter l'alarme parmi la garnison ; il fallait être non moins heureux au retour. D'ailleurs, nul des Romains n'ignorait que les approvisionnements du Capitole devaient être à peu près épuisés, puisqu'on touchait au septième mois du blocus. Le moindre retard pouvait donc anéantir tout espoir de salut.

Les difficultés presque insurmontables qui interdisaient l'accès de la citadelle n'effrayèrent point Pontius Cominius, jeune plébéien plein d'intrépidité, de patriotisme et d'amour de la gloire. Il part de Véies, il arrive à la chute du jour à la vue de Rome; trouvant le pont gardé par les sentinelles ennemies, il passe sans bruit le Tibre à la nage, aidé par des écorces de liége, dont il avait eu soin de se munir, et se dirige du côté où les feux lui paraissent moins nombreux, les patrouilles moins fréquentes, le silence plus profond. Parvenu au pied de la côte la plus raide et la moins accessible du mont Capitolin, il se met à l'escalader, et, après des peines inouïes, pénètre jusqu'aux premières sentinelles romaines, se fait connaître et conduire aux magistrats. Les nouvelles apportées par cet intrépide jeune homme ranimèrent les assiégés, dont la confiance commençait à s'abattre; car leurs magasins étaient presque vides, et rien n'avait percé jusqu'à eux, ni touchant l'avantage remporté par Camillus près d'Ardée, ni touchant les ligues organisées sur les deux rives du Tibre, tant le blocus était sévèrement maintenu. La sentence qui condamnait Marcus Furius fut levée sans opposition, et le premier magistrat ayant consulté les auspices en silence, à la lueur des flambeaux, dans la seconde moitié de la nuit, suivant le cérémonial consacré, proclama dictateur l'exilé d'Ardée. La dictature conférait à celui qui en était revêtu une autorité absolue en temps de paix comme en temps de guerre, et le droit de disposer de la vie et de la propriété des citoyens, sans la participation du sénat ni du peuple : c'était un pouvoir véritablement despotique, mais limité par la courte durée de son exercice. Pontius descendit le rocher, repassa le Tibre, et, aussi heureux cette fois que l'autre, arriva à Véies sans encombre.

Mais le lendemain, au lever du jour, une patrouille gauloise remarqua le long du rocher les traces de son passage, des herbes et des arbrisseaux arrachés, d'autres qui paraissaient avoir été foulés récemment, la terre éboulée en plusieurs endroits, et çà et là l'empreinte de pas humains. Le brenn se rendit sur les lieux, et, après avoir tout considéré, recommanda le secret à ses soldats. Le soir, il convoqua dans sa tente ceux de ses guerriers en qui il mettait le plus de confiance, et leur ayant exposé ce qu'il avait vu et ce qu'on pouvait tenter sans crainte : « Nous croyions ce rocher inaccessible, ajouta-t-il, eh bien ! les assiégés eux-mêmes nous révèlent les moyens de l'escalader. La route est tracée : il y aurait, à hésiter, de la lâcheté et de la honte. Là où peut monter un homme, plusieurs y monteront à la file, et en s'entr'aidant. Ceux qui se distingueront peuvent compter sur des récompenses dignes d'une telle entreprise. » Tous promettent gaiement d'obéir. Ils partent, en effet, et, à la faveur d'une nuit épaisse, ils se mettent à gravir à la file, s'accrochant aux branches des arbrisseaux, aux pointes et aux fentes des rochers, se soutenant les uns les autres, et se prêtant mutuellement les mains ou les épaules. Avec les plus grandes peines, ils parviennent peu à peu jusqu'au pied de la muraille, qui, de ce côté-là, était peu élevée, parce qu'un endroit si escarpé semblait tout à fait hors d'insulte. La même raison portait les soldats qui en avaient la garde à se relâcher de la vigilance ordinaire, de sorte que les Gaulois trouvèrent les sentinelles endormies d'un profond sommeil.

Le mur qu'ils commençaient à escalader faisait partie de l'enceinte d'une chapelle de Junon, autour de laquelle rôdaient quelques-uns de ces chiens préposés à la défense des temples. Il s'y trouvait aussi des oies consacrées à la déesse, et que, pour cette raison, les assiégés avaient épargnées au fort de la disette qui les tourmentait. Souffrants et abattus par une longue diète, les chiens faisaient mauvaise garde, et les Gaulois leur ayant lancé par-dessus le rempart quelques morceaux de pain, ils se jetèrent dessus avec avidité et les dévorèrent, sans aboyer ni donner le moindre signe d'alarme ; mais, à l'odeur de la nourriture, les oies qui en manquaient depuis plusieurs jours, se mirent à battre des ailes et à pousser de tels cris que toute la garnison se réveilla en sursaut. On

s'arme à la hâte ; on court vers le lieu d'où partent ces cris ; il était temps, car déjà deux des assiégeants avaient atteint le haut du rempart. Marcus Manlius, homme robuste et intrépide, fait face lui seul aux Gaulois : d'un revers d'épée, il abat la main de l'un d'eux qui allait lui fendre la tête d'un coup de hache ; en même temps il frappe si rudement l'autre au visage, avec son bouclier, qu'il le fait rouler du haut en bas du rocher. Toute la garnison arrive pendant ce temps-là et se porte le long du rempart. Les assiégeants, repoussés à coups d'épées et accablés de traits et de pierres, se culbutent les uns sur les autres ; ils ne peuvent fuir, et la plupart, en voulant éviter le fer ennemi, se perdent dans les précipices. Un petit nombre seulement regagna le camp.

Cet échec acheva de décourager les Gaulois. Un fléau non moins cruel que la famine décimait ces corps, affaiblis tout à la fois par les excès et par les privations. Un automne chaud et pluvieux avait développé parmi eux des germes de fièvres contagieuses, dont l'état des localités aggravait encore le caractère. Ils avaient brûlé ou démoli les maisons et les édifices publics indistinctement dans tous les quartiers de la ville, sans songer à se conserver un abri aux environs du Capitole, où se tenaient les troupes du blocus. Depuis sept mois ils étaient donc forcés de camper sur des décombres et des cendres accumulées, d'où s'élevait, au moindre vent, une poussière âcre et pénétrante qui leur desséchait les entrailles, et d'où s'exhalaient aussi, lorsque des pluies abondantes avaient détrempé le terrain, des vapeurs pestilentielles. Ils succombaient en grand nombre à ces maladies, et des bûchers étaient allumés jour et nuit sur les hauteurs pour brûler les morts.

Les souffrances n'étaient pas moindres dans l'intérieur de la citadelle, et chaque moment les aggravait ; ni renforts, ni vivres, ni nouvelles qui soutinssent le courage, rien n'arrivait du dehors. Les assiégés étaient réduits, pour subsister, à faire bouillir le cuir de leurs chaussures. Camillus ne paraissait point. Ses scrupules étaient levés, les difficultés aplanies ; ce général avait vu accourir autour de lui la jeunesse romaine et latine ; il ne comptait pas moins de quarante mille hommes sous ses enseignes ; et cependant aucune tentative ne se faisait pour débloquer ou secourir le Capitole, soit qu'il eût assez

de protéger la campagne contre les bandes affamées qui l'infestaient, soit que les milices latines et étrusques, qui avaient des combats journaliers à livrer à leurs portes même, se souciassent peu d'abandonner leurs foyers à la merci d'un coup de main pour aller tenter, sous les décombres de Rome, une bataille incertaine.

Dans cette communauté de misères, les deux partis étaient impatients de négocier. Les sentinelles du Capitole et celles de l'armée ennemie commencèrent les pourparlers, et bientôt il s'établit entre les chefs des communications régulières. Mais les demandes des Gaulois parurent aux assiégés trop dures et trop humiliantes. Comme elles avaient pour fondement l'état de disette qui forçait les Romains de capituler, on raconte que, dans la vue de démentir ce bruit, les tribuns militaires firent jeter, du haut des murailles aux avant-postes, quelques pains qui leur restaient. Il est possible que ce stratagème, ainsi que le prétendent les historiens, ait porté le brenn à rabattre de ses prétentions ; mais d'autres causes influèrent plus puissamment sans doute sur sa détermination. Informé que les Vénètes s'étaient jetés sur les terres des Boïes et des Lingons, et que, du côté opposé, les montagnards des Alpes inquiétaient les provinces occidentales de la Cisalpine, il s'empressa de renouer les négociations, se montra moins exigeant, et la paix fut conclue. Voici quelles en furent les conditions : 1° que les Romains paieraient aux Gaulois mille livres pesant d'or ; 2° qu'ils leur feraient fournir par leurs colonies ou leurs villes alliées, des vivres et des moyens de transport ; 3° qu'ils leur cédaient une certaine portion du territoire romain, et s'engageaient à laisser, dans la nouvelle ville qu'ils bâtiraient, une porte perpétuellement ouverte, en souvenir éternel de l'occupation gauloise. Cette capitulation fut jurée de part et d'autre avec solennité, le 13 février, sept mois accomplis après la bataille d'Allia.

Alors les assiégés réunirent tout ce que le Capitole renfermait d'or ; le fisc, les ornements des temples, tout fut mis à contribution, jusqu'aux joyaux que les femmes à leur départ avaient déposés dans le trésor public. Le brenn attendait au pied du rocher les commissaires romains, avec une balance et des poids. Quand il fut question de peser, un d'entre eux s'aperçut que les poids étaient faux, et que le soldat gaulois qui tenait la balance la fai-

sait pencher frauduleusement. Les Romains se récrièrent contre cette supercherie; mais le brenn, sans s'émouvoir, détachant son épée, la plaça, ainsi que le baudrier, dans le plat qui contre-pesait l'or. « Que signifie cette action? demanda avec surprise le tribun militaire Sulpicius. — Que peut-elle signifier, répondit le brenn, sinon malheur aux vaincus? » Cette raillerie parut intolérable aux Romains : les uns voulaient que l'or fût enlevé et la capitulation révoquée, mais les plus sages conseillèrent de tout souffrir sans murmurer : « La honte, disaient-ils, ne consiste pas à donner plus que nous n'avons promis, elle consiste à donner; résignons-nous donc à des affronts que nous ne pouvons ni éviter ni punir. » Le siége étant levé, l'armée gauloise se mit en marche par différents chemins et en plusieurs divisions, afin, sans doute, qu'elle pût moins difficilement se procurer des subsistances. Le brenn, à la tête du principal corps, sortit de la ville par la porte Gabinienne, à l'orient du Tibre. Les autres prirent, sur la rive droite du fleuve, la direction de l'Etrurie.

AMÉDÉE THIERRY (1). — *Histoire des Gaulois*, l. 1, ch. 2.

Les Gaulois reparurent quatre fois encore. Chaque fois on les éloigna par de nouveaux faits d'armes, dans lesquels se placent les exploits demi-fabuleux de Manlius Torquatus (360) et de Valérius Corvus (349). Le souvenir des périls que leurs invasions firent courir à la République resta ineffaçable : la déclaration du *Tumultus gallicus* correspondit dès lors à la présence ou à l'appréhension des plus grands malheurs publics.

Nouvelle invasion des Gaulois. — Manlius Torquatus.

Les Gaulois vinrent camper à trois milles de Rome, sur la voie Salaria, au delà du pont de l'Anio. Le dictateur ayant, à l'approche des Gaulois, proclamé le *Justitium*, appela au serment toute la jeunesse, sortit de la ville avec une armée nombreuse, et plaça son camp sur la rive citérieure de l'Anio. Un pont séparait les deux armées, et aucune ne l'osait rompre, pour qu'on n'y vit pas un signe de peur. On s'en disputait la possession par de fréquents combats; mais, comme on se battait à forces presque égales, il était difficile de prévoir qui l'emporterait. Alors un Gaulois, d'une stature imposante, s'avance

(1) Pour M. Am. Thierry, V. les *Lectures historiques*, t. II, *Grèce*.

seul sur le pont, et, parlant de toute la puissance de sa voix : « Que le plus brave des Romains, dit-il, vienne ici se mesurer avec moi, et l'événement de notre lutte apprendra lequel des deux peuples vaut le mieux à la guerre. »

Il y eut un long silence parmi les principaux de la jeunesse romaine : tous craignaient de refuser le combat, mais aucun ne voulait être le premier à en courir la chance si périlleuse. Enfin, T. Manlius, fils de Lucius, qui avait délivré son père des persécutions du tribun, quitte son poste, et s'approchant du dictateur : « Général, lui dit-il, je n'aurais jamais sans ton ordre combattu hors des rangs, alors même que j'aurais vu la victoire certaine. Si tu le permets, je veux montrer à cette brute qui parade insolemment devant les enseignes ennemies, que je descends de cette famille qui renversa de la roche Tarpéienne une armée de Gaulois. » Alors le dictateur : « Courage, T. Manlius, lui dit-il ; sois dévoué à ta patrie comme tu l'es à ton père. Va, et montre, avec l'aide des dieux, que le nom romain est invincible. » Les amis du jeune homme lui aident à s'armer ; il prend un bouclier d'infanterie, et ceint un glaive espagnol, meilleur pour combattre de près. Dès qu'il est armé et équipé, ils le mènent en face du Gaulois qui, dans sa joie stupide (c'est un détail que les anciens ont cru digne de mémoire), tirait la langue par raillerie. Ensuite ils regagnent leur poste, laissant seuls les deux adversaires qui ont plutôt l'air de se donner en spectacle que de se trouver là par la loi de la guerre, et qui, à en juger par la vue et d'après les apparences, ne semblent pas d'égale force.

L'un se présente avec une stature remarquable, revêtu d'habits qui brillent de mille couleurs, et portant des armes peintes et ciselées en or qui le font resplendir ; l'autre est de la taille ordinaire du soldat, et ses armes, plus commodes que belles, n'ont qu'un modeste éclat ; il ne chante pas, ne bondit pas, n'agite pas ses armes d'une manière arrogante ; mais son âme, pleine de courage et d'une muette colère, garde tout son effort pour l'épreuve du combat. Quand ils sont en présence entre les deux armées, entourés de tant d'hommes dont la crainte et l'espérance tiennent les cœurs suspendus, le Gaulois, comme une masse prête à tout écraser, tend son bouclier de la main gauche, et, du tranchant de son

épée, frappe avec un grand bruit, mais inutilement, les armes de l'ennemi qui s'avance. Le Romain, l'épée haute et droite, commence par choquer de son bouclier le bas de l'autre bouclier, pénètre de tout son corps sous cet abri qui le préserve des blessures, se glisse entre le corps et l'armure de l'ennemi, lui plonge par deux fois son glaive dans le ventre et dans l'aine, et l'étend sur le sol, dont il couvre un large espace. L'ayant ainsi renversé, il épargna toute injure à son cadavre ; mais il lui ôta son collier, qu'il passa, tout mouillé de sang, à son cou. Les Gaulois, non moins effrayés que surpris, demeuraient immobiles. Pour les Romains, ils s'élancent joyeux de leur poste au devant de leur soldat, et le louant, le félicitant, le conduisent au dictateur. Au milieu de leurs chansons naïves et des saillies de leur gaieté militaire, on entendit le surnom de *Torquatus;* ce surnom fut plus tard accueilli et devint le titre honorifique des descendants et de la famille du vainqueur. Le dictateur y ajouta le don d'une couronne d'or, et, devant l'armée assemblée, releva par les plus beaux éloges l'honneur de ce combat.

TITE-LIVE. — *Histoire romaine*, l. 7, ch. 9 et 10. Traduction de la collection Nisard.

§ III. — Guerre des Samnites.

Les Samnites étaient ces vigoureux montagnards de l'Apennin qui émigraient volontiers, tous les ans, dans les riches plaines de la Campanie. Les Campaniens ne crurent pas pouvoir mieux les éloigner qu'en se donnant aux Romains, et ceux-ci commencèrent une guerre qui devait durer soixante ans. — Les Latins profitèrent de ces embarras pour reprendre les armes. Il fallut, pour les vaincre, l'implacable sévérité de Manlius Torquatus, immolant son fils accusé d'avoir triomphé en violant la défense de combattre, et le dévouement du consul Décius Mus dans la terrible bataille de Véseris (340).

Bataille de Véseris; discipline romaine, dévouement.

La guerre contre les Latins fut ordonnée. Les consuls ayant levé deux armées, auxquelles se joignit celle des Samnites, partirent sur-le-champ, et allèrent camper près de Capoue, où était le rendez-vous des Latins et de leurs alliés.

Là, pendant la nuit (je n'ai d'autre garant de ce fait que la crédulité de Tite-Live : encore n'assure-t-il pas le fait), les deux consuls eurent un même songe et une même

vision. Un homme d'une taille plus grande et plus majestueuse que l'ordinaire, leur dit « que d'un côté le gé-» néral, et de l'autre l'armée, étaient dus aux dieux mânes » et à la Terre ; et que la victoire serait pour l'armée » dont le général aurait dévoué les légions des ennemis, » et se serait dévoué lui-même avec elles. » Quand les consuls se furent rapporté mutuellement leur vision, ils jugèrent nécessaire, pour détourner la colère des dieux, de leur offrir des victimes ; et en même temps ils étaient bien aises de consulter les dieux par cette voie, afin que, si l'inspection des entrailles annonçait la même chose que les songes, l'un ou l'autre des deux consuls se préparât à remplir les destins.

La réponse des aruspices se trouva parfaitement conforme à l'idée dont étaient frappés Manlius et Décius, en vertu de leurs songes. Ils convoquent donc le conseil de guerre ; et, afin que la mort de l'un des deux consuls ne jetât point l'épouvante et la consternation parmi les troupes, on convint que, du côté qui commencerait à plier dans le combat, le consul se dévouerait pour le peuple romain et pour ses armées. On crut aussi que, dans une guerre si périlleuse, il fallait rappeler toute la sévérité antique de la discipline militaire, et l'on fit publier un édit par tout le camp qui portait défense, sous les dernières peines, de combattre hors de rang, et sans la permission des consuls, sous quelque prétexte que ce fût.

Les consuls envoyèrent quelque cavalerie de côté et d'autre pour reconnaître les mouvements des ennemis, qui n'étaient pas loin. T. Manlius, fils du consul, s'étant avancé à la tête d'un escadron presque jusqu'aux portes du camp des Latins, fut défié à un combat singulier par un des principaux officiers de l'armée ennemie, qui l'insulta même avec hauteur et fierté. Le jeune Romain, plein de feu et de courage, ne put se contenir. Soit colère, soit honte de refuser le combat, soit enfin, dit Tite-Live, qu'il fût poussé par la nécessité inévitable de sa malheureuse destinée, il oublia, dans ce moment, le respect et la soumission qu'il devait à la majesté paternelle et aux ordres des consuls, et il courut aveuglément à un combat dont le succès ne pouvait être que funeste pour lui, et où il lui était égal de vaincre ou d'être vaincu. Il tua son ennemi, et, après l'avoir dépouillé, il s'en retourna comme en triomphe avec sa troupe. Arrivé au camp, il va

droit à la tente de son père, ne sachant guère ni ce qu'il venait de faire ni ce qui allait lui arriver ; comptant sur des éloges, lorsqu'il ne devait s'attendre qu'au supplice. Il se présente donc avec confiance : « Mon père, dit-il, pour faire connaître à tout le monde que je suis sorti de votre sang, je vous apporte ces dépouilles d'un ennemi qui m'a osé défier, et que j'ai mis à mort. » Dès que le consul eut entendu les paroles de son fils, il détourna de dessus lui ses regards, le repoussant en quelque sorte des yeux et de la main, et fit sur-le-champ assembler l'armée. Alors adressant la parole à son fils : « Manlius, lui dit-il, puisque sans respecter ni la majesté consulaire ni l'autorité paternelle, vous avez osé combattre hors de rang contre notre défense, et que par là vous avez aboli, autant qu'il a été en vous, la discipline militaire, qui a été jusqu'à présent le soutien et l'appui de l'empire, de sorte que vous m'avez réduit à la triste nécessité, ou de trahir les intérêts de la république, ou de me sacrifier moi-même avec tout ce qui devait m'être le plus cher, il est juste que nous portions la peine de notre faute, plutôt que de la faire retomber sur la patrie innocente. Nous allons donner un exemple triste et funeste, mais salutaire à la jeunesse pour tous les siècles à venir. Ce n'est pas que la tendresse paternelle, et même ce premier essai de vertu et de courage que vous venez de donner en vous laissant séduire par une vaine image de gloire ne me sollicitent en votre faveur ; mais, puisqu'il faut, ou affermir par votre mort le respect dû à la puissance consulaire, ou en autoriser le mépris en laissant votre faute impunie, je crois que vous même, si vous avez quelque goutte de mon sang, vous ne refuserez point de rétablir par votre supplice la discipline militaire que vous avez renversée par votre désobéissance. Approche, licteur : attache-le au poteau. » Un arrêt si cruel coûta sans doute des larmes à celui qui le rendait ; et si, en cette rencontre, l'amour du bien public triompha de la tendresse paternelle, on doit croire qu'il n'en étouffa pas les sentiments.

Toute l'armée fut saisie de terreur et de consternation à un ordre si violent et si atroce, et chacun croyant voir la hache préparée contre lui-même, demeura dans le respect, moins par soumission que par crainte. Tous gardèrent pendant quelque temps un morne silence. Mais lors-

qu'ils virent tomber la tête du jeune Manlius et la terre couverte de son sang, alors, sortant tout à coup comme d'une espèce d'engourdissement où les avait jetés la première surprise, ils donnèrent un libre cours à leurs plaintes et à leurs gémissements, répandant et les regrets les plus tendres sur la mort du fils et les imprécations les plus sanglantes contre la cruauté du père. On fit les funérailles de ce jeune homme avec grand appareil. On couvrit son corps des dépouilles de l'ennemi qu'il avait tué. On lui éleva un bûcher hors des retranchements, et les soldats firent paraître, en lui rendant ces tristes devoirs, le plus vif empressement et la plus grande tendresse pour honorer sa mémoire.

L'action de Manlius, quelque nom qu'on veuille lui donner (car je n'entre point ici dans cet examen), soit qu'on la qualifie de juste sévérité ou de cruauté barbare, produisit dans les esprits un double effet. D'un côté, elle rendit le soldat plus exact et plus soumis ; de l'autre, elle rendit le consul odieux à jamais; et les ordres de Manlius, *manliana imperia*, passèrent en proverbe pour exprimer l'excès le plus redoutable et le plus outré de sévérité.

La bataille se donna près du mont Vésuve, dans le chemin qui mène à Véseris. Les consuls romains, avant que de mener leurs troupes au combat, immolèrent des victimes, pour connaître dans leurs entrailles la volonté des dieux. L'aruspice trouva qu'il manquait quelque chose à la tête du foie de celle de Décius, mais que du reste elle était agréable aux dieux : la victime de Manlius fut trouvée parfaite. « Je suis content, dit Décius, si la victime de mon collègue est entièrement agréée des dieux. » L'armée ensuite s'avança pour le combat. Manlius commandait l'aile droite, Décius la gauche. D'abord on combattit de part et d'autre à forces égales, et avec un courage et un succès pareils. Ensuite les *hastaires* (1) de l'aile gauche, ne pouvant soutenir l'attaque violente des Latins, se retirèrent vers la seconde ligne, où combattaient ceux qu'on appelait les *princes*. Dans ce trouble, le consul Décius appelle à haute voix le pontife Valérius. « Nous avons

(1) On appelait hastaires les soldats de la première ligne; *princes*, ceux de la seconde; *triaires*, ceux de la troisième. Chaque ligne avait douze *manipules*. Deux manipules formaient la *centurie*, et trois la *cohorte*.

besoin ici, lui dit-il, du secours des dieux. Prêtez-moi votre ministère, et dictez-moi les paroles que je dois prononcer en me dévouant pour les légions. » Le pontife lui ordonne de prendre sa robe bordée de pourpre, et, la tête couverte d'un voile, une main élevée sous sa robe jusqu'au menton, un javelot sous les pieds, de prononcer en se tenant debout ces paroles : « Janus, Jupiter, père Mars, Quirinus, Bellone, dieux lares, dieux novensiles (1), dieux indigètes, dieux qui avez un pouvoir particulier sur nous et sur nos ennemis, dieux mânes, je vous prie, je vous supplie respectueusement, je vous demande la grâce, et je compte l'avoir obtenue, de procurer au peuple romain des Quirites le courage et la victoire, et de répandre en même temps parmi les ennemis du peuple romain des Quirites la terreur, la consternation et la mort. Conformément aux paroles que je viens de prononcer, je me dévoue pour la république du peuple romain des Quirites, pour l'armée, pour les légions, pour les troupes auxiliaires du peuple romain des Quirites, et je dévoue avec moi aux dieux mânes et à la Terre les légions et les troupes auxiliaires des ennemis. »

Après avoir prononcé ces prières et ces imprécations, il donne ordre à ses licteurs de se retirer vers Manlius, et d'aller, sans perdre de temps, lui annoncer qu'il s'est dévoué pour l'armée. Puis, ceint à la manière des Gabiens (2), il saute tout armé sur son cheval, et se jette tête baissée au milieu des ennemis. Il parut aux deux armées avec un air et une prestance au-dessus de l'humain, comme étant envoyé du ciel pour apaiser toute la colère des dieux envers les siens et la faire tomber sur les ennemis. En effet, la terreur et la consternation semblaient marcher devant lui. Partout où il se montrait, les ennemis, comme frappés de la foudre, étaient aussitôt frappés de frayeur. Mais quand, accablé de traits, il fut tombé mort par terre, le trouble et le désordre redoublèrent parmi les Latins. Dans ce moment, les Romains, remplis de confiance comme ayant mis les dieux de leur côté, recommencent le combat avec un

(1) Les *Novensiles* étaient très-probablement neuf divinités champêtres apportées à Rome de la Sabinie, et auxquelles Tatius fit élever des temples. On y a vu quelquefois les dieux plus récemment placés dans l'Olympe (*dii novissimi*), tels que Romulus, Hercule, etc.

(2) Les habitants de Gabies ramenaient par derrière les pans de leur robe, et la nouaient autour de leur corps de manière à avoir ainsi une ceinture.

nouveau courage et une nouvelle ardeur. Jusque-là, il n'y avait encore eu que les deux premières lignes, c'est-à-dire les *hastaires* et les *princes*, qui eussent eu part à l'action. Les *triaires* qui formaient la troisième ligne, appuyés sur leur genou droit, attendaient l'ordre du consul pour agir. Manlius ayant appris la mort de son collègue, et voyant que les Latins avaient de l'avantage en quelques endroits par la supériorité du nombre, douta quelques moments s'il n'était pas temps de faire agir les triaires. Mais, bientôt après, jugeant qu'il valait mieux les réserver pour la fin de l'action, il se contenta de faire avancer de la troisième ligne à la première quelques troupes légèrement armées. Les Latins, qui crurent que c'était le corps entier des triaires, firent aussi marcher les leurs. Ceux-ci combattirent longtemps avec beaucoup d'ardeur, et quoique leurs lances fussent ou brisées ou émoussées par la pointe, et eux-mêmes extrêmement fatigués, cependant, par des efforts redoublés, ils commençaient à enfoncer les Romains, et ils se crurent maîtres de la victoire, s'imaginant être parvenus jusqu'à la troisième ligne. Alors le consul fit avancer les triaires, lesquels, étant tout frais, et ayant affaire à des troupes déjà lasses et épuisées, les mirent bientôt en déroute, et en eurent bon marché. Le carnage fut horrible chez les Latins, et à peine en resta-t-il la quatrième partie. Les Samnites, qui étaient au pied de la montagne, contribuaient à jeter la terreur parmi les Latins.

C'est à juste titre que tout l'honneur de cette bataille fut attribué aux consuls, dont l'un, dit Tite-Live, détourna par sa mort la colère des dieux de dessus les Romains et la fit tomber sur les ennemis, et l'autre montra dans cette action un courage et une prudence qui ont fait dire à tous les écrivains qui ont transmis à la postérité le récit de ce combat, soit Romains, soit Latins, que de quelque côté que se fût trouvé Manlius, il aurait entraîné infailliblement avec lui la victoire.

Les Latins, qui avaient pris la fuite, se retirèrent à Minturnes, un peu au-dessus de l'embouchure du Liris, et d'autres à Vescia. Les Romains se rendirent maîtres de leur camp après le combat, et y firent beaucoup de prisonniers. On ne trouva le corps de Décius que le lendemain après la bataille. Son collègue lui fit des funérailles magnifiques.

Le courage de se dévouer à la mort pour le salut de la patrie devint, ce semble, une vertu domestique et héréditaire à la famille de Décius. Les Romains, superstitieux à l'excès, attribuaient l'heureux succès dont ces dévouements étaient toujours suivis à une protection des dieux visiblement miraculeuse. Cotta, dans Cicéron, moins crédule, n'y trouvait rien que de naturel. C'était, dit-il, un stratagème de la part de ces grands hommes, qui aimaient assez leur patrie pour lui faire le sacrifice de leur vie. Ils étaient persuadés que des soldats, voyant leur général se jeter tête baissée au milieu des ennemis et dans le plus fort de la mêlée, ne manqueraient pas de l'y suivre, et que, bravant à son exemple la mort, ils porteraient partout la terreur et l'épouvante. Voilà tout le miracle.

ROLLIN. — *Histoire romaine*, l. 8, s. 3.

Maîtresse absolue du Latium et de la Campanie, par la victoire de Véseris, Rome pénétra dans le Samnium ; elle trouva à Caudium le honteux échec des Fourches Caudines (321).

Les Fourches Caudines.

Deux chemins conduisaient à Lucérie ; l'un qui longeait la côte de la mer Supérieure, en plaine et à découvert, mais plus long en proportion de ce qu'il était plus sûr ; l'autre plus court par les Fourches Caudines. Voici quelle est la nature du lieu. Ce sont deux défilés profonds, très-resserrés, couverts de bois, réunis entre eux par une chaîne de montagnes. Entre ces deux défilés s'étend une petite plaine, assez à découvert, enfermée tout autour par ces bois, couverte de verdure et d'eau, et traversée au milieu par le chemin. Mais, avant d'y arriver, il faut passer le premier défilé, et alors vous avez à choisir, ou de revenir sur vos pas reprendre le même passage, ou, si vous voulez continuer, d'aller sortir par l'autre défilé encore plus étroit et plus difficile que le premier. Or, c'est dans cette plaine que les Romains étaient descendus à travers une roche creuse, par l'un des défilés, et ils s'étaient aussitôt portés vers le second ; mais ils le trouvèrent fermé par des abatis d'arbres et par des masses énormes de rochers. A peine y ont-ils reconnu un piége de l'ennemi, qu'ils aperçoivent un corps de troupes sur la

hauteur du défilé. Ils se hâtent de retourner sur leurs pas et de reprendre le premier passage : ils le trouvent fermé par les mêmes obstacles et par des forces samnites. A cette vue ils s'arrêtent sans que personne en ait donné l'ordre ; tous les esprits sont dans la stupeur, et leurs membres sont frappés d'un engourdissement extraordinaire. Ils se regardent fixement les uns les autres, chacun pensant trouver dans autrui plus de force d'âme et de ressource, et restent longtemps immobiles et silencieux. Lorsqu'ils virent dresser les tentes des consuls et quelques-uns d'entre eux faire les préparatifs nécessaires au campement, quoiqu'ils sentissent bien qu'ils allaient s'exposer à la risée de l'ennemi en travaillant à se fortifier dans une position affreuse où tout espoir même était perdu ; toutefois, pour ne point ajouter les torts au malheur, chacun de son côté, sans qu'on l'y exhorte ou qu'on le lui commande, met la main à l'œuvre. Ils établissent auprès des sources un camp retranché, tout en avouant eux-mêmes, avec une ironie douloureuse, l'inutilité de leurs ouvrages et de leurs efforts, et malgré les railleries amères de l'ennemi. Les consuls, plongés dans l'abattement, ne songeaient pas même à convoquer un conseil, car, dans une telle position, il n'y avait ni avis, ni secours à demander : les lieutenants et les tribuns vont d'eux-mêmes les trouver ; et les soldats, les yeux tournés vers la tente des consuls, semblent demander à leurs chefs une assistance que pourraient à peine leur prêter les dieux immortels.

Ils étaient bien plus occupés à se lamenter qu'à délibérer, lorsque la nuit vint les surprendre. Ils disaient avec impatience, chacun suivant son caractère, les uns : « Allons à travers tous les obstacles de la route ; » les autres : « Franchissons les barrières de ces montagnes, traversons ces forêts, marchons partout où nous pourrons avancer avec nos armes. Parvenons seulement à cet ennemi que nous battons depuis près de trente ans, et tout va s'aplanir, tout va devenir facile pour le Romain combattant contre le perfide Samnite ; » d'autres : « Où et par où irons-nous ? Pouvons-nous donc déplacer, écarter ces montagnes ? Tant que ces hauteurs seront là, suspendues sur nos têtes, quel moyen d'arriver à l'ennemi ? Armés ou sans armes, braves ou sans courage, tous également nous sommes pris, nous sommes vaincus. L'ennemi ne

nous présentera même pas le fer pour que nous puissions trouver une mort honorable; sans bouger de son poste, il va terminer la guerre. » Ce fut dans de pareils discours, sans que personne ne songeât à prendre de la nourriture ou du repos, que se passa la nuit.

Les Samnites, de leur côté, ne savaient plus quel parti tirer d'un si grand succès. Ils résolurent d'écrire, pour le consulter, à Hérennius Pontius, père de leur général. Ce vieillard, appesanti par les années, avait renoncé non-seulement aux emplois militaires, mais encore aux fonctions civiles; toutefois, dans ce corps affaissé par l'âge, il y avait encore une grande force d'esprit et de jugement. Quand il apprit par le messager de son fils que les armées romaines étaient enfermées aux Fourches Caudines, entre les deux défilés, son avis fut qu'il fallait les en laisser sortir tous sur-le-champ, sans les traiter en vaincus. On rejeta ce conseil et on le consulta de nouveau, en lui renvoyant le même messager; alors il conseilla de les exterminer tous jusqu'au dernier. Au reçu de ces deux réponses, si peu d'accord entre elles et qui semblaient avoir l'ambiguïté des oracles, son fils, quoique l'un des premiers à penser que l'âge avait vieilli à la fois le corps et l'esprit de son père, n'en céda pas moins au vœu général, en faisant venir au conseil le vieillard lui-même. Celui-ci n'hésita pas à se rendre au camp, où il arriva, dit-on, amené dans un chariot; et, mandé au conseil, il y parla à peu près de la même manière, sans changer en rien d'avis, ajoutant seulement ses motifs : « Par le premier conseil, qu'il jugeait le meilleur, on affermissait pour toujours, par un grand bienfait, la paix et l'amitié avec une nation puissante; par le second, on reculait la guerre de plusieurs générations, les Romains ayant à peine assez de temps pour réparer leurs forces après la perte de deux armées entières; quant à un troisième parti il n'en voyait pas. » Son fils et les autres chefs insistant et lui demandant « s'il n'y avait pas un milieu à adopter, comme de renvoyer sains et saufs les ennemis en leur imposant des lois telles que le droit de la guerre permet d'en prescrire aux vaincus ; » « ce parti, répondit-il, n'est de nature ni à vous gagner leur amitié, ni à vous délivrer de leur haine. Laissez-leur donc la vie après les avoir irrités par un outrage; tel est le caractère de la nation romaine, qu'elle ne peut rester en repos

après une défaite. Dans leurs cœurs vivra toujours le souvenir de tout ce que la nécessité leur aura fait subir d'humiliant dans cette circonstance ; et ce souvenir ne leur laissera point de relâche qu'ils ne se soient vengés mille fois de vous. »

Ni l'une ni l'autre opinion du vieillard ne fut approuvée. Hérennius quitta le camp et fut ramené chez lui. Cependant les Romains avaient fait de nombreuses et inutiles tentatives pour s'échapper et commençaient à manquer de tout. Vaincus alors par la nécessité, ils envoient des députés chargés de demander d'abord une paix honorable, et, s'ils ne pouvaient l'obtenir, de provoquer l'ennemi au combat. Pontius répondit : « Que la guerre était finie, et que, s'ils ne savaient pas, vaincus ou prisonniers, avouer leur position, il les ferait passer sous le joug désarmés et avec un seul vêtement ; que les autres conditions de la paix seraient égales entre les vainqueurs et les vaincus ; que, si les Romains évacuaient le territoire samnite et en retiraient leurs colonies, les deux nations désormais vivraient indépendantes, chacune selon ses lois, d'après un traité basé sur la justice. Qu'à ces conditions il était prêt à traiter avec les consuls ; que, dans le cas où elles ne seraient pas toutes acceptées, il défendait aux députés de se représenter devant lui. » A peine le résultat de cette députation fut-il connu, qu'il s'éleva de tous côtés des cris lamentables ; la consternation n'eût pas été plus profonde, si l'on fût venu lui annoncer qu'il leur fallait tous mourir où ils étaient. Après un long silence, et comme les consuls n'avaient pas la force d'ouvrir la bouche ni en faveur d'un traité si honteux ni contre un traité si nécessaire, L. Lentulus, alors le premier des lieutenants et par son mérite et par les honneurs auxquels il avait été élevé, prit la parole en ces termes : « Consuls, j'ai souvent entendu dire à mon père qu'au Capitole, seul entre tous les sénateurs, il n'avait point été d'avis qu'on rachetât des Gaulois la ville avec de l'or, quand ni fossés ni palissade ne séparaient les Romains d'un ennemi que rebutait la fatigue de se fortifier, et quand il leur était possible de se faire jour à travers ses rangs, sinon sans un grand danger, au moins sans une perte certaine. Que si, comme les Romains d'alors ont pu du Capitole fondre sur l'ennemi les armes à la main, et comme il est arrivé souvent à des assiégés de se jeter

sur les assiégeants, il nous était seulement possible d'en venir aux mains avec l'ennemi dans une bonne ou mauvaise position, il ne me manquerait rien du caractère de mon père pour donner un conseil. Certes, j'avoue qu'il est beau de mourir pour la patrie ; et je suis prêt soit à me dévouer pour le peuple romain et ses légions, soit à me précipiter au milieu des ennemis. Mais je vois ici la patrie, j'y vois tout ce qu'il y a de légions romaines ; et ces légions, si ce n'est pour elles-mêmes qu'elles veulent courir à la mort, qu'ont-elles à conserver par cette mort ? Les maisons de la ville, dira-t-on, ses murailles, et cette multitude qui compose les habitants de Rome ? Mais n'est-ce pas les livrer et non les sauver que de sacrifier cette armée ? Car, qui les défendra ? Sera-ce cette multitude faible et incapable de se servir d'armes ? Oui, comme elle les a défendus contre l'attaque des Gaulois. Iront-ils demander en suppliants une armée aux Véiens et un Camille pour chef ? Ici sont toutes nos espérances et toutes nos forces ; les conserver, c'est conserver la patrie ; les sacrifier, c'est abandonner, c'est trahir la patrie. Mais c'est une honte, une ignominie qu'une pareille capitulation. Tel est cependant l'amour de la patrie, qu'il exige que nous la sauvions, s'il est nécessaire, aux dépens de notre honneur, comme au péril de notre vie. Subissons donc cette humiliation, quelle qu'elle soit, et obéissons à la nécessité que les dieux eux-mêmes ne sauraient vaincre. Allez, consuls, rachetez par nos armes cette ville que vos pères ont rachetée par leur or. »

Les consuls se rendirent auprès de Pontius pour conférer avec lui, et, comme le vainqueur insistait sur le besoin d'un traité, ils lui firent observer qu'un traité ne pouvait être conclu sans l'autorisation du peuple, sans les féciaux et les autres solennités religieuses. Ainsi ce n'est point, comme on le croit communément et comme le rapporte aussi Claudius, d'après un traité que fut faite la paix de Caudium, mais d'après une promesse de traité. Et, en effet, qu'eût-il été besoin de cautions et d'otages dans un traité consacré par ces imprécations : « Que le peuple par qui seront enfreintes les conditions arrêtées tombe sous les coups de Jupiter comme le porc sous ceux des féciaux ? » Les cautions, ce furent les consuls, les lieutenants, les questeurs, les tribuns militaires ; et les noms de tous ceux qui furent garants de la capitulation

sont au bas de l'acte; tandis que s'il avait été conclu un traité, on n'y trouverait que ceux des deux féciaux. Et à cause des délais que devait nécessairement entraîner la conclusion d'un traité, il fut exigé de plus six cents otages pris parmi les chevaliers, lesquels devaient payer de leur tête toute infraction au traité. On fixa ensuite le moment où seraient livrés les otages, et où l'armée viendrait sans armes passer sous le joug. Le retour des consuls renouvela la désolation dans le camp, à tel point que les soldats eurent de la peine à s'abstenir de porter la main sur ceux dont l'imprudence les avait poussés dans ce piége, et dont la lâcheté allait les en faire sortir avec plus de honte qu'ils n'y étaient tombés. Ils leur reprochent de n'avoir pas pris de guide, de n'avoir pas fait reconnaître les lieux, de s'être précipités en aveugles dans une fosse comme des bêtes fauves; ils se regardent les uns les autres, ils promènent leurs regards sur ces armes qu'ils vont bientôt livrer, sur ces bras qui dans peu seront désarmés, sur ces corps qui vont être à la merci de l'ennemi; ils se représentent le joug sous lequel l'ennemi va les faire passer, les railleries du vainqueur, sa fierté insultante, ce passage d'hommes sans armes au milieu de gens armés; puis cette marche déplorable de soldats déshonorés traversant les villes alliées pour retourner dans leur patrie, dans leur famille, où leurs pères, où eux-mêmes étaient si souvent revenus triomphants. « Ils sont, se répètent-ils, ils sont les seuls qu'on ait vaincus sans blessure, sans fer, sans combat; ils n'ont pas même pu tirer leurs épées du fourreau, ni en venir aux mains avec l'ennemi. C'est en vain qu'il leur a été donné des armes, des forces, du courage. » Comme ils murmuraient ces plaintes, arriva le moment fatal de l'ignominie, qui devait leur faire trouver tout beaucoup plus affreux que ce qu'ils s'étaient imaginé. D'abord, il leur fut enjoint de sortir de leurs retranchements avec un seul vêtement et sans armes, et les otages furent les premiers livrés et conduits en prison : ensuite ce fut le tour des consuls, dont on renvoya les licteurs et à qui on ôta le *paludamentum*. A cette vue, ceux-là même qui, peu de temps auparavant, les chargeaient d'exécrations et voulaient les sacrifier et les mettre en pièces, furent tellement émus de compassion, que chacun oubliant son propre malheur, détourna ses regards de cette dégradation d'une

si haute majesté, comme d'un spectacle plein d'horreur.

Les consuls, presque à moitié nus, passèrent les premiers sous le joug ; puis, chaque chef, selon son grade, subit à son tour cette ignominie ; puis chaque légion l'une après l'autre. Les ennemis rangés en armes autour des Romains, les accablaient d'insultes et de railleries ; des épées mêmes furent levées sur le plus grand nombre, et plusieurs furent tués ou blessés, pour avoir offensé le vainqueur en laissant trop paraître sur leur visage l'indignation que leur causaient tant d'injures. Ce fut ainsi qu'ils courbèrent la tête sous le joug, et, ce qui était en quelque sorte plus cruel, sous les yeux de l'ennemi. Lorsqu'ils furent sortis du défilé, quoique, arrachés pour ainsi dire aux enfers, il leur semblât voir la lumière pour la première fois, cette lumière même, mettant à nu l'ignominie de leur marche, leur fut plus insupportable que toute mort. Ils auraient pu arriver à Capoue avant la nuit ; mais, peu sûrs de la fidélité de leurs alliés et retenus aussi par la honte, ils s'arrêtèrent dans les environs, à quelque distance de la ville, manquant de tout, et n'ayant pour lit que la terre. Quand on en fut informé à Capoue, une juste compassion pour les alliés l'emporta dans le cœur des Campaniens sur leur insensibilité naturelle. Ils envoient aussitôt aux consuls les insignes de leur dignité, des faisceaux, des licteurs, et aux soldats, des armes, des chevaux, des vêtements, des vivres. A l'arrivée des Romains à Capoue, le sénat en corps et tout le peuple sortent à leur rencontre ; simples particuliers et magistrats, tout le monde remplit envers eux les devoirs d'une juste hospitalité. Mais l'accueil plein d'affabilité de leurs alliés, leur air de bonté, leurs discours obligeants, rien ne put leur arracher un seul mot, même leur faire lever les yeux et regarder en face des amis qui cherchaient à les consoler. Tant il y avait en eux, outre la douleur, je ne sais quel sentiment de confusion qui leur faisait fuir les entretiens et la société des hommes.

TITE-LIVE. — *Histoire romaine*, l. 9, s. 2-6.
Traduction de la collection Nisard.

Ce désastre ne tarda pas à être réparé, et les Samnites, battus à Lucérie, durent à leur tour passer sous le joug. Mais ils ne se tinrent pas pour écrasés sans retour, et ils luttèrent encore, de 312 à 290, armant inutilement en leur faveur les Etrusques, les Ombriens et les divers peuples de l'Italie centrale,

battus successivement à Sutrium, à la forêt Ciminienne, au lac Vadimon, à Longula, à Sentinum et à Aquilonie. Curius Dentatus eut l'honneur de terminer cette guerre qui valut à la République les territoires du Latium, de la Campanie, du Samnium, du Picénum, de l'Etrurie et de l'Ombrie, c'est-à-dire toute l'Italie centrale.

§ IV. — Guerre contre Pyrrhus.

Rome aguerrie et maîtresse autour d'elle pénétra dans la Grande-Grèce, sous prétexte de réprimer les brigandages des *Lucaniens* (282). — Une insulte de Tarente à ses vaisseaux d'abord, à ses ambassadeurs ensuite, ne tarda pas à la mettre aux prises avec cette ville, que Pyrrhus, roi d'Epire, s'obstina à secourir, malgré les sages avis de Cinéas, son conseiller.

Pyrrhus et Cinéas.

Il y avoit en la cour de Pyrrus un personnage Thessalien nommé Cineas, homme de bon entendement, et qui ayant ouy l'orateur Demosthenes, sembloit seul entre tous ceulx qui estoyent tenuz de ce temps là pour eloquents, renouveller en la memoire des escoutants comme une image et une umbre de la vehemence et vivacité de son eloquence. Pyrrus le tenoit auprès de soy, et s'en servoit à l'envoyer çà et là en ambassade vers les peuples et les villes, là où il confirmoit ce que dit Euripide en un pasage :

Tout ce que peult force mettre à effect
Par fer tranchant, eloquence le fait.

« Pourtant souloit (avait coutume) dire Pyrrus, que Cineas avoit pris et gaigné plus de villes avec son éloquence, que luy avec ses armes » : à l'occasion de quoy il luy faisoit très-grand honneur, et l'employoit en ses principaux affaires.

Iceluy donques voyant que Pyrrus estoit fort affectionné à ceste guerre d'Italie, le trouvant un jour de loisir, le meit en telz propos : « L'on dit, sire, que les Romains sont fort bons hommes de guerre, et qu'ils commandent à plusieurs vaillantes et belliqueuses nations : si donques les dieux nous font la grace d'en venir au-dessus, à quoy nous servira ceste victoire » ? Pyrrus luy respondit : « Tu me demandes une chose qui est de soy mesme toute evidente : car quand nous aurons dompté les Romains, il n'y aura plus en tout le païs cité grecque ny barbare qui nous puisse resister, ains conquerrons incontinent sans

difficulté tout le reste de l'Italie, la grandeur, bonté, richesse et puissance de laquelle personne ne doit mieulx sçavoir ny cognoistre que toy mesme. » Cineas faisant un peu de pause luy répliqua : « Et quand nous aurons pris l'Italie, que ferons-nous puis après » ? Pyrrus ne s'appercevant pas encore où il vouloit venir, luy dit : « La Sicile, comme tu sçais, est tout joignant, qui nous tend les mains, par manière de dire, est une isle riche, puissante et abondante de peuple, laquelle nous sera très-facile à prendre pource que toutes les villes y sont en dissension les unes contre les autres, n'ayant point de chef qui leur commande depuis que Agathocles est décédé, et n'y a que des orateurs qui preschent le peuple, lesquelz seront fort faciles à gaigner. » « Il y a grande apparence en ce que tu dis, respondit Cineas : mais quand nous aurons gaigné la Sicile, sera-ce la fin de nostre guerre? » « Dieu nous face la grace, respondit Pyrrus, que nous puissions atteindre à ceste victoire, et venir à bout de ceste entreprise : pource, ce nous sera une entrée pour parvenir à bien plus grandes choses. Car qui se tiendroit de passer puis après en Afrique et à Carthage, qui seront consequemment en si belle prise, veu que Agathocles s'en estant secrettement fouy de Syracuse, et ayant traversé la mer avec bien peu de vaisseaux, fut bien près de la prendre : et quand nous aurons conquis et gaigné tout cela, il est bien certain qu'il n'y aura plus pas un des ennemis, qui nous faschent et qui nous harcellent maintenant, qui oze lever la teste contre nous. » « Non certes, respondit Cineas : car il est tout manifeste, qu'avec si grosse puissance, nous pourrons facilement recouvrer le royaume de la Macedoine, et commander sans contradiction à toute la Grece : mais quand nous aurons tout en notre puissance, que ferons-nous à la fin? » Pyrrus adonc se prenant à rire : « Nous nous reposerons, dit-il, à nostre aise, mon amy, et ne ferons plus autre chose que faire festins tous les jours, et nous entretenir de plaisans devis les uns avec les autres, le plus joyeusement, et en la meilleure chere qu'il nous sera possible. » Cineas adonc l'ayant amené à ce point, luy dit : « Et qui nous empesche, sire, de nous reposer dès maintenant, et de faire bonne chere ensemble, puis que nous avons tout presentement, sans plus nous travailler, ce que nous voulons aller chercher, avec tant d'effusion de sang humain, et

tant de dangers? encore ne sçavons-nous si nous y parviendrons jamais, après que nous aurons souffert, et fait souffrir à d'autres des maulx et travaux infinis. »

PLUTARQUE. — *Pyrrhus*, 29-30. Traduction d'Amyot (1).

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Epître* 1re de Boileau.

Pyrrhus gagna, grâce à ses éléphants, les victoires d'Héraclée et d'Asculum. Mais bientôt, subjugué par les mâles réponses du sénat à Cinéas et par la grandeur d'âme de Fabricius, il alla en Sicile pour secourir les Syracusains contre les Carthaginois. Il y perdit ses navires et repassa honteusement le détroit. Spoliateur du temple de Junon, à Locres, il se fit battre à Bénévent (275), et revint en toute hâte dans ses Etats, laissant aux Romains la facilité d'achever la conquête de la Grande-Grèce. Ils passèrent de là en Sicile et y rencontrèrent Carthage, c'est-à-dire les *guerres puniques*.

Pyrrhus en Italie.

Pyrrhus envoya trois mille hommes à Tarente, sous les ordres de Cinéas. S'embarquant ensuite lui-même avec vingt mille hommes, trois mille chevaux, vingt éléphants, deux mille archers et cinq cents frondeurs, il vit sa flotte dispersée par une tempête furieuse. La mer semblait lui donner le présage des dangers que la terre lui préparait. Après avoir été longtemps tourmentés par les vents, tous ses vaisseaux se réunirent et gagnèrent heureusement le port.

Pyrrhus, arrivé à Tarente, voulut se concilier les esprits par sa popularité ; mais, nourri dans les camps macédoniens, il vit avec indignation la mollesse de cette ville, dont les habitants efféminés ne s'occupaient que de plaisirs et de spectacles. Ce n'était pas en se livrant à la

(1) « Jacques Amyot (1513-1593) ne fut qu'un traducteur, mais un traducteur de génie : il occupe le premier rang dans un genre secondaire. Il a en quelque sorte créé Plutarque : il nous l'a donné plus vrai, plus complet que ne l'avait fait la nature. Le naïf et quelque peu crédule Béotien avait été jeté par le hasard de la naissance au siècle raffiné et corrompu d'Adrien. Pour exprimer sa pensée droite et simple, il n'avait que l'idiome laborieux et savant des Alexandrins. De là, une dissonance continuelle dans ses nombreux écrits : son esprit et sa langue ne sont pas du même siècle. Amyot rétablit l'harmonie, et grâce à lui l'élève d'Ammonius redevient le *bonhomme* Plutarque. Cette création fut une bonne fortune pour la France : non-seulement elle enrichit la langue par l'heureuse nécessité d'exprimer tant de conceptions nobles et vraies, mais encore elle devint pour la renaissance des idées antiques un puissant auxiliaire. » Demogeot, *Histoire de la littérature française*, collection Duruy-Hachette.

volupté qu'on devait prétendre à lutter contre les Romains durs et belliqueux. Pyrrhus prouva bientôt aux Tarentins qu'un allié puissant est un maître. Sa présence changea momentanément les mœurs; il fit taire le plaisir et parler la gloire. Arrachant la jeunesse aux débauches, et l'entraînant dans les camps, il l'enrôla, l'arma, la disciplina, l'exerça; et, sans attendre les secours lents des peuples alliés, il marcha contre les Romains que commandait le consul Lévinus.

Avant de combattre, le roi proposa sa médiation entre Rome et Tarente. Lévinus répondit que la république aimait mieux avoir Pyrrhus pour ennemi que pour médiateur.

Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Héraclée. Une rivière, nommée Liris, les séparait; les Romains en forcèrent le passage, et culbutèrent les troupes qui le défendaient. Pyrrhus, alors, donnant le signal du combat, charge à la tête de ses phalanges. Il se faisait remarquer par la richesse et par l'éclat de ses armes; mais son active valeur le distinguait encore davantage. Tous les coups des Romains se dirigeaient sur lui; son cheval tombe percé de traits. Dans ce péril extrême, un officier fidèle accourt près du roi, le relève et change d'armure avec lui, dans l'espoir de sauver ses jours. Bientôt cet officier périt victime de son dévouement. Les Romains élèvent en l'air ses armes comme un trophée, dont la vue remplit les légions romaines d'ardeur et les Grecs d'effroi. Ceux-ci, découragés, se croyant sans chef, combattent mollement, et commencent à plier. Tout à coup, Pyrrhus, levant la visière de son casque, se montre à leurs regards, parcourt leurs rangs et les ranime. Le combat devient terrible; la victoire flotte incertaine; enfin le roi ordonne de lâcher les éléphants : leur aspect inconnu étonne le Romains : l'odeur qu'ils exhalent épouvante les chevaux. Pyrrhus, profitant de ce moment de trouble, fait avancer la cavalerie thessalienne; elle fond sur les légions, les enfonce, et les met en fuite. Pyrrhus perdit dans cette action treize mille hommes, les Romains quinze mille et dix-huit cents prisonniers.

Le roi traita les captifs avec humanité, et donna l'ordre d'enterrer les morts des deux partis. Il parcourut le champ de bataille, admira la forte constitution des soldats romains; et, croyant voir sur leurs traits, malgré la pâleur

de la mort, un reste de fierté, il s'écria : « Que n'ai-je de tels soldats ! avec eux, je deviendrais le maître du monde. »

Les Samnites, les Brutiens, les Lucaniens, lents avant le combat, prompts après la victoire, vinrent grossir son armée qui s'avança jusqu'à Préneste, à douze lieues de Rome.

La défaite de Lévinus répandait l'alarme dans la ville : le patricien Fabricius, qu'un grand nombre d'exploits et de triomphes rendait respectable, rassure les esprits, ranime les courages. « Pyrrhus, disait-il, n'a vaincu que le consul et non les légions. » L'amour de la gloire et de la patrie fit lever si promptement une nouvelle armée, que le roi, admirant le courage des Romains, préféra la négociation au combat, et envoya Cinéas à Rome pour proposer la paix. L'esprit de cet orateur lui inspirait une grande confiance, et il avait coutume de dire : « Cinéas a pris plus de villes par son éloquence que moi par mes armes. »

L'ambassadeur grec employa toute son adresse à flatter l'orgueil des patriciens, à tromper le peuple par des promesses, à séduire les dames romaines par des présents ; mais il n'éprouva que des refus. Essayant l'éloquence après les libéralités, il se présente au sénat, lui prodigue les plus grands éloges, l'assure de l'estime de Pyrrhus pour les Romains, et déclare que le roi est disposé à renvoyer sans rançon tous les prisonniers, que ses troupes aideront la république, si elle le veut, à conquérir l'Italie, et qu'il ne demande, pour récompense de ses services, que la paix et une alliance entre Rome, lui et ses alliés.

Le sénat, ému par ce discours, inclinait à un accommodement ; mais Appius Claudius, dont la vieillesse et les infirmités, n'avaient point affaibli la vigueur, se levant alors, s'écria : « Pères conscrits, je supportais avec peine » la perte de la vue ; mais aujourd'hui je voudrais être » sourd comme aveugle pour ne pas entendre les lâches » conseils que l'on vous donne, et dont l'effet serait de » déshonorer le nom romain ! Avez-vous oublié votre di- » gnité ? Qu'est devenu ce temps où vous prétendiez que, » si Alexandre le Grand eût paru en Italie, on ne le » chanterait plus à présent comme un guerrier invinci- » ble ? Maintenant ce langage si fier passera pour une

» vaine arrogance, puisque vous montrez tant de crainte
» à la vue de quelques Molosses, asservis sans peine par
» les Macédoniens. Vous tremblez donc devant un homme
» qui longtemps ne s'est montré que le servile courtisan
» de l'un des satellites d'Alexandre, et qui n'est venu dans
» cette contrée que pour fuir les ennemis dont il redoutait
» les armes dans la Grèce! Il vous offre, pour conquérir
» l'Italie, l'appui d'une armée avec laquelle il n'a pu
» parvenir à conserver une faible portion de la Macé-
» doine. Si vous ployez sous son joug, ne croyez pas que
» cette paix honteuse vous délivre de lui : votre faiblesse
» vous attirera de nouveaux ennemis; et tous les peuples
» vaincus par vous, se joignant aux Samnites et aux
» Tarentins, vous mépriseront et vous attaqueront avec
» confiance, lorsqu'ils verront que vous êtes si faciles à
» abattre, et que vous posez les armes devant Pyrrhus
» sans vous être vengés de l'outrage qu'il vous a fait. »

Le sénat, entraîné par ces nobles paroles, et revenant à son ancien usage de ne parler de paix qu'après la victoire, répondit à l'ambassadeur que Rome ne négocierait que lorsque Pyrrhus aurait retiré ses troupes de l'Italie.

Cinéas, de retour près du roi, lui dit qu'en entrant dans le sénat, il avait cru voir une assemblée de dieux ; que le peuple romain était une hydre dont les têtes renaissaient à mesure qu'on les abattait; que le consul commandait déjà une armée plus forte que l'armée vaincue, et qu'enfin Rome était encore en état d'en lever d'autres quand elle le voudrait.

Le sénat, croyant convenable de répondre à la courtoisie du roi relativement au sort des prisonniers, lui envoya une ambassade, dont Caïus Fabricius était le chef. Le roi, instruit par la renommée des exploits et du crédit de ce sénateur, s'efforça de le gagner. Connaissant sa pauvreté et non son désintéressement, il lui montra une haute estime, lui offrit des présents magnifiques, et lui promit de grandes possessions en Epire s'il voulait entrer dans ses vues ; mais il le trouva incorruptible. Le lendemain, dans le dessein d'éprouver son intrépidité, il fait cacher derrière une tapisserie le plus grand de ses éléphants. Au milieu de la conférence, le terrible animal se montre tout à coup, armé, tenant sa trompe élevée sur la tête du Romain, et jetant un cri effroyable. Fabricius,

sans montrer la moindre émotion, dit au roi : « Vous me voyez aujourd'hui tel que j'étais hier ; votre éléphant ne m'effraie pas plus que votre or ne me tente. »

Le roi, estimant ce fier courage, déclara que, par considération pour Fabricius, il renvoyait tous les prisonniers sans rançon, à condition que Rome les lui rendrait si elle persistait à continuer la guerre. Ils partirent, et l'inflexible sénat ordonna, sous peine de mort, aux captifs de retourner au camp de Pyrrhus.

L'activité des Romains prouvait au roi d'Epire que Cinéas les avait bien jugés. La guerre qu'ils soutenaient contre lui ne les empêcha pas de lever une autre armée, que Lévinus commanda et conduisit contre les Etruriens révoltés. Il parvint promptement à les vaincre et à les soumettre. Dans ce même temps, on fit un dénombrement qui porta à deux cent soixante et dix-huit mille deux cent vingt-deux hommes le nombre de citoyens en état de porter les armes, et l'on n'y comptait parmi les alliés de Rome que ceux qui avaient le droit de bourgeoisie.

Les consuls Sulpicius Saverrio et Décius Mus marchèrent au-devant de Pyrrhus, et le rencontrèrent près d'Asculum, aujourd'hui Ascoli. Le roi s'était posté dans un terrain coupé de bois ; il ne pouvait y faire usage de sa cavalerie. Le combat, qui eut lieu entre les deux infanteries, se prolongea depuis le point du jour jusqu'à la nuit, et resta indécis. Le lendemain, le roi, changeant sa position et son ordre de bataille, occupa une large plaine, plaça ses éléphants au centre de son armée et garnit les intervalles de ses bataillons de frondeurs et d'archers.

Les Romains, resserrés à leur tour sur un terrain étroit, ne purent manœuvrer; mais ils chargèrent en masse avec furie, firent un grand carnage des Grecs, les enfoncèrent, et parvinrent même jusqu'à leur centre. Là, ils furent arrêtés par les éléphants et par la cavalerie ennemie, qui se précipitèrent sur eux, rompirent les légions, et les forcèrent à se retirer dans leur camp. La perte des Romains s'éleva à six mille hommes, celle de Pyrrhus à quatre mille. Comme le roi restait maître du champ de bataille, ses courtisans le félicitaient sur sa victoire. « Encore une pareille, leur dit-il, et nous sommes perdus ! » Cette action termina la campagne.

L'année suivante, Fabricius et Emilius Papus, à la tête

d'une forte armée, s'avancèrent encore pour combattre les Grecs. Les deux armées étaient en présence, lorsque Fabricius reçut une lettre du premier médecin de Pyrrhus, qui lui offrait de mettre fin à la guerre en empoisonnant le roi, si on voulait lui accorder une récompense proportionnée à l'importance de ce service. Fabricius, indigné, informa le monarque du complot tramé contre ses jours, et lui écrivit en ces termes : « Pyrrhus choisit aussi mal ses amis que ses ennemis ; il fait la guerre à des hommes vertueux et se confie à des traîtres. Les Romains détestent tout genre de perfidie ; ils ne font la conquête de la paix que par les armes, et ne l'achètent point par la trahison. » Pyrrhus, rempli d'admiration pour cette générosité du consul, s'écria : « Je vois qu'on détournerait plus facilement le soleil de son cours que Fabricius du chemin de la vertu! » Magnifique éloge qu'on pouvait alors appliquer à tout le peuple romain.

Le roi condamna au supplice ce perfide médecin, et mit en liberté tous les prisonniers romains. Le sénat ne voulut pas se laisser vaincre en générosité, et rendit au roi d'Epire les captifs grecs, samnites et tarentins qui étaient en son pouvoir.

Pyrrhus ne combattait plus qu'à regret un peuple qui venait de conquérir son estime. Il offrit de nouveau la paix ; mais le sénat, fidèle à ses maximes, persistait à exiger l'évacuation préalable de l'Italie. Cette opiniâtreté jetait dans un grand embarras le roi d'Epire. Ce prince ne voulait ni céder à l'orgueil de Rome, ni continuer une guerre ruineuse, et dont le succès devenait de jour en jour moins probable. Les Siciliens lui donnèrent alors fort à propos un prétexte pour se tirer de cette fâcheuse position. Ils implorèrent son secours contre les Carthaginois, qui depuis longtemps lui faisaient la guerre. Pyrrhus, ayant épousé la fille d'Agathocle, se croyait quelques droits au trône de Syracuse. Il s'y rendit avec trente mille hommes et deux mille cinq cents chevaux, laissant à Tarente une garnison assez forte, non-seulement pour défendre la ville, mais même pour y dominer.

Les Romains profitèrent de son éloignement, et tirèrent vengeance à leur gré des Tarentins, des Samnites, des Lucaniens et des Brutiens. Tandis qu'ils livraient au pillage ces contrées, la peste exerça de nouveau ses rava-

ges dans Rome, et la superstition opposa encore à ce fléau le remède accoutumé. Un dictateur attacha solennellement le clou sacré du temple de Jupiter.

Pyrrhus, ardent à chercher la gloire et incapable d'en jouir, après avoir conquis rapidement la plus grande partie de la Sicile, renonça tout à coup au trône dont il s'était emparé. Fatigué de l'esprit turbulent de ces peuples qui haïssaient sa sévérité, et dont il méprisait l'inconstance, il leur annonça son départ et revint en Italie, où Tarente le rappelait.

Curius Dentatus et Cornélius Lentulus venaient d'être élus consuls. Le peuple, agité par l'esprit factieux de ses tribuns, s'opposait à l'enrôlement ordonné par le sénat. Curius, bravant cette opposition, fit tirer au sort les tribus : le tour de la tribu Polliane étant arrivé, on ordonna au premier citoyen dont le nom sortit de l'urne de se présenter : celui-ci se cacha au lieu d'obéir. Le consul commanda qu'on vendît ses biens à l'encan; le réfractaire en appela au peuple; Curius, sans égard pour l'appel, le condamna à être vendu comme esclave, disant qu'un citoyen rebelle était un fardeau dont la république devait se délivrer. Les tribuns n'osèrent pas défendre le coupable, et cet arrêt sévère devint depuis une loi qui rendait esclave quiconque refusait de s'enrôler.

Pyrrhus, débarqué à Tarente, réunit à ses troupes les forces de ses alliés, et s'approcha du Samnium, où Curius Dentatus rassemblait son armée. La marche du roi d'Epire aurait surpris les Romains avant la réunion de leurs légions, s'il ne se fût égaré dans un bois : ce retard les sauva. Cependant son arrivée imprévue les jeta d'abord dans quelque confusion ; mais la fermeté du consul rétablit l'ordre; et, tandis qu'une troupe d'élite repoussait l'avant-garde de Pyrrhus, Curius rangea promptement ses légions dans une plaine près de Bénévent.

Les deux armées ayant pris position, la bataille s'engagea. Des deux côtés on montra longtemps la même ardeur et la même opiniâtreté. Les éléphants, lâchés contre les Romains lorsqu'ils étaient déjà fatigués du combat, portèrent le désordre dans leurs rangs, et ils se virent obligés de se retirer jusqu'à la tête de leur camp, placé sur une hauteur. Un corps de réserve, que le consul y avait prudemment laissé, lui donna le moyen de rallier ses troupes, de soutenir leur courage et de recommencer le combat.

La position devenait avantageuse pour les Romains ; leurs traits, lancés de haut en bas, portaient tous. Les Grecs se voyaient renversés successivement en faisant de vains efforts pour gravir la colline, du sommet de laquelle on lançait sur les éléphants des cordes enduites de poix enflammée. Ces animaux, épouvantés, prirent la fuite et se jetèrent sur les phalanges grecques, qu'ils écrasèrent. Les Romains, profitant de ce désordre, chargèrent avec furie les ennemis, les mirent en pleine déroute, en tuèrent près de vingt-trois mille et s'emparèrent du camp du roi.

La vue de ce camp, tracé avec symétrie, fermé comme une citadelle et environné de retranchements, servit aux généraux romains de leçon, de modèle, et devint dans la suite une des grandes causes de leurs succès. En tous temps Rome sut profiter de ce qu'elle trouvait utile dans l'armement, la tactique, la législation et les coutumes de ses ennemis.

Curius ramena dans les murs sacrés son armée victorieuse : treize cents captifs, quatre éléphants et une immense quantité d'or, d'argent, de vases et de meubles précieux, riches dépouilles du luxe de Tarente et de la Grèce, ornèrent son triomphe. Ces trophées enorgueillirent les Romains sans les corrompre ; car ils étaient encore si attachés à la simplicité des mœurs antiques, que cette même année Fabricius et Emilius, nommés censeurs, chassèrent du sénat un ancien consul, un ancien dictateur, nommé Rufinus, parce qu'il se servait de vaisselle d'argent.

Pyrrhus, décidé par sa défaite à sortir de l'Italie, dissimula son découragement, déguisa ses projets, et dit à ses alliés qu'il allait chercher de puissants secours qu'on lui promettait en Grèce et en Asie. Ce langage rassura les Tarentins et trompa même les Romains, qui n'osèrent désarmer. Cependant le roi, craignant qu'on ne finît par s'opposer à son départ, s'embarqua furtivement la nuit, et ne ramena en Epire que huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux, faibles débris échappés à une guerre qui avait duré six ans. Ce prince, ennemi du repos, cherchant ensuite une nouvelle gloire dans le Péloponèse, trouva la mort dans les murs d'Argos (1).

(1) Pour les détails de cet événement, V. *Lect. hist.*, t. II (*Grèce*).

Milon, que Pyrrhus avait laissé à Tarente avec une faible garnison, capitula et livra la citadelle. La ville, privée de tout espoir et de tout appui, se rendit enfin au consul, qui fit démolir ses murs...

Les armes romaines, délivrées de tout obstacle qui pût s'opposer à leurs progrès dans la péninsule, s'emparèrent de Spolète, d'Otrante, de Brinduse; et la république étendit enfin sa domination sur toute l'Italie, à l'exception de la partie septentrionale qu'occupaient encore les Gaulois.

De Ségur (1). — *Histoire universelle*, t. 5, ch. 7.

LITTÉRATURE ET ARTS. — Poésie : *Annales* d'Ennius, ou épopée depuis l'origine de Rome jusqu'au temps des guerres puniques.

§ 5. — Organisation militaire des Romains.

Service militaire, recrutement, légion.

La constitution sociale des Romains fut tout à la fois civile et militaire, et ce caractère a persisté jusque dans les dernières transformations de leur empire. Tout citoyen était soldat, tout soldat était citoyen, et l'un se confondait perpétuellement avec l'autre, quoique la séparation du pouvoir civil et du pouvoir militaire y fût profondément marquée. L'armée fut d'abord composée des *gentes*, ou clans antiques, avec leurs chefs en tête. Le roi Servius Tullius substitua l'aristocratie de fortune à l'aristocratie de race, en laissant toutefois subsister les prérogatives de celle-ci. Les registres du cens s'identifièrent alors avec la matricule de l'armée, et le service des armes fut corrélatif à la distribution des droits politiques. L'*exercitus*, c'était le peuple même réuni pour voter au champ de Mars; comme jadis les nobles Polonais à leur diète, il se rendait en armes à ses comices. Une partie stationnait dans la citadelle, pendant que l'autre se rendait au scrutin, et c'est pour cela que les droits politiques

(1) Louis-Philippe de Ségur (1753-1830), diplomate et historien, membre de l'Académie française, a composé, entre autres ouvrages historiques : *Décade historique* (1828) publiée d'abord sous les titres d'*Histoire de Frédéric-Guillaume II* et de *Théâtre historique et politique de l'Europe*, de 1786 à 1796; *Abrégé de l'histoire universelle* dont les diverses parties ont paru avec des titres différents; *Histoire de France*, *Mémoires ou Souvenirs et anecdotes*, *Galerie morale*, etc.

s'exerçaient hors de l'enceinte. En campagne, le citoyen apte au service était classé, armé, selon le rang de fortune que le cens lui attribuait. Le service fut pendant longtemps gratuit, et il resta obligatoire pour tous les citoyens valides, de dix-sept à quarante-cinq ans, comme dans la *Landwher* moderne. De quarante-cinq à soixante ans, le citoyen romain était encore engagé au service, à titre de réserve. A ne voir que cette constitution primitive, aux mains d'une aristocratie habilement organisée, toujours en haleine et toujours militante, par expédient comme par nécessité, on pouvait prédire aux petits peuples avoisinant la cité romaine le sort qui leur était réservé. On est même étonné que ces peuples aient laissé si souvent Rome se remettre de ses défaites et réorganiser ses forces, après ses désastres, sans se liguer fortement contre une puissance si menaçante pour leur liberté. Ils ne s'en avisèrent que fort tard et quand il n'était plus temps. Ce double caractère, civil et militaire, se manifeste autant dans les lois que dans les habitudes des Romains. Le droit prétorien lui emprunta son autorité. L'*imperium* des jurisconsultes n'est que le droit de justice militaire, absolu dans le camp, tempéré dans la cité par la souveraineté populaire.

Jusqu'à l'époque des guerres civiles, le service militaire fut donc, à Rome, non pas une charge, mais une prérogative du citoyen. L'obligation du service était restreinte aux citoyens inscrits au cens pour une somme déterminée. On ne confiait point d'armes à ceux qui n'offraient aucune responsabilité à la république ; leur usage était réservé, dit Gibbon, à cette classe de citoyens qui avaient une patrie à glorifier, un patrimoine à défendre, et qui, participant à l'établissement des lois, trouvaient leur intérêt, comme leur devoir, à les faire respecter. Le service militaire passait avant toutes les autres obligations du citoyen, et primait toutes les aptitudes civiles. Nul ne pouvait arriver aux charges de magistrature, du temps de Polybe, s'il n'avait fait au moins dix campagnes. On se préparait dans les camps au maniement des affaires publiques ; c'est pourquoi les nobles envoyaient à à la guerre leurs enfants, encore en bas âge, en les attachant à la personne des généraux de leurs amis, et gagnaient ainsi quelques années, pour les rendre plus tôtcapables de remplir les emplois publics. Mais un plébiscite

provoqué par C. Gracchus mit fin à cet abus en fixant à dix-sept ans l'entrée au service militaire. On pouvait être appelé jusqu'à quarante-cinq ans, si, à cet âge, on n'avait pas fourni dix ans de service dans la cavalerie, ou seize ans, quelquefois vingt ans, dans l'infanterie.

Le caractère distinctif du monde antique se produit, à Rome, sous sa forme la plus saisissante. La vie publique était tellement alors dans les mœurs et dans le droit de chacun, que l'armée elle-même reflétait l'image de l'assemblée souveraine qui réglait les destinées civiles de la cité. Il arriva plus d'une fois que le consul, en plein camp, convoqua ses soldats en assemblée du peuple : pensée qui fut excellente en son principe, et dans les premiers siècles, mais dont l'application fut si fatale à la liberté, lorsque la composition des assemblées publiques et de l'armée fut profondément modifiée, comme nous le verrons plus tard. Personne n'ignorait ainsi, chez les Romains, les nécessités, les ressources et la discipline de la vie militaire, et ceux à qui l'élection devait ensuite confier la direction des affaires apprenaient dans le métier des armes le dévouement à la règle et à la patrie, en même temps qu'ils acquéraient l'ascendant que donnent des qualités supérieures à l'homme privé sur ses semblables.

Le recrutement militaire s'opérait de plusieurs manières. La plus régulière et la plus habituelle se nommait *delectus*, le choix, ou *delectus legitimus*. Il fallait un ordre du sénat pour y procéder; c'était ordinairement au mois de mars de chaque année qu'il avait lieu. L'opération était présidée, au Forum, ou au Champ de Mars, par le consul ou préteur, qui devait commander l'armée. Tous les appelés devaient répondre, à peine d'être poursuivis comme déserteurs, *tenebriones*, et ils subissaient une visite qui constatait leur aptitude. Le rôle des propres au service étant dressé, leur destination ultérieure était indiquée pour une autre réunion dans laquelle s'accomplissait la solennité du serment. Ce serment était renouvelé plus tard dans le camp avec des formes redoutables ; il liait l'inférieur à ses chefs. Le soldat jurait un complet dévouement au salut de la patrie : *omnino pro republica se esse facturos* ; il promettait entière obéissance aux ordres de son supérieur, *omniaque facturos quæ is præciperet;* il s'engageait à ne quitter le service qu'après le congé de

son général : *nec recessuros nisi præcepto consulis.* Sous *l'empire*, une clause nouvelle fut ajoutée, à savoir, que l'intérêt de l'empereur passerait avant toute autre considération dans l'esprit du soldat : *se imperatoris salutem omnibus potiorem esse habituros.* Pour quiconque connaît la religion du serment chez les anciens, ses effets sur la discipline seront compris facilement.

Une seconde espèce de levée s'appelait du nom de *tumultuaria* ou *subitaria ;* c'était une sorte de *Landsturm*, la levée en masse, en cas de péril extrême, de tous ceux qui pouvaient porter les armes. On la nommait aussi *conjuratio*, parce que le serment s'y prêtait en commun, par acclamation. Ceux qui n'étaient pas inscrits au cens pour la somme requise, ne pouvant servir dans l'armée de terre, étaient employés dans le service maritime, où des travaux plus pénibles étaient nécessaires. Telle était la pratique au temps de Polybe ; quant aux prolétaires et aux *capite censi*, l'impossibilité où ils étaient de s'entretenir à leurs frais, en campagne, avait motivé leur dispense ou leur exclusion du service. Du mot *delectus* ou de *legere*, lever, choisir, venait le mot de *légion*, qui représentait la nation ou la tribu armée.

Selon Varron et Plutarque, la légion romaine fut, à son origine, composée de 3,000 fantassins, nombre qui répondait à celui des trois tribus primitives. Varron prétend même que de ce nombre de mille, venait le mot de *miles*, ce qui est une étymologie fort contestable. Un roi de Rome porta la légion à 4,000 hommes de pied, et ce fut encore d'après l'analogie avec la tribu, car à ce roi (Servius) est due l'institution de la quatrième tribu. Ces quatre premières légions jouirent toujours à Rome d'une considération particulière, même après l'augmentation de leur nombre. Le chiffre de 4,000 à 4,200 hommes paraît avoir été maintenu jusqu'à la seconde guerre punique. Il faut ajouter les contingents fournis par les municipes alliés ou soumis, lesquels étaient placés sous le commandement d'officiers romains, et complétaient l'effectif de l'armée en campagne. Au temps de la dictature de Camille, vers le milieu du IVe siècle de la ville, Rome avait mis en campagne dix légions de 4,000 hommes chacune. Mais, à partir de la bataille de Cannes, Tite-Live et Polybe nous apprennent que la légion fut portée à

5,000 hommes ou 5,200 fantassins, nombre qui demeura ainsi fixé jusqu'au temps de Marius, lequel éleva la légion à 6,000 hommes, ce qui fut le dernier terme de son accroissement jusqu'à la fin de l'empire. Indépendamment de ce nombre de fantassins, chaque légion avait l'attache d'un corps de cavalerie de 300 hommes environ; tel était le cadre normal indiqué par les auteurs anciens. Il va sans dire que les nécessités de la guerre ou des circonstances particulières pouvaient modifier ces divers chiffres.

Ainsi la légion romaine, en son dernier état, équivalait à peu près à la force d'une de nos brigades d'infanterie. Elle était composée de diverses armes et de différentes qualités de soldats, correspondants, selon les aptitudes militaires, aux diverses classes du cens; les uns armés de hastes ou de piques, et pour cela nommés *hastati*, qu'ils gardèrent même après qu'à leur pique on eut substitué le javelot, *pilum*. Ils formaient la première ligne et comptaient environ 1,200 hommes. Après eux venait un bataillon pesamment armé, occupant le centre du corps de bataille, en nombre égal aux *hastati*, et qu'on nommait les *principes*, comme formant le principal appui de la légion. Ils étaient suivis d'une sorte de réserve de vieux soldats, qu'on appelait *triarii*, composant l'arrière-garde. Sur les flancs, en queue, ou dans les intervalles qui séparaient les corps indiqués, se glissaient, sous divers noms, des troupes légères dont la destination était de harceler l'ennemi ou de l'attaquer soudainement. Plus tard, une infanterie volante, connue sous le nom de *velites*, s'adjoignit à ces premiers bataillons. La légion entière se partageait en dix cohortes; chaque cohorte comptait trois manipules; chaque manipule deux centuries, et chaque centurie dix décuries. Chaque centurie avait un drapeau. L'étendard de la cohorte avait la forme d'un dragon. Un aigle était le signe distinctif de la légion. La légion en ordre de bataille présentait donc dix colonnes ou cohortes, composées chacune d'un nombre proportionné de soldats pris dans les diverses armes de la légion. La cavalerie était en queue, quelquefois sur les flancs. En somme, le cadre normal de la légion, chez les Romains, paraît avoir été de 5,500 soldats, *gregarii*; de 550 sous-officiers, *decani*, et de 50 centurions, dont 5 étaient supérieurs aux autres. L'ordonnance fondamentale reposait

sur le manipule. Le commandement des légions et des cohortes était confié à des *præfecti*, à des *legati* ou à des *tribuni*, qui, selon les temps ou les circonstances, ont exercé une autorité plus ou moins prépondérante.

CH. GIRAUD (1). — *Les bronzes d'Osuna*, remarques nouvelles.

Description d'un camp romain, armes, discipline militaire.

En quelque lieu que les Romains portent la guerre, ils ne sauraient être surpris par un soudain effort de leurs ennemis, parce qu'avant de pouvoir être attaqués, ils fortifient leur camp, non pas confusément ni légèrement, mais d'une forme quadrangulaire; et si la terre y est inégale, ils l'aplanissent, car ils mènent toujours avec eux un grand nombre de forgerons et d'autres artisans pour ne manquer de rien de ce qui est nécessaire à la fortification. Le dedans de leur camp est séparé par quartiers, où l'on fait les logements des officiers et des soldats. On prendrait la face du dehors pour les murailles d'une ville, parce qu'ils y élèvent des tours également distantes, dans les intervalles desquelles ils posent des machines propres à lancer des pierres et des traits. Ce camp a quatre portes fort larges, afin que les hommes et les chevaux puissent y entrer et en sortir facilement. Le dedans est divisé par rues, au milieu desquelles sont les logements des chefs, un prétoire fait en façon d'un petit temple, un marché, des boutiques d'artisans et des tribunaux, où les principaux officiers jugent les différends qui arrivent. Ainsi l'on prendrait ce camp pour une ville faite en un moment, tant le grand nombre de ceux qui y travaillent et leur longue expérience le mettent en cet état plus tôt qu'on ne le saurait croire; et si l'on juge qu'il en soit besoin, on l'environne d'un retranchement de quatre coudées de largeur et autant de profondeur. Les soldats, avec leurs armes toujours proches d'eux, vivent ensemble en fort bon ordre et en bonne intelligence. Ils vont par escouades au bois, à l'eau, au fourrage, et man-

(1) Pour M. Ch. Giraud, voir les *Lectures historiques*, t. VI. — Le beau travail qui a fourni cet extrait a été publié en trois fascicules, imprimerie nationale, sous ces titres : *Les bronzes d'Osuna* (1874), *Les bronzes d'Osuna, remarques nouvelles* (1875), *Les nouveaux bronzes d'Osuna* (1877). Il a paru aussi dans le *Journal des Savants* et dans le recueil des *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, chez Alph. Picard.

gent tous ensemble sans qu'il leur soit permis de mangèr séparément. Le son de la trompette leur fait connaître quand ils doivent dormir, s'éveiller, et entrer en garde, toutes choses étant si exactement réglées que rien ne se fait qu'avec ordre. Les soldats vont le matin saluer leurs capitaines ; les capitaines vont saluer leurs tribuns; et les trìbuns et les capitaines vont tous ensemble saluer celui qui commande en chef. Alors il leur donne le mot et tous les ordres nécessaires pour les porter à leurs inférieurs, afin que personne n'ignore la manière dont il doit combattre, soit qu'il faille faire des sorties, ou se retirer dans le camp.

Quand il faut décamper, le premier son de trompette le fait connaître, et aussitôt ils plient les tentes et se préparent à partir. Quand la trompette sonne une seconde fois, ils chargent tout leur bagage, attendent pour partir un troisième signal comme l'on ferait dans une course de chevaux, et mettent le feu dans leur camp, tant parce qu'il leur est facile d'en refaire un autre que pour empêcher les ennemis de s'en pouvoir servir. Quand la trompette sonne pour la troisième fois, tout marche; et afin que chacun aille en son rang, on ne souffre que personne demeure derrière. Alors un héraut qui est au côté droit du général leur demande par trois fois s'ils sont prêts à combattre; à quoi ils répondent autant de fois à haute voix et d'un ton qui témoigne leur joie qu'ils sont tout prêts. Ils préviennent même souvent le héraut en faisant connaître par leurs cris et en levant les mains en haut qu'ils ne respirent que la guerre.

Ils marchent ensuite dans le même ordre que s'ils avaient l'ennemi en tête sans jamais rompre leurs rangs. Les gens de pied sont armés de casques et de cuirasses, et chacun porte deux épées, dont celle qu'ils ont au côté gauche est beaucoup plus longue que l'autre; car celle qu'ils ont au côté droit n'a qu'une paume de long, et c'est plutôt un poignard que non pas une épée. Des soldats choisis qui accompagnent le chef portent des javelines et des targes, et tous les autres soldats ont des javelots avec de longs boucliers, et portent dans une espèce de hotte une scie, une serpe, une hache, un cercloir ou un pic, une faucille, une chaîne, des longes de cuir, et du pain pour trois jours, en sorte qu'ils ne sont guère moins chargés que les chevaux. Les gens de cheval portent une

longue épée au côté droit, une lance à la main, un bouclier en écharpe au côté du cheval, et une trousse garnie de trois dards au plus, dont la pointe est fort large, et qui ne sont pas moins longs que des javelots. Leurs cuirasses et leurs casques sont semblables à ceux des gens de pied. Ceux qui sont choisis pour accompagner le chef sont armés comme les autres, et c'est le sort qui donne le rang aux troupes qui doivent marcher en tête.

Telles sont les marches, la manière de camper et la diversité des armes des Romains. Ils ne font rien dans leurs combats sans l'avoir prémédité, mais leurs actions sont toujours des suites de leurs délibérations. Ainsi, s'ils commettent des fautes, ils y remédient facilement, et pourvu que les choses soient mûrement concertées, ils aiment mieux que les effets ne répondent pas à leurs espérances que de ne devoir leurs bons succès qu'à la fortune, parce que les avantages que l'on ne tient que d'elle seule portent à agir inconsidérément; au lieu que les malheurs qui viennent ensuite d'une résolution sagement prise servent à prévenir ce qui peut à l'avenir en faire éviter de semblables, joint que l'on ne peut s'attribuer l'honneur de ce qui n'advient que fortuitemeut; et qu'au contraire, dans les désavantages qui arrivent contre toute apparence, on a du moins la consolation de n'avoir manqué à rien de ce que la prudence désirait.

Ces continuels exercices militaires ne forment pas seulement les corps des soldats, ils affermissent aussi leur courage, et l'appréhension du châtiment les rend exacts dans tous leurs devoirs; car les lois ordonnent des peines capitales non-seulement pour la désertion, mais pour les moindres négligences; et quelque sévères que soient ces lois, les officiers qui les font observer le sont encore davantage; mais les honneurs dont ils récompensent le mérite sont si grands, que ceux qui souffrent de si rudes châtiments n'osent s'en plaindre, et cette merveilleuse obéissance fait que rien n'est si beau dans la paix, ni si redoutable dans la guerre qu'une armée romaine. Ce grand nombre d'hommes paraît ne faire qu'un seul corps qui se meut tout entier en même temps, tant les troupes qui le composent sont admirablement bien disposées. Leurs oreilles sont si attentives aux ordres, leurs yeux si ouverts aux signes, et leurs mains si préparées à l'exécution de ce qui leur est commandé, qu'étant d'ailleurs

vaillants et infatigables au travail, la résolution de donner bataille n'est pas plus tôt prise, qu'il n'y a ni multitude d'ennemis, ni fleuves, ni forêts, ni montagnes qui puissent les empêcher de s'ouvrir le chemin à la victoire; le sort même se déclarerait contre eux, qu'ils ne se croiraient pas dignes de porter le nom de Romain s'ils ne triomphaient aussi de lui. Faut-il s'étonner que des armées qui exécutent d'une manière héroïque des conseils si sagement pris, aient poussé si loin leurs conquêtes, que ce superbe empire n'ait pour bornes que l'Euphrate du côté de l'orient, l'Océan du côté de l'occident, l'Afrique du côté du midi, et le Rhin et le Danube du côté du septentrion, puisque l'on peut dire sans flatterie que quelque grande que soit l'étendue de tant de royaumes et de provinces, le cœur de ce peuple, que sa prudence jointe à sa valeur a rendu le maître du monde, est encore plus grand.

JOSÈPHE (1). — *Guerre des Juifs contre les Romains*, l. 3, ch. 6.
Traduction d'Arnauld d'Andilly.

Récompenses. — Triomphes.

Le lendemain d'une journée glorieuse, le général convoquait les soldats en assemblée solennelle; il prononçait l'éloge des plus braves, et donnait à chacun la décoration qui lui appartenait, en présence des camarades, témoins et juges des hauts faits, prêts à réclamer contre la faveur ou contre des prétentions mensongères, comme à sanctionner de leurs applaudissements une rémunération légitime.

(1) Flavius Josèphe, né à Jérusalem, en 37 av. J.-C., mourut vers la fin du premier siècle de notre ère. Il se fit connaître par sa brillante défense de la ville de Jotapa contre Vespasien qui l'emmena prisonnier à Rome. Il accompagna ensuite Titus sous les murs de la ville sainte dont ses exhortations ne purent pas empêcher la ruine. Nous avons de lui l'*Histoire ancienne des Juifs* ou *Antiquités judaïques*, l'*Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains* ou *Guerre judaïque*, et une *Autobiographie*. Ces ouvrages sont écrits en grec; mais le premier n'est qu'une traduction, faite par l'auteur lui-même, du texte primitif composé en chaldéen. « Sa narration, dit M. Egger, est tantôt vive et animée, tantôt sèche et froide; tour à tour minutieuse et prolixe, ou sommaire jusqu'à l'obscurité, elle montre à chaque page l'effort d'un talent vrai, mais incomplet et gêné dans ses allures. Ce n'est point l'art profond, le ton majestueux de Thucydide; ce n'est point la noble sérénité de Tite-Live: c'est quelque chose d'inégal et d'inachevé, où se montre à la fois l'embarras de l'homme sans conscience, et de l'écrivain dictant dans une langue qui lui est étrangère. »

Celui qui avait le premier forcé les remparts d'un camp, ou qui s'était élancé le premier dans une ville prise d'assaut, ou sur un vaisseau ennemi, recevait une couronne appelée *castrensis*, *vallaris*, ou *muralis*, ou *navalis*, portant la figure d'un front de palissade, ou de créneaux de murailles, ou de proues de navires. Aulu-Gelle dit qu'on faisait ces couronnes d'or ; il parle sans doute de ce qui se pratiquait de son temps, ou tout au moins dans les derniers âges de la république. Je crois qu'au commencement on n'avait pas imaginé tant de dénominations et de formes différentes, et qu'on n'y mettait pas tant d'art, ni surtout tant de luxe. Un simple feuillage suffisait au décoré. Il serait même peut-être permis de penser que les couronnes perdirent de leur prix à mesure qu'elles devinrent plus riches, jusqu'à ce qu'on en fût venu à peser l'*aurum coronarium* des triomphateurs. Ils n'avaient été couronnés d'abord que de simples feuilles de laurier.

Cependant les Romains ne méprisèrent jamais l'or dès qu'ils le connurent dans le butin ennemi. Siccius Dentatus, au temps des décemvirs, eut, dit-on, plusieurs couronnes de ce métal, pour des actions d'éclat sur les champs de bataille. Un illustre exemple montre qu'on était accoutumé, dans les premières années du septième siècle, à ne point confondre, en fait de couronne, la valeur matérielle et la valeur morale. Calpurnius Pison, vainqueur des esclaves révoltés en Sicile, eut à distribuer les prix du courage. Son fils s'étant signalé entre tous dans plusieurs rencontres, il lui décerna titulairement une couronne d'or de trois livres pesant, et il ajouta qu'un magistrat ne devant point disposer des deniers publics au profit de sa maison, il léguerait au jeune homme, par testament, l'équivalent de la somme; en sorte que celui-ci tiendrait de la république l'honneur conféré par le général, et de son père la partie lucrative, par une munificence privée.

Toutefois les plus belles couronnes demeurèrent toujours les plus simples. Une branche de chêne composa la couronne civique, celle qu'on recevait pour avoir sauvé la vie d'un compagnon d'armes dans une bataille. Il fallait, pour l'obtenir, en même temps qu'on avait conservé un citoyen à la patrie, avoir tué un ennemi et être resté maître de la place où s'était passée l'action; il fallait, en

outre, que le citoyen sauvé du péril rendît lui-même témoignage; tout autre témoin n'était pas entendu. Il fallait que la personne sauvée fût un citoyen romain. Pour le salut d'un allié, eût-ce été un roi, Rome n'accordait pas un tel honneur; et il ne variait point pour le sauveur d'un général et pour celui d'un soldat. L'homme qui avait paré sa tête de la couronne civique pouvait la porter en tout temps : il était exempt de toutes les fonctions onéreuses, et il en exemptait son père et son aïeul. Une place lui était assignée près du sénat dans les spectacles, et les sénateurs mêmes se levaient à son entrée.

Dans les fêtes triomphales, les décorés, officiers et soldats, suivaient le char de leur général, parés de tous les dons qu'ils avaient gagnés par leur vaillance. Quelques-uns effacèrent le triomphateur lui-même, comme ce Siccius Dentatus, qui étalait huit couronnes d'or, et quatorze civiques, et trois murales, et une obsidionale, et quatre-vingt-trois colliers, et cent soixante bracelets, dix-huit dards, vingt-cinq *phaleræ*, espèce d'ornement qu'on suspendait sur la poitrine.

Cette multitude d'insignes militaires ne prouverait pas qu'on les prodiguât alors ; car Siccius comptait aussi cent vingt batailles rangées, trente dépouilles ennemies, dont huit emportées en combat singulier, et quarante blessures.

Les soldats couronnés étaient gratifiés encore d'autres avantages : immunités de travaux, haute paie, rations doubles ou rations et demie de froment et autres vivres.

Il n'y eut jamais de loi ni même de règlement qui déterminât les conditions que les prétendants (au triomphe) devaient remplir; mais la jurisprudence s'établit avec le temps, par le principe si puissant chez les Romains : *more majorum*. Tels furent les articles principaux de cette jurisprudence :

1° Nul ne pouvait triompher, quelques victoires qu'il eût remportées, s'il n'avait commandé en qualité de magistrat du peuple romain, dictateur, consul ou préteur. Le jeune Scipion, qui avait détruit quatre armées carthaginoises et reconquis toute la province d'Espagne, n'obtint pas cet honneur; il le demanda, mais sans espoir de l'obtenir, et seulement pour constater qu'il y avait droit par ses actions, s'il n'eût pas rencontré un obstacle légal : il n'avait commandé les légions qu'en vertu d'une com-

mission extraordinaire, *sine magistratu*, quoique avec le titre de proconsul. La faveur ou la puissance introduisirent d'autres exemples dans la suite.

2° Il fallait avoir combattu sous ses propres auspices et dans sa province, non dans celle d'un autre. Cette condition était une suite de la première, et en même temps une très-bonne précaution de politique. Avec cette soif d'honneurs dont les Romains étaient dévorés, il y aurait eu péril, et pour la discipline et pour les affaires de l'Etat, à ne pas ôter aux lieutenants l'envie de se signaler hors du commandement de leur général en chef, et aux généraux qui se trouvaient près les uns des autres, la tentation de passer dans la province de leurs collègues.

Il y eut un exemple bien remarquable de ce respect sévère de la tradition dans la seconde guerre punique. Le sénat s'accordait avec le peuple à reconnaître que Claudius Néron avait sauvé la patrie en courant d'un bout à l'autre de l'Italie pour se joindre à son collègue M. Livius et détruire avec lui l'armée de Magon, qui venait renforcer Annibal. On accorda le triomphe à tous les deux à la fois; mais, comme la bataille s'était livrée dans la province de M. Livius, et que les auspices avaient été les siens ce jour-là, il fut décidé qu'il aurait seul les honneurs du char triomphal, suivi des soldats, et que Claudius Néron, celui que la voix publique proclamait le vainqueur, suivrait à cheval sans cortége militaire.

3° Celui qui avait perdu trop de soldats et qui n'avait pas tué au moins cinq mille ennemis, encourait un refus péremptoire. L'armée était ordinairement présente, et pouvait rendre témoignage au moment où le consul faisait sa déclaration devant le Sénat, dans le temple de Bellone. On voulut aussi, pour assurer la sincérité des faits, que le triomphateur jurât, dans les actes des questeurs urbains, au moment de son entrée à Rome, qu'il avait accusé vrai le nombre des soldats morts et le nombre des ennemis restés sur le champ de bataille. Malheureusement on ne s'avisa de cette précaution qu'en 691, lorsque le serment avait beaucoup perdu de sa force et de sa sainteté.

4° La victoire devait être décisive, terminer la guerre, et dompter l'ennemi, de manière que le consul vainqueur transmît au successeur la province pacifiée et soumise, en ramenant l'armée à Rome.

5° On exigeait encore, dit Valère Maxime, que le résultat de la guerre fût une conquête nouvelle, un accroissement de l'empire romain, et non pas la récupération de pays antérieurement possédés, comme si une victoire qui réparait une perte n'était pas un assez grand bienfait pour l'Etat.

Il serait superflu et même hors de propos de décrire ici l'appareil du triomphe ; nous ne remarquerons que les décorations personnelles du triomphateur, la couronne, qui fut d'abord de laurier et ensuite d'or, la robe et la tunique brodées de palmes et de laticlaves, qu'il empruntait à Jupiter Capitolin pour ce jour-là, le char sur lequel il traversait la ville, les lauriers et les dépouilles qui restaient éternellement attachés à la porte de sa maison.

C'était là le grand triomphe. Le moindre s'appelait *ovatio ;* le vainqueur entrait à pied, sans aucune suite de soldats, et couronné de simple myrte. On décernait l'ovation pour les succès obtenus, non dans une guerre importante, contre des ennemis dignes de Rome, mais sur des adversaires méprisables, esclaves ou pirates ; pour des succès qui n'avaient coûté ni de grands efforts, ni beaucoup de sang. Le feuillage de Vénus, dit Aulu-Gelle, convenait à ce facile avantage. Il arriva souvent que des raisons d'ordre hiérarchique, plutôt qu'une estimation des circonstances et des effets de la victoire, décidèrent le Sénat à décréter cet amoindrissement d'honneur.

On l'acceptait aussi par transaction entre la loi et l'équité, entre le droit personnel et la coutume générale, comme lorsque Marcellus, par la prise de Syracuse et par sa brillante expédition de Sicile, mérita le triomphe de l'aveu même de ses juges, qui ne pouvaient cependant le lui décerner, parce qu'il n'avait pas eu le temps de finir la guerre et de pacifier la province.

A défaut et au-dessous du triomphe et de l'ovation, le Sénat pouvait conférer le titre d'*imperator*.

On sait que le général vainqueur envoyait au Sénat le récit officiel de sa victoire dans une lettre enveloppée de lauriers. L'assemblée alors, s'il n'y avait pas lieu d'ordonner une solennité triomphale, se bornait à décréter des actions de grâces aux dieux, *supplicationes*, dont l'honneur retournait à l'homme favorisé, et de plus cet homme devenait *imperator* par le même décret. Cicéron se plaignait

de ce qu'on avait prodigué, dans les derniers temps, cette récompense.

NAUDET (1). — *De la noblesse et des récompenses d'honneur chez les Romains*, § 2 et 4.

Colonies.

Dans les guerres fréquentes que Romulus eut avec ses voisins, sa maxime constante fut de traiter les vaincus avec beaucoup de douceur, et la peine qu'il leur infligeait était de les transférer à Rome et de les obliger de devenir ses concitoyens. Comme par là la ville de Rome aurait pu bientôt se voir surchargée d'habitants, il avait soin en même temps de la décharger d'une jeunesse inutile et d'une populace indigente, à laquelle il partageait les terres conquises, en les établissant dans les villes qu'il avait dépeuplées. Par ce moyen, il tenait en bride les peuples subjugués, et formait un boulevard contre les ennemis du dehors. S'il n'est pas bien sûr que Romulus ait suggéré cette politique au sénat de Rome, il est du moins certain que celui-ci l'a mise constamment en pratique, et, qu'au lieu de détruire les villes qu'il soumettait à sa domination, il se contentait de punir les vaincus par la confiscation de leurs terres, qu'il distribuait ensuite à de pauvres citoyens, qu'il établissait dans ces villes. Il en retirait un double avantage, en ce que par là il n'avait pas besoin de garnisons ni d'armées pour contenir les sujets dans le devoir, ces colonies mêmes tenant lieu de garnisons; et en ce que par là il déchargeait la ville d'une foule de gens désœuvrés et indigents qui, n'ayant rien à perdre, n'étaient propres qu'à troubler la tranquillité de l'Etat et à y exciter des séditions. Il devait y en avoir un grand nombre à Rome, où les citoyens n'avaient presque d'autre métier que le labourage et les armes, et où tous les arts mécaniques nécessaires à la vie étaient abandonnés à des esclaves et à la plus vile partie de la populace. Depuis, on fit de ces établissements une récompense des services que de vieux

(1) Né en 1786, membre de l'Institut, auteur de plusieurs travaux importants : *Histoire de l'établissement, des progrès et de la décadence de la monarchie des Goths en Italie : Conjuration d'Etienne Marcel contre l'autorité royale; Des changements opérés dans toutes les parties de l'empire romain, depuis Dioclétien jusqu'à Julien; De la noblesse et des récompenses d'honneur chez les Romains* (1863), etc. Mort en 1878.

soldats avaient rendus à la République, ou plutôt à ceux qui l'avaient opprimée; car quoique sous la République on voie qu'on ait ainsi récompensé une ou deux fois les services des soldats, on ne voit pas cependant qu'on ait établi de colonies purement militaires avant Sylla. Dans celles qu'on établissait sous la République, il y a bien de l'apparence qu'on y avantageait ceux qui l'avaient servie utilement; mais c'était comme citoyens et non comme soldats qu'on les y établissait.

Pour que l'on pût établir une colonie, il fallait ou un sénatus-consulte ou une loi expresse du peuple, où se trouvait exprimé quel territoire on accordait aux colons, quelle étendue on y donnait, la manière dont la distribution s'en ferait, quel serait le nombre des citoyens qu'on y établirait, et la portion de terres qu'on accordait à chacun, enfin combien de personnes auraient la direction de l'établissement de la nouvelle colonie. Dès que le sénatus-consulte avait été dressé ou la loi confirmée, le peuple élisait ceux qui devaient être chargés de la commission d'établir la nouvelle colonie. Ces commissaires tiraient leurs noms de leur nombre : triumvirs, s'ils étaient trois; quinquevirs s'ils étaient cinq, etc.; car leur nombre n'était pas déterminé par la loi, et la loi de Jules César en établit jusqu'à vingt qui devaient être chargés du partage des terres dans la Campanie. L'Etat leur fournissait et leur entretenait quantité d'officiers subalternes : des huissiers, des hérauts, des greffiers, des architectes, des portiers, des gardes, etc. On les fournissait aussi de chevaux, de mulets, de tentes et de tout ce qui pouvait leur être nécessaire; quelquefois même leur pouvoir durait plusieurs années.

Lorsque le rôle du nombre des citoyens prescrit par la loi avait été dressé, les commissaires les conduisaient rangés par compagnies, ayant leurs enseignes, tout comme une troupe militaire. Dès qu'on était arrivé à l'endroit où devait se fonder la colonie, s'il n'y avait point de ville, on traçait une enceinte de la manière suivante. Une charrue, attelée d'un bœuf et d'une génisse, traçait un sillon suivant l'enceinte qu'on voulait donner à la nouvelle ville. Ceux qui devaient peupler cette colonie suivaient la charrue, et renversaient en dedans de l'enceinte les mottes de terre qu'elle enlevait. On soulevait la charrue à tous les endroits qu'on destinait aux

portes de la nouvelle ville. Après ces cérémonies, on sacrifiait le bœuf et la génisse qui avaient été à la charrue, et plusieurs autres victimes, aux dieux Médioxumes. On mettait ensuite la main à l'ouvrage, et on élevait les remparts et les murailles aux endroits où on avait rangé les mottes de terre. On traçait de la même façon l'étendue qu'on donnait au territoire de la colonie. Tout cela se faisait avec solennité, en prenant les auspices et en purifiant le peuple par divers sacrifices. Il paraît même qu'il n'était point permis d'établir, avec ces cérémonies, une colonie dans un endroit où il y en avait déjà une, car, du reste, il était permis, en cas qu'elle fût diminuée ou qu'elle manquât d'habitants, d'y en envoyer d'autres pour la repeupler. D'ailleurs, les Romains n'avaient pas toujours besoin de tracer ainsi l'enceinte et le territoire de leurs colonies, parce que, la plupart du temps, ils les établissaient dans les villes conquises dont la situation leur paraissait la plus avantageuse, tant pour ceux qui devaient y habiter, que pour contenir dans le devoir le reste de la contrée. Quelquefois même on permettait aux anciens habitants de ces villes de se faire enrôler au nombre des colons, et alors, apparemment, on leur assignait une égale portion de terre, et on leur accordait les mêmes priviléges qu'au reste des colons. On voit encore beaucoup de médailles des colonies, où, faisant allusion aux cérémonies usitées dans leur fondation, elles ont marqué une charrue ou un bœuf, et, plus souvent encore, une charrue attelée de deux bœufs.

Il y avait des colonies romaines, des colonies latines et des colonies italiques. On les distingue encore en colonies plébéiennes ou *togatæ*, c'est-à-dire les colonies qui ont été ordinaires sous la République et qui consistaient en citoyens aussi bien qu'en soldats, et les militaires qui ne consistaient qu'en soldats.

Rien ne contribuait plus à la grandeur de Rome et à assurer ses conquêtes que le grand nombre de colonies qu'elle établit dans toutes les parties du monde. Ces villes, conservant le langage, les mœurs et les usages de leur origine, s'en ressouvenaient toujours et considéraient la ville d'où ils la tiraient comme leur mère.

De Beaufort (1). — *La république romaine*, etc., l. 7, ch. 4, *passim.*

(1) Gouverneur du prince de Hesse-Hombourg, membre de la Société royale

CHAPITRE V.

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. — CONQUÊTE DE L'ILLYRIE ET DE LA GAULE CISALPINE.

Carthage : son origine phénicienne et son extension ; armées de mercenaires, religion, etc. — Parallèle entre Rome et Carthage.

1re guerre punique (264-241).
- *Cause :* secours donnés aux Mamertins contre Hiéron.
- *Généraux* : Duilius, Régulus ; Amilcar Barca.
- *Evénements :* batailles de Myles (Duilius) et d'Ecnome, Régulus en Afrique, siége de Lilybée ; batailles de Drépane, d'Eryx et des îles Ægades.
- *Paix :* cession de la Sicile devenant province romaine, etc.

Guerre inexpiable ou des mercenaires écrasés dans le défilé de la Hache.

Conquête de l'Illyrie et de la G. Cisalpine.
- *Conquête de l'Illyrie :* piraterie de la reine Teuta (229-219).
- *Conquête de la Gaule Cisalpine :* désastre des Romains à Clusium, victoire de Télamon ; mort de Viridomar, soumission du pays (222) et de toute l'Italie.

§ I. — Carthage et Rome.

Carthage et sa constitution.

Tandis que Rome s'avançait lentement du fond du Latium jusqu'au détroit de Messine, sur l'autre rive de la Méditerranée, en face de l'Italie, à moins de trente lieues de la Sicile, grandissait par l'industrie et le commerce la puissance carthaginoise. Aujourd'hui, sur une grève déserte à deux lieues de Tunis, se voient épars des tronçons de colonnes, des débris de murailles, quelques citernes à demi-comblées, et dans la mer des restes de jetées que les vagues ont détruites. C'est là tout ce qui reste de Carthage, et cependant ses tours s'élevaient à quatre étages ; sa triple enceinte montait à trente coudées ; et telle était la force de ses murs, que des loges pratiquées dans leur épaisseur pouvaient abriter trois cents éléphants de guerre, quatre mille chevaux et vingt-quatre mille soldats, avec les approvisionnements, les harnais et les ar-

de Londres, mort à Maëstricht en 1795. Indépendamment de l'ouvrage qui a fourni cet extrait et dont le titre complet est : *La république romaine, ou plan général de l'ancien gouvernement de Rome*, nous avons de cet historien : *Histoire de Germanicus* et *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de la république romaine*. C'est un écrivain érudit, pénétrant, consciencieux et qui, sur bien des points, a préparé les voies à la critique moderne.

mes. Des lames d'or couvraient son temple du Soleil, dont la statue, en or pur, pesait, disait-on, mille talents, et sur ses places, qui retentissaient de mots prononcés en vingt langues, se rencontraient le Numide et le Maure à demi nus, l'Ibère aux vêtements blancs, le Gaulois à la saie brillante, le robuste Ligure, l'agile Baléare, des Grecs accourus pour chercher fortune dans la grande cité, des Nasamons et des Lotophages appelés de la région des Syrtes, tous ceux enfin qui venaient à Carthage vendre leur courage, payer leurs tributs ou apporter dans cet entrepôt de toutes les terres civilisées et barbares les produits des trois mondes. A son dernier jour, après une lutte séculaire, Carthage comptait encore sept cent mille habitants.

Cette ville n'était cependant qu'une colonie d'une autre ville, de Tyr, cité sans territoire, comme Venise ou Amsterdam; vaisseau toujours à l'ancre sur la mer, et voyant de là passer, sans en être atteint, les conquérants et les révolutions. Tyr était la principale ville d'un pays resserré entre le Liban et la mer, qui avait à peine une superficie de 240 milles carrés. Mais des plus petits pays sont sorties les plus grandes choses : de l'Attique la civilisation du monde, de la Palestine la religion du Christ. Les Grecs ont été les artistes, les penseurs et les poëtes de l'ancien monde; les Phéniciens n'en furent que les marchands, mais avec tant de courage, de persévérance et d'habileté que leur histoire, si elle n'était malheureusement perdue, aurait été pour nous pleine d'enseignements. La terre leur manquait sur cette grève stérile; ils prirent la mer pour domaine, la couvrirent de leurs flottes et jetèrent des colonies sur tous ses rivages. Quand les Grecs apparurent, les Phéniciens reculèrent devant cette race belliqueuse, et lui laissant le nord de la Méditerranée, ils ne gardèrent que l'Afrique et l'Espagne. De Tyr à Cadix, sur une ligne de 1,000 lieues, les vaisseaux phéniciens purent naviguer le long d'une côte bordée de leurs comptoirs. Mais la Méditerranée était trop étroite pour ces quelques milliers de marchands qui s'étaient faits les pourvoyeurs des nations. Les contrées les plus reculées de l'Orient et du Midi furent visitées par leurs caravanes ou leurs navires. Par la mer Rouge et l'océan Indien, ils allèrent jusqu'aux Indes, jusqu'à Ceylan et s'établirent dans le golfe Persique; par la Perse et la

Bactriane, ils pénétrèrent jusqu'aux frontières de la Chine. L'ivoire et l'ébène de l'Ethiopie, la poudre d'or de l'Afrique et de l'Asie centrale, les parfums de l'Yémen, la cannelle et les épices de Ceylan, les pierres précieuses et les riches tissus de l'Inde, les perles du golfe Persique, les métaux, les esclaves, les laines de l'Asie antérieure, le cuivre de l'Italie, l'argent de l'Espagne, l'étain de l'Angleterre, l'ambre de la Baltique, vinrent s'entasser sur les marchés de Tyr. Mais ne regardons pas dans l'intérieur de ses murs, souillés par des fêtes obscènes et par des mœurs impures, ni dans ses temples qui retentissaient des cris des victimes humaines! Heureusement les vaisseaux n'emportent pas avec eux cette corruption des grandes cités marchandes, et la mollesse n'est pas toujours contagieuse. Malgré Sybaris, les Lucaniens gardèrent leur rudesse; malgré Tyr, les Juifs restèrent fidèles à Jéhovah.

Carthage n'était qu'un anneau de cette chaîne immense que les Phéniciens avaient attachée à tous les continents, à toutes les îles, et dont ils semblaient vouloir enlacer le monde. Mais il y a de ces villes que leur position seule appelle à une haute fortune. Placée à cette pointe de l'Afrique, qui semble aller à la rencontre de la Sicile pour fermer le canal de Malte, et qui commande le passage entre les deux grands bassins de la Méditerranée, Carthage devint la Tyr de l'Occident, mais dans des proportions colossales, parce que l'Atlas, avec ses indomptables montagnards, n'était pas, comme le Liban à Tyr, au pied de ses murs, lui barrant le passage, lui disputant l'espace; parce qu'elle n'était pas cernée, comme Palmyre, par le désert et ses nomades; parce qu'elle put enfin, s'appuyant sur deux grandes et fertiles provinces, s'étendre sur le vaste continent placé derrière elle, sans y être arrêtée par de puissants Etats. Les Grecs de Cyrène contenus, l'Egypte menacée, et Thèbes presque détruite, l'intérieur de l'Afrique parcouru, l'Espagne et la Gaule tournées, le Sénégal reconnu, les Canaries découvertes, l'Amérique peut-être pressentie et annoncée à Christophe Colomb par cette statue de l'île Madère, qui du bras étendu montrait l'Occident : voilà ce que fit l'humble colonie déposée par Tyr au pied du beau promontoire.

Il y eut un moment où cet empire commercial des

hommes de race punique, avec ses deux grandes capitales, Tyr et Carthage, s'étendait, comme mille ans plus tard celui des Arabes, leurs frères, de l'océan Atlantique jusque dans l'océan Indien. Mais cette domination eut deux implacables ennemis : à l'orient les Grecs, à l'occident les Romains. Avec Xerxès, les vaisseaux phéniciens vinrent jusqu'à Salamine ; avec Alexandre, les Grecs parurent sous les murs de Tyr, qu'ils renversèrent. Quand ils eurent encore bâti Antioche et Alexandrie, la Phénicie, étouffée entre ces deux villes, vit s'éloigner d'elle le commerce du monde. Ce qu'Alexandre avait fait contre Tyr, Agathocles et Pyrrhus l'essayèrent contre Carthage. Mais la Grèce regarde à l'orient, Pyrrhus échoua à l'occident contre les colons phéniciens ; il fallait une main plus forte pour arracher la Sicile aux Carthaginois.

Comme Rome, Carthage avait eu les plus obscurs commencements ; comme elle, elle mit quatre siècles à fonder son empire. Les nomades de l'Afrique n'étaient pas plus faciles à saisir que les montagnards de l'Apennin. A la fin cependant elle les dompta, les enferma dans des villes et les contraignit à cultiver la terre. Ses colons couvrirent aussi le pays vaincu, et, se mêlant aux indigènes, formèrent à la longue un même peuple avec eux, les Libyphéniciens. Mais les colonies romaines, toujours armées, enveloppaient leur métropole d'une impénétrable ceinture. Les établissements de Carthage, tous démantelés pour qu'une révolte fût impossible, n'étaient, à vrai dire, que de grands villages agricoles chargés de nourrir l'immense population de la capitale et d'approvisionner ses mille navires et ses armées. C'est ainsi que nous apparaissent les villes carthaginoises : ouvertes à toutes les attaques et aussi incapables de se défendre contre Carthage que contre les ennemis de Carthage. Spolète, Casilinum et Nola sauvèrent Rome par leur résistance à Annibal ; deux cents villes se donnèrent à Agathocles dès qu'il eut mis le pied en Afrique.

Le sénat avait favorisé le mélange de ses colons avec les Libyens. Mais le peuple qui en sortit fut regardé comme une classe inférieure, tenu loin des honneurs et du commandement, surveillé, traité en race ennemie, et par là même poussé à la révolte. L'histoire de Mutine et de la guerre des mercenaires montre à la fois la faute de Car-

thage, et sa punition ; à Rome, Mutine fût devenu consul ; à Carthage il fut insulté, proscrit et forcé de trahir pour sauver sa tête.

Carthage avait été précédée ou suivie sur cette côte par d'autres colonies phéniciennes ; elle leur fit reconnaître sa suprématie : Utique seule sut garder une indépendance réelle. N'ayant plus à craindre leur rivalité, s'étant soumis les Numantins voisins de son territoire, tenant les autres divisés par sa politique ou son or, elle put élever son vaste empire maritime. Née d'une ville marchande, Carthage n'aima que le commerce, et ne fit la guerre que pour s'ouvrir des débouchés, s'assurer l'exploitation de riches pays, ou détruire des puissances rivales. Les Grecs et les Phéniciens se partagèrent l'un des deux grands bassins de la Méditerranée ; elle voulut avoir l'autre. La Sardaigne, la Corse et les Baléares en dominent la navigation, elle s'en empara. La Sicile était mieux défendue par les Grecs de Syracuse, elle les y cerna, en prenant position à Malte, où elle entretenait deux mille hommes de garnison, aux îles Ægates, aux îles Lipariennes et dans la Sicile même, dont elle finit par occuper les deux tiers. Là où elle régna en souveraine, de dures lois, comme des marchands en écrivent pour défendre leurs monopoles, pesèrent sur les vaincus. Tandis qu'autour de ses murs, elle condamnait les Lybiens à labourer pour son compte, en Sardaigne elle détruisait toutes les plantations et interdisait aux habitants, sous peine de mort, la culture du sol. Dans l'Afrique dont elle avait bordé la côte orageuse de ses nombreux comptoirs, en Espagne, où les anciennes colonies phéniciennes lui servaient d'entrepôt, elle profitait de l'ignorance des Barbares pour faire avec eux d'avantageux marchés, ne perdant ni son temps ni ses forces à les conquérir ou à les civiliser ; mais leur créant des besoins, et leur imposant des échanges onéreux ; prenant, pour quelques légers tissus fabriqués à Malte, la poudre d'or de l'Africain, ou l'argent de l'Espagnol ; gagnant toujours, sur tout et avec tous.

Les Etrusques, les Massaliotes, Syracuse, Agrigente et les villes grecques de l'Italie lui faisaient une redoutable concurrence. Contre les uns, elle anima la haine et l'ambition de Rome (traités de 510, 340, 279) ; contre les autres, elle arma peut-être les Gaulois et les Ligures ; ou bien, elle cachait mystérieusement la route suivie par ses

navires. Tout vaisseau étranger surpris dans les eaux de la Sardaigne et vers les colonnes d'Hercule, était pillé et l'équipage jeté à la mer. Après les guerres puniques, il fallut modifier ce singulier droit des gens, comme l'appelle Montesquieu. Un vaisseau carthaginois, se voyant suivi dans l'Atlantique par une galère romaine, préféra se faire échouer plutôt que de lui montrer la route des îles Sorlingues. L'amour du gain s'élevait jusqu'à l'héroïsme.

Pour donner à son commerce l'essor et la sécurité, pour être maîtresse des mers, Carthage n'avait besoin que de la tranquille possession des îles et du littoral. Quelque restreintes que fussent ces prétentions, il fallait des armées pour les réaliser. Mais du moment où la guerre n'est plus qu'une affaire de commerce, un moyen d'assurer la rentrée des fonds et le placement des marchandises, pourquoi les marchands ne paieraient-ils pas des soldats comme ils paient des facteurs et des commis? Venise, Milan, Florence, toutes les républiques italiennes du quinzième siècle eurent des condottieri; Carthage eut des mercenaires. On achetait des chevaux et des navires, on acheta aussi des hommes, et depuis les Alpes et les Pyrénées jusqu'à l'Atlas il y avait tant d'épées à vendre! Chacun des comptoirs de Carthage était aussi un bureau de recrutement. Les prix étaient bas, car la concurrence était grande parmi ces Barbares avides et pauvres qui cernaient l'étroite lisière des possessions carthaginoises. D'ailleurs Carthage faisait bien les choses. Elle embarquait les femmes, les enfants, et jusqu'aux effets de ses mercenaires. C'étaient autant d'otages de leur fidélité, ou, après une campagne meurtrière, des héritages pour le trésor. Nul n'était refusé, ni le frondeur baléare, ni le cavalier numide, ni le fantassin espagnol et gaulois, ni le Grec qu'on pouvait employer à tout, espion, marin, constructeur, au besoin même général.

Plus il y avait de races différentes dans une armée carthaginoise, plus le sénat était rassuré; une révolte paraissait impossible entre tant d'hommes qui ne pouvaient se comprendre. D'ailleurs, le général, comme les principaux officiers, était Carthaginois, et le sénat tenait toujours auprès de lui quelques-uns de ses membres pour veiller sur sa conduite et s'assurer que tous ces gens gagnaient

bien leur argent. L'amour de la gloire et de la patrie, le dévouement à l'Etat, tous ces grands mots qui faisaient à Rome des miracles n'avaient pas cours dans le sénat de Carthage. On y parlait beaucoup de recettes et de dépenses, fort peu d'honneur national. Aussi, les ressources du pays ne se mesuraient que sur celles du trésor. Tant qu'il était rempli, on dépensait des soldats avec une insouciante prodigalité. Quand il était épuisé, on reculait ou l'on traitait; c'était une affaire manquée. Avait-elle réussi, les déboursés étaient bientôt couverts et les mercenaires morts dans l'entreprise oubliés. Qu'importait qu'il y eût quarante ou cinquante mille barbares de moins dans le monde! Ces mercenaires pouvaient devenir dangereux. Mais on savait se délivrer de leurs exigences : témoins les quatre mille Gaulois livrés à l'épée des Romains, et la troupe abandonnée sur l'île déserte des Ossements, et Xantippe qui périt peut être comme Carmagnola.

Un pareil système était bon tant qu'il ne s'agissait que d'expéditions lontaines ; mais du moment où la guerre se rapprocha de ses murs, Carthage fut perdue. Ses citoyens s'étant reposés sur leurs mercenaires du soin de les défendre, ne surent plus combattre quand ils se virent seuls en face de l'ennemi. Sans doute la guerre est un grand malheur, mais elle nourrit des vertus que la paix étouffe. L'orage détruit les moissons, mais purifie l'air. Que de peuples qui s'étaient laissé énerver et corrompre par une longue paix, et qui dans la guerre ont retrempé leur caractère national et retrouvé des vertus depuis longtemps perdues ! Les Carthaginois n'en firent que trop tard l'expérience. Comme les Juifs et les Tyriens, leurs frères, ils ne surent combattre qu'à leur dernier jour.

Au reste, les mercenaires n'apparaissent que dans la décadence des Etats, après Alexandre, Trajan et la ligue lombarde. Quand Rome et Carthage se rencontrèrent, Polybe l'affirme, l'une était dans toute la force de sa robuste constitution, l'autre avait atteint déjà cette vieillesse des Etats où les citoyens, comme des hommes pressés de jouir quelques jours encore, ne sacrifient plus qu'à la mollesse et au plaisir. Ce sont les mœurs publiques qui font la force des Etats. A Carthage tout était à vendre et

tout se vendait, les dignités, comme les consciences. L'or donnant le pouvoir et les honneurs, s'enrichir était le but unique, le besoin universel, et pour la foi punique, tous les moyens, la force ou l'astuce, étaient légitimes. La religion à Carthage avait peu d'empire, à ce qu'il semble, ou du moins n'exerçait aucune influence utile dans le gouvernement. A Rome, il n'y avait pas eu encore de révolte contre les dieux ; et, pour le peuple, les prêtres, presque tous en même temps magistrats ou sénateurs, parlaient toujours au nom du ciel. Rome, dit Montesquieu, était comme un vaisseau tenu par les deux ancres dans la tempête, la religion et les mœurs. Carthage, avec ses mœurs dissolues, son peuple indifférent au salut public, ses mercenaires indociles et ses sujets mécontents, aurait trouvé un maître, comme Milan et Florence, si Rome l'avait laissée vieillir.

Aristote vante fort son gouvernement. C'était une constitution mêlée d'éléments divers, royauté, aristocratie, démocratie, mais sans qu'il y eût entre ces pouvoirs l'équilibre qui fait seul l'excellence de ces sortes de gouvernements. Deux suffètes choisis dans les familles privilégiées étaient les premiers magistrats de la république. Après eux venait le sénat, où toutes les grandes familles avaient des représentants. Mais pour faciliter l'action du gouvernement en la concentrant, on avait tiré du sénat le conseil des centumvirs. Ceux-ci usurpèrent peu à peu le pouvoir ; et les suffètes, autrefois nommés à vie, maintenant annuels et privés du commandement des armées, ne furent plus que les présidents de ce conseil. Les centumvirs pouvaient appeler les généraux à leur rendre compte ; ils se servirent de ce droit pour mettre dans leur dépendance toutes les forces militaires de la république. Avec le temps, les autres magistrats et le sénat lui-même se trouvèrent soumis à leur contrôle. Comme sénateurs, ils remplissaient les commissions formées dans le sein du sénat pour diriger chacune des branches de l'administration, la marine, la police intérieure, les affaires militaires, etc. ; et, comme centumvirs, ils exerçaient encore sur ces commissions une surveillance. Enfin ils formaient le tribunal où étaient portées les affaires politiques et capitales, laissant les causes civiles et commerciales au tribunal des cent quatre, que le peuple choisissait. Cette nomination et le droit d'intervenir en cas

de désaccord entre les suffètes, étaient les seules prérogatives de l'assemblée générale. C'étaient donc les centumvirs qu'on retrouvait partout dans le gouvernement. La liberté en souffrait, mais la puissance y gagnait ; car, nommés à vie, les centumvirs eurent cette politique immuable des grands corps aristocratiques qui, poursuivant les mêmes desseins avec énergie et prudence durant des générations entières, fait plus pour la fortune des États que l'influence si changeante des assemblées populaires. Mais la populace, si nombreuse dans les grandes villes marchandes, ne devait pas toujours consentir à cette usurpation. Les guerres contre Rome développèrent l'élément démocratique. Chez les Carthaginois, dit Polybe, avant la seconde guerre punique, c'était le peuple qui dominait dans les délibérations : à Rome, c'était le sénat.

V. DURUY (1). — *Histoire des Romains*, ch. 12, s. 1.

Parallèle de Rome et de Carthage.

Carthage, devenue riche plus tôt que Rome, avait aussi été plus tôt corrompue : ainsi, pendant qu'à Rome les emplois publics ne s'obtenaient que par la vertu, et ne donnaient d'utilité que l'honneur et une préférence aux fatigues, tout ce que le public peut donner aux particuliers se vendait à Carthage, et tout service rendu par les particuliers y était payé par le public.

Des anciennes mœurs, un certain usage de la pauvreté, rendaient à Rome les fortunes à peu près égales ; mais à Carthage des particuliers avaient les richesses des rois.

De deux factions qui régnaient à Carthage, l'une voulait toujours la paix, et l'autre toujours la guerre ; de façon qu'il était impossible d'y jouir de l'une ni d'y bien faire l'autre.

Pendant qu'à Rome la guerre réunissait d'abord tous les intérêts, elle les séparait encore plus à Carthage.

Dans les États gouvernés par un prince, les divisions s'apaisent aisément, parce qu'il a dans ses mains une

(1) Pour M. Duruy, V. les *Lectures historiques*, t. I, *Orient.* — Nous donnons dans ce volume de longs détails sur Tyr et sur Carthage. Voir aussi dans les *Lectures géographiques*, t. I, le texte du voyage d'Hannon sur les côtes de l'Afrique occidentale.

puissance coercitive qui ramène les deux partis; mais dans une république elles sont plus durables, parce que le mal attaque ordinairement la puissance même qui pourrait le guérir.

A Rome, gouvernée par les lois, le peuple souffrait que le sénat eût la direction des affaires : à Carthage, gouvernée par des abus, le peuple voulait tout faire par lui-même.

Carthage, qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait par cela même du désavantage: l'or et l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais.

Les Romains étaient ambitieux par orgueil, et les Carthaginois par avarice; les uns voulaient commander, les autres voulaient acquérir; et ces derniers, calculant sans cesse la recette et la dépense, firent toujours la guerre sans l'aimer.

Des batailles perdues, la diminution du peuple, l'affaiblissement du commerce, l'épuisement du trésor public, le soulèvement des nations voisines, pouvaient faire accepter à Carthage les conditions de paix les plus dures : mais Rome ne se conduisait point par le sentiment des biens et des maux; elle ne se déterminait que par sa gloire; et comme elle n'imaginait point qu'elle pût être si elle ne commandait pas, il n'y avait point d'espérance ni de crainte qui pût l'obliger à faire une paix qu'elle n'aurait point imposée.

Il n'y a rien de si puissant qu'une république où l'on observe les lois, non pas par crainte, non pas par raison, mais par passion, comme furent Rome et Lacédémone; car pour lors il se joint à la sagesse d'un bon gouvernement toute la force que pourrait avoir une faction.

Les Carthaginois se servaient de troupes étrangères, et les Romains employaient les leurs. Comme ces derniers n'avaient jamais regardé les vaincus que comme des instruments pour des triomphes futurs, ils rendirent soldats tous les peuples qu'ils avaient soumis; et plus ils eurent de peine à les vaincre, plus ils les jugèrent propres à être incorporés dans leur république. Ainsi nous voyons les Samnites, qui ne furent subjugués qu'après vingt-quatre triomphes, devenir les auxiliaires des Romains; et quelque temps avant la seconde guerre punique, ils tirèrent d'eux et de leurs alliés sept cent mille

hommes de pied et soixante et dix mille de cheval pour opposer aux Gaulois.

Dans le fort de la seconde guerre punique, Rome eut toujours sur pied de vingt-deux à vingt-quatre légions; cependant il paraît, par Tite-Live, que le cens n'était pour lors que d'environ cent trente-sept mille citoyens.

Carthage employait plus de forces pour attaquer, Rome pour se défendre : celle-ci, comme on vient de le dire, arma un nombre d'hommes prodigieux contre les Gaulois et Annibal qui l'attaquaient, et elle n'envoya que deux légions contre les plus grands rois; ce qui rendit ses forces éternelles.

L'établissement de Carthage dans son pays était moins solide que celui de Rome dans le sien : cette dernière avait trente colonies autour d'elle, qui en étaient comme les remparts. Avant la bataille de Cannes, aucun allié ne l'avait abandonnée; c'est que les Samnites et les autres peuples de l'Italie étaient accoutumés à sa domination.

La plupart des villes d'Afrique, étant peu fortifiées, se rendaient d'abord à quiconque se présentait pour les prendre; aussi tous ceux qui y débarquèrent, Agathocles, Régulus, Scipion, mirent-ils d'abord Carthage au désespoir.

On ne peut guère attribuer qu'à un mauvais gouvernement ce qui leur arriva dans toute la guerre que leur fit le premier Scipion : leur ville et leurs armées même étaient affamées, tandis que les Romains étaient dans l'abondance de toutes choses.

Chez les Carthaginois, les armées qui avaient été battues devenaient plus insolentes; quelquefois elles mettaient en croix leurs généraux, et les punissaient de leur propre lâcheté. Chez les Romains le consul décimait les troupes qui avaient fui, et les ramenait contre les ennemis.

Le gouvernement des Carthaginois était très-dur : ils avaient si fort tourmenté les peuples d'Espagne, que, lorsque les Romains y arrivèrent, ils furent regardés comme des libérateurs; et, si l'on fait attention aux sommes immenses qu'il leur en coûta pour soutenir une guerre où ils succombèrent, on verra bien que l'injustice est mauvaise ménagère, et qu'elle ne remplit pas même ses vues.

La fondation d'Alexandrie avait beaucoup diminué le commerce de Carthage. Dans les premiers temps, la su-

perstition bannissait en quelque façon les étrangers de l'Egypte ; et lorsque les Perses l'eurent conquise, ils n'avaient songé qu'à affaiblir leurs nouveaux sujets ; mais sous les rois grecs l'Egypte fit presque tout le commerce du monde, et celui de Carthage commença à déchoir.

Les puissances établies par le commerce peuvent subsister longtemps dans leur médiocrité ; mais leur grandeur est de peu de durée. Elles s'élèvent peu à peu et sans que personne s'en aperçoive ; car elles ne font aucun acte particulier qui fasse du bruit et signale leur puissance ; mais lorsque la chose est venue au point qu'on ne peut plus s'empêcher de la voir, chacun cherche à priver cette nation d'un avantage qu'elle n'a pris, pour ainsi dire, que par surprise.

La cavalerie carthaginoise valait mieux que la romaine par deux raisons : l'une, que les chevaux numides et espagnols étaient meilleurs que ceux d'Italie ; et l'autre, que la cavalerie romaine était mal armée ; car ce ne fut que dans les guerres que les Romains firent en Grèce qu'ils changèrent de manière, comme nous l'apprenons de Polybe.

MONTESQUIEU (1). — *Grandeur et décadence des Romains*, ch. 4.

§ II. — Première guerre punique.

La première guerre punique eut pour cause les secours donnés par le sénat aux Mamertins, brigands du Brutium, contre Hiéron, roi de Syracuse, que protégea Carthage. Les hostilités commencèrent par la descente en Sicile du consul Appius Claudius Caudex, qui imposa à Hiéron l'alliance de Rome. Bientôt après, les Romains s'emparèrent de soixante-sept places dans l'île, et construisirent, en deux mois, une véritable flotte sur le modèle d'une galère carthaginoise échouée en Italie. Avec ces pesants navires, qu'il arma de machines spéciales appelées *corbeaux*, Duilius gagna au promontoire de Myles la première victoire navale de la république (260).

Bataille de Myles, Duilius.

Fatigués des longueurs d'une guerre inutile, les Romains décidèrent de construire des vaisseaux à cinq rangs de rames et vingt trirèmes. L'inhabileté des ouvriers à construire ces quinquérèmes, dont l'usage était tout à fait inconnu en Italie, leur causa de grands embarras. Mais c'est par là surtout qu'éclatent la grandeur et l'au-

(1) Pour Montesquieu, V. *Lectures historiques*, t. II, *Grèce*.

dace de Rome en ses desseins. Les Romains qui, loin d'avoir les ressources nécessaires en marine, n'en avaient absolument aucune, qui jusqu'alors n'avaient jamais songé à paraître sur mer, en conçoivent tout à coup l'idée, et ils la suivent avec tant de hardiesse, que pour coup d'essai ils vont se mesurer avec les Carthaginois, qui tenaient de leurs ancêtres, comme un bien héréditaire, l'empire maritime. Une preuve plus convaincante de la vérité de mes paroles et de leur singulière audace, c'est que, lorsqu'ils voulurent faire passer les troupes à Messine, non-seulement ils n'avaient aucun vaisseau ponté, mais ils ne possédaient pas même un navire, un esquif. Ce fut sur des pentécontores et des trirèmes empruntés aux Tarentins, aux Locriens, aux Eléates et aux Napolitains qu'ils transportèrent leurs soldats. Tandis qu'ils traversaient le détroit, les Carthaginois vinrent à leur rencontre, et un des vaisseaux africains, qu'emporta trop loin son ardeur, échoua contre le rivage. Il tomba au pouvoir des Romains, et ceux-ci construisirent leur flotte sur ce modèle. Il est manifeste que, sans cet heureux hasard, ils n'eussent jamais pu, dans leur ignorance, réaliser leurs desseins.

Cependant les commissaires chargés de ces vastes préparatifs s'occupaient activement de mettre les vaisseaux en état, tandis que d'autres formaient les équipages et les exerçaient sur terre dans l'art de ramer. Voici comment : ils faisaient asseoir les rameurs sur le rivage dans le même ordre que sur des vaisseaux, plaçaient au milieu d'eux leur chef et les habituaient à se jeter en arrière en amenant tous leurs mains vers leur poitrine, à se baisser ensuite en les reculant, à commencer, à finir leurs mouvements au signal du maître. Dès que ces hommes furent suffisamment instruits, on mit à flot les vaisseaux à peine achevés, et après quelques épreuves sérieuses faites sur la mer, la flotte se hâta de descendre le long de l'Italie.

Leurs vaisseaux étaient mal construits, et, pour remédier à cet inconvénient, on imagina une machine que depuis on appela *corbeau*, et qui leur fut alors d'un grand secours. En voici la description : sur la proue s'élevait une solive arrondie dont la hauteur était de quatre brasses et le diamètre de trois palmes. Au sommet de cette solive était assujétie une poulie ; et sur un des côtés se dressait une échelle garnie de planches transversales

fortement unies entre elles ; elle était large de quatre pieds et haute de six brasses. On avait pratiqué dans le plancher de cette échelle un trou d'une forme oblongue et qui enchâssait la solive à l'endroit où l'échelle comptait déjà deux brasses. Sur les flancs de cette même échelle, dans toute sa longueur, régnait un parapet qui allait jusqu'aux genoux. L'extrémité de la solive portait une espèce de pilon en fer aiguisé et surmonté d'un anneau. Cet anneau donnait passage à un câble, qui, au moment où l'on allait se heurter, faisait jouer la poulie du haut de la solive, et lançait le corbeau sur la proue ou bien encore sur le côté du navire ennemi, quand on virait de bord pour éviter le choc d'un vaisseau venant vous prendre en flanc. Si le corbeau engagé dans les planches enchaînait les deux navires de manière qu'ils fussent rapprochés dans toute leur longueur, les soldats montaient pêle-mêle à l'abordage; mais lorsqu'ils avaient seulement frappé la proue, ils descendaient deux à deux sur le pont. Les premiers rangs de la colonne paraient, à l'aide de leurs boucliers, les coups qu'on leur portait en face ; ceux qui suivaient protégeaient leurs flancs contre les blessures en appuyant leurs boucliers mêmes sur le parapet. Ainsi préparés, les Romains attendaient le moment du combat.

Duilius, instruit des ravages exercés par les Carthaginois sur le territoire de Myles, appareilla avec toutes ses forces. Les Carthaginois, pleins de joie, se hâtèrent de détacher cent trente de leurs navires, et, dans le mépris où ils étaient de l'inexpérience romaine, coururent droit à l'ennemi comme à une proie certaine, sans même lui faire l'honneur de se mettre en ordre pour le combattre. Leur chef était cet Annibal qui, pendant la nuit, avait fait sortir furtivement les troupes d'Agrigente; il montait un vaisseau à sept rangs de rames, qui autrefois avait appartenu au roi Pyrrhus. Lorsqu'en approchant, les soldats africains aperçurent au-dessus de chaque proue la tête menaçante des corbeaux, ils hésitèrent un instant, déconcertés à la vue de cette machine nouvelle; puis, rendus à leur premier dédain, ils commencèrent hardiment l'attaque. Mais bientôt les corbeaux, enchaînant tour à tour les vaisseaux, vomirent sur le pont les Romains prêts à combattre, et une partie des ennemis fut massacrée; le reste rendit les armes, frappé de stupeur. En définitive, la bataille s'était changée en une espèce

de combat sur terre. Les Carthaginois perdirent avec tout l'équipage les trente premiers navires qui avaient ouvert la bataille, et celui même qui portait le général ne put échapper au vainqueur. Annibal seul parvint, par un bonheur extrême et par d'incroyables efforts, à se sauver sur un esquif. Cependant le reste de la flotte des Carthaginois faisait déjà les manœuvres nécessaires pour l'abordage. Mais lorsqu'ils virent de près en quel triste état se trouvaient les premiers vaisseaux, ils virèrent de bord et s'étudièrent surtout à éviter par des détours les atteintes du corbeau. Confiants en la vitesse de leurs navires, et voltigeant tantôt sur le flanc des vaisseaux romains, tantôt sous la poupe, ils espérèrent un instant pouvoir les aborder sans danger. Ils n'y réussirent pas. Les machines romaines les entourèrent si bien de leurs mouvements habilement combinés, que tous ceux qui approchaient étaient aussitôt pris. Enfin, déroutés par cette manière de combattre si étrange, et forcés à plier, ils s'enfuirent de toutes parts avec une perte de cinquante vaisseaux.

Polybe (1). — *Histoire générale*, l. 1, s. 20-23.
Traduction de M. Félix Bouchot.

LITTÉRATURE ET ARTS. — Architecture : *Colonne rostrale* avec une inscription relatée dans Schœll (*Litt. rom.*, Introd.).

« Il est aisé de concevoir, dit Rollin, avec quels témoignages de joie Duilius fut reçu à Rome. On rendit des honneurs extraordinaires à l'auteur d'une gloire toute nouvelle. Il fut le premier de tous les Romains à qui le triomphe naval fut accordé. On érigea dans la place publique un monument de cette victoire, qui fut une colonne *rostrale* de marbre, avec une inscription qui marquait le nombre des vaisseaux qui avaient été pris et coulés à fond, et les sommes d'or et d'argent qui furent mises dans le trésor. Cette colonne subsiste encore aujourd'hui, et l'inscription est un des plus anciens monuments de la langue latine, alors encore bien grossière et bien imparfaite. Duilius célébra en quelque façon sa victoire pendant toute sa vie. Quand il revenait le soir de souper en ville, il marchait toujours précédé d'un flambeau et d'un joueur d'instruments, comme pour perpétuer son triomphe : distinction sans exemple pour un particulier, et qu'il s'était attribuée à lui-même, tant la gloire qu'il avait acquise lui donnait de confiance et l'élevait au-dessus des règles. » — Régulus vainquit à son tour à Ecnome, et porta la guerre dans le pays même de Carthage, qu'il fit trembler. Mais il fut battu par le Lacédémonien Xantippe, et envoyé sur parole à Rome pour traiter de l'échange des prisonniers (255).

---

(1) Pour Polybe, V. les *Lectures historiques*, t. II, *Grèce*.

Captivité, mission et mort de Régulus.

Les pertes considérables que les Carthaginois avaient faites, tant par terre que sur mer, depuis quelques années, les déterminèrent à envoyer à Rome des ambassadeurs pour y traiter de la paix ; et en cas qu'ils n'en pussent obtenir une qui leur fût favorable, pour y proposer l'échange des prisonniers, et surtout de certains d'entre eux qui étaient des premières familles de Carthage. Ils crurent que Régulus pourrait leur être d'un grand secours, principalement par rapport au second article. Il avait à Rome sa femme et ses enfants, grand nombre de parents et d'amis dans le sénat, son cousin germain dans la place de consul. On avait lieu de présumer que le désir de se tirer du triste état où il languissait depuis plusieurs années, de rentrer dans sa famille qui lui était fort chère et d'être rétabli dans une patrie où il était généralement estimé et respecté, le porterait infailliblement à appuyer la demande des Carthaginois. On le pressa donc de se joindre aux ambassadeurs dans le voyage qu'ils se préparaient à faire à Rome. Il ne crut pas devoir se refuser à cette proposition : la suite fera connaître quels furent ses motifs. Avant que de partir, on lui fit prêter serment qu'en cas qu'il ne réussît point dans ses demandes, il reviendrait à Carthage, et on lui fit même entendre que sa vie dépendait du succès de sa négociation.

Quand ils furent près de Rome, Régulus refusa d'y entrer, apportant pour raison que la coutume des ancêtres était de ne donner audience aux ambassadeurs des ennemis que hors de la ville. Le sénat s'y étant assemblé, les ambassadeurs, après avoir exposé le sujet de leur ambassade, se retirèrent. Régulus voulait les suivre, quoique les sénateurs le priassent de rester ; et il ne se rendit à leurs prières qu'après que les Carthaginois, dont il se regardait comme l'esclave, le lui eurent permis.

Il ne paraît pas qu'on ait fait mention de ce qui regardait la paix, ou du moins qu'on s'y soit arrêté : la délibération ne roula que sur l'échange des prisonniers. Régulus, invité par la compagnie à dire son avis, répondit qu'il ne pouvait le faire comme sénateur, ayant perdu cette qualité, aussi bien que celle de citoyen romain, depuis qu'il était tombé entre les mains des ennemis ; mais il ne

refusa pas de dire comme particulier ce qu'il pensait. La conjoncture était délicate; tout le monde était touché du malheur d'un si grand homme. Il n'avait, dit Cicéron, qu'à prononcer un mot pour recouvrer, avec sa liberté, ses biens, ses dignités, sa femme, ses enfants, sa patrie; mais ce mot lui paraissait contraire à l'honneur et au bien de l'Etat. Il ne fut attentif qu'aux sentiments qu'exigeaient de lui, en cette occasion, la force et la grandeur d'âme. Ce sont ces vertus, dit Cicéron en parlant de Régulus, qui apprennent aux hommes à ne rien craindre, à mépriser toutes les choses humaines, à se préparer à tout ce qui peut arriver de plus fâcheux ; j'ajouterai avec Sénèque, à marcher partout où le devoir nous appelle à travers les plus grands dangers, en foulant aux pieds tout autre intérêt quel qu'il puisse être. Il déclara donc nettement « qu'on ne devait point songer à faire l'échange des » prisonniers; qu'un tel exemple aurait des suites funes- » tes à la République; que des citoyens qui avaient eu » la lâcheté de livrer leurs armes à l'ennemi étaient in- » dignes de compassion et incapables de servir leur patrie. » Que pour lui, à l'âge où il était, on devait compter que » le perdre c'était ne rien perdre; au lieu qu'ils avaient » entre les mains plusieurs généraux carthaginois dans » la vigueur de l'âge, et en état de rendre encore à leur » patrie de grands services pendant plusieurs années. »

Ce ne fut point sans peine que le sénat se rendit à un avis qui devait coûter si cher à celui qui en était l'auteur. Régulus n'hésita point sur le parti qu'il devait prendre. Cet illustre exilé partit de Rome pour retourner à Carthage, sans être touché ni de la vive douleur de ses amis, ni des larmes de sa femme et de ses enfants, mais avec la tranquillité d'un magistrat, qui, libre enfin de toute affaire, part pour sa campagne : cependant il n'ignorait pas à quel supplice il était réservé. En effet, dès que les ennemis le virent de retour sans avoir obtenu l'échange, et qu'ils surent qu'il s'y était même opposé, il n'y eut de sorte de tourments que leur barbare cruauté ne lui fît souffrir. Ils le tenaient longtemps resserré dans un noir cachot, d'où, après lui avoir coupé les paupières, ils le faisaient sortir tout à coup pour l'exposer au soleil le plus vif et le plus ardent. Ils l'enfermèrent ensuite dans une espèce de coffre tout hérissé de pointes, qui ne lui laissait aucun moment de repos ni jour ni nuit.

Enfin, après l'avoir ainsi longtemps tourmenté par d'excessives douleurs et une cruelle insomnie, ils l'attachèrent à une croix, qui était le supplice le plus ordinaire chez les Carthaginois, et l'y firent périr.

Telle fut la fin de ce grand homme. Il aurait manqué quelque chose à sa gloire, si sa fermeté et sa patience n'eussent été mises à une si rude épreuve. Ce ne sont point les prospérités, mais les malheurs, qui font paraître la vertu avec éclat, qui la mettent dans tout son jour, et qui font connaître jusqu'où va sa force. C'est un païen qui parle ainsi : mais il ignorait l'usage des grandes vérités qu'il enseignait. Quand vous voyez les gens de bien, dit encore Sénèque, poursuivis par les méchants, affligés, tourmentés, ne croyez pas que Dieu les oublie. Il les traite comme un bon père traite ses enfants qu'il aime, mais qu'il forme avec sévérité à la sagesse et aux bonnes mœurs. Dieu n'a pas pour les hommes vertueux une tendresse faible, qui le porte à les traiter délicatement : il les éprouve, il les endurcit, il travaille à les rendre dignes de lui. Un tyran peut exercer son pouvoir sur leur corps, mais il ne va pas plus loin ; il ne peut rien sur leur âme, qui est un asile sacré et inaccessible à ses coups. Au milieu des tourments, ils demeurent tranquilles et attachés inviolablement à leur devoir ; ils les sentent, mais ils les surmontent. Voilà le portrait de Régulus, le héros du paganisme en fait de courage et de patience ; mais, malheureusement pour lui, le martyr de la vanité, de l'amour de la gloire, et d'un vain fantôme de vertu.

Il est à remarquer que Polybe ne dit rien de tous ces prodiges de constance.

Rollin. — *Histoire romaine*, l. 11, s. 2.

LITTÉRATURE ET ARTS. — Poésie : *Régulus*, tragédie de Lucien Arnault ; id. allemande, de Collin.

La guerre ne tarda pas à recommencer en Sicile par le siége de Lilybée, qui résista huit ans aux Romains ; elle se continua par les désastres de ces derniers à Drépane, au mont Eryx, et partout où parut le redoutable Amilcar Barca. Il fallut le succès naval de Lutatius aux îles Ægades pour que les Carthaginois, ruinés par la guerre, même heureuse, demandassent la paix. Ils l'obtinrent au prix de 2200 talents d'argent euboïques (environ 12 millions de francs), et de la cession de la Sicile convertie aussitôt en province romaine (241). — C'était bien dur, et cependant la *guerre inexpiable* que Carthage eut à soutenir, la même année, contre ses *mercenaires* révoltés, lui coûta bien davantage encore (241-237).

§ III. — Guerre des mercenaires.

On sait que l'évacuation de la Sicile fut une des conditions de la paix accordée par Rome victorieuse à la république de Carthage. Il s'y trouvait encore vingt mille étrangers stipendiés, et, sur ce nombre, deux mille Gaulois commandés par un chef nommé Autarite. Le sénat carthaginois avait ordonné au gouverneur de Lilybée de licencier les troupes mercenaires ; mais le trésor était vide, et ces troupes réclamaient à grands cris, outre leur solde arriérée depuis longtemps, des gratifications extraordinaires, dont la promesse leur avait été prodiguée, dans les jours de découragement et de défection. Craignant pour sa vie, le gouverneur conseilla aux stipendiaires d'aller eux-mêmes régler leurs comptes en Afrique, avec le sénat. Ils prirent en effet ce parti, et, s'embarquant par détachements, ils allèrent se réunir à Carthage, où ils commirent de si grands désordres, qu'on fut bientôt contraint de les éloigner. Mais les finances de la république étaient dans un état de détresse extrême ; toutes ses ressources avaient été épuisées par les dépenses d'une guerre de vingt-quatre ans, et par les sacrifices au prix desquels il avait fallu acheter la paix. Bien loin de réaliser les promesses magnifiques de ses généraux, le sénat fit proposer aux stipendiés d'abandonner une partie de la somme qui leur était due. Aux murmures qu'une telle proposition excita succédèrent les menaces, et bientôt la révolte ; les Gaulois saisirent leurs armes, et entraînèrent, par leur exemple, le reste des mercenaires. Trois chefs dirigèrent ce mouvement : Spendius, natif de la Campanie, esclave fugitif des Romains; un africain nommé Mathos ; mais surtout le Gaulois Autarite, homme d'une énergie sauvage, puissant par son éloquence et l'orateur de l'insurrection, parce que de longs services chez les Carthaginois lui avaient rendu la langue punique familière.

Le premier acte des rebelles fut d'appeler à l'indépendance les villes africaines, qui ne portaient qu'à regret le joug de la tyrannique aristocratie de Carthage. La déclaration ne fut point vaine; les peuples de l'Afrique coururent aux armes ; ils fournirent aux étrangers de l'argent et des vivres ; on vit jusqu'aux femmes vendre leurs bi-

joux et leurs parures pour subvenir aux frais de la guerre; et bientôt l'armée étrangère, grossie d'un nombre considérable d'Africains, mit le siége devant Carthage. La république, réduite à ses seules ressources, enrôla tous ses citoyens en état de combattre, et fit solliciter des secours en Sicile et jusqu'en Italie; mais avant que ces renforts fussent arrivés, les insurgés remportèrent une victoire complète sur l'armée punique. Pendant trois ans, la guerre se prolongea autour de Carthage, avec la même habileté de part et d'autre, un succès égal, mais aussi une égale férocité. Les étrangers mutilaient leurs prisonniers; les prisonniers des Carthaginois étaient mis en croix, ou, tout vivants, servaient de pâture aux lions. A plusieurs reprises, Carthage courut les plus grands dangers.

Enfin Amilcar Barca, commandant des forces républicaines, mettant à profit l'éloignement de Mathos, qui s'était porté sur Tunis, isola par des manœuvres habiles l'armée étrangère des villes d'où elle tirait sa subsistance, et tint bloqués à leur tour Autarite et Spendius. Leur camp était mal approvisionné, et la famine ne tarda pas à s'y faire sentir. Les insurgés mangèrent jusqu'à leurs prisonniers, jusqu'à leurs esclaves; quand tout fut dévoré, ils se mutinèrent contre leurs généraux, menaçant de les massacrer s'ils ne les tiraient de cet état par une capitulation. Autarite, Spendius et huit autres chefs se rendirent donc auprès d'Amilcar pour y traiter de la paix. « La république, leur dit le Carthaginois, n'est ni exigeante ni sévère; elle se contentera de dix hommes choisis parmi vous tous, et laissera aux autres la vie et le vêtement; » et il leur présenta le traité à signer. Sans hésiter, les négociateurs signèrent; mais aussitôt, à un geste d'Amilcar, des soldats se jetèrent sur eux, et les garrottèrent. « C'est vous que je choisis en vertu du traité, » ajouta froidement le général.

Sur ces entrefaites, les insurgés, inquiets du retard de leurs commissaires, et soupçonnant quelque perfidie, prirent les armes. Ils étaient alors dans un lieu qu'on nommait *la Hache*, parce que la disposition du terrain rappelait la figure de cet instrument. Amilcar les y enveloppa avec ses éléphants et toute son armée, si bien qu'il n'en put échapper un seul, quoiqu'ils fussent plus de quarante mille. Les Carthaginois allèrent ensuite as-

siéger Tunis, où Mathos s'était enfermé avec le reste des étrangers.

Amilcar, sous les murs de Tunis, établit son camp du côté opposé à Carthage; un autre général, nommé Annibal, se plaça du côté de Carthage, et fit planter sur une éminence, entre son camp et la ville assiégée, des croix où furent attachés Autarite et Spendius; ces malheureux expirèrent ainsi sous les yeux mêmes de leurs compagnons, trop faibles pour les sauver. Leur mort du moins ne resta pas sans vengeance. Au bout de quelques jours, les assiégés ayant fait une sortie, à l'improviste, pénétrèrent jusque dans le camp punique, enlevèrent Annibal, et l'attachèrent à la croix de Spendius, où il expira. Cependant, les affaires des insurgés allaient de mal en pis, et bientôt ce qui restait de Gaulois, traînés avec Mathos à la suite d'Amilcar, le jour de son triomphe, périrent au milieu des tortures, que les Carthaginois se plaisaient à entremêler dans les solennités politiques, aux joies de leurs victoires.

AMÉDÉE THIERRY. — *Histoire des Gaulois*, l. 2, ch. 3.

§ IV. — Conquête de l'Illyrie et de la Gaule Cisalpine.

Vingt ans après la première guerre punique, sous prétexte de réprimer la piraterie de l'Adriatique, les Romains attaquèrent Teuta, reine d'Illyrie, lui donnèrent pour successeur son fils encore enfant et finirent par s'emparer de ses Etats (229-219). — Ils provoquèrent alors les *Gaulois cisalpins* (Boïens, Ligures, Sénons, etc.) en enterrant tout vifs un homme et une femme de leur nation, sous prétexte que ces barbares soulevés devaient, d'après l'oracle, prendre possession de l'Italie. Ils les soumirent ensuite, non pas sans avoir éprouvé de grands désastres, celui de Clusium entre autres, sitôt réparé par la victoire de Télamon (225). Marcellus, après avoir tué, de sa main, leur chef Viridomar (troisièmes dépouilles opimes), réunit leur pays en province romaine (222 av. J.-C.). Ils remuèrent encore cependant, et ce ne fut qu'avec la plus grande peine que l'on en vint à bout (191-163). Cette fois, l'Italie entière fut conquise après plus de cinq siècles de combats. — Nous nous bornons au récit de la bataille de Télamon.

Soumission de la Gaule cisalpine. — Bataille de Télamon.

Le hasard voulut que dans ce temps-là même, Caius Atilius, venant de Sardaigne, débarquât ses légions à Pise et les conduisit à Rome par une route contraire à celle des Gaulois. A Télamon, ville des Etrusques, quelques fourrageurs gaulois étant tombés dans l'avant-garde du consul, les Romains s'en saisirent. Interrogés par

Atilius, ils racontèrent tout ce qui s'était passé, qu'il y avait dans le voisinage deux armées, et que celle des Gaulois était fort proche, ayant en queue celle d'Emilius. Le consul fut touché de l'échec que son collègue avait souffert, mais il fut charmé d'avoir surpris les Gaulois dans leur marche et de les voir entre deux armées. Sur-le-champ il commande aux tribuns de ranger les légions en bataille, de donner à leur front l'étendue que les lieux permettraient et de s'avancer contre l'ennemi. Il y avait sur le chemin une hauteur au pied de laquelle il fallait que les Gaulois passassent. Atilius y courut avec la cavalerie et se posta sur le sommet, dans le dessein de commencer le premier combat, persuadé que par là il aurait la meilleure part à la gloire de l'événement. Les Gaulois qui croyaient Atilius bien loin, voyant cette hauteur occupée par les Romains, ne soupçonnèrent rien autre chose, sinon que pendant la nuit Emilius avait battu la campagne avec sa cavalerie pour s'emparer le premier des postes avantageux. Sur cela, ils détachèrent aussi la leur et quelques soldats armés à la légère pour chasser les Romains de la hauteur. Mais ayant su d'un prisonnier que c'était Atilius qui l'occupait, ils mirent au plus vite l'infanterie en bataille et la disposèrent de manière que, rangée dos à dos, elle faisait front par devant et par derrière ; ordre de bataille qu'ils prirent sur le rapport du prisonnier et sur ce qui se passait actuellement, pour se défendre, et contre ceux qu'ils savaient à leurs trousses, et contre ceux qu'ils avaient en tête.

Emilius avait bien ouï parler du débarquement des légions à Pise, mais il ne s'attendait pas qu'elles seraient si proche; il n'apprit sûrement le secours qui lui était venu que par le combat qui se livra à la hauteur. Il y envoya aussi de la cavalerie, et en même temps il conduisit aux ennemis l'infanterie rangée à la manière ordinaire.

Dans l'armée des Gaulois, les Gésates et après eux les Insubriens faisaient front du côté de la queue, qu'Emilius devait attaquer ; ils avaient à dos les Taurisques et les Boïens, qui faisaient face du côté qu'Atilius viendrait. Les chariots bordaient les ailes ; et le butin fut mis sur une des montagnes voisines, avec un détachement pour le garder. Cette armée à deux fronts n'était pas seulement terrible à voir, elle était encore très-propre pour l'action. Les Insubriens y paraissaient avec leurs braies,

et n'ayant autour d'eux que des saies légères. Les Gésates, aux premiers rangs, soit par vanité, soit par bravoure, avaient jeté bas leurs vêtements et ne gardaient que leurs armes, de peur que les buissons qui se rencontraient çà et là en certains endroits ne les arrêtassent et ne les empêchassent d'agir.

Le premier choc se fit à la hauteur, et fut vu des trois armées, tant il y avait de cavalerie de part et d'autre qui combattait. Atilius perdit la vie dans la mêlée, où il se distinguait par son intrépidité et sa valeur, et sa tête fut apportée aux rois des Gaulois. Malgré cela, la cavalerie romaine fit si bien son devoir, qu'elle emporta la position et gagna une pleine victoire sur celle des ennemis.

L'infanterie s'avança ensuite, l'une contre l'autre. Ce fut un spectacle fort singulier, et aussi surprenant pour ceux qui, sur le récit d'un fait, peuvent par l'imagination se le mettre comme sous les yeux, que pour ceux qui en furent témoins. Car une bataille entre trois armées tout ensemble est assurément une action d'une espèce et d'une manœuvre bien particulière. D'ailleurs aujourd'hui, comme alors, il n'est pas aisé de démêler si les Gaulois, attaqués de deux côtés, s'étaient formés de la manière la moins avantageuse ou la plus convenable. Il est vrai qu'ils avaient à combattre de deux côtés; mais aussi, rangés dos à dos, ils se mettaient mutuellement à couvert de tout ce qui pouvait les prendre en queue. Et, ce qui devait le plus contribuer à la victoire, tout moyen de fuir leur était interdit; et une fois défaits, il n'y avait plus pour eux de salut à espérer; car tel est l'avantage de l'ordonnance à deux fronts.

Quant aux Romains, voyant les Gaulois pris entre deux armées et enveloppés de toutes parts, ils ne pouvaient que bien espérer du combat; mais, d'un autre côté, la disposition de ces troupes et le bruit qui s'y faisait les jetait dans l'épouvante. Le nombre des cors et des trompettes était innombrable, et toute l'armée ajoutant à ces intruments ses cris de guerre, le vacarme était tel que les montagnes voisines, qui en renvoyaient l'écho, semblaient elles-mêmes joindre leurs cris au bruit des trompettes et des soldats. Ils étaient encore effrayés de l'attitude et des mouvements des soldats des premiers rangs, qui en effet frappaient autant par la beauté et la vigueur de leur corps que par leur complète nudité, outre qu'il

n'y en avait aucun dans ces premiers rangs qui n'eût le cou et les bras ornés de colliers et de bracelets d'or. A l'aspect de cette armée, les Romains ne purent se défendre d'une certaine frayeur, mais l'espérance d'un riche butin enflamma leur courage.

Les archers s'avancent sur le front de la première ligne, selon la coutume des Romains, et commencent l'action par une grêle épouvantable de traits. Les Gaulois des derniers rangs n'en souffrirent pas extrêmement, leurs braies et leurs saies les en préservèrent; mais ceux des premiers rangs, qui ne s'attendaient pas à ce prélude, et qui n'avaient rien sur le corps qui les mît à couvert, en furent très-incommodés. Ils ne savaient que faire pour parer les coups. Leurs boucliers n'étaient pas assez larges pour les couvrir; ils étaient nus, et plus leurs corps étaient grands, plus il tombait de traits sur eux. Se venger sur les archers eux-mêmes des blessures qu'ils recevaient était impossible; ils en étaient trop éloignés, et d'ailleurs comment avancer au travers d'un si grand nombre de traits? Dans cet embarras, les uns transportés de fureur et de désespoir, se jettent inconsidérément parmi les ennemis et se livrent volontairement à la mort; les autres pâles, défaits, tremblants, reculent et rompent les rangs qui étaient derrière eux. C'est ainsi que dès la première attaque fut rabaissé l'orgueil et la fierté des Gésates.

Quand les archers se furent retirés, les Insubriens, les Boïens et les Taurisques en vinrent aux mains. Ils se battirent avec tant d'acharnement que malgré les plaies dont ils étaient couverts, on ne pouvait les arracher de leur poste. Si leurs armes eussent été les mêmes que celles des Romains, ils remportaient la victoire. Ils avaient à la vérité comme eux des boucliers pour parer, mais leurs épées ne leur rendaient pas les mêmes services. Celles de Romains taillaient et frappaient, au lieu que les leurs ne frappaient que de taille.

Ces troupes se soutinrent jusqu'à ce que la cavalerie romaine fût descendue de la hauteur, et les eût prises en flanc. Alors l'infanterie fut taillée en pièces, et la cavalerie s'enfuit à vau-de-route. Quarante mille Gaulois restèrent sur la place, et on fit au moins dix mille prisonniers, entre lesquels était Concolitan, un de leurs rois. Anéroeste se sauva avec quelques-uns des siens en je ne sais quel

endroit, où il se tua de sa propre main. Emilius ayant ramassé les dépouilles, les envoya à Rome, et rendit le butin à ceux à qui il appartenait. Puis, marchant à la tête des légions par la Ligurie, il se jeta sur le pays des Boïens, y laissa ses soldats se gorger de butin, et revint à Rome en peu de jours avec l'armée. Tout ce qu'il avait pris de drapeaux, de colliers et de bracelets, il l'employa à la décoration du Capitole : le reste des dépouilles et les prisonniers servirent à orner son triomphe. C'est ainsi qu'échoua cette formidable irruption des Gaulois, laquelle menaçait d'une ruine entière non-seulement toute l'Italie, mais Rome même.

Polybe. — *Histoire générale*, l. II, chap. 6. Trad. de dom Thuillier, revue par L. Dussieux.

CHAPITRE VI.

Seconde guerre punique. — Conquêtes en Orient.

2e guerre punique (219-201).	*Annibal :* ses débuts en Espagne ; siége et ruine de Sagonte, cause de la reprise des hostilités entre Rome et Carthage (219). *Marche d'Annibal :* passage de l'Ebre, des Pyrénées, du Rhône et des Alpes ; victoires du Tésin, de la Trébie et du lac de Trasimène ; résistance de Fabius Maximus ; désastre de Cannes (216). *Fin de la guerre :* premiers échecs d'Annibal en Italie, Scipion en Espagne et en Afrique, bataille de Zama (201).
Conquêtes en Orient.	*Macédoine :* alliance de Philippe III avec Annibal, batailles de l'Aoüs et des collines Cynoscéphales, jeux isthmiques. — Luttes des Romains contre Persée et Andriscus (batailles de Pydna, 168 et 146). *Syrie :* Antiochus III le Grand secourt les Etoliens ; il est battu aux Thermopyles et à Magnésie (190). — Mort d'Annibal (183). *Soumission ultérieure des royaumes de Pergame et de Galatie.*

§ I. — Seconde guerre punique.

Débuts d'Annibal ; son portrait.

Envoyé en Espagne, Annibal, dès son arrivée, attira sur lui les regards de toute l'armée. Les vieux soldats crurent voir Amilcar dans sa jeunesse : c'était dans le visage la même expression d'énergie, le même feu dans le regard, la même physionomie, les mêmes traits. Bientôt il n'eut aucun besoin du souvenir de son père pour se concilier la faveur. Jamais esprit ne fut plus propre à deux choses bien opposées, obéir et commander ; aussi

eût-il été difficile de décider qui le chérissait davantage du général ou de l'armée. Asdrubal ne cherchait point d'autre chef, quand il s'agissait d'un coup de vigueur et d'intrépidité ; et sous nul autre les soldats ne montraient plus de confiance ou de courage. D'une audace incroyable pour affronter le danger, il gardait dans le péril une merveilleuse prudence. Nul travail ne fatiguait son corps, n'abattait son esprit. Il supportait également le froid et le chaud. Pour le boire et le manger, il consultait les besoins de la nature, et jamais le plaisir. Ses veilles, son sommeil n'étaient pas réglés par le jour et la nuit. Le temps qui lui restait après les affaires, il le donnait au repos, qu'il ne cherchait du reste ni dans la mollesse de la couche ni dans le silence. Souvent on le vit couvert d'une casaque de soldat, étendu sur la terre, entre les sentinelles et les corps de garde. Son vêtement ne se distinguait en rien de celui de ses égaux : il n'y avait que ses armes et ses chevaux qui se fissent remarquer. Le meilleur à la fois des cavaliers et des fantassins, il allait le premier au combat et se retirait le dernier. Tant de grandes qualités étaient accompagnées de vices non moins grands : une cruauté féroce, une perfidie plus que punique, nulle franchise, nulle pudeur, nulle crainte des dieux, nul respect pour la foi du serment, nulle religion. Avec ce mélange de vertus et de vices, il servit trois ans sous Asdrubal, sans rien négliger de ce que devait faire ou voir un homme destiné à être un grand capitaine.

TITE-LIVE. — *Histoire romaine*, l. 21, s. 4. Traduction de la collection Nisard.

Cause de la deuxième guerre punique : Sagonte.

Pour faire naître un sujet de guerre, Annibal résolut d'attaquer Sagonte, antique et opulente cité de l'Espagne, illustre mais déplorable monument de fidélité envers les Romains. Son indépendance lui avait été garantie par un traité commun aux deux peuples. Annibal, cherchant de nouvelles causes de troubles, la détruisit de ses propres mains et par celles mêmes de ses habitants. Rompre l'alliance, c'était, pour lui, s'ouvrir le chemin de l'Italie. La religion des traités est sacrée chez les Romains. Aussi, à la nouvelle du siége d'une ville leur alliée, ils se rappellent qu'un pacte les unit également avec les Cartha-

ginois, et, au lieu de se hâter de courir aux armes, ils préfèrent, suivant une honorable coutume, faire entendre leurs plaintes. Cependant, pressés depuis neuf mois par la famine, par les machines et par le fer, les Sagontins changent à la fin leur constance en fureur ; ils allument, dans la place publique, un immense bûcher, et y périssent, avec leurs familles et toutes leurs richesses, par le fer et par le feu. Rome demande justice d'Annibal, l'auteur de cet horrible désastre. Voyant les Carthaginois tergiverser : « Que tardez-vous ? leur dit Fabius, chef de l'ambassade ; j'apporte dans le pli de cette robe la guerre ou la paix. Que choisissez-vous ? » — « La guerre, » répondent à grands cris les Carthaginois. — « Eh bien ! recevez donc la guerre, » reprend Fabius ; puis, détachant le devant de sa toge, il la déploie, au milieu du sénat, qu'il saisit d'épouvante, comme s'il eût en effet porté la guerre dans son sein.

Florus (1). — *Histoire romaine*, l. 2, s. 6. Traduction de M. Baudement, collection Nisard.

Ayant organisé des forces considérables, Annibal s'achemina vers l'Italie, traversant successivement l'Ebre, les Pyrénées et le Rhône, ce dernier fleuve avec la plus grande difficulté. Quelques petits succès sur les Gaulois et les Romains lui permirent ensuite d'arriver au pied des Alpes (218). — (Rapprocher de cet extrait ceux que nous donnons au t. VII sur les premières campagnes de Bonaparte en Italie et le passage des Alpes par l'armée française en 1800).

Passage des Alpes par Annibal.

Annibal s'occupa sans retard de franchir les Alpes. Il

(1) Nous ne savons rien de précis sur Florus, qui paraît cependant être né en Espagne, de la famille de Sénèque, et avoir vécu sous les empereurs Trajan et Adrien. Il composa un *Abrégé de l'histoire romaine*, depuis la fondation de Rome jusqu'au milieu du second siècle de notre ère. « C'est, dit Schœll, moins une histoire qu'un éloge du peuple romain, écrit avec élégance, mais dans un style d'orateur et non sans affectation. Les faits n'y sont le plus souvent qu'indiqués, les événements sont légèrement effleurés ; tout est peint en beau ; l'auteur ne quitte pas le ton de l'admiration et de l'emphase ; il aime beaucoup et emploie trop souvent les déclamations, les interrogations et les figures de rhétorique ; ses phrases coupées et sentencieuses donnent de la froideur à ses récits ; elles les rendent monotones, et quelquefois obscurs. Florus manque aussi, dans plusieurs occasions, à l'ordre chronologique, et confond les lieux, faute de connaissances géographiques... » Malgré les défauts qu'on lui reproche à bon droit, et que Schœll nous semble exagérer, Florus n'en a pas moins une valeur réelle, incontestable, reconnue par Bossuet, Montesquieu, La Harpe, Villemain.

courut dans cette tentative les plus grands dangers. Tant que l'on fut dans la plaine, les chefs inférieurs des Allobroges s'abstinrent de toute attaque, par crainte de la cavalerie et des Barbares auxiliaires qui faisaient cortége à Annibal. Mais dès que ceux-ci furent partis, et que les troupes d'Annibal eurent commencé à s'engager sur un terrain difficile, alors les Allobroges, réunis en nombre suffisant, s'emparèrent des positions avantageuses par lesquelles il fallait de toute nécessité que l'ennemi passât. S'ils avaient pu cacher leurs manœuvres, ils auraient détruit toute l'armée carthaginoise ; mais leur dessein fut découvert, et ils causèrent à Annibal de grandes pertes : les leurs ne furent pas moins sensibles. En effet, Annibal ayant appris qu'ils avaient occupé les lieux les plus favorables, s'établit dans un camp à l'entrée même du passage, et envoya à la découverte quelques-uns de ses guides gaulois qu'il chargea de reconnaître leurs intentions et leurs dispositions en général. De retour de leur mission ils l'informèrent que, pendant le jour, les ennemis gardaient leurs postes avec une attentive vigilance, mais que la nuit ils se retiraient dans une ville voisine. Aussitôt, se réglant sur cette manière d'agir, il imagina le plan d'attaque qui suit. Il fit avancer ses troupes en plein jour, et quand il fut assez près des défilés, campa à quelque distance des Barbares. Puis, la nuit venue, il fit allumer des feux, et laissant dans les retranchements la plus grande partie de son armée, il pénétra, à la faveur des ténèbres, avec les plus braves soldats, armés à la légère, dans les gorges de la montagne, où il s'empara des postes occupés par les Gaulois, tandis que ceux-ci, suivant leur coutume, avaient regagné leur ville.

Quand le jour revint, et que les Allobroges virent ce qui s'était passé, leur première pensée fut de renoncer à toute résistance. Mais bientôt l'aspect des bêtes de somme et des cavaliers qui s'avançaient avec peine et gravissaient lentement et sur une longue file ces pentes si raides, les poussa à les harceler dans leur marche. Ils s'élancèrent, et au milieu de ces Barbares qui les attaquaient de plusieurs côtés à la fois, les Carthaginois, moins encore peut-être par les coups de l'ennemi que par les difficultés du chemin, éprouvèrent de grandes pertes, surtout en bêtes de somme et en chevaux. Comme en effet le sentier n'était pas seulement étroit et escarpé, mais encore à pic,

au moindre mouvement, à la moindre alarme, les bêtes avec leurs fardeaux roulaient des hauteurs dans l'abîme. Ce qui causait le plus de confusion, c'était la chute des chevaux blessés; les uns, exaspérés par la souffrance, se jetaient sur les bêtes qui les suivaient; les autres se précipitaient sur celles qui les précédaient, renversaient tout ce qui se rencontrait sur la pente, et semaient partout le désordre. A ce spectacle, Annibal, qui ne voyait point pour l'armée, arrachée même au péril, de salut possible, si elle était privée de ses bagages, prit avec lui les soldats qui, la nuit, s'étaient emparés des défilés, et vola au secours des troupes engagées dans la montagne. Comme il portait d'en haut ses coups aux ennemis, ceux-ci périrent en grand nombre; mais sa perte ne fut pas moindre que la leur, dans le tumulte et la confusion qu'augmentaient des deux côtés les cris et le choc soudain des nouveaux venus. Enfin, quand il eut abattu beaucoup de Barbares et contraint les autres à fuir chez eux, ce qui restait de bêtes de somme et de chevaux acheva, quoique avec une grande peine, de franchir le défilé. Pour lui, réunissant tout ce qu'il put de soldats à la suite de cette mêlée, il se jeta sur la ville d'où les ennemis avaient fait leur sortie, et comme les habitants avaient couru au butin, il la trouva déserte et s'en empara. Il retira de cette conquête un grand nombre d'avantages pour le présent et pour l'avenir. Pour le présent, il ramena avec lui une foule de chevaux, de bêtes de somme et de prisonniers; pour l'avenir, il eut des subsistances assurées pour deux ou trois jours en blé et en bétail. Enfin, et c'était là le point principal, il avait frappé de terreur les peuplades gauloises voisines, et dégoûté les montagnards chez qui passait le corps d'expédition de l'attaquer de nouveau.

Il établit un camp en cet endroit même, y demeura un jour et se remit en marche. D'abord il conduisit son armée sans obstacle; mais le quatrième jour, il courut encore de terribles périls. Les peuples placés sur sa route, par une ruse combinée en commun, allèrent à sa rencontre, armés de rameaux d'olivier et de couronnes : c'est le symbole de l'amitié chez la plupart des Barbares, comme le caducée chez les Grecs. Annibal, qui se défiait quelque peu de ces démonstrations, sonda d'abord avec le plus grand soin leurs sentiments et leurs desseins. Ils avaient beau lui dire qu'ils connaissaient la prise de la ville et la

destruction de tous ceux qui avaient voulu l'attaquer en sa marche, lui répéter qu'ils se présentaient avec le ferme désir de n'exercer et de ne recevoir aucun mauvais traitement; ils avaient beau promettre de fournir des otages; longtemps Annibal hésita, par une sage réserve, à ajouter foi à leurs paroles. Mais ensuite, calculant qu'accepter leurs offres c'était les forcer peut-être à plus de circonspection et de douceur; que les repousser, c'était se faire de toutes ces peuplades des ennemis déclarés, il finit par accéder à leurs prières, et, ruse pour ruse, feignit d'entrer en amitié avec eux. Les Barbares donnèrent des otages, fournirent du bétail en abondance, et enfin ils se livrèrent pour ainsi dire avec tant d'abandon, qu'Annibal leur accorda peu à peu sa confiance, et ne craignit pas de les prendre pour guides dans les défilés qui restaient à franchir. Pendant deux jours ils marchèrent à la tête de l'armée; mais tout à coup les autres montagnards, qui s'étaient réunis dans l'intervalle et qui avaient suivi les traces des Carthaginois, les attaquèrent dans une gorge escarpée et peu praticable.

Toute l'armée d'Annibal serait restée sur la place si le général, qui redoutait quelque surprise et prévoyait une attaque, n'eût eu le soin de placer à l'avant-garde les bagages et la cavalerie, et à l'arrière-garde les oplites. Grâce à ce corps de réserve, le désastre fut moins grand qu'on ne pouvait le craindre; il arrêta le choc de l'ennemi. Toutefois, malgré cet avantage, beaucoup d'hommes, de bêtes de charge et de chevaux périrent. Les Barbares, qui occupaient le point culminant du passage et accompagnaient l'ennemi sur les flancs de la montagne, tantôt faisaient rouler sur lui des rochers, tantôt frappaient de loin les soldats à coups de pierres et par là les jetaient dans des alarmes et des périls extrêmes, si bien qu'Annibal fut obligé de passer la nuit, séparé de ses chevaux et des bêtes de somme, avec la moitié de ses troupes, sur une roche nue et naturellement fortifiée, afin de veiller sur eux jusqu'à ce qu'ils eussent quitté ces gorges; toute la nuit suffit à peine au défilé. Le lendemain, les ennemis ayant disparu, Annibal alla rejoindre les bagages et la cavalerie, et continua sa marche vers le sommet des Alpes, sans rencontrer dès lors une seule fois les forces réunies des Barbares, et n'étant plus inquiété que çà et là par des combats partiels. Ils lui enlevèrent des baga-

ges, soit à l'arrière, soit à l'avant-garde, par quelques attaques faites à propos. Ses éléphants lui furent en ces circonstances d'une grande utilité ; car là où se trouvaient ces animaux, les Gaulois n'osèrent se présenter, effrayés de ce spectacle inconnu. Le neuvième jour, il atteignit la cime de la montagne, et y demeura deux jours dans son camp, afin de donner quelque repos au reste de ses troupes et d'attendre les traînards. Dans l'intervalle, un grand nombre de chevaux qui, emportés par la crainte, avaient fui, et de bêtes de somme qui avaient perdu leur fardeau, vinrent, contre toute attente, rejoindre les Carthaginois, guidés par les traces de l'armée.

On était au coucher de la Pléiade, et la cime des Alpes était couverte de neige ; à la vue de ses soldats qu'abattaient à la fois et le souvenir de leurs anciennes souffrances et la pensée de leurs travaux futurs, Annibal les réunit, et, pour ranimer leur ardeur, profita de la seule ressource qui lui restait, de la vue de l'Italie, de cette Italie placée au pied de la chaîne des Alpes, de telle sorte que pour le voyageur qui embrasse de l'œil l'une et l'autre, les Alpes semblent être l'Acropole de la terre italique. Il leur montra les plaines qu'arrose le Pô, leur rappela la bienveillance des peuples gaulois qui les habitaient, leur indiqua l'endroit où s'élevait Rome, et réchauffa par là quelque peu leur courage. Le lendemain il donna le signal du départ, et commença à descendre. Il ne rencontra d'ennemis que quelques brigands isolés ; mais la difficulté des lieux et la neige lui firent perdre presque autant de monde durant la descente que lors de l'ascension. Comme le sentier était étroit et fortement incliné, et que la neige ne permettait pas de voir où le pied devait se poser, tout ce qui s'écartait de la route roulait dans le précipice. Les soldats supportèrent cette épreuve en hommes familiarisés avec les périls ; mais quand ils arrivèrent à un défilé si étroit qu'il était impraticable pour les éléphants et les bêtes de charge, et dont la pente, d'un stade et demi environ, déjà rapide auparavant, était encore plus escarpée par suite d'une récente avalanche, ils se laissèrent aller de nouveau au désespoir et à la crainte. Annibal songea d'abord à tourner cet endroit difficile ; mais la neige qui venait de tomber rendait la route qu'il avait tentée impossible, et il renonça à son projet.

L'obstacle qu'éprouvait l'armée était d'une nature toute particulière et curieuse. Sur la neige qui datait de l'hiver précédent était étendue une seconde couche qui, molle parce qu'elle était nouvelle et sans profondeur, pliait facilement sous le pied. Aussi, quand les soldats eurent foulé cette couche supérieure, et qu'ils marchèrent sur l'ancienne neige, que, durcie par le temps, ils ne pouvaient entamer, les malheureux, flottant pour ainsi dire sur ce terrain humide, tombaient comme font sur nos routes ceux qui marchent dans la boue. Les suites de ces chutes étaient plus tristes que la chute elle-même. Comme il leur était impossible d'assurer leurs pas sur la neige inférieure, voulaient-ils pour se relever s'appuyer sur les mains ou les genoux, noyés avec ces appuis inutiles en d'immenses flaques d'eau, ils glissaient emportés par la pente. Quant aux bêtes de somme, une fois abattues, elles rompaient, dans leurs efforts pour se redresser, la croûte formée par la neige, et alors elles y demeuraient comme attachées avec leurs bagages, retenues à la fois par leur fardeau et par la dureté de la glace. Annibal, désespérant de réussir de ce côté, plaça son camp sur le dos même de la montagne, dont par ses ordres on avait déblayé la neige; puis, animant ses soldats, il ouvrit à grand'peine une route à travers le roc. En un jour fut pratiqué un passage suffisant pour les chevaux et les bêtes de somme, qu'il y fit aussitôt défiler ; et dès qu'il se fut établi en un lieu où il n'y avait plus de neige, il les envoya au pâturage. Il chargea ensuite les Numides de continuer, en se relayant, le premier travail; et, après trois jours de cruelles fatigues, il put enfin dégager ses éléphants. Ils étaient réduits par la famine à un triste état, car le sommet des Alpes et tout ce qui en est voisin est complétement dépourvu d'arbres à cause des neiges qui y règnent tout l'hiver; les régions intermédiaires, sur les deux flancs de la montagne, nourrissent seules des arbres, des forêts, et sont seules habitables.

Annibal ayant réuni toutes ses forces, continua à descendre, et trois jours plus tard il était dans la plaine, non sans avoir perdu, durant cette longue marche, soit sous les coups de l'ennemi, soit dans les eaux des fleuves, dans les précipices et les ravins des Alpes, un grand nombre de soldats et plus encore de chevaux et de bêtes de somme. Enfin, après avoir mis cinq mois à venir de

Carthagène, quinze jours à franchir les Alpes, il entra dans les plaines de la Cisalpine, sur les terres des Insubriens.

POLYBE. — *Histoire générale*, l. 3, s. 50-56. Traduction de M. Félix Bouchot.

Des succès de la plus haute importance marquèrent chaque pas d'Annibal en Italie. Ainsi, il vainquit P. Scipion au Tésin, Sempronius à la Trébie, passa l'Apennin avec la plus grande difficulté, perdit un œil dans les marais de l'Arnus, et écrasa Flaminius au lac Trasimène. Mais alors on lui opposa Fabius Maximus, élu dictateur, avec Minucius, pour maître de la cavalerie (217).

Fabius Maximus Cunctator.

Fabius, suivi de Minucius et de quatre légions, était parti de Rome pour aller chercher l'ennemi, mais dans la ferme résolution de ne lui donner aucune prise sur lui, de ne pas faire un seul mouvement sans avoir bien reconnu les lieux, et de ne point hasarder de bataille qu'il ne fût assuré du succès.

Dès que les deux armées furent en présence, Annibal, pour jeter l'épouvante dans les troupes romaines, ne manqua pas de leur présenter la bataille en s'avançant jusqu'auprès des retranchements de leur camp. Mais quand il vit que tout y était calme, il se retira, blâmant en apparence la lâcheté de ses ennemis, à qui il reprochait d'avoir enfin perdu cette valeur martiale si naturelle à leurs pères, mais outré au fond de voir qu'il avait affaire à un général si différent de Sempronius et de Flaminius, et que les Romains, instruits par leur défaite, avaient enfin trouvé un chef capable de tenir tête à Annibal.

Dès ce moment, il comprit qu'il n'aurait point à craindre d'attaques vives et hardies de la part du dictateur, mais une conduite prudente et mesurée, qui pourrait le jeter dans de très-grands embarras. Restait à savoir si le nouveau général aurait assez de fermeté pour suivre constamment le plan qu'il paraissait s'être tracé. Il essaya donc de l'ébranler par les divers mouvements qu'il faisait, par le ravage des terres, par le pillage des villes, par l'incendie des bourgs et des villages. Tantôt il décampait avec précipitation, tantôt il s'arrêtait tout d'un coup dans quelque vallon détourné, pour voir s'il ne pourrait point le surprendre en rase campagne. Mais Fabius conduisait ses

troupes par des hauteurs, sans perdre de vue Annibal; ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains, mais ne s'en éloignant pas non plus tellement qu'il pût lui échapper. Il tenait exactement ses soldats dans son camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourrages, où il ne les envoyait qu'avec de fortes escortes. Il n'engageait que de légères escarmouches, et avec tant de précaution que ses troupes y avaient toujours l'avantage. Par ce moyen il rendait insensiblement au soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avait ôtée, et il le mettait en état de compter comme autrefois sur son courage et sur son bonheur.

Annibal, après avoir fait un butin immense dans la Campanie où il était demeuré assez longtemps, décampa pour ne point consumer les provisions qu'il avait amassées, et dont il se réservait l'usage pour la saison où la terre n'en fournit plus. D'ailleurs il ne pouvait plus demeurer dans un pays de vignobles et de vergers, plus agréable pour le spectacle, qu'utile pour la subsistance d'une armée; où il se serait vu réduit à passer ses quartiers d'hiver entre des marais, des rochers et des sables, pendant que les Romains auraient tiré abondamment leurs convois de Capoue et des plus riches contrées d'Italie. Il prit donc le parti d'aller s'établir ailleurs.

Fabius jugea bien qu'Annibal serait obligé de prendre pour son retour le même chemin par lequel il était venu, et qu'il serait facile de l'inquiéter dans sa marche. Il commence par s'assurer de Casilin, petite ville située sur le Vulturne, qui séparait les terres de Falerne de celles de Capoue, en y jetant un corps de troupes assez considérable; il détache quatre mille hommes pour s'emparer du seul défilé par lequel Annibal pouvait sortir: puis, selon sa coutume ordinaire, il va se poster avec le reste de l'armée sur les hauteurs qui bordaient le chemin.

Les Carthaginois arrivent, et campent dans la plaine au pied des montagnes. Pour ce coup, le rusé Carthaginois tomba dans le même piége qu'il avait tendu à Flaminius au défilé de Trasimène, et il semblait ne pouvoir jamais se tirer de ce mauvais pas, n'y ayant qu'une seule issue dont les Romains étaient maîtres. Fabius, comptant que sa proie ne pouvait point lui échapper, ne délibérait plus que sur la manière de s'en saisir. Il se flattait, avec assez d'apparence, de terminer la guerre par cette seule

action. Cependant il jugea à propos de remettre l'attaque au lendemain.

Annibal reconnut qu'on employait contre lui ses propres artifices. C'est dans de pareilles conjonctures qu'un commandant a besoin d'une présence d'esprit et d'une fermeté d'âme non communes, pour envisager le péril dans toute son étendue sans s'effrayer, et pour imaginer de sûres et de promptes ressources sans délibérer. Le général carthaginois sur-le-champ fait assembler une grande quantité de bœufs jusqu'au nombre de deux mille, et commande qu'on attache à leurs cornes de petits faisceaux de sarment. Vers le milieu de la nuit y ayant fait mettre le feu, il fait pousser ces animaux à grands coups vers le sommet des montagnes sur lesquelles étaient campés les Romains. Lorsque la flamme eut pénétré jusqu'au vif ces animaux, que la douleur rendait furieux, se dispersèrent de tous côtés, communiquant le feu aux buissons et aux arbrisseaux qu'ils rencontraient. Cet escadron d'une nouvelle espèce était soutenu par un bon nombre de soldats armés à la légère, qui avaient ordre de s'emparer du sommet de la montagne, et de charger les ennemis en cas qu'ils les y rencontrassent. Tout réussit comme Annibal l'avait prévu. Les Romains qui gardaient le défilé, voyant que les feux gagnaient les collines qui le commandaient, et croyant que c'était Annibal qui marchait de ce côté-là à la faveur des flambeaux pour se sauver, quittent leur poste, et accourent vers les hauteurs pour lui en disputer le passage. Le gros de l'armée, qui ne savait que penser de tout ce tumulte, et Fabius lui-même n'osant faire aucun mouvement dans les ténèbres de la nuit de peur de surprise, attendent le retour du jour. Annibal saisit ce moment, fait traverser à ses troupes et au butin le défilé qui était sans garde, et sauve son armée d'un piége où un peu plus de vivacité de la part de Fabius aurait pu le faire périr, ou du moins l'affaiblir considérablement. Il est beau de savoir tirer avantage de ses fautes mêmes, et de les faire servir à sa propre gloire.

L'armée carthaginoise reprit le chemin de la Pouille, toujours poursuivie et harcelée par celle des Romains. Le dictateur, obligé de faire un voyage à Rome pour quelque cérémonie de religion, conjura avant que de par-

tir le général de la cavalerie de ne faire aucune entreprise pendant son absence. Minucius ne fit aucun cas ni de ses avis ni de ses prières; et à la première occasion qui se présenta, pendant qu'une partie des troupes d'Annibal était allée au fourrage, il attaqua le reste, et remporta quelque avantage. Il en écrivit aussitôt à Rome comme d'une victoire considérable. Cette nouvelle, jointe à ce qui était arrivé tout récemment au passage des défilés, excita des plaintes et des murmures contre la lente et timide circonspection de Fabius. Enfin la chose en vint à ce point que le peuple lui égala en pouvoir son général de cavalerie, ce qui était sans exemple. Il apprit cette nouvelle en chemin : car il était parti de Rome, pour ne point être témoin oculaire de ce qui se tramait contre lui. Sa constance n'en fut point ébranlée. Il savait bien qu'en partageant l'autorité dans le commandement, on n'avait pas partagé l'habileté dans le métier de la guerre. Cela parut bientôt.

Minucius, tout fier de l'avantage qu'il venait de remporter sur son collègue, proposa qu'ils commandassent chacun leur jour, ou même un plus long espace de temps. Fabius rejeta ce parti, qui aurait exposé toute l'armée au danger pendant le temps qu'elle aurait été commandée par Minucius. Il aima mieux partager les troupes, pour être en état de conserver au moins la partie qui lui serait échue.

Annibal, parfaitement instruit de tout ce qui se passait dans le camp romain, eut une grande joie d'apprendre la division des deux chefs. Il eut soin de présenter un appât et de tendre un piége à la témérité de Minucius. Celui-ci ne manqua pas d'y donner tête baissée, et engagea la bataille sur une colline, où l'on avait caché une embuscade. Ses troupes furent mises en désordre, et allaient être taillées en pièces, lorsque Fabius, averti par les premiers cris des blessés : « Courons, dit-il à ses soldats, au » secours de Minucius. Allons arracher aux ennemis la » victoire, et à nos concitoyens l'aveu de leur faute. » Il arriva fort à propos, et obligea Annibal de sonner la retraite. Ce dernier, en se retirant, disait « que cette nuée, » qui depuis longtemps paraissait sur le haut des mon- » tagnes, avait enfin crevé avec un grand fracas, et causé » un grand orage. » Un service si important, et placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius. Il re-

connut son tort, rentra sur-le-champ dans le devoir et l'obéissance, et montra qu'il est quelquefois plus glorieux de savoir réparer ses fautes que de n'en point commettre.

ROLLIN. — *Histoire ancienne*, l. 2, 2e partie, ch. 2, art. 3,

Fabius s'étant démis de la dictature, le consulat fut donné à Paul-Emile et au plébéien Varron, qui ne s'entendirent pas et se firent complétement écraser à Cannes, sur l'Aufidus (216).

Bataille de Cannes.

Varron, qui commandait à son tour, sans consulter son collègue, donna le signal du combat, et fit passer le fleuve à l'armée. Paul-Emile suivit, parce qu'il lui était plus facile de désapprouver que de ne pas seconder l'entreprise. Le fleuve passé, les troupes du petit camp se réunirent à l'armée, qui fut disposée dans l'ordre suivant : à l'aile droite, qui s'appuyait au fleuve, on mit la cavalerie romaine, puis de l'infanterie ; la cavalerie des alliés fut placée à l'extrémité de l'aile gauche, et en deçà leur infanterie jointe à des légions romaines, qui formaient le centre. Les troupes de trait avec le reste des auxiliaires, armés à la légère, firent l'avant-garde. Les consuls commandaient les ailes, Térentius la gauche, Emile la droite, Géminus Servilius avait le centre.

Annibal, au point du jour, après avoir fait prendre les devants aux Baléares et aux autres troupes légères, passa le fleuve, rangeant les divers corps de son armée à mesure qu'ils arrivaient. A l'aile gauche, tenant au fleuve, il opposa la cavalerie espagnole et gauloise à la cavalerie romaine, donna l'aile droite aux Numides, et disposa au centre l'infanterie, de manière que les deux extrémités fussent occupées par les Africains, et le milieu par les Gaulois et les Espagnols. Les Africains ressemblaient en grande partie à une armée romaine, par les armes qu'ils avaient prises naguère au bord de la Trébie et surtout dans le désastre de Trasimène. Les Gaulois et les Espagnols avaient des boucliers à peu près de même forme; mais leurs épées étaient fort différentes : celles des Gaulois étaient longues et sans pointe, au lieu que les Espagnols, habitués plutôt à frapper d'estoc que de taille, les avaient courtes et pointues. Les guerriers de ces deux nations étaient également terribles par leur taille gigan-

tesque et leur physionomie féroce. Les Gaulois étaient nus jusqu'à la ceinture, et les Espagnols, vêtus de tuniques de lin, bordées de pourpre, qui avaient une blancheur éclatante. L'infanterie s'élevait à quarante mille hommes, et la cavalerie à dix mille. Asdrubal avait l'aile gauche, Maharbal la droite; Annibal s'était réservé le centre, avec son frère Magon. Le soleil, soit par l'effet d'une habile disposition, soit par hasard, donnait obliquement sur les deux armées, ce qui était favorable à l'une et à l'autre, les Romains regardant le midi, les Carthaginois le nord ; mais le vent, que les habitants du pays appellent Vulturne, soufflant dans le visage des Romains, les couvrait de nuages de poussière qui les empêchaient de voir devant eux.

Bientôt un cri se fit entendre ; les auxiliaires se portèrent en avant, et l'action s'engagea par les troupes légères. Ensuite la cavalerie des Gaulois et des Espagnols, qui formait l'aile gauche, attaqua la droite des Romains : mais cette rencontre ne ressemblait nullement à un combat de cavalerie, car ils avaient à combattre front contre front, n'ayant point d'espace pour s'étendre et étant pressés d'un côté par le fleuve, de l'autre par l'infanterie, et réduits à diriger tous leurs efforts devant eux. Les chevaux étant immobiles et entassés dans une mêlée très-épaisse, les cavaliers se saisissaient corps à corps pour se jeter par terre, et le combat s'était transformé presque entièrement en combat d'infanterie. La lutte fut plus vive que longue : les cavaliers romains enfoncés tournèrent le dos. Au moment où cet engagement finissait celui de l'infanterie commença. D'abord les Gaulois et les Espagnols se maintinrent avec le même courage et la même énergie. Mais les Romains, après de longs et continuels efforts, et grâce à leurs lignes égales et profondes, enfoncèrent enfin le corps ennemi, qui, ayant trop peu de profondeur, et par conséquent peu de force, s'avançait en saillie hors du front de bataille. Dès qu'ils les virent plier et lâcher pied, ils les pressèrent d'autant plus ; et portés du même élan, à la suite de cette troupe qui fuyait avec précipitation et en désordre, jusqu'à sa première position au centre de l'armée, ils parvinrent enfin, sans résistance, jusqu'à la réserve des Africains qui s'étaient portés des deux côtés en ailes recourbées, tandis que les Gaulois et les Espagnols avaient fait une saillie en avant du centre.

qu'ils occupaient. Pendant que ce corps avancé reculait jusqu'à la ligne de bataille, et s'enfonçait vers le milieu devant des ennemis acharnés, les Africains avaient formé le croissant : les Romains s'y étant jetés aveuglément, ceux-ci rapprochèrent leurs ailes, en les étendant, et enfermèrent l'ennemi par derrière. Alors les Romains, sortis d'un combat inutile, laissent les Espagnols et les Gaulois dont ils ont taillé les derrières en pièces, et commencent contre les Africains un combat tout nouveau doublement désavantageux, parce qu'ils étaient enfermés et réduits à faire face de toutes parts, et que, déjà fatigués, ils avaient affaire à des troupes fraîches et pleines de vigueur.

A l'aile gauche des Romains, où la cavalerie des alliés était opposée aux Numides, le combat s'était aussi engagé, mais avec mollesse. Bientôt il fut signalé par une perfidie vraiment punique. Cinq cents Numides environ, portant, outre leurs armes ordinaires, des épées cachées sous leurs cuirasses, viennent vers les nôtres comme des transfuges, le bouclier sur le dos, sautent à bas de leurs chevaux et jettent leurs boucliers et leurs javelots aux pieds de leurs ennemis, qui les admettent dans leurs rangs et les conduisent sur les derrières, avec ordre de s'y tenir immobiles. Tandis que le combat s'engageait sur tous les points, ils se tinrent tranquilles ; mais lorsqu'ils virent tous les esprits et tous les yeux occupés de cette grande lutte, saisissant des boucliers jetés çà et là parmi les cadavres, ils tombent sur les Romains qui leur tournaient le dos, et les frappant par derrière ou leur coupant les jarrets, ils en font un grand carnage et répandent parmi eux une terreur et un tumulte plus grands encore. Comme d'un côté étaient la peur et la déroute, et que de l'autre le combat se soutenait avec une opiniâtreté sans espérance, Asdrubal, qui se trouvait à ce dernier endroit, fait retirer les Numides qui se battaient mollement, et les envoie à la poursuite des fuyards, pour soutenir avec l'infanterie espagnole et gauloise les Africains déjà fatigués de tuer plutôt que de combattre.

Sur un autre point, Paul-Emile, quoique blessé grièvement d'un coup de fronde dès le commencement de l'action, se porta souvent au plus fort de la mêlée en face d'Annibal, et rétablit le combat de divers côtés, soutenu par les cavaliers romains, qui mirent à la fin pied à terre, alors que le consul n'eut plus assez de force pour gouver-

ner son cheval. Quelqu'un ayant aussitôt instruit Annibal que le consul venait de mettre ses cavaliers à pied, on dit qu'il s'écria : « Autant vaudrait me les livrer pieds et » poings liés ! » Ce combat de cavaliers à pied fut tel qu'il devait être, lorsque la victoire des ennemis n'était plus douteuse : les vaincus aimaient mieux mourir à leur place que de fuir ; les vainqueurs, irrités du retard qu'ils mettaient à leur victoire, massacraient ces hommes qu'ils ne pouvaient repousser : ils n'en mirent en fuite que quelques-uns qui se trouvaient épuisés par la fatigue et leurs blessures. Alors la déroute fut générale, et tous ceux qui le purent remontèrent sur leurs chevaux pour se sauver. Cn. Lentulus, tribun des soldats, passant près du consul, qui était assis sur une pierre et tout couvert de son sang : « Paul-Emile, lui dit-il, seul innocent de la faute fatale de cette journée, vous méritez la protection des dieux ; prenez ce cheval, tandis qu'il vous reste quelque force. Je puis vous emporter et vous défendre. Ne faites pas cette journée plus sinistre par la mort d'un consul ; il y aura bien assez de larmes et de deuil sans cela. » Le consul répondit : « Bon courage, Cornélius, mais prends garde, par une vaine pitié, de perdre le peu de temps qu'il te reste pour échapper aux mains des ennemis. Pars, va dire au sénat de fortifier Rome et de la munir de défenseurs, avant l'arrivée de l'ennemi victorieux. Dis en particulier à Fabius que Paul-Emile a vécu et meurt fidèle à ses préceptes. Mais laisse-moi mourir au milieu de mes soldats, pour ne pas être accusé de nouveau au sortir de mon consulat, pour ne pas être l'accusateur de mon collègue, afin de sauver mon honneur aux dépens de celui d'un autre. » En ce moment survint une troupe de fuyards, puis un gros d'ennemis qui percèrent le consul de mille traits sans le connaître Lentulus fut emporté par son cheval, au milieu du tumulte. Dès lors ce ne fut plus qu'une fuite à la débandade. Sept mille hommes se réfugièrent dans le petit camp, dix mille dans le grand, et deux mille environ dans le bourg de Cannes, où ils furent enveloppés sur-le-champ par la cavalerie de Carthalon, le bourg étant absolument sans défense. L'autre consul, soit hasard, soit intention, ne suivit aucun de ces corps, et parvint à Venouse, avec environ soixante et dix cavaliers.

Rome perdit, dit-on, quarante-cinq mille fantassins et

deux mille sept cents cavaliers ; du reste, à peu près autant de citoyens que d'alliés. On compta parmi les morts les deux questeurs des consuls, L. Atilius et L. Furius Bibaculus ; vingt et un tribuns militaires ; plusieurs consulaires, prétoriens ou édilitiens, entre autres Ch. Servilius Géminus et M. Minucius, maître de la cavalerie l'année précédente et consul quelques années auparavant ; de plus quatre-vingts sénateurs ou anciens magistrats. auxquels leur charge devait donner entrée dans le sénat, lesquels s'étaient enrôlés volontairement dans les légions. L'ennemi prit aussi, dit-on, trois mille fantassins et trois cents cavaliers.

TITE-LIVE. — *Histoire romaine*, l. 22, s. 45-49.
Trad. de la collection Nisard.

Fin de la seconde guerre punique.

Nul doute que c'en était fait de Rome et qu'Annibal pouvait, dans cinq jours, prendre son repas au Capitole, si, selon le mot qu'on attribue à Adherbal, fils de Bomilcar , il eût su joindre à l'art de vaincre celui de profiter de la victoire. Mais, selon l'opinion commune, les destins de la ville à qui l'empire était réservé, ou le mauvais génie d'Annibal , soit enfin les dieux eux-mêmes , ennemis de Carthage , entraînèrent ailleurs ce général. Lorsqu'il pouvait user de la victoire , il aima mieux en jouir ; et laissant là Rome, il se répandit dans les champs de Capoue et de Tarente, où s'éteignit bientôt son ardeur et celle de son armée. Ainsi l'on a eu raison de dire que Capoue fut pour Annibal ce que Cannes avait été pour les Romains. Celui que les Alpes n'avaient pu vaincre, et que nos armes n'avaient pu dompter , fut subjugué , le croirait-on ? par les chaleurs de la Campanie et par les tièdes fontaines de Baïes !

Cependant, le peuple romain respire et semble sortir du tombeau ; il se trouve sans armes, il arrache celles des temples ; sans armée , il affranchit les esclaves et en fait des soldats ; le trésor public est vide, les sénateurs s'empressent d'y porter leurs richesses , et ne se réservent chacun d'autre or que celui de leurs anneaux et des bulles de leurs enfants ; les chevaliers suivent leur exemple, et les tribuns imitent les chevaliers. Tel est enfin , sous le consulat de Levinus et de Marcellus, le zèle des ci-

toyens à porter au trésor public leurs richesses particulières, qu'à peine les registres et la main des greffiers peuvent suffire à enregistrer toutes les offrandes. Mais lors de l'élection des magistrats, quelle sagesse montrèrent les centuries! Les plus jeunes demandent conseil aux vieillards sur le choix des consuls. Et en effet, contre un ennemi tant de fois vainqueur et si fertile en ruses, il fallait non-seulement combattre avec les armes de la valeur, mais encore avec celles de la prudence.

Le premier espoir de l'empire revenu, pour ainsi dire, à la vie, est placé dans Fabius ; ce grand homme trouva un moyen nouveau de vaincre Annibal, c'était de ne pas le combattre. De là, pour le sauveur de la république, le surnom nouveau de *Temporiseur*, et celui de *Bouclier de l'Empire*, qui lui fut donné par le peuple. Dans le pays des Samnites, et dans les défilés étroits du Gaurus et de Falerne, il fatigua tellement Annibal, qu'il épuisa par ses sages lenteurs ce général que la valeur n'avait pu dompter. Depuis ce temps, les Romains, sous le commandement de Claudius Marcellus, osent le combattre. Ils s'approchent de lui, le mettent en fuite dans sa Campanie, et le forcent à lever le siége de Noles. Ils osent aussi, sous Sempronius Gracchus, le poursuivre à travers la Lucanie, et le harceler dans sa retraite, bien qu'alors, ô honte, Rome n'avait pour combattants que des esclaves : c'est à cette extrémité que tant de malheurs l'avaient réduite; mais on leur avait donné la liberté, et leur courage en fit des Romains.

Quelle fut étonnante, au milieu de tant de revers, la confiance du peuple romain! Quel courage! Quelle force d'âme! Dans une position si embarrassante et si déplorable, quand le salut de son Italie est encore douteux, il ose porter ses regards sur d'autres contrées, et tandis qu'inondant la Campanie et l'Apulie, les Carthaginois lui tiennent pour ainsi dire le fer sur la gorge, et font déjà de l'Italie une seconde Afrique, il sait, tout à la fois, leur résister, et envoyer en Sicile, en Sardaigne et en Espagne, ses armées ainsi réparties en diverses régions de l'univers.

La Sicile, assignée à Marcellus, ne lui résiste pas longtemps : la prise d'une seule ville entraîne la soumission de l'île entière. Cette immense capitale, Syracuse, jusqu'alors invincible, bien qu'elle soit défendue par le gé-

nie d'Archimède, se voit enfin forcée de céder. A quoi lui servirent sa triple enceinte de murs, ses trois forteresses, son port de marbre, et la célèbre fontaine d'Aréthuse, à moins que ce ne soit en considération de toutes ces merveilles que le vainqueur ait épargné Syracuse?

Gracchus s'empare de la Sardaigne, que ne purent sauver ni le courage féroce de ses habitants, ni la hauteur prodigieuse de ses folles montagnes, car c'est ainsi qu'on les appelle. Il traite avec rigueur les villes, et Caralis, la principale de toutes, afin de dompter, par le spectacle douloureux de la dévastation de sa patrie, une nation obstinée, qui se faisait un jeu de la mort.

Les deux Scipions, Cnæus et Publius, envoyés en Espagne, l'avaient presque entièrement enlevée aux Carthaginois. Victimes des stratagèmes de la ruse punique, ces deux illustres capitaines perdirent à leur tour ce pays, non sans avoir épuisé, dans de grands combats, les forces carthaginoises. L'un d'eux succomba sous les coups des perfides Africains, comme il traçait son camp; quant à l'autre, ils le firent périr par les flammes dans une tour où il s'était réfugié. Pour venger son père et son oncle, Rome envoya, avec une armée, le jeune Scipion, à qui les destins avaient réservé le glorieux surnom d'Africain. Et cette belliqueuse Espagne, fameuse par ses guerriers et par ses victoires, cette pépinière féconde des armées ennemies, cette illustre école d'Annibal, il la reconquit, ô prodige! depuis les Pyrénées jusqu'aux colonnes d'Hercule et à l'Océan, et l'on ne saurait dire si ce fut avec plus de rapidité que de bonheur. Quatre années qui suffirent à cette conquête en attestent la rapidité ; et quant au bonheur, j'en vois la preuve dans une seule cité, que le même jour vit assiégée et prise : la Carthage de l'Espagne, si facilement vaincue, fut le présage de la défaite de l'Afrique. Quoi qu'il en soit, rien ne contribua plus puissamment à la soumission de cette province que l'héroïque continence de notre général, qui rendit aux barbares leurs enfants captifs et de jeunes filles d'une rare beauté, sans permettre seulement qu'on les amenât en sa présence, pour ne pas paraître avoir terni, même par ses regards, quelque chose de leur pureté virginale.

Tels étaient les succès du peuple romain dans diverses

parties du monde, et cependant il ne pouvait chasser Annibal, qui était comme attaché aux entrailles de l'Italie. La plupart des villes avaient abandonné la cause de Rome ; et ce redoutable ennemi employait contre elle les forces de l'Italie. Déjà, toutefois, nous l'avions forcé d'évacuer quantité de places et de contrées : Tarente était rentrée sous notre pouvoir; déjà nous tenions assiégée Capoue, la résidence, le domicile et la seconde patrie d'Annibal. La perte de cette place était si sensible au général carthaginois, qu'il fit une diversion sur Rome, à la tête de toutes ses forces. O peuple digne de la faveur céleste et de l'admiration des dieux et des hommes ! Réduits aux dernières alarmes, les Romains ne se désistèrent d'aucune de leurs entreprises ; et, tout en veillant au salut de leur ville, ils n'abandonnèrent point le siége de Capoue. Une partie de leur armée fut laissée sous les ordres d'Appius devant cette place : ainsi ils combattaient à la fois hors de leurs murs et dans leurs murs. Est-il donc étonnant que, lorsque Annibal, posté à trois milles de Rome, leva son camp pour venir l'attaquer, deux fois les dieux (oui, les dieux eux-mêmes, ne rougissons pas de l'avouer) se soient opposés à sa marche ? En effet, à chaque mouvement de son armée, des torrents de pluie se précipitèrent avec tant de violence, et les vents s'élevèrent avec tant de furie, qu'il semblait que cet orage, suscité par le ciel pour repousser l'ennemi, partît non du sein des nuages, mais des murs mêmes de Rome et du haut du Capitole. Annibal s'éloigna donc en fugitif, et se retira vers l'extrémité de l'Italie, abandonnant Rome sans avoir seulement pu l'attaquer. Un trait que je vais citer, quoique léger en soi, est une preuve assez forte de la grandeur d'âme du peuple romain. Pendant qu'Annibal assiégeait Rome, le champ même où il campait fut mis à l'encan, et il trouva un acheteur. Annibal, voulant affecter une semblable confiance, mit à son tour en vente les boutiques des banquiers de la ville; mais il ne se présenta personne aux enchères. C'était un présage de la destinée des deux peuples.

Un courage aussi héroïque, une protection des dieux aussi singulière, n'avaient pourtant rien fait encore. Asdrubal, frère d'Annibal, s'avançait avec une nouvelle armée, de nouvelles forces, et un nouvel appareil de combats. C'en était fait de Rome infailliblement, si ce général

avait pu opérer sa jonction avec son frère; mais, comme il disposait son camp, il fut battu par Claudius Néron, et par Livius Salinator. Néron avait poussé Annibal jusqu'aux derniers confins de l'Italie. Livius avait conduit son armée dans une direction entièrement opposée, vers les défilés où commence ce pays. Il serait difficile de dire avec quelle intelligence et quelle célérité les consuls, bien qu'ils fussent éloignés l'un de l'autre de la distance qu'embrasse l'Italie dans toute sa longueur, se rejoignirent; et, unissant leurs drapeaux, tombèrent à l'improviste sur Asdrubal, sans qu'Annibal eût le moindre soupçon de ce qui se passait. A la nouvelle de ce désastre, et en voyant la tête de son frère qu'on jeta dans son camp: « Je reconnais, s'écria-t-il, la mauvaise fortune de Carthage. » Tel fut le premier aveu de ce grand capitaine, qui lui fut arraché sans doute par le pressentiment du triste sort qui le menaçait. Il était donc certain, de l'aveu même d'Annibal, qu'Annibal pouvait être vaincu. Le peuple romain, plein de confiance après tant d'heureux succès, n'avait rien plus à cœur que d'accabler entièrement un si redoutable ennemi au sein même de son Afrique. Il se porta donc, sous la conduite de Scipion, contre ce pays avec toutes ses forces, et commença d'imiter Annibal en vengeant sur l'Afrique les malheurs de l'Italie. Quelles armées, grands dieux! que celles d'Asdrubal et de Syphax, qu'il tailla en pièces! quelle était la force et l'étendue de leurs deux camps, qu'il livra aux flammes dans une seule nuit. Mais alors les Romains n'étaient pas seulement à trois milles de Carthage; ils en battaient les portes; ils en pressaient le siége. Cette puissante diversion arracha enfin Annibal de l'Italie, où il s'était fixé comme si jamais il n'en eût dû sortir. Jamais l'empire romain ne vit de journée plus fameuse que celle où les deux plus grands capitaines qui eussent existé jusqu'alors, et qui vécurent jamais depuis, tous deux vainqueurs, l'un de l'Italie, et l'autre de l'Espagne, mirent leurs armées en présence, et se disposèrent au combat. Ils eurent auparavant un entretien pour traiter de la paix. Ils restèrent longtemps immobiles, saisis d'une mutuelle admiration; mais comme ils ne purent convenir d'un traité, les trompettes donnèrent le signal. Il est constant, de l'aveu des deux généraux, qu'on ne pouvait, de part et d'autre, ni faire de plus habiles dispositions, ni combattre avec plus de valeur. C'est

le témoignage que Scipion se plut à rendre d'Annibal, et Annibal de Scipion. Toutefois Annibal succomba : l'Afrique fut le prix de la victoire, et le monde entier ne tarda pas à subir le sort de l'Afrique.

FLORUS. — *Histoire romaine*, l. 2. Trad. Durozoir.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Scipion*, poëme perdu d'Ennius ; les *Guerres puniques*, épopée historique de Silius Italicus ; *Sophonisbe*, tragédies de Mairet, de Corneille et de Voltaire. — NUMISMATIQUE : *Portrait de Scipion l'Africain* sur un denier du monétaire Cnædus Blasio. — SCULPTURE : *Nombreux bustes de Scipion*, dont deux au cabinet des médailles. — PEINTURE : *La continence de Scipion*, de Primatice.

§ II. — Guerres en Orient : conquête de la Macédoine, et de la Syrie.

Vainqueurs de l'Illyrie, les Romains se tournèrent contre *Philippe III*, *roi de Macédoine*, à cause de son alliance secrète avec Annibal. Le préteur Lévinus le contraignit à brûler sa flotte à l'embouchure de l'Aoüs ; le consul Titus Flamininus le vainquit aux roches ou collines Cynoscéphales (197), et proclama aux jeux Isthmiques la Grèce affranchie du joug macédonien (196).

Guerre contre Philippe III : bataille de Cynoscéphales.

Titus Quintus et Philippe, se trouvant mal du terrain de Phères, que coupaient des haies, des arbres et des jardins, levèrent le camp. Philippe se dirigea vers Scotussa, d'où il désirait tirer d'abord les vivres nécessaires à ses troupes, pour choisir ensuite, une fois approvisionné, la position la plus avantageuse. Titus, qui avait pénétré l'intention de l'ennemi, se mit en marche en même temps que Philippe, afin de détruire au plus vite les moissons dans les environs de cette ville. Comme une chaîne de montagnes séparait les deux armées, les Romains ne pouvaient voir quelle route les Macédoniens suivaient, ni les Macédoniens les Romains. Le soir, Titus campa près d'Erétrie en Phthiotide, et Philippe sur les bords du fleuve Oncheste, sans que l'un soupçonnât la présence de l'autre. Le lendemain, ils allèrent s'établir, Philippe près de Mélambium, sur le territoire de Scotussa, et Titus sous les murs de Thétidium, dans les campagnes de Pharsale ; et toujours même ignorance. Survint alors une horrible pluie, mêlée de coups de tonnerre épouvantables, et le jour suivant, vers l'aurore, un tel brouillard enveloppa la terre, qu'on ne pouvait, à travers les ténèbres, voir

devant soi. Cependant, Philippe, pressé d'arriver, partit; mais, gêné dans sa marche par la brume, après avoir gagné peu de terrain, il établit dans un nouveau camp son armée, et en détacha seulement un nombre suffisant de soldats pour occuper le sommet des hauteurs voisines.

Titus, toujours campé près de Thétidium, et inquiet de ne pas savoir où était l'ennemi, fit partir dix escadrons et environ mille vélites, à qui ordre fut donné de parcourir le pays et de le battre avec soin. Comme ces forces se dirigeaient vers le sommet de la colline, elles tombèrent à l'improviste au milieu du détachement macédonien que le brouillard leur avait caché. A cette rencontre inattendue, les deux partis se troublèrent; mais bientôt ils se harcelèrent et envoyèrent en même temps au plus vite rendre compte aux généraux de leur position. Cependant les Romains, qui se voyaient maltraités et déjà serrés de près par les Macédoniens, dépêchaient messager sur messager pour invoquer du secours. Titus, après quelques mots d'exhortation aux Etoliens Archédamus et Eupolème, les fit partir avec deux de ses tribuns à la tête de cinq cents cavaliers et de deux mille fantassins. Dès que ceux-ci eurent rejoint les troupes qui prenaient part à l'escarmouche, le combat prit une autre face. Les Romains, de qui ce renfort avait relevé l'espérance, mirent à combattre une nouvelle ardeur. Les Macédoniens, au contraire, pressés, malgré leur brave résistance, et presque déjà aux abois, se retirèrent sur le sommet de la montagne et firent demander au roi du renfort.

Philippe, qui ne s'attendait guère à une bataille générale, avait, par malheur, envoyé au fourrage une grande partie de ses troupes. Mais comme sans cesse il apprenait, de nouveaux messagers, ce qui se passait, et que le brouillard commençait à s'éclaircir, il appela près de lui Héraclide de Gyrtone, chef de la cavalerie thessalienne, et Léon, chef des cavaliers macédoniens, et les fit partir. Athénagore les suivit avec tous les mercenaires, à l'exception des Thraces. Ils eurent à peine rejoint les Macédoniens, que ceux-ci, accrus de ces forces imposantes, se précipitèrent sur l'ennemi et débusquèrent les Romains du haut de la montagne. Ce qui les empêcha de mettre l'ennemi complétement en fuite, ce fut surtout le courage de la cavalerie étolienne, qui combattit, en cette circonstance, avec une audace, une ardeur incroyables.

Autant, en effet, les Etoliens, comme infanterie, sont inférieurs, par leurs armes et par leur tactique, aux autres peuples, autant ils l'emportent sur tous les Grecs, par leur cavalerie, dans les combats partiels. Ils arrêtèrent la fougue de l'ennemi, et par là les Romains ne furent pas refoulés jusque dans la plaine : à quelque distance ils firent volte-face.

Titus, qui voyait, non-seulement les vélites et sa cavalerie repoussés, mais encore toutes ses troupes consternées d'un tel spectacle, fit alors sortir du camp son armée entière et la rangea en bataille près de la colline. En même temps des courriers dépêchés par les Macédoniens de la montagne venaient coup sur coup répéter à Philippe : « Roi, les ennemis sont en fuite : ne négligez pas une occasion si belle. Les Barbares ne peuvent nous résister. A nous aujourd'hui les chances, à nous la victoire. » Philippe, bien que le terrain lui déplût, ne put s'empêcher de tenter le combat. Les hauteurs dont il est ici question s'appellent *Cynoscéphales*; elles sont raides, inégales et élevées. Philippe donc, que la difficulté des lieux inquiétait, ne s'était pas préparé à combattre; mais excité par le brillant espoir qu'on lui faisait concevoir, il se décida à tirer ses troupes du camp.

Titus, de son côté, avait rangé son armée, et tandis que par sa présence il appuyait ceux de ses soldats qui déjà combattaient, il courait de ligne en ligne encourager les autres. Sa harangue fut courte, mais énergique, à la portée de tous. Montrant l'ennemi à ses troupes, il leur dit : « Ne sont-ce pas, braves guerriers, les mêmes Macédoniens qu'autrefois en Macédoine, dans les défilés de l'Eordée, dont ils s'étaient rendus maîtres, vous avez, sous la conduite de Sulpicius, aux yeux de tous, été chercher jusqu'au sommet des montagnes, et que vous avez chassés de ce poste, après leur avoir tué tant de monde ? Ne sont-ce pas ces Macédoniens dont vous avez triomphé par votre courage dans ces gorges de l'Epire qui semblaient infranchissables, que vous avez forcés à jeter leurs armes et à fuir, jusqu'à ce qu'ils se fussent cachés dans leur Macédoine ? Que pouvez-vous donc redouter, aujourd'hui que vous allez les combattre à forces égales? Quelle crainte pouvez-vous concevoir pour l'avenir ? Ne devez-vous pas plutôt puiser dans le passé la confiance ? Allez donc, soldats, et vous animant d'une mutuelle ar-

deur, marchez bravement à l'ennemi. Avec l'aide des dieux, cette bataille, j'en suis certain, aura la même fin que celles qui ont précédé. » Ce discours achevé, il donna ordre à l'aile droite de rester immobile, plaça devant elle les éléphants, et d'un pas ferme s'avança contre l'ennemi avec l'aile gauche et ses vélites. Quant à ceux des Romains qui étaient dans la montagne, soutenus par l'adjonction de l'infanterie, ils firent volte-face et attaquèrent résolûment l'ennemi.

Aussitôt que la plus grande partie de ses troupes fut placée devant le camp, Philippe prit avec lui les peltastes et l'aile droite de la phalange, et se dirigea rapidement vers le sommet de la montagne. Il donna en même temps à Nicanor, surnommé l'Eléphant, ordre de veiller à ce que le reste de ses forces le suivît bientôt. Les premiers rangs eurent à peine atteint la cime de la colline, qu'il tourna à gauche, et, maître des hauteurs, y établit son ordre de bataille; car les Macédoniens qu'il avait envoyés à ce poste ayant refoulé les Romains sur l'autre flanc de la montagne, ces hauteurs étaient sans défense. Il rangeait encore l'aile droite, quand survinrent les mercenaires, repoussés à leur tour. Grâce aux oplites, qui, nous l'avons vu, avaient rallié les soldats armés à la légère, ces derniers, pour qui cette intervention rétablissait l'équilibre, s'étaient brusquement jetés sur les mercenaires et leur avaient tué beaucoup de monde. Le roi donc, à son arrivée, en voyant ses troupes légères aux prises avec les Romains assez près de leur camp, avait d'abord ressenti une vive joie; mais lorsqu'il aperçut ses soldats tout à l'heure victorieux fuyant de toute part et réclamant assistance, il fut contraint, pour leur porter secours, de risquer sur-le-champ une action générale, bien que la plus forte partie de sa phalange fût encore en route, occupée à gravir la montagne. Après avoir recueilli les fuyards, il rassembla sur l'aile droite fantassins et cavaliers, et ordonna à sa phalange et aux peltastes de doubler leur profondeur et d'épaissir leurs rangs à droite. Puis, comme les ennemis étaient déjà fort près, il commanda à la phalange de charger, la sarisse baissée, et aux soldats légers de renforcer les ailes. Titus, de son côté, dès qu'il eut reçu les siens dans les intervalles laissés entre chaque fraction de ses troupes, donna le signal de l'attaque.

Les deux armées se heurtèrent avec une violence et un fracas épouvantables : chacun poussa en même temps le cri de guerre, et les troupes restées en dehors du combat encourageaient par leurs clameurs celles qui étaient engagées. C'était une scène imposante et terrible. L'aile droite de Philippe se tira brillamment d'affaire, attendu qu'elle attaquait d'en haut et qu'elle l'emportait par la force de sa disposition, ainsi que par son armure merveilleusement propre à ce genre de combat. Mais parmi les autres troupes du prince, une partie, qui se tenait à la suite des combattants, était encore à une grande distance de l'ennemi ; une autre (et c'était l'aile gauche) ne faisait que d'arriver et se montrait à peine sur la hauteur. En ce moment, Titus, qui voyait ses soldats trop faibles pour soutenir le choc de la phalange, et son aile gauche vivement pressée, en partie détruite, forcé de battre peu à peu en retraite, comprit qu'il n'y avait plus d'espoir que dans l'aile droite ; il y courut, et là, saisissant d'un coup d'œil que parmi les troupes ennemies les unes touchaient aux combattants, et que les autres descendaient de la montagne, que d'autres enfin étaient encore sur le sommet, il plaça les éléphants en avant et marcha droit aux Macédoniens. Mais ceux-ci, qui se trouvaient sans chef pour les commander, et qui ne pouvaient donner à la phalange la figure qui lui est propre à cause des difficultés du terrain, et parce que, réduits à suivre les combattants, ils avaient plutôt une ordonnance de marche que de bataille, n'attendirent pas même le choc des Romains, et, troublés, dispersés par les éléphants, prirent la fuite.

La plupart des Romains se mirent à leur poursuite et les massacrèrent. Un tribun qui était à la tête d'une vingtaine de compagnies, par une manœuvre qu'il comprit, d'après la circonstance, être nécessaire, contribua beaucoup au succès de la bataille. Comme Philippe, lancé fort avant au delà de la ligne de bataille, écrasait sous le poids de ses lourdes attaques l'aile gauche des Romains, il quitta l'aile droite, où la victoire n'était plus incertaine, pour se porter contre les Macédoniens et les attaquer en queue résolûment. La phalange ne put se retourner ni combattre homme à homme ; aussi notre tribun, enfonçant toujours, ne cessa pas de frapper les ennemis, incapables de se défendre, jusqu'à ce que, pressés aussi par les Romains, qui avaient fait volte-face, et qui les atta-

quaient de front, ils jetassent leurs armes et prissent la fuite. Philippe, qui jugeait d'après l'état des troupes groupées autour de lui de celui de toute l'armée, s'était flatté d'abord d'une complète victoire. Mais lorsque tout à coup, voyant les Macédoniens abandonner leurs armes et les ennemis les attaquer en queue, il eut quitté un instant le champ de bataille avec quelques cavaliers et quelques fantassins, pour observer l'ensemble du combat, et qu'il eut reconnu que les Romains, à la poursuite de l'aile gauche, approchaient du sommet de la montagne, il réunit autour de lui autant de Thraces et de Macédoniens qu'il lui fut possible, et s'enfuit. Titus, harcelant les fuyards, les atteignit au moment où ils touchaient au sommet de la colline; et en présence de ces soldats qui avaient levé leurs sarisses en l'air, il s'arrêta un instant. C'est un usage pour les Macédoniens d'agir ainsi quand ils veulent se rendre ou passer à l'ennemi. Instruit de la cause d'un tel fait, le général ordonna à ses troupes de demeurer tranquilles, car il voulait épargner ces malheureux éperdus de crainte. Mais tandis qu'il s'occupait de ce soin, quelques hommes de l'avant-garde se précipitèrent d'en haut sur eux et en tuèrent la plupart. Quelques-uns seulement, en jetant leurs armes, échappèrent par la fuite.

Polybe. — *Histoire générale*, l. 18, s. 3-9. Traduction de M. Félix Bouchot.

LITTÉRATURE ET ARTS. — Numismatique : *Portrait de Flamininus* sur les monnaies de la *gens Quinctia*.

Titus Flamininus proclame la Grèce libre.

Cependant les dix commissaires que le sénat romain envoya à Titus pour lui assister et aider à donner ordre aux affaires de la Grèce, lui conseillèrent de mettre en pleine franchise tout le reste de la Grèce et retenir seulement avec bonnes garnisons les villes de Chalcide, de Corinthe et de Demetriade, pour s'asseurer qu'elles n'entrassent en quelque pratique d'alliance et de ligue avec Antiochus; et adonc les Ætoliens, coustumiers de detracter et mesdire, commencerent à mutiner tout ouvertement les villes, en sommant Titus de deslier les fers de la Grece: car ainsi souloit (avait coutume) Phi-

lippus appeler ces trois villes-là : puis demandoyent, par manière de moquerie, aux Grecs, s'ils estoyent pas bien aises d'avoir maintenant des ceps aux pieds plus pesans, mais mieux polis et plus luisans que ceux qu'ils avoyent auparavant, et s'ils ne se sentoyent pas bien tenus à Titus de ce qu'il avoit deslié les pieds de la Grece pour l'atacher par le col : de quoi Titus estant fort ennuyé et marri, pria tant ceux du conseil qu'à la fin il les fit condescendre à sa requeste, que ces trois villes-là fussent aussi delivrees de toute garnison, afin que les Grecs ne se peussent plus de là en avant plaindre, que sa grace et libéralité ne fust entièrement et de tout poinct accomplie envers eux.

Parquoi estant escheu le temps de la feste qu'on apelle Isthmia, il s'y trouva une multitude infinie de peuple pour voir l'esbatement des jeux qui s'y font, pource que la Grece, apres avoir esté longuement travaillee de guerres, se voyant lors en paix certaine, et en bonne esperance de pleine liberté, ne demandoit qu'à faire festes et à se resjouir. Il fut adonc fait commandement à l'assemblee à son de trompe qu'on eust à faire silence : et cela fait le heraut se tira en avant au milieu de toute l'assistance qui proclama à haute voix, que le sénat de Rome et Titus Quintus, consul du peuple romain, après avoir vaincu et desfait en bataille le roi Philippus et les Macedoniens, delivroyent de toutes garnisons, et afranchissoyent de toutes tailles, subsides et imposts, pour désormais vivre à leurs loix anciennes en pleine liberté, les Corinthiens, Locriens, ceux de la Phocide, ceux de l'isle d'Eubœe, les Achæiens, les Phthiotes, les Magnesiens, les Thessaliens et les Perrhæbiens.

Or pour la première fois toute l'assemblee ne peust pas ouïr la voix du heraut, et de ceux qui l'ouïrent, la pluspart ne peust encore pas distinctement entendre ce qu'il avoit dit, ains y avoit par tout le parc où se faisoyent les jeux un bruit confus, et un tumulte du peuple, qui s'esmerveilloit, et demandoit que ce pouvoit estre, de sorte qu'il fallut que le heraut recommençast une autre fois à proclamer. Parquoi estant derechef fait silence, le heraut poussant sa voix plus fort que devant, s'escria si haut, que son cri fut ouï de toute l'assemblée : et lors se leva une clameur de joye que tout le peuple jetta si haute, qu'elle fut entendue jusqu'en la mer : et incontinent tout

le monde qui avoit ja pris place, et s'estoit assis pour voir l'esbat des combatans, se leva en pieds sans plus se soucier des jeux, et s'en allerent tous à grande joye saluer, embrasser et remercier leur bien-faiteur, et le protecteur et affranchisseur de la Grece, Titus. Tellement, que ce que l'on dit ordinairement quand on veut exprimer une excessive force et grandeur de bruit et de clameur, avint alors : car il y eut des corbeaux, qui, par cas d'aventure, volans par-dessus le parc du theatre, tomberent dedans. Tant y a, que si Titus prevoyant bien la foule du peuple qui acouroit pour le voir, ne se fust de bonne heure retiré incontinent que les jeux furent finis, il eust eu beaucoup d'afaires à se sauver d'estre estoufé, tant il acourut de monde de tous costez à l'entour de lui.

PLUTARQUE. — *T. Quintus Flamininus*. Traduction d'Amyot.

Philippe III mourut en 179, faisant des préparatifs pour réparer l'échec des collines Cynoscéphales. Son fils *Persée* obtint même d'abord quelques avantages. Mais il perdit en 168 la bataille de Pydna contre Paul-Emile. « Prenez courage, lui dit le vainqueur. La clémence du peuple romain, que tant de peuples ont éprouvée dans leurs infortunes, non-seulement vous offre l'espoir mais vous est presque un gage certain d'un sort plus doux. » Puis, s'adressant aux jeunes gens qui l'entouraient, il ajouta : — « Vous voyez un exemple frappant de la vicissitude des choses humaines. Je dis cela surtout à vous, jeunes gens. On doit donc se garder avec soin, dans la prospérité, d'user de hauteur et de violence envers qui que ce soit et de trop se fier à sa fortune présente, puisqu'on ne sait pas le matin ce qui peut arriver le soir. Celui-là est véritable homme qui ne se laisse ni enorgueillir par le succès, ni abattre par l'adversité. » Il allait lui-même avoir à s'appliquer ces salutaires maximes à l'occasion de son triomphe, le plus beau, peut-être, qu'on eût vu jusqu'alors à Rome.

Guerre contre Persée ; triomphe de Paul-Emile.

On avait dressé, dans les théâtres où se font les courses de chevaux, et qu'on appelle cirques, et dans le Forum, et dans les quartiers de la ville d'où l'on pouvait voir la pompe, des échafauds sur lesquels se placèrent les spectateurs, vêtus de robes blanches. Tous les temples furent ouverts ; on les couronna de festons, et on les remplit de la fumée des parfums. Des licteurs en grand nombre et des appariteurs repoussaient à leur rang les spectateurs trop empressés, réprimaient leurs courses désordonnées et tenaient les rues dégagées et libres. La marche triomphale fut partagée en trois jours. Le premier jour suffit à peine à voir passer les statues captives, les tableaux, les figures colossales, portées sur deux cent cinquante chariots : spec-

tacle imposant ! Le lendemain passèrent, sur un grand nombre de chariots, les armes les plus belles et les plus riches des Macédoniens, tant d'airain que de fer, nouvellement fourbies, et toutes resplendissantes. Quoiqu'on les eût rassemblées avec beaucoup de soin et d'art, elles semblaient jetées au hasard par monceaux : casques sur boucliers, cuirasses sur bottines, pavois de Crète, targes de Thrace, carquois entassés pêle-mêle avec des mors et des brides, épées nues, longues piques sortant de tous les côtés, et présentant leurs pointes menaçantes. Toutes ces armes étaient retenues par des liens un peu lâchés ; et le mouvement des chariots les froissant les unes contre les autres, il en sortait un son aigu et effrayant : la vue des armes d'un peuple, même vaincu, n'était pas sans inspirer une sorte d'horreur. A la suite des chariots qui traînaient les armes marchaient trois mille hommes, portant l'argent monnayé dans sept cent cinquante vases, dont chacun contenait trois talents, et était soutenu par quatre hommes. D'autres étaient chargés de cratères d'argent, de coupes en forme de cornes, de flacons, de gobelets, disposés tous pour la montre, et distingués à la fois et par leur grandeur et par la beauté de leur ciselure. Le troisième jour, dès le matin, les trompettes s'avancèrent, sonnant non ces airs qu'on joue dans les processions et dans les pompes religieuses, mais ceux dont se servent les Romains pour exciter les troupes au combat. A leur suite venaient cent vingt taureaux engraissés, les cornes dorées, le corps orné de bandelettes et de guirlandes. Leurs conducteurs étaient de jeunes garçons ceints, pour le sacrifice, de tabliers richement brodés; et suivis d'autres jeunes gens qui portaient les vases d'argent et d'or. On voyait passer derrière eux ceux qui étaient chargés de l'or monnayé, distribué, comme la monnaie d'argent, dans des vases qui contenaient chacun trois talents : il y avait soixante et dix-sept vases. Puis c'étaient les hommes soutenant la coupe sacrée, d'or massif, du poids de dix talents, enrichie de pierres précieuses, ouvrage exécuté par l'ordre de Paul-Emile ; puis les vases qu'on appelait antigonides, séleucides, thériclées, et toute la vaisselle d'or de Persée ; puis enfin le char de Persée, et ses armes surmontées de son diadème.

A quelque distance marchaient ses enfants captifs, et avec eux leurs gouverneurs, leurs précepteurs et leurs

officiers en foule, versant des larmes, tendant les mains aux spectateurs, et enseignant à ces jeunes enfants à intercéder auprès du peuple et à demander grâce. Il y avait deux garçons et une fille, incapables, à cause de leur âge tendre, de comprendre la grandeur de leurs maux, et d'autant plus dignes de pitié, qu'ils étaient moins sensibles au changement de leur fortune. Peu s'en fallut même que Persée passât sans être remarqué, tant la compassion fixait les yeux des Romains sur ces pauvres petits! Plus d'un, à leur aspect, ne put retenir ses larmes. Il y avait, dans toutes les âmes, un sentiment mêlé de plaisir et de douleur, et qui ne cessa que lorsque les enfants furent passés. Persée lui-même venait après ses enfants et leur suite, vêtu d'une robe noire, et portant des pantoufles à la macédonienne : on voyait, à son air, que la grandeur de ses maux lui faisait de tout un objet de terreur, et lui avait troublé l'esprit. Il était suivi d'une troupe d'amis et de familiers, le visage accablé de douleur, tenant sans cesse arrêtés sur Persée leurs yeux baignés de larmes, et donnant à croire aux spectateurs qu'ils ne déploraient que l'infortune de Persée, et qu'ils faisaient peu de compte de leur propre malheur. Persée avait bien envoyé prier Paul-Emile de ne pas le donner en spectacle, et de lui épargner les hontes du triomphe. Mais Paul-Emile, afin sans doute de se moquer de sa lâcheté et de son amour pour la vie : « Ce qu'il demande était déjà en son pouvoir, répondit-il, et l'est encore aujourd'hui s'il veut ; » faisant entendre que Persée devait préférer la mort à la honte. Mais le lâche n'en eut pas le courage : amolli par je ne sais quelles espérances, il devint une des dépouilles conquises sur lui par le vainqueur.

On transportait, à la suite de cette dernière troupe, quatre cents couronnes d'or, félicitations de victoire, que les villes avaient décernées à Paul-Emile par ambassadeurs.

Enfin paraissait le triomphateur lui-même, monté sur un char magnifiquement paré ; personnage digne, par lui seul, même sans cette pompe splendide, d'attirer tous les regards, et revêtu d'une robe de pourpre bordée d'or. Il tenait dans sa main droite un rameau d'olivier, et, comme lui, toute l'armée, laquelle suivait le char du général, rangée par compagnies, et chantant tantôt des

chansons à la romaine, mêlées de traits satiriques, tantôt des hymnes de victoire en l'honneur des exploits de Paul-Emile. Admiré et applaudi de tous, il n'y avait pas un seul homme de bien qui portât envie à la gloire du triomphateur; mais il est sans doute un Dieu chargé par les destins de rabattre toujours quelque chose des grandes prospérités qui dépassent la mesure, et de faire un tel mélange, dans la vie humaine, qu'elle ne soit pour personne entièrement pure et exempte de maux, et que ceux-là soient réputés les plus heureux, comme dit Homère, auxquels le sort dispense en proportion égale l'une et l'autre fortune.

Paul-Emile avait quatre fils, dont deux, Fabius et Scipion, étaient passés, par adoption, dans des familles étrangères : les deux autres, nés d'une seconde femme, et qui n'étaient encore que des enfants, étaient restés dans sa maison. L'aîné de ces derniers mourut cinq jours avant le triomphe de Paul-Emile, à l'âge de quatorze ans; et l'autre, à l'âge de douze ans, trois jours après le triomphe. Il n'y eut pas un Romain qui ne ressentît vivement l'affliction du père. Tous frissonnèrent en voyant la cruauté de la Fortune, qui n'avait pas honte d'introduire un tel deuil dans une maison pleine de bonheur et de joie et toute retentissante de sacrifices d'actions de grâces, et de mêler les gémissements et les larmes aux chants de victoire et aux triomphes. Paul-Emile, toutefois, prit les choses en sage; et il réfléchit que l'homme a besoin de courage et de force d'âme, non pas seulement contre des armes et des piques, mais bien encore contre les attaques de la Fortune : aussi fit-il, de ces événements contraires ainsi mêlés, une sorte de balance et de compensation, jugeant le mal effacé par le bien, et ses pertes personnelles par les prospérités publiques ; et rien, dans ses actions , ne vint rabaisser sa grandeur ou ternir l'éclat de sa victoire.

PLUTARQUE. — *Paul-Emile*, s. 35-38. Traduction d'A. Pierron.

LITTÉRATURE ET ARTS. — NUMISMATIQUE : *Paul-Emile vainqueur de Persée*, sur une médaille de la *gens Emilia*. — PEINTURE : *Paul-Emile vainqueur de Persée*, par Peyron.

Pendant qu'ils travaillaient à soumettre la Macédoine, les Romains pénétraient en Asie pour combattre *Antiochus III*, roi de *Syrie*, coupable d'avoir donné asile à Annibal, proscrit de Carthage, et d'avoir envahi la Grèce à l'appel des Etoliens. Caton le vainquit aux Thermopyles, et Scipion l'Asiatique,

aidé de son illustre frère l'Africain, lui imposa la paix, après l'avoir écrasé à Magnésie (190). Toute l'Asie, au nord du Taurus, devint la proie de Rome, qui contraignit, bientôt après, Annibal, hôte de Prusias, roi de Bithynie, à s'empoisonner. — Nous insistons sur la destinée du héros carthaginois.

Annibal chez Antiochus; sa mort (183).

Dans le même temps, Annibal arrivait chez Antiochus qui le recevait comme un envoyé du ciel. Sa présence le remplit d'une telle ardeur, qu'il songeait moins aux dangers de la guerre qu'aux avantages de la victoire. Mais Annibal, qui connaissait la valeur des Romains, niait « qu'on pût les vaincre ailleurs qu'en Italie. » Il demandait pour y arriver cent vaisseaux, dix mille hommes de pied et mille chevaux, promettant « d'y rallumer avec cette armée une guerre aussi vive que la première, et de procurer au roi, sans qu'il sortît de l'Asie, la victoire ou une paix avantageuse; que les Espagnols, en pleine guerre avec les Romains, n'attendaient qu'un chef; que pour lui il connaissait mieux l'Italie qu'autrefois; qu'enfin Carthage sortirait de son repos pour accourir immédiatement se joindre à lui. »

Ce projet plut au roi. Un des compagnons de la fuite d'Annibal est envoyé à Carthage pour y pousser à la guerre ceux qui la désiraient, et leur annoncer « qu'Annibal viendrait avec une armée; qu'il ne manquait à la ligue que l'appui des Carthaginois; que l'Asie fournirait des troupes et de l'argent. » Le bruit s'en répandit dans la ville. Arrêté par les ennemis d'Annibal, le messager fut conduit devant le sénat, qui le somma de déclarer vers qui on l'envoyait. « C'est, répondit-il en vrai Carthaginois, vers le sénat tout entier, l'affaire n'étant pas d'un intérêt particulier, mais général. » Pendant qu'on perdait du temps à délibérer si on l'enverrait à Rome pour justifier les intentions des Carthaginois, il s'embarqua secrètement et revint vers Annibal. Instruits de son départ, les Carthaginois firent tout révéler aux Romains par un député. De leur côté, les Romains envoyèrent des députés à Antiochus, pour observer, à la faveur du caractère dont ils étaient revêtus, les préparatifs du roi, et faire revenir Annibal de ses dispositions contre les Romains, ou le rendre suspect à Antiochus par de fréquentes conférences avec lui.

Les ambassadeurs allèrent à Ephèse, où ils trouvèrent

le roi, et lui présentèrent la commission du sénat. En attendant la réponse, ils eurent des conférences journalières avec Annibal, lui disant « qu'il avait fait preuve de timidité en quittant sa patrie; que les Romains avaient observé très-religieusement le traité conclu moins avec sa république qu'avec lui; que s'il faisait la guerre aux Romains, ce n'était point parce qu'il les haïssait, mais parce qu'il aimait sa patrie, à laquelle tout bon citoyen doit le sacrifice de son existence; qu'enfin la guerre avait ses causes dans les besoins généraux des peuples, et non dans les intérêts de ceux qui les commandent. » Ils faisaient ensuite l'éloge de ses exploits. Annibal, enchanté de leurs discours, recherchait avec empressement ces entrevues, sans réfléchir que son intimité avec les Romains le rendrait odieux au roi. En effet, Antiochus pensant qu'il s'était réconcilié avec eux, ne lui parla plus de ses desseins, l'exclut absolument de ses conseils, commençant à le haïr comme un ennemi et un traître. Cette circonstance rendait inutiles les préparatifs d'Antiochus, l'expérience du général carthaginois ayant cessé de les diriger. Les ordres du sénat étaient « qu'il se contentât de l'Asie, pour ne pas forcer les Romains à y entrer eux-mêmes. » Antiochus, méprisant ces ordres, ne voulut pas attendre les Romains, et se décida à marcher contre eux...

De part et d'autre on se dispose à la guerre. Les Romains entrent en Asie. Arrivés à Ilion, ils adressent aux habitants, et en reçoivent à leur tour des félicitations. Les uns rappellent que « d'Ilion étaient partis Enée et les chefs qui le suivirent; » les autres « que les Romains étaient leurs descendants. » Leur joie était celle de pères et d'enfants qui se revoient après une longue absence. Les Troyens étaient ravis que leurs petits-fils fussent les maîtres de l'Occident et de l'Afrique, et revendiquassent l'Asie comme le patrimoine de leurs aïeux; ils disaient « que Troie eût dû souhaiter sa ruine, puisqu'elle devait renaître si heureusement. » Les Romains ne se lassaient pas de contempler les lares de leurs aïeux, le berceau de leurs pères, les temples et les statues des dieux. Partis d'Ilion, le roi Eumène vint au-devant d'eux, avec un corps de troupes auxiliaires, et, bientôt après, on livra bataille à Antiochus. A l'aile droite, une légion romaine fut d'abord enfoncée; comme elle fuyait vers le camp, avec moins de danger que de honte, Emilius, tribun des

soldats, préposé à la garde du camp, ordonna à sa troupe « de prendre les armes, de sortir des retranchements et de tourner leurs épées contre les fuyards, disant qu'il les massacrerait tous s'ils ne retournaient au combat, et que le camp leur serait plus fatal que l'ennemi. » Surprise entre ces deux périls, la légion revient à la charge avec les soldats qui avaient arrêté sa fuite, taille en pièces un grand nombre d'ennemis, et commence la victoire par le carnage. Cinquante mille ennemis périrent, onze mille furent faits prisonniers. Antiochus demanda la paix...

Sur ces entrefaites, la guerre éclatait entre Eumène et Prusias, auquel Annibal, depuis la paix accordée par les Romains à Antiochus, était venu demander un asile. Prusias, plein de confiance dans Annibal, avait rompu la paix le premier et pris les armes. Entre autres conditions du traité, les Romains avaient demandé à Antiochus qu'il leur livrât Annibal. Celui-ci, averti par le roi, s'était réfugié dans la Crète. Depuis longtemps il y vivait tranquille, lorsqu'il s'aperçut que ses grandes richesses excitaient l'envie. Il remplit de plomb plusieurs vases, et les déposa, comme s'ils eussent contenu sa fortune, dans le temple de Diane. Les Crétois, qui croyaient tenir ses trésors en gage, ne l'inquiétèrent plus. Il profita de ce moment de tranquillité pour quitter l'île, et se retirer chez Prusias, ayant eu soin de cacher son or dans des statues qu'il emportait avec lui, de peur que la vue de ses richesses ne compromît ses jours. Prusias fut d'abord battu sur terre par Eumène; mais, ayant transporté la lutte sur mer, Annibal, par un nouveau stratagème, lui procura la victoire. Il fit renfermer dans des vases de terre une grande quantité de serpents, et, pendant le combat, donna ordre de jeter ces vases sur les vaisseaux ennemis. Les soldats d'Eumène ne firent d'abord que rire de gens qui combattaient avec l'argile, ne sachant pas se défendre avec du fer. Mais quand les vaisseaux commencèrent à se remplir de serpents, les ennemis, menacés d'un double péril, cédèrent la victoire. Quand cet échec fut connu à Rome, le sénat envoya des ambassadeurs pour forcer les deux rois à faire la paix et réclamer Annibal. Mais Annibal s'empoisonna, et prévint ainsi par sa mort l'arrivée des ambassadeurs.

Cette année fut remarquable par la mort des trois plus

grands capitaines du monde : Annibal, Philopémen et Scipion l'Africain.

JUSTIN (1). — *Histoires philippiques*, l. XXXI, 3-4, 8. et l. XXXII, 4. Traduction de M. Charles Nisard.

CHAPITRE VII.

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE. — SOUMISSION DE LA GRÈCE ; CONQUÊTES EN ESPAGNE ET EN GAULE.

3e guerre punique (149-146).
- *Cause :* attaques incessantes de Massinissa justifié par Caton (*Delenda est Carthago*).
- *Siége de Carthage* par Censorinus ; envoi de Scipion Emilien et ruine de la ville (146) ; acquisitions des Romains en Afrique.

Conquêtes en Grèce, en Espagne et en Gaule.
- *Grèce :* soumission définitive de la Macédoine (148) ; efforts des Romains pour désorganiser les ligues, mort de Philopémen, ruine de Corinthe (146).
- *Espagne :* acquisitions romaines, violences des préteurs, crime de Galba. — Viriathe et la guerre des guérillas ; ses succès et son assassinat (140). — Siége et ruine de Numance (133) ; Scipion Emilien.
- *Gaule Transalpine :* fondation d'Aix (123). — Guerres contre les Allobroges et les Arvernes (Bituit). — Narbonne fondée (118), province de la Gaule Narbonnaise.

Conquête du monde : de la conduite que les Romains tinrent pour soumettre les peuples. — Le Sénat.

§ I. — Troisième guerre punique.

Ruine de Carthage.

Le motif de la troisième guerre punique fut que les Carthaginois, contre les clauses du traité, avaient une fois envoyé une flotte et une armée contre les Numides et souvent menacé les frontières de Massinissa. Les Romains protégeaient ce roi, leur fidèle allié. La guerre était à peine résolue qu'on délibéra sur les mesures qui devaient la suivre. « Il faut détruire Carthage ! » Tel était l'arrêt que prononçait Caton dans sa haine implacable, lors même qu'on prenait son avis sur un autre sujet. Scipion Nasica voulait qu'on la conservât, de peur que, délivrée de la crainte d'une ville rivale, Rome ne se laissât corrompre par la prospérité. Le sénat prit un terme moyen : ce fut d'ordonner que la ville changerait seulement de

(1) Pour Justin, V. *Lectures historiques*, t. I, Orient

place. Rien, en effet, ne paraissait plus beau que de voir Carthage subsister et n'être pas à craindre.

Alors, sous le consulat de Manilius et de Censorinus, le peuple romain attaque Carthage. Sur quelque espérance de paix, elle livre volontairement sa flotte, et la voit incendier. On mande ensuite les principaux citoyens. « Il leur faut, s'ils veulent vivre, sortir de leur territoire : » tel est l'ordre qu'on leur donne. Cet arrêt barbare soulève tellement leur indignation, qu'ils préfèrent recourir aux dernières extrémités. La douleur devient aussitôt publique ; l'on crie tout d'une voix aux armes, et l'on prend la résolution d'épuiser tous les moyens de défense. Ce n'est pas qu'il reste encore aux Carthaginois quelque espoir de salut ; mais ils aiment mieux voir leur patrie détruite par les mains de l'ennemi que par les leurs. A quelle fureur les porte ce soulèvement ! On va le comprendre : pour la construction d'une nouvelle flotte, ils arrachent la charpente des toits et des maisons ; à défaut d'airain et de fer, ils forgent, dans les ateliers d'armes, l'or et l'argent ; pour faire les cordages des machines de guerre, les femmes coupent leurs cheveux.

Bientôt le consul Mancinus presse le siége par terre et par mer. Les ouvrages du port sont renversés ; le premier mur est emporté, puis le second, puis le troisième. Cependant la citadelle, nommée *Byrsa*, était comme une autre ville qui résistait encore. Quelque inévitable que fût la ruine de Carthage, le nom de Scipion, si fatal à l'Afrique, parut cependant nécessaire pour la consommer. La république jeta donc les yeux sur un second Scipion, et réclama de lui la fin de la guerre. Il devait le jour à Paul le Macédonique ; et le fils du grand Africain l'avait adopté pour la gloire de sa maison : le destin l'avait ainsi voulu, pour qu'une ville ébranlée par l'aïeul fût renversée par le petit-fils. Mais comme les morsures des bêtes aux abois sont d'ordinaire les plus dangereuses, Carthage, à demi détruite, coûta plus à dompter que Carthage encore entière. Après avoir poussé les ennemis dans la citadelle, leur seul refuge, les Romains bloquèrent le port de mer. Les assiégés en creusèrent un second dans un autre côté de la ville, non pour fuir, mais pour que personne ne doutât qu'ils eussent pu s'échapper par cet endroit. On en vit tout à coup sortir une flotte, qui semblait née par enchantement. Cependant, chaque jour, chaque nuit, appa-

raissaient des môles nouveaux, de nouvelles machines, de nouveaux corps d'hommes que le désespoir poussait à la mort. Ainsi des cendres assoupies d'un embrasement jaillit une flamme soudaine. Se voyant enfin perdus, quarante mille Carthaginois se rendirent à discrétion, et, ce que l'on croira moins facilement, à leur tête était Asdrubal. Qu'une femme, l'épouse de ce général, montra bien plus de courage! Prenant avec elle ses deux enfants, elle se précipita du comble de sa maison dans les flammes, imitant la reine qui fonda Carthage. On peut juger de la grandeur de cette ville, par la seule durée de l'incendie: à peine, en effet, put-il être éteint après dix-sept jours de ravages continus. Les ennemis avaient eux-mêmes livré aux flammes leurs maisons et leurs temples. Ne pouvant arracher la ville aux Romains, ils voulaient au moins consumer leur triomphe.

FLORUS. — *Histoire romaine*, l. 2, s. 15. Traduction de M. Baudement, coll. Nisard.

Portrait de Scipion, le 2me Africain.

Scipion l'Africain savait préparer longtemps d'avance ce qu'il fallait faire, ou trouver sur-le-champ le parti qu'il devait prendre, et il procédait habilement de l'une ou de l'autre manière, suivant les circonstances. Plein de confiance dans le conseil, timide dans l'exécution, délibérant avec un calme qui lui permettait de s'arrêter aux mesures les plus convenables, toujours préoccupé de l'incertitude des événements, il ne faisait jamais de faux pas. Etait-il forcé d'agir sans avoir pu délibérer, comme il arrive souvent au milieu des hasards de la guerre et des vicissitudes de la fortune, alors même sa sagesse n'était pas en défaut. Habitué à ne point suivre inconsidérément les élans de son âme, il ne fut jamais hors d'état de prendre, même subitement, une bonne détermination. Toujours sur ses gardes, il se tirait des événements les plus imprévus, aussi bien que s'il les eût connus depuis longtemps.

Hardi, lorsqu'il croyait avoir adopté une sage résolution; ne reculant devant aucun danger, lorsqu'il agissait avec confiance; aussi robuste que le soldat le plus vigoureux; digne surtout d'être admiré, parce qu'après avoir pris les meilleures mesures, comme général, on eût dit,

dans l'exécution, qu'il ne faisait que suivre les ordres d'un autre. Outre tant de qualités qui le préservaient de tous les faux pas, il montra envers les étrangers et les plus implacables ennemis de Rome, comme envers ses concitoyens et ses amis, une bonne foi sévère qui lui concilia l'affection d'un grand nombre de simples particuliers et de plusieurs cités. Exempt d'imprudence, de colère et de crainte, dans ses actions et dans ses paroles ; profitant de toutes les circonstances avec une raison sûre, tenant convenablement compte de la mobilité des choses humaines, croyant qu'il n'est rien dont on doive désespérer, jugeant de tout d'après la réalité, il prévoyait facilement, avant d'avoir à agir, ce qu'il devait faire, et il agissait ensuite avec une inébranlable fermeté.

Seul entre tous les hommes, ou du moins plus que personne, Scipion, grâce à ces avantages, à sa modération et à sa douceur, échappa à la jalousie de ses égaux et des autres citoyens. Traitant ses inférieurs comme ses égaux, ne cherchant jamais à éclipser ses égaux, cédant le pas à ceux qui étaient au-dessus lui, il triompha même de l'envie, qui seule perd souvent les hommes les plus éminents.

DION CASSIUS (1). *Histoire romaine*, fragments des l. 1-36, s. 241.
Traduction de Gros.

§ II. — Conquêtes en Grèce, en Espagne et en Gaule.

Les Macédoniens, décimés ou réduits en esclavage par les administrateurs romains, se révoltèrent sous l'usurpateur *Andriscus*, qui se donnait pour fils de Persée. Il eut le sort de son prétendu père, dans les mêmes plaines de Pydna, et la Macédoine passa d'une manière définitive sous la dépendance de Rome (148). — En même temps, les Romains se mêlaient des affaires de la

(1) *Dion*, qui s'appelait à proprement parler Cassius, le nom de Dion étant celui de l'un de ses ancêtres, florissait au troisième siècle de notre ère. Issu d'une famille sénatoriale, il occupa les fonctions publiques les plus élevées : gouvernement de Smyrne, proconsulat d'Afrique et de Pannonie, consulat avec Alexandre Sévère. C'était une préparation excellente à la composition de son *Histoire romaine*, qui allait des origines de Rome à l'an 229 de J.-C. Elle comprenait 80 livres, dont les 34 premiers sont perdus, et dont les 20 derniers ne nous sont parvenus que par fragments. Bien qu'inférieur aux grands historiens, à Polybe par exemple, qu'il a choisi pour modèle ; bien qu'inégal dans son style et dans sa critique, Dion n'en est pas moins utile à consulter, et, pour bien des époques, il est le seul guide à suivre. — *Xiphilin* a fait un abrégé de l'ouvrage de Dion.

Grèce. Ils désorganisaient la ligue Etolienne, opposaient les tyrans de Sparte et les Messéniens à la ligue Achéenne et à son illustre chef Philopémen, s'emparaient enfin, sous Mummius, de la forte ville de Corinthe dont l'occupation entraîna la soumission de toute la Grèce, formant désormais la province d'*Achaïe* (146).

Ruine de Corinthe.

Mummius avait hâté sa marche, dans la crainte de trouver tout pacifié à son arrivée et qu'un autre que lui n'eût la gloire d'avoir terminé la guerre. Métellus lui laissa le commandement, et retourna en Macédoine. Quand Mummius eut rassemblé toutes ses troupes, il s'approcha de la ville, et dressa son camp. Un corps de garde avancé se tenant négligemment dans son poste, les assiégés firent une sortie, l'attaquèrent vivement, en tuèrent plusieurs, et poursuivirent le reste jusque près du camp. Ce petit avantage enfla le courage des Achéens, et par là leur devint funeste. Diæus offrit la bataille au consul. Celui-ci, pour augmenter sa témérité, retint ses troupes dans le camp, comme si la crainte l'arrêtait. La joie et l'audace des Achéens s'accrurent à un point qui ne peut s'exprimer. Ils s'avancent fièrement avec toutes leurs troupes, ayant placé leurs femmes et leurs enfants sur des hauteurs voisines pour être témoins du combat, et se faisant suivre d'un grand nombre de chariots destinés à porter le butin qu'on ferait sur les ennemis, tant ils comptaient sur une victoire assurée.

Jamais confiance ne fut plus téméraire ni plus mal fondée. Les factieux avaient écarté du service et des conseils tout ce qu'il y avait de gens capables de commander les troupes et de conduire les affaires, et leur en avaient substitué d'autres sans talents et sans habileté, afin d'être plus maîtres du gouvernement et de dominer sans résistance. Les chefs, sans connaissance de l'art militaire, sans courage, sans expérience, n'avaient pour tout mérite qu'une fureur aveugle et frénétique. C'était déjà la dernière des folies de hasarder sans nécessité une bataille qui devait décider de leur sort, au lieu de songer à se défendre longtemps et bravement dans une place aussi forte qu'était Corinthe, et à obtenir de bonnes conditions par une vigoureuse résistance. Le combat se donna près de Leucopétra et du défilé de l'isthme. Le consul avait placé

une partie de sa cavalerie dans une embuscade, d'où elle sortit à propos pour attaquer en flanc celle des Achéens, qui, surprise par une attaque imprévue, plia dans le moment. L'infanterie fit un peu plus de résistance ; mais comme elle n'était plus ni couverte ni soutenue par la cavalerie, elle fut bientôt rompue et mise en fuite. Si Diæus s'était retiré dans la place, il aurait pu y tenir encore du temps, et obtenir une capitulation honorable de Mummius, qui ne cherchait qu'à terminer cette guerre. Mais, livré au désespoir, il courut à toute bride vers Mégalopolis, sa patrie, et, étant entré dans sa maison, il y mit le feu, tua sa femme pour l'empêcher de tomber entre les mains des ennemis, avala du poison, et mit ainsi lui-même à sa vie une fin digne de tous les crimes qu'il avait commis.

Après la déroute, les habitants perdirent l'espérance de se défendre. Comme ils se trouvaient sans conseil, sans chefs, sans courage, sans dessein, personne ne songea à rallier les débris de la défaite pour faire encore quelque résistance, et pour obliger le vainqueur à leur accorder quelque condition supportable. Ainsi, tous ceux des Achéens qui s'étaient retirés à Corinthe, et la plupart des citoyens, en sortirent la nuit suivante, et se sauvèrent où ils purent. Le consul étant entré dans la ville, l'abandonna au pillage. On fit main basse sur tout ce qui était resté d'hommes ; les femmes et les enfants furent vendus ; après avoir placé à l'écart les statues, les tableaux, et les meubles les plus précieux, pour les envoyer à Rome, on mit le feu à toutes les maisons, et la ville entière ne fut plus qu'un incendie général qui dura plusieurs jours. On prétend, mais sans fondement, que l'or, l'argent et l'airain, fondus ensemble dans cet incendie, formèrent un métal nouveau et précieux. Ensuite on abattit les murailles, et on les détruisit jusque dans les fondements. Tout cela s'exécutait par ordre du sénat, pour punir l'insolence des Corinthiens, qui avaient violé le droit des gens en maltraitant les ambassadeurs que Rome leur avait envoyés.

Ainsi périt Corinthe, la même année que Carthage fut prise et détruite par les Romains, neuf cent cinquante-deux ans depuis qu'elle eut été fondée par Alétès, fils d'Hippotes, le sixième des descendants d'Hercule. Il ne paraît point, ni qu'on songeât à lever des nouvelles trou-

pes pour la défense du pays, ni qu'on convoquât aucune assemblée pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre, ni que personne se mît en devoir de proposer quelque remède aux maux publics, ni enfin qu'on cherchât à apaiser les Romains par quelques députés qui auraient imploré leur clémence. On aurait dit, à voir cette inaction, que la ligue achéenne entière avait été ensevelie sous les ruines de Corinthe, tant l'affreuse destruction de cette ville avait jeté l'alarme dans tous les esprits, et abattu généralement les courages.

On punit aussi les villes qui avaient pris part à la révolte des Achéens, en abattant leurs murailles, et leur ôtant les armes. Les dix commissaires envoyés par le sénat pour régler conjointement avec le consul les affaires de la Grèce abolirent dans toutes les villes le gouvernement populaire, et y établirent des magistrats qui devaient avoir de leur fonds un certain revenu. Du reste, ils leur laissèrent leurs lois et leur liberté. On abolit aussi toutes les assemblées communes qui se tenaient chez les Achéens, les Béotiens, les Phocéens, et autres peuples ; mais elles furent rétablies peu de temps après. Depuis ce temps-là, la Grèce fut réduite en province romaine, sous le nom de province d'*Achaïe*, parce que lors de la prise de Corinthe les Achéens étaient le peuple le plus puissant de la Grèce : le peuple romain y envoyait tous les ans un préteur pour la gouverner.

Rome, en détruisant ainsi Corinthe, crut devoir donner cet exemple de sévérité pour jeter la terreur parmi les peuples, que sa trop grande clémence rendait hardis et téméraires par l'espérance qu'ils avaient d'obtenir du peuple romain le pardon de leurs fautes. D'ailleurs, la situation avantageuse de cette ville, où des peuples révoltés auraient pu se cantonner et en faire une place d'armes contre les Romains, les détermina à la ruiner absolument. Cicéron, qui n'improuvait point qu'on eût traité de la sorte Carthage et Numance, aurait souhaité qu'on eût épargné Corinthe.

On vendit le butin pris dans Corinthe, et l'on en tira des sommes considérables. Parmi les tableaux, il y en avait un de la main du peintre le plus renommé dans la Grèce, qui représentait Bacchus, dont la beauté ne fut point connue des Romains : ils ignoraient alors tout ce

qui regarde les beaux-arts (1). Polybe, qui était pour lors dans le pays, eut la douleur de voir ce tableau servir de table aux soldats pour jouer aux dés. Il fut adjugé à Attale, dans la vente qu'on fit du butin, pour six cent mille sesterces, c'est-à-dire soixante et quinze mille livres. Pline parle d'un autre tableau du même peintre que le même Attale acheta cent talents, ou cent mille écus (2). Les richesses de ce prince étaient immenses, et avaient passé en proverbe : *attalicis conditionibus*. Ces sommes néanmoins paraissent hors de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, le consul, surpris qu'on eût fait monter à un si haut prix le tableau dont il s'agit, usa de son autorité, et le retint contre la foi publique, et malgré les plaintes d'Attale, parce qu'il s'imagina qu'il y avait dans cette pièce quelque vertu cachée qu'il ne connaissait pas. Ce n'était point pour son intérêt particulier qu'il en usait ainsi, ni dans le dessein de se l'approprier, puisqu'il l'envoya à Rome pour y servir d'ornement à la ville : par où, dit Cicéron, il orna et embellit sa maison bien plus réellement que s'il y avait placé ce tableau. La prise de la ville la plus riche et la plus opulente qui fût dans la Grèce ne l'enrichit pas d'un denier. Ce noble désintéressement était encore pour lors commun à Rome, et paraissait moins la vertu des particuliers que celle du siècle même. Profiter du commandement pour s'enrichir, c'était non-seulement une honte et une infamie, mais une prévarication criminelle. Le tableau dont je parle fut placé dans le temple de Cérès, où les connaisseurs l'allaient voir par curiosité comme un chef-d'œuvre de l'art, et il y demeura jusqu'à ce qu'il pérît dans l'incendie de ce temple.

Mummius était un grand homme de guerre et un grand homme de bien, mais sans littérature, sans connaissance des arts, sans goût pour les ouvrages de peinture et de sculpture, dont il ne discernait point le mérite, ne croyant pas qu'il y eût quelque différence entre tableau et tableau, statue et statue, ni que le nom des

(1) Ce peintre s'appelait Aristide. Le tableau dont il est parlé ici était si estimé, qu'on disait communément : « Tous les tableaux ne sont rien en comparaison de Bacchus » (Rollin).

(2) Il s'agit ici d'Attale III, roi de Pergame, qui laissa ses biens à Rome (132 av. J.-C). Le tableau fut payé 122,700 fr. de notre monnaie.

grands maîtres de l'art y mît le prix. Il le fit bien voir dans l'occasion dont il s'agit. Il avait chargé des entrepreneurs de faire transporter à Rome plusieurs tableaux et plusieurs statues des plus excellents maîtres. Jamais perte n'aurait été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, composé des chefs-d'œuvre de ces artisans rares qui contribuent presque autant que les grands capitaines à rendre leur siècle respectable à la postérité. Cependant Mummius, en recommandant le soin de cet amas précieux à ceux à qui il le confiait, les menaça très-sérieusement, si les statues, les tableaux et les choses dont il les chargeait de répondre venaient à se perdre ou à se gâter en chemin, de les obliger à en fournir d'autres à leurs frais et dépens.

Ne serait-il pas à souhaiter, dit un historien qui nous a conservé ce fait, que cette heureuse ignorance subsistât encore? et une telle grossièreté ne serait-elle pas infiniment préférable, par rapport au bien public, à cette extrême délicatesse où notre siècle a porté le goût pour ces sortes de raretés? Il parlait dans un temps où ce goût pour les pièces rares était aux magistrats une occasion d'exercer dans les provinces toutes sortes de vols et de brigandages.

ROLLIN. — *Hist. ancienne*, l. 19, art. 2, s. 4.

Viriathe et Numance.

La ruine de Numance suivit celle de Corinthe, dont la destruction avait été précédée de celle de Carthage. Dès lors il n'y eut plus rien dans le monde à l'abri des attaques de Rome. Après les trop fameux incendies de ces deux cités, ses armes se répandirent au loin et de tous côtés, non point successivement, mais partout à la fois : on eût dit qu'une seule guerre embrassait l'univers entier, et que du sein de ces villes en flammes, les vents déchaînés en avaient dispersé les brandons sur toute la terre.

Jamais l'Espagne n'avait eu la volonté de se lever en masse contre nous, ni de mesurer ses forces avec les nôtres; jamais elle n'avait tenté de nous disputer l'empire, ni de défendre ouvertement sa liberté. Ce pays est à la vérité tellement retranché de tous côtés, par la mer et

les Pyrénées, que sa situation seule eût pu la rendre inaccessible. Mais l'Espagne fut assaillie par les Romains avant de se connaître elle-même, et c'est la seule de toutes les provinces conquises par nos armes qui n'ait senti ses forces qu'après avoir été vaincue. Rome y a combattu pendant près de deux cents ans, depuis les premiers Scipions jusqu'à l'empereur Auguste, non point sans interruption ni sans relâche, mais selon que les circonstances l'y provoquaient; et même, dans l'origine, ce n'étaient pas les Espagnols, mais les Carthaginois, qu'elle allait attaquer en Espagne. De là, l'origine de ces guerres qui, de proche en proche, se sont, pendant si longtemps, succédé dans ce pays.

Les deux Scipions, Publius et Cnæus furent les premiers qui portèrent sur le sommet des Pyrénées les enseignes romaines. Ils défirent, dans de sanglantes batailles, Hannon et Asdrubal, frère d'Annibal; et ces deux grands capitaines, vainqueurs sur terre et sur mer, eussent arraché tout d'un coup l'Espagne aux Carthaginois, si, victimes de la ruse punique, ils n'avaient succombé au sein même de la victoire. Le jeune Scipion, vengeur de son père et de son oncle, et qui bientôt sera surnommé l'Africain, entre en Espagne comme dans une province nouvelle pour les Romains, et qui jusqu'alors eût été à l'abri de leurs armes. Il s'empare d'abord de Carthagène et d'autres villes; puis, non content d'avoir chassé les Carthaginois, il rend le pays tributaire, et soumet à notre empire tout ce qui est situé en deçà et au delà de l'Ebre. C'est le premier général romain qui ait poussé ses victoires jusqu'à Gadès et aux rivages de l'Océan.

Il est plus difficile de conserver une province que de la conquérir. Il fallut que Rome envoyât des généraux dans les différentes parties de l'Espagne, et ce ne fut pas sans de grands travaux, et de sanglants combats, qu'ils forcèrent enfin à l'obéissance ces nations belliqueuses, et d'autant plus impatientes du joug, qu'elles avaient toujours été libres. Caton, cet illustre censeur, accabla, dans plusieurs combats, les Celtibériens, qui faisaient la force de l'Espagne; Gracchus, le père des Gracques, châtia de nouveau ce peuple par la destruction de cent cinquante de ses villes; Métellus, qui au surnom de *Macédonique* eût mérité d'unir celui de *Celtibérien*, em-

porta par un coup mémorable les villes de Contrébie et de Nertobrige, et se fit plus d'honneur encore en les épargnant; Lucullus dompta les Turdules et les Vaccéens; Scipion, le second Africain, défié par leur roi, le tua en combat singulier, et remporta des dépouilles opimes; Décimus Brutus étendit encore plus loin ses conquêtes: il soumit les Celtiques, les Lusitaniens et tous les peuples de la Galice; il passa le fleuve de l'Oubli, si redouté de ses soldats; parcourut en vainqueur le rivage de l'Océan; et ne revint sur ses pas qu'après avoir, avec une terreur religieuse et le sentiment d'une témérité sacrilége, vu le soleil qui se plongeait dans la mer, et qui éteignait ses rayons dans les flots.

Mais les plus rudes combats furent ceux que nous eûmes à soutenir contre les Lusitaniens et les Numantins, car, seuls entre toutes les nations de l'Espagne, ils eurent des généraux dignes de ce nom. Il en eût été de même des Celtibériens, si, dès le commencement de la guerre, ils n'eussent vu périr Salondicus, le chef de leur révolte. Cet homme alliait au plus haut degré la ruse et l'audace; et il ne lui manqua que d'être heureux. Agitant dans sa main une javeline d'argent, qu'il prétendait envoyée du ciel, il contrefaisait l'inspiré, et avait gagné tous les esprits. Par une témérité égale à la grandeur de ses desseins, il pénétra de nuit dans le camp des Romains; un soldat, de garde près de la tente du consul, le perça d'un javelot.

Viriatus avait relevé le courage des Lusitaniens. C'était un homme d'une habileté supérieure. De chasseur devenu brigand, puis tout d'un coup de brigand capitaine, et général d'armée, il aurait été, si la fortune l'avait secondé, le Romulus de l'Espagne. Non content de défendre la liberté de ses concitoyens, il porta pendant quatorze ans le fer et le feu dans tous les pays situés en deçà et au delà de l'Ebre et du Tage, assiégea même dans leur camp les préteurs et les gouverneurs romains, tailla en pièces presque toute l'armée de Claudius Unimanus, et érigea sur ses montagnes des trophées faits avec les robes et les faisceaux de nos magistrats. Le consul Fabius Maximus l'avait enfin réduit aux abois; mais sa victoire fut souillée par Servilius, son successeur, qui, dans son impatience de terminer la guerre,

employa la trahison, et tendit des embûches à Viriatus déjà sans ressources, et qui ne songeait plus qu'à se rendre; il le fit assassiner par des hommes attachés à sa garde, procurant ainsi à cet ennemi du peuple romain la gloire de paraître n'avoir pu être vaincu autrement que par un meurtre.

Bien que pour les richesses Numance fût inférieure à Carthage, à Capoue et à Corinthe, elle devait cependant les égaler toutes les trois en courage et en gloire; elle fut, par la valeur de ses habitants, le principal ornement de l'Espagne. Sans murs, sans tours, au bord du fleuve Duérius, située sur une éminence médiocrement élevée, elle résista pendant quatorze ans, seule avec quatre mille Celtibériens, aux efforts d'une armée de quarante mille Romains : non-seulement elle leur résista, mais elle leur porta des coups terribles, et les força de souscrire à de honteux traités. Enfin, comme elle s'était montrée invincible, il fallut, pour la dompter, recourir à celui qui avait détruit Carthage.

Jamais guerre, s'il m'est permis de l'avouer, n'eut peut-être une cause plus injuste. Les Numantins avaient donné asile aux habitants de Ségida, leurs alliés et leurs parents, échappés à la poursuite des Romains. Leur intercession en faveur de ces malheureux fut vaine; et, bien qu'ils se fussent tenus éloignés de toute participation aux guerres contre nous, il leur fut ordonné, pour garantie de notre alliance, de déposer leurs armes. Les barbares reçurent cet ordre comme un commandement de se couper les mains. Ils coururent donc aussitôt aux armes, sous la conduite de Mégara, homme d'un courage intrépide, et présentèrent la bataille à Pompéius : mais, pouvant l'accabler, ils aimèrent mieux traiter avec lui. Ils attaquèrent ensuite Hostilius Mancinus, et lui firent essuyer des défaites si sanglantes et si multipliées, qu'aucun Romain ne put désormais sans effroi soutenir les regards ou même entendre la voix d'un Numantin. Ils voulurent bien cependant consentir encore à un traité, et se contentèrent de désarmer des troupes qu'il ne tenait qu'à eux de passer au fil de l'épée.

Le peuple romain fut aussi indigné de l'infamie du traité de Numance, qu'il l'avait été de celui de Caudium. Il expia d'abord l'opprobre de cette dernière lâcheté en

livrant Mancinus aux Numantins; ensuite il fit enfin éclater sa vengeance, sous la conduite de Scipion, à qui l'incendie de Carthage avait appris comment on détruit les villes. Mais alors ce général eut de plus rudes combats à livrer dans son camp que sur le champ de bataille, non contre les Numantins, mais contre ses propres soldats. Il les accabla de travaux continuels, excessifs et serviles, leur faisant porter une charge extraordinaire de pieux (1), puisqu'ils ne savaient pas porter leurs armes; et les forçant à se salir de boue, puisqu'ils ne voulaient pas se souiller du sang ennemi. De plus, il leur retrancha les valets, et ne leur laissa de leur bagage que ce qui était strictement nécessaire.

On a dit avec vérité : une armée ne vaut que ce que peut valoir son général. Dès que le soldat fut ainsi rentré sous le joug de la discipline, Scipion livra bataille, et, ce que personne n'aurait jamais espéré de voir, on vit fuir les Numantins. Ils étaient même disposés à se rendre, si on leur eût imposé des conditions supportables pour des hommes de cœur. Mais Scipion voulait une victoire réelle et entière. Réduits à la dernière extrémité, les Numantins résolurent de chercher la mort dans un dernier combat. Ils s'y préparèrent par une sorte de repas funèbre, en se gorgeant de viandes à demi crues, et d'une liqueur appelée *célia*, qui se fait dans ce pays avec du froment. Scipion démêla leur projet, et refusa le combat à des ennemis qui ne voulaient que mourir. Il les tint enfermés dans leur ville, au moyen d'un fossé et d'une palissade flanquée de quatre bastions. Pressés par la famine, ils supplièrent ce général de leur livrer bataille, afin qu'ils pussent mourir en hommes courageux. Scipion refusa; ils résolurent alors de tenter une sortie : une action s'engagea; un grand nombre de Numantins furent tués; et comme la faim continuait à tourmenter les assiégés, les cadavres de leurs compagnons leur offrirent pendant quelque temps une ressource pour soutenir leur existence. Enfin ils formèrent le projet de fuir; mais leurs femmes leur en ôtèrent encore le moyen. Poussées par l'amour au plus insigne forfait, elles coupèrent les sangles des chevaux. Tout espoir de salut leur étant donc ravi, les Numantins

(1) Pour la construction des retranchements.

s'abandonnèrent alors à tous les excès de la fureur, et voici le genre de mort auquel ils se déterminèrent : ils se firent périr, eux, leurs chefs et leur patrie, par le fer, le poison, et par le feu qu'ils avaient mis dans tous les quartiers de leur ville.

Gloire à cette cité si courageuse, et j'ose le dire, heureuse au milieu de son infortune! car elle sut protéger fidèlement ses alliés, et résister pendant tant d'années avec une poignée d'habitants aux efforts d'un peuple qui disposait des forces de tout l'univers! Accablée enfin par le plus grand des généraux, elle ne laissa à son vainqueur aucun sujet de joie. Il n'y eut pas un seul Numantin que Scipion pût emmener chargé de chaînes. Une ville aussi pauvre, et dont les habitants avaient eux-mêmes brûlé leurs armes, ne fournit aucun butin. Rome ne triompha que du nom de cette héroïque cité.

Florus. — *Histoire romaine*, l. 2. Trad. Durozoir.

Dix ans après la ruine de Numance, à l'occasion des secours donnés à Marseille contre les Ligures, le consul Sextius Calvinus pénétra dans la *Gaule Transalpine*, et y fonda une ville qui porte son nom, *Aquæ Sextiæ* (Aix). Ce fut le point de départ des guerres des Romains dans ce pays, soit contre les Allobroges, soit contre les Arvernes et leur chef Bituit, remarquable par son char d'argent. Ils y réalisèrent des acquisitions importantes qu'ils désignèrent sous le nom de *Gaule narbonnaise*, après la fondation de *Narbonne* par Narbo Martius, en 118 avant J.-C. Cette province comprit tout le territoire situé entre les Alpes et les Pyrénées. — C'est le moment de faire connaître la conduite que les Romains tinrent pour soumettre les peuples, et ce grand Sénat romain qui fut l'âme de leur politique.

§ III. — Conquête du monde.

De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre les peuples.

Dans le cours de tant de prospérités, où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissait toujours avec la même profondeur ; et, pendant que les armées consternaient tout, il tenait à terre ceux qu'il trouvait abattus.

Il s'érigea en tribunal, qui jugea tous les peuples : à la fin de chaque guerre, il décidait des peines et des récompenses que chacun avait méritées. Il ôtait une partie du domaine du peuple vaincu pour la donner aux alliés, en quoi il faisait deux choses : il attachait à Rome des rois

dont elle avait peu à craindre, et beaucoup à espérer; et il en affaiblissait d'autres dont elle n'avait rien à espérer, et tout à craindre.

On se servait des alliés pour faire la guerre à un ennemi; mais d'abord on détruisit les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Etoliens, qui furent anéantis d'abord après pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par le secours des Rhodiens : mais, après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avaient demandé qu'on fît la paix avec Persée.

Quand ils avaient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordaient une trêve au plus faible, qui se croyait heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'on était occupé à une grande guerre, le sénat dissimulait toutes sortes d'injures, et attendait dans le silence que le temps de la punition fût venu; que si quelque peuple lui envoyait les coupables, il refusait de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, et se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisaient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formait guerre de ligue contre eux; car celui qui était le plus éloigné du péril ne voulait pas en approcher.

Par là ils recevaient rarement la guerre, mais la faisaient toujours dans le temps, de la manière, et avec ceux qu'il leur convenait; et, de tant de peuples qu'ils attaquèrent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures si l'on avait voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs qu'ils envoyaient chez les peuples qui n'avaient point encore senti leur puissance étaient sûrement maltraités ; ce qui était un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre.

Comme ils ne faisaient jamais la paix de bonne foi, et que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étaient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettaient des conditions qui commençaient toujours la ruine de l'Etat qui les acceptait. Ils faisaient sortir les garnisons des places fortes, ou bornaient le nombre des troupes de terre, ou se faisaient livrer les chevaux ou les éléphants; et si ce peuple était puissant sur la mer, ils l'obligeaient

de brûler ses vaisseaux, et quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinaient ses finances par des taxes excessives ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre : nouveau genre de tyrannie qui le forçait d'opprimer ses sujets et de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordaient la paix à quelque prince, ils prenaient quelqu'un de ses frères ou de ses enfants en otage: ce qui leur donnait le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avaient le plus proche héritier, ils intimidaient le possesseur ; s'ils n'avaient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servaient pour animer les révoltes des peuples.

Quand quelque prince ou quelque peuple s'était soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordaient d'abord le titre d'allié du peuple romain : par là ils le rendaient sacré et inviolable; de manière qu'il n'y avait point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espèce de servitude, il était néanmoins très-recherché ; car on était sûr que l'on ne recevait d'injures que d'eux, et l'on avait sujet d'espérer qu'elles seraient moindres : ainsi il n'y avait point de services que les peuples et les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent pour l'obtenir.

Ils avaient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étaient unis par des priviléges et une participation de leur grandeur, comme les Latins et les Herniques; d'autres par l'établissement même, comme leurs colonies; quelques-uns par les bienfaits, comme furent Massinissa, Eumène et Attalus, qui tenaient d'eux leur royaume ou leur agrandissement; d'autres par des traités libres, et ceux-là devenaient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, et la plupart des villes grecques; plusieurs enfin par des traités forcés, et par la loi de leur sujétion, comme Philippe et Antiochus; car ils n'accordaient point de paix à un ennemi qui ne contînt une alliance, c'est-à-dire qu'ils ne se soumettaient point de peuple qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissaient la liberté à quelques villes, ils y

faisaient d'abord naître deux factions : l'une défendait les lois et la liberté du pays, l'autre soutenait qu'il n'y avait de loi que la volonté des Romains ; et comme cette dernière faction était toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'était qu'un nom.

Quelquefois ils se rendaient maîtres d'un pays sous prétexte de succession : ils entrèrent en Asie, en Bithynie, en Libye, par les testaments d'Attalus, de Nicomède et d'Appion ; et l'Egypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrène.

Pour tenir les grands princes toujours faibles, ils ne voulaient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avaient accordé la leur ; et comme ils ne la refusaient à aucun des voisins d'un prince puissant, cette condition, mise dans un traité de paix, ne lui laissait plus d'alliés.

De plus, lorsqu'ils avaient vaincu quelque prince considérable, ils mettaient dans le traité qu'il ne pourrait faire la guerre pour ses différends avec les alliés des Romains (c'est-à-dire ordinairement avec tous ses voisins), mais qu'il les mettrait en arbitrage : ce qui lui ôtait pour l'avenir la puissance militaire.

Et pour se la réserver toute, ils en privaient leurs alliés mêmes : dès que ceux-ci avaient le moindre démêlé, ils envoyaient des ambassadeurs qui les obligeaient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminèrent les guerres d'Attalus et de Prusias.

Quand quelque prince avait fait une conquête, qui souvent l'avait épuisé, un ambassadeur romain survenait d'abord qui la lui arrachait des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeler comment, avec une parole, ils chassèrent d'Egypte Antiochus (1).

Sachant combien les peuples d'Europe étaient propres à la guerre, ils établirent comme une loi qu'il ne serait permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe et d'y assujétir quelque peuple que ce fût. Le principal motif de la guerre qu'ils firent à Mithridate fut que contre cette défense il avait soumis quelques Barbares.

Lorsqu'ils voyaient que deux peuples étaient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissaient pas de paraître

(1) Voir les *Lectures historiques*, t. II, *Grèce* (cercle de Popilius).

sur la scène, et, comme nos chevaliers errants, ils prenaient le parti du plus faible. C'était, dit Denys d'Halicarnasse, une ancienne coutume des Romains d'accorder toujours leur secours à quiconque venait l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étaient point quelques faits particuliers arrivés par hasard : c'étaient des principes toujours constants ; et cela se peut voir aisément, car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances furent précisément celles qu'ils avaient employées dans les commencements contre les petites villes qui étaient autour d'eux.

Ils se servirent d'Eumène et de Massinissa pour subjuguer Philippe et Antiochus, comme ils s'étaient servis des Latins et des Herniques pour subjuguer les Volsques et les Toscans ; ils se firent livrer les flottes de Carthage et des rois d'Asie, comme ils s'étaient fait donner les barques d'Antium ; ils ôtèrent les liaisons politiques et civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avaient autrefois rompu l'union des petites villes latines.

Mais surtout leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaïe était formée par une association de villes libres ; le sénat déclara que chaque ville se gouvernerait dorénavant par ses propres lois, sans dépendre d'une autorité commune.

La république des Béotiens était pareillement une ligue de plusieurs villes ; mais comme, dans la guerre contre Persée, les unes suivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grâce, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Lorsqu'il y avait quelques disputes dans un Etat, ils jugeaient d'abord l'affaire ; et par là ils étaient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avaient condamnée. Si c'étaient des princes du même sang qui se disputaient la couronne, ils les déclaraient quelquefois tous deux rois : si l'un d'eux était en bas âge, ils décidaient en sa faveur, et ils en prenaient la tutelle, comme protecteurs de l'univers ; car ils avaient porté les choses au point que les peuples et les rois étaient leurs sujets, sans savoir précisément par quel titre, étant établi que c'était assez d'avoir ouï parler d'eux pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisaient jamais de guerres éloignées sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquaient, qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils en-

voyaient ; et comme elle n'était jamais considérable par le nombre, ils observaient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, et une troisième dans Rome, toujours prête à marcher. Ainsi ils n'exposaient qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettait au hasard toutes les siennes.

Quelquefois ils abusaient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avaient promis de conserver la cité et non pas la ville. On sait comment les Etoliens, qui s'étaient abandonnés à leur foi furent trompés : les Romains prétendirent que la signification de ces mots *s'abandonner à la foi d'un ennemi*, emportait la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples et des sépulcres même.

Ils pouvaient même donner à un traité une interprétation arbitraire : ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avaient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie et alliée.

Lorsqu'un de leurs généraux faisait la paix pour sauver son armée prête à périr, le sénat, qui ne la ratifiait point, profitait de cette paix, et continuait la guerre. Ainsi, quand Jugurtha eut enfermé une armée romaine et qu'il l'eut laissée aller sous la foi d'un traité, on se servit contre lui des troupes mêmes qu'il avait sauvées ; et lorsque les Numantins eurent réduit vingt mille Romains près de mourir de faim à demander la paix, cette paix, qui avait sauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome, et l'on éluda la foi publique en envoyant le consul qui l'avait signée.

Quelquefois ils traitaient de la paix avec un prince sous des conditions raisonnables, et lorsqu'il les avait exécutées, ils en ajoutaient de telles qu'il était forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer par Jugurtha ses éléphants, ses chevaux, ses trésors, ses transfuges, ils lui demandèrent delivrer sa personne ; chose qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin ils jugèrent les rois pour leurs fautes et leurs crimes particuliers. Ils écoutèrent les plaintes de tous ceux qui avaient quelques démêlés avec Philippe ; ils envoyè

rent des députés pour pourvoir à leur sûreté, et ils firent accuser Persée devant eux pour quelques meurtres et quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeait de la gloire d'un général par la quantité de l'or et de l'argent qu'on portait à son triomphe, il ne laissait rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissait toujours ; chaque guerre la mettait en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étaient amis ou alliés se ruinaient par les présents immenses qu'ils faisaient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande ; et la moitié de l'argent qui fut envoyé pour cet effet aux Romains aurait suffi pour les vaincre.

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuèrent tous les trésors : ravisseurs moins injustes en qualité de conquérants qu'en qualité de législateurs. Ayant su que Ptolémée, roi de Chypre, avait des richesses immenses, ils firent une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnèrent l'hérédité d'un homme vivant et la confiscation d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avait échappé à l'avarice publique. Les magistrats et les gouverneurs vendaient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinaient à l'envi pour acheter une protection toujours douteuse contre un rival qui n'était pas entièrement épuisé ; car on n'avait pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes, pour en avoir, dépouillaient les temples, confisquaient les biens des plus riches citoyens : on faisait mille crimes pour donner tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le silence, et les rendit comme stupides. Il ne s'agissait pas du degré de leur puissance, mais leur personne propre était attaquée. Risquer une guerre, c'était s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi, des rois qui vivaient dans le faste et dans les délices n'osaient jeter des regards fixes sur le peuple romain ; et, perdant le courage, ils attendaient de leur patience et de leurs bassesses quelque délai aux misères dont ils étaient menacés.

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains.

Après la défaite d'Antiochus, ils étaient maîtres de l'Afrique, de l'Asie et de la Grèce, sans y avoir presque de villes en propre. Il semblait qu'ils ne conquissent que pour donner ; mais ils restaient si bien les maîtres, que, lorsqu'ils faisaient la guerre à quelque prince, ils l'accablaient pour ainsi dire du poids de tout l'univers.

Il n'était pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avaient gardé les villes prises à Philippe, ils auraient fait ouvrir les yeux aux Grecs ; si, après la seconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils avaient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils n'auraient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies.

Il fallait attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir comme libres et comme alliées avant de leur commander comme sujettes, et qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille : il fut un des principaux fondements de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'était une manière lente de conquérir. On vainquait un peuple, et on se contentait de l'affaiblir ; on lui imposait des conditions qui le minaient insensiblement; s'il se relevait, on l'abaissait encore davantage ; et il devenait sujet sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

Ainsi Rome n'était pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête d'un corps formé par tous les peuples du monde.

C'est la folie des conquérants de vouloir donner à tous les peuples leurs lois et leurs coutumes : cela n'est bon à rien; car, dans toutes sortes de gouvernement, on est capable d'obéir.

Mais Rome n'imposant aucune loi générale, les peuples n'avaient point entre eux de liaisons dangereuses ; ils ne faisaient un corps que par une obéissance commune ; et, sans être compatriotes, ils étaient tous Romains.

MONTESQUIEU (1). — *Grandeur et décadence des Romains*, ch, 6.

(1) Pour Montesquieu, voir *Lectures historiques*, t. II, Grèce.

Le sénat.

Comme il ne suffit pas d'entendre la guerre, si on n'a un sage conseil pour l'entreprendre à propos, et tenir le dedans de l'Etat dans un bon ordre, il faut encore vous faire observer la profonde politique du sénat romain. A le prendre dans les bons temps de la république, il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mûrement, ni avec plus de secret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, et avec un plus grand zèle pour le bien public.

Le Saint-Esprit n'a pas daigné de marquer ceci dans le livre des Machabées, ni de louer la haute prudence et les conseils vigoureux de cette sage compagnie, où personne ne se donnait de l'autorité que par la raison, et dont tous les membres conspiraient à l'utilité publique sans partialité et sans jalousie.

Pour le secret, Tive-Live nous en donne un exemple illustre. Pendant qu'on méditait la guerre contre Persée, Eumène, roi de Pergame, ennemi de ce prince, vint à Rome pour se liguer contre lui avec le sénat. Il y fit ses propositions en pleine assemblée, et l'affaire fut résolue par les suffrages d'une compagnie composée de trois cents hommes. Qui croirait que le secret eût été gardé, et qu'on ait jamais rien su de la délibération que quatre ans après, quand la guerre fut achevée ? Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que Persée avait à Rome des ambassadeurs pour observer Eumène. Toutes les villes de Grèce et d'Asie, qui craignaient d'être enveloppées dans cette querelle, avaient aussi envoyé les leurs, et tous ensemble tâchaient à découvrir une affaire d'une telle conséquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs le sénat fut impénétrable. Pour faire garder le secret, on n'eut jamais besoin de supplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers sous des peines rigoureuses. Le secret se recommandait comme tout seul, et par sa propre importance.

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome, d'y voir le peuple regarder presque toujours le sénat avec jalousie, et néanmoins lui déférer tout dans les grandes occasions, et surtout dans les grands périls. Alors, on voyait tout le peuple tourner les yeux sur cette sage

compagnie, et attendre ses résolutions comme autant d'oracles.

Une longue expérience avait appris aux Romains que de là étaient sortis tous les conseils qui avaient sauvé l'Etat. C'était dans le sénat que se conservaient les anciennes maximes, et l'esprit, pour ainsi parler, de la république. C'était là que se formaient les desseins qu'on voyait se soutenir par leur propre suite ; et ce qu'il y avait de plus grand dans le sénat, est qu'on n'y prenait jamais de résolutions plus vigoureuses que dans les grandes extrémités.

Ce fut au plus triste état de la république, lorsque, faible encore et dans sa naissance, elle se vit tout ensemble et divisée au dedans par les tribuns, et pressée au dehors par les Volsques, que Coriolan menait contre sa patrie : ce fut, dis-je, en cet état, que le sénat parut le plus intrépide. Le décret qu'il donna de ne rien accorder par force passa pour une loi fondamentale de la politique romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la république. Parmi eux, dans les états les plus tristes, jamais les faibles conseils n'ont été seulement écoutés. Ils étaient toujours plus traitables victorieux que vaincus : tant le sénat savait maintenir les anciennes maximes de la république, et tant il y savait confirmer le reste des citoyens.

De ce même esprit sont sorties les résolutions, prises tant de fois dans le sénat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, sans y employer les ruses ou les artifices, même ceux qui sont permis à la guerre : ce que le sénat ne faisait ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les lois de la guerre, mais parce qu'il ne jugeait rien de plus efficace, pour battre un ennemi orgueilleux, que de lui ôter toute l'opinion qu'il pourrait avoir de ses forces, afin que, vaincu jusque dans le cœur, il ne vît plus de salut que dans la clémence du vainqueur.

C'est ainsi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes romaines. La créance répandue partout que rien ne leur résistait, faisait tomber les armes des mains à leurs ennemis, et donnait à leurs alliés un invincible secours.

La conduite du sénat romain, si forte contre les ennemis, n'était pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages sénateurs avaient quelquefois pour le

peuple une juste condescendance, comme lorsque, dans une extrême nécessité, non-seulement ils se taxèrent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur était ordinaire, mais encore qu'ils déchargèrent le menu peuple de tout impôt, ajoutant « que les pauvres payaient un assez grand tribut à la république, en nourrissant leurs enfants. »

Le sénat montra, par cette ordonnance, qu'il savait en quoi consistaient les vraies richesses d'un État; et un si beau sentiment, joint aux témoignages d'une bonté paternelle, fit tant d'impression dans l'esprit des peuples, qu'ils devinrent capables de soutenir les dernières extrémités pour le salut de leur patrie.

Mais quand le peuple méritait d'être blâmé, le sénat le faisait aussi avec une gravité et une vigueur digne de cette sage compagnie. Je n'entreprends pas ici de vous dire combien il a livré aux ennemis de citoyens parjures qui ne voulaient pas leur tenir parole, ou qui chicanaient sur leurs serments; combien il a condamné de mauvais conseils qui avaient eu d'heureux succès; je vous dirai seulement que cette auguste compagnie n'inspirait rien que de grand au peuple romain, et donnait en toutes rencontres une haute idée de ses conseils, persuadée qu'elle était que la réputation était le plus ferme appui des États.

On peut croire que dans un peuple si sagement dirigé, les récompenses et les châtiments étaient ordonnés avec grande considération. Outre que le service et le zèle au bien de l'État étaient le moyen le plus sûr pour s'avancer dans les charges, les actions militaires avaient mille récompenses qui ne coûtaient rien au public, et qui étaient infiniment précieuses aux particuliers, parce qu'on y avait attaché la gloire, si chère à ce peuple belliqueux. Une couronne d'or très-mince, et le plus souvent une couronne de feuilles de chêne, ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenait inestimable parmi les soldats, qui ne connaissaient point de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble distinction que celle qui venait des actions glorieuses.

Le sénat, dont l'approbation tenait lieu de récompense, savait louer et blâmer quand il fallait. Incontinent après le combat, les consuls et les autres généraux donnaient publiquement aux soldats et aux officiers la louange ou le blâme qu'ils méritaient : mais eux-mêmes ils attendaient

en suspens le jugement du sénat, qui jugeait de la sagesse des conseils, sans se laisser éblouir par le bonheur des événements. Les louanges étaient précieuses, parce qu'elles se donnaient avec connaissance : le blâme piquait au vif les cœurs généreux, et retenait les plus faibles dans le devoir. Les châtiments qui suivaient les mauvaises actions tenaient les soldats en crainte, pendant que les récompenses et la gloire bien dispensée les élevaient au-dessus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'Etat la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentiments forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre. Qu'est-ce qui rend notre noblesse si fière dans les combats, et si hardie dans les entreprises? c'est l'opinion, reçue dès l'enfance, et établie par le sentiment unanime de la nation, qu'un gentilhomme sans cœur se dégrade lui-même, et n'est plus digne de voir le jour. Tous les Romains étaient nourris dans ces sentiments, et le peuple disputait avec la noblesse à qui agirait le plus par ces vigoureuses maximes. Durant les bons temps de Rome, l'enfance même était exercée par les travaux; on n'y entendait parler d'autre chose que de la grandeur du nom romain. Il fallait aller à la guerre quand la république l'ordonnait, et là travailler sans cesse, camper hiver et été, obéir sans résistance, mourir ou vaincre. Les pères qui n'élevaient pas leurs enfants dans ces maximes, et comme il fallait pour les rendre capables de servir l'Etat, étaient appelés en justice par les magistrats, et jugés coupables d'un attentat envers le public. Quand on a commencé à prendre ce train, les grands hommes se font les uns les autres: et si Rome en a plus porté qu'aucune autre ville qui eût été avant elle, ce n'a point été par hasard; mais c'est que l'Etat romain, constitué de la manière que nous avons vu était, pour ainsi parler, du tempérament qui devait être le plus fécond en héros.

Un Etat qui se sent ainsi formé se sent aussi en même temps d'une force incomparable, et ne se croit jamais sans ressource. Aussi voyons-nous que les Romains n'ont jamais désespéré de leurs affaires, ni quand Porsenna, roi d'Etrurie, les affamait dans leurs murailles ; ni quand les Gaulois, après avoir brûlé leur ville, inondaient tout leur pays, et les tenaient serrés dans le Capitole ; ni quand Pyrrhus, roi des Epirotes, aussi habile qu'entreprenant, les effrayait par ses éléphants, et défaisait toutes leurs armées ; ni quand Annibal, déjà tant de fois vainqueur, leur tua encore plus de cinquante mille hommes et leur meilleure milice dans la bataille de Cannes.

BOSSUET (1). — *Discours sur l'hist. univ.*, 3e partie, ch. 6.

CHAPITRE VIII.

ÉTAT DE ROME APRÈS SES CONQUÊTES : LES GRACQUES.

Troubles civils à Rome.	*Transformation opérée dans Rome* par les Grecs et les Asiatiques; inutile protestation de *Névius* et de *Caton* le censeur. *Troubles civils* sous l'influence de l'apparition d'un nouveau peuple, de l'état des campagnes, de l'inégale distribution du droit de cité, de la formation de l'ordre équestre, etc.
Les Gracques (133-121).	*Tibérius* : loi agraire de Licinius Stolon modifiée, opposition d'Octavius, triumvirat, richesses d'Attale distribuées au peuple. — Nouvelles lois de Tibérius et sa mort (132). *Caïus* : son éloquence, mort de Scipion Emilien (129), questure en Sardaigne. — Son tribunat en 123 : reprise des projets de son frère, opposition de Drusus, colonie romaine à Carthage ; consulat d'Opimius, mort de Caïus (121).

§ I. — **Etat des mœurs.**

Décadence de la grandeur romaine.

Rome, victorieuse en Europe et en Afrique, vit triompher à la fois, dans ses murs, Scipion le *deuxième Africain*, Métellus le *Macédonique*, et Mummius l'*Achaïque*. Les grands peuples ne résistent pas plus que les grands hommes à l'ivresse d'une haute fortune.

Quelle vertu pouvait préserver d'orgueil tant de citoyens illustrés par des triomphes, tant de guerriers décorés de couronnes civiques, murales, nobles prix d'actions héroï-

(1) Pour Bossuet, voir *Lectures historiques*, t. I, Orient.

ques, et chargés des riches dépouilles prises sur l'ennemi; enfin tant de sénateurs et de personnages consulaires, qui avaient tous gagné des batailles, forcé des villes, subjugué des peuples, et vu des rois à leurs pieds ?

La réunion des vainqueurs de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, la renommée de leurs exploits, les hommages des nations et de leurs monarques, et les riches tributs que leur envoyaient tous les princes, devaient exciter la fierté des Romains, étourdir leur raison, et bannir promptement jusqu'aux traces de l'austère vertu et de l'antique simplicité des beaux jours de la république.

La plus belle époque de l'histoire romaine commence après l'invasion de Pyrrhus, lorsque les mœurs cessèrent d'être rustiques et sauvages, sans cesser d'être pures. Elle finit avec la troisième guerre punique. Tant que les Romains eurent à craindre pour leur existence, soumis aux principes de la religion et aux règles de la justice, on vit toujours chez eux l'intérêt privé confondu avec l'intérêt général. Ce fut alors que ce peuple étonnant, fort et passionné comme une faction, ainsi que le dit Montesquieu, invincible par son union, dut inspirer autant d'admiration que de crainte. Mais Carthage détruite, l'Espagne vaincue, l'Italie soumise, la Grèce subjuguée, l'Asie conquise, délivrèrent le peuple romain de tout danger. Il ne connut plus de frein pour ses passions. Les digues étaient rompues ; le torrent s'était débordé ; les citoyens qui avaient longtemps combattu pour se défendre, et ensuite pour conquérir, n'employèrent bientôt plus leurs armes qu'à se disputer entre eux les fruits de leurs conquêtes et les jouissances de la domination. En vain quelques hommes vertueux (1) voulurent opposer les mœurs au luxe, l'amour de la patrie à l'ambition, et la justice à la violence; leur voix se perdit dans le tumulte des passions.

Rome va donc nous présenter un nouveau spectacle. Nous n'y verrons plus les palmes de la gloire sur la charrue de Cincinnatus ; la modestie et la pauvreté n'embelliront plus les triomphes des Fabius et des Paul-Emile ; les consuls, les dictateurs n'opposeront plus leurs vertus républicaines à la licence du peuple, à l'orgueil des

(1) Névius, par ses *satires*, pièces de théâtre alors fort goûtées ; Caton, par son exemple et ses mesures comme censeur ; Mutius Scévola « qui voulut rappeler les anciennes mœurs et vivre de son bien propre avec frugalité et intégrité. »

grands. La force remplacera la justice, et la fortune seule recevra l'encens qu'on offrait à la liberté.

Nous quittons ce sénat rempli de sages et de héros, que Cinéas comparait à un conseil de rois, et nous allons raconter les querelles sanglantes de ces nouveaux maîtres du monde, ambitieux, cupides, cruels, voluptueux, déchirant le sein de leur patrie pour satisfaire leur avarice, et forçant les légions et leurs alliés à ne combattre que pour le choix d'un maître.

La corruption, quoique rapide, ne mina cependant l'Etat que par degrés. On ne viola d'abord les lois que par ambition, et l'ambition conserve encore quelque apparence de la vraie gloire. Mais, lorsque au mépris des anciennes lois et des anciennes coutumes, les grands, enrichis par le pillage et par la ruine des provinces, habitèrent des palais vastes comme des villes, firent cultiver leurs terres par des légions d'esclaves, et possédèrent des trésors plus considérables que ceux des rois, le vice le plus funeste et le plus bas, l'avarice, devint la passion dominante : on sacrifia la justice, les mœurs et la patrie au vif désir de s'enrichir. De ce moment il n'y eut plus de vertu ni de liberté. Tout fut à vendre ou à acheter. On devenait factieux pour arriver à la richesse; riche, on corrompait les citoyens pour conserver le pouvoir et l'opulence, et chacun ne servit plus l'Etat, mais un parti. Dès lors, la chute de la république était inévitable et prochaine. Les proscriptions de Marius et de Sylla devaient suivre de près la sédition des Gracques; la tyrannie de Sylla préparait la dictature de César et l'empire d'Auguste.

De Ségur. — *Histoire universelle*, t. 6, ch. 1.

Portrait de Caton le Censeur.

Ce célèbre personnage avait une grande force d'âme, une grande énergie de caractère, et dans quelque condition que le sort l'eût fait naître, il devait être lui-même l'artisan de sa fortune. Doué de tous les talents qui honorent le simple citoyen ou qui font l'habile politique, il possédait tout à la fois la science des affaires civiles et l'économie rurale. Les uns se sont élevés au faîte des honneurs par leurs connaissances en droit, les autres par leur éloquence, d'autres enfin par l'éclat de leur gloire mili-

taire. Caton avait un génie souple et flexible ; il excellait dans tous les genres, au point qu'on l'eût dit exclusivement né pour celui dont il s'occupait. A la guerre, il payait courageusement de sa personne, et il se signala par plusieurs actions brillantes ; parvenu au commandement suprême, ce fut un général consommé. En temps de paix, il se montra très-habile jurisconsulte et très-fameux orateur, non pas de ceux dont le talent brille d'un vif éclat pendant leur vie, et qui ne laissent après eux aucun monument de leur éloquence : car la sienne lui a survécu ; elle respire encore dans des écrits de tous les genres. Nous avons un grand nombre de plaidoyers qu'il prononça, soit pour lui-même, soit pour d'autres, soit contre ses adversaires ; car il savait terrasser ses ennemis, non-seulement en les accusant, mais en se défendant lui-même. S'il fut en butte à trop de rivalités jalouses, il poursuivit aussi vigoureusement ses rivaux, et il serait difficile de décider si la lutte qu'il soutint contre la noblesse fut plus fatigante pour elle que pour lui. On peut, il est vrai, lui reprocher la rudesse de son caractère, l'aigreur de son langage et une franchise poussée jusqu'à l'excès ; mais il résista victorieusement aux passions, et, dans sa rigide probité, il méprisa toujours l'intrigue et les richesses. Econome, infatigable, intrépide, il avait une âme et un corps de fer. La vieillesse même, qui use tout, ne put le briser ; à l'âge de quatre-vingt-six ans il fut appelé en justice, composa et prononça lui-même son plaidoyer : à quatre-vingt-dix ans, il cita Ser. Galba devant le peuple.

Tite-Live. — *Histoire romaine*, l. 39, s. 40. Traduction de la collection Nisard.

§ II. — Troubles civils; les Gracques.

La période historique à laquelle se rapporte la transformation des mœurs romaines est aussi celle des premiers troubles civils représentés par les *Gracques*, Tibérius et Caïus, petits-fils du premier Scipion l'Africain, par leur mère Cornélie, et élevés par elle en vue des luttes politiques.

Tibérius Gracchus.

Avec tous les avantages d'une belle taille, de la bonne mine, de beaucoup d'agréments dans le visage, et ceux d'un esprit fin et pénétrant, Tibérius Gracchus avait une

éloquence douce et naturelle, des manières insinuantes, un air persuasif, et le génie du monde le plus fleuri et le plus cultivé. Il joignait à toutes ces qualités un cœur ferme et grand, une droiture et une intégrité inaltérables, un amour pour la justice qui soutenait l'innocent, et punissait le crime, sans perdre tout à fait et sans détruire le coupable : il ajoutait à cela une sobriété, une vertu pure, des mœurs sévères pour lui seul, sans vouloir faire participer les autres à cette austérité. Il soutenait toutes ces qualités par un mérite acquis à la guerre, où il avait prouvé, en diverses occasions d'éclat, qu'il n'était pas moins propre à commander qu'à obéir, et que, selon l'état où il se trouvait, et les besoins de la république, il obéissait avec le même plaisir que les autres commandaient. Libéral jusqu'à la profusion, et donnant tout sans réserve ; pitoyable pour les malheureux, qui étaient tous assurés de trouver chez lui une protection infaillible; enfin, *tantis denique adornatus virtutibus, quantas naturâ et industriâ mortalis conditio accipit.* « On a dit de lui qu'il était doué de toutes les vertus que le naturel, l'éducation, le soin et l'expérience peuvent donner à un homme sur la terre. »

Mais comme rien n'est parfait ici-bas, on ne doit pas dissimuler qu'il était d'ailleurs obstiné dans ses résolutions jusqu'à la dernière opiniâtreté, fier et hautain quand il trouvait de la résistance, conservant naturellement sa vengeance contre ceux qui lui avaient voulu nuire, et si fort porté pour le peuple contre le sénat, qu'il hasardait tout pour le servir : moins peut-être par rapport à cette justice qu'il aimait tant en effet, que séduit par une ambition démesurée, dont tous ses ennemis l'ont accusé, et qui était sans contestation son véritable vice.

Saint-Réal (1). — *Conjuration des Gracques.*

(1) *Saint-Réal* (l'abbé de) vécut de 1639 à 1692... « C'est, dit La Harpe, le seul écrivain du dernier siècle qui ait su donner à l'histoire cette espèce de forme dramatique qu'elle comporte, lorsqu'elle sait y mettre la mesure convenable, et qui nous attache dans les historiens grecs et romains. Je n'irai pas jusqu'à l'égaler à Salluste, dont il n'a pas la concision nerveuse; mais il est sûr qu'il se rapproche beaucoup de ce modèle qu'il s'était proposé, et qu'il sait, comme lui, donner une physionomie à ses personnages, et jeter dans une narration vive et rapide des réflexions qui occupent le lecteur sans le distraire du récit... Saint-Réal, quoique né à Chambéry, écrivait en français avec assez d'élégance, mais non pas avec une pureté soutenue ni avec un goût sûr. C'était, ainsi que Saint-Evremond, un bel esprit qui se pliait aisément à différents

Tibérius obtint le tribunat en 133, et remit en vigueur la loi *Licinia* (Voir pages 95-99), qui réduisit les riches à 500 arpents de terre, en leur en laissant de plus 250 par enfant. Il fut combattu par son collègue Octavius, qu'il déposa, sauf à provoquer aussitôt la nomination de triumvirs pour opérer le partage.

Déposition du tribun Octavius.

Tibérius Gracchus ayant échauffé l'énergie des citoyens pauvres, et de tous ceux des autres citoyens qui étaient plus accessibles à la force de la raison qu'à l'amour de la propriété, ordonna au greffier de lire la loi.

Alors un des collègues de Gracchus, le tribun Marius Octavius, qui s'était laissé gagner par les citoyens riches, ordonna, de son côté, au greffier de garder le silence. Or, chez les Romains, le tribun qui interposerait son *veto* contre la loi proposée en arrêtait absolument l'émission. Gracchus, après avoir éclaté en reproches contre son collègue, ajourna l'assemblée au lendemain. Il s'entoura d'un appareil militaire imposant, dans la vue de forcer Octavius à se contraindre malgré lui. Il ordonna au greffier d'un ton menaçant de lire la loi à l'assemblée, et le greffier se mit à lire. Mais Octavius lui ordonna de nouveau de se taire, et il obéit. Un combat de propos et d'invectives réciproques s'engagea soudain entre les tribuns. Le tumulte qui s'y mêla ne permettant point de mettre la loi en délibération, les grands insinuèrent aux tribuns de référer de leurs différends au sénat. Gracchus adopta cette proposition. Il ne doutait pas que les plus sensés d'entre les sénateurs ne fussent disposés en faveur de la loi. Il se rendit donc au sénat ; mais dans cette assemblée, où l'on était moins nombreux que dans le Forum, les riches l'attaquèrent de manière qu'il se retira du sénat, et revint à l'assemblée du peuple, où il annonça que le lendemain on voterait sur la loi, ainsi que sur la question de savoir si un tribun qui, comme Octavius, se montrait l'ennemi des plébéiens, devait conserver ses fonctions. Les choses effectivement se passèrent de la sorte.

Octavius, que rien ne pouvait intimider, renouvela son

genres, mais bien plus solide et plus instruit que Saint-Evremond, quoiqu'en exceptant sa *Conjuration de Venise*, on ne trouve rien chez lui au-dessus du médiocre. » — M. Villemain n'est pas aussi sévère : il proclame en effet *excellent* le style de Saint-Réal.

opposition à la loi : et Gracchus fit alors, avant toute œuvre, délibérer sur son compte. Après qu'on eut recueilli les suffrages de la première tribu, qui vota la destitution d'Octavius, Gracchus se tourna de son côté et l'invita à se départir de son opposition. Sur son refus, on continua de recueillir les suffrages. Les tribus étaient alors au nombre de trente-cinq. Les dix-sept premières, dans leur animosité contre Octavius, avaient été unanimes ; et les suffrages de la dix-huitième devaient former le décret. Gracchus, encore une fois, se tournant du côté de son collègue, à la vue de l'assemblée, lui représenta l'extrême danger qui le menaçait ; il le pria avec instance de cesser de mettre obstacle à la loi la plus sacrée, et en même temps la plus importante pour tous les Romains répandus en Italie ; de ne pas contrarier plus longtemps l'intérêt qu'y attachait le peuple, à la cause duquel sa qualité de tribun lui faisait d'ailleurs un devoir de céder, et de ne pas braver la condamnation qui allait le dépouiller de sa magistrature. En terminant ce discours, Gracchus prit les dieux à témoin que c'était à contre-cœur qu'il provoquait le déshonneur d'un citoyen, son collègue ; mais Octavius demeura inébranlable, et l'on continua de prendre les voix. A l'instant même, le décret du peuple fit rentrer ce tribun dans la condition d'homme privé, et il s'échappa clandestinement de l'assemblée.

APPIEN (1). — *Histoire des guerres civiles de la république romaine*, l. 1, ch. 1.
Traduction de Combes-Dounous.

(1) *Appien* naquit à Alexandrie vers la fin du premier siècle de notre ère. Il se rendit de bonne heure à Rome, et s'éleva par son mérite jusqu'aux fonctions de surintendant du trésor impérial sous Trajan. On croit même qu'il fut gouverneur de l'Egypte. C'est surtout comme historien qu'il a mérité d'arriver jusqu'à nous. Son *Histoire romaine*, écrite en grec, sur le modèle de Polybe, était destinée à exposer tous les événements de la monarchie, de la république et du premier siècle de l'empire. Elle se composait de vingt-quatre livres sur lesquels dix à peine nous sont parvenus, et ils sont bien loin d'avoir tous la même importance. « Appien, dit M. Géruzez, excelle dans le récit des opérations militaires, et réussit assez dans les discours. Son style, sans ornement. est clair et généralement pur. On lui reproche d'avoir distribué les faits, non dans l'ordre synchronique comme la plupart des historiens, mais d'avoir établi ses divisions d'après le théâtre des événements; de sorte qu'il consacre tel livre au récit de toutes les expéditions faites dans le même pays, et qu'il réserve pour d'autres livres les faits accomplis aux mêmes époques, mais dans des lieux différents : chaque livre forme ainsi une histoire particulière. Cette innovation dont Appien se félicite, parce qu'elle a, dit-il, l'avantage de ne pas dépayser le lecteur, morcelle l'histoire générale et introduit dans le temps l'in-

Tibérius alla plus loin encore lorsque, pour se faire absoudre d'avoir violé l'inviolabilité tribunitienne, il distribua au peuple une partie des richesses d'Attale, roi de Pergame, qui venait de mourir, et dont on l'accusa d'avoir gardé la couronne. Il préparait même de nouvelles lois favorables aux masses : diminution dans la durée du service militaire, appel au peuple des sentences des tribunaux, adjonction des chevaliers aux sénateurs dans les jugements. Ses ennemis l'écrasèrent sous les bancs, dans une assemblée qu'il tenait au Capitole, et le jetèrent dans le Tibre (132).

Caïus Gracchus.

On ne peut pas douter de l'effet que fit cette mort sur l'esprit de Caïus Grachus, son frère, jeune homme encore d'environ vingt et un ans, mais qui, dans cet âge, faisait remarquer des sentiments élevés et des inclinations nobles, tels que lui avaient inspiré la même éducation qu'il avait reçue de sa mère, et l'exemple tout récent de son frère.

Il revint de Numance, où il servait sous Scipion dans le temps de la mort de Tibérius; et il resta quelque temps dans la tranquillité d'une vie privée, qui faisait croire à tout le monde qu'il était autant éloigné des affaires publiques, que son frère avait paru les aimer.

Il s'appliqua avec soin à l'étude de l'éloquence, en laquelle il surpassa tous les orateurs de son temps, et ne céda point même à son frère, qui avait passé pour le premier de tous; et il est sûr qu'il lui fut supérieur, au moins quant à la vivacité et à la véhémence du discours, qui entraînait dans son sens tous ceux qui l'écoutaient. La première preuve qu'il donna de son éloquence fut en défendant un de ses amis nommé Vectius devant le peuple, qui marqua une si grande joie en le voyant plaider, que les grands, toujours ennemis de sa famille, en conçurent dès lors de sinistres présages.

Il ne suivit pourtant point ces applaudissements populaires; et soit, comme l'écrit Cicéron, qu'il fût bien aise d'être éloigné de l'administration des affaires, ou soit que sa jeunesse lui fit croire qu'il avait besoin d'acquérir plus de mérite et de réputation, il s'en alla en Sardaigne, où il servit en qualité de questeur du consul Oreste. Il s'y distingua par sa valeur, ses libéralités et sa douceur :

convénient qu'il veut éviter dans l'espace; car, si l'attention se fatigue à passer brusquement d'un lieu dans un autre, elle n'est pas moins désagréablement éprouvée par la brusque transition des époques. »

qualités qui lui acquirent également le cœur des soldats et des peuples de cette province. Il obtint des blés d'un roi d'Afrique, nommé Micipsa, dont les ambassadeurs, étant arrivés à Rome, dirent au sénat que leur roi avait envoyé des blés à leur armée de Sardaigne, à la considération de Gracchus; ce qui irrita si fort cette compagnie, qu'elle crut dès ce jour être en droit de le perdre, pour éviter des désordres semblables à ceux que son frère avait excités.

Ce fut sans doute pour ce sujet qu'on l'accusa d'avoir eu part à certaine conspiration découverte en la ville de Fregelles, étouffée et punie par le préteur Opimius, qui fut depuis l'auteur de la perte de Gracchus. On ne sait point précisément s'il avait contribué au soulèvement de ces peuples; mais Opimius, qui était entièremeut attaché au sénat, publia et persuada à tout le monde qu'il était l'auteur ou le principal complice de la révolte des Fregelliens, qui n'auraient jamais osé tenter une rébellion sans être assurés d'un puissant protecteur, qui leur faisait espérer la faveur du peuple romain. Il est sûr au moins qu'il eut besoin de tout son esprit pour justifier son innocence, ou véritable ou prétendue, et pour effacer des esprits ces impressions nuisibles à sa réputation, et qui peut-être étaient absolument fausses.

La jalousie qu'il remarqua dans le sénat, l'injustice et la noirceur de ceux qui, pour le perdre, l'avaient mêlé faussement dans une conspiration, l'amour du peuple qui éclata plus d'une fois en sa faveur, le désir naturel de venger la mort indigne d'un frère illustre, la crainte de ne pouvoir éviter les piéges de ses ennemis, et peut-être certaine vision qu'on dit qu'il eut, l'obligèrent, malgré l'inclination opposée que lui donne Cicéron, à s'embarquer dans les affaires, et à briguer le tribunat du peuple, qui était l'emploi propre aux grands desseins.

Il était jeune : j'ai dit qu'il n'avait guerre plus de vingt ans quand son frère fut tué. Il ne s'en était écoulé que dix quand il brigua le tribunat; si bien qu'il n'en avait guère au delà de trente. Il était bien fait de sa personne, et d'une taille imposante et majestueuse; la parole facile, le ton de voix agréable, l'air un peu grave et sérieux, mais il savait au besoin le radoucir; et ses civilités, pour être générales, ne laissaient pas d'être proportionnées à tout le monde : instruit dans toutes les sciences et dans tous

les arts; capable également de l'administration des affaires de la guerre, de la justice et du gouvernement; expéditif d'ailleurs, et finissant dans un jour ce que les autres avaient peine à terminer dans un mois. Pour les mœurs, on ne saurait en trouver dans quelque autre que ce soit de plus pures et de plus irréprochables : patient, quand il ne s'agissait que de lui-même, jusqu'à l'insensibilité; sobre au milieu des délicatesses qui l'environnaient; libéral, jusqu'à la profusion, d'un patrimoine que son frère avait déjà presque épuisé; abhorrant le mensonge et la calomnie, dont il prenait soin de garantir ses plus cruels ennemis; imitateur parfait de son frère dans l'amour qu'il avait pour l'équité, qui ne lui laissa jamais souffrir l'injustice sans la démasquer et sans la poursuivre sous quelque voile qu'elle fût déguisée, et de quelque puissance qu'elle fût soutenue; sévère pour lui-même et pour les autres, différent en cela de son frère, qui gardait pour lui seul toute son austérité; se mêlant de toutes sortes d'affaires, et voulant lui-même les exécuter toutes, persuadé avec raison que personne n'en était plus capable que lui : et ses ennemis mêmes étaient forcés d'admirer la facilité avec laquelle il répondait en même temps aux ambassadeurs étrangers, aux officiers de guerre, aux magistrats de justice, aux gens de lettres, et aux ouvriers, maçons, sculpteurs, etc., qui, sans cesse, avaient affaire à lui.

Tel que je viens de le dépeindre, et avec l'avantage d'un nom chéri parmi le peuple, il est peu surprenant qu'il obtint le tribunat, avec un concours infini de gens qui vinrent de tous côtés pour avoir part à cette élection, et qui montèrent jusque sur les toits pour avoir le plaisir de donner leur voix, que la multitude assemblée empêchait les derniers venus de donner dans la place. Les nobles et les riches tâchèrent inutilement de traverser l'élection d'un homme dont ils savaient bien qu'ils ne pouvaient pas être aimés, et dans lequel ils reconnaissaient tant de qualités propres à leur nuire.

SAINT-RÉAL. — *Conjuration des Gracques.*

Avec Caïus Gracchus, élevé au tribunat en 123, tous les projets de Tibérius furent repris et complétés : loi agraire, droit de cité rendu aux Latins, jugements accordés aux chevaliers, etc. Le sénat combattit le hardi tribun, d'abord en lui opposant Livius Drusus, qui devait affecter plus de générosité que son collègue du tribunat, et ensuite en l'envoyant fonder une colonie sur l'empla-

cement de l'ancienne Carthage. Quand il revint, soixante et dix jours après, Caïus trouva son crédit ruiné à tel point qu'il ne put pas obtenir d'être réélu tribun, et que le consulat fut donné à Opimius, son plus mortel ennemi. La seule annonce du consul de détruire l'œuvre des Gracques divisa Rome en deux camps. On courut aux armes, et Caïus, trahi par ceux des siens qu'une promesse d'amnistie avait séduits, se fit donner la mort (121).

Mort de Caïus Gracchus. — Cornélie.

Le sénat rentra en séance, et fit un décret par lequel il chargeait Opimius d'user de tout son pouvoir pour maintenir la sûreté publique et exterminer les tyrans. D'après ce décret, le consul ordonna aux sénateurs de prendre les armes, et aux chevaliers de venir le lendemain matin, amenant avec eux chacun deux serviteurs armés. Fulvius, de son côté, se prépara à la défense, et rassembla autour de lui une foule considérable. Caïus, en s'en retournant du Forum, s'arrêta devant la statue de son père; il la considéra longtemps sans proférer une seule parole; puis il continua son chemin, versant des larmes et poussant de profonds soupirs. Le peuple, témoin de sa douleur, en fut vivement touché. Ils se reprochèrent mutuellement leur lâcheté d'abandonner, de trahir un tel homme : ils le suivirent donc, et ils passèrent la nuit devant sa maison, mais d'une tout autre manière que ceux qui veillaient à la garde de Fulvius. Ceux-ci ne firent que boire, pousser des cris de joie, et tenir des propos pleins d'une audace extrême. Fulvius lui-même le premier s'était plongé dans l'ivresse, et il se permettait des discours et des actions indignes de son âge et de son rang. Au contraire, ceux de Caïus gardaient un profond silence, comme dans une calamité publique : ils songeaient aux suites que pouvaient avoir ces premières démarches, et ils se relevaient tour à tour pour prendre quelque repos.

Le lendemain, au point du jour, ce ne fut qu'à grand'peine qu'on put réveiller Fulvius, tant l'ivresse l'avait plongé dans un sommeil profond. Tous ses gens s'armèrent des dépouilles qui étaient dans sa maison et qu'il avait conquises sur les Gaulois, vaincus par lui l'année de son consulat; puis ils se mirent en marche avec de grands cris et de grandes menaces, pour aller s'emparer du mont Aventin. Caïus ne voulut point s'armer : il sortit en simple toge, comme il avait coutume d'aller au Forum, et sans autre précaution sinon

qu'il portait un petit poignard. Comme il sortait, sa femme l'arrêta sur le seuil de la porte, et se jeta à ses genoux ; puis, le prenant d'une main, et tenant de l'autre son fils encore enfant : « Mon cher Caïus, lui dit-elle, ce n'est point pour aller à la tribune aux harangues proposer des décrets comme tribun et comme législateur, que tu me quittes aujourd'hui. Tu ne vas pas non plus à une guerre glorieuse, qui pourrait, il est vrai, me ravir mon époux, mais qui me laisserait du moins un deuil honorable. C'est aux meurtriers de Tibérius que tu vas te livrer ; et tu y vas sans armes, disposé à tout souffrir plutôt que de te porter toi-même à aucun acte de violence. Tu périras, mais ta mort ne sera d'aucune utilité pour ta patrie. Déjà le parti des méchants triomphe ; déjà la violence et le fer décident de tout dans les tribunaux. Si ton frère eût été tué devant Numance, nous eussions, par une trêve, obtenu son corps pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Et moi je serai peut-être réduite à aller sur les bords d'un fleuve ou d'une mer leur redemander ton cadavre enseveli depuis longtemps sous leurs eaux; car, après le meurtre de Tibérius, quelle confiance peut-on avoir encore ou dans les lois ou dans les dieux ? »

Comme Licinia exprimait ainsi ses plaintes, Caïus se dégagea doucement de ses bras, et s'éloigna en silence avec ses amis. Sa femme voulut le retenir par sa toge, et elle tomba sur le seuil de la porte : elle demeura longtemps sans mouvement et sans voix. Ses esclaves vinrent enfin la relever ; et, la voyant privée de sentiment, ils la portèrent chez son frère Crassus.

Quand Fulvius eut rassemblé tous ceux de son parti, il envoya au Forum, à la persuasion de Caïus, le plus jeune de ses fils, avec un caducée à la main. Le jeune homme était d'une grande beauté ; mais sa contenance modeste, la rougeur qui couvrait son front, et les pleurs qui baignaient son visage, le rendaient plus intéressant encore. Il fit au sénat et au consul des propositions d'accommodement. La plupart des sénateurs les écoutaient assez volontiers ; mais Opimius prenant la parole : « Ce n'est point, dit il, par des hérauts que des citoyens coupables doivent traiter avec le sénat. Il faut qu'ils descendent de leur montagne, et qu'ils viennent en personne subir leur jugement ; il faut qu'ils se livrent eux-mêmes à la discrétion du sénat, afin de désarmer sa juste colère. » Puis il

défendit au jeune homme de revenir, sinon pour accepter ses conditions. Caïus voulait, dit-on, aller au sénat pour amener les esprits à des sentiments pacifiques; mais personne n'y voulut consentir, et Fulvius envoya derechef son fils faire aux sénateurs les mêmes propositions. Opimius, qui ne demandait qu'à combattre, fit sur-le-champ arrêter le jeune homme; et, l'ayant remis sous bonne garde, il marcha contre Fulvius avec une nombreuse infanterie et un corps d'archers crétois. Les archers tirèrent sur les partisans de Fulvius, et en blessèrent plusieurs; puis, mettant le désordre parmi les autres, ils les obligèrent à prendre la fuite. Fulvius se jeta dans un bain public, alors abandonné, où il fut découvert bientôt après, et massacré avec l'aîné de ses deux fils.

Pour Caïus, personne ne le vit les armes à la main. Vivement affligé de tout ce désordre, il s'était réfugié dans le temple de Diane, résolu de se donner lui-même la mort. Mais Pomponius et Licinius, les plus fidèles de ses amis, l'en empêchèrent : ils lui arrachèrent le poignard des mains, et ils lui conseillèrent de prendre la fuite. Alors, dit-on, il se mit à genoux; et, tendant les mains vers la déesse, il la pria que le peuple romain, en punition de son ingratitude et de sa trahison, ne sortît jamais de servitude. Car la plupart des Romains avaient abandonné Caïus, dès l'instant que l'amnistie avait été publiée. Comme Caïus fuyait, quelques-uns de ses ennemis l'atteignirent près du pont de bois. Pomponius et Licinius le forcèrent à prendre les devants; et, faisant face à ceux qui les poursuivaient, ils tinrent ferme à la tête du pont, et ils combattirent avec tant de courage, que personne ne put passer jusqu'à ce qu'ils eussent été tués sur la place. Caïus n'avait pour compagnon de sa fuite qu'un esclave, nommé Philocratès : tout le monde l'encourageait, comme s'il se fût agi de disputer le prix des jeux; mais personne ne le secourait, mais personne ne lui amenait un cheval, bien qu'il en demandât un avec instance; car les ennemis le suivaient de très-près. Il les devança pourtant d'un moment, et il put se jeter dans un bois consacré aux Furies. C'est là qu'il fut tué par son esclave Philocratès, qui se tua ensuite lui-même. Toutefois, quelques-uns rapportent qu'ils furent arrêtés tous deux en vie, et que l'esclave serra si étroitement son maître dans ses bras, que nul ne put frapper Caïus qu'aupa-

ravant Philocratès n'eût succombé sous mille coups. On dit qu'un homme coupa la tête de Caïus, mais que, comme il la portait au consul, un des amis d'Opimius, nommé Septiméléius, la lui enleva, parce qu'avant le combat on avait fait publier à son de trompe, que quiconque apporterait les têtes de Caïus et de Fulvius recevrait autant pesant d'or (1). Septiméléius apporta donc au consul la tête au bout d'une pique : on prit des balances, et on trouva qu'elle pesait dix-sept livres deux tiers. Septiméléius avait ajouté la fraude au crime : il avait enlevé la cervelle, et coulé à la place du plomb fondu. Ceux qui apportèrent la tête de Fulvius ne reçurent aucune récompense, parce que c'étaient des gens de condition obscure. Les corps de Caïus et de Fulvius, et ceux de leurs partisans qui avaient été tués, au nombre de trois mille, furent jetés dans le Tibre, et leurs biens confisqués au profit du trésor public. On défendit à leurs veuves de porter le deuil ; et celle de Caïus, Licinia, fut même privée de sa dot. Les ennemis de Caïus traitèrent avec la dernière inhumanité le plus jeune des fils de Fulvius, quoiqu'il n'eût point pris les armes, et qu'il ne se fût point mêlé parmi les combattants : il avait été arrêté avant le combat, quand il était venu vers le consul pour proposer un accommodement, et on le fit périr après la bataille.

Toutefois une chose qui affligea le peuple bien plus que cela encore, bien plus que tous ces actes de cruauté, c'est le temple qu'Opimius bâtit à la Concorde. On eût dit, en effet, qu'Opimius s'enorgueillissait de sa conduite, qu'il s'en faisait gloire, et qu'il regardait, en quelque sorte, comme un sujet de triomphe le massacre de tant de citoyens. Aussi écrivit-on la nuit ce vers, à côté de l'inscription du temple : « La Fureur élève ce temple à la Concorde. » Cet homme, le premier qui se fût arrogé, dans le consulat, une puissance dictatoriale ; cet homme qui avait fait mourir, sans aucune formalité de justice, trois mille citoyens, et, avec eux, Caïus Gracchus et Fulvius Flaccus, celui-ci personnage consulaire et qui avait été honoré du triomphe, et l'autre qui l'emportait sur tous ceux de son âge par sa vertu et par sa gloire ; Opimius, dis-je, ne sut pas même garder ses mains pu-

(1) D'autres historiens font de Septiméléius un ami de Caïus Gracchus.

res de tout vol : envoyé en ambassade vers Jugurtha le Numide, il se laissa corrompre par l'argent du roi. Frappé, comme concussionnaire, par une sentence flétrissante, il vieillit dans l'ignominie, objet de la haine et du mépris du peuple.

Le peuple, au moment même du massacre, ne montra que faiblesse et consternation ; mais il ne tarda pas à faire connaître tout le regret que lui causait la mort des Gracques. Il leur fit faire des statues qu'on dressa en public ; il consacra les lieux où ils avaient péri : on y allait offrir les prémices des fruits de chaque saison ; un grand nombre même y faisaient tous les jours des sacrifices, et s'y acquittaient de leurs devoirs religieux, comme dans les temples.

Cornélie supporta, dit-on, son malheur avec beaucoup de constance et de grandeur d'âme ; et l'on rapporte qu'en parlant des édifices sacrés qu'on avait bâtis sur les lieux mêmes où ses fils avaient été tués, elle ne dit que ces mots : « Ils ont les tombeaux qu'ils méritent. » Elle passa le reste de ses jours dans une maison de campagne, près de Misène, sans rien changer à sa manière de vivre. Comme elle avait un grand nombre d'amis, et que sa table était ouverte aux étrangers, elle était entourée d'une foule de Grecs et de gens de lettres ; et les rois mêmes lui envoyaient et recevait d'elle des présents. Tous ceux qui étaient admis chez elle prenaient un singulier plaisir à lui entendre raconter la vie et les actions de Scipion l'Africain, son père ; mais ils étaient ravis d'admiration lorsque, sans témoigner aucun regret, sans verser une seule larme, et comme si elle eût parlé de quelques personnages anciens, elle rappelait tout ce que ses fils avaient fait, tout ce qu'ils avaient souffert. Plusieurs de ceux qui l'entendaient croyaient ou que la vieillesse lui avait affaibli l'esprit, ou que l'excès de ses maux lui en avait ôté le sentiment ; mais c'était plutôt eux-mêmes qui manquaient de sens, d'ignorer combien un heureux naturel et une bonne éducation donnent de ressource aux hommes pour surmonter la douleur, et que, si dans la prospérité la fortune triomphe souvent de la vertu, elle ne peut, dans l'adversité, lui ôter le courage de supporter les malheurs.

Plutarque. — *Tibérius et Caïus Gracchus*, s. 45-51.
Trad. d'A. Pierron.

LITTÉRATURE ET ARTS. — Poésie : *Caïus Gracchus*, tragédie

de Joseph Chénier. — SCULPTURE : *Les Gracques*, groupe de bronze par Guillaume; *La mère des Gracques*, groupe de marbre, de Cavelier.

CHAPITRE IX.

MARIUS ET SYLLA.

Marius.
Sa naissance, ses allures grossières, ses débuts à Numance.
Guerre de Jugurtha : violences de ce prince envers Hiempsal et Aderbal, ses moyens de corruption, sa comparution au Forum. — Il est défait au Muthul par Métellus, à Capsa et au Mulucha par Marius. — Trahison de Bocchus, soumission de la Numidie (106).
Cimbres et Teutons : inondation de la Baltique, succès de ces Barbares en Gaule, quatre consultats de Marius, ses victoires à Aix sur les Teutons, et à Verceil sur les Cimbres (101), 6e consulat.

Marius et Sylla.
Guerre sociale : anarchie dans Rome et chez les Italiens, Livius Drusus. — Soulèvement des alliés combattus par Marius et Sylla; celui-ci termine la guerre (88).
La rivalité de Marius et de Sylla éclate à l'occasion de la guerre contre Mithridate. — Principaux faits : exil de Marius, sa rentrée et sa mort (86); victoires de Sylla à Athènes, à Chéronée, à Orchomène, paix de Dardanum; son retour, ses proscriptions, sa dictature (lois cornéliennes) et sa mort à Cumes (78).

§ I. — Jugurtha ; les Teutons et les Cimbres.

« Lorsque le dernier des Gracques, a dit Mirabeau, périt de la main des patriciens, il jeta de la poussière contre ciel, et de cette poussière naquit Marius. » Fils d'un publicain d'Arpinum, Marius se rendit de bonne heure à Rome, où ses allures grossières contrastèrent singulièrement avec la politesse du temps. Il se distingua devant Numance; puis, grâce au crédit des Métellus, ses patrons, il passa par les diverses fonctions publiques; mais sa fortune eut surtout pour point de départ la guerre contre Jugurtha.

Jugurtha.

Massinissa, ce fameux prince africain, illustre par l'amitié des deux Scipions, et si connu par son attachement inviolable au parti des Romains, avait été rétabli par leurs armes dans le royaume de Numidie, en reconnaissance des services qu'il leur avait rendus contre les Carthaginois. Il laissa en mourant ses Etats, avec la protection des Romains, à Micipsa, son successeur. Ce prince eut deux enfants : l'aîné s'appelait Aderbal, et le cadet Hiempsal. Il avait encore un neveu appelé Jugurtha, fils de Manastabal, son frère, mort avant Massinissa : mais ce vieux prince l'avait laissé dans l'obscurité, et n'avait

pas voulu le reconnaître pour son petit-fils, parce qu'il n'était pas né d'un mariage légitime.

Micipsa le trouvant bien fait et de bonne mine, le tira de cette obscurité et le fit élever avec les princes, ses enfants, quoiqu'il fût plus âgé qu'eux. « Jugurtha, dit Salluste, répondit parfaitement aux intentions du roi, son oncle, et aux instructions de ses ministres. Aucun des jeunes seigneurs de son âge ne le surpassait, soit qu'il fallût tirer de l'arc, monter à cheval, ou disputer le prix de la course. S'il allait à la chasse et qu'il rencontrât un lion ou quelque autre bête farouche, il se jetait aussitôt à la tête des chasseurs pour lui donner le premier coup : et quand, après l'avoir tué, il en recevait des louanges, soit orgueil ou modestie, il méprisait ces sortes de victoires, comme fort au-dessous, disait-il, de ce qu'on devait attendre du courage et de la valeur d'un prince. »

Le roi de Numidie se sut d'abord bon gré de ce succès de ses soins, et il regardait avec plaisir le jeune Jugurtha comme l'ornement de sa cour. Mais on ne fut pas longtemps sans démêler dans ce prince une ambition démesurée, et conduite par un esprit adroit, insinuant, fourbe et artificieux. La joie de Micipsa se changea en crainte, surtout en considérant son âge avancé et la jeunesse de ses enfants; et il s'aperçut avec douleur qu'il avait élevé dans sa maison un ennemi secret, et qui en serait peut-être le destructeur. Pour se tirer de cette inquiétude, il résolut de l'envoyer à la guerre, dans l'espérance que le sort des armes pourrait l'en défaire. Il le mit à la tête d'un corps de troupes qu'il envoyait à Scipion Emilien, qui assiégeait alors Numance, en Espagne.

Mais Jugurtha sut tirer différents avantages d'un projet qui n'avait été formé que pour le perdre. Il commença par gagner et par s'attacher le soldat et l'officier qui étaient à ses ordres par des caresses, des présents, et surtout par des actions d'une valeur surprenante. Les Romains mêmes, si bons juges de cette sorte de mérite, convenaient qu'on ne pouvait pas voir un jeune prince plus courageux et même plus entendu à son âge dans le métier de la guerre. Cette estime générale lui acquit un grand nombre d'amis, et parmi eux il forma des liaisons étroites avec les officiers qui lui parurent avoir le plus de crédit dans le sénat et à Rome. L'habile Africain, qui prévoyait combien le crédit de ces premiers officiers pouvait lui

être utile pour son élévation, n'oublia rien pour les mettre dans ses intérêts. Il les gagna à force de présents; et ces hommes intéressés, pour en tirer de nouveaux, excitaient son ambition. Ils lui insinuaient que, sans s'arrêter à l'ordre de la naissance, il devait, après la mort de Micipsa, prétendre ouvertement à la couronne : et que, pourvu qu'il ne manquât pas d'argent, il ne manquerait pas d'amis et de puissants protecteurs dans le sénat, où la plupart des suffrages étaient, pour ainsi dire, à vendre.

VERTOT. — *Hist. des Révolutions romaines*, l. 9.

A la mort de Micipsa, Jugurtha se défit en effet d'Hiempsal, et tint Aderbal assiégé dans Cirtha. Aderbal se mit sous la protection des Romains qui envoyèrent en Afrique trois députations dont pas une ne résista à l'or de l'ennemi. Memmius fit alors la proposition de citer Jugurtha devant le peuple (110).

Jugurtha à Rome.

Memmius persuade au peuple d'envoyer à Jugurtha le préteur Cassius, qui, sous la garantie de la foi publique, amènerait ce prince à Rome, afin que sa déposition servît à dévoiler lès prévarications de Scaurus et de ses complices, accusés d'avoir reçu de l'argent. Pendant que ceci se passait à Rome, ceux à qui Bestia avait laissé le commandement de l'armée de Numidie suivirent l'exemple du général, et se portèrent aux plus honteux excès.

Les uns, séduits par l'or, rendirent à Jugurtha ses éléphants ; les autres lui vendirent ses transfuges; plusieurs pillèrent les provinces pacifiées : tant l'avarice, comme une contagion, avait infecté tous les cœurs! La proposition de Memmius ayant été adoptée, à la grande consternation de la noblesse, Cassius se rend auprès de Jugurtha ; et malgré les terreurs de ce prince, malgré la juste défiance que lui inspirait la conscience de ses crimes, il lui persuade, puisqu'il avait fait sa soumisssion, d'éprouver la clémence plutôt que la force du peuple romain. Il lui engage en outre sa foi personnelle qui, aux yeux du prince, n'était pas d'un moindre poids que la foi publique : tant était grande à cette époque la considération dont jouissait Cassius!

Alors Jugurtha, renonçant à la pompe royale pour prendre l'extérieur le plus propre à exciter la compassion, vient à Rome avec Cassius. Bien qu'il eût par lui-même une grande énergie de caractère, rassuré encore par ceux

dont le crédit ou la perversité l'avaient aidé dans l'accomplissement de ses crimes, il gagne à force d'argent le tribun du peuple C. Bæbius, qui devait par son impudence le mettre à couvert de l'action des lois et de tous les outrages. C. Memmius convoque l'assemblée : le peuple était très-animé contre le roi ; les uns voulaient le faire mettre dans les fers ; d'autres, s'il ne découvrait les complices de son crime, lui infliger le supplice réservé à un ennemi, selon la coutume des ancêtres.

Mais le tribun, consultant plutôt sa dignité que sa colère, calme cette effervescence, apaise les esprits, et proteste que pour lui il maintiendra inviolable la foi publique. Puis, le silence rétabli, il fait paraître Jugurtha et prend la parole : il rappelle ses attentats à Rome et en Numidie ; il dévoile sa scélératesse envers son père et ses frères ; il ajoute que le peuple romain, quoique sachant à l'aide de quels agents Jugurtha s'en est rendu coupable, voulait cependant avoir des preuves plus manifestes de la propre bouche du roi ; que s'il confessait la vérité, il devait tout attendre de la bonne foi et de la clémence du peuple romain ; mais qu'en s'obstinant à la taire, il se perdait lui-même avec toutes ses espérances sans sauver ses complices.

Quand Memmius eut fini de parler et que Jugurtha fut sommé de répondre, C. Bæbius, ce tribun du peuple gagné par l'argent, comme je l'ai dit plus haut, ordonna au roi de se taire ; et quoique la multitude présente à l'assemblée fût émue d'une violente colère et cherchât à épouvanter le tribun par ses cris, ses regards, souvent même par ses gestes menaçants et par toutes les démonstrations où se plaît la fureur, l'impudence du tribun triompha. Ainsi le peuple, indignement joué, se retire ; Jugurtha, Bestia et les autres que ces poursuites concernaient reprennent courage.

Il y avait alors à Rome un Numide, nommé Massiva, fils de Gulussa, et petit-fils de Massinissa. Dans la querelle des deux rois, il avait pris parti contre Jugurtha : aussi, après la prise de Cirta et le meurtre d'Aderbal, il s'était enfui de l'Afrique. Sp. Albinus qui, avec Q. Minucius Rufus, avait succédé à Bestia dans le consulat, conseille à ce prince numide, puisqu'il était du sang de Massinissa, et que d'ailleurs Jugurtha succombait sous le poids de ses propres terreurs et de la haine qu'inspiraient

ses crimes, de demander au sénat la couronne de Numidie. Le consul, impatient d'avoir une guerre à conduire, aimait mieux tout bouleverser que de languir dans l'inaction. La province de Numidie lui était échue, celle de Macédoine à Minucius. Dès les premières démarches de Massiva, Jugurtha ne pouvant plus compter sur ses amis, dont les uns étaient empêchés par leurs remords, les autres par leur mauvaise réputation et leurs propres craintes, ordonne à Bomilcar, un de ses proches, lequel lui était entièrement dévoué, de gagner avec de l'or, sa ressource ordinaire, des assassins pour se défaire de Massiva, secrètement si c'est possible, sinon de toute autre manière. Bomilcar exécute promptement les ordres du roi ; il charge des hommes habitués à de pareilles commissions d'épier les allées et les venues du prince, enfin les lieux et les heures ; puis, le moment venu, il dresse l'embuscade. Un de ceux qui étaient chargés du meurtre attaque Massiva avec trop peu de précaution, il le tue ; mais saisi lui-même et pressé par les instances d'un grand nombre de personnes, et surtout du consul Albinus, il dévoile le complot. Bomilcar, quoique venu à la suite d'un prince qui était à Rome sous la garantie de la foi publique, fut mis en jugement, et en cela on suivit plutôt les lois de l'équité et de l'honneur que le droit des gens. Jugurtha, convaincu d'un si grand crime, ne cessa cependant de protester contre l'évidence que quand il eut reconnu que son crédit échouerait contre l'horreur de son forfait. Au commencement de la procédure, il avait donné comme caution de Bomilcar cinquante de ses amis ; mais en ce moment, plus jaloux de conserver sa puissance que de veiller aux intérêts de ses cautions, il fit partir secrètement Bomilcar pour la Numidie ; il craignait qu'aucun de ses sujets n'osât plus désormais lui obéir si Bomilcar était livré au supplice. Il partit lui-même peu de jours après, sur l'ordre qu'il reçut du sénat de quitter l'Italie. On rapporte qu'après être sorti de Rome, et l'avoir regardée souvent en silence, il laissa échapper cette parole : « Ville vénale, qui périrait bientôt si elle trouvait un acheteur. »

Salluste (1). — *Jugurtha*, 32-35. Trad. de M. Belèze, coll. Nisard.

(1) Caïus Sallustius Crispus (86-35 av. J.-C.) naquit à Amiterne, ville de la Sabine, d'une famille plébéienne, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver assez jeune

LITTÉRATURE ET ARTS. — NUMISMATIQUE : *Portrait de Salluste*, sur les médaillons contorniates; médailles de Massinissa, Hiempsal, Jugurtha, Bocchus.

A peine arrivé en Afrique, Jugurtha reprit les hostilités; il fit même passer une armée romaine sous le joug, affront vengé par l'incorruptible Métellus sur les bords du Muthul. Marius, consul bientôt après, ne fut pas moins heureux à Capsa et au fleuve Mulucha, près duquel il emporta la citadelle inexpugnable où étaient enfermés les trésors de Jugurtha (107).

Prise des trésors de Jugurtha.

Non loin du fleuve Mulucha, qui servait de limite aux royaumes de Jugurtha et de Bocchus, un énorme rocher, isolé au milieu d'une plaine, s'élevait à une hauteur immense, couronné d'un château d'une médiocre grandeur où l'on n'arrivait que par un sentier fort étroit : tout le reste était aussi escarpé que si on l'eût taillé de main d'homme. Les trésors du roi étaient renfermés dans cette forteresse; aussi Marius en pressa l'attaque avec vigueur. Mais ici le hasard le servit mieux que la prudence, car la place était suffisamment pourvue d'armes et de soldats, de beaucoup de grains et d'une source d'eau. Le lieu était impraticable pour les terrasses, les tours et les autres machines. Le chemin du château était fort étroit et bordé de précipices de tous côtés. On ne pouvait dresser les mantelets qu'avec un extrême péril, et toujours inutilement; car, dès qu'ils s'approchaient des murs, ils

au sénat. Exclu de cette assemblée pour son inconduite, il s'attacha à la fortune de César, et fut laissé par lui comme propréteur en Numidie, province qu'il indisposa profondément par ses exactions, et qu'il a décrite ensuite avec soin dans son *Histoire de la guerre contre Jugurtha*. L'*Histoire de la conjuration de Catilina* avait précédé cet ouvrage. Ce sont deux chefs-d'œuvre. « Salluste, dit Schœll dans son *Histoire abrégée de la littérature latine*, connaît parfaitement l'art de disposer les parties de son travail, de manière que les unes éclaircissent les autres, et que toute la composition présente un ensemble et une harmonie parfaite. A l'exemple de Thucydide, il ne se contente pas de raconter les événements tels qu'ils se sont passés; il remonte à leur origine et en développe les conséquences. Il sait donner à ses récits une forme dramatique, et montre un grand talent de peindre les caractères des acteurs qu'il met en scène. La vérité et l'impartialité sont ses qualités dominantes. Son style est énergique, concis, riche en idées et en sentences : il est soigné au dernier point, et l'on voit que l'auteur regardait une belle diction comme un des principaux mérites d'un ouvrage historique. La sienne est pourtant remplie d'archaïsmes et d'hellénismes; cette affectation est peut-être le seul défaut qu'on puisse reprocher à cet écrivain admirable. »

étaient détruits par le feu ou par les pierres. La pente rapide du terrain empêchait les soldats de se tenir en avant des ouvrages, et ils ne pouvaient pas sans danger travailler sous les mantelets ; les plus braves étaient tués ou blessés, et les autres perdaient courage.

Marius, après avoir inutilement consumé bien des journées et des travaux, réfléchissait avec inquiétude s'il devait renoncer à une entreprise sans résultat, ou attendre la fortune qui l'avait si heureusement servi tant de fois. Il avait flotté plusieurs jours et plusieurs nuits dans ces incertitudes, lorsque le hasard voulut qu'un Ligurien, simple soldat des cohortes auxiliaires, sorti du camp pour chercher de l'eau du côté de la citadelle opposé à celui de l'attaque, aperçut des colimaçons qui rampaient le long des rochers. Il en ramasse un, puis deux, puis davantage, et dans son ardeur d'en trouver encore, il gravit peu à peu jusqu'au sommet de la montagne. Voyant qu'il était seul, il céda à la curiosité naturelle à l'homme de connaître des choses nouvelles, et conçut un autre projet. Il y avait en cet endroit-là un grand chêne qui avait poussé entre les fentes du rocher ; l'arbre courbé d'abord, puis se redressant, selon la loi commune de tous les végétaux, s'élevait dans une direction verticale. Le Ligurien, s'aidant tantôt des branches, tantôt des saillies du rocher, reconnut l'esplanade du château, tandis que tous les Numides étaient occupés du combat. Après avoir examiné tout ce qu'il croyait devoir bientôt servir à une escalade, il redescend par le même chemin, non pas au hasard, comme il était monté, mais sondant le terrain et considérant chaque chose avec soin. Il va trouver promptement Marius, lui raconte ce qu'il a fait, et l'engage à tenter une attaque du côté par où il était descendu, s'offrant à servir de guide et à s'exposer le premier au péril. Marius envoie avec le Ligurien quelques-uns de ceux qui se trouvaient auprès de lui pour vérifier le rapport du soldat : chacun, selon son caractère, trouva la chose aisée ou difficile. Cependant Marius conçut quelque espérance. Parmi les trompettes de l'armée, il choisit cinq hommes des plus agiles, et leur adjoignit quatre centurions pour les soutenir. Toute la troupe devait obéir au Ligurien. L'expédition fut fixée au lendemain.

Au temps marqué, toutes les dispositions bien prises, ils se mettent en marche. Les centurions, se conformant

aux instructions de leur guide, avaient changé d'armure et de costume ; ils marchaient la tête découverte pour mieux voir, les pieds nus pour grimper plus facilement sur les rochers. Ils avaient attaché derrière leur dos leurs épées et leurs boucliers faits de cuir, comme ceux des Numides, afin que le poids en fût plus léger et le choc moins bruyant. Le Ligurien marche devant; aux pointes des rochers et aux vieilles racines formant saillie, il attache des cordes qui aident ses compagnons à monter plus facilement. Quelquefois il donne la main à ceux qu'effraie une route si nouvelle. Si la montée devient trop rude, il les fait passer l'un après l'autre, et désarmés, et lui-même vient après, chargé de leurs armes. Il sondait le premier les passages qui paraissaient dangereux, montant et descendant plusieurs fois ; puis, se jetant de côté, il enhardissait ses compagnons à passer. Enfin, après bien du temps et de la fatigue, ils arrivent à la plate-forme du château, entièrement abandonné sur ce point, les Numides étant tous, comme les jours précédents, en face de l'ennemi. Marius fut instruit par ses courriers de ce qu'avait fait le Ligurien ; bien que pendant toute la journée il eût tenu les Numides en échec, il exhorte vivement ses troupes, et, sortant lui-même de dessous les mantelets, il ordonne de former la tortue et s'avance au pied du mur. En même temps il fait agir les machines, les archers et les frondeurs pour épouvanter de loin l'ennemi. Les Numides, qui avaient renversé ou incendié plusieurs fois les mantelets des Romains, ne se mettaient plus à l'abri derrière leurs remparts; mais campés nuit et jour hors des murs du château, ils insultaient les Romains, reprochaient à Marius sa folie, et menaçaient nos soldats des fers de Jugurtha : le succès les avait rendus insolents. Mais tandis que les Romains et les ennemis, également acharnés, combattent avec ardeur, les uns pour la gloire et l'empire, les autres pour leur salut, tout à coup les trompettes sonnent par derrière. D'abord les femmes et les enfants, qu'avait attirés le combat, prennent la fuite, puis les plus rapprochés du combat, enfin tous ceux qui étaient armés ou sans armes. A cette vue, les Romains pressent plus vivement les ennemis, les culbutent, les blessent, ne voulant pas faire plus. Passant ensuite sur les morts, ils se disputent à l'envi la gloire d'escalader le mur ; pas un seul ne s'ar-

rêta pour piller. Ainsi le hasard vint réparer la témérité de Marius, qui trouva la gloire dans une faute.

SALLUSTE. — *Jugurtha*, 92-94. Trad. de M. Belèze, coll. Nisard.

Jugurtha se trouvait ainsi à bout de ressources, lorsque son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, le livra au jeune questeur Cornélius Sylla, qui s'attribua l'honneur d'avoir mis fin à la guerre. La Numidie fut réunie en province romaine (106), et son roi, jeté dans un cachot humide de Rome, y mourut de faim au bout de six jours. — Marius fut alors envoyé en Gaule contre les Teutons et les Cimbres, qu'une inondation avait chassés de la mer Baltique, et qu'on avait jusqu'alors essayé vainement de combattre. Il y attendit, pendant quatre consulats successifs, leur retour d'Espagne, et écrasa les Teutons à Aix, les Cimbres à Verceil (101). Voici des détails sur ces deux rencontres.

Les Teutons et les Cimbres : batailles d'Aix et de Verceil.

Les Teutons passèrent enfin le Rhône et présentèrent la bataille à Marius : les Romains avaient eu trois ans pour se remettre de leur stupeur, et ne respiraient que vengeance ; mais Marius déclara traîtres à la patrie ceux qui sortiraient des lignes et iraient à l'ennemi sans ordre. Les Ambro-Teutons, après d'inutiles tentatives pour le forcer dans ses retranchements, défilèrent pendant six jours en vue de son camp. « Nous allons voir vos femmes, » criaient-ils aux Romains : « n'avez-vous rien à leur mander ? » Puis ils se dirigèrent vers les Alpes. Marius alors leva son camp et suivit l'ennemi jusqu'au delà des Eaux-Sextiennes (Aix) : il s'arrêta sur une haute colline qui domine au loin la plaine d'Aix et la vallée du Cœnus. En face, sur d'immenses plateaux ron cheux moins élevés, s'étendaient les quartiers des Ambrons, et, plus loin, ceux des Teutons. Romains et barbares étaient séparés par le ravin au fond duquel le Cœnus, coulant sur des sables rouges, semble rouler du sang. C'était un champ de bataille digne des Titans.

La position de Marius était très-forte, mais privée d'eau. Ses soldats, haletant sous un ciel de feu, se plaignirent de la soif. « Voilà de l'eau ! » leur dit-il en leur montrant le Cœnus, bordé d'ennemis ; « voilà de l'eau, mais il faut l'acheter avec du sang ! » Les valets d'armée, la cruche dans une main, la hache ou la lance dans l'autre, se précipitèrent en foule vers la rivière. Les Ambrons dispersés prenaient tranquillement leur repas aux bords du Cœnus, ou se baignaient dans la rivière et dans les « sources chaudes » du voisinage. Ils couru-

rent aux armes, et on les vit bientôt redescendre dans la rivière en bon ordre, frappant leurs armes en cadence, bondissant en mesure, et faisant retentir les airs de leur cri de guerre *Ambra! Ambra!* Ils furent tout à coup frappés de surprise en entendant le même cri leur répondre des rangs opposés. C'étaient des Gallo-Italiens au service de Rome, issus d'antiques tribus ombriennes refoulées jadis en Ligurie par les Etrusques. Ces frères d'origine se retrouvaient ainsi après neuf siècles de séparation! Ils ne se rencontrèrent que pour s'entr'égorger. Les Ambro-Romains, rejoints par les légions descendues au pas de course, culbutèrent les Ambrons-Barbares dans le lit étroit et profond du Cœnus, qui fut comblé de cadavres, et les vaincus s'enfuirent jusqu'à l'enceinte de chariots, où ils avaient laissé leurs familles et leurs bagages; mais, là, ils furent forcés de tourner la tête: leurs femmes s'élancèrent hors du camp, la hache et le couteau au poing, frapppant indistinctement les fuyards et ceux qui les poursuivaient. Les Romains s'arrêtèrent devant ces étranges adversaires, et, voyant le jour baisser et la masse des Teutons approcher, ils se replièrent sur leur première position.

La victoire fut sans joie et la nuit sans repos pour les Romains, qui s'attendaient à chaque instant à être assaillis par les Teutons furieux. Tant que le ciel fut obscurci par les ténèbres, la plaine, les hauteurs et la rivière retentirent de hurlements qui n'avaient rien d'humain; on eût cru entendre des myriades de bêtes féroces. Ce bruit, multiplié par les échos, avait quelque chose de si horrible, que Marius lui-même en était frappé de stupeur: les lamentations pour les morts de la veille s'entremêlaient chez les barbares aux chants d'extermination du lendemain. Les deux armées demeurèrent immobiles durant trente-six heures. Au lever du second soleil, les Romains sortirent de leurs tentes et se mirent en bataille sur la colline où était assis leur camp. A cet aspect, les Teutons franchirent la rivière, et, poussant devant eux la cavalerie ennemie, se ruèrent contre les légions. La pente du terrain favorisa la résistance des Romains: le torrent des barbares reflua en arrière, et la lutte, engagée sur le penchant de la colline, continuait dans la vallée, lorsque trois mille guerriers d'élite, qui avaient fait un grand détour, par ordre de Marius, pour s'embusquer

dans des ravins boisés sur les derrières de l'ennemi, chargèrent en queue les Teutons avec de grandes clameurs. Le désordre devint irrémédiable dans cette multitude indisciplinée.

Cent mille guerriers barbares demeurèrent sur le champ de bataille ou dans les fers du vainqueur. Leur chef suprême Teutobokh, géant qui sautait d'un seul bond par-dessus six chevaux de front, voulut regagner la Teutonie : il fut pris et livré vivant à Marius par des paysans séquanes. Les populations gaëliques, qui avaient tant de souffrances à venger, exterminèrent en détail le reste des Teutons (102 av. J.-C.). Ainsi finit le prologue d'un des plus grands drames de l'histoire, de cette lutte de Rome contre la race teutonique, qui devait succéder à la lutte contre la race gauloise.

Marius laissa la vie aux captifs ; mais il traita le reste du butin comme avaient fait les Gaulois après la journée du Rhône ; il le brûla tout entier en l'honneur des dieux. Un temple fut érigé à la *Victoire* sur le sommet le plus élevé de la contrée, et une pyramide fut érigée à Marius sur le champ de bataille, appelé le *Champ-Pourri* à cause des milliers de corps morts qui l'engraissèrent, dit Plutarque, d'une prodigieuse fécondité. On ne voyait plus, dans les vignobles massaliotes, d'autres échalas que des ossements humains. En comptant la multitude impropre aux armes qui avait suivi les guerriers ambroteutons, près d'un demi-million de créatures humaines avait péri, ou encombrait les marchés d'esclaves des grandes cités.

Pendant ce temps, les Kimris et les Tigurins avaient poursuivi leur route. Arrivés aux Alpes Tridentines (Tyrol italien), les Tigurins gardèrent les montagnes comme corps de réserve. La grande horde kimrique descendit la vallée de l'Adige, passa ce fleuve, en y jetant, au lieu d'un pont, des rocs énormes et une forêt entière, et envahit l'Italie Transpadane, sans que le proconsul Catulus osât opposer la moindre résistance à ce débordement.

Si les Kimris eussent marché droit à Rome, la victoire des Eaux-Sextiennes eût été inutile à la république ; mais ils s'obstinèrent à attendre sur les rives du Pô la venue des Ambro-Teutons. Ce fut Marius qui vint rem-

placer ceux-ci au rendez-vous. Etonnés et inquiets de son approche, les Kimris envoyèrent au consul des députés avec des propositions de paix. — « Donne-nous des terres, lui dirent-ils, des terres pour nous et nos frères les Teutons. — Laissez-là vos frères! s'écria le Romain : nous leur en avons donné une pour l'éternité. — Tu railles! mais malheur à toi et à ton peuple, quand les Teutons seront arrivés en Italie. — Ils y sont! Embrassez-les! » répliqua Marius, et il fit venir Teutobokh et les siens chargés de chaînes.

Le retour des députés ne laissa aux Kimris d'autre espoir que celui de la vengeance.

Boïo-Righ (*le chef terrible*) vint à cheval aux avant-postes romains demander à Marius quel jour et quel lieu il choisissait pour « savoir à qui serait l'Italie. » Marius désigna les vastes Champs Raudiens, près de Verceil. Les deux armées s'y rendirent le troisième jour après l'entrevue des deux chefs. Les Kimris des premiers rangs, pour s'ôter toute possibilité de fuir ou de se débander, s'étaient liés entre eux avec des chaînes de fer : sur le flanc droit de leur immense infanterie, qui formait avec le camp un carré de trente stades de côté, se déployaient 15,000 cavaliers gigantesques, couverts de cuirasses de fer poli, de boucliers blancs et de casques en forme de mufles de bêtes fauves, que surmontaient des ailes d'aigles et de corbeaux. On juge quel effroyable choc dut avoir lieu entre des hommes résolus à tout vaincre, et les meilleurs soldats du monde combattant pour l'existence de Rome. L'armée romaine, qui ne dépassait guère 50,000 hommes, faillit être écrasée entre la cavalerie et l'infanterie ennemie : lorsque celle-ci se mit en mouvement, on eût cru voir, dit Plutarque, s'avancer et se répandre une mer soulevée. La chaleur du jour, accablante pour des hommes du Nord, la poussière qu'un vent contraire leur chassait au visage, le soleil éblouissant qui leur envoyait dans les yeux le reflet des armures romaines, grâce à la position habilement prise par Marius, décidèrent enfin la perte des Gaulois.

Après la déroute de l'armée kimrique, les Romains eurent une nouvelle lutte à soutenir pour pénétrer dans le retranchement de chariots qui formait l'enceinte du camp : les femmes des Kimris, comme naguère les femmes ambronnes, avaient d'abord repoussé avec furie

leurs maris et leurs parents fugitifs ; quand elles virent la bataille décidément perdue, elles envoyèrent demander à Marius si les Romains voulaient leur garantir l'honneur et les attacher au service des *vierges sacrées* (les Vestales). Le vainqueur civilisé, plus impitoyable que les barbares, refusa. Tout ce peuple de femmes, alors, vêtues de noir et montées sur leurs chariots, défendirent longtemps cet asile avec un courage désespéré ; lorsque toute résistance fut devenue inutile, elles égorgèrent leurs enfants et s'entre-tuèrent. Les Romains ne purent s'emparer du butin qu'après un dernier combat contre les chiens de la horde, qui défendaient encore les cadavres de leurs maîtres.

Les Tigurins, à cette fatale nouvelle, retournèrent dans la patrie que leurs frères les Ambrons et les Tughènes ne devaient plus revoir.

HENRI MARTIN (1). — *Histoire de France*, t. I, 1re partie, l. 3.

LITTÉRATURE ET ARTS. — PEINTURE : *Défaite des Cimbres par Marius*, de Decamps.

§ II. — Les Latins et les Italiens; guerre sociale.

Marius fut proclamé le troisième fondateur de Rome ; mais il n'obtint un sixième consulat que par les intrigues du tribun Saturninus et du préteur Glaucia. Il est vrai qu'en ce moment l'anarchie était à son comble dans la république : au dehors, les Italiens demandaient une amélioration à leur état politique ; au dedans, les violences étaient extrêmes, le sang coulait au Forum. — Le tribun Livius Drusus voulut alors conjurer ces périls divers : il mourut victime de sa généreuse tentative, et la guerre sociale éclata (90).

Rome, les Latins et les Italiens.

Les peuples de l'Italie, soumis par les armes ou la politique de Rome, obéissaient tous en réalité à son gouvernement ; mais il y avait des degrés dans leur sujétion, et les rapports internationaux de chacun d'eux avec la république souveraine étaient réglés par des conventions particulières. En substance, ces traités, dont les détails nous sont d'ailleurs presque inconnus, paraissent avoir divisé les peuples de la Péninsule, suivant leur origine, en trois catégories principales, très-inégalement partagées. Dans la première étaient les Latins ; dans la seconde,

(1) Pour Henri Martin, V. *Lectures historiques*, t. IV.

les Italiotes de race autochthone, ou du moins très-anciennement établis dans le pays qu'ils occupaient. Enfin, la troisième catégorie, qui comprenait les nations dont l'arrivée en Italie était relativement récente, se subdivisait en presque autant des classes distinctes que l'on comptait de races différentes.

Depuis longtemps, intimement unis à Rome, les Latins, en reconnaissant sa suprématie, conservèrent le droit d'élire leurs magistrats et de s'administrer suivant leurs coutumes. Entre tous les alliés, ils obtinrent des priviléges spéciaux, tels que celui d'ester personnellement en justice à Rome; à certaines conditions, ils purent même acquérir les droits politiques dans la cité romaine.

Ce dernier avantage les distinguait surtout des autres nations italiotes. Bien que régies par leurs lois et leur administration nationales, elles étaient soumises à une espèce de tutelle exercée par les magistrats romains, et leur condition était inférieure à celle des cités latines.

Ni les unes ni les autres ne payaient de tribut à proprement parler; mais elles devaient fournir un contingent militaire fixé par la république romaine, et dont l'équipement, la solde, souvent même une partie de l'entretien, étaient à leur charge. Absolument semblable, pour son organisation, à la milice romaine, ce contingent entrait pour plus de moitié dans la composition de l'armée de ligne, dont Rome disposait pour défendre son territoire.

Quant aux peuples étrangers, la plupart étaient soumis à payer un tribut, et gouvernés à peu près despotiquement par les magistrats romains. Leurs soldats, appelés auxiliaires, n'étaient point admis dans les légions.

On pourrait se faire une idée assez exacte de la différence qui *existait* aux yeux des Romains entre les peuples de l'Italie, en se reportant aux préjugés qu'on trouve actuellement dans nos colonies au sujet de la couleur. Ainsi l'Européen, l'être noble par excellence, c'est le Romain; l'homme à peau blanche, sans mélange de sang africain, mais d'une autre race que la race européenne, me représente le Grec, l'Italiote, l'Etrusque. Enfin le mulâtre et le nègre, placé au dernier rang, est dans la position qu'occupaient les Gaulois, les Germains et tous les Barbares.

Cette supériorité du citoyen romain, dont le plus vil se croyait d'une autre nature que le reste des hommes, se faisait sentir aux Italiotes avec d'autant plus d'amertume, que, rapprochés de leurs maîtres par leur situation, leur langue et leurs mœurs, ils ne s'en voyaient séparés que par une ligne de démarcation idéale, infranchissable pourtant.

Veut-on savoir quelle était la domination romaine en Italie? Quelques exemples la feront connaître mieux que ces observations générales. Sans doute, les provinces étaient encore plus maltraitées : qu'on devine leur sort si la chose est possible.

Un consul romain passait à Téanum, ville de la Campanie, dans le pays des Sidicins. Il voyageait avec sa femme, ses officiers, ses affranchis, ses esclaves, en un mot avec ce que l'on appelait sa *cohorte*. Dans de semblables occasions, il devait être défrayé par la république ; mais, comme la plupart des magistrats romains, il vivait partout aux dépens de ses hôtes. Un consul à Téanum! voilà toute la ville émue. Les magistrats s'empressent autour de lui. On le loge dans la meilleure maison, on l'héberge magnifiquement, lui et son monde. Maint affranchi reçoit des présents ; peut-être le consul lui-même daigne-t-il en accepter, soit pour épargner à Téanum le fardeau des logements militaires, soit pour se souvenir des Sidicins dans le sénat, où les pauvres alliés ont tant besoin de protecteurs. La femme du consul veut se baigner. Le bain des femmes est mal orné, il ne lui convient pas. — « Je veux le bain des hommes, » dit-elle. Aussitôt M. Marius, principal magistrat de Téanum, envoie son questeur pour que la foule des baigneurs cède la place à l'illustre voyageuse. Mais il leur faut du temps pour se rhabiller, et la femme du consul attend un instant à la porte des thermes; elle se plaint; grande colère de son mari. Par ordre, ses licteurs saisissent M. Marius, et le battent de verges dans le Forum.

Pour un crime semblable, un questeur italien recevait la bastonnade ; un autre évitait cette ignominie en se précipitant du haut des remparts de Ferentinum.

Ailleurs, Q. Thermus, préteur romain, mécontent des vivres qu'on lui donnait, faisait fustiger publiquement par ses licteurs les décemvirs d'une ville où il s'était arrêté.

Mais peut-être croit-on que le despotisme romain n'atteignait que les riches ou les magistrats de l'Italie ? Souvent le peuple voit, non sans plaisir, ses maîtres humiliés par des maîtres plus puissants, trop haut placés d'ailleurs, pour qu'il en ait rien à craindre. Qu'on se détrompe. Depuis le préteur jusqu'au paysan, tous les Italiotes sentent le poids d'un joug de fer, et il y a de petits tyrans qui se chargent de représenter Rome auprès des misérables.

Un jeune homme qui avait été prolégat en Asie revenait à Rome, après avoir fini son service. Il passait par Venusia, en Apulie, porté dans une litière; spectacle étrange pour les habitants de ce pays, peu habitués à la mollesse des riches de Rome. D'aventure survient un bouvier, qui, voyant entre les rideaux de la litière un jeune homme vigoureux, nonchalamment couché, crut faire une plaisanterie en demandant aux porteurs « si c'était un mort qu'ils menaient de la sorte. » A la vérité, c'était une de ces paroles de mauvais augure que les Romains superstitieux n'aimaient pas à entendre. L'ex-prolégat furieux commande à ses esclaves de châtier le mauvais plaisant; armés des courroies de la litière, ils le chargent de coups et le laissent pour mort sur la place.

Un effet fatal de la domination romaine fut l'appauvrissement et la dépopulation de l'Italie. A Rome, où le commerce et l'industrie étaient méprisés, une seule route conduisait à la fortune : c'était la carrière des emplois publics. De retour de son gouvernement, un fonctionnaire romain achetait des terres, bâtissait des villes; bientôt il devenait un gros seigneur terrien. S'il y avait dans son voisinage quelque domaine à sa convenance, il se le faisait céder; quelquefois il s'en emparait, tandis que le légitime propriétaire combattait bien loin sous les aigles romaines. Peu à peu tous les petits propriétaires étaient dépouillés pour former de vastes domaines à la classe privilégiée des fonctionnaires publics. Des parcs, des jardins, des piscines creusées à grands frais prenaient la place des champs cultivés. Les laboureurs disparaissaient, et les campagnes se peuplaient d'esclaves, dangereux par leur nombre, dangereux encore par leurs habitudes de vol, auxquelles ils se livraient impunément. Plusieurs maîtres, dit-on, en partageaient les fruits avec ces misérables.

Cette situation pesait sur les Romains plus lourdement peut-être que sur leurs alliés ; plus libres qu'eux, ils firent hautement entendre leurs plaintes ; elles enhardirent les Italiotes, et déterminèrent enfin une explosion que le prestige de la puissance romaine avait longtemps contenue.

MÉRIMÉE (1). — *Essai sur la guerre sociale*, 1re partie, s. 1.

Livius Drusus ; guerre sociale.

Livius Drusus était aussi distingué par sa naissance que par son éloquence et ses vertus ; aux sages inspirations de son génie, le succès seul fit défaut. Il voulait rendre au sénat son antique splendeur, et le droit de rendre les jugements dont les Gracques l'avaient dépouillé au profit des chevaliers, qui en avaient fait le plus indigne abus. Après avoir accablé les meilleurs et les plus illustres citoyens, ils en étaient venus jusqu'à condamner, comme coupable de concussion, P. Rutilius, l'homme le plus vertueux, non-seulement de son siècle, mais encore de tous les temps : atroce iniquité qui plongea dans le deuil la république entière. Par malheur, le projet que Drusus avait conçu dans l'intérêt du sénat rencontra dans le sénat même une opposition violente : cet ordre ne voulut pas comprendre que si le tribun se montrait sur quelques points favorable au peuple, c'était pour le séduire par de petits avantages, qu'il eût payés ensuite par de larges concessions. Enfin, tel fut le malheur de Drusus, que le sénat aima mieux approuver les méfaits de ses collègues que de reconnaître la pureté de ses intentions. Il refusa avec dédain l'honneur que ce tribun voulait lui rendre, tandis qu'il supporta patiemment les injures des autres, dont la gloire, d'ailleurs, lui faisait moins ombrage que celle de Drusus.

Voyant le mauvais succès de ses bons desseins, Drusus changea de résolution, et voulut donner le droit de cité aux peuples d'Italie. Il cherchait à réaliser ce projet, lorsque, revenant de la place publique au milieu d'une

(1) Prosper Mérimée (1803-1870), membre de l'Institut et du Sénat, a composé un grand nombre d'ouvrages de littérature, d'histoire, d'archéologie, entre autres : *Etudes sur l'histoire romaine* (*Guerre sociale, conjuration de Catilina*), *Histoire de dom Pèdre Ier, roi de Castille, Les faux Démétrius*, etc.

multitude immense et en désordre qui l'accompagnait toujours, il fut frappé d'un coup de poignard, à l'entrée même de sa maison. Le fer resta fixé dans la blessure. Le tribun mourut quelques heures après. Avant de rendre le dernier soupir, il tourna les yeux sur la foule attendrie qui l'entourait, et prononça cette parole qui montre à quel point il avait conscience de son œuvre : « Parents et amis, Rome retrouvera-t-elle jamais un citoyen tel que moi ? »

La mort de Drusus alluma la guerre italique, qui depuis longtemps menaçait d'éclater. Sous le consulat de L. César et de P. Rutilius, toute l'Italie se leva contre Rome. Cette fièvre de révolte s'était déclarée chez les habitants d'Asculum par le massacre de Servius, préteur, et du lieutenant Fontéius ; puis elle avait gagné les Marses, et, après eux, tous les peuples de cette contrée. Les Italiens furent aussi malheureux que leur cause était juste. Ils ne demandaient qu'à devenir citoyens d'une ville dont leurs armes soutenaient la puissance. Obligés de fournir tous les ans, dans toutes nos guerres, un double contingent d'hommes et de chevaux, devaient-ils être exclus du droit de cité dans Rome, qui leur devait sa grandeur et le droit, qu'elle usurpait, de mépriser comme étrangers et barbares des peuples de même sang et de même origine ? Cette guerre dévora plus de trois cent mille hommes, la fleur de l'Italie. Les généraux romains qui se distinguèrent le plus dans cette lutte furent : Cn. Pompée, père du grand Pompée ; Marius ; L. Sylla, qui sortait de la préture ; Q. Métellus, fils du Numidique et surnommé Pius, à cause de sa piété filiale. Son père avait été chassé de Rome par Saturninus, tribun du peuple, parce que seul il n'avait pas voulu jurer d'obéir aux lois de ce factieux. Métellus, guidé par sa tendresse et soutenu par le sénat, obtint son rappel du consentement de toute la république. Aussi, les triomphes et les dignités de Métellus ne lui firent pas plus d'honneur que la cause de son exil même et son retour.

Les chefs les plus illustres des Italiens furent Silo Pompédius, Hérius Asinius, Instéius Caton, C. Pontidius, Télésinus Pontius, Marius Ecnatius, Appius Mutilius. La guerre italique fut si funeste, et tellement mêlée de succès divers, que, dans l'espace de deux années, deux

consuls romains, Rutilius et, après lui, Porcius Caton, périrent; nos armées furent taillées en pièces sur plusieurs champs de bataille, et le *sagum* (1) pris et longtemps gardé par les citoyens. Les alliés avaient choisi Corfinium pour capitale de leur empire, et lui donnaient le nom d'Italique. Mais, peu à peu en accordant le droit de cité aux peuples qui n'avaient point pris les armes ou qui les avaient déposées les premiers, Rome rétablit sa fortune; Pompée, Marius et Sylla soutinrent, sur le penchant de sa ruine, la république chancelante.

Sur la fin de la guerre italique, quand il ne restait plus à soumettre que la ville de Noles, les Romains, affaiblis eux-mêmes, accordèrent à ces peuples vaincus et humiliés le droit de cité qu'ils leur avaient refusé avant les désastres réciproques de cette grande lutte.

VELLÉIUS PATERCULUS (2). — *Histoire romaine*, l. 2, s. 13-17.
Trad. de M. Herbet, coll. Nisard.

§ III. — Rivalité de Marius et de Sylla.

La guerre sociale s'achevait à peine, lorsque éclata la rivalité de Marius et de Sylla : voici à quelle occasion. — Mithridate, roi de Pont, voulant chasser de l'Asie les Romains qui s'y étaient rendus odieux par leurs déprédations, en fit massacrer quatre-vingt mille le même jour. Aussitôt Sylla, consul, fut chargé d'aller le combattre. Mais pendant qu'il levait des troupes dans le Samnium, le vieux Marius se fit nommer, pour conduire cette guerre, par les violences du tribun Sulpicius. A cette nouvelle, Sylla reparut, immola le tribun séditieux, et chassa Marius (88).

---

(1) On appelait ainsi l'habit de guerre des Romains, pris également par les citoyens lorsque le *tumultus* était proclamé. Prendre le *sagum* signifie donc courir aux armes, tant dans les cas de guerre étrangère que dans les troubles civils.

(2) « C. Velléius Paterculus, né 19 ans av. J.-C., se distingua dans les armées avant d'écrire l'histoire. Il accompagna Tibère dans ses expéditions en Germanie, en Pannonie et en Dalmatie. Il resta attaché à ce prince, et continua de le louer lorsque les vices et les cruautés de l'empereur eurent souillé les exploits du guerrier. On pense que Velléius, impliqué dans la disgrâce de Séjan, fut mis à mort avec les deux autres amis du ministre de Tibère. Son précis d'histoire universelle offre de grandes beautés. Velléius aime à tracer des portraits qu'il dessine avec énergie; son récit abonde en réflexions judicieuses et profondes, et il serait un excellent moraliste, s'il n'avait pas, dans l'illusion de son dévouement, atténué les torts de Tibère et de Séjan. Au reste, on peut dire à sa décharge que, suivant Tacite lui-même, l'impénétrable Tibère ne se démasqua complétement qu'après la mort de Séjan. L'histoire de Velléius est malheureusement mutilée » (Géruzez).

Exil de Marius.

Pour ce qui est de Marius, les aventures de sa fuite fourniraient la matière d'un roman des plus intéressants. Au sortir de Rome, tous ceux qui l'accompagnaient s'étant dispersés, il se retira avec son fils dans une maison de campagne qu'il avait près de Lanuvium. Son dessein était de gagner la mer, et de sortir de l'Italie. Mais comme il n'avait aucune provision, il envoya son fils à une terre de Scévola, qui était voisine, afin qu'il prît chez son beau-père tout ce qui serait nécessaire pour le voyage. Pendant que le jeune Marius faisait ses préparatifs, la nuit se passa : et le jour étant venu, on aperçut de loin des cavaliers qui, suspectant une maison si liée aux Marius, s'avançaient pour y faire la recherche. Mais le fermier ou intendant de Scévola, aussi fidèle que son maître avait été généreux, cacha le fugitif dans une charrette remplie de fèves; et menant sa charrette vers Rome, il passa tout au travers de ceux qui cherchaient Marius, et qui le laissèrent continuer sa route sans en avoir le moindre soupçon. Le jeune Marius entra ainsi dans la ville, et jusque dans la maison de sa femme, où ayant pris toutes les choses dont il pouvait avoir besoin, il sortit heureusement de Rome; et, ne songeant qu'à lui seul, il vint à la mer, s'embarqua, et passa en Afrique.

Son père ne fut pas si heureux. De sa première retraite, où il n'aurait pu rester longtemps sans être découvert, il s'était rendu à Ostie : et là, ayant trouvé un vaisseau qu'un de ses amis lui avait fait tenir prêt, il y entra avec Granius, son beau-fils. Il paraît que ce bâtiment était fort petit, et peut-être une espèce de paquebot, avec lequel Marius côtoya le rivage, ayant d'abord un assez bon vent. Mais bientôt le vent fraîchit, la mer devint furieuse; et les mariniers ayant beaucoup de peine à manœuvrer, et craignant que leur bâtiment ne pût pas résister aux vagues, voulaient aborder. Marius le leur défendait, parce qu'ils étaient près de Terracine, où il avait un ennemi puissant qui se nommait Géminius. Enfin le gros temps ne cessant point et même augmentant, et de plus Marius se trouvant violemment incommodé des nausées qui fatiguent ordinairement ceux qui se mettent en

mer, il fallut céder à la nécessité : et Marius fut débarqué à terre avec toute sa compagnie.

Ils ne savaient quel parti prendre, ni de quel côté tourner leurs pas. Tout leur était contraire : la terre, où ils appréhendaient d'être surpris par les ennemis; la mer, parce qu'elle était toujours orageuse. Rencontrer des hommes, était pour eux un sujet de crainte : n'en point rencontrer, c'était manquer d'un secours absolument nécessaire, car ils n'avaient plus de vivres, et commençaient à sentir la faim. Dans cette détresse, ils aperçurent des bergers dont ils s'approchèrent pour leur demander quelque soulagement. Mais ces pauvres gens n'avaient rien à leur donner. Seulement, ayant reconnu Marius, ils l'avertirent de se sauver promptement, parce qu'ils avaient vu peu auparavant des cavaliers qui le cherchaient. Il quitta donc le grand chemin, et s'enfonça dans un bois épais où il passa la nuit fort mal à son aise, d'autant plus que la faim tourmentait ceux qui étaient avec lui, et les mettait de fort mauvaise humeur. Pour lui, quoique faible et épuisé de besoin et de fatigue, il avait encore assez de courage pour en donner aux autres. Il exhortait les compagnons de sa fuite à ne point renoncer à une dernière espérance qui lui restait, et pour laquelle il se réservait lui-même ; c'était un septième consulat qu'il prétendait lui être assuré par les destins. Et à cette occasion il leur raconta un fait, ou une fable, plus propre que les meilleures raisons à inspirer de la confiance à des esprits superstitieux.

Il leur dit que lorsqu'il était encore enfant il vit tomber un nid d'aigle, et le reçut dans un pan de sa robe ; qu'il y avait sept aiglons ; et que son père et sa mère ayant consulté des devins sur cet événement qui leur parut un prodige, il leur fut répondu que leur fils deviendrait le plus illustre des hommes, et posséderait sept fois la souveraine magistrature. Quoi qu'il en soit de ce fait, duquel même les naturalistes contestent la possibilité, prétendant que les aigles n'ont jamais que deux aiglons ou trois au plus, nous savons à quoi nous en tenir sur ces prétendus présages, amorce des charlatans, et amusement des dupes.

Mais Marius y avait grande foi, et il est constant que dans sa fuite et dans les plus grandes extrémités où il se trouva, il parla souvent du septième consulat que les dieux lui destinaient.

Pendant qu'il errait avec sa troupe fugitive sur le bord de la mer, n'étant pas loin de Minturnes, ville située près de l'embouchure du Liris, ils aperçoivent une troupe de cavaliers qui venaient à eux. Dans le même moment, tournant les yeux vers la mer, ils voient deux vaisseaux marchands, seule ressource pour eux dans un si extrême danger. C'est à qui courra le plus vite vers la mer. Ils se jettent à l'eau, et tâchent de gagner les deux vaisseaux à la nage. Granius avec quelques autres arrivent à l'un de ces vaisseaux, et passent dans l'île d'Enarie. Marius était vieux et pesant : et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que deux esclaves le portant au-dessus de l'eau, atteignirent l'autre vaisseau, dans lequel il fut reçu. Cependant les cavaliers étaient arrivés sur le bord, et criaient aux matelots d'amener à terre, ou de jeter dehors Marius, et de s'en aller où ils voudraient. Marius implore avec larmes la pitié des maîtres du vaisseau, qui, après avoir délibéré quelque temps, fort embarrassés, fort incertains du parti qu'ils devaient prendre, enfin touchés des larmes d'un si illustre suppliant, répondirent aux cavaliers qu'ils ne leur livreraient point Marius. Ceux-ci se retirèrent fort en colère.

Marius se croyait hors de péril : il ne savait pas qu'il était destiné à se trouver dans de plus grandes perplexités que toutes celles qu'il avait éprouvées, et à voir la mort encore de plus près. En effet, la générosité de ceux qui lui avaient donné un asile dans leur vaisseau ne fut pas de longue durée : la peur les saisit, et s'étant approchés de la terre ils jetèrent l'ancre à l'embouchure du Liris. Alors ils lui proposèrent de descendre, pour se reposer un moment après tant de fatigues. Marius, qui ne se défiait de rien, y consentit. On le porte sur le rivage, on le place en un endroit où il y avait de l'herbe. Mais pendant qu'il y était tranquille, et ne songeant à rien moins qu'au malheur qui le menaçait, il voit tout d'un coup lever l'ancre et le vaisseau partir. Ces marchands, comme la plupart des hommes, n'étaient ni assez méchants pour faire le mal, ni assez vertueux pour faire le bien en s'exposant au danger. Ils avaient eu honte de livrer Marius, mais ils ne croyaient pas qu'il fût sûr pour eux de le sauver.

Quelle fut la désolation de Marius, lorsqu'il se vit sur ce rivage, seul, sans secours, sans défense, abandonné de

tout le monde! Il ne s'abandonna pas cependant lui-même; il se leva : et comme le Liris, qui serpente en cet endroit dans les terres, y forme des marais, il traversa avec une fatigue incroyable des fosses pleines d'eau, des terres bourbeuses, et enfin arriva à la cabane d'un pauvre bûcheron. Il se jette à ses pieds, et le conjure de sauver un homme, qui, s'il s'échappe au danger, peut le récompenser au delà de ses espérances. Le bûcheron, soit qu'il le connût, soit qu'il fût frappé de l'air de fierté et de majesté que ses malheurs ne lui avaient point fait perdre, lui répondit que s'il n'avait besoin que de repos, il en trouverait dans sa cabane, mais que s'il fuyait des ennemis, il lui montrerait une plus sûre retraite. Marius ayant accepté cette dernière offre, le bûcheron le mène près d'un marais dans un endroit creux, où il le couvre de feuilles, de roseaux et de joncs.

Me sera-t-il permis ici d'inviter le lecteur à considérer attentivement Marius dans le déplorable état où nous le voyons en ce moment? Quelles pouvaient être alors ses pensées? Combien devait-il détester une ambition funeste, qui, du faîte de la grandeur et de la gloire, l'avait précipité dans un abîme de misère au-dessous de la condition du dernier des hommes! Quelle leçon pour ceux qui ne savent jamais être contents de leur sort, et qui s'imaginent manquer de tout dès qu'un seul objet manque à leur insatiable cupidité!

Marius n'eut pas le loisir de s'entretenir longtemps de ces tristes réflexions. Car bientôt il entendit un grand bruit qui venait du côté de la cabane. C'étaient des cavaliers envoyés par Géminius de Terracine, son ennemi, et qui, ayant rencontré le bûcheron, l'interrogeaient, le pressaient et lui faisaient des menaces sur ce qu'il recélait un ennemi public, condamné à mort par le sénat romain. Il ne restait plus de ressource à Marius. Il sort de sa retraite, se déshabille, et s'enfonce dans l'eau noire et bourbeuse de la mare. Ce sale asile ne put le cacher. Ceux qui le poursuivaient accourent, et l'ayant tiré de l'eau nu et tout couvert de boue, ils lui mettent une corde au cou, et le traînent sur-le-champ à Minturnes, où ils le livrent aux magistrats. Car l'ordre était arrivé dans toutes les villes de l'arrêter et de le tuer, en quelque lieu qu'on le trouvât.

Cependant les magistrats de Minturnes voulurent dé-

libérer préalablement, et déposèrent leur prisonnier dans la maison d'une femme qui se nommait Fannia, et qui avait de longue main des raisons de ne pas l'aimer. Fannia montra néanmoins de la générosité dans le besoin que Marius avait de son secours. Elle le soulagea avec tout le zèle imaginable, et même tâcha de le consoler et de l'encourager. Il lui répondit qu'il avait bonne espérance : et cela en vertu d'un présage si puéril et si ridicule, qu'il n'est pas possible en le lisant de n'avoir pas honte et pitié de la sottise humaine. Il lui dit que lorsqu'on l'amenait dans sa maison, un âne en était sorti en courant, et, s'étant arrêté devant lui, l'avait regardé d'une manière qui marquait de la gaieté ; puis s'était mis à braire d'un ton d'allégresse; et enfin, sautant et gambadant, avait passé à côté de lui pour aller boire à une fontaine voisine. Ainsi les mouvements de gaieté d'un âne rassuraient ce personnage six fois consulaire : et de plus il inférait de ce que l'animal en le quittant avait été chercher l'eau, que c'était par eau que les dieux voulaient qu'il se sauvât, et qu'il devait passer la mer pour se mettre à l'abri des dangers qui menaçaient sa vie. Plein de confiance en ce beau raisonnement, il voulut reposer, et s'étant mis sur un lit, il fit fermer la porte de la chambre où il était.

La délibération des magistrats et du sénat de Minturnes n'avait pas été longue, et ils avaient résolu d'obéir. Mais il ne se trouva pas un seul citoyen qui voulût se charger de cette odieuse exécution. Un étranger, Gaulois ou Cimbre de naissance, fut envoyé pour tuer Marius, et entra dans la chambre, l'épée à la main. Le lit sur lequel reposait Marius était placé dans un enfoncement fort sombre. Du milieu de cette obscurité il lança sur le Barbare un regard étincelant, ayant les yeux tout en feu et en même temps il lui cria d'une voix terrible : « Malheureux, tu oses tuer Marius ! » Ce fut un coup de foudre pour le soldat, qui s'enfuit sur-le-champ, jetant son épée à terre, et criant : « Je ne puis point tuer Marius. »

Cet exemple non-seulement étonna, mais toucha et attendrit les Minturnois. Ils se reprochèrent à eux-mêmes d'avoir été plus barbares que ce Barbare, et de s'être rendus coupables de cruauté et d'ingratitude envers le libérateur de l'Italie, qu'il leur était même honteux de ne pas défendre : « Qu'il se sauve, s'écrièrent-ils, qu'il se sauve,

et qu'il aille accomplir ailleurs ses tristes destinées. Hélas! nous n'avons que trop lieu de prier les dieux de nous pardonner la faute involontaire que nous commettons, en renvoyant Marius hors de notre ville sans défense et sans secours. » Ils entrent en foule dans la maison où il était, ils l'environnent, et le conduisent à la mer. Chacun s'empresse de lui témoigner son zèle, en portant au vaisseau qu'on lui destinait les provisions dont il avait besoin. Mais un obstacle retardait leur marche et leur faisait perdre du temps. Sur le chemin entre la ville et la mer était un bois consacré à la nymphe Marica, par rapport auquel ils observaient cette pratique superstitieuse, de ne rien emporter de ce qui y était entré une fois. Ainsi il leur fallait faire un long circuit, que leur impatience supportait avec peine. Enfin un vieillard, s'étant écrié que toute voie était bonne et autorisée des dieux pour sauver Marius, ose le premier traverser le bois, et est suivi de tous les autres. Bientôt tout est prêt, et Marius s'embarque sur un très-petit bâtiment, au milieu des vœux de tous les Minturnois, qui levaient les mains au ciel, et priaient les dieux de prendre ce grand homme sous leur protection. Il fit dans la suite, lorsqu'il fut de retour en Italie, peindre toute cette aventure, et en plaça le tableau dans le temple de Marica.

De Minturnes Marius passa dans l'île d'Enarie, où il rejoignit Granius. Ensuite ils firent route ensemble vers l'Afrique : mais comme ils manquaient d'eau, ils furent obligés de relâcher en Sicile, du côté du mont Eryx. Le malheur poursuivait partout notre fugitif. Le questeur de la province, se trouvant dans ces quartiers, tomba sur les gens de Marius qui étaient descendus pour faire eau, en tua dix-huit, et pensa le prendre lui-même. Ce fut force à Marius de se rembarquer au plus vite, et il passa dans l'île Méninge, où il apprit pour la première fois des nouvelles de son fils. Il sut que s'étant sauvé avec Céthégus, l'un des douze compris dans le décret du sénat, il s'était retiré auprès d'Hiempsal, qui régnait dans une partie de la Numidie. Ce prince était vraisemblablement de la postérité de Massinissa, et avait obligation des Etats qu'il possédait à Marius, qui l'y avait établi après la défaite et la prise de Jugurtha. C'était cette raison qui avait fait espérer au jeune Marius de trouver un asile sûr auprès de ce Numide : et le vieux Marius, aussi un peu ranimé

par cette même espérance, osa passer de l'île Méninge dans la province de Carthage.

Le magistrat romain qui commandait dans cette province n'avait jamais eu de relation particulière avec Marius, et n'en avait reçu ni bien ni mal. Et dès là qu'un homme était indifférent, il semblait que l'humanité seule et la compassion naturelle dût l'attendrir sur le sort déplorable où était réduit un si grand et si illustre personnage. Mais il n'est que trop ordinaire de mépriser les malheureux. A peine Marius était-il débarqué, qu'il vit venir à lui un officier du préteur, qui lui dit d'un ton menaçant : « Le préteur Sextilius vous défend de mettre le pied dans sa province. Si vous contrevenez à ses ordres, il vous déclare qu'il est résolu d'exécuter le décret du sénat, et de vous traiter en ennemi public. » La surprise, l'indignation, la douleur saisirent tellement Marius, qu'il demeura fort longtemps sans rien dire, regardant fixement celui qui était venu lui faire ce message. Enfin, comme l'officier le pressait et lui demandait quelle réponse il rendrait au préteur : « Va, lui dit-il, rapporter à celui qui t'envoie que tu as vu Marius fugitif assis au milieu des ruines de Carthage. » Cette réponse était une excellente leçon de l'instabilité des choses humaines, réunissant sous un même point de vue la destruction d'une des plus puissantes villes du monde, et le renversement de la fortune du premier des Romains. Marius ne se pressa pas d'exécuter l'ordre du préteur : et il était encore autour de Carthage, lorsqu'il recueillit son fils, qui avait été obligé de s'enfuir des Etats d'Hiempsal.

Ce fut sans doute une grande joie pour le père et pour le fils de se trouver ensemble après une séparation mêlée de tant dangers. Pendant qu'ils marchaient le long de la mer, Marius aperçut des scorpions qui se battaient. Il se piquait d'habileté dans l'art prétendu de la divination. Il jugea ce présage mauvais, et il en conclut qu'ils étaient menacés de quelque péril : comme si le bon sens tout seul, sans que les scorpions s'en mêlassent, n'eût pas suffi pour l'avertir qu'ils avaient à craindre et la politique timide de Sextilius, et le ressentiment d'Hiempsal. Ils se jettent donc dans une barque de pêcheur, qui les mène dans l'île de Cercine. Il était temps de partir. Car à peine étaient-ils embarqués, qu'ils virent des cavaliers numides envoyés par Hiempsal à la poursuite du jeune

Marius. Ce danger ne fut pas le moindre de ceux qu'ils coururent : mais il fut le dernier. Ils passèrent le reste de l'hiver assez tranquillement dans les îles de la mer d'Afrique, attendant quelque coup de bonne fortune, qui leur donnât moyen de retourner en Italie.

CRÉVIER (1). — *Histoire romaine*, l. 31, s. 2.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Marius à Minturnes*, tragédie d'Arnault. PEINTURE : *Marius à Minturnes*, de Drouais, *gravé* par Duval et Massard, Filhol, Landon; *Marius à Carthage*, par Cogniet.

Pendant que Marius fuyait ainsi d'asile en asile, son ami Cinna était élevé au consulat, du consentement même de Sylla. Celui-ci partit alors pour la Grèce, où le rappelait la guerre contre Mithridate. Mais en son absence, Cinna, un moment chassé de Rome à cause de ses sympathies pour les Italiens, se prépara à y rentrer avec leur concours et il associa Marius à sa fortune.

Retour de Marius à Rome.

Cinna et Marius se présentèrent aux portes de Rome, à la tête de leurs troupes. Cinna entra le premier, accompagné de ses gardes ; mais Marius s'arrêta à la porte; et comme ses amis l'invitaient à entrer, il leur dit, qu'ayant été banni par un décret public, il en fallait un autre qui autorisât son retour. Cet homme cruel et farouche feignait de respecter encore les lois; il fallut, pour le contenter, assembler le peuple dans la place. Mais à peine deux ou trois des premières tribus eurent-elles donné leurs suffrages, que, trouvant la cérémonie trop longue, et impatient de satisfaire son humeur cruelle, il laissa tomber le masque et se jeta dans la ville avec une troupe de satellites, qui massacrèrent sur-le-champ ceux qu'il leur avait prescrit. Caïus et Lucius Julius, Serranus, P. Lentulus, C. Numitorius, M. Bebius Crassus, tous sénateurs illustres, furent égorgés dans les rues, et immolés les premiers à la vengeance de Marius. Il fit porter leurs têtes sur la tribune aux harangues, et comme s'il eût voulu étendre sa vengeance au delà même de la mort, il ordonna qu'on laissât ces cadavres mutilés dans les rues, pour être dévorés par les chiens.

Des deux consuls, Octavius fut tué dans son tribunal, contre la parole de Cinna ; et Mérula, sachant qu'il était

(1) Pour Crévier, v. *Lectures historiques*, t. II, *Grèce*.

proscrit, se fit couper les veines, pour ne pas laisser à son ennemi le cruel plaisir d'ordonner du genre de son supplice. Mais comme il était prêtre de Jupiter, et que, par les lois de la religion, il était défendu aux personnes revêtues de ce caractère de mourir avec la mitre sur la tête, on trouva après sa mort un écrit, dans lequel il témoignait qu'avant de se donner la mort, il avait eu la précaution de déposer cet ornement sacré, pour ne le pas profaner, disait-il, par l'effusion de son sang. On égorgea ensuite Marc-Antoine, dont la retraite avait été découverte par les satellites de Marius. C'était un sénateur d'une illustre maison plébéienne, et qui se prétendait descendue d'un Anthon, fils d'Hercule, mais plus illustrée par ce sénateur, qui avait été consul et censeur, et qui passait pour le plus célèbre orateur de son temps. Quintus Catulus, autre consulaire, et illustre par la victoire des Cimbres, qui lui était commune avec ce tyran, ayant appris qu'il l'avait proscrit, s'enferma dans une chambre, où il se fit étouffer par la vapeur du charbon qu'il y avait fait allumer. Rome voyait périr tous les jours ses plus illustres citoyens, que les satellites de Marius massacraient impitoyablement. Cette troupe furieuse d'esclaves, qu'il avait faits les ministres de ses vengeances, égorgeaient les chefs de famille, pillaient les maisons, enlevaient les femmes et les enfants. Au moindre signe que leur faisait Marius, ils poignardaient ceux qui se présentaient devant lui ; ils avaient même ordre de tuer sur-le-champ tous ceux à qui il ne rendait pas le salut; de sorte que ses propres officiers, et ses amis même, ne l'abordaient jamais qu'en tremblant, et toujours incertains de leur destinée.

Au milieu de tant de sang répandu, Marius se plaignait que la principale victime lui était échappée, et qu'il manquait à sa vengeance de n'en pouvoir étendre les effets sur la personne de Sylla. Mais ce général était trop éloigné et même trop puissant pour avoir rien à craindre de la cruauté de son ennemi. Le tyran, pour soulager son ressentiment, tâcha de le frapper par les endroits les plus sensibles. Il fit chercher avec soin Métella sa femme, fille de Métellus le Numidique, et ses enfants, pour les faire mourir. Ce ne fut que par un bonheur extraordinaire qu'ils échappèrent à la fureur de ce barbare. Les principaux amis de Sylla les firent sortir de Rome et les con-

duisirent jusque dans son camp. Marius, outré de leur fuite, étendit sa vengeance jusque sur les choses les plus insensibles. Il fit raser la maison de son ennemi, confisquer ses biens ; et pendant que Sylla ajoutait de grandes provinces et des royaumes entiers à la domination des Romains, il n'eut point de honte de le faire déclarer ennemi de la république. Le sénat, qui savait ajuster sa jurisprudence et ses arrêts à la volonté de ceux qui dominaient, n'eut point de peine à le trouver criminel. Il cassa toutes les lois qu'il avait fait recevoir pendant son consulat, tout prêt d'en faire autant des ordonnances de Marius, si le parti contraire pouvait prévaloir. Cinna et Marius se firent déférer en même temps le consulat pour l'année suivante, afin de se fortifier de l'autorité de cette souveraine magistrature contre le ressentiment et les forces de Sylla, dont ils redoutaient le retour en Italie.

En effet, sa femme, ses enfants, ses amis et tous les proscrits qui s'étaient réfugiés dans son camp le sollicitaient tous les jours de tourner ses armes contre ses propres ennemis, et de délivrer sa patrie des tyrans qui l'opprimaient depuis si longtemps. Mais Sylla, supérieur à ses ressentiments particuliers, crut qu'il était plus honnête de combattre les ennemis de l'Etat que de ruiner les affaires de la république par une vengeance précipitée ; et il résolut d'achever de vaincre l'ennemi étranger avant que d'attaquer le domestique.

Cependant il écrivit une grande lettre au sénat, dans laquelle il représentait vivement ses services et les injures qu'il avait reçues ; et il la finissait par des plaintes mêlées de menaces : « Vous savez, pères conscrits, leur disait-il, tous les travaux que nous avons essuyés en différents climats pour le service de la république. Questeur en Numidie, tribun militaire dans la guerre des Cimbres, propréteur dans la guerre des alliés et proconsul contre Mithridate, vos armes ont toujours été heureuses entre mes mains. J'ai vaincu en plusieurs batailles les lieutenants de ce redoutable ennemi des Romains. J'ai chassé ses garnisons de la Grèce, et j'espère le réduire bientôt dans les anciennes bornes de son royaume de Pont. » Il ajoutait que, pour récompense de ses services, le sénat, à l'instigation de ses ennemis, avait mis sa tête à prix, qu'on avait fait mourir ses amis, forcé sa femme et ses enfants de s'enfuir de

Rome pour sauver leur vie, démoli sa maison, confisqué ses biens, et cassé les lois qui avaient été promulguées sous son consulat; mais qu'il espérait se rendre dans peu de temps à Rome à la tête d'une armée puissante et victorieuse, et qu'alors il se vengerait hautement des injures particulières et publiques.

Cette lettre, et les nouvelles qui venaient tous les jours de l'armée de Sylla, que ce général se disposait à tourner ses armes contre les deux consuls, leur donnaient beaucoup d'inquiétude. Marius, accablé d'années et le corps épuisé par les fatigues de la guerre, craignait d'être obligé de se remettre en campagne, surtout quand il envisageait qu'il aurait à combattre contre un ennemi puissant, grand capitaine, toujours heureux, encore dans la force de l'âge, vif, actif, diligent, et qui l'avait déjà chassé une fois de Rome.

Il repassait dans son esprit ses anciennes disgrâces, sa fuite, son exil, les périls qu'il avait courus tant sur terre que sur mer, et il craignait de se voir exposé encore à son âge aux mêmes dangers. Ces tristes réflexions ne l'abandonnaient point, et il en perdit même le sommeil. Ce fut pour se le procurer, et pour se débarrasser de ces idées funestes, qu'il se jeta dans les débauches de la table. Il cherchait à noyer ses inquiétudes dans le vin, et il ne trouvait de repos que quand il n'avait plus de raison. Ce nouveau genre de vie et les excès qu'il fit lui causèrent une pleurésie, dont il mourut le dix-septième jour de son septième consulat. Un historien semble insinuer qu'il avança lui-même la fin de ses jours, quoiqu'il n'en marque point la manière. Il rapporte seulement que Marius, se promenant un soir après souper avec ses amis, les entretint longtemps des principaux événements de sa vie, et qu'après avoir rapporté tout ce qu'il avait éprouvé de l'une et l'autre fortune, il avait ajouté qu'il ne croyait pas qu'il fût d'un homme de bon sens, à son âge, de se confier davantage à une divinité si inconstante. Qu'en finissant ce discours, il embrassa tous ceux qui étaient présents avec un attendrissement qui ne lui était pas ordinaire; et qu'ensuite il se mit au lit, où il mourut peu de jours après.

VERTOT. — *Histoire des révolutions de la rép. romaine*, l. 10.

Sylla en Grèce ; siége et prise d'Athènes.

Sylla parut en Grèce au commencement de l'année 87 avant Jésus-Christ. Il amenait cinq légions, de la cavalerie et de nombreux auxiliaires, fournis en partie par l'Etolie et la Thessalie qui étaient restées fidèles à l'alliance romaine. Il traversa la Béotie sans combat. Toutes les villes s'ouvraient devant ses forces et devant le nom du vainqueur de la guerre Sociale. Archelaüs et Aristion reculèrent après un premier échec, et toute la résistance se concentra dans Athènes, autour d'Aristion, et dans le Pirée, où Archélaüs, maître de la mer, avait réuni sa flotte. Avant d'aller plus avant, il fallait que Sylla entreprît un double siége.

Les *longs murs* rattachaient Athènes au Pirée. Tant qu'ils étaient debout, Athènes sera vitaillait par le Pirée, qui avait la mer libre. Sylla n'avait point de flotte pour bloquer le port. Il fallait donc isoler avant tout la ville. Les *longs murs*, mal entretenus depuis longtemps, furent facilement emportés. On les rasa, et les décombres servirent à élever des ouvrages nouveaux qui menaçaient la ville et le port.

Une muraille faite de blocs énormes, superposés à la hauteur de quarante coudées, protégeait le Pirée. Sylla, que des motifs politiques forçaient à se hâter, tenta l'assaut dès le début. Il échoua. Il fallut entamer un siége régulier ; construire des machines d'attaque, faire venir de Béotie dix mille mulets de charge, couvrir d'ateliers la côte jusqu'à Eleusis et Mégare, abattre des forêts entières pour se procurer des matériaux. Les magnifiques ombrages de l'Académie et du Lycée, ces beaux arbres au pied desquels avaient enseigné Platon et Aristote, tombèrent sous la hache des soldats romains. Les dépenses étaient immenses ; mais la Grèce payait sa propre ruine. Sylla vida les trésors d'Olympie et d'Epidaure ; il fit frapper, par les soins de Lucullus, son lieutenant, une monnaie qui garda le nom de *monnaie lucullienne*. Delphes même ne fut pas respectée ; un Phocidien, Caphys, fut chargé de se faire livrer le trésor par les Amphictyons. Cette entreprise impie contre un dieu grec effrayait l'âme de ce Grec. Il écrivait à Sylla : « Du fond du sanctuaire, j'ai entendu s'échapper le son d'une

lyre mystérieuse. » — « Tant mieux, » répondit Sylla : « c'est que le dieu se réjouit du service qu'il va nous rendre. » Et il ajoutait : « Nous sommes les soldats des dieux, puisque ce sont les dieux qui nous paient. »

L'attaque et la défense se prolongèrent avec obstination. Des intelligences nouées avec des esclaves du Pirée avaient permis de repousser avec succès une sortie vigoureuse des assiégés. Mais aux redoutes élevées par les assiégeants pour commander le port, Archélaüs opposait des tours encore plus hautes qui ripostaient avec avantage. Il avait concentré au Pirée toutes les garnisons de l'Eubée et des îles. La mer lui fournissait tout en abondance. Le siége durait déjà depuis six mois. Fortifié d'auxiliaires thraces que lui avait amenés Dromichœtès, Archelaüs tenta une grande sortie ; mais ses soldats ne pouvaient tenir en plaine contre les Romains. Ils furent battus et refoulés. Cependant la cavalerie royale ne cessait de battre impunément la plaine d'Eleusis. Sylla se mit à creuser un fossé profond ; les ennemis firent tout pour arrêter cet ouvrage. On se battit cent fois autour des travailleurs ; mais le fossé fut achevé. Sylla avait déjà assez de catapultes pour lancer à la fois vingt gros boulets de plomb. En même temps, il minait la place. Archelaüs opposa la contre-mine ; et les soldats ennemis se rencontraient souvent sous la terre, et se livraient là des combats désespérés. Sylla ne cessait de construire des machines nouvelles ; mais en les approchant des murs, on rencontrait un passage miné, où elles s'abîmaient. Un assaut furieux conduisit les soldats romains jusqu'aux murailles ; mais ils furent repoussés sur la brèche qu'ils avaient ouverte ; et Archelaüs, en une nuit, répara la muraille. Sylla découragé, renonçant à prendre le Pirée, se retourna vers Athènes.

De ce côté aussi les combattants semblaient ne rien pouvoir les uns contre les autres. Mais la famine travaillait pour les Romains. Tout les efforts tentés par les défenseurs du Pirée pour ravitailler Athènes avaient échoué. On mourait de faim, après six mois de siége, dans cette ville encore très-peuplée. Chaque citoyen ne recevait depuis longtemps pour quatre jours qu'une chénice d'orge, soit un quart de litre par jour. Des redoutes rattachées les unes aux autres par des postes fréquents, enveloppaient si étroitement la ville, que nul ne pouvait

percer les lignes romaines. La garnison épuisée, insuffisante, ne faisait pas de sorties. Les Romains de leur côté n'attaquaient point, se bornant au blocus. Tous les animaux, tous les végétaux étaient déjà dévorés. On mangeait les herbes, qu'on arrachait aux vieux murs ; les cuirs, qu'on faisait bouillir, et surtout les outres à renfermer l'huile. Le médimne de froment, mesure équivalente au demi-hectolitre, valait mille drachmes, ou 930 fr. La lampe sacrée de la déesse, au Parthénon, s'était éteinte faute d'huile, et la grande prêtresse, ayant fait demander au tyran une mesure de froment, il lui envoya par dérision une mesure de poivre. L'insolente gaieté d'Aristion ne s'était pas démentie dans ces horribles circonstances. Du haut des murailles, il ne se lassait pas de lancer contre Sylla, et contre Métella, sa femme, dont il accusait les mœurs, les plus mordantes invectives. Quoique les historiens l'accusent d'avoir passé son temps à faire bonne chère avec ses compagnons de débauche, il me paraît difficile qu'il n'eût pas lui-même sa part des souffrances communes ; il la faisait seulement la plus petite qu'il était possible ; et, si l'on ne l'a pas calomnié, buvait bien, tout en mangeant peu. La première fois que les prêtres et les sénateurs vinrent lui parler de capituler, il les fit repousser à coups de flèches par ses satellites. A la fin, il fallut céder. Deux affidés du tyran vinrent en parlementaires au camp de Sylla. Mais le malheur n'avait pas instruit la vanité athénienne. Au lieu de propositions de paix, ils n'apportèrent que de grandes phrases. Ils rappelèrent avec une satisfaction malséante des souvenirs et des noms bien surannés : Marathon, Salamine. La mémoire de ces gloires passées pesa jusqu'à la fin, d'une façon fâcheuse, sur le caractère des Athéniens. Satisfaits de raconter avec emphase les hauts faits de leurs ancêtres, ils se mettaient moins en peine de les imiter. Lucien, pour se moquer des mauvais rhéteurs, fait dire encore par le maître à son élève : « Avant tout, mets dans tes discours du *Marathon*, du *Cynégire*. »

Sylla renvoya les parlementaires avec dédain, et leur dit : « Allez donner des leçons de rhétorique à vos enfants. Le sénat et le peuple romain ne m'ont pas envoyé ici pour recevoir des leçons, mais pour châtier des rebelles. »

Sur ces entrefaites, et comme les assiégés se relâchaient

probablement de leur vigilance dans la pensée d'une capitulation prochaine, les espions de Sylla lui rapportèrent qu'une partie des murailles, appelée l'Heptachalcon, était gardée avec négligence. Sylla mit à profit cette indication, et, la nuit suivante, fit tenter par là l'escalade. Elle réussit ; les gardiens du rempart furent surpris, égorgés ; une brèche énorme fut pratiquée dans la muraille, entre la Porte Piraïque et la Porte Sacrée. Toute l'armée se rua dans Athènes sans rencontrer de résistance. C'était la nuit du 1er mars (86 avant J.-C.).

La configuration générale d'Athènes formait une circonférence assez régulière. Au centre s'élevait l'Acropole, rocher très-escarpé, accessible seulement du côté de l'ouest, et qui, tout en renfermant les temples les plus fameux d'Athènes, était solidement fortifié par la nature et les hommes, et servait de citadelle à la ville. Au nord-ouest de l'Acropole était la place publique (Agora), qui se reliait aux portes Dipyle et Sacrée par une voie large et droite, appelée le *Dromos*, ou, comme nous dirions, le *Cours* (en italien le *Corso*). Elle était bordée de vastes portiques dans la plus grande partie de sa longueur. Le reste de la ville présentait un enchevêtrement de rues étroites et irrégulières, qui serpentaient entre des maisons nombreuses et généralement fort petites.

Les Romains entrèrent dans le Dromos, et furent en un moment au cœur de la ville. Les derniers défenseurs s'étaient retranchés dans la citadelle, avec Aristion. La foule des habitants, troupe désarmée, éperdue, épuisée par la faim, glacée par la terreur, demeurait à la merci du vainqueur. Sylla fut impitoyable. Athènes l'avait outragé dans sa vanité ; entravé dans sa politique, en le retenant huit mois devant ses murs, pendant que Marius et le parti populaire triomphaient en Italie. Athènes fut abandonnée à la fureur des soldats, que cette longue résistance avait exaspérés comme leur chef. Il n'y eut de merci pour personne ; on n'épargna pas même les femmes et les enfants. Au reste ils n'attendaient pas de pitié ; car eux-mêmes se jetaient au-devant des égorgeurs. Le massacre fut tel que le sang ruissela dans les rues, le long du *Dromos*, et descendit jusqu'aux portes et jusqu'aux faubourgs de la ville. Une multitude d'habitants se tuèrent eux-mêmes pour échapper aux outrages.

Au massacre succéda le pillage. Dans plusieurs maisons, l'on trouva des cadavres humains tout préparés pour servir de nourriture. Beaucoup d'Athéniens furent vendus comme esclaves.

PETIT DE JULLEVILLE (1). — *Histoire de la Grèce sous la domination romaine*, ch. 8, in-8°, Thorin, 1875, couronnée par l'Académie française.

Sylla, vainqueur d'Athènes, gagna ensuite sur les armées du roi de Pont les victoires de Chéronée et d'Orchomène; il imposa même à ce prince la paix de Dardanum, et se hâta de revenir à Rome pour punir les excès de son rival. Pompée lui amena de nombreuses troupes qui, jointes aux levées de Crassus dans le Samnium, permirent de vaincre plus facilement le jeune Marius à Sacriport, et l'Italien Pontius Télésinus à la porte Colline (82). La ville éternelle s'ouvrit devant Sylla, et il y commit des violences plus odieuses encore que celles de son prédécesseur (dictature de trois ans, lois cornéliennes, sa mort à Cumes en 78).

Proscriptions de Sylla.

Sylla reçut en chemin des hérauts envoyés par trois mille hommes qui se rendaient à lui, et auxquels il promit de faire grâce à condition qu'avant de le venir joindre, ils feraient aux ennemis quelque mal considérable. Ils se fièrent à sa parole, et ils se jetèrent sur leurs camarades; et, des deux côtés, il se fit un grand massacre. Mais Sylla, ayant rassemblé tous ceux qui étaient restés de ces trois mille hommes et des autres, jusqu'au nombre de six mille, les fit enfermer dans le Cirque, et convoqua le sénat dans le temple de Bellone. Au moment où Sylla commençait son discours, les soldats qui avaient reçu ses ordres se mirent à massacrer ces six mille prisonniers. Les cris de tant de malheureux qu'on égorgeait à la fois dans cet étroit espace s'entendaient au loin, comme on peut croire; et les sénateurs en furent saisis d'effroi. Pour lui, il continua de parler avec le même sang-froid et le même air de visage, et il les pria de prêter leur attention à son discours, sans s'occuper de ce qui se passait au dehors : « Ce sont, dit-il, quelques mauvais sujets que je fais corriger. »

Dès que Sylla eut commencé à faire couler le sang, les massacres n'eurent plus ni fin ni mesure. Une foule de citoyens furent victimes de haines particulières, qui n'a-

(1) Professeur à la Faculté des lettres de Dijon, auteur de l'*Ecole d'Athènes au 4e siècle après J.-C.*, d'une *Histoire grecque*, chez Lemerre, etc.

vaient jamais eu rien à démêler avec Sylla : il les sacrifiait au ressentiment de ses amis, qu'il voulait obliger. Un jeune homme, Caïus Métellus, osa lui demander, en plein sénat, quel serait enfin le terme de tant de maux, et jusqu'où il voulait aller, afin qu'on sût au moins quand on n'aurait plus rien à craindre. « Ce que nous te demandons, disait-il, ce n'est pas de sauver ceux que tu as destinés à la mort, mais de tirer de l'incertitude ceux que tu as résolu de sauver. » Sylla lui ayant répondu qu'il ignorait encore ceux qu'il laisserait vivre : « Eh bien donc, reprit Métellus, déclare quels sont ceux que tu veux punir. — C'est aussi ce que je ferai, » repartit Sylla.

Sylla proscrivit, aussitôt après, quatre-vingts citoyens, sans en avoir rien communiqué à aucun des magistrats. Comme il vit que l'indignation était générale, il laissa passer un jour, puis il en proscrivit deux cent vingt autres, et le lendemain, un pareil nombre. Ayant ensuite harangué le peuple, il dit qu'il avait proscrit tous ceux dont il s'était souvenu ; et que, ceux qu'il avait oubliés, il les proscrirait à mesure qu'ils se présenteraient à sa mémoire. Il proscrivait ceux qui avaient reçu et sauvé un proscrit, punissant de mort cet acte d'humanité, sans en excepter un frère, un fils ou un père. Le meurtrier recevait deux talents pour salaire de l'homicide, fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils son père. Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il nota d'infamie les fils et les petits-fils des proscrits, et qu'il confisqua leurs biens.

Les proscriptions ne furent pas bornées à Rome : elles s'étendirent dans toutes les villes de l'Italie. Il n'y eut ni temple des dieux, ni pénates hospitaliers, ni maison paternelle qui demeurât pure de massacres. Les maris étaient égorgés dans le sein de leurs femmes, les enfants entre les bras de leurs mères ; et le nombre des victimes sacrifiées à la colère ou à la haine n'égalait pas, à beaucoup près, le nombre de ceux que faisaient égorger leurs richesses. Aussi les assassins eux-mêmes pouvaient-ils dire : « Celui-ci, c'est sa belle maison qui l'a fait périr ; celui-là, son jardin ; cet autre, ses eaux thermales. » Quintus Aurélius, homme qui ne se mêlait de rien, et qui ne craignait pas d'avoir d'autre part aux malheurs publics que la compassion qu'il portait aux infortunes d'autrui, étant allé au Forum, se mit à lire les noms des

proscrits, et il y trouva le sien. « Malheureux que je suis ! s'écria-t-il ; mon domaine d'Albe me fait mourir ! » Il eut à peine fait quelques pas, qu'un homme courut à sa poursuite, et l'égorgea.

Cependant Marius (le jeune), se voyant sur le point d'être pris, se donna lui-même la mort. Sylla entra à Préneste, et fit d'abord juger et exécuter chacun des habitants en particulier ; puis, comme si ces formalités lui prenaient trop de temps, il les rassembla en masse dans un même lieu, au nombre de douze mille, et il les fit passer au fil de l'épée. Il ne voulait faire grâce de la vie qu'à son hôte ; mais cet homme, avec une grandeur d'âme admirable, déclara qu'il ne devrait jamais son salut au bourreau de sa patrie : il se jeta volontairement au milieu de ses concitoyens, et fut tué comme eux.

Mais l'acte qui révolta le plus les âmes fut celui dont Lucius Catilina donna l'exemple. Avant que la guerre fût terminée, il avait tué son frère de sa propre main ; et quand Sylla eut commencé ses proscriptions, il le pria de mettre son frère au nombre des proscrits, comme s'il eût été vivant ; et Sylla consentit à sa demande. Catilina, pour reconnaître ce service, tua un certain Marcus Marius, homme de la faction contraire, dont il porta la tête à Sylla, lequel était dans la place publique, sur son tribunal ; après quoi l'assassin alla froidement se laver les mains dans le vase d'eau lustrale qui était près de là, placé à la porte du temple d'Apollon.

Aux égorgements venaient se joindre, pour les Romains, d'autres calamités. Sylla se proclama lui-même dictateur, et rétablit pour lui une dignité qui était suspendue à Rome depuis cent vingt ans. Il se fit accorder une absolution générale du passé, et, pour l'avenir, le droit de vie et de mort, le pouvoir de confisquer les biens, de partager les terres, de bâtir et de détruire les villes, d'ôter et de donner les royaumes à son gré.

PLUTARQUE. — *Sylla*, s. 39-42. Traduction d'A. Pierron.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Sylla*, tragédie de Jouy. — PEINTURE : *Retour de Marcus Sextus à Rome* (épisode supposé des proscriptions de Sylla), par Guérin, *gravure* de Blot et de Landon.

CHAPITRE X.

SERTORIUS ET MITHRIDATE. — POMPÉE ET CICÉRON.

Sertorius et Mithridate.

Sertorius en Espagne : ses voyages, son camp, sa manière de combattre rappelant Viriathe ; sa lutte contre Métellus et Pompée ; sa défaite à Ségontia et sa mort par Perpenna (72).

Reprise des hostilités par Mithridate : son alliance avec Tigrane et Sertorius : victoires de Lucullus (Monime) ; guerre portée en Arménie, prise de Tigranocerte, etc. ; mauvaise volonté des soldats (67). Pompée finira la guerre.

Pompée ses guerres faciles.

Pompée : origine équestre, génie médiocre, son bonheur ; il s'attache à Sylla. — Ses services en Espagne contre Sertorius.

Spartacus : nouveau soulèvement des esclaves, succès de Spartacus jusqu'à la mort de son ami Crixus. Il se retire dans le sud de l'Italie et succombe au Silarus devant Crassus. — Pompée achève la guerre (71).

Pirates : leurs ravages dans la Méditerranée, dangers qu'ils font courir à Rome. — Echecs d'Antoine, avantages de Métellus dans la Crète. — Commandement extraordinaire de Pompée, destruction des pirates en quarante jours (67).

Mithridate : envoi de Pompée (loi *Manilia*), fuite et mort de Mithridate en Colchide (63).

Soumission de l'*Arménie* et de la *Syrie* ; trône de *Judée* donné à Hyrcan ; succès dans la *Parthie* et l'*Arabie*.

Triomphe de Pompée rentrant à Rome, rétablissement du tribunat dans ses droits. — Son association avec Cicéron.

Cicéron et Catilina.

Cicéron : sa naissance à Arpinum, ses premiers travaux. — Procès de Verrès (discours *de Signis* et *de Suppliciis*).

Conjuration de Catilina : réputation de cet homme, ses projets, consulat de Cicéron. Fulvie et les Allobroges, les *Catilinaires*, bataille de Pistoie (62). — Rôle de César et de Crassus dans le complot ; vote de Caton d'Utique sur le sort des conjurés.

§ I. — Sertorius et Mithridate.

A la mort de Sylla, les partisans de Marius essayèrent vainement, à Rome et en Italie, de ressaisir le pouvoir. Ils furent plus heureux en Espagne, où Sertorius relevait alors, avec autant d'audace que de talent, le drapeau de la guerre civile.

Sertorius.

Sertorius n'était accessible, dit-on, ni à la volupté, ni à la crainte. Intrépide dans les dangers, modéré dans la bonne fortune, il ne le cédait en audace, pour un coup de main, à nul des capitaines de son temps. S'agissait-il de dérober un dessein aux ennemis, de prévenir leurs pro-

jets, de s'emparer d'un poste avantageux, d'employer à propos la ruse et l'adresse, c'était l'homme habile par excellence. Magnifique jusqu'à la prodigalité dans la récompense des belles actions, il était modéré dans la punition des fautes. Toutefois la cruauté et la violence avec lesquelles il traita, dans les derniers temps de sa vie, les otages qu'il avait entre les mains prouveraient que la douceur ne lui était pas naturelle, et qu'il en prenait les dehors par intérêt, suivant le besoin des circonstances.

Les peuples, charmés surtout de sa douceur et de son activité, se rendirent pour la plupart volontairement. Quelquefois aussi Sertorius usait d'artifice et de ruse, pour les tromper et les attirer dans son parti : comme fut principalement l'emploi qu'il fit de sa biche. Il finit par l'apprivoiser si bien et la rendre si familière, qu'elle venait à sa voix et qu'elle le suivait partout, sans s'effaroucher jamais du tumulte du camp ni du bruit des soldats. Alors il se mit peu à peu à la diviniser, pour ainsi dire, débitant que sa biche était un présent de Diane; et, comme il connaissait l'empire de la superstition chez les Barbares, il leur fit accroire que cet animal lui découvrait bien des choses cachées. Voici par quels artifices il accréditait cette imposture. Etait-il informé, par quelque avis secret, que les ennemis avaient fait une incursion sur les terres de sa province, ou qu'ils avaient sollicité une ville à la défection, il feignait que la biche lui avait parlé pendant son sommeil, et qu'elle lui avait commandé de tenir les troupes prêtes à combattre. Apprenait-il qu'un de ses lieutenants avait eu quelque avantage, il faisait cacher le courrier, et il produisait en public la biche couronnée de fleurs, ce qui annonçait une heureuse nouvelle; puis il disait aux soldats d'avoir bon courage et de faire des sacrifices aux dieux, leur promettant qu'ils apprendraient bientôt quelque bon succès.

Métellus ne savait plus quel moyen employer contre un homme audacieux, qui évitait adroitement toute bataille en rase campagne, et qui, comptant sur l'agilité et la souplesse des soldats espagnols, se pliait aisément à toutes sortes de formes, tandis que Métellus, accoutumé à des combats réglés et donnés à jour fixe, commandait une infanterie nombreuse, qui savait bien garder ses rangs, parfaitement exercée à repousser, à enfoncer des ennemis

qui se mesuraient avec elle, mais incapable de gravir les montagnes, de serrer de près des hommes légers comme le vent et fuyant sans cesse, d'endurer, comme ils faisaient, la faim, de se passer de tentes, et de manger des aliments sans apprêts. D'ailleurs, Métellus était déjà vieux, et il se délassait de tous les combats qu'il avait livrés, au sein d'une vie plus douce et plus molle. Sertorius, au contraire, dans toute la force et le feu de la jeunesse, avait le corps singulièrement robuste, fait à l'agilité comme à la tempérance. Il ne s'était jamais permis, même dans les jours de loisir, un usage immodéré du vin ; et il s'était habitué à supporter les plus durs travaux, à faire de longues marches, à passer plusieurs nuits sans dormir, à manger peu, et à se contenter des mets les plus communs. Durant les jours de repos, il ne faisait que courir par la campagne et chasser : aussi avait-il acquis une telle connaissance des lieux inaccessibles ou praticables, que, dans ses fuites, il échappait toujours, et qu'en poursuivant l'ennemi il finissait toujours par le cerner. Métellus, réduit à l'impossibilité de combattre, souffrait, par conséquent, tous les inconvénients des vaincus, tandis que Sertorius, en fuyant, avait tous les avantages d'un vainqueur qui poursuit les fuyards ; il l'entravait dans ses marches ; il le harcelait dans ses haltes, et le forçait à déloger. Métellus avait-il mis le siége devant une ville, Sertorius arrivait aussitôt et le tenait lui-même assiégé, en le réduisant à la disette. Enfin, les soldats romains, désespérés, voulurent obliger Métellus d'accepter le défi d'un combat singulier que lui avait fait Sertorius. « Il faut combattre, disaient-ils, général contre général, Romain contre Romain. » Métellus s'y refusa, et devint le sujet de leurs plaisanteries. Mais il s'en moqua, et il eut raison, car un général, comme le dit Théophraste, doit mourir en capitaine, et non pas en simple soldat.

Sertorius dut à ses exploits l'admiration et l'amitié des Barbares. Ils étaient ravis que Sertorius leur eût ôté leur manière sauvage et brutale de combattre, pour leur faire adopter les armes, l'ordonnance et la discipline romaines, transformant une multitude de brigands en une armée véritable. Sertorius prodiguait d'ailleurs l'argent et l'or, pour en orner les casques, pour en émailler les boucliers ; il les invitait à se faire des tuniques et des manteaux



brodés, leur fournissant ce qui était nécessaire pour cela, et les piquant d'émulation par son exemple. C'est ainsi qu'il les menait à son gré. Mais ce qui lui conquit surtout leurs cœurs, ce fut sa conduite à l'égard des enfants. Dans toutes les nations soumises à son autorité, il prit ceux des premières familles, les rassembla dans Osca, ville considérable du pays, et leur donna des maîtres pour les instruire dans les lettres grecques et romaines. C'était en réalité des otages qu'il se donnait ; mais il ne montrait que le désir de former ces enfants, et de les rendre capables, quand ils seraient des hommes, de prendre leur part aux affaires et au pouvoir. Les pères étaient tout joyeux de voir leurs fils, vêtus de robes bordées de pourpre, se rendre aux écoles avec décence, et Sertorius payer toute la dépense de leur éducation, les examiner souvent lui-même, distribuer des récompenses à ceux qui se distinguaient, et leur donner de ces ornements d'or qu'on suspend au cou, et que les Romains appellent bulles.

Tant que Sertorius n'eut que Métellus à combattre, la plupart de ses succès semblaient dus à la vieillesse et à la lenteur habituelle de Métellus, incapable de résister à un homme audacieux, et dont les troupes ressemblaient plutôt à des compagnies de brigands qu'à une armée régulière. Mais après que Pompée eut franchi les Pyrénées, et que Sertorius fut campé en face de lui, les deux généraux ayant déployé l'un contre l'autre tout ce qui se peut imaginer de ruses militaires, Sertorius se montra supérieur à Pompée, et dans l'art de dresser des embuscades, et dans celui de s'en préserver. Aussi le bruit en fut-il porté rapidement jusqu'à Rome ; et Sertorius fut proclamé le plus habile des généraux du temps, et le plus versé dans l'art de la guerre.

PLUTARQUE. — *Sertorius, passim.* Traduction d'A. Pierron

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Sertorius,* tragédie de Corneille.

Pompée faillit n'être pas plus heureux que ses prédécesseurs, à Sucrone notamment, où le *vieux* Métellus arriva si à propos pour le secourir. Mais les deux généraux battirent Sertorius à Ségontia, et mirent sa tête à prix. Le traître Perpenna les débarrassa par un meurtre d'un si redoutable adversaire, et quand il voulut lui-même continuer la guerre, Pompée en eut facilement raison (72). — Mais le danger de la lutte contre Sertorius était moins dans les ressources de ce général que dans ses rapports avec Mithridate qui avait repris les armes dès l'année 74 et auquel Lucullus tenait tête.

Mithridate.

Mithridate-Eupator naquit à Sinope, et y fut élevé durant son enfance. Il était fils de Mithridate-Evergète, qui comptait Darius-Hystaspe pour son seizième aïeul, et remontait son origine jusqu'à Achémen, dont le nom, en la langue de ces peuples, signifie l'*homme étranger*... Du côté maternel, Mithridate descendait des Séleucides, fondateurs de l'empire de Syrie, et aussi, à ce qu'il prétend lui-même, d'Alexandre le Grand... Mithridate, au sortir de l'enfance, commença son règne par un parricide : il se défit de sa mère par le poison, après l'avoir quelque temps détenue en captivité; soit qu'il la soupçonnât d'avoir trempé dans le complot que ses tuteurs avaient fait de l'empoisonner lui-même; soit par un effet de ce naturel sanguinaire qui se manifestait en lui dès ses premières années, et de cette ambition sans borne à laquelle il immola bientôt après son frère, pour n'avoir plus de concurrent au trône. Il faillit encore à périr lui-même par les efforts d'un cheval indompté qu'on lui avait donné exprès, et qui l'aurait précipité s'il eût été moins vigoureux et moins adroit. Ces tentatives réitérées contre ses jours, lui inspirèrent de bonne heure une prudence farouche. Il se retira presque seul dans les forêts, et, à ce qu'on raconte, y passa sept ans entiers, sans mettre le pied dans aucune ville, ni même dans aucune maison, couchant en plein air au fond des bois, souvent sans que personne connût le lieu de sa retraite; s'exerçant à dompter des chevaux, à lancer le javelot, à poursuivre des bêtes féroces, même à les terrasser corps à corps; étudiant la nature des herbes, et l'art d'en composer des antidotes, dont il acquit une connaissance en laquelle aucun naturaliste ne l'a jamais égalé...

Au milieu de ces exercices violents, il se forma pour le reste de sa vie un tempérament robuste, une santé inaltérable dans le besoin comme dans les excès, une habitude infatigable au travail : il acquit un esprit défiant, un cœur farouche, abandonné à ses propres désirs, sensible aux choses grandes et difficiles, incapable d'être arrêté par le péril ou par les obstacles, ni retenu par la pitié sur tout ce qui s'opposait à ses volontés. Lorsqu'il vint ensuite à prendre les rênes du gouvernement, il compta pour peu de régir ses Etats s'il ne les agrandis-

sait... Guerrier aussi vaillant qu'habile, chef dans le conseil et soldat dans l'action, Mithridate a mérité l'admiration de l'univers par ses succès, et même par ses malheurs, qui n'ont fait que donner plus d'éclat à la grandeur et à la constance de son courage. La majesté de son extérieur rehaussait ses talents et annonçait sa dignité. Il était d'une très-haute taille, et d'une force surprenante ; on en peut juger par deux de ses armures qu'il a lui-même déposées dans les temples d'Apollon à Delphes, et de Neptune à Némée. Il conduisait seul un char attelé de huit chevaux ; il faisait à cheval jusqu'à mille stades avec des relais. Quoique naturellement sobre, il avait la faculté de boire et de manger prodigieusement. Son éducation sauvage n'avait rien ôté à la culture de son esprit. Il savait les langues des nations asiatiques, et celles des Barbares du septentrion, ses voisins. Quoiqu'il eût sous sa domination jusqu'à vingt-deux peuples qui parlaient des langages différents, il leur rendait la justice et les haranguait, chacun en sa langue, sans interprètes. Il possédait à fond la langue et les diverses sciences des Grecs ; il protégeait les arts ; il aimait beaucoup la musique.

Tel était l'ennemi qui, après avoir étendu ses Etats jusqu'à la rivière du Phase, subjugué la Colchide, l'Ibérie et les peuples habitants du mont Caucase, cherchait contre Rome une matière plus illustre à sa gloire, et avait, à ce qu'on croit, dès sa jeunesse, formé le projet de pénétrer en Europe, au midi du Danube, jusqu'à la mer Adriatique. Nos discordes intérieures autorisaient son audace et son espoir. Ce fut au milieu des maux intestins de la République, qu'il saisit à propos le moment de tomber sur un ennemi divisé, déjà lassé par ses propres armes ; et que cette tempête subite de la guerre de Pont vint fondre sur nous des cavernes intérieures du nord. Durant trente ans il lutta seul à forces égales contre le bonheur de Sylla, l'habileté de Lucullus, et le grand nom de Pompée : plus redoutable à mesure qu'il paraissait mieux abattu, inépuisable en ressources, et renaissant toujours plus grand du sein de ses pertes.

De Brosses (1). — *Histoire de la république romaine dans le cours du septième siècle*, etc., l. 3, s. 3 et 4.

(1) Né en 1709, à Dijon, et mort en 1777, à la tête du parlement de Bourgogne, dont il faisait partie depuis plus de quarante ans. « Au milieu d'un siècle

LITTÉRATURE ET ARTS. — Poésie : *Mithridate*, tragédie de Racine. — Eloquence : *Discours pour la loi Manilia*, de Cicéron. — Numismatique : médailles-portraits de Mithridate, de Tigrane et de Sylla.

§ II. — Pompée.

Pompée était un chevalier d'un génie médiocre, mais d'un bonheur surprenant. Après avoir achevé la guerre d'Espagne, il fut chargé de combattre les *Esclaves* qui, après le révoltes impuissantes d'Eunus et d'Athénion (130 et 101), avaient engagé une troisième guerre sous le thrace Spartacus.

Troisième guerre des esclaves ; Spartacus.

A cette même époque, parmi les gladiateurs destinés aux spectacles de ce nom, que les Romains faisaient nourrir à Capoue, était un Thrace, nommé Spartacus, qui avait antérieurement servi dans quelque légion, et qui, fait prisonnier de guerre et vendu, se trouvait depuis dans le nombre des gladiateurs. Il persuada à soixante et dix de ses camarades de braver la mort pour recouvrer la liberté, plutôt que de se voir réduits à servir de spectacle dans les arènes des Romains; et forçant ensemble la garde chargée de veiller sur eux, ils s'échappèrent. Spartacus s'arma, lui et sa bande, avec les armes de tout genre dont ils dépouillèrent quelques voyageurs, et ils se retirèrent sur le mont Vésuve. Là, plusieurs esclaves fugitifs et quelques hommes libres des campagnes vinrent se joindre à lui. Il répandit ses brigandages dans les environs, ayant pour chefs en sous-ordre, Œnomaüs et Crixus, deux gladiateurs. La justice rigoureuse qu'il mit dans la distribution et dans le partage du butin lui attira rapidement beaucoup de monde. Rome fit marcher d'abord contre lui Varinius Glaber, et ensuite Publius Valérius, non pas avec une armée romaine, mais avec un corps de troupes ramassées à la hâte, et comme en

si chargé de talents secondaires, dit M. Villemain, le président de Brosses nous paraît un de ces hommes rares qui, ayant eu dans le tour de leur esprit, dans le caractère de leurs études, un coin d'originalité, doivent être placés les premiers après les hommes de génie... Il travailla trente années sur *Salluste*, avec une minutie qui semblait d'un commentateur plutôt que d'un écrivain philosophe. Il n'en a pas moins fait un des meilleurs livres d'histoire du dix-huitième siècle, et presque un livre original, bien que tout composé de pièces de rapport... Au-dessous de Bossuet et de Montesquieu, il n'y a pas, dans notre langue, un plus beau fragment d'histoire ancienne que cette restauration d'après l'antique. »

courant ; car les Romains ne pensaient pas que ce dût être une guerre dans toutes les formes. Ils croyaient qu'il suffisait contre ces brigands d'entrer en campagne. Varinius Glaber et Publius Valérius furent successivement vaincus. Spartacus tua de sa propre main le cheval de Glaber ; peu s'en fallut que le général des Romains ne fût lui-même fait prisonnier par ce gladiateur. Après ces succès, le nombre des adhérents de Spartacus s'accrut encore davantage, et déjà il était à la tête d'une armée de soixante et dix mille hommes. Alors il se mit à fabriquer des armes, et à faire des dispositions militaires dans toutes les règles.

Rome, de son côté, fit marcher les consuls avec deux légions. L'un d'eux livra bataille à Crixus, qui commandait trente mille hommes dans le voisinage du mont Garganus. Ce chef des gladiateurs périt dans cette action avec les deux tiers de son armée. Cependant Spartacus se retirait le long des Apennins, vers les Alpes et la Gaule, lorsqu'un des consuls arriva pour lui barrer le chemin, tandis que l'autre le pressait sur ses derrières. Spartacus les attaqua tour à tour, les vainquit l'un après l'autre, et ils furent obligés tous les deux de faire leur retraite en désordre. Spartacus immola aux mânes de Crixus trois cents prisonniers romains ; et son armée s'étant élevée à cent vingt mille hommes d'infanterie, il prit en diligence le chemin de Rome, après avoir mis le feu à tout le bagage qui ne lui était pas nécessaire, après avoir fait passer au fil de l'épée tous les prisonniers, et assommer toutes ses bêtes de charge, afin d'aller plus rapidement. Beaucoup d'autres se déclarèrent en sa faveur, et vinrent grossir son armée ; mais il ne voulut plus admettre personne. Les consuls retournèrent à la charge contre lui dans le pays de Picènes. Une grande bataille y fut donnée ; mais les consuls furent vaincus encore une fois. Malgré ses succès, Spartacus renonça à son premier projet de marcher contre Rome, parce qu'il sentit qu'il n'était pas encore assez habile dans le métier de la guerre, et que toutes ses troupes n'étaient point convenablement armées, car nulle cité ne le secondait. Toutes ses forces consistaient en esclaves fugitifs ou en aventuriers. Il s'empara des montagnes qui avoisinent Thurium ; il prit la ville elle-même. Il défendit aux marchands d'y rien apporter à vendre en matière d'or ou d'argent, et aux siens de rien acheter en ce genre.

Ils n'achetaient en effet que du fer ou de l'airain, qu'ils payaient cher, et ils faisaient bon accueil à ceux qui leur en apportaient. De sorte qu'ils se munirent de tout ce qui leur était nécessaire; et bien armés ils faisaient de côté et d'autre des incursions chez les peuples du voisinage. Ils en vinrent encore une fois aux mains avec les légions romaines, qu'ils vainquirent, et aux dépens desquelles ils firent un riche butin.

Il y avait dejà trois ans que durait cette guerre, dont on s'était moqué d'abord, dont on n'avait parlé qu'avec mépris, comme d'une guerre de gladiateurs. Lorsqu'il fut question d'en donner le commandement à d'autres chefs, tout le monde se tint à l'écart; nul ne se mit sur les rangs, jusqu'à ce que Licinius Crassus, citoyen également distingué par sa naissance et par sa fortune, s'offrit pour cette expédition (1). Il marcha contre Spartacus à la tête de six nouvelles légions. A son arrivée au camp de ses prédécesseurs, les deux légions qui avaient combattu, la campagne précédente, sous les deux consuls, passèrent sous ses ordres. Pour les punir de s'être si souvent laissé vaincre, il les fit décimer. D'autres disent, qu'ayant donné une première bataille avec toutes ses forces et ayant été battu, il fit décimer son armée entière, et fit égorger quatre mille de ses soldats, sans aucun égard au nombre. Quoi qu'il en soit, cet acte de vigueur rendit sa sévérité plus redoutable que le fer de l'ennemi. En conséquence, ayant incontinent attaqué une division de dix mille hommes de l'armée de Spartacus, il en tua les deux tiers, et se dirigea, plein de confiance, sur Spartacus lui-même. Il le vainquit avec éclat, et le poursuivit, avec beaucoup d'activité, du côté de la mer, vers lequel il prit la fuite, dans la vue de s'embarquer pour la Sicile. Il l'atteignit, et le cerna de retranchements, de lignes de circonvallation et de palissades.

Pendant que Spartacus s'efforçait de se faire jour, pour gagner le pays des Samnites, Crassus lui tua six mille hommes environ dans la matinée, et le même nombre sur le soir, sans avoir plus de trois Romains tués et sept blessés, tant l'exemple de ceux qui avaient été décimés

(1) Nous faisons connaître Crassus un peu plus loin, ch. XI, s. 1, à l'occasion du premier triumvirat, et même chap., s. 3, en racontant sa malheureuse expédition contre les Parthes.

inspira la fureur de vaincre ! Cependant Spartacus, qui attendait de la cavalerie de quelque part, s'abstenait d'en venir à une action générale. Mais il harcelait, par diverses escarmouches, l'armée qui le cernait. Il lui tombait continuellement dessus à l'improviste, jetant dans les fossés des torches enflammées qui brûlaient les palissades : ce qui donnait beaucoup d'embarras aux Romains. Il fit pendre un prisonnier romain, dans l'espace de terrain qui le séparait des troupes de Crassus, afin d'apprendre aux siens à quel genre de représailles ils devaient s'attendre, s'ils se laissaient battre. Sur ces entrefaites, on apprit à Rome que Spartacus était cerné. Mais comme on n'aimait pas l'incertitude où l'on était, si cette guerre de gladiateurs se prolongeait encore, on adjoignit à cette expédition Pompée, qui venait d'arriver d'Ibérie, persuadé qu'on était enfin que Spartacus n'était pas si facile à réduire.

Tandis que l'on conférait à Pompée ce commandement, Crassus, qui ne voulait pas laisser à Pompée cette palme à cueillir, resserra Spartacus de plus en plus, et se disposait à l'attaquer, lorsque Spartacus, craignant, de son côté, de voir arriver Pompée, proposa à Crassus de négocier. Mais Crassus ayant méprisé cette proposition, et Spartacus voyant qu'il ne lui restait plus qu'à courir la chance du combat, aidé du renfort de cavalerie qu'il attendait, força, avec toute son armée, les retranchements de Crassus, et se sauva du côté de Brindes, où Crassus le poursuivit. Mais lorsque Spartacus fut instruit que Lucullus, qui retournait de la guerre contre Mithridate, qu'il avait vaincu, était dans Brindes même, dénué de toute espérance, il en vint aux mains avec Crassus, fort de la nombreuse armée qu'il avait encore. Le combat fut long et acharné, car les gens de Spartacus se battaient en désespérés. Mais Spartacus fut enfin blessé à la cuisse d'un coup de flèche. Il tomba sur son genou, et se couvrant de son bouclier, il lutta contre ceux qui le chargèrent, jusqu'à ce qu'ils succcombèrent, lui et le grand nombre de ceux qui firent cercle autour de sa personne. Le reste de son armée, en désordre, fut mis en pièces. Le nombre des morts, du côté des gladiateurs, fut incalculable. Il y périt environ mille Romains. Il fut impossible de retrouver le corps de Spartacus. Les nombreux fuyards qui se sauvèrent de la bataille allèrent chercher un asile dans

les montagnes : Crassus les y poursuivit. Il se distribuèrent en quatre bandes, combattant tour à tour, jusqu'à ce qu'ils furent totalement exterminés, à l'exception de six mille qui, faits prisonniers, furent pendus tout le long de la route de Capoue à Rome.

APPIEN. — *Hist. des guerres civiles de la rép. rom.*, l. 1, ch. 14. Traduction de Combes-Dounous.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Spartacus*, tragédie de Soumet. — SCULPTURE : *Spartacus*, de Barrias.

Crassus, dit Plutarque, avait su profiter de la fortune : il s'était conduit en capitaine habile, et il ne s'était pas épargné dans le danger; et pourtant le succès ne put échapper encore à la gloire de Pompée. Ceux qui s'enfuirent, Pompée les rencontra et les détruisit; aussi écrivait-il au sénat : « Crassus a vaincu les esclaves fugitifs à force ouverte, mais j'ai arraché les racines de la guerre. » — Même bonne fortune de Pompée contre les *pirates* de la Méditerranée, vainqueurs d'Antonius, fils de l'orateur Marc Antoine, mais bien affaiblis par Métellus, qui leur prit toutes les villes de la Crète.

Guerre des pirates.

La puissance des pirates avait commencé à se former en Cilicie : méprisée à son origine, et à peine connue, les services qu'elle rendit à Mithridate, pendant sa guerre contre les Romains, lui inspirèrent un sentiment d'orgueil et d'audace. Dans la suite, les Romains, occupés par leurs guerres civiles, et qui se livraient entre eux des combats aux portes de Rome, laissèrent la mer sans défense. Attirés insensiblement par cet abandon, les pirates firent de tels progrès, qu'ils ne se bornaient plus à assaillir ceux qui naviguaient : ils ravageaient les îles et les villes maritimes. Déjà même des hommes riches, distingués par leur naissance et leur capacité, montaient sur des vaisseaux corsaires et se joignaient à eux : il semblait que la piraterie fût devenue un métier honorable et propre à flatter l'ambition. Les pirates avaient, en plusieurs endroits, des ports de refuge, et des tours d'observation fortifiées; partout on voyait apparaître leurs flottes, remplies de bons rameurs et de pilotes habiles, et composées de vaisseaux légers, que leur vitesse rendait propres à toutes les manœuvres. La magnificence de ces navires était plus affligeante encore que n'était effrayant leur appareil. Les poupes étaient dorées ; il y avait des tapis de pourpre et des rames argentées : on eût dit que

les pirates se faisaient honneur et trophée de leurs brigandages. Partout, sur les côtes, c'étaient des joueurs de flûte, de joyeux chanteurs, des troupes de gens ivres; partout, à la honte de la puissance romaine, des officiers du premier ordre emmenés prisonniers, des villes captives se rachetant à prix d'argent. Les vaisseaux corsaires montaient à plus de mille, et les villes dont ils s'étaient emparés, à quatre cents. Les temples, jusqu'alors inviolables, furent profanés et pillés.

Les pirates ne se bornèrent pas à insulter à chaque instant les Romains : ils descendaient à terre, infestaient les chemins par leurs brigandages, et ruinaient les maisons de plaisance voisines de la mer. Ils enlevèrent deux préteurs, Sextilius et Bellinus, vêtus de leur robe de pourpre, et ils les emmenèrent avec leurs domestiques et leurs licteurs. La fille d'Antonius, personnage qui avait été honoré du triomphe, fut aussi enlevée en allant à la campagne, et n'obtint sa liberté qu'au prix d'une grosse rançon. Mais voici ce qui était bien le comble de l'insolence. Lorsqu'un prisonnier s'écriait qu'il était Romain et disait son nom, ils feignaient l'étonnement et la crainte; ils se frappaient la cuisse, se jetaient à ses genoux, et le priaient de pardonner. Le prisonnier se laissait convaincre à cet air d'humilité et de supplication ; et ensuite les uns lui mettaient des souliers, les autres une toge, afin, disaient-ils, qu'il ne fût plus méconnu. Après s'être ainsi moqués de lui et avoir joui de son erreur, ils finissaient par jeter une échelle au milieu de la mer, et lui ordonnaient d'y descendre, et de s'en retourner en paix chez lui; et s'il refusait de le faire, ils le précipitaient eux-mêmes, et le noyaient.

Notre mer (1), presque tout entière infestée par les pirates, était fermée à la navigation et au commerce. Ce fut là ce qui décida les Romains, qui commençaient à manquer de vivres et craignaient la famine, à envoyer Pompée, pour délivrer la mer de la domination des pirates. Gabinius, un de ses amis, proposa un décret qui conférait à Pompée, non-seulement le commandement des forces maritimes, mais une autorité monarchique et une puissance universelle et irresponsable. En effet, ce décret lui donnait un empire absolu sur toute la mer, jusqu'aux

(1) La mer Méditerranée appelée un peu plus bas mer Intérieure.

colonnes d'Hercule, et sur toutes les côtes jusqu'à la distance de quatre cents stades. Or, cet espace embrassait la plus grande partie des terres de la domination romaine, les nations les plus considérables, les rois les plus puissants. Ajoutez à tant de priviléges le droit de choisir, dans le sénat, quinze lieutenants qui remplirent sous lui les fonctions partielles qu'il voulait leur assigner; de prendre chez les questeurs et les fermiers de l'impôt tout l'argent qu'il voudrait; d'équiper une flotte de deux cents voiles, et de lever tous les gens de guerre, tous les rameurs et tous les matelots dont il aurait besoin.

Pompée divisa d'abord les mers en diverses régions, et forma dans la mer Intérieure treize départements, à chacun desquels il assigna une escadre avec un commandant; et, par cette vaste dispersion de ses forces navales, il enveloppa, comme dans un filet, tous les vaisseaux des corsaires; puis il se hâta de leur donner la chasse, et il les amena dans ses ports. Ceux qui l'avaient prévenu, et lui avaient échappé en se séparant, cherchaient une retraite en divers endroits de la Cilicie, comme des essaims d'abeilles dans leurs ruches : Pompée se disposa à les poursuivre avec soixante de ses meilleurs vaisseaux; mais il ne voulut partir qu'après avoir purgé, de tous les brigands qui les infestaient, les mers d'Etrurie, d'Afrique, de Sardaigne, de Corse et de Sicile. Il n'y employa que quarante jours, mais en payant de sa personne avec un courage infatigable, et secondé par le zèle dévoué de ses lieutenants.

Quelques-uns de ces pirates, qui, réunis ensemble, écumaient encore les mers, eurent recours aux prières. Pompée les traita avec douceur : maître de leurs vaisseaux et de leurs personnes, il ne leur fit aucun mal. Cet exemple fit concevoir aux autres d'heureuses espérances : ils évitèrent les lieutenants de Pompée, et ils allèrent se rendre à lui, avec leurs enfants et leurs femmes. Pompée leur fit grâce à tous, et se servit d'eux pour dépister et prendre ceux qui se cachaient encore, parce qu'ils se sentaient coupables de crimes indignes de pardon. Les plus nombreux et les plus puissants avaient mis en sûreté leurs familles, leurs richesses et la multitude inutile, dans des châteaux et des forteresses du mont Taurus; et, montés sur leurs vaisseaux, devant Coracésium en Cilicie, ils attendirent Pompée, qui s'avancait sur eux à tou-

tes voiles. Battus dans le combat, ils se renfermèrent dans la ville, dont Pompée fit le siége. Ils finirent par demander à être reçus à composition, et ils se rendirent, eux, les villes et les îles qu'ils occupaient, et qu'ils avaient si bien fortifiées qu'elles étaient difficiles à forcer, et presque inaccessibles.

Ce fut là le terme de la guerre, et il n'avait pas fallu plus de trois mois pour que tous les pirates disparussent de la mer.

PLUTARQUE. — *Pompée*, 23-29. — **Traduction d'A. Pierron.**

§ III. — Cicéron.

Un succès si prompt et si décisif désigna Pompée comme le seul homme capable d'écraser Mithridate, déjà bien affaibli par les victoires de Lucullus (loi *Manilia* fortement appuyée par Cicéron). Il en vint à bout en effet dans une seule bataille et le contraignit à se retirer dans la Colchide, chez son fils Pharnace, qui le trahit. Le roi de Pont, ne pouvant s'empoisonner, se fit donner la mort par un Gaulois (63). Pompée soumit, avec le Pont, l'Arménie, possession de Tigrane, et la Syrie qui en était une dépendance; il intervint dans les discorde d'Hyrcan II et d'Aristobule se disputant le royaume de Judée, donné alors au premier et rendu tributaire; il fit sentir enfin la force de son bras aux Parthes et aux Arabes. — De retour à Rome, où il triompha pour toutes ses victoires, Pompée prit une attitude hostile envers le sénat, soit en restituant aux plébéiens l'élection des tribuns et les comices par tribus, soit en travaillant au profit de l'ordre équestre. Il s'allia dans ce but avec Cicéron, chevalier comme lui, qui avait déjà forcé à s'exiler le préteur de Sicile, Verrès, malgré la protection dont l'aristocratie le couvrait, et qui allait s'immortaliser dans l'affaire de la conjuration de Catilina.

Exactions de Verrès en Sicile.

Pendant trois ans, Verrès a tellement opprimé, tellement ravagé cette province (la Sicile), qu'il n'est plus possible désormais de la rétablir dans son ancien état, et qu'il faudrait plusieurs années, sous des préteurs irréprochables, pour lui rendre enfin quelque apparence de prospérité. Tant que les Siciliens l'ont eu pour préteur, ils n'ont joui ni de leurs lois ni de nos sénatus-consultes, ni du droit commun des nations : chacun ne possède en Sicile que ce qui a échappé à la rapacité du plus avare et du plus débauché de tous les hommes, ou ce que la satiété ne lui permettait plus de désirer.

Aucune affaire, pendant trois ans, n'a été jugée que selon son caprice : nul n'a possédé une chose, lui vînt-elle de son père ou de ses aïeux, dont il ne pût être dépouillé par sentence du préteur. Des sommes incalcula-

bles, levées sur les biens des agriculteurs par des ordonnances aussi criminelles qu'inouïes ; les alliés les plus fidèles traités en ennemis ; des citoyens romains torturés et mis à mort comme des esclaves ; les hommes les plus coupables déclarés innocents et rendus à la liberté pour de l'argent ; les plus distingués, les plus intègres, accusés en leur absence, condamnés et bannis sans être entendus ; les ports les mieux fortifiés, les villes les plus puissantes et les plus sûres ouvertes aux pirates et aux brigands ; les matelots et les soldats siciliens, nos alliés et nos amis, périssant de faim ; nos meilleures flottes, celles qui nous étaient les plus utiles, détruites à la honte du peuple romain : voilà les actes qui ont signalé sa préture. Alors aussi, il a pillé et dépouillé les monuments les plus antiques, destinés à l'ornement des villes par de riches souverains, ou que nos généraux vainqueurs avaient donnés ou rendus aux cités siliciennes. Et ce n'est pas seulement sur les statues et les ornements publics, mais sur les temples consacrés aux cultes les plus saints, qu'il a exercé ses brigandages ; enfin il n'a laissé aux Siciliens aucun dieu, pour peu que la statue en parût faite avec quelque talent, et par un ancien artiste. Quant à ses débauches et à ses infâmes dissolutions, la pudeur m'empêche de les rappeler.

CICÉRON (1). — 1re *action contre Verrès*, 5e discours, s. 4 et 5.
Traduction d'Auger.

(1) *Cicéron.* — Marcus Tullius Cicéron naquit 106 ans avant J.-C. Après avoir reçu une bonne instruction domestique, il se rendit à Rome, où il compléta ses études avec autant de rapidité que de succès. A dix-huit ans, il écrivit son premier traité de *Rhétorique* à Hérennius, débuta au barreau, et alla voyager en Grèce et en Asie. A son retour, Cicéron épousa Térentia, défendit le comédien Roscius, et aborda les fonctions publiques : préture en Sicile, questure, édilité, consulat. Ces charges lui valurent l'entrée au sénat, et, dès lors, il se trouva mêlé à toutes les grandes affaires de son temps. C'est l'époque où il composa les trois dialogues de l'*Orateur*, le *Traité des lois*, le *Traité de la république*, le discours *pour Milon*, etc.

Pendant la domination de César, et après son administration personnelle en Cilicie, Cicéron écrivit l'*Orateur*, le *Dialogue sur les orateurs illustres* à Brutus, les plaidoyers *pour Marcellus*, *pour Ligarius*, et les *Tusculanes*.

L'assassinat de César rendit possible le retour de Cicéron aux affaires. En attendant de s'y mêler d'une manière bien malheureuse pour lui, il composa les traités de la *Nature des dieux*, de la *Divination*, du *Destin*, de la *Vieillesse*, de l'*Amitié*, des *Devoirs*, etc. ; il alla voir même une dernière fois la Grèce, à laquelle il devait tant, et qui lui avait accordé le sceptre de l'éloquence. — Quand il en revint, ce fut pour prononcer les *quatorze Philippiques*, en faveur d'un ingrat, contre un irréconciliable ennemi. Proscrit pour cela (43), il fuyait

LITTÉRATURE ET ARTS. — ÉLOQUENCE : les *Verrines*, de Cicéron. — NUMISMATIQUE : *Portrait de Cicéron* sur les médailles de Magnésie de Lydie. — PEINTURE : *Cicéron découvre le tombeau d'Archimède*, par Valenciennes.

Portrait de Catilina.

Lucius Catilina, né de famille noble, avait une grande force d'âme et de corps, mais un caractère méchant et dépravé. Dès son adolescence, les guerres intestines, les meurtres, les rapines, les discordes civiles, furent pour lui des amusements, et il continua d'y exercer sa jeunesse. Son corps savait supporter la faim, le froid, les veilles, au delà de tout ce qu'on pourrait croire. Esprit hardi, rusé, souple, capable de tout dissimuler et de tout feindre, avide du bien d'autrui, prodigue du sien, fougueux dans ses passions : avec cela, assez d'éloquence, mais peu de jugement. Son esprit vaste recherchait sans cesse les choses démesurées, incroyables, gigantesques.

Après la domination de Sylla, il fut violemment saisi du désir de s'emparer de la république ; et pourvu qu'il parvînt à gouverner, peu lui importaient les moyens. Cet esprit farouche était chaque jour de plus en plus tourmenté par le dérangement de ses affaires et par la conscience de ses crimes, deux choses qu'il avait augmentées par les pratiques perverses dont j'ai parlé plus haut. Il était en outre encouragé par les mœurs corrompues de l'Etat, que tourmentaient deux maux bien contraires, mais également funestes : le luxe et la cupidité.

SALLUSTE. — *Catilina*. 5. Traduction de M. Damas-Hinard, collection Nisard.

Conjuration de Catilina.

La débauche, puis la ruine de son patrimoine, qui en fut la suite, et en même temps l'occasion que lui offrait l'éloignement des troupes romaines, occupées aux extrémités du monde, inspirèrent à Catilina l'horrible projet d'opprimer sa patrie. Il voulait massacrer le sénat, poi-

dans sa litière, lisant la *Médée* d'Euripide, lorsque les soldats de Popilius Lénas, son ancien client, l'atteignirent. Sa tête d'abord portée à Fulvie, femme d'Antoine, qui en perça la langue à coups d'aiguille, fut ensuite clouée à la tribune aux harangues.

gnarder les consuls, consumer Rome dans un vaste incendie, piller le trésor, renverser enfin toute la république de fond en comble, et aller, dans ses forfaits contre elle, au delà même des vœux d'Annibal. Et quels furent, grands dieux ! les complices de son attentat ? Lui-même était patricien ; mais c'est peu, à considérer les Curius, les Porcius, les Sylla, les Céthégus, les Autronius, les Varguntéius, les Longinus ; quels noms ! quels ornements du sénat ! Il faut même y joindre Lentulus, alors préteur. Catilina les eut tous pour satellites dans l'exécution de sa monstrueuse entreprise. Le gage de leur union fut du sang humain bu dans des coupes qui circulèrent de main en main ; crime sans égal, s'il n'eût été remplacé par celui dont ce breuvage fut le prélude.

C'en était fait d'un si bel empire, si cette conjuration ne se fût tramée sous le consulat de Cicéron et d'Antoine, dont l'un la découvrit par sa vigilance, et l'autre l'étouffa par les armes. Le premier indice de cet exécrable forfait fut donné par Fulvie, vile courtisane, mais qui n'avait point trempé dans ce complot parricide. Alors le consul Cicéron, ayant assemblé le sénat, accusa le coupable en sa présence même ; mais le seul fruit de sa harangue fut l'invasion de cet ennemi de la patrie, et la menace qu'il osa faire « d'éteindre sous des ruines l'incendie allumé contre lui. » Il va joindre alors l'armée que Manlius tenait prête en Etrurie. Lentulus, s'appliquant des vers sibyllins qui promettaient la royauté à sa famille, dispose dans toute la ville, au jour marqué par Catilina, des soldats, des torches et des armes. Non content d'avoir machiné une conspiration domestique, il sollicite le secours des Allobroges, qui avaient alors par hasard des députés à Rome ; et la fureur des conjurés se fût répandue au delà des Alpes, si, par une seconde trahison, Vulturcius n'eût livré les lettres du préteur. Par l'ordre de Cicéron, on met sur-le-champ la main sur les Barbares. Le préteur est convaincu en plein sénat. On délibère sur le supplice des conspirateurs ; César conseille la clémence, eu égard à leur dignité ; Caton, la rigueur, à cause de leur crime Cet avis réunit toutes les voix, et les parricides sont étranglés dans leur prison.

Quoique la conjuration soit en partie étouffée, Catilina ne se désiste cependant point de son entreprise ; il déploie, du fond de l'Etrurie, l'étendard de la rébellion, marche

contre Rome, rencontre l'armée d'Antoine, et est vaincu. On apprit, après la victoire, avec quel féroce acharnement elle avait été disputée. Pas un des rebelles ne survécut à cette bataille. Chacun d'eux, en rendant le dernier soupir, couvrait de son corps la place qu'il occupait dans le combat. Catilina fut trouvé loin des siens, au milieu des cadavres ennemis; mort glorieuse, s'il eût ainsi succombé pour la patrie (1) !

FLORUS. — *Histoire romaine*, l. 4, s. 1. Traduction de M. Baudement, collection Nisard.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Rome sauvée*, tragédie de Voltaire; *Catilina*, id. de Crébillon ; *Catilina*, tragédie anglaise de Ben Jonson. — ELOQUENCE : *les Catilinaires*, *ou quatre discours* de Cicéron. — HISTOIRE : *Catilina*, de Salluste. — PEINTURE : *Conjuration de Catilina*, par Salvator Rosa.

CHAPITRE XI.

J. CÉSAR ; PREMIER TRIUMVIRAT.

César : son origine, proscrit par Sylla, prisonnier des pirates, mœurs dissolues. — Débuts politiques (statues de Marius, complot de Catilina, fonctions publiques, commandement de l'Espagne).

---

(1) « Arrière-petit-fils de M. Caton, chef de la famille Porcia, Caton était l'image de la vertu même. Plus semblable aux dieux qu'aux hommes, par sa droiture et par son génie, il ne fit jamais le bien pour paraître le faire, mais parce qu'il lui était impossible de faire autrement. A ses yeux rien n'était raisonnable que ce qui était juste. En se conservant pur de toute faiblesse humaine, il se montra toujours plus grand que la fortune. Désigné tribun du peuple, et fort jeune encore, il fut un des derniers à donner son avis dans le procès des conjurés. Les préopinants avaient conclu à ce que Lentulus et ses complices fussent gardés prisonniers dans les villes municipales; mais Caton s'éleva avec tant de chaleur et d'éloquence contre le complot, que le feu de son discours jeta sur les sénateurs qui avaient conseillé l'indulgence un soupçon de complicité. Il présenta un tableau si pathétique des calamités qui auraient suivi l'incendie, la destruction de Rome et le bouleversement de l'Etat; il loua en termes si magnifiques le courage du consul, qu'il ramena tous les sénateurs à son sentiment. La condamnation des coupables fut prononcée, et l'ordre presque tout entier se leva pour reconduire Caton jusqu'à sa demeure. » (Velléius Paterculus. — *Histoire romaine*, l. 2, s. 35. Trad. de M. Herbet, coll. Nisard).

1er Triumvirat (60).

- Association avec Pompée et Crassus (1er *triumvirat*), consulat de César, partage des provinces avec ses collègues.
- Conquête de la Gaule (58-50).
  - Lutte des Edues et des Séquanes, Arioviste. — Dumnorix et Divitiac; défaite des Helvètes et des Suèves; soumission de la Belgique.
  - Conquête de l'Armorique (Vénètes) et de l'Aquitaine. — Soumission de la Bretagne. — Révolte d'Ambiorix et d'Indutiomar.
  - Vercingétorix : Avaricum, Gergovie, Alésia. — Répression d'Uxellodunum. — Conquête de la Gaule.
- *Crassus en Orient*, sa mort chez les Parthes (53).
- *Pompée à Rome* : discordes intestines, Clodius et Cicéron, Milon et Clodius; consulat de Pompée; César au Rubicon.
- Guerre civile
  - 1° *Avec Pompée* en Grèce : siége de Dyrrachium, bataille de Pharsale (48). — Mort de Pompée.
  - 2° *Avec les Pompéiens*. — Guerre d'Alexandrie, Cléopâtre. — Soumission de Pharnace, fils de Mithridate. — Les Pompéiens en Afrique, bataille de Thapsus, Caton d'Utique. — Les fils de Pompée en Espagne, bataille de Munda.

Honneurs extraordinaires déférés à César; sa mort (44).

§ I. — Débuts de Jules César. — Premier triumvirat.

Caïus Julius César était né de l'illustre famille des Jules (*gens Julia*), qui, comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'était l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, le courage élevé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, et libéral jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire et de la dignité dans ses manières. Mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étaient assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités n'échappaient point à ses bienfaits ; et il commença par assujétir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujétir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents

de Marius et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance. Mais sage jusque dans ses désirs immodérés, il distribua en différents temps l'exécution de ses desseins. Son esprit toujours juste, malgré son étendue, n'alla que par degrés au projet de la domination ; et quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

A peine Sylla fut-il mort qu'il se jeta dans les affaires : il y porta toute son ambition. Sa naissance, une des plus illustres de la république, devait l'attacher au parti du sénat et de la noblesse. Mais neveu de Marius et gendre de Cinna, il se déclara pour leur faction, quoiqu'elle eût été comme dissipée depuis la dictature de Sylla. Il entreprit de relever ce parti, qui était celui du peuple, et il se flatta d'en devenir bientôt le chef ; au lieu qu'il lui aurait fallu plier sous l'autorité de Pompée, qui était à la tête du sénat. Sylla avait fait abattre pendant sa dictature les trophées de Marius. César n'était encore qu'édile, qu'il fit faire secrètement, par d'excellents ouvriers, la statue de Marius, couronné par les mains de la Victoire. Il y ajouta des inscriptions à son honneur, qui faisaient mention de la défaite des Cimbres, et il fit placer de nuit ces nouveaux trophées dans le Capitole. Tout le peuple accourut en foule le matin, pour voir ce spectacle. Les partisans de Sylla se récrièrent contre une entreprise si hardie; on ne douta point que César n'en fût l'auteur. Ses ennemis publiaient qu'il aspirait à la tyrannie et qu'on devait punir un homme qui osait, de son autorité privée, relever des trophées qu'un souverain magistrat avait fait abattre. Mais le peuple, dont Marius s'était déclaré le protecteur, donnait de grandes louanges à César. Le sénat s'assembla là-dessus. César y fut accusé publiquement : Catulus Luctatius, un des principaux de l'assemblée, s'écria que ce n'était plus par des desseins cachés qu'on allait à la tyrannie, mais que César attaquait à force ouverte la liberté. César, de son côté, entreprit de justifier sa conduite, et il se défendit avec tant de force et d'éloquence, que, malgré la brigue de ses ennemis, il fut renvoyé absous ; et ce fut par une action si hardie, qu'il fit apercevoir le peuple de sa puissance et de la faiblesse du sénat. Les exilés, à l'ombre de son au-

torité, revinrent depuis à Rome, et ils obtinrent leur rappel, sous prétexte qu'ils avaient été condamnés par un citoyen qui s'était emparé, les armes à la main, de la dictature et de la souveraine puissance.

Le peuple, charmé de la chaleur qu'il faisait paraître pour son parti, le comblait de louanges. On disait tout haut, dans Rome, qu'il était le seul qui, par son courage et par son intrépidité, méritât de succéder aux dignités de Marius. Les principaux de chaque tribu et les chefs des factions l'assurèrent qu'il n'y avait rien de si élevé dans la république où il ne pût prétendre, et qu'il pouvait compter sur tous les suffrages du peuple : ils ne furent pas longtemps sans lui donner des preuves de leur zèle et de leur entier dévouement à ses intérêts.

Le grand pontife Métellus étant mort, Catulus Luctatius, personnage consulaire, et révéré de tous les Romains pour sa vertu, demanda cette dignité. César, quoique d'un rang inférieur, et sans avoir encore été honoré du consulat, ne laissa pas de se présenter au nombre des candidats. Luctatius, qui le regardait comme un compétiteur redoutable, à cause de son crédit parmi le peuple, lui envoya offrir une somme considérable, s'il voulait se désister de sa poursuite. Mais César avait le courage trop haut pour se laisser éblouir par un vil intérêt. Il fit dire à Luctatius que, bien loin de se désister pour de l'argent, il en emprunterait plutôt de tous ses amis pour soutenir ses prétentions. Mais il n'en eut pas besoin : le peuple lui était trop attaché, et les suffrages ayant été recueillis, il emporta cette dignité sur Luctatius et sur tous ses compétiteurs.

Il passa ensuite, avec la même facilité, à la préture ; et en sortant de cette charge, le peuple lui déféra le gouvernement de l'Espagne. On dit qu'en traversant les Alpes pour s'y rendre, il passa par une petite ville, presque déserte, et dont les habitants paraissaient fort misérables ; et que ceux qui l'accompagnaient, se demandant l'un à l'autre, en raillant, s'il n'y aurait point dans cette bourgade des brigues et des cabales pour les magistratures, César, prenant la parole et se mêlant à la conversation, leur dit « qu'il aimerait mieux être le premier dans cette bicoque que le second dans Rome. »

César employa tout le temps qu'il fut dans son gouvernement à en étendre les frontières. Il porta la guerre dans

la Galice et dans la Lusitanie, qu'il soumit à l'empire romain ; mais dans une conquête aussi utile à l'Etat, il ne négligea pas ses intérêts particuliers. Il s'empara, par des contributions violentes, de tout l'or et l'argent de ces provinces, et il revint à Rome, où il fut reçu du peuple avec de nouveaux applaudissements.

Les richesses qu'il avait apportées de son gouvernement étaient considérables ; il les employa à se faire de nouvelles créatures, qu'il attachait à sa fortune par des libéralités continuelles. Il leur abandonna ses biens comme en proie ; sa maison leur était ouverte en tout temps. Rien ne leur était caché que son cœur, toujours impénétrable, même à ses plus chers amis. Capable de tout entreprendre et de tout cacher, toujours attentif, toujours présent aux cabales, dont il pouvait tirer de l'avantage, mais sans se laisser jamais pénétrer. On ne se doutait point qu'il ne se fût mis à la tête de la conjuration de Catilina, si elle eût réussi ; et ce fameux rebelle, qui croyait ne travailler que pour sa propre grandeur, se fût vu enlever le fruit de son crime par un homme plus autorisé que lui dans son propre parti, et qui avait eu l'adresse de ne lui laisser que le péril de l'exécution. Cependant, le mauvais succès de cette entreprise et le souvenir de la mort des Gracques, assassinés aux yeux de la multitude qui les adorait, lui firent comprendre que la faveur seule du peuple ne suffisait pas pour le succès de ses affaires ; et il jugea bien qu'il ne s'élèverait jamais jusqu'à la souveraine puissance sans le commandement des armées, et sans avoir un grand nombre d'amis et un parti même dans le Sénat.

Ce corps si auguste était alors partagé entre Pompée et Crassus, ennemis et rivaux dans le gouvernement, l'un le plus puissant et l'autre le plus riche de Rome. La république tirait au moins cet avantage de leur division, qu'en partageant le sénat elle tenait leur puissance en équilibre et maintenait la liberté. César résolut de s'unir tantôt avec l'un tantôt avec l'autre, et d'emprunter, pour ainsi dire, leur crédit de temps en temps, dans la vue de s'en servir pour parvenir plus aisément au consulat et au commandement des armées. Mais comme il ne pouvait ménager en même temps l'amitié de deux ennemis déclarés, il ne songea d'abord qu'à les réconcilier. Il y

réussit, et lui seul tira toute l'utilité d'une réconciliation si pernicieuse à la liberté publique. Il sut persuader à Pompée et à Crassus de lui confier, comme en dépôt, le consulat, qu'ils n'auraient pas vu, sans jalousie, passer entre les mains de leurs partisans. Il fut élu consul, avec Calpurnius Bibulus, par le concours de deux factions réunies. Il en gagna secrètement les principaux, dont il forma un troisième parti qui opprima dans la suite ceux mêmes qui avaient le plus contribué à son élévation.

Rome se vit alors en proie à l'ambition de trois hommes, qui, par le crédit de leurs factions réunies, disposèrent souverainement des dignités et des emplois de la république. Crassus, toujours avare et trop riche pour un particulier, songeait moins à grossir son parti qu'à amasser de nouvelles richesses. Pompée, content des marques extérieures de respect et de vénération que lui attirait l'éclat de ses victoires, jouissait, dans une oisiveté dangereuse, de son crédit et de sa réputation. Mais César, plus habile et plus caché que tous les deux, jetait sourdement les fondements de sa propre grandeur sur le trop de sécurité de l'un et de l'autre. Il n'oubliait rien pour entretenir leur confiance, pendant qu'à force de présents il tâchait de gagner les sénateurs qui leur étaient le plus dévoués. Les amis de Pompée et de Crassus devinrent, sans s'en apercevoir, les créatures de César; et pour être averti de tout ce qui se passait dans leurs maisons, il séduisit jusques à leurs affranchis, qui ne purent résister à ses libéralités.

Mais comme, par ces nouvelles liaisons avec Pompée et Crassus, les chefs du sénat pouvaient le rendre suspect au peuple, il ne fut pas plus tôt parvenu au consulat qu'il se déclara de nouveau pour un parti qu'il regardait toujours comme le plus solide fondement de son élévation. La manière adroite dont il brouilla en même temps Pompée avec le sénat, et le sénat avec le peuple, fut le chef-d'œuvre de sa politique et de son habileté. Il entreprit de faire revivre la loi *Agraria*. Il prévit que le consentement de Pompée et de Crassus, dont il s'était assuré auparavant, et l'opposition de Caton, de Cicéron et de tous les républicains zélés, exciteraient entre eux des inimitiés réciproques, et que le peuple, toujours aveugle dans ses véritables intérêts, se déclarerait contre ces sénateurs, sans faire attention qu'ils ne s'opposaient au

parti de César que par le motif de conserver la liberté publique.

Ce fut en qualité de consul qu'il proposa, d'abord dans le sénat, une loi par laquelle on devait distribuer les terres de la Campanie entre vingt mille citoyens de ceux qui avaient au moins trois enfants. C'étaient des terres, dont le revenu, à cause de leur fertilité, avait été réservé de tout temps pour les plus pressants besoins de la république. Les plus gens de bien du sénat s'opposèrent hautement à la publication de cette loi : César, qui avait bien prévu cette opposition, s'écria aussitôt et prit les dieux à témoin qu'on le contraignait d'avoir recours à l'autorité du peuple. Il en convoqua l'assemblée, et il y parut, accompagné de Pompée et de Crassus. Il adressa la parole à Pompée, et il lui demanda s'il n'approuvait pas une loi si équitable dans une république dont tous les membres devaient participer aux biens de l'Etat. En vain les sénateurs, qui se trouvèrent auprès de Pompée, tâchèrent de lui rendre suspectes ces entreprises de César ; Pompée, sans les vouloir écouter, se déclara de son avis : soit qu'il crût qu'il y allait de son honneur de soutenir ses premiers engagements, ou que, présumant trop de son pouvoir, en comparaison de celui de César, il méprisât les soupçons de ces sénateurs. Il répondit même à César, avec plus de chaleur que de prudence : « Que si quelqu'un se présentait l'épée à la main, pour s'opposer à la publication de la loi, il prendrait l'épée et le bouclier pour la faire recevoir. » C'était déclarer lui-même la guerre à son propre parti.

Pompée, par cette réponse, si peu convenable à ses véritables intérêts, se rendit odieux au sénat et suspect à ses propres amis, sans qu'une démarche aussi imprudente lui acquît plus de considération dans le parti du peuple, qui ne tenait compte qu'à César de la proposition de la loi. Ce consul, soutenu de ses partisans, de ceux de Pompée et de ceux de Crassus, la fit recevoir, pour ainsi dire, la force à la main, et malgré les remontrances et l'opposition des républicains les plus zélés. On nomma vingt commissaires qui partagèrent les terres de la Campanie entre vingt mille familles romaines. Ce furent, dans la suite, autant de clients, que leur intérêt engagea à maintenir tout ce qui s'était fait pendant son consulat. Pour prévenir ce que ses successeurs, dans cette dignité, pourraient

entreprendre contre la disposition de cette loi, il en fit passer une seconde qui obligeait le sénat entier et tous ceux qui parviendraient à quelque magistrature de faire serment de ne jamais rien proposer au préjudice de ce qui avait été arrêté dans les assemblées du peuple pendant son consulat. Ce fut par une précaution si habile qu'il sut rendre les fondements de sa fortune si sûrs et si durables, que dix années d'absence, et tous les mauvais offices de ses envieux et de ses ennemis, ne la purent jamais ébranler.

Mais comme il craignait toujours que Pompée ne lui échappât, et qu'il ne fût regagné par le parti des républicains zélés, il lui donna sa fille Julie en mariage, comme un nouveau gage de leur union. Pompée donna la sienne à Servilius, et César épousa Calpurnie, fille de Pison, qu'il fit désigner consul pour l'année suivante. Il prit en même temps le gouvernement des Gaules avec celui de l'Illyrie pour cinq ans. On décerna depuis celui de la Syrie à Crassus, qui le demandait dans l'espérance d'y acquérir de nouvelles richesses; et Pompée obtint l'une et l'autre Espagne, qu'il gouverna toujours par ses lieutenants, pour ne pas quitter les délices de Rome. Ils firent comprendre ces différentes dispositions dans le même décret, qui autorisait le partage des terres, afin d'en intéresser les propriétaires à la conservation de leur propre autorité. Ces trois hommes partagèrent ainsi le monde entier entre eux, comme ils auraient fait de leur patrimoine.

Vertot. — *Histoire des révolutions de la république romaine*, l. 13.

§ II. — Conquête de la Gaule.

Etat de la Gaule à l'arrivée de César.

Toute la Gaule est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges, l'autre par les Aquitains, la troisième par ceux qui, dans leur langue, se nomment Celtes, et dans la nôtre Gaulois (1). Ces nations diffèrent entre elles par le langage, les institutions et les lois. Les Gaulois sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine. Les Belges sont les plus

(1) César ne mentionne pas la quatrième partie, appelée *Provincia* ou *Gaule narbonnaise*, parce qu'elle était alors au pouvoir des Romains.

braves de tous ces peuples, parce qu'ils restent tout à fait étrangers à la politesse et à la civilisation de la province romaine, et que les marchands, allant rarement chez eux, ne leur portent point ce qui contribue à énerver le courage; d'ailleurs, voisins des Germains qui habitent au delà du Rhin, ils sont continuellement en guerre avec eux. Par la même raison, les Helvètes surpassent aussi en valeur les autres Gaulois; car ils engagent contre les Germains des luttes presque journalières, soit qu'ils les repoussent de leur territoire, soit qu'ils envahissent celui de leurs ennemis.

Dans la Gaule, ce n'est pas seulement dans chaque ville, dans chaque bourg et dans chaque campagne qu'il existe des factions, mais aussi dans presque chaque famille : ces factions ont pour chefs ceux qu'on estime et qu'on juge les plus puissants; c'est à leur volonté et à leur jugement que sont soumises la plupart des affaires et des résolutions. La raison de cet antique usage paraît être d'assurer au peuple une protection contre les grands, car personne ne souffre que l'on opprime ou circonvienne ses clients ; si l'on agissait autrement, on perdrait bientôt tout son crédit. Ce même principe régit souverainement toute la Gaule, car toutes les cités sont divisées en deux partis.

Lorsque César vint dans la Gaule, les Edues étaient les chefs d'une de ces factions : les Séquanes, ceux de l'autre. Ces derniers, moins puissants par eux-mêmes, parce que la principale autorité appartenait depuis longtemps aux Edues, lesquels possédaient de grandes clientèles, s'étaient unis avec Arioviste et les Germains, et les avaient tirés à eux à force de présents et de promesses. Après plusieurs victoires et la destruction de toute la noblesse des Edues, ils acquirent une telle puissance, qu'un grand nombre de peuples, clients des Edues, passèrent dans leur parti. Ils prirent en otages les fils de leurs principaux citoyens, firent prêter publiquement à cette nation le serment de ne rien entreprendre contre eux, s'attribuèrent la partie du territoire conquise par leurs armes, et obtinrent la suprématie dans toute la Gaule. Réduit à cette extrémité, Divitiac avait été implorer le secours du sénat romain, et était revenu sans rien obtenir. L'arrivée de César changea la face des choses : les Edues reprirent leurs otages, recouvrèrent leurs anciens clients, en acquirent

de nouveaux par le crédit de César, parce qu'on voyait que ceux qui entraient dans leur amitié jouissaient d'une condition meilleure et d'un gouvernement plus doux ; et ils obtinrent dans tout le reste un crédit et un pouvoir qui firent perdre aux Séquanes leur prépondérance. A ceux-ci avaient succédé les Rèmes ; lorsqu'on remarqua que leur faveur auprès de César égalait celle des Edues, ceux que d'anciennes iniquités empêchaient de s'unir à ces derniers se ralliaient à la clientèle des Rèmes, qui les protégeaient avec zèle pour conserver le nouveau crédit qu'ils avaient si rapidement acquis. Tel était alors l'état des choses que les Edues avaient, sans contredit, le premier rang parmi les Gaulois, et que les Rèmes occupaient le second.

Dans toute la Gaule, il n'y a que deux classes d'hommes qui soient comptées pour quelque chose et qui soient honorées ; car la multitude n'a guère que le rang des esclaves, n'osant rien par elle-même, et n'étant admise à aucun conseil. La plupart, accablés de dettes, d'impôts énormes, et de vexations de la part des grands, se livrent eux-mêmes en servitude à des nobles qui exercent sur eux tous les droits des maîtres sur les esclaves. Des deux classes privilégiées, l'une est celle des druides (1), l'autre

(1) On appelle ainsi les prêtres de la nation divisés en *druides* proprement dits, *ovates* ou *vates*, et *bardes*.

« Les *druides*, ou *hommes des chênes*, devaient ce nom à la vie solitaire qu'ils menaient dans de vieilles forêts consacrées au culte, et qui étaient de préférence des forêts de chênes. Ils formaient la classe supérieure et savante de l'ordre ; car l'étude des hautes sciences religieuses et civiles, de la théologie, de la morale, de la législation, leur était dévolue exclusivement. L'éducation publique formait aussi une partie de leurs attributions et n'en était pas la moins importante. — Leur enseignement tout verbal était rédigé en vers pour qu'il se gravât mieux dans la mémoire. Ils n'écrivaient rien, ou du moins lorsque, par suite des relations commerciales avec Massalie, l'usage des caractères grecs fut devenu commun dans la Gaule, ils ne permirent pas aux profanes de rien écrire de ce qu'ils enseignaient.

» Les *ovates* étaient chargés de la partie extérieure et matérielle du culte et de la célébration des sacrifices. En cette qualité, ils étudiaient spécialement les sciences naturelles appliquées à la religion, l'astronomie, la divination par les oiseaux et par les entrailles des victimes, la médecine : en un mot, ce que les Grecs entendaient sous le nom de *physiologie*. Ils vivaient dans la société, dont ils dirigeaient en grande partie les mouvements. Au sein des villes, à la cour des chefs, à la suite des armées, dans toutes les circonstances de la vie, ils imposaient la volonté du corps puissant dont ils étaient les interprètes : aucune cérémonie publique ou privée, aucun acte civil ou religieux ne pouvait s'accomplir sans leur ministère.

celle des chevaliers. Les premiers, ministres des choses divines, sont chargés des sacrifices publics et particuliers, et sont les interprètes des doctrines religieuses. Le désir de l'instruction attire auprès d'eux un grand nombre de jeunes gens qui les ont en grand honneur. Les druides connaissent de presque toutes les contestations publiques et privées. Si quelque crime a été commis, si un meurtre a eu lieu, s'il s'élève un débat sur un héritage ou sur des limites, ce sont eux qui statuent; ils dispensent les récompenses et les peines. Si un particulier ou un homme public ne défère point à leur décision, ils lui interdisent les sacrifices ; c'est chez eux la punition la plus grave. Ceux qui encourent cette interdiction sont mis au rang des impies et des criminels ; tout le monde s'éloigne d'eux, fuit leur abord et leur entretien, et craint la contagion du mal dont ils sont frappés ; tout accès en justice leur est refusé, et ils n'ont part à aucun honneur. Tous ces druides n'ont qu'un seul chef dont l'autorité est sans bornes. A sa mort, le plus éminent en dignité lui succède ; ou, si plusieurs ont des titres égaux, l'élection a lieu par le suffrage des druides, et la place est quelquefois disputée par les armes. A une certaine époque de l'année, ils s'assemblent dans un lieu consacré sur la frontière du pays des Carnutes, qui passe pour le point central de toute la Gaule. Là se rendent de toutes parts ceux qui ont des différends, et ils obéissent aux jugements et aux décisions des druides. On croit que leur doctrine a pris naissance dans la Bretagne, et qu'elle fut de là transportée dans la Gaule; et aujourd'hui ceux qui

» Le troisième et dernier degré du sacerdoce comprenait les *bardes*, qui étaient les poëtes sacrés et profanes de la Gaule. Comme les ovates, ils menaient la vie séculière; leur ministère était tout d'instruction et de plaisir : c'étaient eux qui récitaient, dans les assemblées du peuple, les traditions nationales ; au foyer du chef, les traditions de la famille ; eux qui animaient les guerriers sur le champ de bataille, célébraient leur gloire après le succès, et distribuaient à tous le blâme et l'éloge, avec une liberté que pouvait seule donner un caractère inviolable. Aussi l'autorité de leurs paroles était grande et l'effet de leurs vers tout-puissant sur les âmes. Souvent on les vit, dans les guerres intestines de la Gaule, désarmer, par leur seule intervention, des combattants furieux, et arrêter l'effusion du sang; à l'harmonie touchante de leurs lyres, disait un écrivain de l'antiquité, les passions les plus sauvages s'apaisent, comme les bêtes féroces aux charmes du magicien. En chantant, ils s'accompagnaient sur un instrument appelé *rotte*, qui avait beaucoup de ressemblance avec la lyre des Hellènes » (Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*, l. 4, ch. 1).

veulent en avoir une connaissance plus approfondie vont ordinairement dans cette île pour s'y instruire.

Les druides ne vont point à la guerre et ne payent aucun des tributs imposés aux autres Gaulois ; ils sont exempts du service militaire et de toute espèce de charges. Séduits par de si grands priviléges, beaucoup de Gaulois viennent auprès d'eux de leur propre mouvement, ou y sont envoyés par leurs parents et leurs proches. Là, dit-on, ils apprennent un grand nombre de vers, et il y en a qui passent vingt années dans cet apprentissage. Il n'est pas permis de confier ces vers à l'écriture, tandis que, dans la plupart des autres affaires publiques et privées, ils se servent des lettres grecques. Il y a, ce me semble, deux raisons de cet usage : l'une est d'empêcher que leur science ne se répande dans le vulgaire ; et l'autre, que leurs disciples, se reposant sur l'écriture, ne négligent leur mémoire ; car il arrive presque toujours que le secours des livres fait que l'on s'applique moins à apprendre par cœur et à exercer sa mémoire. Une croyance qu'ils cherchent partout à établir, c'est que les âmes ne périssent point, et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre, croyance qui leur paraît singulièrement propre à inspirer le courage, en éloignant la crainte de la mort. Le mouvement des astres, l'immensité de l'univers, la grandeur de la terre, la nature des choses, la force et le pouvoir des dieux immortels, tels sont en outre les sujets de leurs discussions : ils les transmettent à la jeunesse.

La seconde classe est celle des chevaliers. Quand il en est besoin et qu'il survient quelque guerre (ce qui, avant l'arrivée de César avait lieu presque tous les ans, soit pour faire, soit pour repousser des incursions), ils prennent tous part à cette guerre, et proportionnent à l'éclat de leur naissance et de leurs richesses le nombre de serviteurs et de clients dont ils s'entourent. C'est pour eux la seule marque du crédit et de la puissance.

Toute la nation gauloise est très-superstitieuse : aussi ceux qui sont attaqués de maladies graves, ceux qui vivent au milieu de la guerre et de ses dangers, ou immolent des victimes humaines, ou font vœu d'en immoler et ont recours pour ces sacrifices au ministère des druides. Ils pensent que la vie d'un homme est nécesaire pour racheter celle d'un homme, et que les dieux immor-

tels ne peuvent être apaisés qu'à ce prix ; ils ont même institué des sacrifices publics de ce genre. Ils ont quelquefois des mannequins d'une grandeur immense et tissus en osier, dont ils remplissent l'intérieur d'hommes vivants ; ils y mettent le feu et font expirer leurs victimes dans les flammes. Ils pensent que le supplice de ceux qui sont convaincus de vol, de brigandage ou de quelque autre délit, est plus agréable aux dieux immortels ; mais quand ces hommes leur manquent, ils se rabattent sur les innocents.

Le Dieu qu'ils honorent le plus est Mercure. Il a un grand nombre de statues : ils le regardent comme l'inventeur de tous les arts, comme le guide des voyageurs, et comme présidant à toutes sortes de gains et de commerce. Après lui ils adorent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Ils ont de ces divinités à peu près la même idée que les autres nations. Apollon guérit les maladies ; Minerve enseigne les éléments de l'industrie et des arts ; Jupiter tient l'empire du ciel, Mars celui de la guerre ; c'est à lui, quand ils ont résolu de combattre, qu'ils font vœu d'ordinaire de consacrer les dépouilles de l'ennemi. Ils lui sacrifient ce qu'il leur reste du bétail qu'ils ont pris ; le surplus du butin est placé dans un dépôt public, et on peut voir en beancoup de villes, de ces monceaux de dépouilles, entassées en des lieux consacrés. Il n'arrive guère, qu'au mépris de la religion, un Gaulois ose s'approprier clandestinement ce qu'il a pris à la guerre, ou ravir quelque chose de ces dépôts. Le plus cruel supplice et la torture sont réservés pour ce larcin.

Les Gaulois se vantent d'être issus de Pluton, tradition qu'ils disent tenir des druides. C'est pour cette raison qu'ils mesurent le temps, non par le nombre des jours, mais par celui des nuits. Ils calculent les jours de naissance, le commencement des mois et celui des années, de manière que le jour suive la nuit dans leur calcul. Dans les autres usages de la vie, ils ne diffèrent guère des autres nations qu'en ce qu'ils ne permettent pas que leurs enfants les abordent en public avant d'être adolescents et en état de porter les armes. Ils regardent comme honteux pour un père d'admettre publiquement en sa présence son fils en bas âge.

Autant les maris ont reçu d'argent de leurs épouses à titre de dot, autant ils mettent de leurs propres biens,

après estimation faite, en communauté avec cette dot. On dresse conjointement un état de ce capital, et l'on en réserve les intérêts. Quelque époux qui survive, c'est à lui qu'appartient la part de l'un et de l'autre, avec les intérêts des années antérieures. Les hommes ont, sur leurs femmes comme sur leurs enfants, le droit de vie ou de mort. Lorsque un père de famille d'une haute naissance vient à mourir, ses proches s'assemblent, et s'ils ont quelque soupçon sur sa mort, les femmes sont mises à la question des esclaves ; si le crime est prouvé, on les fait périr par le feu et dans les plus terribles tourments. Les funérailles, eu égard à la civilisation des Gaulois, sont magnifiques et somptueuses. Tout ce qu'on croit avoir été cher au défunt pendant sa vie, on le jette dans le bûcher, même les animaux ; et, il y a peu de temps encore, on brûlait avec lui les esclaves et les clients qu'on savait qu'il avait aimés, pour complément des honneurs qu'on lui rendait.

Dans les cités qui passent pour administrer le mieux les affaires de l'Etat, c'est une loi sacrée que celui qui apprend, soit de ses voisins, soit par le bruit public quelque nouvelle intéressant la cité, doit en informer le magistrat, sans la communiquer à nul autre, l'expérience leur ayant fait connaître que souvent les hommes imprudents et sans lumière s'effraient de fausses rumeurs, se portent à des crimes et prennent des partis extrêmes. Les magistrats cachent ce qu'ils jugent convenable, et révèlent à la multitude ce qu'ils croient utile. C'est dans l'assemblée seulement qu'il est permis de s'entretenir des affaires publiques.

CÉSAR (1). — *Commentaires de la guerre des Gaules*, l. 1, s. 1, et l. 6. s. 11-20. Traduction de M. Baudement, coll. Nisard.

César entra dans la Gaule au milieu des divisions entre les Edues, et les

(1) Ce fragment est pris aux *Commentaires* de J. César, ouvrage dont le continuateur, Hirtius, disait déjà de son temps : « C'est une vérité reconnue de tout le monde, qu'il n'est pas d'ouvrage si laborieusement composé, que ces *Commentaires* ne surpassent en élégance. Ils n'ont été écrits que pour servir de documents aux historiens ; mais leur supériorité est si généralement sentie qu'ils semblent moins avoir donné que ravi aux écrivains ultérieurs le moyen de traiter le même sujet. Nous avons lieu de les admirer plus que personne : on en connaît la correction et la pureté ; nous seuls savons avec quelle facilité et quelle promptitude ils ont été composés. Au talent d'écrire avec autant d'aisance que d'élégance, César joignait la plus parfaite exactitude dans l'explication de ses desseins. » La postérité n'a pas dit mieux.

Séquanes qui s'en disputaient la suprématie. Il battit tour à tour les Helvètes qui l'envahissaient par le lac Léman, et les Suèves qui s'étaient déjà fixés en deçà du Rhin; puis il alla écraser dans le nord les Nerviens et les Aduatiques. C'est alors qu'il porta la guerre chez les Vénètes dont il détruisit la flotte sur leurs propres côtes (non loin de Vannes).

Réduction des Vénètes.

Cette nation est de beaucoup la plus puissante de toute cette côte maritime. Les Vénètes, en effet, ont un grand nombre de vaisseaux qui leur servent à communiquer avec la Bretagne; ils surpassent les autres peuples dans l'art et dans la pratique de la navigation, et, maîtres du peu de ports qui se trouvent sur cette orageuse et vaste mer, ils prélèvent des droits sur presque tous ceux qui naviguent dans ces parages. Les premiers, ils retinrent Silius et Velanius, espérant, par ce moyen, forcer Crassus à leur rendre les otages qu'ils lui avaient donnés. Entraînés par la force d'un tel exemple, leurs voisins, avec cette prompte et soudaine résolution qui caractérise les Gaulois, retiennent, dans les mêmes vues, Trebius et Terrasidius ; s'étant envoyé des députés, ils conviennent entre eux, par l'organe de leurs principaux habitants, de ne rien faire que de concert, et de courir le même sort. Ils sollicitent les autres Etats à se maintenir dans la liberté qu'ils ont reçue de leur père, plutôt que de subir le joug des Romains. Ces sentiments sont bientôt partagés par toute la côte maritime ; ils envoient alors en commun des députés à Crassus, pour lui signifier qu'il eût à leur remettre leurs otages, s'il voulait que ses envoyés lui fussent rendus.

César, instruit de ces faits par Crassus, et se trouvant alors très-éloigné, ordonne de construire des galères sur la Loire, qui se jette dans l'Océan, de lever des rameurs dans la province, de rassembler des matelots et des pilotes. Ces ordres ayant été promptement exécutés, lui-même, dès que la saison le permet, se rend à l'armée. Les Vénètes et les autres Etats coalisés, apprenant l'arrivée de César, et sentant de quel crime ils s'étaient rendus coupables pour avoir retenu et jeté dans les fers des députés dont le nom chez toutes les nations fut toujours sacré et inviolable, se hâtèrent de faire des préparatifs proportionnés à la grandeur du péril, et surtout d'équiper leurs vaisseaux. Ce qui leur inspirait le plus de confiance,

c'était l'avantage des lieux. Ils savaient que les chemins de pied étaient interceptés par les marais, et que la navigation serait difficile pour nous sur une mer inconnue et presque sans ports. Ils espéraient en outre que, faute de vivres, notre armée ne pourrait séjourner longtemps chez eux; dans le cas où leur attente serait trompée, ils comptaient toujours sur la supériorité de leurs forces navales. Les Romains manquaient de marine et ignoraient les rades, les ports et les îles des parages où ils feraient la guerre; la navigation était tout autre sur une mer fermée (Méditerranée) que sur une mer aussi vaste et aussi ouverte que l'est l'Océan. Leurs résolutions étant prises, ils munissent leurs places et transportent les grains de la campagne dans les villes. Ils réunissent à Vannes le plus de vaisseaux possible, persuadés que César y porterait d'abord la guerre.

Telle était la disposition de la plupart des places de l'ennemi, que, situées à l'extrémité de langues de terre et sur des promontoires, elles n'offraient d'accès ni aux gens de pied quand la mer était haute, ce qui arrive constamment deux fois dans l'espace de vingt-quatre heures, ni aux vaisseaux que la mer, en se retirant, laisserait à sec sur le sable. Ce double obstacle rendait très-difficile le siége de ces villes. Si, après de pénibles travaux, on parvenait à contenir la mer par une digue et des môles, et à s'élever jusqu'à la hauteur des murs, les assiégés, commençant à désespérer de leur fortune, rassemblaient leurs nombreux navires, dernière et facile ressource, y transportaient tous leurs biens, et se retiraient dans des villes voisines. Là ils se défendaient de nouveau par les mêmes avantages de position. Cette manœuvre leur fut d'autant plus facile durant une grande partie de l'été, que nos vaisseaux étaient retenus par les vents contraires et éprouvaient de grandes difficultés à naviguer sur une mer vaste, ouverte, sujette à de hautes marées et presque entièrement dépourvue de ports.

Les vaisseaux des ennemis étaient construits et armés de la manière suivante: la carène en est un peu plus plate que celle des nôtres, ce qui leur rend moins dangereux les bas-fonds et le reflux; les proues sont très-élevées, les poupes peuvent résister aux plus grandes vagues et aux tempêtes; les navires sont tout entiers de chêne et

peuvent supporter les chocs les plus violents. Les bancs, faits de poutres d'un pied d'épaisseur, sont attachés par des clous en fer de la grosseur d'un pouce; les ancres sont retenues par des chaînes de fer au lieu de cordages; des peaux molles et très-amincies leur servent de voiles, soit qu'ils manquent de lin ou qu'ils ne sachent pas l'employer, soit encore qu'ils regardent, ce qui est plus vraisemblable, nos voiles comme insuffisantes pour affronter les tempêtes violentes et les vents impétueux de l'Océan, et pour diriger des vaisseaux aussi pesants. Dans l'abordage de ces navires avec les nôtres, ceux-ci ne pouvaient l'emporter que par l'agilité et la vive action des rames; du reste, les vaisseaux des ennemis étaient bien plus en état de lutter, sur ces mers orageuses, contre la force des tempêtes. Les nôtres ne pouvaient les entamer avec leurs éperons, tant ils étaient solides : leur hauteur les mettait à l'abri des traits, et, par la même cause, ils redoutaient moins les écueils. Ajoutons que, lorsqu'ils sont surpris par un vent violent, ils soutiennent sans peine la tourmente et s'arrêtent sans crainte sur les bas-fonds, et, qu'au moment du reflux, ils ne redoutent ni les rochers ni les brisants; circonstances qui étaient toutes à craindre pour nos vaisseaux.

Après avoir enlevé plusieurs places, César sentant que toute la peine qu'il prenait était inutile, et qu'il ne pouvait ni empêcher la retraite des ennemis en prenant leurs villes, ni leur faire le moindre mal, résolut d'attendre sa flotte. Dès qu'elle parut et qu'elle fut aperçue de l'ennemi, deux cent vingt de leurs vaisseaux environ, parfaitement équipés et armés, sortirent du port et vinrent se placer devant les nôtres. Brutus, le chef de la flotte, les tribuns militaires et les centurions qui commandaient chaque vaisseau, n'étaient pas fixés sur ce qu'ils avaient à faire et sur la manière d'engager le combat. Ils savaient que l'éperon de nos galères était sans effet; que nos tours, à quelque hauteur qu'elles fussent portées, ne pouvaient atteindre même la poupe des vaisseaux des Barbares, et qu'ainsi nos traits lancés d'en bas seraient une faible ressource, tandis que ceux des Gaulois nous accableraient. Une seule invention nous fut d'un grand secours : c'étaient des faux extrêmement tranchantes, emmanchées de longues perches, peu différentes de celles employées dans les siéges. Quand, au moyen de ces faux, les câbles

qui attachent les vergues aux mâts étaient accrochés et tirés vers nous, on les rompait en faisant force de rames ; les câbles une fois brisés, les vergues tombaient nécessairement, et cette chute réduisait aussitôt à l'impuissance les vaisseaux gaulois, dont toute la force était dans les voiles et les agrès. L'issue du combat ne dépendait plus que du courage, et en cela nos soldats avaient aisément l'avantage, surtout dans une action qui se passait sous les yeux de César et de toute l'armée ; aucun trait de courage ne pouvait rester inaperçu, car toutes les collines et les hauteurs, d'où l'on voyait la mer à peu de distance, étaient occupées par l'armée.

Dès qu'un vaisseau était ainsi privé de ses vergues, deux ou trois des nôtres l'entouraient, et nos soldats, pleins d'ardeur, tentaient l'abordage. Les Barbares ayant, par cette manœuvre, perdu une partie de leurs navires, et ne voyant nulle ressource contre ce genre d'attaque, cherchèrent leur salut dans la fuite. Déjà ils avaient tourné leurs navires de manière à recevoir le vent, lorsque tout à coup eut lieu un calme plat qui leur rendit tout mouvement impossible. Cette heureuse circonstance compléta le succès : car les nôtres les attaquèrent et les prirent l'un après l'autre, et un bien petit nombre put regagner la terre à la faveur de la nuit, après un combat qui avait duré depuis environ la quatrième heure du jour jusqu'au coucher du soleil.

Cette bataille mit fin à la guerre des Vénètes et de tous les Etats maritimes de cette côte; car toute la jeunesse et même tous les hommes d'un âge mûr, distingués par leur caractère ou par leur rang, s'étaient rendus à cette guerre, pour laquelle tout ce qu'ils avaient de vaisseaux en divers lieux avait été rassemblé en un seul. La perte qu'ils venaient d'éprouver ne laissait au reste des habitants aucune ressource pour la retraite, aucun moyen de défendre leurs villes. Il se rendirent donc à César avec tout ce qu'ils possédaient. César crut devoir tirer d'eux une vengeance éclatante, qui apprît aux Barbares à respecter désormais le droit des ambassadeurs. Il fit mettre à mort tout le sénat, et vendit à l'encan le reste des habitants.

J. César. — *Guerre des Gaules*, l. 3, s. 12-16. Trad. de M. Baudement.

La conquête de l'Armorique fut suivie de celle de l'Aquitaine. Alors César se porta dans la Germanie pour repousser l'irruption des Tenchtères et des Usi-

piens, et passa deux fois dans l'île de Bretagne qu'il rendit tributaire. Une révolte d'Ambiorix et d'Indutiomar fut promptement et sévèrement réprimée. Il croyait en avoir fini avec les Gaulois et était allé prendre ses quartiers d'hiver dans la Cisalpine, lorsque parut Vercingétorix.

Vercingétorix.

Il y avait alors en Arvernie un jeune homme qui attirait tous les regards par ses qualités personnelles bien plus encore que par l'illustration de sa famille. Sa haute stature, sa beauté, sa vigueur et son adresse sous les armes, le belliqueux génie qui brillait dans ses regards, tout produisait en lui ce mélange d'admiration et de crainte qui était l'idéal du Gaulois. « Son nom même, dit un historien latin, était fait pour inspirer la terreur. » Il s'appelait VERCINGÉTORIX, c'est-à-dire le *grand-chef-des-cent-têtes*. C'était le fils de ce Celtill un moment généralissime de la confédération gaëlique, puis condamné à mort pour avoir tenté d'usurper la royauté sur l'Arvernie. César avait tâché de le séduire, comme tous les fils ou neveux de princes : il l'avait attiré près de lui, dans « cette pépinière de petits tyrans » qu'il lançait sur la Gaule comme les limiers de l'étranger : il lui avait donné le titre d'*ami* ; mais le fils de Celtill était bientôt revenu dans ses montagnes, plus préoccupé des exemples d'Ambiorix et d'Indutiomar que de ceux de Tasgit ou de Cavarin. Là, dans les fêtes religieuses, dans les assemblées politiques, dans les réunions secrètes tenues entre les mystiques « cercles de pierres » ou au fond des cratères des volcans éteints, il n'avait cessé d'exhorter ses compatriotes à reconquérir « le droit ancien de la liberté gauloise. » Après avoir relevé l'âme de l'Arvernie, il avait travaillé avec ardeur à conjurer la Gaule ancienne.

Aux premières nouvelles de Génabe, Vercingétorix se met à la tête de ses clients, et déclare l'insurrection dans Gergovie, capitale des Arvernes. Son propre oncle et le reste des grands, « ne voulant pas, dit César, courir cette fortune, » s'arment aussi, mais contre lui, et le rejettent hors de la ville. Repoussé par l'aristocratie, il appelle à lui les pauvres gens, les bannis, les rudes populations de la montagne. Tout se lève ; les Dômes, les monts Dore, le Cantal, descendent sur la Limagne : les grands sont chassés de l'Arvernie ; Vercingétorix est proclamé chef suprême. Vingt nations acclament à l'instant même au

choix des Arvernes, défèrent le commandement en chef à Vercingétorix et lui envoient des otages en garantie de leur foi : ce sont, avec les Carnutes, les Sénons et les Parises, les peuples aulerkes, les Turons, les Andes, les Lémovikes, les Cadurkes, et tous les peuples armoricains, y compris ces Pictons et ces Santons qui naguère avaient fait un mal irréparable à l'Armorique par leur alliance avec les Romains. Vercingétorix commence aussitôt d'immenses préparatifs avec une célérité digne de César : il lève des contingents, fait fabriquer des armes, organise une puissante cavalerie, fait marcher les braves par enthousiasme, les lâches et les indifférents par la terreur; on brûle vifs les traîtres, on mutile les réfractaires. Dans les temps anciens, on n'eût pas eu besoin de ces terribles expédients!... Une grande armée est sur pied en quelques semaines, et Vercingétorix se dirige vers le Nord afin d'aller assaillir les légions dans leurs cantonnements et soulever les Belges, tandis que son lieutenant, Lucter le Cadurke, marche au Sud pour ramasser les Gaëls méridionaux, Ruthènes, Gabales, Nitiobriges, les jeter sur la Province Romaine, et retenir César loin de ses légions.

HENRI MARTIN. — *Histoire de France*, t. I, l. 4.

Vercingétorix affama l'armée de César en détruisant tout sur son passage; mais il eut le tort de respecter Avaricum (Bourges), ce qui sauva son ennemi. Il se replia alors vers Gergovie des Arvernes, où se livra le plus furieux combat de cette guerre; puis il alla s'enfermer dans Alésia.

Siége d'Alésia.

Cette place était située au sommet d'une montagne, dans une position si élevée qu'elle semblait ne pouvoir être prise que par un siége en règle. Au pied de cette montagne coulaient deux rivières de deux côtés différents. Devant la ville s'étendait une plaine d'environ trois mille pas de longueur ; sur tous les autres points, des collines l'entouraient, peu distantes entre elles et d'une égale hauteur. Sous les murailles, le côté qui regardait le soleil levant était garni, dans toute son étendue, de troupes gauloises ayant devant elles un fossé et une muraille sèche de six pieds de haut. La ligne de circonvallation formée par les Romains occupait un circuit de onze mille

pas. Notre camp était assis dans une position avantageuse, et l'on y éleva vingt-trois forts, dans lesquels des postes étaient placés pendant le jour pour prévenir toute attaque subite ; on y tenait aussi toute la nuit des sentinelles et de fortes garnisons.

Vercingétorix, avant que les Romains eussent achevé leur circonvallation, prit la résolution de renvoyer de nuit toute sa cavalerie. Avant le départ de ses cavaliers, il leur recommande « d'aller chacun dans leur pays, et d'enrôler tous ceux qui sont en état de porter les armes : il leur rappelle ce qu'il a fait pour eux, les conjure de veiller à sa sûreté et de ne pas l'abandonner, lui qui a bien mérité de la liberté commune, à la merci d'ennemis cruels ; leur négligence entraînerait, avec sa perte, celle de quatre-vingt mille hommes d'élite ; il n'a, de compte fait, de vivres que pour trente jours au plus ; mais il pourra, en les ménageant, tenir un peu plus longtemps. » Après ces recommandations, il fait partir en silence sa cavalerie, à la seconde veille, par l'intervalle que nos lignes laissaient encore. Il se fait apporter tout le blé de la ville, et établit la peine de mort contre ceux qui n'obéiront pas : quant au bétail dont les Mandubes avaient rassemblé une grande provision, il le distribue par tête ; le grain est mesuré avec épargne et donné en petite quantité : il fait rentrer dans la ville toutes les troupes qui campaient sous ses murs. C'est par ces moyens qu'il se prépare à attendre les secours de la Gaule et à soutenir la guerre.

Instruit de ces dispositions par les transfuges et les prisonniers, César arrêta son plan de fortification comme il suit. Il fit creuser un fossé large de vingt pieds, dont les côtés étaient à pic et la profondeur égale à la largeur. Tout le reste des retranchements fut établi à quatre cents pieds en arrière de ce fossé ; il voulait par là (car on avait été obligé d'embrasser un si grand espace, que nos soldats n'auraient pu aisément en garnir tous les points) prévenir les attaques subites ou les irruptions nocturnes et garantir durant le jour nos travailleurs des traits de l'ennemi. Dans cet espace, César tira deux fossés de quinze pieds de large et d'autant de profondeur ; celui qui était intérieur et creusé dans un terrain bas et inculte fut rempli d'eau tirée de la rivière. Derrière ces fossés, il éleva une terrasse et un rempart de douze pieds ; il y ajouta un parapet et des créneaux, et fit élever de gros-

ses pièces de bois fourchues à la jonction du parapet et du rempart, pour en rendre l'abord plus difficile aux ennemis. Tout l'ouvrage fut flanqué de tours, placées à quatre-vingts pieds l'une de l'autre.

Il fallait dans le même temps aller chercher du bois et des vivres, et employer aux grands travaux des retranchements les troupes, diminuées de celles qu'on employait au loin. Souvent encore les Gaulois essayaient de troubler nos travailleurs, et faisaient par plusieurs portes les sorties les plus vigoureuses. César jugea donc nécessaire d'ajouter quelque chose à ces retranchements, afin qu'un moindre nombre de soldats pût les défendre. A cet effet, on coupa des troncs d'arbres et de fortes branches, on les dépouilla de leur écorce et on les aiguisa par le sommet; puis on ouvrit une tranchée de cinq pieds de profondeur, où l'on enfonça ces pieux qui, liés par le pied de manière à ne pouvoir être arrachés, ne montraient que leur partie supérieure. Il y en avait cinq rangs, joints entre eux et entrelacés; quiconque s'y était engagé s'embarrassait dans les pointes aiguës; nos soldats les appelaient des ceps. Au-devant étaient disposés obliquement en quinconce des puits de trois pieds de profondeur, lesquels se rétrécissaient peu à peu jusqu'au bas. On fit entrer des pieux ronds de la grosseur de la cuisse, durcis au feu et aiguisés à l'extrémité, qui ne sortaient de terre que de quatre doigts; et pour affermir et consolider l'ouvrage, on foula fortement la terre avec les pieds : le reste était recouvert de ronces et de broussailles, afin de cacher le piége. On avait formé huit rangs de cette espèce, à trois pieds de distance l'un de l'autre : on les nommait des lis à cause de leur ressemblance avec cette fleur. En avant du tout étaient des chausse-trapes d'un pied de long et armées de pointes de fer, qu'on avait fichées en terre; on en avait mis partout, à de faibles distances les unes des autres : on les appelait des aiguillons.

Ce travail fini, César fit tirer dans le terrain le plus uni que pût offrir la nature des lieux, et dans un circuit de quatorze mille pas, une contrevallation du même genre, mais du côté opposé, contre l'ennemi du dehors. Il voulait qu'en cas d'attaque, pendant son absence, les retranchements ne pussent être investis par une multitude nombreuse. Enfin, pour prévenir les dangers auxquels les troupes pourraient être exposées en sortant du camp,

il ordonna que chacun se pourvût de fourrages et de vivres pour trente jours.

Pendant que ces choses se passaient devant Alésia, les principaux de la Gaule, réunis en assemblée, avaient résolu, non d'appeler aux armes tous ceux qui étaient en état de les porter, comme le voulait Vercingétorix, mais d'exiger de chaque peuple un certain nombre d'hommes; ils craignaient, dans la confusion d'une si grande multitude, de ne pouvoir ni la discipliner, ni se reconnaître, ni se nourrir. Il fut réglé que les divers Etats fourniraient, savoir : (Suivent les détails du contingent de chaque peuple.)

Cependant les Gaulois assiégés dans Alésia, voyant que le jour où ils attendaient du secours était expiré, et que tout leur blé était consommé, ignorant d'ailleurs ce qui se passait chez les Edues, s'étaient assemblés en conseil, et délibéraient sur le parti qu'ils avaient à prendre. Parmi les diverses opinions, dont les unes voulaient qu'on se rendît et les autres qu'on tentât une sortie vigoureuse tandis qu'il leur restait encore assez de forces, l'on ne peut, ce me semble, passer sous silence le discours de Critognat, à cause de sa singulière et horrible cruauté. « Quel est » donc mon avis (dit-il) ? De faire ce que firent nos ancê- » tres dans leurs guerres, bien moins funestes, contre » les Cimbres et les Teutons. Forcés, comme nous, de » se renfermer dans leurs villes, en proie à la disette, ils » soutinrent leur vie en se nourrissant de la chair de » ceux que leur âge rendait inutiles à la guerre ; et ils ne » se rendirent point. Si nous n'avions pas reçu cet exem- » ple, je dirais que, pour la cause de la liberté, il serait » glorieux de le donner à nos descendants. Quelle guerre, » en effet, peut-on comparer à celle-ci? Les Cimbres, » après avoir ravagé la Gaule, et lui avoir fait de grands » maux, sortirent enfin de notre territoire, et gagnèrent » d'autres contrées ; ils nous laissèrent nos droits, nos » lois, nos champs, notre liberté ! Mais que demandent » les Romains ? que veulent-ils ? L'envie les amène con- » tre tous ceux dont la renommée leur a fait connaître la » gloire et la puissance dans la guerre ; ils veulent s'éta- » blir sur leur territoire, dans leurs villes, et leur imposer » le joug d'une éternelle servitude : car ils n'ont jamais » fait la guerre dans d'autres vues. Que si vous ignorez

» comment ils se conduisent chez les nations éloignées,
» voyez cette partie de la Gaule qui vous touche ; réduite
» en province, privée de ses droits et de ses lois, sou-
» mise aux haches romaines, elle gémit sous le poids
» d'un esclavage qui ne doit pas finir. »

Les avis ayant été recueillis, il fut arrêté que ceux qui, à raison de leur santé ou de leur âge, ne pouvaient rendre de service à la guerre, sortiraient de la place, et qu'on tenterait tout avant d'en venir au parti proposé par Critognat. On décida toutefois que si l'on y était contraint et si les secours se faisaient trop attendre, on le suivrait plutôt que de se rendre ou de subir la loi des Romains. Les Mandubes, qui les avaient reçus dans leur ville, sont forcés de sortir avec leurs enfants et leurs femmes. Ils s'approchent des retranchements des Romains, et, fondant en larmes, ils demandent, ils implorent l'esclavage et du pain. Mais César plaça des gardes sur le rempart, et défendit qu'on les reçût.

Cependant Comm et les autres chefs, investis du commandement suprême, arrivent avec toutes leurs troupes devant Alésia, et prennent position sur l'une des collines qui entourent la plaine, à la distance de mille pas au plus de nos retranchements. Ayant, le lendemain, fait sortir la cavalerie de leur camp, ils couvrent toute cette plaine que nous avons dit avoir trois mille pas d'étendue, et tiennent, non loin de là, leurs troupes de pied cachées sur des hauteurs. On voyait d'Alésia tout ce qui se passait dans la campagne. A la vue de ce secours, on s'empresse, on se félicite mutuellement, et tous les esprits sont dans la joie. On fait sortir toutes les troupes, qui se rangent en avant de la place ; on comble le premier fossé ; on le couvre de claies et de terre, et on se prépare à la sortie et à tous les événements.

César, ayant rangé l'armée tout entière sur l'une et l'autre de ses lignes, afin qu'au besoin chacun connût le poste qu'il devait occuper, fit sortir de son camp la cavalerie, à laquelle il ordonna d'engager l'affaire. Du sommet des hauteurs que les camps occupaient, on avait vue sur le champ de bataille, et tous les soldats, attentifs au combat, en attendaient l'issue. Les Gaulois avaient mêlé à leur cavalerie un petit nombre d'archers et de fantassins armés à la légère, tant pour la soutenir si elle pliait, que pour arrêter le choc de la nôtre. Plusieurs de nos ca-

valiers, surpris par ces fantassins, furent blessés et forcés de quitter la mêlée. Les Gaulois, croyant que les leurs avaient le dessus et que les nôtres étaient accablés par le nombre, se mirent, assiégés et auxiliaires, à pousser de toutes parts des cris et des hurlements pour encourager ceux de leur nation. Comme l'action se passait sous les yeux des deux partis, nul trait de courage ou de lâcheté ne pouvait échapper aux regards, et l'on était de part et d'autre excité à se bien conduire, par le désir de la gloire et la crainte de la honte. On avait combattu depuis midi jusqu'au coucher du soleil, et la victoire était encore incertaine, lorsque les Germains, réunis sur un seul point en escadrons serrés, se précipitèrent sur l'ennemi et le repoussèrent. Les archers, abandonnés dans cette déroute, furent enveloppés et taillés en pièces, et les fuyards poursuivis de tous côtés jusqu'à leur camp, sans qu'on leur donnât le temps de se rallier. Alors ceux qui étaient sortis d'Alésia, consternés et désespérant presque de la victoire, rentrèrent dans la place.

Après un jour employé par les Gaulois à faire une grande quantité de claies, d'échelles et de harpons, ils sortent silencieusement de leur camp au milieu de la nuit, et s'approchent de ceux de nos retranchements qui regardaient la plaine. Tout à coup, poussant des cris, signal qui devait avertir de leur approche ceux que nous tenions assiégés, ils jettent leurs claies, attaquent les gardes de nos remparts à coups de frondes, de flèches et de pierres, et font toutes les dispositions pour un assaut. Dans le même temps, Vercingétorix, entendant les cris du dehors, donne le signal avec la trompette et fait sortir les siens de la place. Nos soldats prennent sur le rempart les postes qui avaient été, les jours précédents, assignés à chacun d'eux, et épouvantent les ennemis par la quantité de frondes, de dards, de boulets de plomb, de pierres, qu'ils avaient amassés dans les retranchements, et dont ils les accablent. Comme le nuit empêchait de se voir, il y eut de part et d'autre beaucoup de blessés; les machines faisaient pleuvoir les traits. Cependant les lieutenants M. Antoine et C. Trébonius, à qui était échue la défense des quartiers attaqués, tirèrent des forts plus éloignés quelques troupes pour secourir les légionnaires sur les points où ils les savaient pressés par l'ennemi.

Tant que les Gaulois combattirent éloignés des retran-

chements, ils nous incommodèrent beaucoup par la grande quantité de leurs traits ; mais lorsqu'ils se furent avancés davantage, il arriva ou qu'ils se jetèrent sur les aiguillons, qu'ils ne voyaient pas, ou qu'ils se percèrent eux-mêmes en tombant dans les fossés garnis de pieux, ou enfin qu'ils périrent sous les traits lancés du rempart et des tours. Après avoir perdu beaucoup de monde, sans être parvenus à entamer les retranchements, voyant le jour approcher, et craignant d'être pris en flanc et enveloppés par les sorties qui se faisaient des camps situés sur les hauteurs, ils se replièrent sur les leurs. Les assiégés, qui mettaient en usage les moyens préparés par Vercingétorix pour combler le premier fossé, après beaucoup de temps employé à ce travail, s'aperçurent de la retraite de leurs compatriotes avant d'avoir pu approcher de nos retranchements. Abandonnant leur entreprise, ils rentrèrent dans la ville.

Repoussés deux fois avec de grandes pertes, les Gaulois tiennent conseil sur ce qui leur reste à faire. Ils ont recours à des gens qui connaissent le pays et se font instruire par eux du site de nos forts supérieurs et de la manière dont ils sont fortifiés. Il y avait au nord une colline qu'on n'avait pu comprendre dans l'enceinte de nos retranchements, à cause de son trop grand circuit ; ce qui nous avait obligés d'établir notre camp sur un terrain à mi-côte et dans une position nécessairement peu favorable. Là commandaient les lieutenants C. Antistius Réginus et C. Caninius Rébilus avec deux légions. Ayant fait reconnaître les lieux par leurs éclaireurs, les chefs ennemis forment un corps de soixante mille hommes, choisis dans toute l'armée gauloise et surtout parmi les nations qui avaient la plus haute réputation de courage. Ils arrêtent secrètement entre eux quand et comment ils doivent agir ; ils fixent l'attaque à l'heure de midi, et mettent à la tête de ces troupes l'Arverne Vergasillaunn, parent de Vercingétorix, et l'un des quatre généraux gaulois. Il sort de son camp à la première veille ; et ayant achevé sa route un peu avant le point du jour, il se cache derrière la montagne, et fait reposer ses soldats des fatigues de la nuit. Vers midi, il marche vers cette partie du camp romain dont nous avons parlé plus haut. Dans le même temps la cavalerie ennemie s'approche des retranche-

ments de la plaine, et le reste des troupes gauloises commence à se déployer en bataille à la tête du camp.

Du haut de la citadelle d'Alésia, Vercingétorix les aperçoit et sort de la place, emportant du camp ses longues perches, ses galeries couvertes, ses faux, et tout ce qu'il avait préparé pour la sortie. Le combat s'engage à la fois de toutes parts avec acharnement; partout on fait les plus grands efforts. Un endroit paraît-il faible, on s'empresse d'y courir. La trop grande étendue de leurs fortifications empêche les Romains d'en garder tous les points et de les défendre partout. Les cris qui s'élevaient derrière nos soldats leur imprimaient d'autant plus de terreur, qu'ils songeaient que leur sûreté dépendait du courage d'autrui; car souvent le danger le plus éloigné est celui qui fait le plus d'impression sur les esprits.

César, qui avait choisi un poste d'où il pouvait observer toute l'action, fait porter du secours partout où il en est besoin. De part et d'autre on sent que ce jour est celui où il faut faire les derniers efforts. Les Gaulois désespèrent entièrement de leur salut, s'ils ne forcent nos retranchements; les Romains ne voient la fin de leurs fatigues que dans la victoire. La plus vive action a lieu surtout aux forts supérieurs où nous avons vu que Vergasillaunn avait été envoyé. L'étroite sommité qui dominait la pente était d'une grande importance. Les uns nous lancent des traits; les autres, ayant formé la tortue, arrivent au pied du rempart : des troupes fraîches prennent la place de celles qui sont fatiguées. La terre que les Gaulois jettent dans les retranchements les aide à les franchir, et comble les piéges que les Romains avaient cachés; déjà les armes et les forces commencent à nous manquer.

Dès qu'il en a connaissance, César envoie sur ce point Labiénus avec six cohortes; il lui ordonne, s'il ne peut tenir, de retirer les cohortes et de faire une sortie, mais seulement à la dernière extrémité. Il va lui-même exhorter les autres à ne pas céder à la fatigue; il leur expose que le fruit de tous les combats précédents dépend de ce jour, de cette heure. Les assiégés, désespérant de forcer les retranchements de la plaine, à cause de leur étendue, tentent d'escalader les hauteurs, et y dirigent tous les moyens d'attaque; ils chassent par une grêle de traits ceux qui combattaient du haut des tours; ils comblent les fossés de terre et de fascines, et se fraient un che-

min ; ils coupent avec des faux le rempart et le parapet.

César y envoie d'abord le jeune Brutus avec six cohortes, ensuite le lieutenant C. Fabius avec sept autres ; enfin, l'action devenant plus vive, il s'y porte lui-même avec un renfort de troupes fraîches. Le combat rétabli et les ennemis repoussés, il se dirige vers le point où il avait amené Labiénus, tire quatre cohortes du fort le plus voisin, ordonne à une partie de la cavalerie de le suivre, et à l'autre de faire le tour des lignes à l'extérieur et de prendre les ennemis à dos. Labiénus, voyant que ni les remparts ni les fossés ne peuvent arrêter leur impétuosité, rassemble trente-neuf cohortes sorties des forts voisins et que le hasard lui présente, et dépêche à César des courriers qui l'informent de son dessein.

César hâte sa marche pour assister à l'action. A son arrivée, on le reconnaît à la couleur du vêtement qu'il avait coutume de porter dans les batailles ; les ennemis, qui, de la hauteur, le voient sur la pente avec les escadrons et les cohortes dont il s'était fait suivre, engagent le combat. Un cri s'élève de part et d'autre, et est répété sur le rempart et dans tous les retranchements. Nos soldats, laissant de côté le javelot, tirent le glaive. Tout à coup, sur les derrières de l'ennemi, paraît notre cavalerie ; d'autres cohortes approchent ; les Gaulois prennent la fuite : notre cavalerie barre le passage aux fuyards et en fait un grand carnage. Sédule, chef et prince des Lémovikes, est tué, et l'Arverne Vergasillaunn pris vivant dans la déroute. Soixante et quatorze enseignes militaires sont rapportées à César ; d'un si grand nombre d'hommes, bien peu rentrent au camp sans blessure. Les assiégés, apercevant du haut des murs la fuite des leurs et le carnage qu'on en fait, désespèrent de leur salut, et retirent leurs troupes de l'attaque de nos retranchements. La nouvelle en arrive au camp des Gaulois, qui l'évacuent à l'instant. Si les soldats n'eussent été harassés par d'aussi nombreux engagements et par les travaux de tout le jour, l'armée ennemie eût pu être détruite tout entière. Au milieu de la nuit, la cavalerie, envoyée à la poursuite, atteint l'arrière-garde ; une grande partie est prise ou tuée ; le reste, échappé par la fuite, se réfugia dans les cités.

Le lendemain Vercingétorix convoque l'assemblée, et dit : « Qu'il n'a pas entrepris cette guerre pour ses intérêts personnels, mais pour la défense de la liberté com-

mune; que, puisqu'il fallait céder à la fortune, il s'offrait à ses compatriotes, leur laissant le choix d'apaiser les Romains par sa mort ou de le livrer vivant. » On envoie à ce sujet des députés à César. Il ordonne qu'on lui apporte les armes, qu'on lui amène les chefs. Assis sur son tribunal, à la tête de son camp, il fait paraître devant lui les généraux ennemis. Vercingétorix est mis en son pouvoir ; les armes sont jetées à ses pieds. A l'exception des Edues et des Arvernes, dont il voulait se servir pour tâcher de regagner ces peuples, le reste des prisonniers fut distribué par tête à chaque soldat, à titre de butin.

J. César. — *Commentaires sur la guerre des Gaules*, l. 7, s. 69-89.
Traduction de M. Baudement.

LITTÉRATURE ET ARTS. — Numismatique : pièces d'or portant le nom et peut-être le portrait de Vercingétorix.

§ III. — Crassus chez les Parthes. — Clodius et Milon

La chute d'Alésia eut pour résultat la soumission de la Transalpine. La conquête fut cependant rendue plus complète par la révolte et la répression immédiate d'Uxellodunum, dont tous les habitants capables de porter les armes eurent la main droite coupée (58-50 av. J.-C.). Pendant ce temps avaient lieu l'expédition de Crassus contre les Parthes (54-53) et les sanglants démêlés entre Clodius et Milon à Rome. Nous allons insister sur ces événements, en renvoyant au t. II, ch. 12, des *Lectures historiques*, pour ce qui a trait aux mœurs des Parthes, à leur manière de combattre, etc.

Crassus chez les Parthes.

Crassus n'attendit pas la fin de sa charge pour gagner son gouvernement. Depuis seize ans il n'avait pas paru dans les camps, et dans ces seize années, Pompée avait soumis l'Asie et César la Gaule : il avait hâte de renouveler le souvenir de ses anciens succès et d'égaler la gloire de ses deux rivaux. Le proconsul des Gaules avait pénétré aux extrémités de l'Occident; il voulait, lui, franchir l'Indus et aller par delà le Gange chercher les dernières limites de l'Orient. César l'encourageait dans sa téméraire entreprise. A Rome, une opposition inattendue éclata contre cette guerre nouvelle. Le peuple voulut arrêter Crassus à son départ; et aux portes de la ville il trouva le farouche Atéius, un des tribuns, qui, sur un brasier ardent, prononçait contre lui, contre son armée, contre Rome même, les plus terribles imprécations...

Crassus était parti avec le projet arrêté d'attaquer les Parthes. Pharnace, dans le Pont et le Bosphore, était un vassal de Rome ; le roi d'Arménie, Artavasde, se souvenait trop bien des défaites de Tigrane pour secouer le joug de l'alliance romaine ; quant à Déjotarus et à Ariobarzane, ils ne régnaient que par le bon plaisir du sénat. L'Egypte n'était pas soumise. Mais entourée d'impraticables déserts, l'Egypte ne menait à rien, et la conquête de ce royaume ne paraissait pas au triumvir digne de ses armes. Restait donc Orodes et les Parthes. Sans se donner le temps de prendre connaissance du pays, de nouer d'utiles intrigues avec les mécontents et avec les peuples du voisinage, qui lui eussent fourni des guides et une nombreuse cavalerie, Crassus se hâta de passer l'Euphrate, prit quelques villes, dispersa quelques troupes sans beaucoup d'efforts et se fit proclamer *imperator* pour ces légers succès. Puis, au lieu d'avancer hardiment, puisque l'ennemi ne semblait pas prêt à se défendre, sur Babylone et Séleucie, deux villes qui haïssaient la domination des Parthes, il retourna hiverner en Syrie, où il laissa son armée perdre sa discipline et son courage dans la mollesse et la licence. Lui-même, malgré ses soixante et un ans, il ne s'occupait qu'à visiter les temples pour en ravir les trésors ; celui de Jérusalem fut pillé comme l'avait été celui d'Hiérapolis. Une ambassade d'Orodes lui ayant demandé raison de la violation de son territoire : « C'est à Séleucie, dit-il, que je rendrai réponse. » Artavasde lui amena six mille cavaliers bardés de fer et offrait le passage par son royaume, où l'armée romaine trouverait des vivres, des routes sûres et un terrain favorable à sa tactique ; Crassus refusa. Décidé à traverser les plaines de la Mésopotamie pour arriver plus vite à Ctésiphon, la nouvelle capitale de l'empire, il franchit une seconde fois l'Euphrate à Zeugma, avec sept légions et quatre mille cavaliers. Un violent orage rompit les ponts derrière lui. Cassius voulait qu'on suivît l'Euphrate, dont une flottille chargée de vivres descendrait le cours. Mais un chef arabe, envoyé par les Parthes pour attirer Crassus dans leurs plaines arides, lui persuada qu'il n'avait qu'à se montrer pour vaincre. Le proconsul suivit ce conseil perfide et s'engagea dans cette mer de sable, où bientôt tout manqua aux soldats, surtout la confiance dans leurs chefs (53).

Les Parthes avaient divisé leurs forces. Orodes avait marché au nord pour arrêter le roi d'Arménie, et le suréna, ou généralissime, réunissait à l'ouest son immense cavalerie pour envelopper la pesante infanterie romaine. Les deux armées se rencontrèrent non loin du petit fleuve Balissus. Le jeune Crassus, qui était venu de la Gaule rejoindre son père, avait pris le commandement de la cavalerie et pressait dans son orgueilleuse confiance l'instant du combat. Tout à coup l'armée ennemie, qui semblait peu nombreuse, se développe, la plaine retentit de cris affreux, et une masse formidable de cavaliers se précipite sur les légions. Les rangs serrés résistent au choc; mais les armes des Romains leur sont inutiles. S'ils avancent, les Parthes fuient; s'ils s'arrêtent, les escadrons tournent autour de cette masse immobile et la criblent de traits. L'infanterie légère, que Crassus lance contre eux, se réfugie bientôt en désordre derrière les légions. Il espérait qu'à la fin ces flèches terribles s'épuiseraient; mais à mesure que les soldats des premières lignes vident leurs carquois, ils passent à l'arrière-garde, où des chameaux en portent d'immenses provisions. Il ordonne alors à son fils de briser ce cercle d'hommes, de chevaux et de traits qui les enveloppe incessamment. Le jeune Crassus charge à la tête de treize cents chevaux, dont mille cavaliers gaulois. Les ennemis cèdent, l'attirent loin du champ de bataille avec une partie de l'infanterie qui le suit, à la vue de l'ennemi fuyant, puis ils font volte-face et l'entourent. Il veut reprendre la charge, mais ses soldats lui montrent leurs mains clouées par les flèches à leurs boucliers, leurs pieds attachés au sol ; il s'élance cependant suivi de ses fidèles Gaulois. Mais que pouvaient leurs javelines contre des hommes tout couverts de fer? Il y eut là une lutte héroïque de quelques instants, un combat corps à corps ; les Gaulois quittaient les chevaux pour venir percer sous le ventre ceux de l'ennemi. Quand leur jeune et intrépide chef, criblé de blessures, ne put plus combattre, ils l'emportèrent sur un monticule et formèrent comme une enceinte avec leurs boucliers. Mais sur toute l'étendue de la plaine on ne voyait qu'escadrons ennemis ; la fuite comme la résistance était impossible : le jeune Crassus se fit tuer par son écuyer.

Le proconsul avait profité du ralentissement de l'attaque principale pour gagner une colline. Il croyait la vic-

toire assurée, quand les cavaliers ennemis vinrent avec des cris de joie et d'insultantes paroles promener en face des légions la tête de son fils. Aussitôt le combat recommença et dura jusqu'à la nuit avec les mêmes vicissitudes ; les deux armées campèrent en face l'une de l'autre. Couché à terre dans un morne abattement, Crassus sondait l'abîme où son ambition l'avait jeté. En vain Cassius chercha à relever son courage, il fallut qu'il donnât lui-même l'ordre de la retraite. On abandonna quatre mille blessés et l'on gagna la ville de Carrhes. On ne pouvait songer à s'y défendre ; la nuit venue, l'armée partit sans bruit. Mais, trompé par ses guides, le triumvir fut bientôt rejoint par les Parthes, et ses soldats effrayés le forcèrent à accepter une entrevue avec le suréna. C'était un guet-apens. Crassus et son escorte furent massacrés. Quelques faibles débris purent passer l'Euphrate, que les Parthes à leur suite franchirent. Mais Cassius, parti de Carrhes avant son général et heureusement arrivé en Syrie, avait eu le temps d'organiser la défense : il les repoussa (53). Une seconde tentative qu'ils firent sous la conduite de Pacorus, fils de leur roi, ne leur réussit pas mieux (52). Mais Bibulus, le successeur de Cassius, se laissa assiéger dans Antioche (51), et les Parthes menacèrent la Cilicie, que Cicéron gouvernait.

V. Duruy. — *Histoire des Romains*, ch. 25, s. 3.

Pompée à Rome. — Clodius et Milon.

La conjuration de Catilina, quoique étouffée dans son principe, fut une de ces secousses violentes qui précipitent la chute d'un Etat. Le complot, tout terrible qu'il était, n'avait pas déplu à la faction populaire ; car la noblesse était détruite s'il eût réussi. Elle saisit avec avidité le prétexte du supplice des conjurés, pour perdre Cicéron, l'un des principaux appuis du sénat ; et réellement le consul les avait fait mourir avec plus de justice au fond que de régularité dans la forme. On trouva dans Clodius, ami de Salluste, un ministre impatient de servir cette iniquité. César se prêta volontiers à soutenir Clodius. Selon toute apparence, l'avantage en serait resté à Cicéron, s'il eût voulu pousser les choses à bout. Mais moitié par faiblesse, moitié par amour pour sa patrie, il n'en voulut pas venir aux extrémités. Menacé par les consuls, lâche-

ment abandonné par Pompée, il s'exila lui-même, laissant le champ libre à Clodius d'exercer sa rage sur son nom et sur ses biens. Clodius, resté maître du champ de bataille, redoubla de pouvoir et d'insolence; il disposa souverainement de la populace; tout ce qui osa lui résister fut dans l'instant sacrifié à sa furie; il tint pendant plus d'un an le sénat dans l'oppression; il saccagea la maison du préteur Cécilius, et suscita tellement la populace à crier contre lui, sous prétexte de la cherté du pain, pendant que ce préteur faisait célébrer les jeux apollinaires, que tous les spectateurs assis au théâtre furent obligés de prendre la fuite. Pompée lui-même ne fut plus assez fort pour s'en mettre à l'abri.

Enfin Pompée, qui, le plus souvent, ne voyait clair que par l'événement, commença de sentir qu'il avait fait une faute grossière en abandonnant Cicéron. Haï du sénat, méprisé par le peuple, il voulut au moins regagner le premier par le rappel de l'exilé, et se servit pour cela du ministère de Milon, alors tribun du peuple, homme intrépide et entreprenant, à qui il promit de lui faire obtenir le consulat, s'il y réussissait. Milon convoqua les comices; mais, au milieu de l'assemblée, Clodius fondit avec ses satellites sur cette multitude sans défense, en tua ou blessa plusieurs, et dispersa le reste. Les tribuns du peuple s'étaient partagés. Dans cette division, les uns tenaient pour Clodius, les autres pour Cicéron. Sestius, l'un des derniers, fut tellement blessé dans le choc, que la faction de Clodius le crut mort. Pour se tirer d'affaire sur ce fâcheux événement, elle imagina de tuer aussi l'un des tribuns de son parti, dans l'espérance que ce coup étant attribué aux partisans de Milon produirait une espèce de compensation. Cet étrange expédient allait être mis en pratique sur Numérius, si l'on ne se fût aperçu que Sestius n'était pas mort, comme on l'avait cru.

Cependant le consul Lentulus Spinther, dans la crainte qu'un autre n'eût l'honneur du retour de Cicéron, s'employa vivement à faire passser la loi du rappel. Clodius fit de vains efforts pour l'empêcher. Ce même peuple, dont peu auparavant il était l'idole, ne le reçut qu'avec de grandes huées. Trois jours après, Milon eut la hardiesse de l'arrêter lui-même, et de le traîner au tribunal du préteur. Les gladiateurs de Clodius y accoururent et le délivrèrent. Pompée envoya ses gens au secours de Milon,

qui, avec ce renfort, chargea de nouveau Clodius, et, après un choc fort opiniâtre, lui fit enfin quitter la place. Alors la loi du rappel passa par acclamation : Cicéron rendra comme en triomphe dans Rome. Au moment de son arrivée, il monta au Capitole, où, de sa propre autorité, il brisa les tables d'airain contenant tous les actes faits par Clodius durant son tribunat. Vainement Clodius voulut lui en faire un crime ; le moment de sa grande puissance était passé. Il prit donc le parti de se retirer pour un temps, mais sans entendre quitter la partie. Au contraire, on apprit qu'il allait bientôt revenir disputer le pavé à Milon, et celui-ci ne se dissimula pas qu'il le chargerait partout où il le rencontrerait.

Clodius voulait la préture, comme Milon voulait le consulat, et aucun des deux ne voulait voir en place un adversaire dont le crédit diminuerait infiniment le sien. Tant d'intrigues auraient suffi pour tenir les affaires en suspens, quand même les tribuns ne se seraient pas mis de la partie. Ils travaillèrent de leur part à redoubler l'embarras. Ils retardèrent autant qu'ils le purent l'assemblée du peuple, en alléguant quelques fâcheux auspices. De plus, Salluste et Rufus (deux des tribuns) prétendirent que c'était à un d'eux, non aux préteurs, à donner les spectacles publics : article qui, sans avoir de rapport à l'affaire de l'élection, était toujours un sujet de division de plus, même un sujet très-capable d'attirer l'attention du peuple. Rufus porta si loin l'obstination sur ce point, que le sénat fut obligé de le constituer prisonnier; et Milon saisit habilement cette conjoncture pour donner les spectacles lui-même, ce qu'il fit avec une telle prodigalité, qu'il dépensa le capital de trois successions considérables, tant à ces fêtes qu'aux autres frais de sa poursuite. A la magnificence il joignit la force. Ses deux concurrents l'imitèrent. Tous les jours on voyait trois camps sur la place romaine, et la guerre civile dans le sein de Rome. Les massacres ne finissaient point; les personnes les plus respectables n'étaient plus à l'abri de l'insulte : le consul Calvinus fut un jour blessé si grièvement que Messala, son collègue, et lui déclarèrent qu'ils ne se mêleraient plus désormais de tenir l'assemblée où leurs successeurs devaient être nommés ; car il n'y avait point encore ni consuls ni préteurs.

Au milieu de ces incertitudes, le mal éclata par un coup

de hasard. Le 20 janvier, sur le soir, entre trois et quatre heures (*circa horam nonam*), Milon s'en allait à Lanuvium, sa patrie, où il était dictateur, pour la cérémonie de l'installation d'un prêtre flamine qu'il devait faire le lendemain. Il était enveloppé d'un gros manteau dans sa voiture, avec Fausta sa femme, et Fusius son ami, suivi d'environ trois cents domestiques. Au sortir de Rome, un peu au delà du faubourg des Bouvilles, il rencontra, près du petit temple de la bonne déesse et du tombeau de Bazile, Clodius qui revenait à cheval d'Aricie où il était allé de Rome le matin du même jour voir ses ouvriers, accompagné de Cassinius Schola, chevalier romain, de deux bourgeois, Pomponius et C. Clodius, et d'une trentaine d'esclaves armés; ils passèrent réciproquement sans se rien dire. Mais deux gladiateurs de la suite de Milon, restés en arrière, eurent quelque prise avec les gens de Clodius. A ce bruit, Clodius s'étant retourné d'un air menaçant, Byrria le renversa de cheval d'un coup d'épée d'escrime dont il lui perça l'épaule. Là-dessus, la mêlée s'échauffa entre les domestiques des deux partis. Milon y accourut : il apprit que Clodius était blessé, et qu'on venait de le transporter tout sanglant dans une auberge du faubourg. Sur-le-champ il fit réflexion que cette aventure l'exposait plus que jamais aux fureurs de Clodius; qu'il ne risquerait guère plus à s'en défaire tout à fait qu'à l'avoir blessé ; et qu'alors, au moins, ce serait beaucoup que de n'avoir plus en tête un pareil ennemi. Il fit attaquer par ses esclaves, Sauféius Fusténus à leur tête, l'auberge où Clodius était caché. Les gens de Clodius, trop faibles en nombre, furent bientôt tués ou mis en fuite. On tira leur maître de la maison, et on l'acheva à coups d'épée. Milon, après ce coup, reprit le chemin de Lanuvium, où il donna la liberté à ses esclaves sous prétexte qu'ils avaient défendu sa vie; mais, dans le vrai, pour n'être pas obligé de les représenter en justice. Le corps de Clodius resta sur le grand chemin jusqu'à ce que le sénateur Tédius, passant sur cette route à l'entrée de la nuit, le fit mettre dans sa litière et reporter à Rome.

De Brosses. — *Vie de Salluste.*

LITTÉRATURE ET ARTS. — Éloquence : trois discours de Cicéron après sa rentrée à Rome, plaidoyer pour *Milon*, etc.

§ IV. — Guerre civile; mort de César.

Pompée profita des troubles qui suivirent la mort de Clodius pour s'emparer seul du consulat avec de pleins pouvoirs; il fit exiler Milon à Marseille, et obtint d'être prorogé lui-même dans son commandement d'Espagne. — César prit de l'ombrage. Il demanda d'abord qu'on lui accordât la même faveur qu'à son collègue du triumvirat, ensuite qu'on les continuât ou qu'on les révoquât tous les deux, et il offrit d'abdiquer. Ses avances furent repoussées. « Arrivé, dit Plutarque, sur le bord de la rivière qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, César suspendit sa course, frappé tout à coup des réflexions que lui inspirait l'approche du danger, et tout troublé de la grandeur et de l'audace de son entreprise. Fixé longtemps à la même place, il pesa, dans un profond silence, les différentes résolutions qui s'offraient à son esprit, balança tour à tour les avis contraires, et changea plusieurs fois d'avis. Il conféra longtemps avec ceux de ses amis qui l'accompagnaient, et parmi lesquels était Asinius Pollion. Il se représenta tous les maux dont le passage du Rubicon allait être le premier signal, et le jugement qu'on porterait de cette action dans la postérité. Enfin la passion l'emporta. Il repousse les conseils de la raison; il se précipite aveuglément dans l'avenir, et il prononce le mot qui est le prélude ordinaire des entreprises difficiles et hasardeuses : « Le dé est jeté (*alea jacta est*) ! » Il traverse aussitôt la rivière, et il fait une telle diligence, qu'il arrive à Ariminium avant le jour. — C'était le signal de la guerre civile (49-45).

Guerre civile.

Le premier théâtre de la guerre civile fut l'Italie, où Pompée n'avait mis dans les places fortes que de faibles garnisons. La brusque impétuosité de César lui soumit tout. La trompette sonna d'abord à Ariminium. Aussitôt Libon fut chassé de l'Etrurie; Thermus, de l'Ombrie; Domitius, de Corfinium ; et la guerre était terminée sans effusion de sang, si César eût pu prendre Pompée dans Brundisium, dont il avait commencé le siége; mais franchissant les digues qui devaient fermer le port, son rival s'échappa pendant la nuit. O honte! le premier des sénateurs, l'arbitre de la paix et de la guerre, fuyait alors dans un vaisseau délabré et presque désarmé, sur une mer dont il avait triomphé.

Pompée n'a pas plus tôt abandonné l'Italie, que le sénat s'enfuit de Rome. César entre dans cette ville, que l'épouvante avait rendue presque déserte, et se fait lui-même consul. Les tribuns tardant trop à lui ouvrir le trésor sacré, il ordonne d'en briser la porte, et ravit, avant l'empire, les revenus et le patrimoine du peuple romain. Après l'expulsion et la fuite de Pompée, il jugea bon de régler les affaires des provinces, avant de le poursuivre. Il occupa, par ses lieutenants, la Sicile et la Sardaigne,

pour assurer les subsistances. Aucune hostilité n'était à craindre du côté de la Gaule; lui-même y avait établi la paix. Mais comme il allait combattre les armées que Pompée avait en Espagne, Marseille osa lui fermer ses portes. Ville infortunée! elle ne désirait que la paix; et la crainte de la guerre la précipita dans la guerre! Comme elle était défendue par de fortes murailles, il ordonna qu'en son absence on la réduisît en son pouvoir. Cette colonie grecque, qui, malgré son origine, ne connaissait point la mollesse, osa forcer les retranchements des assiégeants, incendier leurs machines, attaquer leur flotte. Mais Brutus, chargé de cette guerre, vainquit, dompta ces ennemis sur terre et sur mer. Ils se rendirent bientôt, et tous leurs biens leur furent enlevés, excepté celui qu'ils préféraient à tous les autres, la liberté.

En Espagne, la guerre contre les lieutenants de Cnœus Pompée, Pétréius et Afranius, mêlée d'événements divers, fut douteuse et sanglante. César entreprit de les assiéger dans leur camp assis près d'Ilerda, sur le Sicoris, et d'intercepter leurs communications avec la ville. Sur ces entrefaites, les pluies du printemps ayant fait déborder la rivière, empêchèrent l'arrivée de ses subsistances. La famine se fit alors sentir dans son camp, et d'assiégeant il fut comme assiégé lui-même. Mais, dès que la rivière eut repris son cours paisible, et ouvert les campagnes aux courses et aux combats, César pressa ses ennemis avec un nouvel acharnement, les atteignit dans leur retraite vers la Celtibérie, les enferma dans des retranchements et des circonvallations, et, au moyen de ces travaux, les contraignit de se rendre, pour se soustraire à la soif. Ainsi fut réduite l'Espagne citérieure. L'ultérieure ne fit pas une longue résistance; car que pouvait une seule légion, après la défaite de cinq autres? On vit donc, lorsque Varron se fut volontairement soumis, Gadès, le détroit, l'Océan, tout enfin reconnaître le bonheur de César.

Mais déjà la fortune réclame la présence des deux athlètes dans l'arène. Pompée avait choisi l'Epire pour le théâtre de la guerre. César ne le fait pas attendre. Il met ordre à tout ce qu'il laisse derrière lui; et, bravant les obstacles que lui oppose la rigueur de l'hiver, il s'élance à la guerre porté par la tempête. Il place son camp près d'Oricum. Une partie de son armée que, faute de vais-

seaux, il avait laissée avec Antoine, à Brundisium, tardait à le joindre; dans son impatience, il ose, pour hâter l'arrivée de ces soldats, se confier, au milieu d'une nuit profonde, à une mer agitée par les vents, se jette dans un frêle esquif, et essaie de passer seul. On connaît le mot qu'il adressa au pilote épouvanté de l'imminence du péril : « Que crains-tu? tu portes César. »

Toutes les forces sont réunies de part et d'autre; les deux camps sont en présence; mais les deux chefs ont des vues différentes. César, naturellement ardent, brûle de terminer la lutte, et ne cesse de présenter la bataille à Pompée, de le provoquer, de le harceler. Tantôt assiégeant son camp, il l'entoure d'une tranchée de seize milles d'étendue; mais en quoi ces travaux pouvaient-ils nuire à une armée à qui la mer était ouverte, et apportait toutes les provisions en abondance? Tantôt il essaie, sans plus de succès, d'emporter Dyrrachium, que sa seule situation rendait inexpugnable. En outre, chaque sortie des ennemis est pour lui l'occasion d'un de ces combats où brilla l'incomparable valeur du centurion Scœva, dont le bouclier fut percé de cent vingt traits; d'autres fois, enfin, il pille et ravage les villes alliées de Pompée, Oricum, Gomphos, et d'autres places de la Thessalie.

Pompée, au contraire, diffère la bataille, temporise, dans le double but de ruiner, par le manque de vivres, un ennemi cerné de toutes parts, et de laisser se ralentir l'ardente impétuosité du chef. Mais il lui faut bientôt renoncer aux avantages que lui assurait ce système. Le soldat accuse son inaction; les alliés, ses lenteurs; les chefs, ses vues ambitieuses. Les destins précipitant ainsi sa perte, il prend la Thessalie pour champ de bataille et remet aux plaines de Pharsale le sort de Rome, de l'empire, du genre humain. Jamais la fortune ne vit le peuple romain déployer tant de forces en un seul lieu, ni montrer tant de grandeur. Plus de trois cent mille hommes étaient en présence, non compris les auxiliaires fournis par les rois, ni le sénat (1). Jamais prodiges plus manifestes n'annoncèrent une catastrophe imminente : fuite

(1) Il y a là une exagération évidente : selon Appien et Plutarque, les deux armées réunies n'avaient pas, en effet, plus de soixante et dix mille combattants. Rappelons ici que Florus donne à Pharsale le nom de Philippes, justifiant ainsi le mot célèbre de Napoléon : « Les batailles de César n'ont pas de nom. »

des victimes, enseignes couvertes d'essaims d'abeilles, ténèbres au milieu du jour. Le chef lui-même, pendant la nuit, transporté en songe dans son théâtre, l'entendit retentir d'applaudissements qui avaient quelque chose de sinistre; et, le matin, on le vit en manteau de deuil, funeste présage! dans la place d'armes du camp. Jamais l'armée de César ne montra plus d'ardeur ni plus d'allégresse. De ses rangs partirent et le signal et les premiers traits. On a même remarqué que ce fut Crastinus qui engagea le combat, en lançant son javelot. Il fut, bientôt après, frappé dans la bouche d'une épée qui y resta; on le trouva en cet état parmi les morts, et la singularité même de sa blessure attestait l'acharnement et la rage avec laquelle il avait combattu. Mais l'issue de la bataille ne fut pas moins remarquable que son prélude. Pompée qui, avec ses innombrables corps de cavaliers, se flattait d'envelopper facilement César, fut enveloppé lui-même. Depuis longtemps on combattait avec un avantage égal, lorsque la cavalerie de Pompée courut, par son ordre, sur l'aile qui lui était opposée; mais tout à coup, à un signal donné, les cohortes des Germains se précipitèrent contre ces divers escadrons avec une telle impétuosité, qu'on eût cru voir des cavaliers se jetant sur des fantassins. Cette déroute sanglante de la cavalerie fut suivie de celle de l'infanterie légère. La terreur se répandit au loin, le désordre gagna tous les bataillons, et le carnage fut achevé comme par l'effort d'un seul bras. Rien ne fut plus funeste à Pompée que la multitude même de ses troupes. César se multiplia dans cette bataille, et fut tour à tour général et soldat. On a recueilli deux paroles qu'il prononça en parcourant les rangs à cheval, l'une cruelle, mais adroite, et propre à assurer la victoire : « Soldat, frappe au visage; » l'autre, proférée pour faire parade d'humanité : « Epargnez les citoyens, » tandis qu'il les chargeait lui-même.

Heureux encore Pompée dans son malheur, si la fortune lui eût fait subir le même sort qu'à son armée! Il survécut à sa puissance, pour fuir honteusement à cheval à travers les vallées de la Thessalie, pour aborder à Lesbos sur un chétif navire, pour être jeté à Syèdre, rocher désert de la Cilicie, pour délibérer s'il porterait ses pas fugitifs chez les Parthes, en Afrique ou en Egypte, et mourir enfin assassiné, aux yeux de sa femme et de ses

enfants, sur le rivage de Péluse, par l'ordre du plus misérable des rois (1), par le conseil de vils eunuques, et, pour comble d'infortune, par le glaive de Septimius, déserteur de son armée.

Qui n'aurait cru la guerre éteinte avec Pompée? Cependant, des cendres de la Thessalie, on vit renaître un incendie bien plus terrible et bien plus violent que le premier. L'Egypte s'arma contre César, sans être pourtant du parti de son rival. Ptolémée, roi d'Alexandrie, avait commis le plus grand attentat de la guerre civile : il avait cimenté son traité d'alliance avec César, en lui présentant pour gage la tête de Pompée. La fortune, qui cherchait une vengeance aux mânes de ce grand homme, la trouva bientôt. Cléopâtre, sœur du roi, vint se jeter aux genoux de César, et réclamer sa part du royaume d'Egypte. Tout parlait en faveur de cette jeune princesse : et sa beauté, et, ce qui y ajoutait encore, l'injustice dont elle se disait victime, et la haine qu'inspirait le roi qui avait immolé Pompée à la fortune d'un parti et non pas de César, et qui n'eût pas craint sans doute de frapper de même ce dernier, si son intérêt l'eût exigé. César n'eût pas plus tôt ordonné que Cléopâtre fût rétablie dans ses droits, qu'il se vit assiégé dans le palais par les assassins même de Pompée; et, bien qu'il n'eût qu'une poignée de soldats, il y soutint, avec un courage admirable, les efforts d'une nombreuse armée. D'abord, en mettant le feu aux édifices voisins, à l'arsenal et au port, il détourna l'attaque des ennemis qui le pressaient. Bientôt après, il se sauva tout à coup dans la presqu'île du Phare, d'où, forcé de s'enfuir par mer, il eut le rare bonheur de regagner sa flotte qui stationnait près de là; et, dans ce trajet, il laissa son manteau au milieu des flots, soit par hasard, soit à dessein, pour offrir un but aux traits et aux pierres que les ennemis lançaient contre lui. Enfin, recueilli par les soldats qui montaient sa flotte, il attaqua les assaillants de tous les côtés à la fois, et immola ce peuple lâche et perfide aux mânes de son gendre. Théodote, gouverneur du roi, et l'auteur de toute cette guerre, Photin et Ganymède, ces monstres qui n'étaient pas même des hommes, errèrent en fugitifs, chacun de son

(1) Ptolémée XII, qu'il avait placé lui-même sur le trône d'Egypte.

côté, par mer et par terre, et moururent diversement. Le corps du roi fut lui-même trouvé enseveli sous la vase, et reconnu à la cuirasse d'or qui le distinguait.

En Asie, de nouveaux troubles s'élevèrent du côté du Pont, comme si la fortune, acharnée à la ruine du royaume de Mithridate, eût, après avoir accordé à Pompée la défaite du père, réservé celle du fils à César. Le roi Pharnace, comptant plus sur nos divisions que sur sa valeur, était venu fondre sur la Cappadoce, à la tête d'une puissante armée. Mais César l'attaqua et l'écrasa dans un seul combat, qui, à dire vrai, n'en fut pas même un véritable; ainsi, dans le même instant, tombe, frappe et disparaît la foudre. César ne proférait donc pas une parole vaine en disant : « Qu'il avait vaincu l'ennemi avant de l'avoir vu. » (*Veni*, *vidi*, *vici*.)

Tels furent ses succès contre les étrangers. Mais, en Afrique, il eut à livrer à ses concitoyens des batailles plus sanglantes qu'à Pharsale. La fureur de la guerre civile avait, comme la vague, poussé sur ces rivages les débris du naufrage de Pompée; que dis-je, des débris? C'était l'appareil de toute une guerre nouvelle. Les forces des vaincus avaient été plutôt dispersées que détruites. Leur union était devenue plus étroite et plus sacrée par le désastre même de leur chef. Il n'avait pas d'indignes successeurs dans les généraux qui le remplaçaient; et c'étaient, après celui de Pompée, des noms qui sonnaient encore assez, que ceux de Caton et de Scipion.

Juba, roi de Mauritanie, unit ses forces aux leurs, comme pour étendre sur plus d'ennemis la victoire de César. Il n'y eut aucune différence entre Pharsale et Thapsus, si ce n'est que, sur un plus vaste champ de bataille, les soldats de César déployèrent une impétuosité plus terrible, indignés de voir qu'après la mort de Pompée la guerre eût grandi encore. Enfin, ce qui n'était jamais arrivé, les trompettes, sans attendre l'ordre du général, sonnèrent d'eux-mêmes la charge. Le carnage commença par les troupes de Juba. Ses éléphants, encore étrangers aux combats, et nouvellement tirés de leurs forêts, s'effarouchèrent au premier bruit du clairon. Aussitôt l'armée prit la fuite : les généraux n'eurent pas plus de courage; ils furent entraînés dans cette déroute; mais tous du moins surent bientôt trouver une mort glorieuse. Scipion fuyait sur un vaisseau; mais, se voyant atteint

par les ennemis, il se passa son épée au travers du corps. Quelqu'un ayant demandé « où était le général, » il répondit ces propres mots : « Le général est en sûreté. » Juba, s'étant retiré dans son palais, offrit, le lendemain de son arrivée, un repas splendide à Pétréius, compagnon de sa fuite, et, au milieu même de ce banquet, où le vin ne fut pas épargné, il présenta son sein au glaive de son hôte. Pétréius tua ce prince et se perça lui-même; et le sang d'un roi, mêlé avec celui d'un Romain, arrosa les mets à moitié commencés de ce festin funèbre.

Caton n'avait point assisté à la bataille. Il campait près du Bagrada pour garder Utique, qui était comme la seconde clé de l'Afrique. Dès qu'il apprend la défaite de son parti, il n'hésite pas, résolution digne d'un sage, à appeler, même avec joie, la mort à son secours. Après avoir embrassé et fait retirer son fils et ses amis, il se coucha, lut pendant la nuit, à la lueur d'une lampe, le livre où Platon enseigne l'immortalité de l'âme, et reposa ensuite quelques instants; puis, vers la première veille, il tira son épée, découvrit sa poitrine et se frappa deux fois. Les médecins ayant osé profaner de leurs appareils les blessures de ce grand homme, il souffrit leurs soins pour se délivrer de leur présence; mais bientôt rouvrant ses plaies, d'où le sang jaillit avec violence, il y laissa plongées ses mains mourantes.

Cependant, comme si l'on n'eût encore combattu nulle part, le parti vaincu reprit les armes; et autant l'Afrique avait surpassé la Thessalie, autant l'Espagne surpassa l'Afrique. Un grand avantage pour ce parti, c'était de voir à sa tête deux chefs qui étaient frères, deux Pompées au lieu d'un. Aussi jamais guerre ne fut plus sanglante, ni victoire plus disputée.

Les lieutenants Varus et Didius en vinrent les premiers aux mains, à l'embouchure même de l'Océan; mais leurs vaisseaux eurent moins à lutter entre eux que contre la mer; et comme si l'Océan eût voulu châtier la fureur de nos discordes civiles, il détruisit l'une et l'autre flotte par un naufrage. Quel horrible spectacle que ce conflit simultané des flots, des orages, des hommes, des vaisseaux et de leurs agrès flottants! Joignez à cela ce que les lieux avaient d'effrayant : d'un côté les rivages de l'Espagne, de l'autre ceux de la Mauritanie, se rapprochant comme pour s'unir; les deux mers, intérieure et extérieure, écu-

mant à leur rencontre; les colonnes d'Hercule avec leur aspect menaçant; partout enfin les fureurs de la guerre jointes à celles de la tempête.

Bientôt après, de part et d'autre, on courut assiéger les villes; et ces malheureuses cités furent cruellement punies, par les chefs des deux partis, de leur alliance avec les Romains.

Munda fut la dernière de toutes les batailles de César. Là son bonheur accoutumé l'abandonna, et le combat, longtemps douteux, prit un aspect alarmant; la fortune, incertaine, semblait en quelque sorte délibérer. César lui-même, avant l'action, avait paru triste, contre sa coutume, soit qu'il fît un retour sur la fragilité des choses humaines, soit qu'il se défiât d'une prospérité trop prolongée, ou qu'il craignît, après avoir commencé comme Pompée, de finir comme lui. Au milieu même de la mêlée, après des efforts longtemps égaux de part et d'autre, tout à coup, ce que personne ne se souvenait d'avoir vu, à toute l'ardeur du combat et du carnage succéda, comme s'il y eût eu concert entre les deux armées, le plus profond silence; tous éprouvaient le même sentiment. Enfin (et ce prodige était nouveau pour les yeux de César), bien qu'éprouvé par quatorze années de combats, le corps des vétérans recula; et s'il ne fuyait pas encore, il était cependant aisé de reconnaître que la honte le retenait plutôt que le courage. César alors renvoie son cheval, et court comme un furieux à la première ligne. Il saisit et rassure les fuyards, et vole de rang en rang pour animer ses soldats des yeux, du geste et de la voix. On dit que, dans ce moment de trouble, il délibéra s'il mettrait fin à ses jours et qu'on put lire sur son visage la pensée de mort qui le préoccupait. Dans ce moment couraient à travers les lignes cinq cohortes ennemies, que Labiénus avait envoyées au secours de leur camp qui était en danger; ce mouvement avait l'apparence d'une fuite. César, soit qu'il crût qu'elles fuyaient en effet, soit qu'en chef habile il feignît de le penser, saisit l'occasion, les charge comme des troupes en déroute, relève le courage des siens et abat celui de l'ennemi. Ses soldats, se croyant vainqueurs, mettent plus d'impétuosité dans la poursuite. Ceux de Pompée, persuadés que leurs compagnons sont en fuite, se mettent à fuir eux-mêmes. Quels ne furent pas le carnage des vaincus, la fureur et l'acharnement des vain-

queurs ! On peut en juger par un seul trait : ceux qui se sauvèrent de la mêlée, s'étant enfermés dans Munda, et César en ayant aussitôt ordonné le siége, on forma un retranchement d'un amas de cadavres, joints ensemble par les dards et les javelots qui les avaient traversés : action révoltante, même parmi les Barbares ! Les fils de Pompée désespèrent enfin de la victoire. Cnœus, échappé du combat, blessé à la cuisse, et gagnant des lieux déserts et écartés, fut atteint par Cesonius, près de la ville de Lauronne, se défendit en homme qui n'avait pas encore perdu toute espérance, et fut tué. La fortune cacha Sextus dans la Celtibérie, et le réserva pour d'autres guerres qui devaient suivre la mort de César.

César revint victorieux dans sa patrie. La Gaule fut le sujet de son premier triomphe, où l'on vit, outre le Rhin et le Rhône, l'Océan représenté en or sous la forme d'un captif. C'était en Egypte qu'il avait recueilli son second laurier : dans ce triomphe parurent les images du Nil et d'Arsinoé, et celle du Phare, qui semblait étinceler de tous ses feux. Le troisième présenta devant son char Pharnace et le Pont. Le quatrième montra Juba, les Maures et l'Espagne deux fois subjuguée. Rien ne rappelait Pharsale, Thapsus, Munda, victoires bien plus grandes, dont il ne fit pas l'objet d'un triomphe.

Alors enfin on posa les armes.

Florus. — *Histoire romaine*, l. 4, s. 2. Trad. de M. Baudement, coll. Nisard.

LITTÉRATURE ET ARTS. — Poésie : *la Pharsale*, poëme épique de Lucain ; *la mort de Pompée*, tragédie de Corneille. — Numismatique : *Médailles* de Pompée, de César, de Juba ; *Portrait de Pompée*, sur des camées de la Bibliothèque nationale. — Peinture : *la mort de Caton*, par Lebrun. — Sculpure : *Statues diverses de Jules César*, au musée du Louvre.

Quand César revint à Rome, « on décida qu'il aurait toujours le premier rang dans l'Etat ; qu'il se montrerait, même dans Rome, revêtu de la toge triomphale. En outre, on lui donna le nom de père de la patrie, et on grava ce titre sur des monnaies. On décréta que, le jour de sa naissance, des sacrifices seraient célébrés aux frais du trésor public ; on ordonna qu'il aurait une statue dans toutes les villes et dans tous les temples de Rome ; on lui en éleva deux sur la tribune aux harangues. On lui donna un siége doré, une toge pareille à celle qu'avaient jadis portée les rois. Enfin on le proclama ouvertement Jupiter Julius. » (Dion Cassius). — César était résolu sans doute à changer la forme du gouvernement, à prendre le titre de roi, puisqu'il en avait la puissance, lorsqu'il fut assassiné en plein sénat par Brutus et Cassius (15 mars 44).

Mort de César.

Il est bien plus facile, ce semble, de prévoir sa destinée que de l'éviter ; car celle de César fut annoncée, dit-on, par des présages extraordinaires et par des apparitions. Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva point de cœur à la victime ; et c'était un prodige effrayant. Plusieurs personnes racontent encore aujourd'hui qu'un devin avertit César de se mettre en garde contre un grand danger dont il était menacé pour le jour que les Romains appellent les ides de Mars ; et que ce jour-là, César, allant au sénat, rencontra le devin, le salua, et lui dit, en plaisantant de la prédiction : « Eh bien ! voilà les ides de Mars venues. — Oui, lui répondit tout bas le devin, elles sont venues, mais elles ne sont pas passées. » La veille du même jour, il soupait chez Lépidus, et, suivant sa coutume, il signait des lettres à table. On proposa, dans la conversation, la question : « Quelle mort est la meilleure ? » César, prévenant toutes les réponses, dit tout haut : « C'est la moins attendue. » Après le souper, comme il était couché avec sa femme à son ordinaire, toutes les portes et les fenêtres de la chambre s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes. Réveillé en sursaut par le bruit et par la clarté de la lune, il entendit sa femme Calpurnia, qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissements confus, et prononcer des mots inarticulés. Calpurnia rêvait qu'elle pleurait son époux, et qu'elle le tenait égorgé dans ses bras. Quand le jour parut, elle conjura César de ne pas sortir, s'il lui était possible, ce jour-là, et de remettre l'assemblée du sénat. « Si tu fais peu d'attention à mes songes, ajouta-t-elle, aie du moins recours à d'autres divinations, et consulte les entrailles des victimes pour connaître l'avenir. » Les alarmes de Calpurnia donnèrent des soupçons et des craintes à César. Il n'avait jamais remarqué jusque-là dans sa femme les faiblesses ordinaires à son sexe, ni aucun sentiment superstitieux ; et il la voyait alors en proie aux plus vives inquiétudes. Les devins, après plusieurs sacrifices, lui déclarèrent que les signes lui étaient défavorables ; et il se décida à envoyer Antoine au sénat pour congédier l'assemblée.

Sur ces entrefaites arrive Décimus Brutus, surnommé

Albinus, en qui César avait une telle confiance qu'il l'avait institué son second héritier. Il était un des complices de la conjuration de l'autre Brutus et de Cassius; et, craignant que, si César ne tenait pas l'assemblée ce jour-là, la trame ne fût découverte, il fit des plaisanteries sur les devins, et il remontra vivement à César quels sujets de plaintes et de reproches il fournirait au sénat, qui verrait, dans cette remise, une atteinte à sa dignité. « C'est sur ta convocation, dit-il, que les sénateurs se sont assemblés : tous sont disposés à te déclarer roi de toutes les provinces situées hors de l'Italie, et à te permettre de porter le diadème partout ailleurs qu'à Rome, sur terre et sur mer. Si, maintenant qu'ils sont assis à leurs places, quelqu'un vient leur dire de se retirer et de revenir un autre jour où Calpurnia aura eu de plus favorables songes, quels propos ne vont pas tenir tes envieux? Et qui voudra écouter tes amis, lorsqu'ils diront que ce n'est pas là servitude et tyrannie? Si toutefois, ajouta-t-il, tu crois ce jour néfaste, le meilleur parti, c'est encore de te rendre toi-même au sénat, pour déclarer que tu remets l'assemblée à un autre jour. » En disant ces mots, il prend César par la main et le fait sortir.

César avait à peine passé le seuil de sa porte, qu'un esclave étranger, qui voulait absolument lui parler, n'ayant pu percer la foule et arriver jusqu'à lui, alla se jeter dans sa maison et se remit aux mains de Calpurnia, la priant de le garder jusqu'au retour de César, à qui il avait des choses importantes à communiquer. Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques, et qui se trouvait par là dans des rapports fréquents avec quelques-uns des complices de Brutus, savait une partie de la conjuration : il vint pour remettre à César un papier où était détaillé ce qu'il lui voulait révéler. Mais voyant que César, à mesure qu'il recevait chaque écrit, le remettait aux licteurs qui l'entouraient, il s'approcha le plus près qu'il lui fut possible; et, en présentant le sien : « César, dit-il, lis ce papier, seul et promptement, car il s'y agit de choses importantes et qui t'intéressent personnellement. » César le prit de sa main et essaya plusieurs fois de le lire; mais il en fut toujours empêché par la foule de ceux qui venaient lui parler. Il entra dans le sénat, tenant toujours à la main ce papier, le seul qu'il eût gardé. Quelques-uns disent qu'Artémidore, sans cesse repoussé dans le che-

min par la foule, n'avait pu arriver lui-même jusqu'à César, et qu'il lui avait fait remettre ce papier par un autre.

Mais ces circonstances peuvent avoir été l'effet du hasard. On ne saurait en dire autant du lieu où le sénat fut assemblé ce jour-là, et où se passa cette scène sanglante. Il y avait dans la salle une statue de Pompée, et la salle elle-même était un des édifices que Pompée avait dédiés, et qui servaient d'ornement à son théâtre : preuve évidente qu'un dieu conduisait l'entreprise, et avait marqué cet édifice pour le lieu de l'exécution. On dit que Cassius, avant de mettre la main à l'œuvre, porta ses yeux sur la statue de Pompée, et qu'il l'invoqua en silence, quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentiments d'Epicure ; mais la vue du danger présent pénétra son âme d'un vif sentiment d'enthousiasme, et lui fit démentir ses anciennes opinions. Antoine, qui était tout dévoué à César, et dont on craignait la vigueur extraordinaire, fut retenu par Brutus Albinus, qui engagea à dessein avec lui une longue conversation.

Lorsque César entra, les sénateurs se levèrent, pour lui faire honneur. Quant aux complices de Brutus, les uns se rangèrent derrière le siége de César, et les autres allèrent au-devant de lui, afin de joindre leurs prières à celles de Tullius Cimber, qui demandait le rappel de son frère exilé ; et ils l'accompagnèrent jusqu'à son siége en lui faisant de vives instances. César s'assit, en rejetant leurs prières ; puis, comme ils le pressaient plus vivement encore, il leur témoigna à chacun en particulier son mécontentement. Alors Tullius lui prit la toge de ses deux mains et lui découvrit le haut des épaules, ce qui était le signal de l'attaque. Casca le premier le frappa de son épée près du cou ; mais la blessure ne fut pas mortelle, le fer n'ayant pas pénétré bien avant. Il y a apparence que, chargé de commencer une si hardie entreprise, Casca se sentit troublé. César se tourne vers lui, saisit l'épée, et en suspend les coups. Ils s'écrièrent tous deux en même temps, César en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu? » et Casca, en grec, s'adressant à son frère : « Mon frère, au secours ! »

Au premier moment, tous ceux qui n'étaient pas dans le secret du complot furent saisis d'horreur ; et, frissonnant de tout leur corps, ils n'osèrent ni prendre la fuite,

ni défendre César, ni même proférer une parole. Cependant les conjurés, tirant chacun leur épée, environnèrent César de tous côtés. De quelque part qu'il se tourne, il ne trouve que des épées, qui le frappent aux yeux et au visage : tel qu'une bête féroce assaillie par les chasseurs, il se débattait entre toutes ces mains armées contre lui ; car chacun voulait avoir sa part au meurtre et goûter à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice. Brutus lui-même lui porta un coup dans l'aine. César qui se défendait contre les autres, et qui traînait son corps çà et là en poussant de grands cris, n'eut pas plus tôt vu, dit-on, Brutus l'épée nue à la main, qu'il se couvrit la tête de sa toge, et qu'il s'abandonna au fer des conjurés. Soit hasard, soit dessein formé de la part des meurtriers, César fut repoussé jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qui fut couverte de son sang. Il semblait que Pompée présidât à la vengeance qu'on tirait de son ennemi, étendu à ses pieds, et expirant sous les nombreuses blessures qu'il avait reçues.

PLUTARQUE. — *César*, 69-71. Traduction d'A. Pierron.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE ; *la Mort de César*, tragédie de Voltaire et de Shakespeare. — PEINTURE : *la Mort de César*, par Court et par Gérôme.

CHAPITRE XII.

SECOND TRIUMVIRAT ; ANTOINE ET OCTAVE.

2e Triumvirat (43).

- *Antoine* : funérailles de César ; politique d'Octave; les *Philippiques* et la guerre de Modène. — 2e *Triumvirat.*
- *Proscriptions*, mort de Cicéron, bataille de Philippes contre les meurtriers de César.
- *Partage du monde*, rôle de Lépide. — *Duumvirat.*
- *Occident.* — Distribution des terres italiques; guerre de Pérouse, Antoine épouse Octavie. — Paix de Misène avec Sextus Pompée. Nouvelle rupture avec Sextus vaincu à Myles et à Nauloques par Agrippa; sa mort. — Lépide réduit au pontificat.
- *Orient.* — Guerre des Parthes, belle retraite. — Mariage d'Antoine et de Cléopâtre, hostilités. — Bataille d'Actium, l'Egypte soumise à Rome (30 ans av. J.-C.).

Octave prend le pouvoir monarchique.

§ I. — Etat de Rome après la mort de César. — Octave.

Il était tellement impossible que la république pût se

rétablir, qu'il arriva, ce qu'on n'avait jamais encore vu, qu'il n'y eut plus de tyran, et qu'il n'y eut plus de liberté ; car les causes qui l'avaient détruite subsistaient toujours.

Les conjurés n'avaient formé de plan que pour la conjuration, et n'en avaient point fait pour la soutenir.

Après l'action faite, ils se retirèrent au Capitole : le sénat ne s'assembla pas ; et, le lendemain, Lépidus, qui cherchait le trouble, se saisit avec des gens armés de la place romaine.

Les soldats vétérans, qui craignaient qu'on ne répétât les dons immenses qu'ils avaient reçus, entrèrent dans Rome : cela fit que le sénat approuva tous les actes de César, et que conciliant les extrêmes, il accorda une amnistie aux conjurés ; ce qui produisit une fausse paix.

César, avant sa mort, se préparant à son expédition contre les Parthes, avait nommé des magistrats pour plusieurs années, afin qu'il eût des gens à lui qui maintinssent dans son absence la tranquillité de son gouvernement : ainsi, après sa mort, ceux de son parti se sentirent des ressources pour longtemps.

Comme le sénat avait approuvé tous les actes de César sans restriction, et que l'exécution en fut donnée aux consuls, Antoine, qui l'était, se saisit du livre de raison de César, gagna son secrétaire, et y fit écrire tout ce qu'il voulut : de manière que le dictateur régnait plus impérieusement que pendant sa vie ; car, ce qu'il n'aurait jamais fait, Antoine le faisait ; l'argent qu'il n'aurait jamais donné, Antoine le donnait ; et tout homme qui avait de mauvaises intentions contre la république trouvait soudain une récompense dans les livres de César.

Par un nouveau malheur, César avait amassé pour son expédition des sommes immenses, qu'il avait mises dans le temple d'Ops : Antoine, avec son livre, en disposa à sa fantaisie.

Les conjurés avaient d'abord résolu de jeter le corps de César dans le Tibre : ils n'y auraient trouvé nul obstacle ; car dans ces moments d'étonnement qui suivent une action inopinée, il est facile de faire tout ce qu'on peut oser. Cela ne fut point exécuté, et voici ce qui en arriva.

Le sénat se crut obligé de permettre qu'on fît les obsèques de César ; et effectivement, dès qu'il ne l'avait pas déclaré tyran, il ne pouvait lui refuser la sépulture. Or,

c'était une coutume des Romains, si vantée par Polybe, de porter dans les funérailles les images des ancêtres, et de faire ensuite l'oraison funèbre du défunt. Antoine, qui la fit, montra au peuple la robe ensanglantée de César, lui lut son testament, où il lui faisait de grandes largesses, et l'agita au point qu'il mit le feu aux maisons des conjurés.

Nous avons un aveu de Cicéron, qui gouverna le sénat dans toute cette affaire, qu'il aurait mieux valu agir avec vigueur, et s'exposer à périr; et que même on n'aurait point péri : mais il se disculpe sur ce que, quand le sénat fut assemblé, il n'était plus temps. Et ceux qui savent le prix d'un moment dans les affaires où le peuple a tant de part n'en seront pas étonnés.

Voici un autre accident : pendant qu'on faisait des jeux en l'honneur de César, une comète à longue chevelure parut pendant sept jours : le peuple crut que son âme avait été reçue dans le ciel.

C'était bien une coutume des peuples de Grèce et d'Asie de bâtir des temples aux rois et même aux proconsuls qui les avaient gouvernés : on leur laissait faire ces choses comme le témoignage le plus fort qu'ils pussent donner de leur servitude. Les Romains même pouvaient, dans des laraires ou des temples particuliers, rendre des honneurs divins à leurs ancêtres; mais je ne vois pas que, depuis Romulus jusqu'à César, aucun Romain ait été mis au nombre des divinités publiques.

Le gouvernement de la Macédoine était échu à Antoine; il voulut, au lieu de celui-là, avoir celui des Gaules : on voit bien par quel motif. Décimus Brutus, qui avait la Gaule cisalpine, ayant refusé de la lui remettre, il voulut l'en chasser : cela produisit une guerre civile, dans laquelle le Sénat déclara Antoine ennemi de la patrie.

Cicéron, pour perdre Antoine, son ennemi particulier, avait pris le mauvais parti de travailler à l'élévation d'Octave (1) : et au lieu de chercher à faire oublier César au peuple, il le lui avait remis devant les yeux.

(1) C'était le petit-fils de Julie, sœur de César. Celui-ci « l'aima comme son propre fils. A dix-huit ans, il le conduisit à la guerre d'Espagne, et, depuis ce moment, il lui fit toujours partager sa tente et sa litière ; il l'éleva même, malgré son extrême jeunesse, à la dignité de pontife. Les guerres civiles terminées, il l'envoya aux écoles d'Apollonie afin que la culture des lettres développât les mer-

Octave se conduisit avec Cicéron en homme habile; il le flatta, le loua, le consulta et employa tous les artifices dont la vanité ne se défie jamais.

Ce qui gâte presque toutes les affaires, c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent, outre la réussite principale, cherchent encore de certains petits succès particuliers, qui flattent leur amour-propre et les rendent contents d'eux.

Je crois que si Caton s'était réservé pour la république, il aurait donné aux choses un tout autre tour. Cicéron, avec des parties admirables pour un second rôle, était incapable du premier : il avait un beau génie, mais une âme souvent commune. L'accessoire, chez Cicéron, c'était la vertu; chez Caton, c'était la gloire. Cicéron se voyait toujours le premier, Caton s'oubliait toujours : celui-ci voulait sauver la république pour elle-même; celui-là pour s'en vanter.

Je pourrais continuer le parallèle en disant que quand Caton prévoyait, Cicéron craignait; que là où Caton espérait, Cicéron se confiait; que le premier voyait toujours les choses de sang-froid, l'autre à travers cent petites passions.

Antoine fut défait à Modène : les deux consuls Hirtius et Pansa y périrent. Le sénat, qui se crut au-dessus de ses affaires, songea à abaisser Octave, qui, de son côté,

veilleuses dispositions dont il était doué. Il avait dessein de l'emmener ensuite avec lui dans son expédition contre les Gètes et les Parthes. A la première nouvelle de la mort de son oncle, Octave partit aussitôt pour Rome. Atia, mère d'Octave, et Philippe, son beau-père, ne pensaient pas qu'il dût accepter un héritage aussi dangereux que celui de César. Mais l'heureux destin de l'empire et du monde l'appelait à l'honneur de restaurer le nom romain et d'en conserver la gloire. Cette âme divine méprisa donc les conseils de la prudence humaine : elle aima mieux une élévation périlleuse qu'une sécurité sans gloire. Obligé de chosir entre le jugement de son oncle et l'opinion de son beau-père, Octave n'hésita point, et dit hautement qu'il ne lui était pas permis de se croire indigne d'un nom dont César l'avait cru digne. Antoine l'accueillit d'abord avec hauteur, moins par mépris que par crainte. A peine lui accorda-t-il un moment d'entretien dans les jardins de Pompée. Entre des hommes dont le caractère était si différent, la haine croissait de jour en jour : aussi le jeune César était-il exposé sans cesse aux embûches que lui dressait Antoine. Rome opprimée languissait sous la tyrannie d'Antoine. La douleur et l'indignation étaient dans tous les cœurs; mais la force manquait pour la résistance, lorsque le jeune César, qui entrait dans sa dix-neuvième année, fit éclater un courage égal aux grandes choses qu'il devait accomplir » (Velléius Paterculus, trad. de M. Herbet).

cessa d'agir contre Antoine, mena son armée à Rome et se fit déclarer consul.

Voilà comment Cicéron, qui se vantait que sa robe avait détruit les armées d'Antoine, donna à la république un ennemi plus dangereux, parce que son nom était plus cher et ses droits en apparence plus légitimes.

MONTESQUIEU. — *Grandeur et décadence des Romains*, ch. 12.

§ II. — Second triumvirat.

Octave, consul à dix-neuf ans, se rapproche d'Antoine qu'il a vaincu après l'avoir fait déclarer ennemi public à la suite des violentes *Philippiques* prononcées par Cicéron contre l'ancien secrétaire de César. Il s'appuie ensuite sur Lépide, un moment maître de Rome à la mort du dictateur et maintenant gouverneur de la Narbonnaise. Ils forment à Bologne le second triumvirat (43), et entrent bientôt après à Rome. Aussitôt les proscriptions commencent, les triumvirs s'étant sacrifié réciproquement, leurs ennemis. Cicéron surtout avait été abandonné par Octave à la colère d'Antoine et de l'implacable Fulvie. — Voici le récit de sa mort (43 av. J.-C.).

Mort de Cicéron.

A l'approche des triumvirs, Cicéron était sorti de Rome, persuadé, et avec raison, qu'il n'avait pas plus de grâce à attendre d'Antoine que Brutus et Cassius d'Octave. Il se réfugia d'abord à sa campagne de Tusculum ; de là, par des chemins de traverse, il gagna celle de Formies, dans l'intention de s'embarquer à Caïète ; il fit voile pendant quelque temps vers la haute mer ; mais ramené en arrière par les vents contraires, et ne pouvant plus supporter le roulis du vaisseau et l'agitation des vagues, le dégoût s'empara de lui. Egalement las de fuir et de vivre, il revint vers sa première maison de campagne, éloignée de la mer d'un peu plus de mille pas (1).

(1) « Sur ces entrefaites, les meurtriers arrivèrent : c'était un centurion nommé Hérennius, et Popilius, tribun des soldats. Ce dernier avait été autrefois défendu par Cicéron dans une accusation de parricide. Ils étaient suivis d'une troupe de satellites. Ayant trouvé les portes fermées, ils les enfoncèrent. Cicéron ne paraissait pas, et les gens de la maison assuraient ne l'avoir point vu. Mais un jeune homme, nommé Philologus, affranchi de Quintus, frère de Cicéron, et que Cicéron lui-même avait instruit dans les belles-lettres et dans les sciences, apprit, dit-on, au tribun qu'on portait la litière vers la mer, par les allées couvertes. Le tribun prend avec lui quelques soldats, et s'élance, par un détour, vers l'issue des allées. Cicéron, ayant entendu la troupe que me-

« Je mourrai, dit-il, dans cette patrie que j'ai sauvée tant de fois. » Il est certain que ses esclaves étaient déterminés à combattre avec courage et constance. Mais il fit arrêter sa litière, et leur ordonna de se soumettre tranquillement aux volontés du sort, quelque iniques qu'elles fussent. Alors il se pencha hors de la litière, et présenta sa tête immobile aux meurtriers, qui la coupèrent. Et cela ne suffit point à la stupide férocité des soldats : ils lui coupèrent encore les mains, coupables, disaient-ils, d'avoir écrit contre Antoine. Sa tête, portée au triumvir, fut, par son ordre, exposée entre ses deux mains, à cette tribune aux harangues où, comme consul, où, souvent comme personnage consulaire, où, cette année même, dans ses harangues contre Antoine, il avait commandé l'admiration par une puissance de parole que jamais voix humaine n'a égalée. Les yeux baignés de larmes osaient à peine se lever sur ces restes sanglants.

Cicéron vécut soixante-trois ans, et sa mort, si elle n'eût pas été violente, aurait pu ne pas paraître prématurée. Génie heureux et par ses travaux et par leur récompense, la fortune lui fut longtemps favorable; et dans le cours de sa longue prospérité, il fut quelquefois frappé cruellement. Mais de tous ces coups, l'exil, la ruine de son parti, la mort de sa fille, cette triste et cruelle fin, le dernier, la mort, fut le seul qu'il supporta avec une mâle dignité. Et cette mort même, à la bien examiner, peut paraître moins révoltante, si l'on songe qu'il ne pouvait souffrir de son ennemi vainqueur de traitement plus cruel que celui que lui-même lui réservait dans la même fortune. Que si cependant l'on met en balance ses vertus et ses vices, on trouvera en lui un génie supérieur, une âme ardente, un homme dont le souvenir doit durer, et qui n'aurait pu être loué dignement que par la bouche de Cicéron lui-même.

TITE-LIVE. — *Fragments*, Traduction de la coll. Nisard.

nait Hérennius courir précipitamment par le fourré, dit à ses serviteurs de poser à terre la litière; et portant la main gauche à son menton, geste qui lui était ordinaire, il fixa sur les meurtriers un regard intrépide. Ses cheveux hérissés et poudreux, son visage défiguré par les chagrins, firent sur les soldats mêmes une telle impression, que la plupart se couvrirent le visage pendant qu'Hérennius l'égorgeait. Cicéron avait mis la tête hors de la litière, et présentait le cou au meurtrier » (Plutarque, trad. Pierron, *Cicéron*).

Après les proscriptions, Lépide resta en Italie pour tenir tête à la flotte de Sextus Pompée, et ses associés se portèrent dans la Macédoine où ils gagnèrent sur Brutus et Cassius la bataille de Philippes (42).

Bataille de Philippes.

Ces deux derniers soutiens de la république se rencontrèrent encore à Sardes : Brutus adressa de vifs reproches à Cassius sur des concussions et sur d'autres excès qui pouvaient tacher la noble cause que défendaient leurs armes. La querelle s'échauffant était au moment de dégénérer en rupture; Favonius, un de leurs amis, calma leur animosité.

Après cette conférence, Brutus, retiré le soir dans sa tente, se livrait, suivant sa coutume, à l'étude que n'interrompirent jamais ses occupations publiques; il lisait à la clarté d'une lampe près de s'éteindre : tout à coup, entendant quelque bruit, il lève la tête et voit sa porte ouverte. Un spectre d'une taille gigantesque, d'un aspect effrayant, se présente à ses regards et fixe sur lui un œil menaçant : « Es-tu, lui dit intrépidement le Romain, un mortel ou un démon? quel est le motif qui t'amène à mes yeux? » — « Brutus, répond le fantôme, je suis ton mauvais génie; tu me reverras à Philippes. » — « Eh bien! répliqua Brutus sans s'émouvoir, nous nous reverrons. » Le spectre disparut.

Brutus appela ses esclaves, qui assurèrent n'avoir rien vu : il continua sa lecture. Le lendemain, encore frappé de cette apparition, il en fit le récit à Cassius, qui attribua cette illusion à la chaleur de son imagination fatiguée par un trop long travail. Brutus le crut comme lui.

Sur ces entrefaites apprenant qu'Antoine et Octave s'avançaient dans la Macédoine, ils passèrent en Thrace et campèrent près de Philippes, où les triumvirs arrivèrent peu de jours après.

Le monde entier attendait avec effroi l'issue de cette scène sanglante qui devait décider de son sort, et faire triompher le despotisme ou la liberté.

L'espérance et la crainte agitaient alternativement les deux armées. Brutus seul, satisfait d'avoir rempli son devoir, paraissait tranquille sur l'événement. Il disait à ses amis : « Quel que soit l'arrêt du sort, je ne cours aucun danger; si je suis vainqueur, je rends à Rome sa li-

berté; si mes ennemis l'emportent, la mort me délivrera de l'esclavage. »

La force des deux partis était à peu près égale; ils comptaient chacun plus de cent mille combattants. Les triumvirs campaient dans la plaine; les conjurés occupaient les deux collines près de la ville: leur forte position les rendait maîtres de refuser ou de livrer bataille, comme ils le jugeraient convenable. Ils recevaient de l'Orient tous les vivres nécessaires à leur subsistance. L'île de Thasos était leur magasin. L'armée des triumvirs, au contraire, privée de provisions, se trouvait dans un péril d'autant plus imminent, que Pompée, maître de la mer, empêchait l'arrivée de tout secours et de tout renfort: aussi elle souhaitait vivement une action décisive.

Cassius, plus expérimenté que son collègue dans l'art de la guerre, voulait différer le combat et remporter une victoire plus certaine par la disette que par les armes. Brutus, soit qu'il se méfiât de la constance de ses troupes, soit qu'il ne pût contenir leur ardeur, pressa son collègue de combattre. « Je suis impatient, dit-il, de terminer les malheurs du genre humain. » Son avis l'emporta.

Lorsqu'ils eurent réglé toutes leurs dispositions, Cassius dit à Brutus: « Que ferez-vous si nous sommes vaincus? » — « J'ai blâmé autrefois dans mes écrits, répondit celui-ci, la mort de Caton, et je croyais qu'en tranchant soi-même ses jours on commettait un crime contre les dieux; mais j'ai changé d'opinion: décidé à mourir pour ma patrie, je pense avoir le droit de choisir le genre de mort qui me semblera préférable; et si la fortune m'est contraire, je quitterai une vie pénible sur cette terre pour un monde meilleur. » — « Mon ami, s'écria Cassius en se jetant dans ses bras, que rien ne nous arrête à présent, puisque, d'après cette résolution, nous n'avons plus à craindre de vainqueurs. » A ces mots, ils donnèrent le signal du combat.

Octave, qu'on accusa toujours de manquer de bravoure, était alors retenu loin de son camp par une maladie réelle ou supposée. Antoine, qui commandait seul, attaqua les troupes de Cassius et les fit plier jusqu'à leurs retranchements. Tandis qu'il remportait cet avantage, Brutus se précipita si impétueusement sur l'armée d'Octave, qu'il rompit ses rangs, la mit en déroute, et pénétra jusque dans son camp qu'il livra au pillage.

De son côté Antoine, poursuivant ses succès, mit en fuite la cavalerie de Cassius et força ses lignes. Cassius, montrant une valeur digne de son nom et de sa renommée, fit de vains efforts pour rallier les fuyards : arrachant une enseigne à celui qui la portait, il se précipita au milieu des ennemis et rétablit un moment le combat. Mais que peut le courage d'un seul? Son armée, saisie de terreur, resta sourde à sa voix, et il se vit obligé de céder au torrent et de fuir avec elle. Malheureusement un épais nuage de poussière lui dérobait la vue de la défaite d'Octave; croyant Brutus battu comme lui et leur cause perdue, il entra dans sa tente et se tua.

Brutus revenu à la tête de ses troupes victorieuses, rallia celles de Cassius, leur rendit l'espérance et le courage, et reprit avec elles son ancienne position.

Instruit par l'expérience, il voulait éviter une nouvelle action et affamer l'ennemi; mais ses soldats, présomptueux depuis leur premier succès, demandaient à grands cris le combat. Il résista vingt jours à leur impatience : enfin, ignorant que la flotte des triumvirs venait d'être dispersée par celle de Pompée, et que l'ennemi se trouvait totalement privé de subsistances, il céda aux instances de son armée et donna le signal qu'elle désirait. On raconte que la veille de cette fatale journée il crut encore revoir le spectre qui lui était apparu sur la côte d'Asie.

Ses légions rompirent d'abord l'infanterie d'Octave, et sa cavalerie en fit un grand carnage; mais Antoine, ayant pris en flanc les troupes que commandait précédemment Cassius, les enfonça. Leur terreur se communiqua au centre de l'armée; tout plia, tout se mêla; on ne conserva pas même assez d'ordre pour se retirer en combattant; la déroute fut complète. Brutus, entouré de ses plus braves officiers, opposa longtemps au vainqueur une résistance opiniâtre et une vaillance inutile. Le fils de Caton et le frère de Cassius périrent à côté de lui. Enfin, ne pouvant combattre seul une armée, il prit aussi la fuite.

Les triumvirs avaient ordonné qu'on ne le laissât pas échapper; leur cavalerie le poursuivait avec ardeur. Lucilius, son ami, voyant un corps de Thraces prêt à le prendre, se décide de le sauver aux dépens de sa propre vie; il marche au-devant des ennemis, leur crie qu'il

est Brutus et se livre à eux. A ses mots, on l'arrête, et Brutus s'échappe.

Antoine, instruit par quelques cavaliers thraces de leur succès, accourt dans l'intention cruelle d'insulter au malheur de Brutus et de lui donner la mort. Mais Lucilius, s'avançant avec courage lui dit : « Brutus n'est pas dans vos fers, sa vertu est à l'abri d'un tel outrage ; pour conserver son honneur j'ai sacrifié ma vie ; je vous ai trompé, frappez-moi. » Vaincu par un dévouement si rare, Antoine embrassa Lucilius, et s'efforça de conquérir par ses bienfaits un ami si fidèle.

Brutus, suivi d'un petit nombre de compagnons, se réfugia la nuit dans une grotte : on l'entendit répéter ces paroles d'Euripide : « Malheureuse vertu! j'ai cru longtemps à ton existence ; mais tu n'es qu'une ombre vaine et l'esclave de la fortune! » Etrange aveuglement du malheur ! il oubliait que cette vertu brille plus dans les revers que dans la prospérité, qu'elle est immortelle comme notre âme, et qu'éternellement on préférera la mémoire de Brutus vaincu à celle d'Antoine vainqueur.

Brutus aurait mieux pensé s'il n'avait pas eu de reproches à se faire ; mais le sang de César pesait sans doute sur son cœur. Aussi on l'entendit encore, levant les yeux vers le ciel, prononcer cet autre vers du même poëte, qui dit « que le coupable doit recevoir dans cette vie la punition de ses crimes. »

Brutus avait chargé Statilius de s'informer du sort de plusieurs de ses amis ; ne le voyant pas revenir et apprenant que les ennemis s'approchaient, il pria les officiers qui l'entouraient de trancher ses jours ; et, comme ils refusaient de lui rendre ce fatal service, il ordonna à l'un de ses esclaves de le frapper. Alors Stration, qui se trouvait près de lui, s'écria : « Il ne sera pas dit que Brutus, cherchant un ami, n'a pu trouver qu'un esclave ! » Détournant sa tête avec horreur, il lui présente la pointe de son épée ; Brutus se précipite sur le glaive et expire. Ainsi mourut cet homme célèbre qu'on appela le dernier des Romains.

De Ségur. — *Histoire universelle*, t. 6, ch. 11

Les vainqueurs ne tardèrent pas à se partager, en véritables maitres, le territoire de la république. Antoine prit l'Orient, Octave l'Occident. Lépide eut l'Afrique en perspective, si, par cas, il devenait menaçant. Le triumvirat n'était guère plus qu'un duumvirat, et encore même Octave marchait-il vers l'empire,

grâce aux fautes multipliées d'Antoine, celles notamment de la répudiation d'Octavie, sœur de son collègue, et de sa *vie inimitable*, comme dit Plutarque, auprès de la belle Cléopâtre, reine d'Egypte. Il s'y arracha enfin, mais trop tard. Les Parthes, dont il avait envahi le pays, le contraignirent à la retraite, et il revint auprès de Cléopâtre. Mais, cette fois, Octave le fit déclarer ennemi public, et il alla achever de le perdre à Actium, promontoire situé à l'entrée du golfe d'Ambracie (30).

Bataille d'Actium.

Il était déjà la sixième heure, lorsqu'un vent propre à mettre en mer se leva. Antoine, impatienté de tant de retards, et plein de confiance dans la hauteur et le poids de ses vaisseaux, comme si ces deux circonstances eussent dû les rendre inexpugnables, fit faire un mouvement en avant à son aile gauche. Octave, joyeux à cet aspect, fit reculer son aile droite, dans la vue d'attirer l'ennemi un peu plus au large, de l'éloigner davantage des deux pointes du détroit du golfe, et de ménager par cette manœuvre à ses vaisseaux légers sous la rame la facilité de tourner ceux de l'ennemi, qui, à cause de leur masse et de leur peu de monde, ne pouvaient agir et se mouvoir que lentement. Lorsque l'action fut engagée, on ne chercha point à se choquer et à se fracasser réciproquement. Les vaisseaux d'Antoine, à cause de leur pesanteur, ne pouvaient point prendre l'élan qui seul peut faire produire au choc quelque effet. Les vaisseaux d'Octave s'abstenaient de choquer, proue contre proue, les vaisseaux de l'ennemi qui avaient leurs proues pointues et solidement doublées en airain. Ils n'osaient pas non plus tenter de les choquer dans leurs flancs, de peur d'écraser eux-mêmes leurs proues, ce qui serait facilement arrivé contre des bordages armés de grosses pièces carrées, et fortement assujéties ensemble avec du fer. L'action ressemblait donc à un combat sur terre. Pour parler plus vrai, c'étaient comme des assauts de redoutes. Trois ou quatre des vaisseaux d'Octave étaient aux prises avec un seul vaisseau d'Antoine. On y mettait en jeu les moyens d'attaque et de défense ordinaires à ce genre d'action. C'étaient des gerres, des piques, des hallebardes, des pots à feu. Du côté d'Antoine, on faisait jouer des catapultes du haut des tours de bois qui défendaient ses vaisseaux.

Agrippa ayant fait faire à l'aile qu'il commandait un mouvement au large pour cerner l'ennemi, Publicola fut

forcé d'en faire autant de son côté pour se mettre en mesure. Il en résulta que le centre de la flotte d'Antoine fut dégarni. Pendant que cet événement répandait le trouble parmi les vaisseaux qui tenaient le milieu de la ligne, et que l'action s'engageait chaudement entre ces vaisseaux et ceux qu'Arruntius commandait, au moment où la bataille était encore indécise, et où les résultats étaient encore partagés, on vit tout à coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre hisser leurs voiles pour prendre la fuite, et traverser, en fuyant, le champ de bataille; car on les avait postés derrière les grands vaisseaux de la flotte, et en passant au travers, ils y jetèrent du désordre et de la confusion. La flotte d'Octave, tout ébahie de cet événement, attacha ses yeux sur ces vaisseaux, qui, poussés par un bon vent, prenaient la route du Péloponèse. Ce fut alors qu'Antoine montra clairement qu'il ne savait plus se conduire ni comme un des chefs du peuple romain, ni comme un homme ordinaire, ni même d'après ses propres idées; mais qu'il était entraîné par une femme, comme s'il s'était identifié avec elle, et qu'une impulsion commune le forcât d'obéir à tous ses mouvements. Il n'eut pas plus tôt vu Cléopâtre prendre la fuite à pleines voiles, qu'oubliant tout, trahissant, abandonnant ceux qui combattaient et se faisaient tuer pour sa querelle, et se jetant dans un vaisseau à cinq rangs de rames, uniquement accompagné d'Alexas le Syrien et de Skellius, il suivit les traces de celle qui avait déjà commencé, et qui consommait actuellement son malheur et sa catastrophe.

Sa flotte disputa longtemps devant Actium le champ de bataille à celle d'Octave; et quoiqu'elle eût beaucoup à souffrir de la tourmente qui lui venait en proue, ce ne fut que vers la dixième heure qu'elle céda. Il n'y eut pas plus de cinq mille hommes de tués. Octave prit trois cents vaisseaux; c'est ainsi du moins qu'il l'a écrit lui-même. La plupart des vaisseaux de la flotte d'Antoine ignoraient qu'il avait pris la fuite, et ceux qui en avaient d'abord reçu la nouvelle n'y avaient ajouté aucune foi. Ils ne pensaient pas qu'il eût disparu, ayant encore dix-neuf légions qui n'avaient point été battues, et douze mille hommes de cavalerie; et qu'il se fût conduit comme un homme à qui la fortune n'avait pas souvent fait éprouver des revers, et qui n'était point familiarisé par l'expérience avec les

vicissitudes de la guerre et les chances des combats. Son armée lui conservait encore de l'attachement. Elle se flattait de le voir bientôt reparaître de quelque côté. Elle porta la preuve de sa fidélité et de son dévouement à son égard, jusqu'à attendre, à compter du moment où sa fuite fut constatée, sept jours entiers sans se séparer, refusant de prêter l'oreille aux députés qu'Octave ne cessait de lui envoyer. Enfin Canidius, qui avait le commandement en chef, ayant pris nuitamment la fuite et abandonné le camp, l'armée, qui se vit délaissée et trahie par tous les chefs, passa dans le parti du vainqueur.

PLUTARQUE. — *Antoine*, s. 84, 85, 88. Traduction de Combes-Dounous.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : Description de la bataille d'Actium, dans l'*Enéide*, chant VIII, vers 671-714.

Octave César se rendit alors en Egypte, où Antoine et Cléopâtre se donnèrent la mort; il réunit le pays en province romaine, et mit fin à la république, 30 ans av. J.-C.

Mort d'Antoine et de Cléopâtre.

Cléopâtre s'enfuit dans la sépulture qu'elle avait fait construire; puis, après avoir abattu la herse qui la fermait, herse fortifiée de bons leviers de fer et de grosses pièces de bois, elle envoya vers Antoine, lui annoncer qu'elle était morte. Antoine, ajoutant foi à cette nouvelle, se dit à lui-même : « Qu'attends-tu donc encore, Antoine, quand la fortune t'a ravi l'unique bien qui t'attachait à la vie? » En disant ces mots, il entre dans la chambre, et il délace sa cuirasse; puis, l'ayant entr'ouverte : « Cléopâtre, s'écria-t-il, je ne me plains point d'être privé de toi, car je te vais rejoindre dans un instant. Ce qui m'afflige c'est qu'ayant été chef si puissant, je sois vaincu en courage et en magnanimité par une femme. » Or, il avait auprès de lui un esclave fidèle, nommé Eros, à qui il avait fait promettre, longtemps auparavant, qu'il le tuerait dès qu'il lui en donnerait l'ordre : il le somma alors de tenir sa promesse. Le serviteur tire son épée, et se lève comme pour le frapper; mais détournant la tête, il se la passe lui-même au travers du corps, et il tombe mort aux pieds de son maître. « Généreux Eros! s'écria alors Antoine, tu m'apprends, par ton exemple,

à faire moi-même ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi. » En disant ces mots, il se plonge l'épée dans le sein, et il se laisse tomber sur un lit. Mais le coup n'était pas de nature à lui donner la mort instantanément : le sang s'arrêta quand il fut couché ; et ayant repris ses sens, il pria ceux qui étaient là présents de l'achever ; mais tous s'enfuirent de la chambre, et le laissèrent crier et se débattre, jusqu'à ce que Cléopâtre eût envoyé Diomède, son secrétaire, pour le faire porter dans le tombeau où elle était.

Dès qu'Antoine sut que Cléopâtre vivait encore, il demanda avec instance à ses esclaves de le porter auprès d'elle ; et ils le portèrent sur leurs bras, jusqu'à l'entrée de la sépulture. Cléopâtre n'ouvrit point les portes ; mais elle parut à une fenêtre, d'où elle descendit des chaînes et des cordes avec lesquelles on attacha Antoine ; puis, aidée de deux de ses femmes, les seules à qui elle eût permis de la suivre en ce lieu, elle le tira à elle. Jamais, au rapport de ceux qui en furent témoins, on ne vit spectacle plus digne de pitié. Antoine, tout souillé de sang et n'ayant plus qu'un souffle de vie, était tiré en haut, tendant vers Cléopâtre ses mains défaillantes, et se soulevant lui-même, autant que sa faiblesse le lui permettait. Ce n'était pas chose aisée pour des femmes que de le monter ainsi : Cléopâtre, les bras raidis et le visage tendu, tirait les cordes avec effort, tandis que ceux qui étaient en bas l'encourageaient de la voix, et l'aidaient de tout leur pouvoir. Après qu'elle l'eut ainsi introduit dans le tombeau et fait coucher, elle déchira ses voiles en pleurant sur lui ; puis, se frappant le sein et se meurtrissant le corps de ses propres mains, elle essuyait le sang qui souillait le visage d'Antoine, en y collant le sien ; elle l'appelait son maître, son époux, son chef suprême : sa compassion pour les maux d'Antoine lui faisait presque oublier les siens propres. Antoine, après avoir calmé les lamentations de Cléopâtre, demanda du vin, soit qu'il eût réellement soif, ou qu'il espérât que cette boisson hâterait sa fin. Quand il eut bu, il exhorta Cléopâtre à prendre des mesures pour son salut, autant qu'elle le pourrait faire sans déshonneur, et à se fier à Proculéius, préférablement à tous les autres amis de César. Il la conjura de ne pas s'affliger sur lui pour ce dernier revers, mais plutôt de le féliciter des biens dont il avait joui durant sa vie, ayant

eu le bonheur d'être le plus illustre et le plus puissant des hommes, et surtout se pouvant glorifier, à la fin de sa carrière, de n'avoir été vaincu, lui Romain, que par un Romain. Et, en achevant ces mots, il expira.

Or, il y avait, parmi les armées de César, un jeune homme d'une des plus nobles familles, nommé Cornélius Dolabella, lequel, touché des malheurs de Cléopâtre, s'était engagé, à sa prière, à lui donner avis de tout ce qui se passerait. Il lui manda donc secrètement que César se disposait à s'en retourner par la Syrie, et qu'il avait résolu de la faire partir dans trois jours avec ses enfants. Sur cet avis, elle demanda à César la permission d'aller faire des effusions funèbres sur le tombeau d'Antoine : ce que César lui accorda. Elle se fit porter au lieu de la sépulture ; et là, se jetant sur le tombeau, en présence de ses femmes : « Cher Antoine, s'écria-t-elle, naguère je t'ai déposé dans ce dernier asile, étant encore libre ; et maintenant je verse ces libations sur tes tristes restes, captive et gardée à vue, car on craint que je ne défigure, par mes coups et par mes gémissements, ce corps réduit à l'esclavage, et réservé pour cette pompe où l'on va triompher de toi. N'attends plus de Cléopâtre d'autres honneurs que ces libations funèbres : ce sont les dernières qu'elle t'offrira, puisqu'on veut l'arracher d'auprès de toi. Tant que nous avons vécu, rien n'a pu nous séparer l'un de l'autre ; et maintenant la mort va nous éloigner tous les deux des lieux de notre naissance. Romain, tu demeureras sous cette terre d'Egypte ; et moi, malheureuse que je suis, je serai enterrée en Italie : encore sera-ce un grand bien pour moi d'être ensevelie aux lieux où tu es né. Si les dieux de ton pays ont quelque force et quelque puissance, car les nôtres nous ont trahis, n'abandonne pas ta femme vivante ; ne souffre pas qu'on triomphe de toi en la menant elle-même en triomphe ; cache-moi ici avec toi ; laisse-moi partager ta tombe ; car, entre les maux infinis qui m'accablent, aucun n'a été ni plus grand ni plus affreux pour moi que ce peu de temps qu'il m'a fallu vivre sans toi. »

Après avoir ainsi exhalé ses plaintes, elle couronna le tombeau de fleurs, le baisa, et commanda ensuite qu'on lui préparât à elle-même un bain. Le bain pris, elle se mit à table, et on lui servit un repas magnifique. Pen-

dant qu'elle était à dîner, il arriva un paysan de la campagne, portant un panier : les gardes lui demandèrent ce qu'il portait; et cet homme découvrit le panier, écarta les feuilles, et leur fit voir qu'il était plein de figues. Comme ceux-ci admiraient la grosseur et la beauté de ces fruits, le paysan, souriant, les invita à en prendre : cet air de franchise écarta tout soupçon, et on le laissa entrer. Après que Cléopâtre eut dîné, elle prit ses tablettes où elle avait écrit une lettre, puis elle les cacheta, et les envoya à César; ensuite, elle fit sortir tous ceux qui étaient dans son appartement, excepté ses deux femmes, et elle ferma la porte sur elle. Dès que César eut ouvert la lettre, les prières vives et touchantes que Cléopâtre lui adressait pour lui demander d'être enterrée auprès d'Antoine lui firent connaître ce qu'elle avait fait. Il voulut d'abord voler lui-même à son secours ; mais ensuite il se contenta d'y envoyer en toute hâte, pour voir ce qui s'était passé. La mort de Cléopâtre fut prompte; car les gens de César, malgré leur diligence, trouvèrent les gardes à leur poste, ignorant complétement ce qui s'était passé. Ils ouvrirent les portes ; et ils aperçurent la reine sans vie, couchée sur un lit d'or, et revêtue de ses habits royaux. Iras, l'une de ses femmes, était morte à ses pieds; et l'autre, Charmium, déjà appesantie par les approches de la mort, et pouvant à peine se soutenir, lui arrangeait encore le diadème autour de la tête. Un des gens de César lui dit avec colère : « Voilà qui est beau ! Charmium. — Très-beau, en effet, répondit-elle, et digne d'une femme issue de tant de rois. » Elle n'en dit pas davantage, et tomba morte au pied du lit.

On avait apporté, dit-on, à Cléopâtre, un aspic caché sous ces figues couvertes de feuilles : elle l'avait ainsi ordonné, afin qu'en prenant les fruits, le serpent la mordît sans qu'elle l'aperçût. Mais, quand elle découvrit les figues, elle vit le reptile : « Le voilà donc ! » s'écria-t-elle ; et elle présenta son bras à la morsure. D'autres prétendent qu'elle gardait cet aspic caché dans un vase, et que, comme elle l'eut provoqué avec un fuseau d'or, l'animal irrité s'élança sur elle, et la mordit au bras. Mais on ne sait, en réalité, rien de certain sur le genre de sa mort. Le bruit courut même qu'elle avait toujours du poison caché dans une aiguille creuse, qu'elle portait à ses cheveux. Toutefois, il ne parut sur son corps ni tache

ni aucune autre trace de poison ; on ne trouva pas même de serpent dans sa chambre : on disait seulement en avoir aperçu quelque frai le long de la mer, à l'endroit que regardaient les fenêtres du tombeau. Selon quelques-uns pourtant, on aperçut au bras de Cléopâtre la marque, à peine sensible, de deux piqûres ; et c'est à ce signe, semble-t-il, que César ajouta le plus de foi ; car, lors de son triomphe, il fit porter une statue de Cléopâtre, dont le bras était entouré d'un aspic. Telles sont les diverses traditions sur ce point.

César, tout fâché qu'il fut de la mort de cette femme, ne laissa pas néanmoins d'admirer sa magnanimité : il ordonna qu'on l'enterrât auprès d'Antoine avec une magnificence digne de son rang ; il fit faire aussi à ses deux suivantes des obsèques honorables. Cléopâtre mourut à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux.

PLUTARQUE. — *Antoine*, s. 84-86. Traduction d'A. Pierron.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Cléopâtre*, tragédie de Mme Emile de Girardin ; *Antoine* et *Cléopâtre*, de Shakespeare. — PEINTURE. — *Mort de Cléopâtre*, par Alexandre Véronèse, Césare da Cesto, Gigoux.

Octave César prend le pouvoir monarchique.

Telles furent, sous la royauté, sous la république et sous les pouvoirs qui vinrent ensuite, durant un espace de 725 ans, les choses que les Romains firent ou éprouvèrent. A partir de cette époque, ils commencèrent à être de nouveau soumis à un gouvernement véritablement monarchique, bien que César eût eu le projet de déposer les armes et de remettre l'administration des affaires au sénat et au peuple, projet dont il délibéra même avec Agrippa et Mécène, les confidents de tous ses secrets (1).

César les remercia vivement l'un et l'autre de la profondeur de leurs vues et de l'étendue de leurs développements, ainsi que de la franchise de leur langage ; mais il s'arrêta de préférence aux conseils de Mécène. Néanmoins, il ne mit pas immédiatement à exécution toutes les mesures qu'il lui avait suggérées, de peur d'échouer dans quelqu'une de ses entreprises, en voulant changer tout d'un coup l'état des citoyens ; certaines transfor-

(1) Lire leurs deux discours, trop longs pour être reproduits ici, s. 2-40.

mations furent accomplies sur-le-champ, d'autres ne le furent que plus tard ; il y en eut même quelques-unes dont il laissa le soin aux princes qui devaient gouverner après lui, persuadé que le temps donnerait plus d'opportunité à leur adoption. Agrippa, bien qu'ayant été d'un avis contraire, lui prêta son concours avec beaucoup de zèle pour l'exécution de toutes ces mesures, comme si lui-même il les eût conseillées.

Voilà, avec les choses que j'ai rapportées plus haut dans le cours de mon récit, ce que fit César cette année où il fut consul pour la cinquième fois ; de plus, il prit le titre d'*imperator*. Je ne parle pas ici de celui qu'on donnait anciennement à des généraux pour des victoires remportées (il l'avait souvent reçu auparavant et il le reçut souvent encore dans la suite, pour ses exploits, au point qu'il fut vingt et une fois appelé *imperator*) ; je parle de l'autre, qui désigne l'autorité suprême, comme un décret l'avait décerné à César, son père, à ses enfants et à ses descendants.

DION CASSIUS. — *Histoire romaine*. l. 52, s. 1-41, traduction Gros, continuée par V. Boissée, Didot.

CHAPITRE XIII.

AUGUSTE ET SA FAMILLE.

Auguste (29 ans avant J.-C., 14 après).

- *Organisation du pouvoir impérial* : Octave appelé désormais Auguste, se fait nommer consul, tribun, censeur, grand pontife, prince du sénat, *imperator*.
- *Administration militaire, civile, financière*, etc. — Conjurations, chagrins domestiques.
- *Guerres* : défaite des Asturiens et des Cantabres. — Conquête des provinces danubiennes et des deux Germanies. — Exploits de Drusus et de Tibère contre les Germains, désastre de Varus. — Mort d'Auguste à Nole (14 de J.-C.)
- *Etat géographique de l'empire* : bornes, étendue, population; division des provinces en sénatoriales, impériales et indépendantes. — Description de Rome.

siècle d'Auguste.

- Grand éclat de ce siècle embrassant la fin de la république et les premières années de l'empire.
- *Poésie* : Lucrèce, Catulle, Horace, Virgile, Ovide, Tibulle, Properce, etc.
- *Histoire* : J. César, Salluste, Tite-Live, Cornélius Népos, Trogue-Pompée, Velléius Paterculus, Valère-Maxime.
- *Sciences et arts* : Pomponius Méla, géographie; Cicéron, éloquence et philosophie; Varron, connaissances générales; Antonius Musa, médecine; Matius, agriculture; Antistius Labéo et Atéius Capito, droit. — Vitruve, architecture. — Rôle de Mécène.

Maison d'Auguste (14-68).	*Tibère* (14) : hypocrisie et cruauté de son caractère, mort de Germanicus, domination de Séjan, séjour de Caprée. *Caius Caligula* (37) : heureux début, maladie; son avarice, sa prodigalité, son extravagance, sa cruauté. — Chéréas. *Claude* (41) : origine du *Donativum*, règne des affranchis; Messaline et Britannicus, Agrippine et Néron. — Qualités de Claude, ses travaux, ses services; succès en Bretagne. *Néron* (55) : bonté apparente; mort de Britannicus, d'Agrippine, d'Octavie; de Burrhus, de Sénèque, de Lucain; de Corbulon. Goût pour les jeux du Cirque et les choses de l'esprit; *jeux Néroniens*, voyage en Grèce, incendie de Rome. — 1re *persécution* contre les chrétiens. — Mort de Néron.

§ I. — Auguste.

Pouvoirs d'Auguste.

Auguste ne s'attribua aucun titre qui le caractérisât monarque. Il témoigna toujours une extrême horreur, non-seulement pour le nom de roi, qui depuis l'expulsion des Tarquins était détesté des Romains, mais même pour celui de dictateur, qu'une loi d'Antoine avait aboli aussitôt après la mort de César. Il usa d'adresse; et son art consista à accumuler sur sa tête différents titres, tous déjà usités, tous républicains par eux-mêmes, et à déguiser ainsi sous des noms anciens une forme nouvelle de gouvernement.

Le premier de ces titres est celui d'*imperator*, dont nous avons fait le nom d'*empereur*. Ce titre avait été employé du temps de la république en deux sens : premièrement pour signifier simplement un général d'armée, et en second lieu comme un nom d'honneur et de gloire accordé à un chef de guerre qui avait vaincu les ennemis dans une action importante. Auguste, en prenant ce même titre, lui donna une bien autre étendue, à l'exemple du dictateur César, à qui on l'avait aussi déféré. L'empereur, en cette qualité, était le généralissime de toutes les forces de l'empire, et tous ceux qui les commandaient n'étaient que ses lieutenants : privilége assurément royal dans cette universalité de commandement.

L'empereur était absolu dans tout le ressort militaire. Il n'appartenait qu'à lui seul d'ordonner de la guerre et de la paix, de faire des levées d'hommes et de deniers. Le glaive était entre ses mains, et il en exerçait le redoutable pouvoir, non-seulement sur les soldats, mais sur les ci-

toyens, sur les chevaliers romains et sur les sénateurs. Ce titre, auquel étaient attachés de si grands droits, fut regardé comme désignant d'une manière propre et spéciale la souveraine puissance dans Auguste et dans ses successeurs. Mais comme il était tout militaire, il décelait l'origine de ce nouveau gouvernement, fondé par la force des armes. Les gens de guerre le sentirent trop bien, et en abusèrent dans la suite à l'excès. Ainsi, selon la remarque de Bossuet, « comme la république avait son fai- » ble inévitable, c'est-à-dire la jalousie entre le peuple et » le sénat, la monarchie des Césars avait aussi le sien ; » et ce faible était la licence des soldats, qui les avaient » faits. » Auguste tâcha de parer à cet inconvénient en affectant de subordonner le pouvoir des armes à celui des lois. Car c'était bien reconnaître la supériorité du civil sur le militaire, que de recevoir du sénat le droit de commander les armées. Mais la réalité perça sous ces minces enveloppes, et les gens de guerre ne s'y trompèrent point.

Il tempéra aussi la terreur du titre militaire d'empereur par d'autres titres, ou mixtes, ou purement civils.

Il géra plusieurs fois le consulat, et, ne voulant pas le posséder à perpétuité, comme par modestie, et pour laisser cette grande place pleinement libre aux citoyens qui avaient droit d'y aspirer, après son onzième consulat, il se fit donner la puissance proconsulaire, mais seulement hors de Rome, et par intervalles, parce que, sous le gouvernement républicain, le nom et le commandement de proconsul ne se prenaient qu'au sortir de la ville, et se perdaient en y rentrant. Au moyen de cette puissance proconsulaire, il fut dit qu'en quelque province qu'il allât, il jouirait d'un commandement supérieur à ceux qui en avaient le gouvernement actuel. Le même privilége avait été autrefois accordé dans tout l'Orient à Pompée, puis à Brutus et à Cassius. Auguste, pour acquérir dans la ville la même autorité qu'on lui donnait sur les provinces, se fit revêtir quelque temps après du droit et du pouvoir du consulat, lors même qu'il n'exercerait pas cette charge, et il s'en attribua toutes les marques d'honneur, les douze faisceaux, et une chaise curule au milieu de celles des consuls.

Il reçut aussi dans les mêmes circonstances la puissance du tribunat, qui lui avait été plusieurs fois inutilement offerte dans les temps précédents. Il n'était point

tribun, car ce titre, réservé aux seuls plébéiens, eût été au-dessous de sa dignité. Mais, par une précision commode, et qui avait déjà été imaginée par César, laissant le nom de la charge, il en possédait toute l'autorité. Cette puissance tribunitienne lui était d'une extrême importance. Premièrement, elle le mettait en droit d'empêcher qu'il ne se passât rien contre sa volonté, ni dans le sénat ni dans les assemblées du peuple. On voit dans l'histoire de la république jusqu'où les tribuns étendirent ce pouvoir, et on peut juger qu'il ne dépérit pas entre les mains des empereurs. De plus, en vertu de ce titre, leur personne devenait sacrée et inviolable. Non-seulement les attentats contre leur vie, mais les plus légères offenses, et de simples manques de respect passaient pour crimes d'impiété. Les successeurs d'Auguste firent étrangement valoir ce privilége, et en prirent occasion de répandre bien du sang innocent.

Au reste, quoique la puissance du tribunat fût réservée aux empereurs à perpétuité, ils ne laissaient pas de la renouveler en quelque façon tous les ans; et les années de leur empire sont comptées par les années de leur puissance tribunitienne.

Auguste et ses successeurs s'approprièrent encore la puissance de la censure, soit sous son véritable et ancien nom, ce qui n'arriva que rarement, soit sous celui de surintendance des lois et des mœurs. En vertu de ce pouvoir, ils faisaient le dénombrement du peuple, ils enregistraient sur le catalogue des chevaliers et des sénateurs ou en excluaient qui bon leur semblait.

Tant de titres réunis en leur personne les mettaient en possession de toute la puissance civile et militaire. Ils y joignirent celle de la religion, qui a tant de crédit sur l'esprit des peuples. Auguste laissa jouir Lépidus, tant qu'il vécut, de la dignité de grand pontife, parce qu'il n'y avait point d'exemple que personne jamais en eût été privé autrement que par la mort. Mais dès qu'elle devint vacante, il s'en saisit, et tous ses successeurs à l'empire la possédèrent après lui. Ce grand titre leur donna la surintendance de tout ce qui concernait la religion. Il ne leur suffit pas néanmoins. Ils voulurent avoir l'inspection directe et immédiate sur chaque partie du droit divin; et pour cela ils se mirent à la tête de tous les colléges de prêtres, de celui des augures, de celui des gar-

des des livres sibyllins, et des autres : en sorte qu'ils devinrent seuls arbitres du sacré comme du profane.

Quoiqu'il semblât ne rien manquer à un pouvoir si étendu, les lois pouvaient quelquefois en gêner l'exercice. Auguste trouva un remède à cet inconvénient. Du temps de la république, il était d'usage de demander et d'obtenir des dispenses de l'observation des lois dans certains cas particuliers. C'est ainsi que le second Scipion l'Africain, Pompée et Octavien lui-même, avaient été, moyennant une dispense du sénat et du peuple, nommés consuls avant l'âge prescrit par les lois. Auguste généralisa ce qui n'avait eu lieu jusqu'alors que pour des besoins limités, et il se fit donner une dispense universelle de l'observation de toutes les lois : en sorte que dans un Etat qui au fond demeurait républicain, il se procura une autorité plus libre dans ses fonctions et plus indépendante que ne l'a jamais été celle des monarques les plus absolus.

Quant au titre de *père de la patrie*, qui avait été autrefois déféré à Cicéron dans son consulat, et depuis au dictateur César, si Auguste le prit, aussi bien que tous ses successeurs, ce fut moins pour s'attribuer les droits de la puissance paternelle sur les citoyens, que comme un nom de douceur et de tendresse, qui avertissait le prince de la protection et de l'amour qu'il doit à ses peuples, et les peuples de l'obéissance filiale par laquelle il leur convient de reconnaître les soins et la protection du prince.

Chargé de tant de titres, Auguste exerça donc le souverain pouvoir dans la république. Empereur, proconsul, et jouissant de tous les droits du consulat, revêtu de la puissance tribunitienne et de celle de la censure, affranchi des liens des lois, enfin grand pontife, il rassemblait en lui seul tous les genres de puissance, militaire, civile et sacrée.

CRÉVIER. — *Histoire des empereurs romains*, l. I, s. 1.

Auguste profita de sa grande puissance pour mettre la main à tout : armée, marine, administration civile, finances, justice, commerce, police, protection aux lettres et aux arts. Il atteignit ainsi à son but, la consolidation du pouvoir, mais ce fut au milieu de conspirations (Cinna, etc.), de chagrins domestiques (mort des siens, etc.), de guerres en Espagne, au Danube et au Rhin. Malheureusement le désastre de Varus vint attrister et peut-être même hâter la fin de sa carrière (9 de J.-C.). Il y survécut peu de temps, et mourut à Nole, âgé de soixante et seize ans, paré comme en un jour de fête, demandant à ses amis » s'il n'avait pas bien joué son rôle » (14 de J.-C.).

Désastre de Varus.

Quintilius Varus était d'une famille plutôt illustrée que noble; il avait un caractère doux, des habitudes calmes; une certaine paresse du corps et de l'esprit le rendait moins propre aux expéditions militaires qu'à l'oisiveté des camps. Son administration de Syrie prouva qu'il ne méprisait point l'argent. Lorsqu'il arriva dans cette province, elle était aussi riche qu'il était pauvre, et ce fut tout le contraire quand il en sortit. Appelé à commander l'armée de Germanie, il se persuada que les hommes, qui n'avaient d'humain que la figure et la parole, et que le glaive ne pouvait dompter, céderaient peut-être à la douce autorité des lois. Plein de cette espérance, il s'enfonce dans la Germanie; et là, comme au milieu d'un peuple charmé des douceurs de la paix, il passait le temps des expéditions militaires à rendre la justice et à juger des procès du haut de son tribunal.

Le caractère des Germains offre un mélange terrible de ruse et de férocité; c'est un peuple né pour le mensonge; mais il faut l'avoir éprouvé pour le croire. Ils simulaient entre eux des procès criminels; ils s'attaquaient les uns les autres par des injures, puis ils avaient l'air de se féliciter de voir leurs contestations terminées par la justice romaine, leur âpreté naturelle adoucie par une nouvelle discipline, et leurs différends, jusque-là vidés par les armes, réglés enfin par le droit. Cette feinte remplit Varus de la plus folle confiance; il ne se regardait plus comme un chef d'armée au milieu des forêts de la Germanie, mais plutôt comme un préteur de la ville, rendant la justice au Forum. Alors parut un jeune homme d'une noble naissance, brave, intelligent, doué de plus de génie qu'on n'en trouve chez les Barbares : c'était Arminius, fils de Sigimer, le premier de sa nation. Arminius portait dans ses yeux et sur son visage tout le feu de son âme; il avait constamment suivi nos drapeaux dans les guerres précédentes, il avait même obtenu le droit de cité et le rang de chevalier. Persuadé avec raison que l'homme le plus aisé à vaincre est celui qui ne craint rien, et que de toutes les causes de malheur la plus ordinaire est la sécurité, il profita de l'incroyable aveuglement de notre chef pour accomplir ses projets criminels. Ne se confiant

d'abord qu'à quelques amis, il s'adjoint successivement un plus grand nombre de complices; il dit, il persuade qu'on peut surprendre les Romains; puis, son plan fait, il passe à l'exécution, et fixe le jour d'une embuscade. Ségeste, ami fidèle des Romains, et l'un des plus illustres parmi les Cattes, révèle le complot à Varus. Mais déjà la destinée avait troublé son esprit et mis un bandeau sur les yeux; il n'arrive que trop souvent que le ciel frappe d'une espèce de vertige ceux qu'il veut perdre; alors, pour comble de misère, ils paraissent mériter leur malheur, et les effets du hasard leur sont reprochés comme des crimes. Varus refusa de croire aux rapports de Ségeste; il déclara qu'il attendait des Germains une reconnaissance égale à ses bontés pour eux. Ce premier avis négligé ne lui laissa pas le soin d'en recevoir un second.

L'armée de Germanie était la première des armées romaines par sa bravoure, par sa discipline, par ses exploits, par l'expérience des combats : surprise et trahie, victime tout à la fois de l'apathie de son chef, de la ruse des ennemis et de l'injustice du sort, enfermée dans des bois et des marécages, prise comme dans un piége, elle fut égorgée tout entière par des ennemis que jusqu'à ce jour elle avait massacrés comme de vils troupeaux, dont la vie et la mort étaient à la merci de sa colère ou de sa pitié. Nos malheureux soldats n'eurent pas même la liberté de résister vaillamment; et plusieurs d'entre eux furent punis pour avoir voulu se conduire en Romains. Varus eut plus de courage pour mourir qu'il n'en avait eu pour combattre. A l'exemple de son aïeul et de son père, il se tua de sa propre main. Quant aux deux préfets du camp, L. Eggius et Ceionius, le premier se couvrit de gloire, l'autre d'ignominie · lorsque déjà la plus grande partie de l'armée avait péri en combattant, Ceionius proposa de se rendre, aimant mieux le supplice que la mort du champ de bataille. Numonius Vala, lieutenant de Varus, citoyen dont la vie avait été irréprochable jusque-là, donna l'exemple le plus funeste : à la tête de la cavalerie, il tenta de gagner le Rhin, et laissa l'infanterie livrée à ses propres forces. La fortune le punit de cette fuite infâme; il ne survécut pas à ceux qu'il avait trahis, mais il périt avec la honte de sa lâche trahison. Le cadavre de Varus, à demi brûlé, fut mis en pièces par nos féroces ennemis : ils lui coupèrent la tête et la por-

tèrent à Maroboduus; César la reçut de ce dernier, et la fit ensevelir dans le tombeau de sa famille.

VELLÉIUS PATERCULUS (Traduction de M. Herbet). — *Histoire romaine*, l. 2, s. 117-119.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Cinna*, tragédie de Corneille. — PEINTURE : *Tu Marcellus eris*, d'Ingres, *gravé* par Simon Pradier. — SCULPTURE : Statues et bustes d'Auguste et des empereurs romains au musée au Louvre.

§ II. — Les princes de la maison d'Auguste.

Tibère, adopté à regret par Auguste, lui succéda, en 14 de J.-C. Avec cette hypocrisie qui était le fond de son caractère, il affecta d'abord de repousser l'empire et d'avoir pour le sénat la plus entière déférence. Mais la vérité se fit bientôt jour, notamment dans ses rapports avec Germanicus. Débarrassé de ce prince par le poison, il tomba sous la tutelle de Séjan qui le relégua dans l'île de Caprée. Tibère devina bientôt cet ambitieux, et s'en défit par un crime (23). Il mourut lui-même peu de temps après, assassiné par les prétoriens (37).

Gouvernement de Tibère.

Comme on voit un fleuve miner lentement et sans bruit les digues qu'on lui oppose, et enfin les renverser dans un moment et couvrir les campagnes qu'elles conservaient, ainsi la puissance souveraine, sous Auguste, agit insensiblement, et renversa, sous Tibère, avec violence.

Il y avait une *loi de majesté* contre ceux qui commettaient quelque attentat contre le peuple romain. Tibère se saisit de cette loi, et l'appliqua, non pas aux cas pour lesquels elle avait été faite, mais à tout ce qui put servir sa haine ou ses défiances. Ce n'étaient pas seulement les actions qui tombaient dans le cas de cette loi, mais des paroles, des signes et des pensées même; car ce qui se dit dans ces épanchements de cœur que la conversation produit entre deux amis ne peut être regardé que comme des pensées. Il n'y eut donc plus de liberté dans les festins, de confiance dans les parentés, de fidélité dans les esclaves : la dissimulation et la tristesse du prince se communiquant partout, l'amitié fut regardée comme un écueil, l'ingénuité comme une imprudence, la vertu comme une affectation qui pouvait rappeler dans l'esprit des peuples le bonheur des temps précédents.

Il n'y a point de plus cruelle tyrannie que celle que l'on exerce à l'ombre des lois et avec les couleurs de la justice, lorsqu'on va pour ainsi dire noyer des malheu-

reux sur la planche même sur laquelle ils s'étaient sauvés.

Et comme il n'est jamais arrivé qu'un tyran ait manqué d'instruments de sa tyrannie, Tibère trouva toujours des juges prêts à condamner autant de gens qu'il en put soupçonner. Du temps de la république, le sénat, qui ne jugeait point en corps les affaires des particuliers, connaissait par une délégation du peuple des crimes qu'on imputait aux alliés. Tibère lui renvoya de même le jugement de tout ce qui s'appelait crime de *lèse-majesté* contre lui. Ce corps tomba dans un état de bassesse qui ne peut s'exprimer : les sénateurs allaient au-devant de la servitude; sous la faveur de Séjan, les plus illustres d'entre eux faisaient le métier de délateurs.

MONTESQUIEU. — *Grandeur et décadence des Romains*, ch. 14.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Tibère*, tragédie de J. Chénier; *la mort de Séjan*, tragédie anglaise de Ben Jonson. — PEINTURE : *les exilés de Tibère*, par Barrias.

Germanicus.

Germanicus, père de C. César et fils de Drusus et de la plus jeune Antonia, fut adopté par Tibère, son oncle paternel. Il exerça la questure cinq ans avant l'âge exigé par les lois, et le consulat immédiatement après. Envoyé en Germanie pour y prendre le commandement de l'armée, il contint, avec autant d'énergie que de fidélité, toutes les légions qui, à la première nouvelle de la mort d'Auguste, refusaient obstinément de reconnaître Tibère pour empereur, et lui déféraient à lui-même le gouvernement de l'Etat. Il vainquit ensuite l'ennemi, et revint triompher à Rome. On le créa consul pour la seconde fois; mais avant que d'entrer en charge, il fut, pour ainsi dire, chassé de Rome par Tibère, qui l'envoya pacifier l'Orient. Après avoir vaincu le roi d'Arménie et réduit la Cappadoce en province romaine, il mourut à Antioche, à l'âge de trente-quatre ans, d'une maladie de langueur, qui donna lieu à des soupçons d'empoisonnement. En effet, outre les taches livides qu'il avait sur tout le corps, et l'écume qui lui sortait de la bouche, on remarqua, lorsqu'il fut brûlé, que son cœur était resté intact; or, l'on croit communément que le cœur imprégné de poison résiste à l'action du feu.

On attribua sa mort à la haine secrète de Tibère, et à

l'active complicité de Cn. Pison. Ce Pison, investi, vers le même temps, du gouvernement de la Syrie, se croyait, disait-il, obligé, par une impérieuse nécessité, d'être l'ennemi du père ou du fils. Il ne cessa de faire endurer à Germanicus, même pendant sa maladie, les plus sanglants outrages, par ses discours et par sa conduite. Aussi, à son retour à Rome, pensa-t-il être mis en pièces par le peuple; et il fut condamné à mort par le sénat.

Germanicus possédait, on le sait, tous les avantages du corps et toutes les qualités de l'âme, à un degré où personne ne les eut jamais : une valeur et une beauté singulières ; une grande supériorité d'éloquence et de savoir dans les deux langues ; une admirable bonté d'âme, et, avec une rare envie de plaire et d'être aimé, de merveilleux talents pour y réussir. Le seul défaut qui déparât sa beauté était d'avoir les jambes un peu grêles ; mais il le corrigea par l'habitude de monter à cheval après ses repas. Il attaqua corps à corps et tua de sa main nombre d'ennemis. Il plaida des causes, même après son triomphe. Entre autres monuments de ses études, il nous a laissé des comédies grecques. Il était également affable dans la vie publique et dans la vie privée. Il entrait sans licteurs dans les villes libres et alliées de Rome. Voyait-il quelque part le tombeau d'un grand homme, il y offrait des sacrifices à ses mânes. Voulant réunir dans un même sépulcre les ossements, depuis longtemps dispersés, des soldats égorgés dans la défaite de Varus, il les recueillit de sa main et les y porta lui-même. Il n'opposait à ses détracteurs, quelles que fussent la cause et la violence de leur inimitié, que la douceur et la modération. Pison avait cassé ses décrets et maltraité ses clients ; il ne lui témoigna enfin de ressentiment que quand il le vit employer aussi contre lui les maléfices et d'odieuses pratiques de la religion. Et alors même il se contenta de renoncer publiquement à son amitié, selon l'ancienne coutume, et de confier aux siens sa vengeance, s'il lui arrivait malheur.

Il recueillit le plus beau fruit de tant de vertus, et inspira une telle estime, un tel amour à ses proches, qu'Auguste (sans parler des autres) balança longtemps s'il ne le choisirait pas pour son successeur, et le fit adopter par Tibère. Il jouissait aussi à un tel point de la faveur populaire, que, selon le témoignage de la plupart des auteurs,

la foule immense qui, à son arrivée ou à son départ, se précipitait à sa rencontre ou à sa suite, lui fit courir plus d'une fois risque de la vie. Quand il revint de Germanie, après y avoir apaisé les séditions, toutes les cohortes prétoriennes allèrent au-devant de lui, quoique cet ordre n'eût été donné qu'à deux d'entre elles, et les habitants, de tout sexe, de tout âge, de toute condition, se répandirent sur sa route jusqu'à vingt milles de Rome.

Mais des témoignages d'affection plus grands encore et plus énergiques éclatèrent à sa mort et longtemps après. Le jour où il cessa de vivre, on lança des pierres contre les temples, on renversa les statues des dieux; quelques citoyens jetèrent dans la rue leurs dieux lares, ou exposèrent leurs enfants nouvellement nés. On dit même que les Barbares, alors en guerre contre nous ou entre eux, consentirent, comme dans un deuil universel, à une suspension d'armes; que quelques princes, en signe d'une profonde douleur, se coupèrent la barbe, et firent raser la tête de leurs femmes; enfin que le roi des rois s'abstint de la chasse et n'admit point les grands à sa table, ce qui, chez les Parthes, équivaut à la clôture des tribunaux parmi nous.

A Rome, la population, consternée, éperdue, à la première nouvelle de sa maladie, attendait avec anxiété d'autres courriers. Tout à coup, vers le soir, le bruit se répandit, on ne sait comment, que Germanicus était rétabli. Alors on courut de toutes parts au Capitole avec des flambeaux et des victimes : on brise, ou peu s'en faut, les portes du temple, dans l'impatience d'offrir aux dieux des actions de grâces. Tibère endormi est réveillé par les cris de joie du dehors, et par des voix qui chantaient : « Rome est sauvée, la patrie est sauvée, Germanicus est sauvé ! » Mais lorsque sa mort fut devenue certaine, aucune consolation, aucun édit ne put mettre de bornes à la douleur publique : elle dura même pendant les fêtes du mois de décembre. Les abominations des temps qui suivirent ajoutèrent encore à sa gloire et au regret de sa perte, tout le monde étant persuadé avec raison, que le respect et la crainte où il tenait Tibère servaient de frein à sa cruauté, qui, en effet, ne tarda pas à éclater.

SUÉTONE (1). — *Caligula*, s. 1-6. Trad. Baudement.

(1) *Suétone* vécut dans le second siècle de notre ère. Il fut même secrétaire

LITTÉRATURE ET ARTS. — Peinture : *la Mort de Germanicus*, par le Sueur. — Sculpture : *Agrippine et Caligula. Agrippine portant les cendres de Germanicus*, par Maillet.

Mort de Tibère.

Déjà le corps, déjà les forces défaillaient chez Tibère, mais non la dissimulation. C'était la même inflexibilité d'âme, la même attention sur ses paroles et ses regards, avec un mélange étudié de manières gracieuses, vains déguisements d'une visible décadence. Après avoir plusieurs fois changé de séjour, il s'arrêta enfin auprès du promontoire de Misène, dans une maison qui avait eu jadis Lucullus pour maître. C'est là qu'on sut qu'il approchait de ses derniers instants, et voici de quelle manière. Auprès de lui était un habile médecin nommé Chariclès, qui, sans gouverner habituellement la santé du prince, lui donnait cependant ses conseils. Chariclès, quittant l'empereur sous prétexte d'affaires particulières, et lui prenant la main pour la baiser en signe de respect, lui toucha légèrement le pouls. Il fut deviné; car Tibère, offensé peut-être et n'en cachant que mieux sa colère, fit recommencer le repas d'où l'on sortait et le prolongea plus que de coutume, comme pour honorer le départ d'un ami. Le médecin assura toutefois à Macron que la vie s'éteignait, et que Tibère ne passerait pas deux jours. Aussitôt tout est en mouvement, des conférences se tiennent à la cour, on dépêche des courriers aux armées et aux généraux. Le

de l'empereur Adrien, dont il perdit les bonnes grâces pour avoir manqué de respect à l'impératrice. Nous avons de lui, entre autres ouvrages, les *Vies des douze Césars*, où se trouvent non point l'histoire, mais les anecdotes plus ou moins piquantes et scandaleuses de l'existence des premiers maîtres du monde. « C'est avec raison, dit M. Egger, que l'antiquité refuse à Suétone une place à côté des Tite-Live et des Salluste. Ce n'est plus là l'histoire comme la comprenait Cicéron, comme ces grands génies la réalisèrent, avec un certain mépris, je l'avoue, pour les rigoureux procédés de la critique, mais avec cette force d'imagination savante qui rend la vie aux hommes et aux peuples. Suétone n'a pas une seule de ces hautes qualités. Le sentiment de l'honnête et du vrai, quelquefois le cri de l'indignation contre les infamies du vice, plus souvent une certaine complaisance à retracer des horreurs qu'aucune langue moderne n'osera jamais traduire : voilà pour le cœur; une minutieuse attention à recueillir dans les meilleures sources les petits détails de la vie publique ou privée, les anecdotes les plus inattendues; un style pur, ferme et précis, qui rappelle même parfois l'expression de Tacite : voilà pour l'esprit et la science de l'écrivain. Si Appien et Plutarque sont des rhéteurs historiens, Suétone n'est guère plus qu'un grammairien biographe. »

dix-sept avant les kalendes d'avril, Tibère eut une faiblesse, et l'on crut qu'il avait terminé ses destins. Déjà Caïus sortait, au milieu des félicitations, pour prendre possession de l'empire, lorsque tout à coup on annonce que la vue et la parole sont revenues au prince, et qu'il demande de la nourriture pour réparer son épuisement. Ce fut une consternation générale : on se disperse à la hâte ; chacun prend l'air de la tristesse ou de l'ignorance. Caïus était muet, et interdit, comme tombé, d'une si haute espérance, à l'attente des dernières rigueurs. Macron, seul intrépide, fait étouffer le vieillard sous un amas de couvertures, et ordonne qu'on s'éloigne. Ainsi finit Tibère, dans la soixante et dix-huitième année de son âge.

Il était fils de Tibérius Néro, et des deux côtés issu de la maison Claudia, quoique sa mère fût passée par adoption dans la famille des Livius, puis dans celle des Jules. Il éprouva dès le berceau les caprices du sort. De l'exil, où l'avait entraîné la proscription de son père, il passa, comme beau-fils d'Auguste, dans la maison impériale. Là, de nombreux concurrents le désespérèrent, tant que dura la puissance de Marcellus, d'Agrippa, et ensuite des Césars Caïus et Lucius. Il eut même dans son frère Drusus un rival heureux de popularité. Revenu de Rhodes, il remplit douze ans le vide que la mort avait fait dans le palais du prince, et régla seul, près de vingt-trois autres années, les destins du peuple romain. Ses mœurs eurent aussi leurs époques diverses : honorable dans sa vie et sa réputation, tant qu'il fut homme privé ou qu'il commanda sous Auguste ; hypocrite et adroit à contrefaire la vertu, tant que Germanicus et Drusus virent le jour; mêlé de bien et de mal jusqu'à la mort de sa mère ; monstre de cruauté, mais cachant ses débauches, tant qu'il aima ou craignit Séjan ; il se précipita tout à la fois dans le crime et l'infamie, lorsque, libre de honte et de crainte, il ne suivit plus que le penchant de sa nature.

TACITE (1). — *Annales*, l. 6, s. 50 et 51. Trad. de Burnouf.

(1) *Tacite* naquit à Intéramne, en Ombrie, vers l'an 60 notre ère. Nous savons peu de détails sur sa vie, sinon qu'il épousa la fille d'Agricola, qu'il s'éloigna de Rome pendant une partie du règne de Domitien. et qu'il fut consul sous Nerva. L'époque et le lieu de sa mort nous sont inconnus. — Les ouvrages les plus importants de Tacite, *Vie d'Agricola*, *Mœurs des Germains*, *Histoires* et *Annales*, nous sont parvenus, ces deux derniers mutilés. Quant au *Dialogue des*

Caïus Caligula (37-41) régna d'abord avec sagesse. Mais, à la suite d'une maladie qui troubla quelque peu sa raison, il afficha également l'avarice, la prodigalité, l'extravagance et la cruauté de son caractère. Chéréas, tribun des prétoriens, assassina ce monstre, après quatre ans de règne. — Sous *Claude*, oncle de Caligula, il n'y eut de véritables maîtres que les affranchis, Polybe, Pallas, Narcisse et l'impératrice Messaline, remplacée dans la suite par Agrippine. — *Néron*, qui le remplaça, gouverna d'abord avec douceur; mais bientôt son vrai caractère se montra. Il sévit d'abord contre les siens : Britannicus, Agrippine, Octavie. Puis, il se tourna contre ceux qui lui inspirèrent de l'ombrage à un titre quelconque : Burrhus son précepteur, Sénèque le philosophe, les poëtes Lucain et Pétrone, etc. Nous insistons sur l'empoisonnement de Britannicus (55) et l'assassinat d'Agrippine (59).

Empoisonnement de Britannicus.

C'était l'usage que les fils des princes mangeassent assis avec les autres nobles de leur âge, sous les yeux de leurs parents, à une table séparée et plus frugale. Britannicus était à l'une de ces tables. Comme il ne mangeait ou ne buvait rien qui n'eût été goûté par un esclave de confiance, et qu'on ne voulait ni manquer à cette coutume, ni déceler le crime par deux morts à la fois, voici la ruse qu'on imagina. Un breuvage encore innocent et goûté par l'esclave fut servi à Britannicus; mais la liqueur était trop chaude, et il ne put la boire. Avec l'eau dont on la rafraîchit, on y versa le poison, qui circula si rapidement dans ses veines, qu'il lui ravit en même temps la couronne et la vie. Tout se trouble autour de lui : les moins prudents s'enfuient; ceux dont la vue pénètre plus avant demeurent immobiles, les yeux attachés sur Néron. Le prince, toujours attaché sur son lit et feignant de ne rien savoir, dit que c'était un événement ordinaire, causé par l'épilepsie dont Britannicus était attaqué depuis l'enfance; que peu à peu la vue et le sentiment lui reviendraient. Pour Agrippine, elle composait inutilement

orateurs qu'on lui attribue quelquefois, il est plus difficile de bien établir jusqu'à quel point il lui appartient. « Sa diction, dit La Harpe, est comme son âme : singulièrement pittoresque, sans être jamais trop figurée; précise, sans être obscure; nerveuse, sans être tendue. Il parle à la fois à l'âme, à l'imagination, à l'esprit. Le secret de son style, qu'on n'égalera peut-être jamais, tient non-seulement à son génie, mais aux circonstances où il s'est trouvé. Il n'invective point en déclamateur : un homme profondément affecté ne peut pas l'être; mais il peint avec des couleurs si vraies tout ce que la bassesse et l'esclavage ont de plus dégoûtant, tout ce que le despotisme et la cruauté ont de plus horrible, les espérances et les succès du crime, la pâleur de l'innocence et l'abattement de la vertu ; il peint tellement tout ce qu'il a vu et souffert, que l'on voit et que l'on souffre avec lui. Les tyrans nous semblent punis quand il les peint. »

son visage : la frayeur et le trouble de son âme éclatèrent si visiblement qu'on la jugea aussi étrangère à ce crime que l'était Octavie, sœur de Britannicus ; et, en effet, elle voyait dans cette mort la chute de son dernier appui et l'exemple du parricide. Octavie aussi, dans un âge si jeune, avait appris à cacher sa douleur, sa tendresse, tous les mouvements de son âme. Ainsi, après un moment de silence, la gaieté du festin recommença.

TACITE. — *Annales*, l. 13, s. 15. Trad. de Burnouf.

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Octavie*, tragédie de Sénéque ; *Britannicus*, id. de Racine. — SCULPTURE : *Buste en marbre de Corbulon*, à la Bibliothèque nationale.

Assassinat d'Agrippine.

Néron commença par éviter de se trouver seul avec sa mère. Quand elle se retirait dans ses jardins ou dans sa terre de Tusculum ou d'Antium, il la félicitait d'aller chercher le repos. Enfin, persuadé, partout où il la trouvait, qu'elle était un grand embarras pour lui, il résolut de la tuer. Cependant il hésitait encore entre le poison, le fer ou quelque autre moyen. D'abord il choisit le poison. Mais s'il le faisait donner à sa table, on ne pouvait accuser le hasard, Britannicus ayant déjà péri de la même manière. Il semblait d'ailleurs difficile de corrompre les serviteurs d'une femme que l'habitude du crime avait rendue défiante, et qui s'était prémunie par des antidotes. Si l'on employait le fer, personne ne pouvait dire comment on cacherait le meurtre ; et Néron craignait que l'homme chargé d'un si grand crime ne méprisât ses ordres. L'affranchi Anicétus, préfet de la flotte de Misène, qui avait élevé Néron, et qui détestait Agrippine autant qu'il en était détesté, offrit un moyen de son invention. Il proposa de construire un vaisseau dont une partie, en s'entr'ouvant au milieu de la mer, la noierait sans qu'elle s'y attendît. « Rien n'est plus fécond en hasards que la mer. Agrippine périssant dans un naufrage, quel homme serait assez hostile au prince pour attribuer au crime une mort causée par les vents et les flots ? Néron, d'ailleurs, accorderait à la victime un temple, des autels et d'autres marques de tendresse. »

Cette ruse fut goûtée. Les circonstances mêmes la favo-

risèrent, car Néron était à Baïes pendant les fêtes de Minerve. Il y attira sa mère, en répétant « qu'il faut souffrir les emportements de ses proches, et oublier les ressentiments, » afin de répandre le bruit d'une réconciliation, et de l'accréditer auprès d'Agrippine, crédule comme toutes les femmes pour ce qui les flatte. Néron se porte à sa rencontre sur le rivage, car elle venait d'Antium : il lui présente la main, l'embrasse et la mène à Baules, maison de campagne baignée par la mer dans un repli de la côte, entre le promontoire de Misène et le lac de Baïes. Là, un vaisseau plus orné que les autres stationnait au milieu de la flotte, comme si le prince eût voulu faire honneur à sa mère; car elle avait coutume d'aller à Baïes dans une galère montée par les rameurs des équipages, et il l'invita à souper pour cacher son crime dans la nuit. Le secret, dit-on, fut révélé. Agrippine, avertie de la trahison, et ne sachant si elle devait y croire, se fit en litière porter à Baïes. Là, les caresses de Néron dissipèrent ses craintes, car il la reçut avec affabilité, et la fit asseoir au-dessus de lui. Par des entretiens variés, tantôt avec l'abandon de la jeunesse, tantôt avec plus de retenue, comme pour mêler la gravité à l'enjouement, il prolonge le festin, la reconduit lorsqu'elle s'éloigne, et s'attache avec une étreinte plus affectueuse à ses yeux et à son sein, soit pour dissimuler plus profondément, soit que cette dernière entrevue, avec une mère qui allait mourir, eût attendri son âme toute barbare qu'elle fût.

Les dieux donnèrent une nuit tranquille, étincelante d'étoiles, une mer calme, comme pour ôter toute excuse au crime. Le navire avait fait peu de chemin. Agrippine était accompagnée de deux personnes de sa cour, Crépéréius Gallus, qui se tenait près du gouvernail, et Acéronia, qui, couchée aux pieds de la princesse, rappelait avec joie le repentir du fils et le crédit qu'elle avait recouvré. Tout à coup, le signal est donné : le plafond de la chambre, chargé de plomb, tombe et écrase Crépéréius. Agrippine et Acéronia furent préservées par les côtés du lit qui s'élevaient au-dessus de leur tête, et qui se trouvèrent assez forts pour résister au poids. Le navire d'ailleurs ne s'entr'ouvrait pas, et, dans le trouble général, ceux qui ne savaient rien du complot embarrassaient les autres. On ordonna donc aux rameurs de peser d'un côté et de submerger ainsi le vaisseau; mais ils ne s'étaient

point concertés pour cette manœuvre. Les autres firent effort en sens contraire, et le navire s'enfonça doucement. Acéronia, criant imprudemment qu'elle est Agrippine et qu'on sauve la mère de l'empereur, est assommée à coups de rames, de crocs et avec tout ce qui s'offre aux assassins. Agrippine, qui gardait le silence, ne fut point remarquée, et reçut cependant une blessure à l'épaule. S'étant mise à la nage, elle fut peu de temps après recueillie par des barques qui la conduisirent dans le lac Lucrin, et de là portée à sa maison de campagne.

Là, elle réfléchit que c'est dans ce dessein que des lettres perfides l'ont appelée, et qu'on l'a traitée avec tant d'honneurs; que le navire, près du rivage, sans être battu des vents, sans toucher à des rochers, a manqué par le haut comme un édifice qui s'écroule. Elle songe en même temps au meurtre d'Acéronia, à sa propre blessure. Le seul moyen d'échapper à la trahison, c'est de ne pas la soupçonner. Elle envoie donc Agérinus, un de ses affranchis, pour apprendre à Néron que, « par la bonté des dieux, et par l'heureux destin de son fils, elle venait de sortir d'un grand péril; qu'elle le priait, quelque effrayé qu'il pût être du danger d'une mère, de ne point venir sur le champ, car pour l'instant elle avait besoin de repos. » Tranquille en apparence, elle fait panser sa blessure et soigner son corps. Elle ordonne aussi de chercher le testament d'Acéronia, de mettre ses biens sous le scellé. En ce point seulement elle était sincère.

Néron attendait la nouvelle du succès de son crime, lorsqu'on vint lui dire qu'Agrippine, échappée avec une légère blessure, ne s'était trouvée dans le péril que pour reconnaître la main qui l'y avait poussée. Alors, anéanti par l'effroi, il s'écrie que « sa mère va bientôt venir, qu'elle va se venger, armer ses esclaves, soulever peut-être les soldats, ou lui reprocher, devant le sénat et le peuple, son naufrage, sa blessure et le meurtre de ses amis; qu'il est perdu si Burrhus et Sénèque n'avisent à le sauver. » Il les avait fait venir dès le premier moment, mais on ne sait s'ils étaient d'avance instruits du complot. Tous deux gardèrent longtemps le silence, craignant que leurs voix ne fussent point écoutées. Peut-être aussi pensaient-ils que Néron périrait, s'il ne prévenait sa mère. Enfin Sénèque s'enhardit jusqu'à regarder Burrhus, et à demander si l'on ordonnerait aux soldats le

meurtre d'Agrippine. Burrhus répond que « les prétoriens sont trop attachés à la maison des Césars, et à la mémoire de Germanicus, pour rien oser contre sa fille; qu'Anicétus devait accomplir sa promesse. » Celui-ci, sans balancer demande à consommer le crime. Néron s'écrie « qu'à dater de ce jour l'empire lui est donné; qu'il doit un si grand bien à un affranchi; qu'Anicétus se hâte, et qu'il prenne avec lui les hommes les plus dévoués à ses ordres. » L'affranchi, apprenant qu'Agérinus venait de la part d'Agrippine, arrange une scène pour avoir un prétexte d'accusation. Tandis qu'Agérinus expose son message, il lui jette une épée entre les jambes; puis, comme si on l'eût surpris avec cette arme, il le fait arrêter, afin de dire ensuite qu'Agrippine avait projeté d'assassiner son fils, et que, par honte de voir son crime découvert, elle s'était donné la mort.

Au premier bruit du danger d'Agrippine, qu'on attribuait au hasard, chacun s'empressa de courir au bord de la mer. Ceux-ci montent sur les jetées, ceux-là dans des barques; d'autres s'avancent dans l'eau aussi loin qu'ils peuvent; quelques-uns cherchent avec les mains : le rivage entier retentit de plaintes, de vœux, de clameurs confuses, les uns interrogeant de cent façons, les autres répondant au hasard. Un peuple immense accourt avec des flambeaux. On apprend enfin qu'Agrippine est vivante; et on se disposait à la féliciter, lorsque la foule fut dispersée par l'arrivée d'une troupe armée et menaçante. Anicétus investit la maison, enfonça la porte, se saisit des esclaves qu'il rencontre, et arrive près de l'appartement d'Agrippine. La plupart de ceux qui s'y trouvaient, effrayés par l'irruption des soldats, avaient pris la fuite. Dans la chambre, éclairée par une faible lumière, il ne restait qu'une suivante. Agrippine tremblait de plus en plus, car personne ne venait de la part de son fils, pas même Agérinus. Ce changement qui s'est fait autour d'elle, cet abandon, ce bruit soudain, tout lui annonce un malheur suprême. La suivante elle-même s'éloignait : « Et toi aussi tu m'abandonnes, » lui dit-elle; à l'instant elle aperçoit Anicétus, accompagné d'Herculéius, commandant de galère, et d'Oloaritus, centurion de la flotte. Elle lui dit que « s'il venait la visiter, il pouvait annoncer qu'elle allait bien; que s'il devait commettre un crime, elle en croyait son fils innocent; qu'il n'avait

point ordonné un parricide. » Les meurtriers entourent le lit. Herculéius le premier lui porte un coup de bâton sur la tête, et comme le centurion tirait son épée pour la tuer, elle tendit le flanc : « Frappe mon ventre, » dit-elle, et elle expira percée de plusieurs coups.

Tacite. — *Annales*, l. 14, s. 3-8. Traduction de Ch. Louandre, couronnée par l'Académie française.

Mais Néron ne s'arrêta pas là. Désireux de passer pour lutteur incomparable, pour grand artiste, pour littérateur éminent, il institua dans sa capitale les *jeux Néroniens*, et parcourut la Grèce, où l'adulation universelle lui décerna dix-huit cents couronnes. Dans le but de reconstruire Rome à l'instar de son *palais doré*, il y fit mettre le feu, et chanta, pendant l'incendie, en costume de théâtre, les vers qu'il avait composés sur la ruine de Troie. Il accusa ensuite les chrétiens de ce crime, et ordonna coutre eux la première persécution générale (64). Les provinces s'indignèrent à la fin de la scélératesse de Néron. La Gaule et l'Espagne se soulevèrent les premières, et l'empereur, obligé de fuir, se fit tuer par un esclave en disant : « quel artiste le monde va perdre ! » — Nous insistons sur les premiers chrétiens et la persécution dont ils furent l'objet sous Néron. Nous renvoyons au t. I, pour ce qui regarde Jésus-Christ et sa doctrine.

Première persécution contre les chrétiens.

Le nombre des disciples de Jésus-Christ croissait de jour en jour; l'Eglise de Jérusalem était déjà considérable, lorsque saint Luc écrivit les *Actes des apôtres*. Nous y voyons qu'elle était composée de personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition. Ce n'était pas seulement à Jérusalem que la foi faisait des conquêtes; les apôtres, ayant été obligés de se séparer à cause de la persécution qui s'éleva dans cette ville, répandirent partout la semence de la divine parole, et formèrent dans les lieux où ils se réfugièrent d'autres Eglises composées de Juifs ou de Gentils. Saint Pierre parcourut diverses provinces et y fonda des Eglises ; il établit d'abord son siége à Antioche, et alla ensuite à Rome, qui était alors le centre de l'idolâtrie, afin de la combattre jusque dans le lieu où elle dominait avec le plus d'empire. Il avait aussi prêché aux Juifs dispersés dans le Pont, dans la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie, auxquels il adressa sa première lettre. Il envoya quelques-uns de ses disciples pour fonder diverses Eglises en Occident. Saint Paul, de son côté, annonçait Jésus-Christ aux Gentils avec le même succès : il alla d'abord à Séleucie, à Salamine, à Paphos, et y convertit le proconsul Sergius Paulus, qui en était

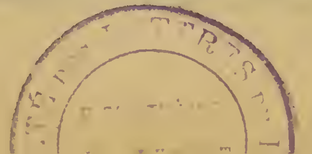
gouverneur : la plus grande partie de l'île reçut l'Evangile. Il traversa ensuite la Pisidie, la Pamphylie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Mysie et la Macédoine; sa prédication était toujours suivie de la conversion des peuples ; il établit à Philippes une Eglise qui demeura inviolablement attachée à la doctrine et à la personne du saint apôtre. Après avoir fait une ample moisson sur sa route, il s'arrêta à Thessalonique, capitale de la Macédoine, et y fonda une Eglise dont la ferveur servit de modèle à toutes les autres. De là il passa en Achaïe et prêcha à Athènes, où il fit au milieu de l'aréopage un célèbre discours qui fut suivi de la conversion de saint Denis et de plusieurs autres. Il se rendit à Rome, et y demeura deux ans entiers, annonçant le royaume de Dieu jusque dans le palais de l'empereur Néron, où il convertit plusieurs personnes. Les autres apôtres se dispersèrent aussi dans les différentes provinces de l'empire romain, pour y porter la bonne et admirable nouvelle du salut. Les conversions furent si fréquentes dans ces commencements de l'Eglise, et la lumière de l'Evangile fut répandue en tant de lieux, qu'à la fin du premier siècle on voyait des chrétiens dans la plus grande partie de l'empire romain. Ce fut ainsi, à la face de toutes les nations, des Juifs et des Gentils, des Grecs et des Barbares, des savants et des ignorants, des peuples et des princes, que les apôtres rendirent témoignage aux merveilles du Fils de Dieu, et particulièrement à sa résurrection; merveilles qu'ils avaient vues de leurs yeux, ouïes de leurs oreilles, touchées de leurs mains. Ils soutinrent ce témoignage sans aucun intérêt, contre toutes les raisons de la prudence humaine, jusqu'au dernier soupir, et ils le scellèrent de leur sang. La promptitude inouïe avec laquelle la religion chrétienne s'établit partout, prouve manifestement qu'elle est divine, qu'elle est l'ouvrage de Dieu. C'est un prodige sensible contre lequel l'incrédulité ne saurait tenir, si elle ne ferme les yeux à la lumière. Jésus-Christ avait prédit que son Evangile serait prêché par toute la terre : cette merveille devait arriver incontinent après sa mort; il avait dit que lorsqu'on l'aurait élevé de terre, c'est-à-dire qu'on l'aurait attaché à la croix, il attirerait à lui toutes choses. Les apôtres n'avaient pas encore achevé leur course, et déjà saint Paul disait aux Romains que la foi était annoncée dans tout le monde : il disait aux Colossiens que

l'Evangile était entendu de toute créature, qu'il était prêché, qu'il fructifiait, qu'il croissait par tout l'univers. En effet, une tradition constante nous apprend que saint Thomas le porta dans les Indes, saint Jean dans l'Asie Mineure, saint André chez les Scythes, saint Philippe dans la Haute-Asie, saint Barthélemy dans la grande Arménie, saint Matthieu dans la Perse, saint Simon en Mésopotamie, saint Jude dans l'Arabie et saint Mathias en Ethiopie. Mais on n'a pas besoin des histoires pour confirmer cette vérité : l'effet parle; tant d'Eglises que nous voyons à la fin de ce siècle ne s'étaient pas formées toutes seules : elles montrent avec combien de raison saint Paul applique aux apôtres ce passage du Psalmiste: « Leur voix s'est fait entendre par toute la terre, et leur parole a été portée jusqu'aux extrémités du monde. »

Rien n'est plus beau ni plus touchant que le tableau de l'Eglise naissante : il a été tracé par saint Luc dans les *Actes des Apôtres :* « Toute la multitude de ceux qui croyaient n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et aucun d'eux ne s'appropriait ce qu'il possédait; mais ils mettaient tout en commun. Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui avaient des terres ou des maisons les vendaient et en apportaient le prix; ils le mettaient aux pieds des apôtres, et on le distribuait à chacun selon son besoin. Les fidèles persévéraient dans la doctrine du Sauveur, dans la prière et dans la fraction du pain, c'est-à-dire dans la participation à la divine Eucharistie. » Et ailleurs : « Ils étaient tous unis ensemble, et tout ce qu'ils avaient était commun : ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et les distribuaient selon le besoin à chacun. Ils continuaient d'aller tous les jours en union d'esprit dans le temple; et, rompant le pain par les maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu et étant aimés de tout le peuple. Il se faisait beaucoup de miracles et de prodiges par les mains des apôtres, et ils étaient tous animés du même esprit. Aucun des autres n'osait se joindre à eux dans le temple; mais le peuple leur donnait de grandes louanges; et le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur s'augmentant de plus en plus, l'Eglise s'établissait ainsi, marchant dans la crainte du Seigneur, et elle était remplie de la consolation du Saint-Esprit. »

L'historien sacré parle de l'Eglise de Jérusalem. Quoi-

que les autres Eglises, composées principalement de Gentils, fussent au-dessous de cette souveraine perfection, elles ne laissaient pas d'être des prodiges de vertu et de sainteté, si l'on considère l'état où se trouvaient les Gentils avant leur conversion. Quand une fois ils avaient reçu le baptême, on ne s'apercevait plus de ce qu'ils avaient été; ils commençaient à mener une vie nouvelle, tout intérieure et toute spirituelle, et ils trouvaient facile ce qui leur avait paru impossible auparavant : ceux qui avaient été esclaves de la volupté devenaient tout à coup chastes et tempérants; les ambitieux ne voyaient plus de solide grandeur que dans la croix; toutes les passions étaient vaincues, toutes les vertus pratiquées : ils renonçaient aux douceurs et aux commodités de la vie; le travail et la retraite, le jeûne et le silence avaient pour eux des attraits. La première et la principale de leurs occupations était la prière, qui est aussi celle que saint Paul recommande en premier lieu ; et comme il exhorte à prier sans cesse, selon le précepte de Jésus-Christ, ils employaient toutes sortes de moyens pour n'interrompre que le moins qu'il était possible l'application de leur esprit à Dieu et aux choses célestes. Ils priaient en commun le plus qu'ils pouvaient, persuadés que plus il y a de personnes unies ensemble pour demander à Dieu les mêmes grâces, plus elles ont de force pour les obtenir, suivant cette parole du Seigneur : « Si deux d'entre vous s'unissent ensemble sur la terre pour prier, tout ce qu'ils demanderont leur sera donné par mon père qui est dans les cieux; car où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve au milieu d'elles. » Pour renouveler plus souvent l'attention à Dieu, ils faisaient des prières particulières avant et après chacune de leurs actions; ils étudiaient la loi de Dieu, repassant dans leurs maisons ce qu'ils avaient entendu dire dans le lieu d'assemblée, et ils imprimaient dans leur mémoire les explications du pasteur, s'en entretenant les uns avec les autres. Surtout les pères avaient soin de faire de ces répétitions dans leurs familles. Ainsi la vie chrétienne était une suite continuelle de prières, de lectures et de travaux qui se succédaient selon les heures, sans autre interruption que celles qu'exigent les nécessités de la vie. Cette conduite est bien admirable dans une multitude d'hommes qui jusque-là avaient été livrés à tous les désordres de



l'idolâtrie. D'où venait un changement si subit et si merveilleux? Il fallait qu'ils eussent été bien vivement frappés des miracles et des vertus de ceux qui annonçaient cette nouvelle religion ; il fallait que l'esprit de Dieu eût agi bien puissamment sur leur âme, pour en former des hommes nouveaux, des hommes chastes et mortifiés, des hommes détachés des richesses, et ne désirant que des biens invisibles et éternels. Un tel changement est manifestement l'ouvrage de cette puissance qui a tiré le monde du néant, et qui est encore plus éclatante, lorsqu'elle triomphe des cœurs sans nuire à la liberté. D'un côté, Dieu agit en maître, et ne trouve point de résistance; de l'autre, Dieu qui veut de la part de l'homme une obéissance libre, lui laisse le pouvoir de résister.

L'Eglise avait déjà beaucoup souffert de la part des Juifs et des païens, mais ces persécutions n'étaient pas générales. L'empereur Néron fut le premier qui employa le pouvoir souverain contre les chrétiens. Ce prince cruel, irrité de ce que plusieurs personnes, même de son palais, abandonnaient le culte des idoles, publia un édit pour défendre d'embrasser la religion chrétienne : ce fut à l'occasion de l'incendie qui consuma presque toute la ville de Rome. On crut que c'était Néron lui-même qui y avait fait mettre le feu pour la rebâtir ensuite avec plus de magnificence. Dans la vue d'apaiser les bruits fâcheux qui couraient contre lui, et de donner un objet à la haine publique, il rejeta ce crime sur les chrétiens, et commença à les persécuter de la manière la plus barbare. On en prit un grand nombre, et on les fit mourir, disent les auteurs païens eux-mêmes, comme convaincus, non de ce crime d'incendie, mais d'être odieux au genre humain, à cause de la religion nouvelle qu'ils professaient. Néron ne se contenta même pas, à leur égard, des supplices ordinaires : quelques-uns furent enveloppés de peaux de bêtes sauvages et exposés à des chiens pour en être dévorés; d'autres, après avoir été revêtus de tuniques trempées dans la poix, étaient attachés à des poteaux : on y mettait le feu, et ils servaient ainsi de torches pour éclairer pendant la nuit. L'empereur en fit un spectacle dans ses jardins, où lui-même conduisait ses chariots à la lueur de ces horribles flambeaux. Le peuple romain, qui d'ailleurs haïssait les chrétiens, en avait néanmoins compassion, et voyait avec peine qu'on les immolât à la cruauté

du tyran. Ce fut pendant cette persécution que saint Pierre et saint Paul terminèrent leur vie par le martyre. On dit que ces saints apôtres furent gardés pendant neuf mois dans une prison qui était au pied du Capitole : que deux de leurs gardes, étonnés des miracles qu'ils leur voyaient faire, se convertirent, et que saint Pierre les baptisa avec quarante-sept autres personnes qui se trouvaient alors dans la prison. Les fidèles qui étaient à Rome ménagèrent à saint Pierre le moyen de s'évader, et le pressèrent d'en profiter, pour conserver des jours si précieux à l'Eglise. Le saint apôtre céda enfin à leurs instances ; mais lorsqu'il fut arrivé à la porte de la ville, Jésus-Christ lui apparut, et lui dit qu'il allait à Rome pour être crucifié de nouveau. Saint Pierre pénétra le sens de ces paroles, et comprit que c'était dans la personne de son vicaire que Jésus-Christ devait être crucifié une seconde fois. Il retourna à la prison, et fut en effet condamné au supplice de la croix ; mais il demanda à être attaché la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin maître. Saint Paul, qui était citoyen romain, eut la tête tranchée. On rapporte qu'en allant au supplice il convertit trois soldats, qui souffrirent le martyre peu de temps après. Telle fut l'origine de la première persécution que l'Eglise ait soufferte de la part des empereurs romains, et il lui est glorieux d'avoir eu pour ennemi un prince qui l'était de toute vertu. Le plus méchant des hommes était digne d'être le premier des persécuteurs.

LHOMOND (1). — *Histoire abrégée de l'Eglise.*

CHAPITRE XIV.

LES FLAVIENS ET LES ANTONINS.

Les Flaviens (69-96).
- *Vespasien* : économie voisine de l'avarice, mais utile emploi de ses épargnes. — Ruine de Jérusalem par Titus ; répression des Gaulois révoltés avec Civilis, Velléda et Sabinus. — Activité de ce prince.
- *Titus* (79) : renvoi de Bérénice ; malheurs de son règne réparés par lui (1re éruption du Vésuve, incendie, peste) ; on le nomme *les délices du genre humain.*
- *Domitien* : rappel des mauvais jours de Tibère et de Néron, délateurs, suspects, avilissement du sénat. — Conquête de la Grande-Bretagne par Agricola (85). 2e *persécution* contre les chrétiens (93). — Les *douze Césars.*

(1) Pour Lhomond, V. les *Lectures historiques*, t. I, *Orient.*

Les Antonins (96-192).	*Nerva* : sagesse administrative, adoption de Trajan. *Trajan* (98) : victoires à l'extérieur dans la Dacie, l'Arabie, l'Arménie, le pays des Parthes, etc. — A l'intérieur, habile administration. — *Colonne Trajane.* — 3ᵉ *persécution* contre les chrétiens, Pline le Jeune. — *Panégyrique de Trajan.* *Adrien* : voyages dans l'empire, révolte de Barcocab, *édit perpétuel* de Salvius Julianus, môle (château Saint-Ange). *Antonin* : tranquillité générale ; *second Numa.* *Marc-Aurèle* et *Vérus* (161) : avénement des stoïciens. — Guerre des Parthes et 4ᵉ *persécution* contre les chrétiens (*légion fulminante*). Faiblesses de Marc-Aurèle pour les siens. *Commode* : succès aux frontières, violences à l'intérieur, combats du Cirque ; il est assassiné par sa femme et les prétoriens.

§ I. — Les Flaviens.

La mort de Néron fut suivie d'une année d'anarchie pendant laquelle trois princes occupèrent le trône : le vieux et économe *Galba*, qui mourut assassiné en venant d'adopter Pison ; — *Othon*, son meurtrier, écrasé dans les champs de Bédriac ; — *Vitellius*, qui prétendait que le corps d'un ennemi mort sent toujours bon, et dont le règne fut comme un perpétuel festin. Les légions d'Orient le remplacèrent par *Flavius Vespasien*, alors occupé à faire la guerre de Judée, que son fils Titus acheva, l'année suivante, par la ruine de Jérusalem, racontée au t. I, des *Lectures historiques*.

Administration de Vespasien, son avarice

Pendant tout le temps de son règne, Vespasien n'eut rien de plus à cœur que de raffermir la république ébranlée et chancelante, et d'en assurer ensuite la prospérité. Les soldats étaient parvenus au comble de la licence et de l'audace, les uns par l'entraînement de la victoire, les autres par le ressentiment de leur défaite. Le plus grand désordre régnait dans les provinces, dans les villes libres et dans quelques royaumes. Vespasien licencia une grande partie des soldats de Vitellius, et réprima l'autre. Quant à ceux qui avaient vaincu sous lui, il fut si loin de leur accorder aucune grâce extraordinaire, qu'il leur fit même longtemps attendre les récompenses qui leur étaient dues. Il ne laissait échapper aucune occasion de réformer les mœurs. Un jeune homme étant venu, tout parfumé, le remercier du don d'une préfecture, il se détourna d'un air de dégoût, en lui disant d'une voix sévère : « J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail, » et il révoqua sa nomination. Les matelots qui viennent tour à tour à pied d'Ostie et de Pouzzoles à Rome demandaient « qu'il leur fût alloué désormais une gratification pour indemnité de chaussures. » Il ne crut pas que ce fût assez

de les renvoyer sans réponse ; il ordonna qu'à l'avenir ils feraient pieds nus cette course ; et c'est encore ainsi qu'ils vont aujourd'hui. Il priva de la liberté l'Achaïe, la Lycie, Rhodes, Byzance, Samos, qu'il réduisit en provinces romaines, ainsi que la Thrace, la Cilicie et la Comagène, qui avaient été gouvernées jusque-là par des rois. Il augmenta le nombre des légions de Cappadoce, à cause des continuelles incursions des Barbares, et il y envoya, au lieu d'un chevalier romain, un gouverneur consulaire. Des ruines et des incendies déjà anciens donnaient à Rome un aspect désagréable : il permit à qui voudrait d'occuper les terrains vacants et d'y bâtir, si les propriétaires négligeaient de le faire. Lui-même entreprit la restauration du Capitole ; il mit le premier la main à l'œuvre pour déblayer les décombres, et il porta des pierres sur son dos. Il fit refaire aussi trois mille tables d'airain détruites dans l'embrasement du Capitole, et où étaient gravés, depuis la fondation de Rome, les sénatus-consultes et les plébiscites sur les alliances, les traités et les priviléges accordés à chaque peuple. Il en fit rechercher de tous côtés des copies, et reconstruisit ainsi le plus beau et le plus ancien monument de l'empire.

Il entreprit aussi des constructions nouvelles, telles que le temple de la Paix, voisin du Forum ; celui de l'empereur Claude, sur le mont Célius, commencé, il est vrai, par Agrippine, mais presque entièrement détruit par Néron ; un amphithéâtre au milieu de Rome, d'après le plan qu'Auguste en avait laissé. Des meurtres sans nombre avaient épuisé les premiers ordres de l'Etat, et d'anciens abus en avaient terni la splendeur : Vespasien épura et compléta ces différents ordres, en faisant le recensement des sénateurs et des chevaliers ; il en expulsa les plus indignes ; il y admit les citoyens les plus recommandables de l'Italie et des provinces.

Le seul reproche qu'on lui fasse avec raison, c'est d'avoir aimé l'argent. En effet, non content de rétablir les impôts abolis sous Galba, d'en créer de nouveaux et de plus pesants, d'augmenter les tributs des provinces et de les doubler quelquefois, il fit ouvertement des trafics honteux même pour un particulier, achetant par exemple, certaines choses en bloc, dans le seul but de les revendre plus cher en détail. Il vendait les magistratures aux candidats et les absolutions aux accusés, qu'ils fussent

innocents ou coupables. On prétend même qu'il donnait les plus grands emplois aux plus rapaces de ses agents, afin de les condamner quand ils se seraient enrichis. Ils étaient pour lui, disait-on communément, « comme des éponges qu'il savait emplir et presser tour à tour. » Cette cupidité lui était, selon quelques-uns, naturelle et lui fut reprochée, un jour, par un vieux bouvier, qui, ne pouvant en obtenir gratuitement la liberté, après son avénement à l'empire, s'écria « que le renard pouvait bien changer de poil, non pas de mœurs. » D'autres pensent, au contraire, que l'extrême pénurie du trésor et du fisc lui fit une nécessité du pillage et de la rapine; aussi avait-il dit, au commencement de son règne, « que l'Etat avait besoin pour se soutenir de quatre milliards de sesterces (775,000,000 fr.) » Cette dernière opinion me paraît d'autant plus invraisemblable, qu'il employa très-bien ce qu'il avait mal acquis.

SUÉTONE. — *Vespasien*, s. 8-9 et 16. Trad. de M. Baudement, coll. Nisard.

Au dehors, Vespasien fit preuve d'une grande vigueur contre les provinces insurgées, la Gaule entre autres, où il réprima la révolte de Civilis, de Velléda et de Sabinus, l'époux malheureux d'Eponine. De cette manière, il rendit au pouvoir la considération perdue. Son activité se résumait dans cet adage : « Il faut qu'un empereur meure debout. » — Titus, qui lui succéda, en 79, après une jeunesse des plus orageuses, se hâta de renvoyer la juive Bérénice, qu'il ne pouvait pas épouser à cause des lois romaines, et mérita d'être appelé les *délices du genre humain* par la manière dont il allégea les malheurs de son règne : première éruption du Vésuve engloutissant les villes d'Herculanum et de Pompéi; incendie du Panthéon et du Capitole; peste de Rome, etc. Titus prétendait avoir perdu sa journée quand il n'avait pas fait quelque action utile, ce qui n'empêcha pas qu'on n'essayât deux fois de l'assassiner.

Première éruption du Vésuve.

Pline était à Misène, où il commandait la flotte. Le vingt-troisième d'août, environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il passait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaire. Après avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, et avoir pris un bain d'eau froide, il s'était jeté sur un lit où il étudiait. Il se lève, et monte en un lieu d'où il pouvait aisément observer ce prodige. Il était difficile de discerner de loin de quelle montagne ce nuage sortait. L'événement a découvert depuis que c'était du mont Vésuve. Sa figure approchait de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'aucun

autre ; car après s'être élevé fort en haut en forme de tronc, il étendait une espèce de branche. Je m'imagine qu'un vent souterrain le poussait d'abord avec impétuosité, et le soutenait. Mais, soit que l'impression diminuât peu à peu, soit que ce nuage fût affaissé par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus chargé ou de cendre ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui était très-savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on appareille sa frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimais mieux étudier ; et par hasard il m'avait donné lui-même quelque chose à écrire. Il sortait de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte qui étaient à Rétine, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément sur Misène, et on ne s'en pouvait sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux péril. Il ne changea pas de dessein, et poursuivit avec un courage héroïque ce qu'il n'avait d'abord entrepris que par simple curiosité. Il fait venir des galères, monte lui-même dessus, et part dans le dessein de voir quel secours on pouvait donner non-seulement à Rétine, mais à tous les bourgs de cette côte, qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit, et où le péril paraissait plus grand ; mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevait quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisait ses observations et les dictait. Déjà, sur ces vaisseaux, volait la cendre la plus épaisse et la plus chaude, à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu ; déjà la mer semblait refluer, et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il était couvert ; lorsque après s'être arrêté quelques moments, incertain s'il retournerait, il dit à son pilote, qui lui conseillait de gagner la pleine mer : « La fortune favorise le courage. Tournez du côté de Pomponianus. »

Pomponianus était à Stabie, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril, qui était

encore éloigné, mais qui semblait s'approcher toujours, il avait retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux et n'attendait pour s'éloigner qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avait été très-favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage; et pour dissiper par sa sécurité la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table, et soupe avec toute sa gaieté, ou (ce qui n'est pas moins grand) avec toutes les apparences de sa gaieté ordinaire.

Cependant on voyait luire, de plusieurs endroits du mont Vésuve, de grandes flammes et des embrasements dont les ténèbres augmentaient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnaient, leur dit que ce qu'ils voyaient brûler, c'étaient des villages que les paysans alarmés avaient abandonnés, et qui étaient demeurés sans secours. Ensuite il se coucha, et dormit d'un profond sommeil; car, comme il était puissant, on l'entendait ronfler de l'antichambre. Mais enfin la cour par où l'on entrait dans son appartement commençait à se remplir si fort de cendres, que, pour peu qu'il eût resté plus longtemps, il ne lui aurait plus été libre de sortir. On l'éveille; il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avaient veillé. Ils tiennent conseil, et délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils tiendront la campagne; car les maisons étaient tellement ébranlées par les fréquents tremblements de terre, que l'on aurait dit qu'elles étaient arrachées de leurs fondements, et jetées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et puis remises à leurs places. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, était à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne. Chez ceux de sa suite, une crainte surmonta l'autre : chez lui, la raison la plus forte l'emporta sur la plus faible. Ils sortent donc, et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs; ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tombait d'en haut.

Le jour recommençait ailleurs; mais dans le lieu où ils étaient continuait une nuit, la plus sombre et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'était un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage, et d'examiner de près ce que la mer permettait de tenter,

mais on la trouva encore fort grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle ayant demandé de l'eau et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite, des flammes qui parurent plus grandes, et une odeur de soufre qui annonçait leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se lève appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort. Je m'imagine qu'une fumée trop épaisse le suffoqua, d'autant plus aisément, qu'il avait la poitrine faible, et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il portait quand il mourut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose que d'un homme qui est mort.

Pendant plusieurs jours un tremblement de terre s'était fait sentir, et nous avait d'autant moins étonnés que les bourgades et même les villes de la Campanie y sont fort sujettes. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout était, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, et trouva que je me levais dans le dessein de l'éveiller, si elle eût été endormie. Nous nous asseyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un fort petit espace. Comme je n'avais que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis : je demandai Tite-Live ; je me mis à le lire, et je continuai à l'extraire ainsi que j'aurais pu faire dans le plus grand calme. Un ami de mon oncle survint; il était nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir. Dès qu'il nous aperçoit, ma mère et moi, assis, moi un livre à la main, il nous reproche, à elle sa tranquillité, à moi ma confiance. Je n'en levai pas les yeux de dessus mon livre. Il était déjà sept heures du matin, et il ne paraissait encore qu'une lumière faible, comme une espèce de crépuscule. Alors les bâtiments furent ébranlés avec de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville : le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse ; et ce qui, dans la frayeur, tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons ; et là nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs. Les voitures que nous avions emme-

nées avec nous étaient à tout moment si agitées, quoique en pleine campagne, qu'on ne pouvait même, en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une place. La mer semblait se renverser sur elle-même, et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage, en effet, était devenu plus spacieux, et se trouvait rempli de différents poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nue noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançaient en serpentant, s'ouvrait et laissait échapper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étaient beaucoup plus grands. Presque aussitôt la nue tombe à terre, et couvre les murs; elle dérobait à nos yeux l'île de Caprée, qu'elle enveloppait, et nous faisait perdre de vue le promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de « me sauver de quelque manière que ce soit; elle me remontre que cela est facile à mon âge; et que pour elle, chargée d'années et d'embonpoint, elle ne le pouvait faire; qu'elle mourrait contente, si elle n'était point cause de sa mort. » Je lui déclare qu'il n'y avait point de salut pour moi qu'avec elle; je lui prends la main, et je la force de m'accompagner : elle le fait avec peine et se reproche de me retarder.

La cendre commençait à tomber sur nous, quoique en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait, en se répandant sur la terre comme un torrent. « Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur qu'en le suivant la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres. » A peine étions-nous écartés, qu'elles augmentèrent de telle sorte qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auraient été éteintes. Vous n'eussiez entendu que plaintes de femmes, que gémissements d'enfants, que cris d'hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, l'autre sa femme; ils ne se reconnaissaient qu'à la voix. Celui-là déplorait son malheur, celui-ci le sort de ses proches. Il s'en trouvait à qui la crainte de la mort faisait invoquer la mort même. Plusieurs imploraient le secours des dieux; plusieurs croyaient qu'il n'y en avait plus, et comptaient que cette nuit était la dernière et l'éternelle nuit, dans laquelle le monde devait être enseveli. On ne

manquait pas même de gens qui augmentaient la crainte raisonnable et juste par des terreurs imaginaires et chimériques. Ils disaient qu'à Misène ceci était tombé, que cela brûlait; et la frayeur donnait du poids à leurs mensonges. Il parut une lueur qui nous annonçait, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait. Il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient et la pluie des cendres recommence et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits; et, sans cela, elle nous eût accablés et engloutis. Je pourrais me vanter qu'au milieu de si affreux dangers, il ne m'échappa ni plainte ni faiblesse; mais j'étais soutenu par cette consolation peu raisonnable, quoique naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssait avec moi. Enfin, cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu, et se perdit tout à fait, comme une fumée ou comme un nuage.

Bientôt après parut le jour, et le soleil même, jaunâtre pourtant, et tel qu'il a coutume de faire dans une éclipse. Tout se montrait changé à nos yeux troublés encore; et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendres, comme sous de la neige. On retourne à Misène, chacun s'y rétablit de son mieux, et nous y passons une nuit entre la crainte et l'espérance, mais où la crainte eut la meilleure part; car le tremblement de terre continuait. On ne voyait que gens effrayés entretenir leur crainte et celle des autres par de sinistres prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune pensée de nous retirer, jusqu'à ce que nous eussions eu des nouvelles de mon oncle, quoique nous fussions encore dans l'attente d'un péril si effroyable et que nous avions vu de si près.

PLINE LE JEUNE (1). — *Lettres*, l. VI, 16 et 20. Trad. de Sacy.

(1) Pline le Jeune, né à Côme vers l'an 62 de J.-C., eut pour père adoptif son oncle, le célèbre Pline l'Ancien. Il suivit de bonne heure les leçons de Quintilien, et ne tarda pas à passer pour un des plus grands orateurs sinon pour le plus grand de son siècle. Il dut à ses talents oratoires d'être nommé consul et gouverneur de Bithynie. De tous ses ouvrages, deux seulement nous sont parvenus : le *Panégyrique de Trajan* et un recueil composé de dix livres de *Lettres*. « Quoique peu fécondes en documents historiques, les *Lettres* de Pline sont, avec son *Panégyrique*, les témoignages les plus détaillés qui nous restent sur le règne de Trajan. Privés de ce que Tacite ou Suétone avaient ou écrit ou projeté d'écrire sur ce prince, n'ayant même ni les biographies qu'avaient composées Marius Maximus, Fabius Marcellus, Aurélius Vérus et Statius Valens, ni le poëme grec où Caninius Rufus avait chanté la guerre de cet empereur con-

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Tite et Bérénice*, tragédie de Corneille; *Bérénice*, id. de Racine. — ARCHÉOLOGIE : *Pompeia*, par M. Breton. — MUSIQUE : *Herculanum*, opéra de Félicien David. — Voir aux *Lectures géographiques*, t. III, deux pages du baron Taylor sur Herculanum et Pompeia. — Les fouilles de ces ruines incomparables ne discontinuent pas.

Domitien, second fils de Vespasien, successeur et peut-être meurtrier de Titus (81), renouvela les cruautés de Tibère et de Néron. Il paya les délateurs, ordonna des immolations en masse, se fit appeler *dieu* de son vivant, sans attendre, comme ses prédécesseurs, l'apothéose après la mort. Il frappa tous les suspects et couvrit le sénat de ridicule (délibération sur la manière de préparer un turbot, etc.). — Le règne de ce prince reçut cependant un éclat réel des victoires du beau-père de Tacite, Agricola, qui soumit la Grande-Bretagne, et repoussa les Calédoniens derrière une grande ligne de forteresses inexpugnables (85).

Agricola.

Cn. Julius Agricola naquit dans l'ancienne et célèbre colonie de Fréjus. Son père, Julius Grécinus, de l'ordre sénatorial, se fit connaître par ses succès dans l'éloquence et la philosophie, et mérita par ces qualités mêmes, la colère de Caïus : il reçut ordre d'accuser M. Silanus, et son refus lui valut la mort. Sa mère était Julia Procilla, femme d'une chasteté rare. Elevé dans son sein et par ses soins maternels, il passa son premier âge et son adolescence dans l'étude de toutes les sciences qui honorent l'homme. Son naturel droit et vertueux ne connut pas la séduction des mauvais exemples, parce que, dès son enfance, il eut pour séjour et pour école Marseille, ville où règnent, dans une heureuse harmonie, la politesse grecque et la frugalité provinciale. Je me souviens de l'avoir entendu souvent raconter que, dans sa première jeunesse, il avait conçu pour la philosophie un goût plus vif qu'il ne convient à un Romain, à un sénateur, et que la prudence seule de sa mère avait modéré cette ardeur trop bouillante. C'est que son âme élevée et enthousiaste de la gloire embrassait avec plus de passion que de discernement tout ce qui lui en offrait la brillante image.

tre les Daces, nous serions réduits, sans Pline le Jeune, aux courts fragments de Dion Cassius et aux maigres abrégés d'Aurélius Victor et d'Eutrope. Grâce à notre auteur nous voyons s'animer tout à coup cette aride chronique : le souffle d'un contemporain rend la vie à ces ossements desséchés... » (Demogeot, *Etude sur Pline le Jeune.*)

Bientôt l'âge et la raison tempérèrent ce feu, et il retira de l'étude de la sagesse le fruit le plus rare, la mesure dans la sagesse même.

Il fit en Bretagne l'apprentissage de la guerre, et ses premiers essais eurent l'approbation d'un sage et vaillant capitaine, Suétonius Paullinus, qui put les apprécier, l'ayant admis à partager sa tente. Etudier le pays, se faire connaître de l'armée, apprendre des plus habiles, imiter les plus vertueux, ne briguer aucun poste par vanité, n'en refuser aucun par faiblesse, et, toujours en défiance du succès, y tendre de tous ses efforts, telle fut la règle de sa conduite.

Agricola, arrivé en Bretagne comme gouverneur, résolut d'extirper les causes mêmes des guerres. Commençant par lui-même et par les siens, il régla d'abord sa maison, ce qui pour bien des gens n'est pas moins difficile que de gouverner une province. Il n'employait aux fonctions publiques ni ses esclaves ni ses affranchis, et ce n'était point d'après ses affections particulières, ni sur la recommandation et les prières des centurions, qu'il y appelait les soldats; mais il prenait le mérite de chacun pour mesure de sa confiance ; sachant tout sans donner suite à tout ; proportionnant à la gravité des fautes l'indulgence ou la sévérité, et, au lieu de punir toujours, se contentant souvent du repentir ; enfin choisissant pour les emplois et les charges des hommes incapables de mal faire, afin de n'avoir pas à condamner quand le mal serait fait. Il adoucit, par une répartition plus équitable, l'augmentation des tributs et des fournitures de blé, et il supprima ces inventions de l'avarice qui révoltaient plus que l'impôt même.

En réformant, dès la première année, de tels abus, Agricola rétablit l'honneur de la paix, que l'insouciance ou la connivence de ses prédécesseurs ne faisait pas moins redouter que la guerre. Au retour de l'été, il rassembla son armée. Dans les marches, il louait les soldats qui observaient l'ordre, contenait ceux qui s'écartaient du drapeau, choisissait lui-même l'emplacement des camps, lui-même reconnaissait les marais et les bois : et, pendant ce temps il ne laissait point de repos aux ennemis, les désolant par de subites incursions, et, quand il les avait assez effrayés, les traitant avec douceur pour éveiller en eux le désir de la paix. De tels moyens désarmè-

rent beaucoup de cités jusqu'alors indépendantes : elles donnèrent des otages et furent investies de fortes garnisons, disposées avec tant d'art et d'intelligence que jamais les nouvelles conquêtes en Bretagne ne furent si peu inquiétées...

Ces événements (la victoire remportée sur Galgacus, etc.), quoique racontés dans les lettres d'Agricola sans pompe ni exagération, Domitien les reçut à sa manière, la joie sur le front, l'inquiétude dans le cœur. Sa conscience lui rappelait le ridicule encore récent de son faux triomphe sur les Germains, où figuraient, comme prisonniers de guerre, des esclaves achetés, dont on avait arrangé pour ce rôle le vêtement et la chevelure. Et il s'agissait maintenant d'une grande et véritable victoire, signalée par la mort de tant de milliers d'ennemis, et célébrée par toutes les voix de la renommée! Rien ne lui faisait ombrage comme de voir le nom d'un particulier élevé plus haut que celui du prince. C'était donc en vain qu'il avait étouffé les talents du Forum et les arts de la paix, si un autre s'emparait de la gloire des armes. Le reste, après tout, pouvait se tolérer; mais le mérite de grand capitaine était un attribut de l'empire. Agité par ces réflexions, et, après s'être rassasié du plaisir d'être seul, signe infaillible d'une sinistre pensée, il crut que le mieux était pour le moment de renfermer sa haine, jusqu'à ce que l'enthousiasme de l'opinion et la faveur de l'armée se fussent refroidis; car Agricola commandait encore alors en Bretagne.

Il lui fit donc décerner par le sénat les décorations triomphales, la statue couronnée de laurier, et tout ce qu'on donne à la place du triomphe, avec un pompeux accompagnement des expressions les plus honorables. Il laissa croire en outre qu'il lui destinait la province de Syrie, vacante par la mort du consulaire Atilius Rufus, et réservée aux hommes les plus illustres. Ce fut une opinion accréditée, que Domitien, avait envoyé vers Agricola un affranchi de son intime confiance, porteur des lettres qui lui conféraient ce gouvernement, avec ordre de les lui remettre s'il était encore en Bretagne, et que l'affranchi l'ayant rencontré dans le détroit de l'Océan, était revenu sur ses pas, sans même lui avoir parlé; circonstance ou réelle ou feinte et imaginée d'après le ca-

ractère du prince. Cependant Agricola avait remis à son successeur la province tranquille et à l'abri de tout danger. De peur que l'affluence et le concours de ceux qui viendraient à sa rencontre ne donnât trop d'éclat à son arrivée, il résolut de se dérober à l'empressement de ses amis; et ce fut de nuit qu'il entra dans Rome, de nuit qu'il se rendit au palais, comme il en avait reçu l'ordre. Sa réception fut courte : un baiser, pas un mot; et on le laissa confondu dans la foule des esclaves. Au reste, pour tempérer par d'autres vertus une gloire militaire qui pèse toujours à l'oisiveté jalouse, il s'enfonça de plus en plus dans la retraite et le silence, simple en ses vêtements, affable en ses entretiens, ayant pour tout cortége un ou deux amis ; de sorte que la plupart, accoutumés à juger des grands hommes par le faste qui les entoure, cherchaient en lui sa renommée, et que très-peu la découvraient.

Sa fin, douloureuse pour nous, triste pour ses amis, ne fut pas indifférente même aux étrangers et aux inconnus. La multitude aussi, et ce peuple qu'occupent d'autres intérêts, vint souvent à sa maison, s'entretint de lui sur les places, dans les réunions publiques; et personne n'apprit la mort d'Agricola ou avec joie, ou comme une nouvelle qu'on oublie aussitôt. Elle excitait une compassion d'autant plus vive qu'un bruit accrédité l'attribuait au poison. Je ne puis rien affirmer avec certitude : au reste, pendant sa maladie, Domitien l'envoya visiter, plus souvent qu'il n'est ordinaire aux princes, et par les premiers de ses affranchis, et par ses médecins les plus affidés. Etait-ce sollicitude ou espionnage? Le jour fatal même, on sut que des coureurs disposés sur la route lui annonçaient de moments en moments les progrès de l'agonie, et personne ne s'imagina qu'il eût hâté à ce point une nouvelle qui l'aurait affligé. Toutefois il montra dans ses sentiments et sur son visage l'apparence de la douleur : tranquille maintenant sur l'objet de sa haine, et plus habile à dissimuler sa joie que sa crainte. Il paraît certain qu'à la lecture du testament par lequel Agricola donnait Domitien pour cohéritier à la meilleure des épouses et à la plus tendre des filles, il se réjouit de cette disposition comme d'un hommage et d'une marque d'estime : étrange aveuglement d'un esprit corrompu par de continuelles adula-

tions! Il ne voyait pas que les bons pères ne font héritiers que les mauvais princes.

TACITE. — *Agricola, passim.* Traduction de Burnouf.

§ II. — Les Antonins.

Domitien mourut victime d'un complot dans lequel sa femme était entrée (96). Le vieux Nerva, élu après lui, administra l'empire avec sagesse par la diminution des impôts, la distribution des terres aux indigents, les encouragements à l'industrie, etc. Il eut surtout la bonne pensée d'adopter l'Espagnol Trajan (98).

Qualités de Trajan.

Lorsqu'il fut élevé à l'empire, Trajan était dans la vigueur de son âge, ayant quelque quarante-deux ans ou quarante-cinq ans, exempt de la précipitation de la jeunesse et de la faiblesse des vieillards. Son corps était grand et robuste, son visage bien fait et majestueux ; et ses cheveux mêmes, qui blanchissaient avant le temps, contribuaient à lui attirer du respect.

Il n'avait pas d'étude, et peu ou point d'éloquence; mais il avait, disent les auteurs, tout ce que l'étude et les lettres peuvent donner : et il favorisait beaucoup les hommes de lettres et les professeurs des sciences, aimant ceux qui excellaient dans la connaissance de quelque chose. Il avait même du respect pour les philosophes.

Chacun sait qu'il a été un très-grand homme de guerre. Il dormait peu, était vigilant, infatigable, marchait à pied à la tête de ses troupes, même étant empereur, et traversait en cet état de grands pays avec ses armées, sans se servir de chariot ni de cheval. Il passait de même les rivières à pied toutes les fois que les soldats ne les pouvaient passer autrement. Il les accoutumait à supporter la faim et la soif, en la souffrant comme eux. Il se contentait de lard, de fromage, et des autres choses qu'on a accoutumé de leur donner. Il faisait avec eux tous les exercices militaires, se mêlait dans les combats qu'ils faisaient pour cela, sans souffrir qu'ils l'épargnassent plus qu'un autre. Il les consolait et les secourait quand ils étaient malades, ne rentrait dans sa tente qu'après avoir visité celle des autres, et ne se reposait jamais que le dernier.

Il connaissait tous les vieux soldats, les appelait par leur nom, savait toutes leurs belles actions, et ne man-

quait point de les en louer et de les en récompenser. Mais il savait en même temps si bien les maintenir dans la discipline, qu'on ne les vit jamais devenir insolents, et s'élever au-dessus de leur état comme cela est ordinaire sous les princes qui aiment la guerre.

Il se rendit encore plus admirable par sa bonté et sa modération dans la paix, que par son courage et sa valeur dans la guerre. Il était porté naturellement à la douceur, et nullement sujet à la colère. Il était très-patient, et en même temps franc, simple et ouvert, trouvant bon qu'on sût ce qu'il voulait ou ne voulait pas, sans déguisement, sans défiance, sans envie, grand, généreux et magnifique, qui aimait mieux être aimé que craint et respecté des peuples.

Il aimait, honorait et élevait tous ceux qui avaient de grandes qualités, soit pour la paix, soit pour la guerre, sans en haïr et en craindre aucun. Il favorisait, comme nous avons dit, les hommes de lettres et les philosophes. Il récompensait toutes les personnes de mérite, et donnait de nouvelles charges à ceux qui s'étaient bien acquittés des premières. Au lieu d'abattre et d'étouffer les esprits ardents et élevés, comme avait fait Domitien, il leur donnait un nouveau feu par le plaisir qu'il témoignait prendre à les produire, et par les emplois honorables qu'il leur donnait. Ceux qui avaient le plus de constance et de générosité, et le plus de haine pour la servitude, étaient ceux qu'il aimait et qu'il avançait le plus. Quoique sa maison ne fût devenue illustre que depuis son père, il aimait dans les autres la noblesse qu'il n'avait pas; il recherchait ceux qui restaient des anciennes familles de la république, il les produisait, les élevait, leur donnait des charges même avant l'âge porté par les lois.

Pour les méchants, il se contentait de les mettre hors d'état de se faire craindre. Il les laissait, et ne les avançait pas : mais il ne voulait pas employer la terreur et la sévérité contre eux, aimant mieux attendre qu'ils se corrigeassent d'eux-mêmes, et ne voulant point remédier aux maux que quand tout le monde le souhaitait (c'était être trop bon que de l'être même aux méchants, comme on le reprochait à un roi de Lacédémone). Mais on lui persuadait que c'était le moyen d'établir le calme et la paix; et il était bien aise que son règne passât pour un

temps de liberté, où tout le monde pouvait faire ce qu'il voulait.

La bonté de ce prince paraissait aussi bien dans les petites choses que dans les grandes. Il recevait toutes sortes de personnes avec beaucoup de civilité, allait au-devant de ceux qui le venaient saluer, les baisait et les embrassait, au lieu que les autres princes leur donnaient à peine leur main à baiser sans se lever de leur siége. Mais il savait mieux qu'eux qu'un souverain n'a point à craindre de s'avilir, et qu'il ne peut s'élever qu'en se rabaissant par bonté. Aussi plus Trajan rendait d'honneur aux autres, plus il leur paraissait grand et auguste.

Il était de même dans tout le reste. Sa suite était modeste et médiocre. Il n'envoyait point devant lui faire retirer le monde pour lui faire place, et il voulait bien être quelquefois obligé de s'arrêter dans les rues pour laisser passer les trains des autres. Sa table était frugale pour un empereur : mais il se faisait une joie d'y avoir compagnie; son humeur gaie et son entretien civil en étaient le plus grand agrément. Il passait quelquefois le reste de la nuit à s'entretenir avec ceux qui avaient soupé avec lui, à qui ensuite il envoyait des présents.

Il n'aimait point ce grand nombre de statues que la flatterie élevait alors aux empereurs, et il n'accordait que rarement l'autorisation de lui en dresser. Pline, dans son panégyrique, semble dire qu'il n'y en avait alors qu'une ou deux à Rome, et elles n'étaient que de bronze. Il se moquait des vains respects qu'on leur voulait rendre, sur lesquels on faisait souvent des crimes de lèse-majesté sous les autres règnes. « Il savait, dit Pline, quel est le véritable honneur d'un prince; que des statues et des arcs de triomphe sont sujets à périr par les flammes, par le temps, par la fantaisie d'un successeur; mais que celui qui méprise l'ambition, qui modère ses passions, qui donne des bornes à une puissance qui n'en a point, est loué de tout le monde durant sa vie, et encore plus après sa mort, lorsque personne n'est contraint de louer. Il ne faut pas, ajoute le même auteur, qu'un empereur songe à être connu de la postérité : il le sera toujours assez, quand même il ne le voudrait pas, mais à s'en faire estimer. Et c'est ce qu'il peut acquérir par la vertu et par le mérite, et non par des statues et des bâtiments. »

Il n'aimait point non plus qu'on lui décernât de nouveaux honneurs qui sentissent la flatterie, et ne voulait pas même que ceux à qui il avait donné des charges l'en vinssent remercier ; ne souffrant qu'ils le fissent dans le sénat, que parce qu'il eût eu peine à l'empêcher. S'il en faut croire son panégyriste, il ne voulut point qu'on lui fît de grands éloges.

L'insolence des autres empereurs fait qu'on a loué Trajan d'avoir témoigné quelque respect pour la divinité (quoiqu'il la connût si peu), et de n'avoir pas voulu qu'on rendît des actions de grâces à son génie, mais à cette nature supérieure, de qui il voulait qu'on tînt tout le bien qu'il faisait aux autres.

Quand il était obligé d'interrompre les affaires de l'Etat pour se délasser un peu, il ne s'amusait pas comme les autres princes à jouer, ou à chercher une funeste voie dans des crimes ; mais changeant seulement de travail, il s'en allait à la chasse dans les bois et dans les montagnes, sans se faire aider de personne ; ou, se mettant sur un vaisseau, il le conduisait lui-même comme un pilote, ou se mettait à ramer ; et ces exercices, par lesquels il se fortifiait le corps, le rendaient propre pour les fatigues de la guerre.

Son occupation sérieuse et ordinaire était de satisfaire les désirs des peuples, soit de Rome et de l'Italie, soit des provinces, et de pourvoir aux besoins de toutes les villes particulières. Il donnait sans peine audience à tous ceux qui avaient des affaires, et les expédiait promptement. Il réconciliait les villes qui avaient des querelles, il apaisait les soulèvements des peuples autant par raison que par autorité. Il s'opposait aux injustices des magistrats, et cassait ce qu'ils avaient fait contre l'ordre, toujours prêt à écouter et à secourir ceux qui avaient besoin de lui, et à aller partout où il pouvait faire du bien, sans faire jamais tort à personne. Car sa sévérité même était un effet de clémence, comme sa douceur n'était ni molle ni lâche.

Il traitait les moindres personnes, et à Rome et dans les provinces, comme s'il n'eût point été au-dessus des autres, se souvenant non-seulement qu'il commandait à des hommes, mais encore qu'il était homme. Il était libéral à tout le monde, comblait de richesses et d'honneurs ceux mêmes qu'il ne connaissait que médiocre-

ment ou les consolait en leur promettant pour l'avenir ce qu'il ne leur pouvait pas donner encore. Il accordait beaucoup d'immunités aux villes : et quand elles avaient besoin d'être soulagées, il le faisait avec beaucoup de libéralité.

Il traitait tout le peuple avec beaucoup de bonté, le sénat avec gravité et respect, en un mot il travaillait à être aimé de tout le monde, et à n'être craint que des ennemis de l'Etat. Il réussit en cela, car tout le monde l'aimait, et personne ne le haïssait parce que personne ne le craignait. Il ne se défiait point de ceux qui étaient les plus illustres et les plus puissants, parce qu'il ne leur donnait point sujet de le craindre.

Ses amis le blâmant un jour de ce qu'il était trop civil et trop bon à tout le monde, il leur répondit : « Je veux être tel que je voudrais que fût l'empereur si c'en était un autre que moi. » Aussi cette conduite maintint toutes choses dans une si grande paix et une si grande tranquillité, qu'il n'y eut qu'un seul sénateur condamné à mort durant tout son règne, et encore sans qu'il le sût ; car jamais il ne fit tort à aucune personne de ce corps. Julien l'Apostat avoue qu'il a excellé sur tous les princes pour la douceur et la bonté. Cependant cette bonté ne diminuait rien de sa majesté et du respect qu'on lui devait ; et il ne se relevait jamais mieux au-dessus des grands que lorsqu'il s'égalait aux plus petits.

Il remplit l'empire de nouveaux bâtiments publics, fit faire en divers endroits des grands chemins et des ports, fit sécher des marais, et fit beaucoup d'autres ouvrages semblables pour la commodité ou pour l'ornement des provinces.

Comme les vertus de Trajan étaient toutes humaines, elles ont été récompensées en ce monde par l'estime qu'elles lui ont acquise parmi les hommes. Car il a passé pour un prince accompli dans la paix et dans la guerre, et tel qu'à peine les plus grands génies sont capables de représenter son mérite, et qui peut être comparé ou préféré même à tout ce que l'histoire nous fournit de plus illustre. On a eu une vénération tout extraordinaire pour lui, aussi bien après sa mort que durant sa vie : et jusques au temps des Valentiniens, le sénat, dans ses acclamations, ne souhaitait rien de plus grand aux empe-

reurs, que d'être plus heureux qu'Auguste, et encore meilleurs que Trajan.

DE TILLEMONT (1). — *Hist. des empereurs romains*, Trajan, art. 2, 3 et 5.

LITTÉRATURE ET ARTS. — ÉLOQUENCE : *Panégyrique de Trajan*, par Pline le Jeune. — PEINTURE : *Trajan donnant des audiences publiques*, par Noël Coypel ; *la justice de Trajan*, par Delacroix. — SCULPTURE ET ARCHITECTURE : *Colonne trajane.*

A l'extérieur, Trajan soumit les Daces toujours prêts à s'insurger sous leur roi Décébale, et réduisit la Dacie en province romaine. Il s'empara également de l'Arménie, du pays des Parthes et de quelques provinces au delà du Tigre. Il menaça même l'Inde. A l'intérieur, Trajan rétablit quelques institutions républicaines, rendit au sénat plusieurs de ses prérogatives, diminua les impôts, exécuta de grands travaux d'utilité publique : routes, ports, monuments divers, écoles, etc. La *colonne trajane* a perpétué le souvenir de ses services. — On doit cependant reprocher à cet empereur la troisième persécution contre les chrétiens, qui trouvèrent un apologiste dans le gouverneur de Bithynie, Pline le Jeune, celui-là même qui écrivit le *Panégyrique* de leur persécuteur.

Trajan, Pline le Jeune et les chrétiens.

Pline écrit à l'empereur en ces termes :

« C'est ma pratique constante, seigneur, de vous consulter sur tous mes doutes; car qui peut mieux que » vous, ou résoudre mes difficultés, ou suppléer au défaut de mes lumières ? Je n'ai jamais été appelé à l'instruction ni au jugement d'aucun procès pour cause de » christianisme : et ainsi j'ignore ce qui mérite d'être » puni en ce genre, et jusqu'où l'on doit porter, soit la » rigueur de la peine, soit l'exactitude des recherches. » Je n'ai donc pas été peu embarrassé à me décider sur » bien des chefs : s'il convient de faire une différence entre les âges, ou si ceux de l'âge le plus tendre doivent » être traités comme les personnes déjà formées ; si le

(1) « Au janséniste Tillemont (1637-1698), dit M. Henri Martin en énumérant les érudits du dix-septième siècle, appartient une place plus élevée que celle des simples érudits, les deux ou trois grands noms de l'érudition exceptés ; ce n'est plus seulement un préparateur de matériaux historiques, c'est un historien qui peut laisser à désirer sous le rapport de l'art, mais qui satisfait à toutes les exigences de la plus sévère méthode par la solidité de sa critique, l'étendue de ses recherches et la rectitude de ses jugements. A propos d'une grande histoire de l'Eglise qu'il projette et qu'un autre exécutera, il éclaircit la chronologie et l'histoire politique des siècles qui correspondent aux premiers âges du christianisme et publie l'*Histoire des empereurs romains*, puis d'excellents *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique.* » Tillemont a laissé, en outre, une fort remarquable *Vie de saint Louis*, publiée par la Société de l'histoire de France.

» repentir peut mériter le pardon, ou si quiconque a été
» chrétien ne gagne rien à cesser de l'être ; si c'est le nom
» seul qu'il faut punir, quand même nul crime ne viendrait à sa suite, ou les crimes qui accompagnent le nom.
» Voici la conduite que j'ai tenue par provision à l'égard
» de ceux que l'on m'a déférés comme chrétiens. Je les ai
» interrogés s'ils étaient chrétiens. Sur leur aveu, je leur
» ai réitéré une seconde et une troisième fois la même
» question, en les menaçant de la mort. Quand ils ont
» persisté, je les ai envoyés au supplice. Car, sans examiner si ce qu'ils avouaient était criminel, je n'ai
» point douté qu'au moins leur opiniâtreté et leur obstination inflexible ne méritât punition. Parmi ceux qui
» ont poussé la frénésie jusqu'à cet excès, il s'est trouvé
» quelques citoyens romains, que j'ai séparés les uns des
» autres pour les envoyer à Rome. L'attention à suivre
» cette nature d'affaires en a multiplié le nombre, comme
» il arrive ordinairement, et m'a présenté de nouvelles
» espèces à décider. On m'a donné un mémoire anonyme
» contenant une grande liste de noms. Mais ceux qui
» m'étaient ainsi déférés ont nié qu'ils fussent ou qu'ils
» eussent jamais été chrétiens. Et en effet, ils ont répété
» d'après moi les formules de prières que nous adressons
» à nos dieux : ils ont offert de l'encens et du vin à votre
» image, que j'avais fait apporter exprès avec les statues
» des divinités : enfin ils ont maudit celui qu'ils appellent Christ. Sur ces preuves j'ai cru devoir les décharger de l'accusation, car on assure que l'on ne peut forcer à rien de semblable ceux qui sont vraiment chrétiens.
» Il s'en est trouvé d'autres qui ont d'abord avoué qu'ils
» étaient chrétiens, et ensuite l'ont nié : d'autres encore
» qui ont reconnu l'avoir été autrefois, mais qui ont déclaré ne l'être plus, depuis trois ans, depuis un plus
» long espace, quelques-uns depuis vingt ans. Tous ont
» adoré votre image, et les statues des dieux : tous ont
» consenti à maudire Christ. Au reste, ils protestaient
» que tout leur tort ou leur erreur n'avaient consisté
» qu'en ce qu'ils s'assemblaient en un jour marqué avant
» le lever du soleil, et là adoraient Christ comme Dieu,
» chantaient des hymnes en son honneur, et s'engageaint
» par serment, non à aucun crime, mais à ne commettre
» ni vols, ni violences, ni adultères, à ne jamais manquer
» à la foi promise, à ne point retenir les dépôts qui leur

» auraient été confiés : après quoi ils se retiraient, et se
» rassemblaient ensuite de nouveau pour prendre ensem-
» ble une nourriture commune et innocente. Ils ajoutaient
» qu'ils s'étaient même abstenus de ces pratiques depuis
» la publication de l'édit, par lequel, conformément à
» vos ordres, j'ai défendu les assemblées. Pour m'assurer
» pleinement du fait, j'ai ordonné que l'on appliquât à la
» question deux femmes esclaves, et je n'ai découvert
» d'autre crime qu'une superstition pleine de travers et
» de folie. Par ces considérations j'ai suspendu mes re-
» cherches, et j'ai pris le parti de vous consulter, d'au-
» tant plus que le nombre de ceux qui se trouvent en dan-
» ger à cette occasion est très-grand, et embrasse des per-
» sonnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition. Car
» non-seulement les villes, mais les bourgades et les
» campagnes sont infectées de la contagion de cette su-
» perstition. Le mal n'est pourtant pas sans remède.
» Déjà je vois les temples, qui étaient devenus presque
» déserts, se repeupler ; les sacrifices solennels, long-
» temps interrompus, reprendre leur célébrité. Il ne se
» trouvait presque plus d'acheteurs pour les victimes :
» aujourd'hui il s'en vend beaucoup. De là il est aisé de
» conclure quelle multitude de personnes on peut rame-
» ner, si on leur ouvre la porte du repentir. »

Cette lettre nous est infiniment précieuse par le beau témoignage qu'elle rend à la pureté des mœurs de nos premiers pères : témoignage auquel on ne peut pas se refuser, puisqu'il sort de la plume de celui qui les condamnait à la mort. Elle atteste la multiplication prodigieuse des chrétiens, si peu de temps après la naissance du christianisme. Elle nous donne lieu de déplorer l'aveuglement d'un homme aussi éclairé et aussi judicieux que Pline, qui, sans examiner le vrai ou le faux d'une doctrine, punit du dernier supplice quiconque y demeure constamment attaché. Trajan, si sage et si bon prince d'ailleurs, ne montra pas plus d'équité que son lieutenant. Voici sa réponse :

« Vous avez agi comme vous deviez, mon cher Pline,
» dans la discussion des causes de ceux que l'on vous a
» déférés comme chrétiens. Car il n'est pas possible
» d'établir une loi générale, ni une forme de procéder
» qui soit applicable à tous les cas. Il ne faut point faire
» de recherches pour les découvrir ; s'ils sont amenés à

» votre tribunal et convaincus, vous devez les punir : avec
» cette restriction néanmoins, que si quelqu'un nie qu'il
» soit chrétien, et prouve sa déclaration par des effets,
» c'est-à-dire en adorant nos dieux, quand même il serait
» suspect pour le passé, son repentir doit lui procurer le
» pardon. Pour ce qui est des mémoires anonymes, il ne
» faut y avoir égard dans aucun genre d'affaires. C'est
» une chose de trop mauvais exemple, et qui ne convient
» pas à notre temps. »

Il était bien digne de Trajan d'interdire l'usage des délations anonymes. Mais dans la première partie de sa réponse quelle inconséquence, que de défendre d'une part que l'on recherchât les chrétiens, et d'ordonner de l'autre qu'ils fussent traités en criminels, lorsqu'il se trouverait quelqu'un qui les dénonçât.

Crévier. — *Histoire des empereurs romains*, l. 18, s. 3.

Adrien.

Trajan prit pour successeur Adrien, son parent, né comme lui à Italica, et comme lui de souche ibérienne. Le jeune Espagnol avait apporté à Rome l'accent de sa province si fortement marqué, que le sénat ne put s'empêcher de rire, la première fois qu'il l'entendit lire, en qualité de questeur impérial, un discours du prince; Adrien se vengea bien de ces moqueries, en devenant un des orateurs les plus distingués et un des meilleurs écrivains de son temps. Si Trajan, type de l'héroïsme hispano-romain, peut occuper une place à côté de César, celle de son successeur se trouvera près d'Auguste, dont il n'eut point d'ailleurs la cruauté et qu'il surpassa en lumières.

Porté à la paix, quoiqu'il connût parfaitement la guerre et qu'il fût aimé du soldat, Adrien ne conserva des provinces conquises par Trajan que la Dacie et une portion de l'Arabie, renonçant aux territoires enlevés sur les Parthes, comme trop difficiles à garder, et rendant aux Arméniens leur demi-indépendance sous leurs rois. Cet abandon qui faisait reculer le dieu Terme, contrairement à la politique constamment suivie par le gouvernement romain et sanctionnée par la religion, on l'attribua à un secret sentiment de jalousie contre son prédécesseur, accusation vraie en partie; mais indépendamment des in-

tentions cachées, la mesure s'expliquait aussi d'elle-même par le caractère prudent d'Adrien, et par son désir que les soins de la guerre ne le troublassent point dans les travaux administratifs, qu'il aimait avec passion, et pour lesquels il se sentait né. C'est de ce côté, en effet, que se dirigea sa vaste intelligence, servie par une mémoire qui ne lui manquait jamais, et par une curiosité toujours en éveil : ses contemporains lui rendirent ce témoignage, qu'il apprit tout et sut tout.

Sur un règne de vingt et un ans, Adrien en passa au moins quinze en voyages. Il parcourut successivement tous les points de l'Orient et de l'Occident ; et souvent plusieurs fois la même contrée, examinant tout de ses yeux, pourvoyant à tout ; là creusant un port, ici construisant des écoles, des temples, des aqueducs, des cirques, élevant ailleurs une muraille qui devait servir de rempart à toute une province ; étudiant les mœurs et les religions, et, afin de mieux connaître les unes et les autres, se faisant admettre aux initiations les plus secrètes ; tour à tour Grec, Syrien, Africain, Gaulois, Espagnol, et persuadé qu'un bon empereur, pour qu'il fût vraiment romain, devait être à la fois tout cela.

Il ne reculait devant aucun détail : « Les comptes de l'empire lui étaient plus familiers, dit un historien, qu'à un maître soigneux les comptes de sa maison. » Voulant étudier dans ses derniers ressorts cette vie municipale à qui la société romaine devait une si grande partie de sa force, il ne dédaignait pas d'exercer par lui-même les magistratures locales des villes. Il remplit deux fois les fonctions d'archonte à Athènes, et il le fit avec toute l'exactitude d'un vrai citoyen athénien ; sur le désir exprimé par la même ville, il accepta en outre la mission de rédiger, pour cette postérité de Dracon et de Solon, une nouvelle constitution d'autonomie. Il géra la préture en Etrurie ; il fut dictateur et édile dans plusieurs municipes du Latium ; premier magistrat à Naples, à Adria, enfin à Italica, sa patrie, que pourtant il ne visita point. Le cosmopolitisme de son esprit se décelait dans les moindres choses. On sait qu'il fit bâtir à Tibur une villa, devenue fameuse, où il se complut à reproduire l'image des monuments et l'aspect des lieux les plus renommés de l'empire, et à créer, pour ainsi dire, autour de lui, un petit monde romain. On le voyait aussi rechercher cu-

rieusement les souvenirs historiques des peuples, et revendiquer les témoignages de leur gloire passée, comme une sorte de propriété publique dont la conservation intéressait la société romaine tout entière. Ce sentiment lui fit restaurer avec soin, à Mantinée, le sépulcre d'Epaminondas. Laissant aussi de côté des préjugés injustes qu'aucune raison d'Etat ne légitimait plus, il amnistia les cendres du grand Pompée, et leur donna enfin un tombeau.

La prodigieuse expérience que le prince retira de ses courses porta bonheur à l'empire, et Adrien reçut à bon droit le titre d'*enrichisseur du monde*. Mais son génie éminemment organisateur ne saisissait pas seulement le détail ; il embrassait puissamment l'ensemble, et les institutions qu'il laissa perfectionnèrent presque toutes les parties de l'administration impériale.

La souveraineté des Césars, encore républicaine sous Auguste, sénatoriale sous Tibère, avait fini par n'être plus qu'une pure monarchie, quoique cette monarchie, sous des hommes tels que Nerva, Trajan et leurs successeurs, renfermât, suivant le mot de Tacite, « une heureuse combinaison du pouvoir et de la liberté. » Adrien, avec son esprit de classement et son goût pour l'administration personnelle, renforça ce caractère monarchique. Pour la première fois, le prince eut une maison impériale. Auguste avait fait des emplois de son palais un service purement domestique : Adrien en fit un service public, dont les charges, ambitionnées par les personnages les plus élevés, se rapprochèrent de ce qu'on appellerait aujourd'hui des ministères. Cette institution, développée par les princes qui suivirent, prit peu à peu une grande importance et finit par dominer tout le mécanisme administratif de l'Empire.

Le souverain qui voulait fonder l'ordre partout ne pouvait oublier l'armée : il y raffermit la discipline ; il fit rédiger, sous ses yeux, un recueil de règlements sur toutes les branches du service, et même un traité de tactique ; et ce code d'organisation et de science militaire fit loi jusqu'à la chute de l'empire.

Pour ce qui regarde l'administration de la justice, il s'attacha un conseil de jurisconsultes, aux décisions desquels il accorda l'autorité suprême de la loi, lorsqu'elles étaient unanimes.

Mais le plus beau travail auquel Adrien ait attaché son

nom est certainement l'*édit perpétuel*. Dans le principe, rien n'égalait l'instabilité du droit prétorien; l'édit rendu par le préteur, lors de son entrée en charge, ne durait même pas autant que ses fonctions, quoiqu'elles fussent, comme on sait, annales. La loi Cornélia, en l'année 686 de Rome, obligea le préteur à conserver sans changement, pendant toute la durée de sa magistrature, l'édit qu'il avait publié : c'était un grand pas vers la stabilité, un pas aussi vers la science, car il n'avait pu se créer jusque-là ni science ni théorie du droit. L'édit prétorien avait donc une durée annale, lorsque Adrien résolut de lui imprimer le caractère d'immutabilité que l'équité et la science réclamaient également : il le rendit perpétuel. Celui que le grand jurisconsulte du siècle, Salvius Julianus, avait promulgué pendant sa préture, fut choisi, à ce que l'on croit, pour devenir ainsi la loi constante de Rome et de l'Italie. A partir de l'édit perpétuel, le droit prétorien n'apparaît plus dans la législation comme une source de dispositions nouvelles. Un pas restait encore à faire ; il restait à doter aussi les provinces d'une loi uniforme et stable : Marc-Aurèle se hâta de promulguer l'*édit provincial*, qui paraît n'avoir guère été que l'édit perpétuel lui-même, généralisé et appliqué hors de l'Italie.

AMÉDÉE THIERRY. — *Tableau de l'Empire romain*, l. 2, ch. 2.

Le règne d'*Antonin*, fils adoptif d'Adrien, est l'époque la plus heureuse de l'empire par la tranquillité dont jouirent alors l'intérieur et les frontières (138-161). De là, les beaux titres de *second Numa* et *père de la patrie* qu'il reçut de la reconnaissance publique. Tous les princes, après lui, se firent gloire de porter son nom. Il eut pour successeur Marc-Aurèle.

Marc-Aurèle.

Marc-Aurèle aimait la paix par caractère et philosophie, et il eut à soutenir de nombreuses guerres avec les Barbares. Les Quades, qui se perdirent dans la ligue des Franks, menacèrent l'Italie d'une irruption; les Marcomans, ou plutôt une confédération des peuples germains refoulée par les Goths, et d'autres peuples qui pesaient sur eux, cherchèrent des établissements dans l'empire. Ils avaient profité du moment où les légions romaines étaient occupées à défendre l'Orient contre les Parthes : la grande invasion approchait, et le monde commençait à s'agiter. Marc-Aurèle ayant associé à l'empire son frère,

adoptif Marcus Verus, repoussa avec lui les agresseurs : les Marcomans et les Quades furent vaincus. A la suite de ces guerres, cent mille prisonniers furent rendus aux Romains, et des colonies de Barbares formées dans la Dacie, la Pannonie, les deux Germanies, et jusqu'à Ravenne en Italie. Celles-ci se soulevèrent, et apprirent aux Romains ce qu'ils auraient à craindre de pareils laboureurs. Cent mille prisonniers rendus supposent déjà chez les nations septentrionales une puissance et une régularité de gouvernement auxquelles on n'a pas fait assez d'attention.

Les arts et les lettres brillèrent d'un dernier éclat sous les règnes de Trajan, d'Adrien, d'Antonin et de Marc-Aurèle : c'est le second siècle de la littérature latine, dans laquelle il faut comprendre ce que fournit le génie expirant de la Grèce soumise aux Romains. Alors parurent Tacite, les deux Pline, Suétone, Florus, Galien, Sextus Empiricus, Plutarque, Ptolémée, Arien, Pausanias, Appien, Marc-Aurèle et Epictète, l'un empereur, l'autre esclave; et enfin Lucien, qui se rit des philosophes et des dieux.

Marc-Aurèle mourut sans avoir pu terminer complétement la guerre des Barbares, et après avoir été obligé d'étouffer la révolte des colonies militaires. Il laissa l'empire à Commode son fils : faute de la nature, que la philosophie aurait dû prévenir.

Marc-Aurèle, stoïcien, n'aimait pas les disciples de la croix, par une sorte de rivalité de secte : « Il faut être » toujours prêt à mourir, dit-il dans une de ses maximes, » en vertu d'un jugement qui nous soit propre, non au » gré d'une pure obstination comme les chrétiens. » Il y eut plusieurs martyrs sous son règne : Polycarpe à Smyrne ; Justin à Rome, après avoir publié sa seconde apologie ; les confesseurs de Vienne et de Lyon, à la tête desquels brilla Pothin, vieillard plus que nonagénaire, remplacé dans la chaire de Lyon par Irénée.

A cette époque, les apologistes, tels qu'Athénagore, changèrent de langage, et d'accusés devinrent accusateurs : en défendant le culte du vrai Dieu, ils attaquèrent celui des idoles. D'une autre part, les magistrats ne furent pas les seuls promoteurs des persécutions; les peuples les demandèrent : le soulèvement des masses à Vienne, à Lyon, à Autun, multiplia les victimes dans les Gaules ;

ce qui prouve que les chrétiens n'étaient plus une petite secte bornée à quelques initiés, mais des hommes nombreux qui menaçaient l'ancien ordre social, qui armaient contre eux les vieux intérêts et les antiques préjugés. La *légion fulminante* était en partie composée de disciples de la nouvelle religion ; elle fut la cause d'une victoire remportée en 174 sur les Sarmates, les Quades et les Marcomans ; victoire retracée dans les bas-reliefs de la colonne Antonine : selon Eusèbe, Marc-Aurèle reconnut devoir son succès aux prières des soldats du Christ.

L'Evangile avait fait de tels progrès, que Méliton, évêque de Sardes en Asie, disait à Marc-Aurèle, dans une requête : « On persécute à présent les serviteurs de Dieu. » Notre philosophie était répandue auparavant chez les » Barbares ; vos peuples, sous le règne d'Auguste, en reçu- » rent la lumière, et elle porta bonheur à votre empire. »

Un roi des Bretons, tributaire des Romains, écrivit, l'an 170, au pape Eleuthère, successeur de Soter, pour lui demander des missionnaires : ceux-ci portèrent la foi aux peuplades britanniques, comme le moine Augustin, envoyé par Grégoire le Grand, prêcha depuis l'Evangile aux Saxons, vainqueurs des Bretons.

Marc-Aurèle avait toutefois trop de modération pour s'abandonner entièrement à l'esprit de haine dont étaient animées les écoles philosophiques : il écrivit, la dixième année de son règne, à la communauté du peuple de l'Asie Mineure assemblée à Ephèse, une lettre de tolérance. Il alla même plus loin que ses devanciers, car il disait : « Si » un chrétien est attaqué comme chrétien, que l'accusé » soit renvoyé absous, quand même il serait convaincu » d'être chrétien, et que l'accusateur soit poursuivi. » Mais il était difficile à lui de lutter contre la superstition et la philosophie, entrées dans une alliance contre nature pour détruire un ennemi commun.

Les marcionites, les montanistes, les marconiens jetèrent une nouvelle confusion dans la foi.

Avec Marc-Aurèle finit l'ère du bonheur des Romains sous l'autorité impériale, et recommencent des temps effroyables, d'où l'on ne sort plus que par la transformation de la société. Un seul fait de cette histoire la peindra. Commode et ses successeurs jusqu'à Constantin périrent presque tous de mort violente. Quand Marc-Aurèle eut disparu, les Romains se replongèrent d'une telle ardeur

dans l'abjection, qu'on les eût pris pour des hommes rendus nouvellement à la liberté ; ils n'étaient affranchis que des vertus de leurs derniers maîtres.

Deux effets de la puissance absolue sur le cœur humain sont à remarquer.

Il ne vint pas même à la pensée des bons princes qui gouvernèrent le monde romain, de douter de la légalité de leur pouvoir, et de restituer au peuple des droits usurpés sur lui.

La même puissance absolue altéra la raison des mauvais princes ; les Néron, les Caligula, les Domitien, les Commode furent de véritables insensés : afin de ne pas trop épouvanter la terre, le ciel donna la folie à leurs crimes comme une sorte d'innocence.

DE CHATEAUBRIAND (1). — *Etudes ou discours histor.*, I, 1re partie.

Commode, fils et successeur de Marc-Aurèle (180-192), n'éloigna les Daces, les Sarrasins, les Calédoniens, que par la valeur de ses lieutenants, entre autres Pescennius Niger et Pertinax. — A l'intérieur, il surpassa en stupidité et en férocité les plus mauvais empereurs. Comme Néron, il aimait les combats du cirque ; et pareil à Hercule, il prétendit exterminer les monstres, c'est-à-dire les infirmes de toute condition qu'il faisait descendre dans l'arène, pour les assommer à coups de massue. Sa femme et les prétoriens l'assassinèrent (192).

Commode à l'amphithéâtre.

Enivré par ces louanges qui étouffaient en lui par degré tout sentiment de respect humain, Commode résolut de donner au peuple romain un spectacle dont jusqu'alors quelques favoris avaient seuls été témoins dans l'enceinte

(1) M. de Châteaubriand (1769-1848) a été à quelques égards le grand promoteur du mouvement historique de notre époque. C'est l'opinion des critiques et des historiens les plus justement estimés. « De nos jours, dit M. Villemain, un grand écrivain, M. de Châteaubriand, dans un ouvrage étranger à l'histoire, a le premier, ce me semble, saisi ces vives et fortes couleurs par lesquelles on met sous les yeux la réalité de ces mœurs barbares, qui ne vous plaisent plus si vous les adoucissez, dont l'originalité tout entière est dans leur rudesse, et qui doivent être repoussantes pour intéresser. » M. Augustin Thierry racontant à son tour, en paroles émues, la forte impression produite sur son esprit jeune encore par la lecture des *Martyrs*, et notamment par le chant de guerre des Francs, proclame M. de Châteaubriand « l'écrivain de génie qui a ouvert et qui domine le nouveau siècle littéraire. Tous ceux, ajoute-t-il, qui, en divers sens, marchent dans les voies de ce siècle, l'ont rencontré de même à la source de leurs études, à leur première apparition ; il n'en est pas un qui ne doive lui dire comme Dante à Virgile : *Tu duca, tu signore, e tu maestro.* » — Les ouvrages historiques de M. de Châteaubriand sont : l'*Essai sur les révolutions*, les *Quatre Stuarts*, les *Etudes historiques*, l'*Analyse raisonnée de l'histoire de France*, le *Congrès de Vérone*, la *Vie de Rancé* et les *Mémoires d'outre-tombe*.

du palais. Au jour fixé, la flatterie, la crainte, la curiosité, attirèrent à l'amphithéâtre une multitude innombrable. D'abord on admira l'adresse merveilleuse du prince : qu'il visât au cœur ou à la tête de l'animal, le coup était également sûr et mortel. Armé de flèches dont la pointe se terminait en forme de croissant, Commode arrêtait souvent la course rapide de l'autruche, et coupait en deux le long cou de cet oiseau. Une panthère venait d'être lâchée; déjà elle se jetait sur un criminel tremblant; aussitôt le trait vole, la bête tombe, et l'homme échappe à la mort. Cent lions remplissent à la fois l'amphithéâtre; cent dards, partis de la main assurée de Commode, les percent à mesure qu'ils parcourent l'arène. Ni la masse énorme de l'éléphant, ni la peau impénétrable du rhinocéros, ne peuvent garantir ces animaux du coup fatal. L'Inde et l'Ethiopie avaient fourni leurs animaux les plus rares : et de tous ceux qui parurent dans l'amphithéâtre, plusieurs n'étaient connus que par les ouvrages des peintres et les descriptions des poëtes. Dans tous ces jeux, on prenait toutes les précautions imaginables pour ne pas exposer la personne de l'Hercule romain à quelque coup désespéré de la part d'un de ces sauvages animaux, qui aurait bien pu conserver peu d'égards pour la dignité de l'empereur ou la sainteté du dieu.

Mais le dernier de la populace ne put voir sans indignation son souverain entrer en lice comme gladiateur, et se glorifier d'une profession déclarée infâme, à si juste titre, par les lois et par les mœurs des Romains. Commode choisit l'habillement et les armes du *sécuteur*, dont le combat avec le *rétiaire* formait une des scènes les plus vives dans les jeux sanglants de l'amphithéâtre. Le *sécuteur* était armé d'un casque, d'une épée et d'un bouclier. Son antagoniste, nu, tenait d'une main un filet qui lui servait à envelopper son ennemi, et de l'autre un trident pour le percer. S'il manquait le premier coup, il était forcé de fuir et d'éviter la poursuite du *sécuteur*, jusqu'à ce qu'il fût de nouveau préparé à jeter son filet. L'empereur combattit 735 fois comme gladiateur. On avait soin d'inscrire ces exploits glorieux dans les fastes de l'empire; et Commode, pour mettre le comble à son infamie, se fit payer, sur les fonds des gladiateurs, des gages si exorbitants, qu'ils devinrent pour le peuple romain une taxe nouvelle autant qu'ignominieuse. Ou supposera facile-

ment que le maître du monde sortait toujours vainqueur de ces sortes de combats. Dans l'amphithéâtre, ses victoires n'étaient pas toujours sanglantes; mais lorsqu'il exerçait son adresse dans l'école des gladiateurs ou dans son propre palais, ses infortunés antagonistes recevaient souvent une blessure mortelle de la main du prince, forcés ainsi d'appuyer du témoignage de leur sang l'hommage que leur adulation rendait à sa supériorité.

GIBBON (1). — *Histoire de la décadence et de la chute de l'emp. rom.*, ch. 4. Traduction de M. Guizot.

CHAPITRE XV.

ANARCHIE DANS L'EMPIRE. — TÉTRARCHIE.

Les Syriens (193-235).	*Pertinax.* — *Didius Julianus* achète l'empire : élection d'*Albinus*, de *Niger* et de *Septime Sévère*. *Septime Sévère* seul maître : tout pour l'armée ; 5e *persécution* ; victoires sur les Parthes et les Calédoniens. *Caracalla* : mort de Géta et de Papinien; droit de cité aux provinces; les Allemands et les Parthes. — *Macrin.* *Héliogabale* (218) : culte de la pierre noire, débauches. *Alexandre Sévère* : son oratoire, sa règle de conduite ; second empire des Perses (226). — Progrès du christianisme.
Anarchie (235-268).	*Maximin, les deux Gordiens, Pupien* et *Balbin.* *Gordien III* : administration de Misithée; les Francs. *Philippe l'Arabe*, *Dèce*, *Valérien*, *Gallien*, les 30 *tyrans.*
Les Illyriens (269-284).	*Claude II* : victoires sur les Allemands et les Goths. *Aurélien* : Goths et Allemands; Tétricus et Zénobie. *Tacite* : règne de six mois, élection et mort de son frère. *Probus* : ses victoires, mur du Rhin au Danube. *Carus*, *Carin* et *Numérien.* — Avénement de Dioclétien.
Dioclétien, Administration impériale (284-323).	Adoption de *Maximien;* Galère et Constance Chlore; *Tétrarchie impériale* : unité de vues, protection aux frontières, mais quatre cours et entretien ruineux, impôts. *Maximien* : répression des *Bagaudes* en Gaule, et de Julianus en Afrique. *Constance Chlore* : victoires sur les Allemands, les Francs, et Allectus dans la Bretagne. *Dioclétien* et *Galère* : guerre contre les Perses, créations administratives (régime fiscal); 10e *et dernière persécution ;* abdication et mort de Dioclétien à Salone. *Anarchie* : Galère, Constance Chlore, Maximin II, Sévère, Maxence, Maximien, Licinius, Constantin. — Triomphe définitif de ce dernier (323). — Edit de Milan en 313.

(1) Gibbon, historien anglais (1737-1794), auteur d'un *Essai sur l'étude de la littérature*, et surtout d'une grande *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, qui passe pour un des chefs-d'œuvre historiques de l'Angleterre.

§ I. — De Pertinax à Héliogabale.

Pertinax succède à Commode; il se montre digne du pouvoir : son ambition était de celles qu'inspire la conscience des talents qu'on a, et non l'envie des talents qu'on ne peut atteindre. Le nouvel empereur fit redemander à des Barbares le tribut qu'on leur accordait, et ils le rendirent : démarche vigoureuse; mais les devanciers de Pertinax, en immolant à leurs faiblesses ou à leurs vices la dignité et l'indépendance romaines, avaient fait un mal irréparable. Pouvait-on racheter l'honneur d'un Etat qui allait être vendu à la criée ?

Pertinax était un soldat rigide; les prétoriens le massacrèrent. L'empire est proposé au plus offrant : il se trouva deux fripiers de tyrannie pour se disputer les haillons de Tibère. Didius Julianus l'emporte sur son compétiteur par une surenchère de douze cents drachmes. Les prétoriens livrent la marchandise de cent vingt millions d'hommes à Didius. Celui-ci ne put fournir le prix de l'adjudication, et il fut menacé d'être exécuté pour dettes. Jadis le sénat avait proclamé la vente d'un morceau du territoire de la république : c'était celle du champ où campait Annibal.

Le sénat de Didius fut pourtant honteux; il eut peur surtout quand il apprit le soulèvement des légions; elles avaient élu trois empereurs. On se hâta de réparer une bassesse par une cruauté; au bout de soixante-six jours, Didius déposé fut condamné à mort : « Quel crime ai-je commis? » disait-il en pleurant. Le malheureux n'avait pas eu le temps d'apprendre la tyrannie; il ignorait qu'avoir acheté l'empire et n'avoir ôté la vie à personne était une contradiction qui rendait son règne impossible : homme commun, il était au-dessous de son crime.

On ne sait pourquoi Rome rougit de l'élévation de Didius Julianus, si ce n'est par un de ces mouvements de dignité naturelle qui revient quelquefois au milieu de l'abjection. Denys, à Corinthe, disait à ceux qui l'insultaient : « J'ai pourtant été roi. » Un peuple dégénéré, qui ne songeait jamais à se passer de maîtres quand il avait le pouvoir de s'en donner un, appela à l'empire Pescennius Niger, commandant en Orient; mais Septime Sévère avait été choisi par les légions d'Illyrie, et Clo-

dius Albinus, par les légions britanniques. Alors recommencèrent les guerres civiles : Sévère, demeuré vainqueur de Niger en trois combats en Asie, fut également heureux contre Albinus à la bataille de Lyon. Sous prétexte de punir les partisans de ce dernier, il fit mourir un grand nombre de sénateurs. Les fortunes des familles sénatoriales étaient énormes; on ne les pouvait atteindre avec l'impôt mal entendu : le crime de lèse-majesté fut inventé comme une loi de finances; il entraînait la confiscation des biens. On voit des princes, en parvenant à l'empire, annoncer qu'ils ne feront mourir aucun sénateur : c'était déclarer qu'ils ne lèveraient aucune nouvelle taxe.

Sévère était né à Leptis, sur la côte d'Afrique : il se trouva que le chef des Romains parlait la langue d'Annibal. Il avait la cruauté et la foi puniques, et ne manquait pas toutefois d'une certaine grandeur. A l'imitation de Vitellius, il cassa d'abord les gardes prétoriennes; ensuite il les rétablit et les augmenta, en les composant des plus braves soldats des légions d'Illyrie : jusqu'alors on n'avait admis dans ce corps que des hommes tirés de l'Italie, de l'Espagne et de la Norique, provinces depuis longtemps réunies à l'empire. Les Barbares approchaient de plus en plus du trône; nous les verrons s'élever au rang de favoris et de ministres, pour devenir empereurs.

Sévère força les sénateurs à mettre Commode au rang des dieux : « Il leur convient bien, disait-il, d'être difficiles ! valent-ils mieux que ce tyran? » Il importait à Sévère de ne pas laisser dégrader Commode, puisqu'il voulait livrer le monde à Caracalla. Les empereurs cherchaient par le biais de l'association, et par les titres d'Auguste et de César, à rendre la pourpre héréditaire; mais deux corps d'armée et le sénat leur opposaient des obstacles : dans l'un de ces corps était le fait, dans l'autre le droit; et le fait et le droit, qui souvent se combattent, s'entendaient pour jouir de ce qu'ils s'étaient approprié en dépouillant le peuple romain.

Après avoir triomphé des Parthes, Sévère, sur la fin de sa vie, passa dans la Grande-Bretagne, battit les Calédoniens, et éleva, pour les contenir, la muraille qui porte son nom : c'est l'époque de la fiction de Fingal.

L'empereur avait épousé Julia Domna, née à Emèse en

Syrie, femme de beauté, de grâce, d'instruction et de courage : il en eut deux fils, Caracalla et Géta, qui furent ennemis dès l'enfance. Caracalla, pressé de régner, voulut se débarrasser de son père, lorsque celui-ci était engagé dans la guerre de la Calédonie. Sévère, rentré dans sa tente, se couche, met une épée à côté de lui, et fait appeler son fils. « Si tu veux me tuer, lui dit-il, prends » cette épée, ou ordonne à Papinien ici présent de m'égor- » ger ; il t'obéira, car je te fais empereur. »

Peu de temps après, Sévère, malade à York, et sentant sa fin venir, dit : « J'ai été tout, et rien ne vaut. » L'officier de garde s'étant approché de sa couche, il lui donna pour mot d'ordre : « Travaillons ; » et il tomba dans le repos éternel.

Les règnes de Commode, de Pertinax, de Julianus et de Sévère virent éclater l'éloquence des premiers Pères de l'Eglise. Parmi les Pères grecs, on trouve saint Clément d'Alexandrie (le *Maître* et les *Stromates* sont des ouvrages remplis de faits curieux) ; parmi les Pères latins, Tertullien est le Bossuet africain. Saint Irénée, bien qu'il écrivît en grec, déclare, dans son traité contre les hérésies, qu'habitant parmi les Celtes, obligé de parler et d'entendre une langue barbare, on ne doit point lui demander l'agrément et l'artifice du style. Il nous apprend que l'Evangile était déjà répandu par tout le monde ; il cite les Eglises de Germanie, de Gaule, d'Espagne, d'Orient, d'Egypte, de Libye, éclairées, dit-il, de la même foi comme du même soleil. Il nomme les douze évêques qui succédèrent à Rome depuis Pierre jusqu'à Eleuthère. Il affirme qu'il avait connu lui-même Polycarpe, établi évêque de Smyrne par les apôtres, lequel Polycarpe avait conversé avec plusieurs disciples qui avaient vu Jésus-Christ. C'est un des témoignages les plus formels de la tradition.

En ce temps-là Pantenus, chef de l'école chrétienne d'Alexandrie, prêcha la foi aux nations orientales : il pénétra dans les Indes ; il y trouva des chrétiens en possession de l'évangile de saint Matthieu, écrit en langue hébraïque, et que cette Eglise tenait de l'apôtre Barthélemy.

On voit par les deux livres de Tertullien à sa femme, que les alliances entre les chrétiens et les païens com-

mençaient à devenir fréquentes; mais, selon l'orateur, c'étaient les plus méchants des païens qui épousaient des chrétiennes et les plus faibles des chrétiennes qui se mariaient à des païens. Ce traité répand de grandes lumières sur la vie domestique des familles des deux religions.

Le nombre des disciples de l'Evangile s'augmenta beaucoup à Rome sous le règne de Commode, surtout parmi les familles nobles et riches. Apollonius, sénateur instruit dans les lettres et dans la philosophie, avait embrassé le culte nouveau : dénoncé par un de ses esclaves, l'esclave subit le supplice de la croix, d'après l'édit de Marc-Aurèle qui défendait d'accuser les chrétiens comme chrétiens. Mais Apollonius fut condamné à son tour à perdre la tête, parce que tout chrétien qui avait comparu devant les tribunaux et qui ne rétractait pas sa croyance était puni de mort. Apollonius prononça en plein sénat une apologie complète de la religion.

Le pape Eleuthère mourut, et eut pour successeur Victor, qui gouverna l'Eglise de Rome pendant douze ans.

L'empereur Sévère aima d'abord les chrétiens, et confia l'éducation de son fils aîné à l'un d'eux, nommé Proculus; il protégea les membres du sénat convertis à la foi, mais il changea de conseil dans la suite, et provoqua une persécution générale : elle emporta Perpétue, Félicité et saint Irénée avec une multitude de son peuple. Tertullien écrivit l'éloquente et célèbre apologie où il disait : « Nous ne sommes que d'hier, et nous remplissons vos » cités, vos colonies, l'armée, le palais, le sénat, le forum : » nous ne vous laissons que vos temples. » Il publia son *Exhortation aux martyrs*, ses traités des *Spectacles*, de l'*Idolâtrie*, des *Ornements des femmes*, et son livre des *Prescriptions*, admirable ouvrage qui servit de modèle à Bossuet pour son chef-d'œuvre des *Variations*. Tertullien tomba dans l'hérésie des montanistes, qui convenait à la sévérité de son génie. Origène commençait à paraître.

Sous la persécution de Sévère, les chrétiens cherchèrent à se mettre à l'abri à prix d'argent : cet usage fut continué.

Sévère mort, Caracalla régna avec son frère Géta; bientôt il le fit massacrer dans les bras de sa mère. Un mot de Papinien est resté ; invité par l'empereur à faire l'apologie du meurtre de Géta, le jurisconsulte, moins

complaisant que le philosophe Sénèque, répondit : « Il » est plus facile de commettre un parricide que de le » justifier. »

Avec Caracalla reparurent sur le trône la dépravation et la cruauté : des massacres eurent lieu à Rome, dans les Gaules, à Alexandrie. Cet empereur s'appela d'abord Bassianus, du nom de son aïeul, prêtre du Soleil en Phénicie. Il quitta ce nom par ordre de Sévère, pour celui de Marc-Aurèle Antonin. Les vices de Caracalla, en contraste avec les vertus sous le patronage desquelles on le voulait mettre, ne servirent qu'à le rendre plus odieux. Le mépris du peuple fit évanouir des surnoms glorieux dans ce nom de *Caracalla*, emprunté d'un vêtement gaulois que le fils de Sévère affectait.

Sévère avait ébranlé l'Etat par l'introduction des Barbares dans les gardes prétoriennes; Caracalla acheva le mal en étendant le droit de citoyen à tout ses sujets : le sang romain fut dégradé de noblesse, et, par une sorte d'égalité démocratique, tout sujet, Barbare ou Romain, fut admis à concourir à la tyrannie. Peu à peu les distinctions de villes libres, de colonies, de droit latin ou droit italique, s'effacèrent. En théorie, c'était un bien; en pratique, un mal : il n'était pas question de liberté, mais d'argent; il s'agissait, non d'affranchir les masses, mais de faire payer aux individus comme *citoyens* le vingtième sur les legs et héritages dont ils étaient exempts comme *sujets*. Les vieilles habitudes et l'homogénéité de la race se perdirent; on troqua la force des mœurs contre l'uniformité de l'administration.

Caracalla eut, comme tant d'autres, la passion d'imiter Alexandre : ces copistes d'un héros oubliaient que la pique du Macédonien fit éclore plus de cités qu'elle n'en renversa. Sur les bords du Rhin et du Danube, Caracalla rencontra par hasard deux peuples nouveaux, les *Goths* et les *Allamans*. Il aimait les Barbares ; on prétend même que, dans des conférences particulières, il leur dévoilait le secret de la faiblesse de l'empire, secret que leur épée leur avait déjà révélé.

Passé en Asie, Caracalla visita les ruines de Troie. Pour honorer et rappeler la mémoire d'Achille, dont il se prétendait la vraie ressemblance, il voulut pleurer la mort d'un ami; en conséquence, un poison fut donné à Festus, affranchi qu'il aimait tendrement; après quoi il lui éleva

un bûcher funèbre. Et comme Achille, le plus beau des Grecs, coupa sa chevelure blonde sur le bûcher de Patrocle, Caracalla, laid, petit et difforme, arracha deux ou trois cheveux que la débauche lui avait laissés, excitant la risée des soldats, qui le voyaient chercher et trouver à peine sur son front la matière du sacrifice à l'ami qu'il avait fait empoisonner.

DE CHATEAUBRIAND. — *Etudes ou discours historiques*, I, 1re partie.

LITTÉRATURE ET ARTS. — PEINTURE : *Septime Sévère reproche à Caracalla d'avoir voulu l'assassiner*, de Greuze.

§ II. — D'Héliogabale à Dioclétien

Caracalla était malade de ses excès, son âme souffrait autant que son corps; ses crimes lui apparaissaient; il se croyait poursuivi par les ombres de son père et de son frère. Il consulta Esculape, Apollon, Sérapis, Jupiter Olympien, et il ne fut point soulagé : on ne guérit point des remords.

Quand Caracalla eut été tué par les embûches de Macrin, les soldats, désespérés d'avoir perdu un prince qui donnait sans mesure, élurent Héliogabale (1); et quand ce dernier, qui, n'étant occupé que de ses sales voluptés, les laissait vivre à leur fantaisie, ne put plus être souffert, ils le massacrèrent. Ils tuèrent de même Alexandre, qui voulait rétablir la discipline et parlait de les punir (2).

(1) « Rome vit arriver un jeune Syrien, prêtre du Soleil, le tour des yeux peint, les joues colorées de vermillon, portant une tiare, un collier, des bracelets, une tunique d'étoffe d'or, une robe de soie à la phénicienne, des sandales ornées de pierres gravées; ce jeune Syrien, entouré d'eunuques, de courtisanes, de bouffons, de chanteurs, de nains et de naines, dansant et marchant à reculons devant une pierre triangulaire... — Au milieu de tant de règnes exécrables, celui d'Elagabale se distingue par quelque chose de particulier. Ce que l'imagination des Arabes a produit de plus merveilleux en fêtes, en pompes, en richesses, ne semble qu'une tradition confuse du règne du prêtre du Soleil... — Elagabale n'était pas cependant dépourvu de courage. Le pressentiment d'une courte vie le poursuivait : il avait préparé pour se tuer, à tout événement, des cordons de soie, un poignard d'or, des poisons renfermés dans des vases de cristal et de porphyre; une cour intérieure pavée de pierres précieuses, sur lesquelles il comptait se précipiter du haut d'une tour. Ces ressources lui manquèrent; il vécut dans des lieux infâmes, et fut tué dans des latrines avec sa mère. On lui coupa la tête; son cadavre, traîné jusqu'à un égoût, ne put entrer dans l'ouverture trop étroite; ce hasard valut à Elagabale les honneurs du Tibre, d'où il reçut le surnom de *Tiberinus*, équivoque qui signifiait le *noyé dans le Tibre* ou le *petit Tibère* : ainsi les Romains jouaient avec leur infamie » (Châteaubriand).

(2) On sait que ce prince essaya vainement de prévenir la chute de l'empire

Ainsi un tyran qui ne s'assurait point la vie, mais le pouvoir de faire des crimes, périssait avec ce funeste avantage que celui qui voudrait faire mieux périrait après lui.

Après Alexandre, on élut Maximin, qui fut le premier empereur d'une origine barbare. Sa taille gigantesque et la force de son corps l'avaient fait connaître (1).

Il fut tué avec son fils par ses soldats. Les deux premiers Gordiens périrent en Afrique. Maxime, Balbin, et le troisième Gordien furent massacrés. Philippe, qui avait fait tuer le jeune Gordien, fut tué lui-même avec son fils, et Dèce, qui fut élu en sa place, périt à son tour par la trahison de Gallus.

Et qu'on ne dise pas que les soldats ne prenaient de part au gouvernement que par leurs désobéissances et leurs révoltes : les harangues que les empereurs leur faisaient ne furent-elles pas à la fin du genre de celles que

par sa sagesse et son énergie. « Il adorait dans une chapelle domestique, l'image de Jésus-Christ, entre celles d'Apollonius de Tyane, d'Abraham et d'Orphée. A l'exemple de la communauté chrétienne, qui publiait les noms des prêtres et des évêques avant leur ordination, il promulguait le nom des gouverneurs de provinces, afin que le peuple pût blâmer ou approuver le choix impérial. Il prenait pour règle de conduite la maxime : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse. » Il avait ordonné qu'elle fût gravée dans son palais et sur les murs des édifices publics. Quand le crieur châtiait un coupable, il lui répétait la sentence favorite d'Alexandre : une seule parole de l'Evangile créait un prince juste au milieu de tant de princes iniques » (Châteaubriand).

(1) « Voici un premier Barbare sur le trône, et de cette race même qui produisit le premier vainqueur de Rome. Il était né en Thrace ; son père se nommait Micca, et était Goth ; sa mère s'appelait Ababa, et descendait des Alains. Pâtre d'abord, il devint soldat sous Septime Sévère, centurion sous Caracalla, tribun sous Elagabale, qu'il fut au moment de quitter par pudeur, et enfin commandant des nouvelles troupes levées par Alexandre : cet ambitieux Barbare sacrifia son bienfaiteur. — Il avait huit pieds et demi de haut; il traînait seul un chariot chargé, brisait d'un coup de poing les dents ou la jambe d'un cheval, réduisait des pierres en poudre avec ses doigts, fendait les arbres, terrassait seize, vingt et trente lutteurs sans prendre haleine, courait de la vitesse d'un cheval au galop, remplissait plusieurs coupes de ses sueurs, mangeait quarante livres de viande, et buvait une amphore de vin dans un jour. Grossier et sans lettres, parlant à peine la langue latine, méprisant les hommes. il était dur, féroce, hautain, rusé. mais chaste et amateur de la justice ; il était brave aussi, bien qu'il ne ne fût pas, comme Alaric, de ces soldats dont l'épée est assez large pour faire une plaie qui marque dans le genre humain. On sent ici une nouvelle race d'hommes, laquelle avait trop de ce que l'ancienne n'avait plus assez. Dieu prenait par la main l'enrôlé dans ses milices pour le montrer à la terre, et annoncer la transmission des empires. Il n'y avait que treize années entre le règne d'Elagabale et celui de Maximin : l'un était la fin, l'autre le commencement d'un monde » (De Châteaubriand).

les consuls et les tribuns avaient faites autrefois au peuple? Et quoique les armées n'eussent pas un lieu particulier pour s'assembler, qu'elles ne se conduisissent point par de certaines formes, qu'elles ne fussent pas ordinairement de sang-froid, délibérant peu et agissait beaucoup, ne disposaient-elles pas en souveraines de la fortune publique? Et qu'était-ce qu'un empereur, que le ministre d'un gouvernement violent, élu pour l'utilité particulière des soldats?

Les Barbares, au commencement inconnus aux Romains, ensuite seulement incommodes, leur étaient devenus redoutables. Par l'événement du monde le plus extraordinaire, Rome avait si bien anéanti tous les peuples, que, lorsqu'elle fut vaincue elle-même, il sembla que la terre en eût enfanté de nouveaux pour la détruire.

L'affreux désordre qui était dans la succession à l'empire étant venu à son comble, on vit paraître, sur la fin du règne de Valérien et pendant celui de Gallien son fils, trente prétendants divers, qui, s'étant la plupart entre-détruits, ayant eu un règne très-court, furent nommés tyrans.

Valérien ayant été pris par les Perses, et Gallien son fils négligeant les affaires, les Barbares pénétrèrent partout; l'empire se trouva dans cet état où il fut environ un siècle après en Occident; et il aurait dès lors été détruit sans un concours heureux de circonstances qui le relevèrent.

Odenat, prince de Palmyre, allié des Romains, chassa les Perses, qui avaient envahi presque toute l'Asie. La ville de Rome fit une armée de ses citoyens qui écarta les Barbares qui venaient la piller. Une armée innombrable de Scythes, qui passaient la mer avec six mille vaisseaux, périt par les naufrages, la misère, la faim, et sa grandeur même. Et Gallien ayant été tué, Claude, Aurélien, Tacite et Probus, quatre grands hommes qui, par un grand bonheur, se succédèrent, rétablirent l'empire prêt à périr (1).

MONTESQUIEU. — *Grandeur et décadence des Romains*, ch. 16.

(1) « Claude avait, dit Trébellius Pollion, la valeur de Trajan, la piété d'Antonin, la modération d'Auguste. Les belles qualités de ces grands princes étaient tellement les siennes, qu'il n'avait pas besoin de leur exemple, et que, n'eussent-ils jamais existé, il aurait lui-même servi de modèle aux autres. » En ra-

LITTÉRATURE ET ARTS. — POÉSIE : *Polyeucte*, tragédie de CORNEILLE. — PEINTURE : *Prévoyance d'Alexandre Sévère*, de Noël Coypel. — MUSIQUE : *les Martyrs*, opéra de Donizetti.

§ III. — Dioclétien.

Tétrarchie impériale.

Ce fut par le suffrage des soldats, qu'après la mort de Carus et de son fils Numérien, Dioclétien fut élevé à l'empire, l'an de J.-C. 284. C'était un Dalmate né dans l'obscurité, mais qui, s'étant formé au métier de la guerre sous Aurélien et sous Probus, était parvenu aux premiers emplois. Grand homme d'Etat et grand capitaine; intrépide dans les combats, mais timide dans les conseils par un excès de circonspection et de prudence; d'un génie étendu, pénétrant, prompt à trouver les expédients, et habile à les mettre en œuvre; doux par tempérament, cruel par politique, et quelquefois par faiblesse; avare et aimant le faste; ravissant le bien d'autrui pour fournir à son luxe, sans diminuer ses trésors; adroit à déguiser ses vices et à rejeter sur les autres tout ce qu'il faisait d'odieux; et ce qui marque davantage son habileté, c'est qu'ayant communiqué sa puissance à Maximien et à Galère qui, féroces et audacieux, semblaient être de caractère à ne respecter personne, il demeura le maître du premier après en avoir fait son collègue, et sut longtemps tenir l'autre dans une juste subordination.

Aussitôt que, par la défaite et par la mort de Carin, il vit sa puissance affermie, il porta ses regards sur toutes les parties de ce vaste domaine. L'empire avait alors à peu près les mêmes limites dans lesquelles Auguste avait voulu le renfermer. Il s'étendait d'Occident en Orient de-

contant la scène où le sénat apprit l'élection de ce prince, le même historien ajoute : « Là, après la lecture des lettres de l'empereur Claude, on s'écria : « Auguste Claude, que les dieux vous accordent à nos vœux! » (ce qui fut répété 60 fois) : « Claude Auguste, c'est vous ou un prince qui vous ressemblât, que nous avons toujours souhaité; » (ce qui fut dit 40 fois) : « Claude Auguste, les vœux de la république vous appelaient au trône; » (et on le répéta 40 fois) : « Claude Auguste, vous êtes le modèle des frères, des pères, des amis, des sénateurs et des princes; » (80 fois) : « Claude Auguste, délivrez-nous d'Auréole; » (5 fois) : « Claude Auguste, délivrez-nous des Palmyréens; » (5 fois) : « Claude Auguste, délivrez-nous de Zénobie et de Victoire » (7 fois) : « Claude Auguste, Tétricus n'a rien été en comparaison de vous; » (7 fois). » — Probus eut pour successeurs Carus, Carin et Numérien.

puis l'océan Atlantique jusqu'aux frontières de la Perse, toujours aussi impénétrables aux Romains que l'Océan même : le Rhin, le Danube, le Pont-Euxin et le Caucase le séparaient des peuples du Nord; du côté du Midi, il avait pour bornes le mont Atlas, les déserts de la Libye, et les extrémités de l'Egypte vers l'Ethiopie.

Les Barbares, depuis près d'un siècle, tentaient de franchir ces limites ; ils les avaient même quelquefois forcées, mais ce n'était que par des incursions passagères, et on les avait bientôt repoussés. Au temps de Dioclétien, des essaims nombreux, sortis des glaces du Nord, et la plupart inconnus jusqu'alors, commençaient à se montrer sur les bords du Danube : les Perses et les Sarrasins insultaient la Mésopotamie et la Syrie ; les Blemmyes et les Nubiens attaquèrent l'Egypte, et les barrières de l'empire tremblaient de toutes parts.

A la vue de tant d'orages prêts à éclater, Dioclétien sentit qu'il était difficile à une seule tête de mettre tout à couvert. L'expérience du passé lui montrait le danger de multiplier les généraux et les armées. Plusieurs de ses prédécesseurs avaient été détruits par ces chefs de légions, qui, ayant éprouvé le charme flatteur du commandement, tournaient contre l'empereur les armes qu'ils avaient reçues de lui pour la défense de l'empire; et les soldats des frontières, perdant le respect pour le prince à mesure qu'ils le perdaient de vue, ne voulaient plus avoir pour maître que celui qui les avait accoutumés à obéir. Il fallait donc, pour la sûreté de l'empereur, qu'il confiât ses armées à un chef qui lui fût attaché par un intérêt plus vif que le devoir, qui défendît l'empire comme son propre bien, et qui servît à assurer la puissance de son bienfaiteur en maintenant la sienne. Pour remplir toutes ces vues, Dioclétien cherchait un collègue qui voulût bien se tenir au second rang, et sur qui la supériorité de son génie lui conservât toujours une autorité insensible.

Il le trouva dans Maximien. C'était un esprit subalterne, en qui il ne se rencontrait d'autres qualités éminentes que celles que Dioclétien désirait dans celui qu'il associerait à l'empire, l'expérience militaire et la valeur. Vain et présomptueux, mais d'une vanité de soldat, il était très-propre à suivre, sans s'en apercevoir, les impressions d'un homme habile. Né en Pannonie près de Sirmich, dans une extrême pauvreté, nourri et élevé au milieu des

alarmes et des courses des Barbares, il n'avait fait d'autre étude que celle de la guerre, dont il avait partagé toutes les fatigues et tous les périls avec Dioclétien. La conformité de condition et plus encore l'égalité de bravoure les avait unis. La fortune ne les sépara pas ; elle les fit monter également aux premiers grades dans les armées, jusqu'au moment où Dioclétien prenant l'essor s'éleva au rang suprême. Il y appela bientôt son ami, qu'il savait capable de le seconder, sans lui donner de jalousie. Maximien, honoré du titre d'Auguste, conserva la rudesse de son pays et de sa première profession. Soldat jusque sur le trône, il était à la vérité plus franc et plus sincère que son collègue, mais aussi plus dur et plus grossier. Prodigue plutôt que libéral, il pillait sans ménagement pour répandre sans mesure ; hardi, mais dépourvu de jugement et de prudence ; brutal dans ses débauches ; ravisseur, et sans égard aux lois ni à l'honnêteté publique. Avec ce caractère sauvage, il fut pourtant toujours gouverné par Dioclétien, qui mit en œuvre sa valeur, et sut même profiter de ses défauts. Les vices découverts de l'un donnaient du lustre aux fausses vertus de l'autre. Maximien se prêtait de grand cœur à l'exécution de toutes les cruautés que Dioclétien jugeait nécessaires ; et la comparaison qu'on faisait des deux princes tournait tout entière à l'avantage du dernier : on disait que Dioclétien ramenait le siècle d'or, et Maximien le siècle de fer.

Les deux empereurs soutinrent par leurs victoires les forces et la réputation de l'empire. Tandis que Dioclétien arrêtait les Perses et les Sarrasins, qu'il terrassait les Goths et les Sarmates, et qu'il étendait la puissance romaine du côté de la Germanie, Maximien, chargé de la défense de l'Occident et du Midi, réduisait dans les Gaules les paysans révoltés, repoussait au delà du Rhin les Germains et les Francs, et veillait à la sûreté de l'Italie, de l'Espagne et de l'Afrique.

Ces deux princes infatigables, qui comme des éclairs couraient d'une frontière à l'autre avec une rapidité que l'histoire même a peine à suivre, auraient peut-être suffi à défendre l'empire, s'il n'eût pas été troublé au dedans par des révoltes, en même temps qu'il était attaqué de tous côtés au dehors. Pendant que les Perses menaçaient les bords de l'Euphrate, et les peuples septentrionaux

ceux du Rhin et du Danube, Carause, de simple matelot devenu maître de l'Océan, s'était emparé de la Grande-Bretagne; et ayant battu Maximien, qui n'entendait pas la guerre de mer, il avait forcé les deux empereurs à le reconnaître pour leur collègue. Julien en Afrique, Achillée en Egypte avaient tous deux usurpé le titre d'Auguste; et les habitants de la Libye pentapolitaine s'étaient soulevés.

Pour calmer tous ces mouvements, il fallait partager les forces et leur donner plusieurs chefs. Dioclétien, suivant son système politique, ne voulait mettre à la tête de ses troupes que des commandants personnellement intéressés à la prospérité de l'Etat. Dans ce dessein il songea à créer deux Césars, qui fussent attachés aux deux Augustes, dont ils seraient les lieutenants. Il n'avait qu'une fille de sa femme Prisca, et Maximien avait de la sienne appelée Eutropie un fils nommé Maxence. Mais c'était encore un enfant, qui ne pouvait être d'aucun secours. Ils jetèrent donc les yeux hors de leurs familles. Deux officiers avaient alors une haute réputation dans les armées : tous deux avaient appris le métier des armes dans la même école que Dioclétien et Maximien, et s'y étaient signalés par mille actions de valeur. Le premier était Constance Chlore, fils d'Eutrope, noble Dardanien, et de Claudia, fille de Crispus, frère de Claude le Gothique : ainsi Constance était, par sa mère, petit-neveu de cet empereur. Il avait d'abord servi dans un corps distingué, qu'on appelait les protecteurs; c'étaient les gardes du prince. Il parvint ensuite à l'emploi de tribun. Aussi heureux que vaillant, il fut honoré par Carus du gouvernement de la Dalmatie. On dit même que ce prince, charmé de son amour pour la justice, de sa douceur, de son désintéressement, de la régularité de ses mœurs et de ses autres belles qualités, relevées par la bonne mine et par une bravoure éclatante, eut quelque envie de le déclarer César au lieu de son fils Carin, dont il détestait les débauches.

L'autre guerrier qui fixa l'attention de Dioclétien, se nommait Galère : il était fils d'un paysan d'auprès de Sardique dans la Dacie d'Aurélien; son père l'avait occupé dans sa première jeunesse à conduire les troupeaux, ce qui lui fit donner dans son élévation le surnom d'*Armentarius*. Rien ne démentait dans sa personne sa naissance

et son éducation. Ses vices laissaient pourtant entrevoir un certain fond d'équité, mais aveugle et grossière : haïssant les lettres dont il n'avait aucune teinture, fier et intraitable, ignorant les lois et n'en connaissant point d'autres que son épée, il n'avait de grâce que dans le maniement des armes. Sa taille était haute et d'abord assez bien proportionnée ; mais les excès de table lui donnèrent un embonpoint qui le défigurait. Ses paroles, le son de sa voix, son air, son regard, tout était farouche et terrible.

La prudence de Dioclétien fut cette fois trompée, et en donnant à Galère le titre de César, en même temps qu'il le donna à Constance Chlore l'an de Jésus-Christ 292, il ne prévit pas que sa créature le ferait trembler un jour, et deviendrait le fléau de sa vieillesse. Dans le partage même qu'il fit des deux Césars, il laissa Constance à son collègue, et prit pour lieutenant Galère, à qui il donna le nom de Maximien, comme un présage de concorde et de déférence à ses volontés. Les deux empereurs, par un orgueil frivole, avaient pris le surnom, Dioclétien de Jovius, Maximien d'Herculius : chacun d'eux communiqua le sien au César qu'il adoptait. Constance, soit pour son âge, soit à cause de sa naissance, fut toujours regardé comme le premier, et il est nommé avant Galère dans les monuments publics.

Pour se les attacher davantage, les deux Augustes les obligèrent de répudier leurs femmes. Constance quitta à regret Hélène qu'il aimait, et dont il avait un fils âgé de dix-huit ans, qui fut le grand Constantin, pour épouser Théodore, fille d'Eutropie et d'un premier mari qu'elle avait eu avant Maximien. Galère épousa Valérie, fille de Dioclétien.

LEBEAU (1). — *Histoire du Bas-Empire*, introduction.

(1) Lebeau naquit à Paris le 15 octobre 1701, d'une famille pauvre. Il dut à un travail opiniâtre d'acquérir de bonne heure la connaissance intime des écrivains de l'antiquité, et par là, une haute position universitaire d'abord, ensuite le poste si difficile de secrétaire de l'Académie des inscriptions. Il réussit partout également bien. Toutefois, avant de mourir, il voulut attacher son nom à un travail de longue haleine, et il entreprit sa volumineuse *Histoire du Bas-Empire*, qui « est un monument remarquable, selon M. Villemain, et doit attacher au talent de l'auteur une estime que méritaient ses vertus et son amour de la science. » Comme homme, Lebeau porta la modestie la plus grande dans le travail le plus assidu. « J'en sais bien assez, disait-il un jour, pour être humilié de ce que je ne sais pas. » Et à ceux qui surprennent dans son lit des travaux suspendus par la maladie : « Je mourrai encore plus vite par l'ennui

Grâce à cette division du pouvoir entre quatre chefs, établis sur divers points de l'Empire, les Barbares furent repoussés, et Dioclétien put se livrer aux soins de l'administration (préfectures, impôts, etc.). L'incendie du palais impérial de Nicomédie, dont on accusa les chrétiens, alors que le véritable auteur était Galère, fit ordonner la dixième persécution, à la suite de laquelle Dioclétien se décida à abdiquer. Il vécut dix ans encore à Salone, sa patrie, cultivant lui-même son jardin, alors que, derrière lui, l'Empire était livré à une anarchie effroyable, dans laquelle Constance Chlore et son fils Constantin, Maxence et son père Maximien, Galère et les deux césars adoptés par lui (Daïa Maximin II et Sévère) se disputent le pouvoir. — Nous négligeons ces détails pour nous arrêter à un épisode de notre histoire nationale, l'insurrection des Bagaudes.

Les Bagaudes.

Pendant les troubles du troisième siècle, la Gaule fut horriblement ravagée par les Barbares et par les armées des généraux romains qui se disputaient la pourpre impériale. Les villages furent incendiés, les vignes arrachées, les champs dévastés, la famine et les massacres décimèrent la population.

Au milieu de tant de calamités, les usurpateurs, maîtres impitoyables auxquels l'histoire a conservé le nom de tyrans, n'en faisaient pas moins agir toutes les rigueurs du fisc pour arracher aux habitants des campagnes leurs dernières ressources, tandis que les propriétaires appauvris exigeaient le paiement des redevances avec une dureté inaccoutumée. Le désespoir mit enfin la rage au cœur des malheureux paysans; de toutes parts ils s'armèrent, se jetèrent dans les bois et dans les landes désertes; puis, réunis en bandes, ils infestèrent les routes, massacrèrent les propriétaires et les agents du fisc, pillèrent les petites villes, les habitations isolées, et osèrent tenir tête aux détachements de soldats qu'on envoyait à leur poursuite. Ce fut une guerre de buissons et de chicane, une guerre de chouans ou de guérillas, comme en font toutes les populations soulevées, mais dont la race celtique semble avoir plus particulièrement le génie ou l'instinct.

que par le travail. » Nul n'aima la vertu plus que lui. « Je vois, disait-il un jour dans une distribution des prix, beaucoup de récompenses pour les talents, pour le mérite littéraire; j'en vois peu pour la vertu, le mérite essentiel du citoyen. » Il pressentait les prix Monthyon; mais il mourut en 1778, sans avoir vu ces séances où l'Académie française célèbre sa plus belle fête annuelle, le couronnement de la vertu découverte alors qu'elle semble mettre plus de soins à se cacher.

L'anarchie qui dévorait l'empire ne permettait pas d'employer contre les paysans révoltés des forces suffisantes, ni surtout de les poursuivre avec la ténacité et la persévérance qui peuvent seules triompher de ce genre d'ennemis. Ils s'enhardirent par leurs succès; leurs rangs se grossirent des hommes de toutes classes qui n'avaient plus rien à perdre ou qui espéraient gagner au désordre; leurs bandes devinrent des corps d'armée considérables, qui ne craignirent plus de s'attaquer même aux grandes villes. En 269, ils prirent et saccagèrent, après sept mois de siége, l'opulente cité d'Autun, première alliée des Romains dans les Gaules, objet constant de la cupidité et de la haine des paysans gaulois, et qui dans son malheur implora en vain les secours de la puissance romaine, qu'elle avait si bien servie.

Ce fut alors qu'on commença à donner à ces rassemblements armés le nom de *Bagaudes*, emprunté à l'idiome celtique. Je ne rapporterai pas ici toutes les étymologies ridicules qu'on a données de ce nom. Du Cange en indique une qui paraît assez plausible : c'est celle qu'il dérive du mot celtique *Bagat*, conservé dans la langue celtique, et qui signifie une troupe, une réunion nombreuse.

Le pillage d'Autun ne fut qu'un des épisodes de cette guerre des Bagaudes qui éclatait partout en même temps. Sur tous les points du pays, ils avaient des lieux fortifiés qui leur servaient de retraites, et d'où ils se répandaient dans les campagnes. Retranchés dans ces forts, ils occupaient les avenues des grandes villes où la classe riche s'était réfugiée, ils interceptaient leurs approvisionnements et les rançonnaient lorsqu'ils ne pouvaient les prendre.

Auprès de Lutèce, cité déjà considérable et siége d'un commerce florissant, ils s'étaient établis dans la presqu'île que forme la Marne avant de s'unir à la Seine, au lieu où l'on bâtit depuis une abbaye consacrée à saint Maur, et qu'on appela Saint-Maur-les-Fossés, à cause des traces encore existantes du fort des Bagaudes. Cette position était admirablement choisie pour arrêter à la fois les arrivages de la Marne et de la Seine; ils s'y maintinrent pendant plusieurs années. La porte de Lutèce qui ouvrait dans cette direction, à l'est de la ville, en prit le nom de porte des Bagaudes, *porta Bagauda*.

La guerre des Bagaudes ou la Bagaudie, *Bacaudia*, suivant l'expression des historiens du Bas-Empire, ne différa en rien de la *Jacquerie* du quatorzième siècle. Elle fut provoquée par les mêmes causes, les maux affreux que l'invasion étrangère faisait peser sur la population des campagnes, impitoyablement pressurée par les seigneurs et par le fisc. Elle eut les mêmes effets, le massacre des riches, des nobles, des fonctionnaires, le pillage des châteaux, l'attaque des villes, le brigandage sur les routes ; elle eut la même marche, les mêmes vicissitudes et la même fin ; on peut dire que l'histoire de l'une serait presque exactement l'histoire de l'autre.

Que les rassemblements auxquels on a donné le nom de Bagaudes aient été composés en grande majorité de paysans serfs, c'est ce dont on ne saurait douter. Tous les auteurs qui en ont parlé s'expriment clairement à cet égard. A l'occasion du soulèvement qui éclata de 280 à 285, après que Carinus eut emmené l'armée des Gaules en Italie, Eutrope et Aurelius Victor s'accordent à dire que les paysans gaulois, *rusticani*, *agrestes*, avaient formé les rassemblements que l'on nomma *Bagaudes*. La Chronique de Prosper, à l'année 435, dit que la *Bagaudie* était une conspiration de tous les serfs de la Gaule. L'évêque Salvien, dans l'éloquent tableau qu'il a tracé des misères du peuple gaulois, s'écrie : « Je vais maintenant parler des Bagaudes, qui, spoliés, accablés, assassinés par des juges iniques et cruels, après avoir perdu tous les droits de la liberté romaine, ont renoncé même au nom romain. Et nous leur imputons leur misère! nous leur reprochons le nom que nous leur avons fait! nous les appelons rebelles, nous qui les avons forcés au crime! Comment sont-ils devenus Bagaudes, si ce n'est par nos injustices, par les prévarications des juges, par les proscriptions et les rapines des hommes qui ont mis la fortune publique au pillage ; qui, semblables à des bêtes féroces, dévorent le peuple qu'on leur a livré à gouverner, et ne se contentent pas de dépouiller le pauvre, comme font les bandits, mais déchirent ses membres et se repaissent de son sang. »

Rien ne fait mieux connaître les véritables causes de l'insurrection que ces paroles inspirées par une indignation vertueuse, et comparables aux plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence antique. Le saint évêque nous

apprend encore que les classes inférieures ne prenaient pas seules part à la révolte; des hommes même d'une naissance distinguée et d'une éducation libérale étaient contraints de chercher un asile parmi les Bagaudes, pour sauver au moins leur vie, après avoir perdu tous leurs biens par les exactions du fisc. Cette allégation est confirmée par un fait que rapporte la Chronique de Prosper à l'année 445. Un médecin d'un mérite éminent, nommé Eudoxius, fut poursuivi comme un des moteurs du soulèvement de Bagaudes qui eut lieu à cette époque, et n'échappa au supplice qu'en se réfugiant chez les Huns.

Toutes ces circonstances se retrouvent dans la grande insurrection du troisième siècle; car ce n'étaient pas non plus des hommes ordinaires que ces Helianus et ces Amandus, qui furent alors chefs des Bagaudes, et qui osèrent prendre le titre d'empereurs. Cette ambition, au reste, fut fatale à leur parti. Tant que les Bagaudes s'étaient bornés à infester les routes, à massacrer les propriétaires, à piller les villes, les empereurs s'en étaient peu inquiétés, et les cités gauloises avaient en vain imploré le secours des armes romaines. Mais l'usurpation de la pourpre impériale donnait à ces mouvements un autre caractère. Dès que Dioclétien en fut instruit, il s'empressa d'envoyer Maximien au delà des Alpes, avec une armée dont la présence suffit pour dissiper ces bandes, qui n'étaient redoutables qu'en l'absence de troupes réglées. Maximien fit périr leurs chefs, prit et rasa leurs forts, entre autres celui qu'ils avaient construit près de Lutèce dans la presqu'île de la Marne, et termina cette guerre dans le cours de l'année 285.

L'insurrection parut alors étouffée, mais elle ne fut jamais entièrement éteinte; il y eut toujours quelques bandes disséminées dans le pays, et le feu de la révolte éclata avec plus de violence et plus d'étendue que jamais au cinquième siècle, lorsque l'invasion des Vandales eut fait peser de nouveau sur les habitants des campagnes les affreuses calamités dont les avait frappés, au troisième siècle, l'invasion des Alémans.

De Pétigny (1). — *Etudes sur l'histoire, les lois et les institutions de l'époque mérovingienne*, t. I, ch. 3.

(1) Pour cet écrivain, voir *Lectures historiques*, t. IV.

CHAPITRE XVI.

CONSTANTIN ; DERNIÈRES ANNÉES DE L'EMPIRE D'OCCIDENT.

Constantin, 2e famille flavienne (312-364).	*Constantin* (312-337) : services au christianisme triomphant et organisation de l'Eglise ; fondation de Constantinople ; administration civile et militaire. *Les fils de Constantin* : Constantin II, Constant et *Constance*. — Ce dernier seul empereur (protection à l'arianisme). *Julien l'Apostat* (360) : son administration en Gaule ; caractère de son gouvernement impérial, retour au polythéisme grec (*hellénisme*), guerre au *Galiléen*, mort chez les Perses. — *Jovien.*
Théodose, partage de l'empire ; chute de l'empire d'Occident (364-476).	*Valentinien Ier* en Occident (364), *Valens* en Orient. — Les Wisigoths dans l'empire, bataille d'Andrinople (378). *Gratien* et *Valentinien II*, vengés par Théodose. *Théodose* : succès militaires sur les Barbares, habileté de son administration, pénitence publique. — Partage de l'empire romain (395). *Arcadius* en Orient avec Rufin, *Honorius* en Occident avec Stilicon. — Invasion des Wisigoths et de Radagaise. *Valentinien III* : invasion des Vandales, des Huns, des Francs, des Anglo-Saxons. Derniers empereurs : *Pétrone Maxime*, *Majorien*, *Romulus Augustule.* — Chute de l'empire d'Occident (476).

§ I. — Constantin et sa famille.

Dans la lutte qui s'engagea à la mort de Constance Chlore, Sévère succomba ; Maximien, déjà traître à son fils, dut se tuer par ordre de son gendre Constantin, qu'il avait lui-même essayé de faire mourir ; Galère périt dévoré par un ulcère, en 311. Mais celui-ci avait déjà créé un nouveau César, Licinius, que Constantin s'attacha pour combattre Maximin II et Maxence. Il se dirigea à cet effet vers l'Italie.

Conversion de Constantin : édit de Milan.

Etant en marche avec son armée, après midi, lorsque le jour commençait à décliner, Constantin vit dans le ciel, au-dessus du soleil, la figure d'une croix lumineuse, qui portait cette inscription : « Triomphez par ceci. « (*Hoc signo vinces*). Son armée fut témoin comme lui de ce phénomène miraculeux, qui frappa tous les spectateurs d'un grand étonnement. Constantin, quoique vivant au milieu des chrétiens, quoique rempli de bonté pour eux, avait néanmoins si peu de notions du christianisme, qu'il ne comprit pas ce que signifiait cette croix. Il fallut qu'un

songe l'en éclaircît. Pendant la nuit, Jésus-Christ se montra à lui avec sa croix, et lui commanda d'en faire une représentation semblable à ce qu'il voyait, et de s'en servir dans les combats comme d'une défense assurée contre tous ses ennemis. Constantin obéit. Il ne fut pas plus tôt éveillé, qu'il manda des ouvriers, à qui il communiqua l'image qui lui était restée dans la mémoire : il leur en fit tracer le dessin et leur ordonna de l'exécuter magnifiquement. Voici la description que nous en donne Eusèbe.

Une longue pique revêtue d'or était traversée à une certaine hauteur par une pièce de bois qui en faisait une croix. Dans la partie supérieure qui s'élevait au-dessus des bras était attachée solidement une couronne brillante d'or et de pierreries, au milieu de laquelle paraissait le monogramme du Christ, formé par deux lettres grecques X et P qui se croisaient en cette façon connue de tout le monde $\overset{\text{P}}{\underset{\text{X}}{\times}}$. Des deux bras de la croix pendait un drapeau de pourpre, tout couvert de broderies en or et de différentes pierreries, dont l'éclat éblouissait les yeux. Sur la partie inférieure de la croix, au-dessous de la couronne et du monogramme, Constantin fit placer son buste en or et ceux de ses enfants. Ce trophée de la croix devint l'étendard impérial de Constantin. Les empereurs romains avaient toujours eu leur étendard propre, qu'on nommait *Labarum*, et qui, chargé de représentations de fausses divinités, était un objet de vénération religieuse pour les armées. Constantin, en substituant sur le *Libarum* le nom de J.-C. aux images des dieux du paganisme, déshabituait les soldats d'un culte impie, et les amenait sans effort à rendre leurs adorations à celui à qui elles sont dues. Ce précieux drapeau était confié à cinquante gardes de l'empereur, choisis entre les plus vigoureux de corps, les plus vaillants, et les plus pieux, qui étaient chargés de l'environner, de le défendre, et de le prendre successivement sur leurs épaules, à mesure que celui qui le portait se trouvait fatigué. Constantin en fit exécuter d'autres sur le même modèle, mais non pas avec la même magnificence, pour servir d'enseignes militaires à tous les corps de troupes qui composaient son armée. Il voulut que les armes mêmes des soldats portassent l'empreinte de la croix, et il la fit graver sur leurs boucliers et sur leurs casques.

Constantin ne se contenta pas de mettre fin à la persécution. Il voulut, autant qu'il était possible, réparer les maux qu'elle avait faits, et il publia pour cet effet un édit, qui donnait lieu aux fidèles d'Orient de se réjouir pour les années durant lesquelles ils avaient été humiliés.

Cet édit, qu'Eusèbe nous a conservé, renferme les dispositions les plus favorables aux confesseurs du nom de J.-C. L'empereur témoigne d'abord une vénération profonde pour leur vertu. « Je sais, dit-il, que ceux qui se » proposent les espérances célestes, et qui en ont établi » les solides fondements dans la cité sainte et éternelle » n'ont pas besoin des faveurs humaines, et qu'ils jouis- » sent d'une gloire d'autant plus grande qu'ils se sont » plus élevés au-dessus des faiblesses et des affections » terrestres. Mais c'est moi qui ai intérêt à les protéger; » et il serait honteux qu'après qu'ils ont tant souffert » sous les ennemis de la vraie religion, un prince qui se » reconnaît pour le ministre et le serviteur de Dieu ne » s'efforçât pas de les dédommager par les honneurs et » les avantages qui sont en sa main. »

Constantin révoque donc toutes les condamnations prononcées contre les confesseurs, soit qu'ils aient été exilés, ou enfermés dans des îles, ou envoyés aux mines, ou enfin soumis à des travaux pénibles et serviles. Il veut que ceux qui, étant dans le service militaire, ont été cassés pour raison de profession du christianisme, aient la liberté de le reprendre, ou de jouir avec un congé honorable d'une vie douce et tranquille, si elle est plus de leur goût. Il leur rend à tous la possession de leurs biens. En un mot, il les rétablit dans tous les droits et priviléges dont ils ont été injustement dépouillés.

Comme plusieurs étaient morts par le martyre, ou par les divers accidents de la vie humaine, Constantin pourvoit à leur succession, et ordonne qu'elle passe à ceux à qui elle appartient par les lois, ou que s'il ne se trouve point d'héritiers, elle tourne au profit des églises des lieux où les biens seront situés. Les possesseurs de ces biens, à quelque titre qu'ils les aient acquis, doivent en faire leur déclaration, et s'en dessaisir, sans être néanmoins tenus à la restitution des fruits, qui pourrait leur devenir trop onéreuse. Le fisc n'est pas traité sur ce point plus favorablement que les particuliers. On avait réuni au domaine impérial plusieurs fonds enlevés aux églises, terres, jar-

dins, édifices. L'intention de l'empereur est que le tout soit restitué, singulièrement les lieux consacrés par la sépulture des martyrs : et si quelqu'un a acheté du fisc, ou en a reçu en don, des biens de cette nature, quoique l'empereur blâme la cupidité de ces acquéreurs, il promet néanmoins d'user d'équité et de douceur à leur égard.

Le christianisme devint donc universellement florissant. On rendait aux chrétiens tout ce qui leur avait appartenu, soit en particulier, soit en commun. Encouragés et aidés par le prince, ils réparaient leurs églises détruites ou endommagées; ils en bâtissaient de nouvelles et plus grandes, à proportion de la multitude des prosélytes que leur attirait la liberté dont ils jouissaient; et comparant cet état tranquille et heureux à la tyrannie sous laquelle ils avaient gémi, ils ne pouvaient se lasser de louer premièrement Dieu, auteur de leur délivrance, et ensuite celui que la miséricorde divine en avait rendu le glorieux instrument (1).

Crévier. — *Histoire des empereurs romains*, l. 29, s. 1.

LITTÉRATURE ET ARTS. — Peinture : *la bataille de Constantin* par Raphaël; *id.* fresque du Vatican, par Jules Romain. — Sculpture : *Statue de Constantin*, à Saint-Pierre de Rome. — Architecture : *Arc de triomphe* et *basilique de Constantin*.

Constantin, ayant assuré le triomphe du christianisme, fonda Constantinople et y porta le siége de l'empire. Dès lors, tout, dans l'administration, devint l'ob-

---

(1) « Si la postérité mesurait la gloire à l'importance des services rendus, la renommée de Constantin serait sans égale dans le monde; car nul souverain ne prit part à une plus grande et plus bienfaisante révolution. Si haute n'est pourtant pas la place que Constantin a gardée dans la mémoire des hommes. Son nom est demeuré un objet de curiosité et de controverse beaucoup plus que d'admiration. Il n'a point pris rang dans le petit nombre des grands hommes dont le génie fait oublier les crimes. Instrument du triomphe d'une doctrine qui est destinée à demeurer un signe éternel de contradiction parmi les hommes, il avait été violemment haï, aimé sincèrement, bassement adulé. C'est le sort de tous ceux qui froissent ou qui flattent des passions ardentes. La reconnaissance s'est effacée : les inimitiés seules ont survécu avec la vivacité des premiers jours. Il s'est trouvé plus d'un écrivain incrédule pour redire les calomnies de Zosime : nul chrétien n'oserait se compromettre jusqu'à se faire l'écho des complaisances d'Eusèbe. Si l'Eglise d'Orient, préludant au schisme par la servilité, n'a pas craint d'élever César chrétien sur ses autels, Rome, plus fière avec les puissances de la terre, sans être moins reconnaisante, n'a jamais hésité, tout en gardant mémoire de ses services, à lui infliger les blâmes qu'il a mérités. » (Albert de Broglie).

jet d'une attention minutieuse de sa part : augmentation de puissance pour le chef de l'Etat, création d'une nouvelle noblesse, achèvement de l'œuvre civile de Dioclétien. — Ses trois fils, *Constantin II*, *Constant* et *Constance* se partagèrent l'empire, qui échut en définitive au dernier. Celui-ci désigna, pour successeur, Julien, dont la Gaule bénissait en ce moment l'intelligente administration et dont tout le règne se résume dans un trait : la guerre au christianisme, non par l'effusion du sang, mais par l'ignorance.

Julien veut relever le temple de Jérusalem.

Ayant résolu d'anéantir le christianisme, Julien voulut d'avance le confondre. Il crut en avoir entre les mains un moyen sûr et facile. Instruit des divines Ecritures qu'il avait étudiées dans sa jeunesse, il y avait vu les Juifs condamnés à vivre sans patrie, sans gouvernement, sans temple, sans sacrifices. Rassembler cette nation dispersée et relever le temple de Jérusalem, c'était casser l'arrêt que Dieu même avait prononcé. Julien lisait cet arrêt gravé sur le front de la nation juive, destinée à porter par tout l'univers, avec son crime et sa sentence, les titres fondamentaux du christianisme, auquel elle sert contre elle-même de témoin irréprochable. Il enlevait par ce moyen à la religion chrétienne un miracle toujours subsistant dans un peuple qui, mêlé avec tous les peuples du monde sans jamais se confondre avec eux, immortel quoique ses membres soient séparés et épars sur la face de la terre, voit s'abîmer successivement toutes les nations au travers desquelles il passe sans être entraîné dans leur chute. Il ne doutait pas de l'empressement des Juifs à seconder son dessein. Ils avaient déjà deux fois tenté de rebâtir le temple de Jérusalem : la politique d'Adrien et la piété de Constantin s'y étaient opposées. Mais ici la superstition et la politique, agissant de concert avec le pouvoir impérial, semblaient rendre le succès infaillible. La vanité de Julien et sa haine contre Constantin étaient encore deux puissants motifs : il rendait son nom immortel, et il goûtait le plaisir d'exécuter une entreprise que Constantin avait traversée. Ce n'était pas qu'il aimât les Juifs : il est vrai que leur animosité contre les chrétiens et leur goût pour les sacrifices s'accordaient avec les inclinations de Julien ; mais il les méprisait ; et après s'être servi d'eux pour démentir les Ecritures, il espérait sans doute réussir à changer l'objet de leur culte

et à les entraîner à l'idolâtrie, où leurs ancêtres étaient tombés tant de fois.

Les principaux d'entre eux s'étant rendus à Antioche pour profiter des heureuses dispositions de l'empereur, Julien les fit venir devant lui. Il leur reprocha leur indifférence à remplir les devoirs que leur imposait la loi de Moïse : « Pourquoi, leur dit-il, négligez-vous de faire des sacrifices, surtout dans un temps où vous devriez, par les vœux les plus ardents, intéresser votre Dieu au succès de mes armes? » Ils répondirent qu'il ne leur était permis d'immoler des victimes que dans le temple de Jérusalem, et que ce temple n'était plus. « Lisez vos prophéties, leur répliqua Julien, vous y verrez que votre exil et vos malheurs doivent se terminer sous mon règne. Allez, rebâtissez votre temple, rétablissez la religion de vos pères, et soyez assurés de ma protection. » Il chargea en même temps les trésoriers de l'épargne de fournir les sommes nécessaires, et le gouverneur de la province de veiller à la conduite de l'ouvrage. Il envoya sur les lieux Alypius, pour presser l'exécution de ses ordres : c'était un habitant d'Antioche, chéri de Julien, et qui avait exercé dans la Grande-Bretagne l'emploi de vicaire des préfets.

Les Juifs crurent entendre la voix de Dieu même. Cette heureuse nouvelle se répand en un moment dans les contrées voisines. Ils accourent de toutes parts avec un empressement incroyable. En peu de jours, plusieurs milliers d'hommes se trouvent assemblés sur le terrain du temple. Les païens se joignent à eux. Bientôt de prodigieux amas de matériaux s'élèvent comme autant de montagnes. On travaille avec ardeur sous la direction des plus habiles architectes. On nettoie l'emplacement, on fouille la terre. Les Juifs prodiguaient leurs richesses : plusieurs avaient fait fabriquer exprès des bêches, des pelles, des hottes d'argent. Les femmes donnaient avec joie leurs colliers et leurs bijoux : revêtues de leurs plus riches habits, elles recevaient dans le pan de leurs robes les pierres et la terre des décombres ; les plus délicates ne s'épargnèrent pas ; les enfants et les vieillards prêtaient ce qu'ils avaient de forces, et chacun croyait se sanctifier en contribuant à cette pieuse entreprise. Cependant Cyrille, évêque de Jérusalem, mieux instruit que les Juifs du sens de leurs prophéties, se moquait de leurs efforts : il disait hautement que le temps était venu où l'oracle du

Sauveur du monde allait s'accomplir à la lettre ; que de ce vaste édifice il ne resterait pas pierre sur pierre.

En effet, les fondements de l'ancien temple étaient déjà démolis. Tout semblait répondre du succès ; on allait voir qui devait avoir le démenti ou du Dieu des chrétiens ou de ceux de Julien, lorsque, sur le soir, un vent impétueux s'étant élevé tout à coup, emporte les amas de plâtre, de chaux, de ciment, comble les fouilles en y rejetant les terres, disperse et dissipe les matériaux. La nuit étant venue, la terre tremble avec d'horribles mugissements ; les maisons voisines s'écroulent ; un portique, sous lequel s'était retiré un grand nombre d'ouvriers, tombe avec fracas : les uns restent ensevelis sous les ruines ; les autres s'échappent, mais meurtris et estropiés. D'autres courent en foule se réfugier dans une église voisine, comme dans un asile; il en sort une flamme qui étouffe une partie de ces malheureux, et qui laisse sur le corps des autres des traces ineffaçables de la colère divine. L'air est embrasé d'éclairs ; les coups redoublés de la foudre tuent les hommes, calcinent les pierres, mettent en fusion les outils de fer, dont la place était jonchée. Les ouvrages étaient ruinés, mais l'opiniâtreté des Juifs n'était pas vaincue. Après les horreurs de cette nuit, ils remettent la main à l'œuvre. Alors la terre, se soulevant par de nouvelles secousses, ouvre ses entrailles ; elle lance des tourbillons de flamme ; elle repousse sur les ouvriers les pierres qu'ils s'efforcent d'établir dans son sein ; ils périssent ou dévorés par les feux ou écrasés sous les pierres. Ce terrible phénomène se renouvela à plusieurs reprises ; et ce qui montre évidemment l'action d'une intelligence qui commande à la nature, c'est que l'éruption du feu recommença autant de fois que les ouvriers reprirent le travail, et ne cessa tout à fait que quand ils l'eurent entièrement abandonné.

Dieu développait sa puissance. Jamais la nature ne rassembla tant de météores pour produire un effet unique. On vit dans le ciel, pendant la seconde nuit et le jour suivant, une croix éclatante renfermée dans un cercle de lumière. Les habits et les membres même des spectateurs se trouvèrent au point du jour semés de croix qui semblaient avoir été gravées par l'impression des flammes. Tant de merveilles frappèrent d'étonnement les Juifs, les païens et l'empereur même. Un grand nombre

de Juifs se convertit. Julien, qui ne croyait que les fables, aveugle au milieu de la plus vive lumière, fut effrayé sans être éclairé : il renonça à l'entreprise.

Ce miracle se passa aux yeux de l'univers; et la Providence en a perpétué la mémoire par des témoignages authentiques que nul des païens n'a osé démentir. Saint Grégoire de Nazianze et saint Jean Chrysostôme, contemporains de cet événement, en ont développé toutes les circonstances. Saint Ambroise, qui vivait dans le même temps, en prend avantage, comme d'un fait incontestable, pour détourner le grand Théodose de rétablir un temple des païens. Mais ce qui doit fermer la bouche à l'incrédulité, c'est l'autorité des ennemis du christianisme. Ammien Marcellin, qui était alors à la cour, atteste la vérité de ce prodige. Julien lui-même avoue qu'il a voulu rebâtir ce temple.

LEBEAU. — *Histoire du Bas-Empire*, l. 13, s. 31-37.

Julien mourut dans une guerre contre les Perses, chez lesquels un transfuge l'avait attiré. D'abord vainqueur à Maronga, il fut surpris et blessé dans une attaque nocturne. Alors, d'après le récit de l'historien Zonare, prenant de son sang, il le lança contre le ciel en s'écriant : « Tu as vaincu, Galiléen! » (363). C'est le nom qu'il donnait à Jésus-Christ.

Mort de Julien l'Apostat.

Tout à coup l'on annonce à Julien, qui, sans avoir pris le temps de s'armer, poussait en avant une reconnaissance, que l'on attaque son arrière-garde. Dans l'émotion, il prend le premier bouclier venu, oubliant d'endosser sa cuirasse, et court au lieu du conflit. Mais il apprend en chemin que l'avant-garde, qu'il vient seulement de quitter, est également compromise. Il s'y reporte aussitôt, insouciant de son propre danger, pour rétablir les affaires, quand une nuée de cataphractes perses vient charger en flanc la colonne, déborde notre aile gauche qui plie, et s'acharne à coups de lances et de traits sur nos bataillons déjà ébranlés par les cris et l'odeur des éléphants.

Cependant la vue de son prince, qui se multiplie pour faire face partout au danger, provoque un élan de notre infanterie légère qui, prenant les Perses à dos, taille en pièces les hommes et tranche les jarrets des éléphants. Les cris, les gestes de Julien qui signale aux siens cet avantage, les animent à le poursuivre. Lui-même en

donne un exemple avec une ardeur qui lui fait oublier qu'il combat nu. Vainement ses gardes, qui eux-mêmes avaient d'abord plié, lui crient de se défier de cette masse de fuyards comme d'un édifice qui s'écroule : un javelot de cavalier, lancé par une main inconnue, effleurant la peau de son bras, lui perce les côtes et s'enfonce dans le foie. Julien ne peut arracher le trait dont le fer à double tranchant lui entame les doigts ; il tombe de cheval. On l'entoure, on le relève. Il est transporté au camp, où les secours de l'art lui sont appliqués sans délai.

Sitôt que la douleur fut un peu calmée, Julien, revenu à lui, demande son cheval et ses armes. Sa grande âme lutte contre la mort. Il veut retourner au combat et rendre aux siens la confiance, ou du moins témoigner, par un acte d'abnégation personnelle, de sa vive sollicitude pour leur salut. Avec le même courage, mais dans une préoccupation d'esprit différente, l'illustre Epaminondas, blessé mortellement à Mantinée, s'enquérait avec inquiétude du sort de son bouclier (1). La mort lui sembla douce dès qu'on lui eut représenté cette arme. L'idée seule de l'avoir perdue jetait le trouble dans cette âme que l'approche du trépas ne pouvait ébranler. Mais les forces de Julien ne répondaient plus à son ardeur, son sang coulait à flots : il fallut demeurer. L'espoir même de vivre s'éteignit en lui quand, sur sa demande, on lui dit que l'endroit où il était tombé s'appelait Phrygie. Car, suivant une prédiction, Phrygie était le nom du lieu où l'attendait la mort.

On ne saurait peindre la douleur et la soif de vengeance qui s'empara des soldats à la vue de leur prince qu'on rapportait au camp. Ils volaient à l'ennemi, frappant de leurs javelots sur leurs boucliers, en hommes décidés à périr. Aveuglés par la poussière, épuisés de chaleur, sans chef pour les conduire, tous se ruaient, comme par instinct, sur le fer des Perses. Ceux-ci, de leur côté, multipliaient d'autant les volées de leurs flèches, qui formaient un nuage entre eux et les Romains. Au-devant de leurs lignes s'avançaient avec lenteur les monstrueux éléphants à la tête empanachée, terrifiant par leur seul aspect les chevaux et même les guerriers. On n'entendait au loin qu'un retentissement confus de combattants qui se cho-

(1) Voir les *Lectures historiques*, t. II, *Grèce*.

quaient, de mourants qui gémissaient, de chevaux qui hennissaient; et cette affreuse rumeur ne cessa que lorsqu'on fut las de tuer, et que la nuit fût venue jeter son voile sur les efforts des deux partis.

Pendant ces alternatives du combat, Julien, couché dans sa tente, parlait en ces termes aux assistants désolés : « Le moment est venu, mes amis; la nature exige le tribut, un peu tôt peut-être; mais en loyal débiteur je m'empresse de m'acquitter, et sans éprouver, comme on pourrait le croire, abattement ni regret. La philosophie m'a appris à reconnaître la supériorité de l'âme sur le corps, et, changeant ma condition pour une meilleure, j'ai lieu de me réjouir plutôt que de m'affliger. Mourir jeune est une faveur accordée quelquefois par les dieux comme la récompense des plus hautes vertus. Je n'oublie pas non plus le rôle qui me fut assigné, rôle de lutte et de persévérance énergique, où mon courage ne faillira pas, car je sais par expérience que le mal ne terrasse que le faible. Le fort en sait triompher. Ma conscience se reporte avec une égale sérénité aux souvenirs d'humiliation et d'exil, et à ceux de grandeur et de pouvoir. J'ai reçu le sceptre comme un héritage où m'appelait le ciel, et dont je crois n'avoir point abusé. Modéré à l'intérieur, mon gouvernement n'a jamais, sans de mûres réflexions, accepté ou déclaré la guerre. Mais l'événement ne répond pas toujours aux plans les mieux conçus, et il n'appartient qu'aux puissances du ciel de disposer du succès. Persuadé que le bien-être de ceux qui obéissent est la seule fin légitime du pouvoir, j'ai tâché, vous ne l'ignorez pas, d'en adoucir l'exercice, et j'ai rejeté loin de moi ses licences corruptrices des mœurs du prince et attentatoires à la fortune publique. Chaque fois que le salut de l'Etat a réclamé mon concours, son impérieux appel m'a trouvé prêt. J'ai bravé les dangers les plus manifestes, et foulé aux pieds la crainte, en homme pour qui le péril est une habitude. Dès longtemps (je ne rougis pas de l'avouer) une prédiction m'avait averti que le fer terminerait ma vie; et je rends grâces à la divinité suprême de ce que la mort m'arrive, non par la trahison ou par les longues souffrances d'une maladie ou par la main du bourreau, mais sous la forme d'un glorieux congé, après une carrière noblement remplie. On dit avec raison qu'il y a faiblesse d'âme égale à provoquer la mort avant le temps, ou à la décli-

ner quand le moment est venu. La force me manque pour en dire davantage. Je me tais à dessein sur le choix de mon successeur : je craindrais que mon discernement ne faillît à désigner le plus digne ; ou que ma préférence, n'étant pas ratifiée, ne devînt fatale à qui en aurait été l'objet. Mais, en véritable enfant de la patrie, je souhaite ardemment que l'armée rencontre un bon chef après moi. »

Il dit, et, avec la même sérénité, fit par testament le partage de sa fortune privée entre ses amis les plus intimes. Il s'enquit ensuite d'Anatole, maître des offices. Le préfet Salluste lui ayant répondu qu'il était heureux, il comprit qu'il n'était plus, et gémit amèrement sur cette mort, lui qui traitait la sienne avec tant d'indifférence. Tous les assistants fondaient en larmes, mais Julien leur dit qu'il était inconvenant de pleurer celui qui allait au ciel prendre place parmi les astres, et cette réprimande, faite du ton de maître, leur imposa silence. Il eut alors un sérieux entretien avec les philosophes Maxime et Priscus sur l'âme et sur la transcendance de sa nature. Mais sa blessure se rouvrit ; et le gonflement des artères lui rendant la respiration difficile, il demanda de l'eau fraîche qu'il but ; après quoi il expira sans agonie vers le milieu de la nuit, dans la trente et unième année de son âge.

AMMIEN MARCELLIN (1). — Traduction de M. Savalète, coll. Nisard. l. 25, s. 3.

§ II. — Valentinien Ier et Théodose le Grand.

Jovien, successeur de Julien, sauva l'armée en abandonnant aux Perses les provinces au delà du Tigre, et mourut après huit mois de règne (364). On le remplaça par le brave *Valentinien* dont le premier acte fut de s'adjoindre son frère *Valens*. C'est l'époque des premiers efforts sérieux des Barbares pour renverser l'empire romain.

---

(1) « *Ammien Marcellin* n'est pas, il s'en faut de beaucoup, un auteur à dédaigner. Son *Histoire*, malheureusement mutilée, prenait les faits au point où les avait laissés Tacite, et les conduisait jusqu'au temps de l'empereur Valens. Ammien est un disciple dégénéré des bons historiens ; les défauts de son temps obscurcissent des qualités précieuses qu'une autre époque aurait mises en lumière. Il est impartial et judicieux, il connaît bien ce qu'il raconte et ce qu'il décrit, et il est doué d'une forte imagination. La recherche et la dureté du style lui viennent du siècle où il a vécu. Il est mort à la fin du quatrième siècle, vers 390 » (Géruzez). — M. Amédée Thierry appelle l'historien Ammien Marcellin « soldat exact et curieux, qui écrivait sous la tente, et rendait quelquefois avec un rare bonheur les spectacles qui se déroulaient sous ses yeux. »

Valentinien Ier, Valens et les Barbares.

Valentinien Ie employa toute sa vie à fortifier les bords du Rhin, à y faire des levées, y bâtir des châteaux, y placer des troupes, leur donner le moyen d'y subsister. Mais il arriva dans le monde un événement qui détermina Valens son frère à ouvrir le Danube, et eut d'effroyables suites.

Dans le pays qui est entre les Palus-Méotides, les montagnes du Caucase, et la mer Caspienne, il y avait plusieurs peuples qui étaient la plupart de la nation des Huns ou de celle des Alains ; leurs terres étaient extrêmement fertiles ; ils aimaient la guerre et le brigandage; ils étaient presque toujours à cheval ou sur leurs chariots, et erraient dans le pays où ils étaient enfermés : ils faisaient bien quelques ravages sur les frontières de Perse et d'Arménie, mais on gardait aisément les portes Caspiennes, et ils pouvaient difficilement pénétrer dans la Perse par ailleurs. Comme ils n'imaginaient point qu'il fût possible de traverser les Palus-Méotides, ils ne connaissaient pas les Romains ; et, pendant que d'autres Barbares ravageaient l'empire, ils restaient dans les limites que leur ignorance leur avait données.

Quelques-uns ont dit que le limon que le Tanaïs avait apporté avait formé une espèce de croûte sur le Bosphore cimmérien, sur laquelle ils avaient passé; d'autres, que deux jeunes Scythes, poursuivant une biche qui traversa ce bras de mer, le traversèrent aussi. Ils furent étonnés de voir un nouveau monde ; et, retournant dans l'ancien, ils apprirent à leurs compatriotes les nouvelles terres, et, si j'ose me servir de ce terme, les Indes qu'ils avaient découvertes.

D'abord des corps innombrables de Huns passèrent; et, rencontrant les Goths les premiers, ils les chassèrent devant eux. Il semblait que ces nations se précipitassent les unes sur les autres, et que l'Asie, pour peser sur l'Europe, eût acquis un nouveau poids.

Les Goths effrayés se présentèrent sur les bords du Danube, et, les mains jointes, demandèrent une retraite. Les flatteurs de Valens saisirent cette occasion, et la lui représentèrent comme une conquête heureuse d'un nouveau peuple qui venait défendre l'empire et l'enrichir.

Valens ordonna qu'ils passeraient sans armes ; mais, pour de l'argent, ses officiers leur en laissèrent tant qu'ils voulurent. Il leur fit distribuer des terres; mais à la différence des Huns, les Goths n'en cultivaient point ; on les priva même du blé qu'on leur avait promis : ils mouraient de faim, et ils étaient au milieu d'un pays riche ; ils étaient armés, et on leur faisait des injustices. Ils ravagèrent tout depuis le Danube jusqu'au Bosphore, exterminèrent Valens et son armée, et ne repassèrent le Danube que pour abandonner l'affreuse solitude qu'ils avaient faite (1).

MONTESQUIEU. — *Grandeur et décadence des Romains*, ch. 17.

Valentinien Ier laissa deux fils, *Gratien* et *Valentinien II*, qui s'associèrent *Théodose* dont les talents devaient donner à l'empire quelque sécurité. Théodose repoussa, en effet, les Barbares au delà du Danube et de l'Euphrate. Il administra avec sagesse, et dut venger successivement la mort de ses bienfaiteurs assassinés, l'un par Maxime, l'autre par Arbogast. Mais il se laissa aller à des actes d'une violence extrême, comme le massacre des habitants de Thessalonique (390).

Massacre de Thessalonique.

La résolution étant donc prise de faire un exemple de sévérité sur cette ville, l'affaire fut proposée devant le conseil ; il fut résolu tout d'une voix qu'il fallait envoyer des troupes à Thessalonique et faire main basse sur ce peuple séditieux. On tint la délibération secrète. On envoya des ordres nécessaires pour l'exécution, et l'on ne craignit dans le crime qu'on allait faire, sinon que saint Ambroise en fût averti. Les officiers qui avaient été chargés de cette sanglante commission, s'en acquittèrent avec toute l'adresse et toute la cruauté qu'on leur avait recommandée. Ils amusèrent, par quelques préparatifs de courses et de jeux publics, ce peuple, qui devait plutôt s'attendre à des supplices qu'à des spectacles ; et, en ayant attiré un très-grand nombre dans le cirque, ils donnèrent le signal dont ils étaient convenus.

Alors on vit courir de tout côté des soldats qui se jetèrent, les armes à la main, dans les places, dans les

(1) Pour ce qui se rapporte aux Barbares, dans cet extrait, notamment l'invasion des Huns et le désastre de Valens à Andrinople, V. les *Lectures historiques*, t. IV.

rues, dans les maisons, et surtout dans le cirque, où le peuple était assemblé. Là ils passaient tout au fil de l'épée, sans aucune distinction d'âge, de sexe et de qualité. Le premier qui se rencontrait était le premier immolé. Les innocents périssaient avec les coupables. Des étrangers qui n'avaient aucune part dans la faute se trouvèrent enveloppés dans la punition ; et les soldats, échauffés au meurtre, ne cherchaient plus à punir un crime, mais à assouvir leur brutale fureur.

Ce fut en cette occasion qu'un des plus riches marchands de la ville, voyant sa famille prête à être cruellement égorgée, se jeta aux pieds de ces meurtriers, essaya vainement de les émouvoir par ses larmes et par ses prières, et les conjura de prendre son bien et sa propre vie, pour celle de deux enfants qui lui étaient également chers. Alors, comme s'ils eussent été touchés de quelque pitié, ils lui répondirent que le nombre des morts, porté par leurs commissions, n'était pas encore rempli ; qu'ils ne pouvaient disposer que d'une seule grâce, et qu'il choisît promptement lequel de ses deux enfants il voulait sauver. Mais ce misérable père, réduit à la triste nécessité d'en livrer un pour sauver l'autre, et ne se déterminant pas assez promptement sur ce choix au gré de ces barbares, ils ne purent souffrir plus longtemps cette suspension, et tuèrent inhumainement les deux frères. La ville fut abandonnée à l'épée pendant trois heures, et il périt environ sept mille personnes.

Quoiqu'on eût pu croire que Théodose n'avait pas ordonné de son mouvement cette vengeance sans bornes, néanmoins, comme les princes doivent répondre de ce qui se fait en leur nom, et des excès qu'on commet en l'exécution de leurs ordres, chacun en jeta la faute sur lui. Le bruit s'en répandit par tout l'Orient. La nouvelle en vint à Milan, où plusieurs évêques s'étaient rendus pour assister au concile qu'on y devait tenir contre Jovinien et ses partisans. Ces prélats eurent horreur d'une action si cruelle, et blâmèrent hautement celui qui en était l'auteur.

Saint Ambroise ayant appris que ce prince avait dessein de le venir trouver, lui écrivit d'abord une lettre pour lui marquer la grandeur de son crime, et l'exhorter d'en faire pénitence. L'empereur ayant reçu cette lettre, se sentit touché d'une si libre et si sage remontrance. Les nuages de la prévention étant dissipés, il regarda

l'action qu'il venait de faire, dépouillée des prétextes et des raisonnements d'une fausse politique. Son âme, pressée des remords de son crime, fut saisie d'une crainte religieuse des jugements de Dieu et des censures ecclésiastiques. Dans cet état, ne pouvant presque se supporter lui-même, et n'espérant de solide consolation que du saint archevêque dont il n'avait pas assez révéré les conseils, et dont il avait éprouvé le zèle inflexible, il partit tout d'un coup pour Milan.

Aussitôt qu'il y fut arrivé, il ne pensa qu'à donner des marques de sa piété, pour ôter les mauvaises impressions qu'il avait données de lui. Pour cela, il voulut aller à la cathédrale assister aux prières publiques et participer aux sacrés mystères. L'archevêque en fut averti, et, sortant du chœur de l'église où il était, il marcha jusqu'au delà du vestibule pour l'attendre. Dès qu'il le vit paraître, il s'avança quelques pas vers lui, et lui dit avec cette autorité que lui donnaient son caractère et la sainteté de sa vie :

« Il est à croire, ô empereur ! que vous ne comprenez » pas encore l'énormité de votre crime, puisque vous » osez vous présenter ici. Peut-être que prévenu de la » grandeur de votre dignité, vous vous cachez à vous-» même vos faiblesses, et que votre orgueil aveugle votre » raison. Songez que vous êtes d'une nature fragile, que » vous avez été tiré d'un peu de poussière comme les » autres hommes, et que vous retournerez en poussière » comme eux. Ne vous laissez pas éblouir à l'éclat de » cette pourpre, qui couvre un corps infirme et mortel. » Ceux à qui vous commandez sont de la même nature » que vous, et vous servez avec eux le même Dieu qui est » le maître des sujets et des souverains. Comment donc » entreprenez-vous d'entrer dans son temple ? Oseriez-» vous étendre vos mains encore teintes du sang inno-» cent que vous avez répandu, pour prendre le corps » sacré de Jésus-Christ ? Oseriez-vous recevoir son sang » adorable en cette bouche, qui, dans l'excès de votre » colère, a commandé tant de meurtres ? Retirez-vous » donc, et n'ajoutez pas un nouveau crime à celui que » vous avez déjà commis : recevez plutôt avec soumission » la sentence que je prononce sur la terre et que Jésus-» Christ approuve dans le ciel contre votre péché, puis-» que c'est pour votre salut. »

Théodose, sensiblement touché de ce discours, de-

meura quelque temps les yeux baissés sans rien dire : après quoi, il répondit à l'archevêque qu'il reconnaissait son crime, mais qu'il espérait que Dieu aurait égard à sa faiblesse ; et comme il alléguait l'exemple de David, qui avait commis un homicide et un adultère tout ensemble, l'archevêque lui répondit : « Vous l'avez imité en son péché, imitez-le donc en sa pénitence. » Alors ce prince, qui était parfaitement instruit des maximes de la religion et du pouvoir de l'Eglise, au lieu de s'offenser de cette résistance, la regarda comme un remède salutaire d'un mal dont il n'avait pas connu jusqu'alors toutes les conséquences. Il se retira dans son palais les larmes aux yeux, et demeura huit mois entiers éloigné des sacrés mystères, vivant comme un pénitent, et ne s'apercevant presque pas qu'il fût empereur.

FLÉCHIER (1). — *Histoire de Théodose le Grand*, l. 4. s. 4-7.

LITTÉRATURE ET ARTS. — PEINTURE : *Théodose béni par saint Ambroise*, de Subleyras. — SCULPTURE ET ARCHITECTURE : *Colonne historiée*, à Constantinople, élevée par Arcadius en l'honneur de son père Théodose le Grand.

A la mort de Théodose, en 395, le monde romain fut divisé entre ses deux fils : Arcadius, en Orient, avec Rufin pour tuteur; Honorius, en Occident, avec Stilicon. C'est l'époque du partage définitif de l'Empire et de l'invasion des Barbares, sous les coups desquels l'empire d'Occident tomba d'une manière définitive, en 476, par la prise de Rome. — Les détails relatifs à l'invasion ouvrent le volume suivant; nous y renvoyons, pour nous arrêter ici, à l'état de de la Gaule sous l'Empire.

§ III. — La Gaule sous l'Empire.

La dissolution de l'Empire avait commencé par les révoltes de la Gaule, et ce furent encore les révoltes de la Gaule qui donnèrent le dernier signal de sa ruine. L'issue malheureuse de l'insurrection de Vindex, en ajour-

(1) *Fléchier* (1632-1710) composa l'*Histoire de Théodose*, à laquelle nous prenons ce fragment, sur l'invitation de M. le duc de Montausier, pour monseigneur le Dauphin, fils de Louis XIV : « La vie de Théodose, dit-il en s'inspirant de la pensée-mère du chef-d'œuvre historique de Bossuet, contient beaucoup de grand exemples qui ne sont pas au-dessus de la portée des autres princes. On peut profiter de ses vertus, qui sont toutes inimitables, et l'on peut même s'instruire par ses défauts, parce qu'il a su les corriger quand on les lui a fait reconnaître, ou les réparer, quand il a fallu, par des vertus extraordinaires. » Nous avons aussi de Fléchier une *Histoire du cardinal Ximénès*, citée au t. V.

nant ses espérances, les avait rendues à la fois plus opiniâtres et plus impatientes; et l'on peut dire que depuis ce jour la pensée permanente de la Gaule fut la rupture du lien qui la rattachait à l'Italie. Pendant quatre cents ans elle se débat dans ce fatal lien sans se lasser, recommençant son œuvre après chaque défaite, et croyant voir dans chaque crise nouvelle le présage d'une tardive mais prochaine délivrance. Partout ailleurs la vie s'éteignait lentement sous les pas des Présides et des Proconsuls; mais dans la Gaule, le caractère indomptable du peuple, et sans doute le voisinage du Rhin et de la Barbarie, semblaient en renouveler incessamment la source. De là cette agitation fiévreuse qui éclate pendant tant de siècles par des révoltes en quelque sorte périodiques et de jour en jour plus difficilement comprimées. Ce jeu des révolutions plaisait singulièrement à la turbulente mobilité des Gaulois. Elle s'y jetait d'elle-même par instinct et par nature, croyant anticiper ainsi, au sein même de sa longue servitude, sur les plaisirs de la liberté orageuse qu'elle ne cessait de rêver dans l'avenir. Mais je n'hésite point à croire que la présence des bandes germaniques sur la terre gauloise, et le contraste de cette précieuse indépendance des Germains d'outre-Rhin avec la servitude des Gaules, n'aient puissamment contribué à entretenir cette grande province dans l'état d'irritation et de colère où nous la voyons durant toute la période impériale. Le mauvais succès de l'insurrection de Vindex et la défection de Civilis lui avaient prouvé que l'unité du monde romain était encore plus forte que les ressources de ceux qui faisaient effort pour en sortir. Elle changea donc de système; et au lieu de chercher prématurément et follement à détacher la Gaule de l'Empire, elle essaya d'imposer à l'Empire des empereurs gaulois. Ces premiers efforts s'étaient brisés contre cette puissante organisation qui tenait enchaînés tant d'éléments hétérogènes; elle parut la respecter désormais, et borna ses prétentions à la dominer. En effet, il était encore plus facile de se frayer un chemin par la violence ou par l'intrigue jusqu'au centre de ce monstrueux assemblage, que de le dissoudre du premier coup.

De là la longue liste des empereurs gaulois. Elle commence en 69 avec Julius Sabinus, et ne se termine qu'en 455 avec l'Auvergnat Avitus. Dans l'intervalle il n'est

point de siècle qui n'ait vu proclamer un nouveau tyran dans la Gaule. En 69 Julius Sabinus succombait sous l'ascendant de l'heureux Vespasien, et en 193 Clodius Albinus se faisait suivre contre Septime Sévère, non-seulement des légions de Bretagne qui venaient de le choisir, mais encore des personnages les plus considérables de l'Espagne et de la Gaule. Après la prise de Valérien (260), lorsque l'Empire étonné se vit déchiré en même temps par trente usurpateurs, la Gaule en fournit neuf à elle seule, les deux Posthumus, Lollianus, Marius, les deux Victorinus, les deux Tétricus et Saturninus. En 280 elle reprit les armes pour soutenir Proculus et Bonose contre l'empereur Probus ; en 286 elle aida Carausius à se maintenir en Bretagne ; en 293 elle fournissait des secours à Allectus, son successeur ; en 350 elle recommençait la lutte contre les fils de Constantin, et mettait le Franc Magnence et ensuite le Franc Silvanus à sa tête. Le quatrième siècle se termina par les révoltes de Maxime et d'Eugène, et le cinquième s'ouvrit par celles de Constantin et de son fils Constant, de Jovinus et de son frère Sébastien. En 455, lorsque le Gaulois Avitus fut proclamé empereur à Toulouse, dans le palais d'un roi goth, il n'y avait déjà plus d'Empire, et la scission était consommée. L'histoire officielle les a dédaigneusement relégués presque tous parmi les tyrans. Et en effet, aucun ne peut durer, tant il restait encore de force à cet empire mourant.

J.-M. LEHUEROU (1). — *Histoire des institutions mérovingiennes et du gouvernement des Mérovingiens jusqu'à l'édit de* 615, l. 1, ch. 9, 2e édit. in-8. Joubert, 1842.

(1) Pour J.-M. Lehuërou, voir *Lectures historiques*, t. IV.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE.

CHAPITRE I[er]. — *Populations de l'Italie. — Rois de Rome.*

CHAPITRE II. — *Etablissement de la république.*

CHAPITRE III. — *Luttes pour l'égalité des patriciens et des plébéiens.*

CHAPITRE IV. — *Guerres de Rome contre les peuples de l'Italie.*

CHAPITRE V. — *Première guerre punique; conquête de l'Illyrie et de la Gaule cisalpine.*

CHAPITRE VI. — *Deuxième guerre punique; conquêtes en Orient.*

Chapitre VII. — *Troisième guerre punique. — Conquêtes en Grèce, en Espagne et en Gaule.*

Chapitre VIII. — *Etat de Rome après les guerres puniques.*

Chapitre IX. — *Marius et Sylla.*

Chapitre X. — *Sertorius et Mithridate, Pompée et Cicéron.*

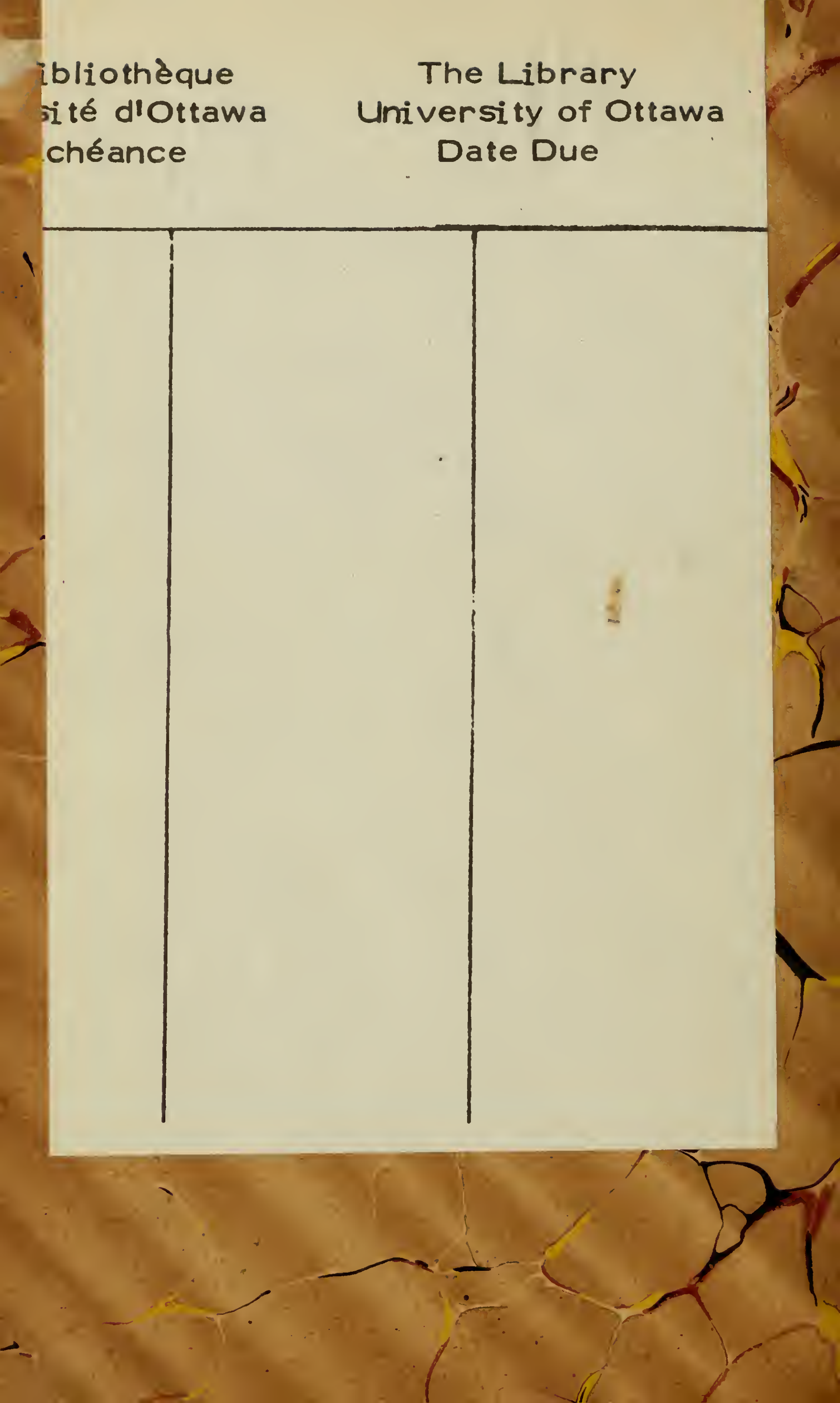
CHAPITRE XV. — *Anarchie dans l'empire. — Tétrarchie.*

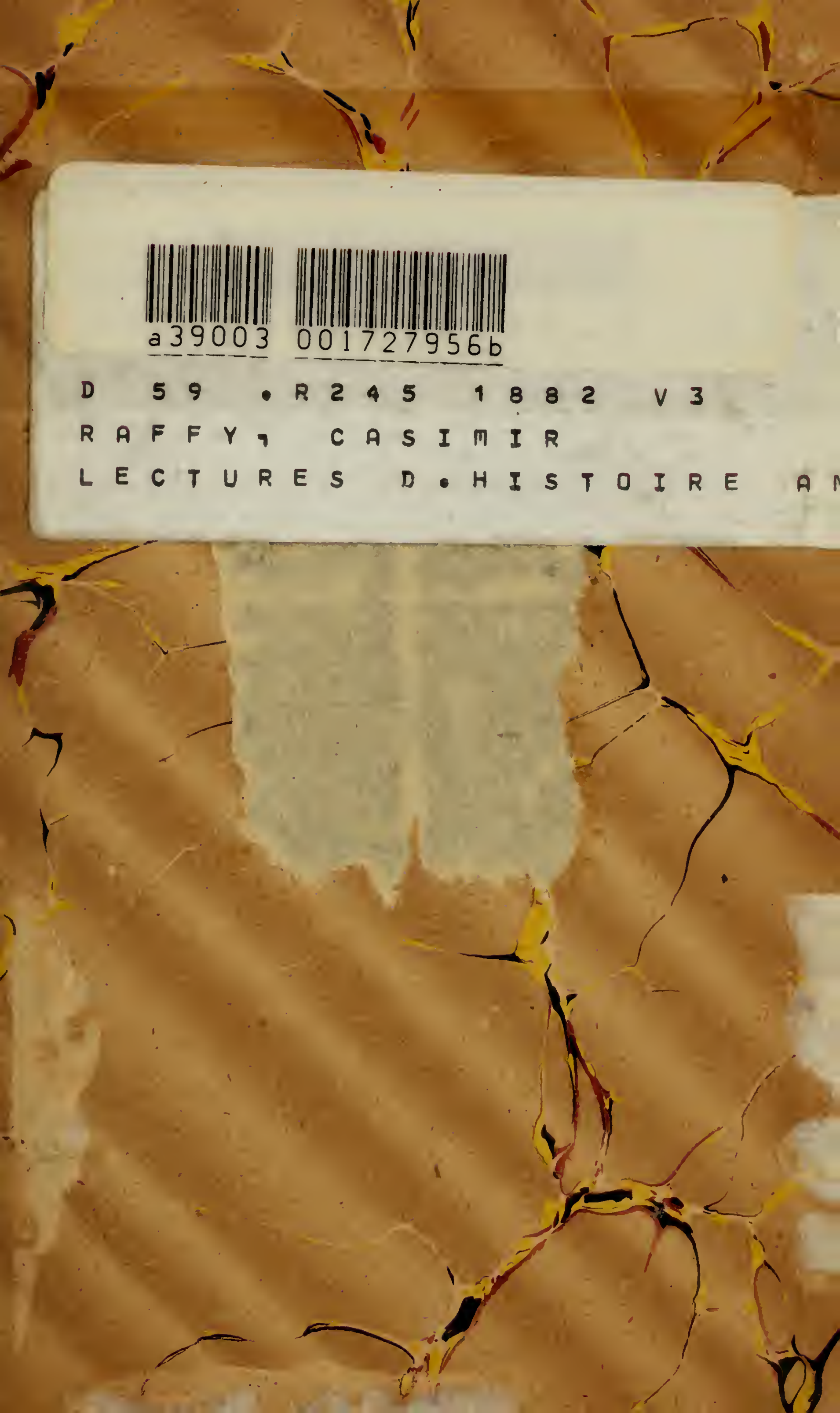
CHAPITRE XVI. — *Constantin : dernières années de l'empire d'Occident.*

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE



AUTEURS MENTIONNÉS DANS LE TOME III, ROME :


ibliothèque
ité d'Ottawa
chéance
The Library
University of Ottawa
Date Due


a39003 001727956b
D 59 .R245 1882 V3
RAFFY, CASIMIR
LECTURES D.HISTOIRE A

